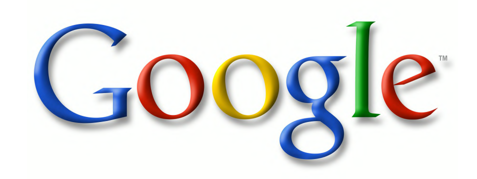
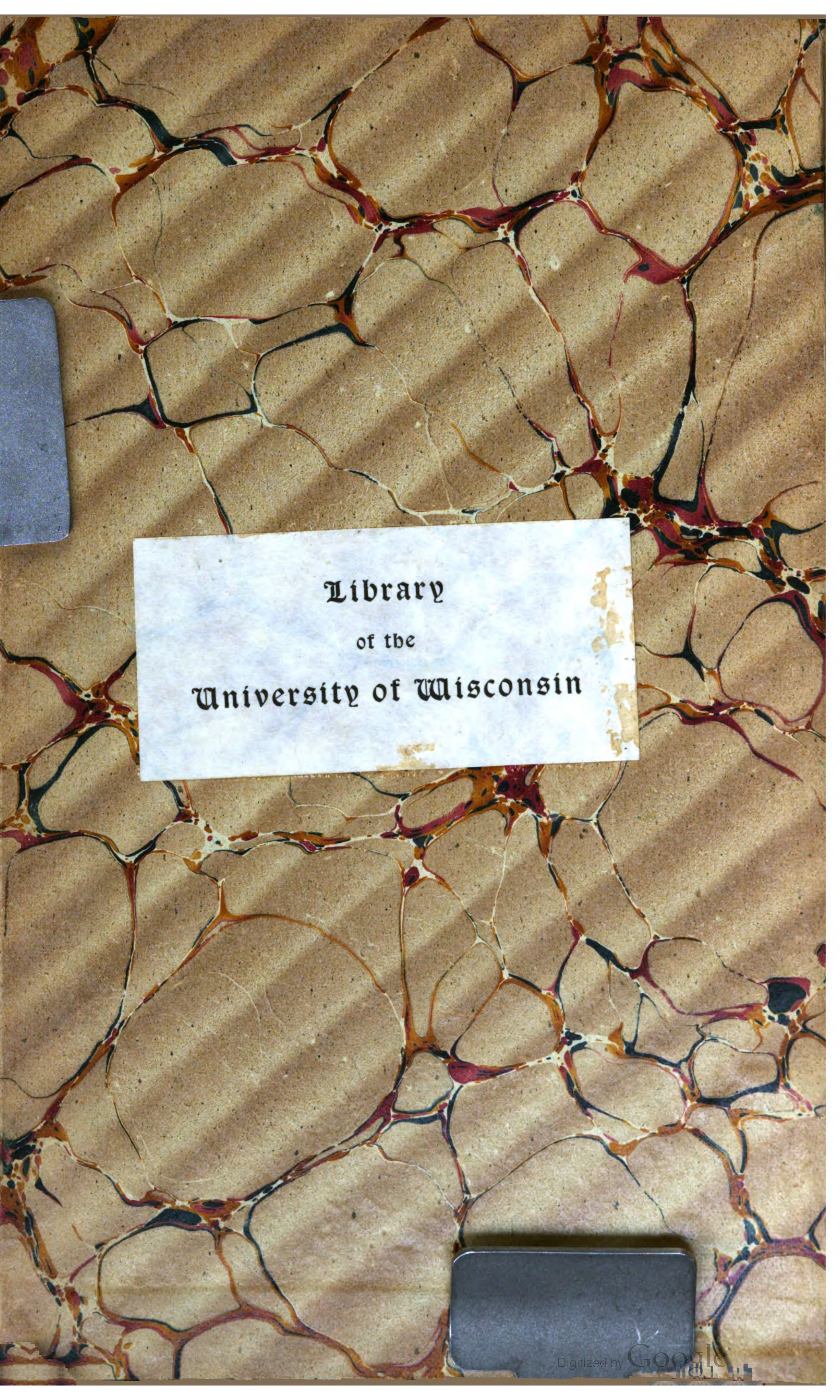
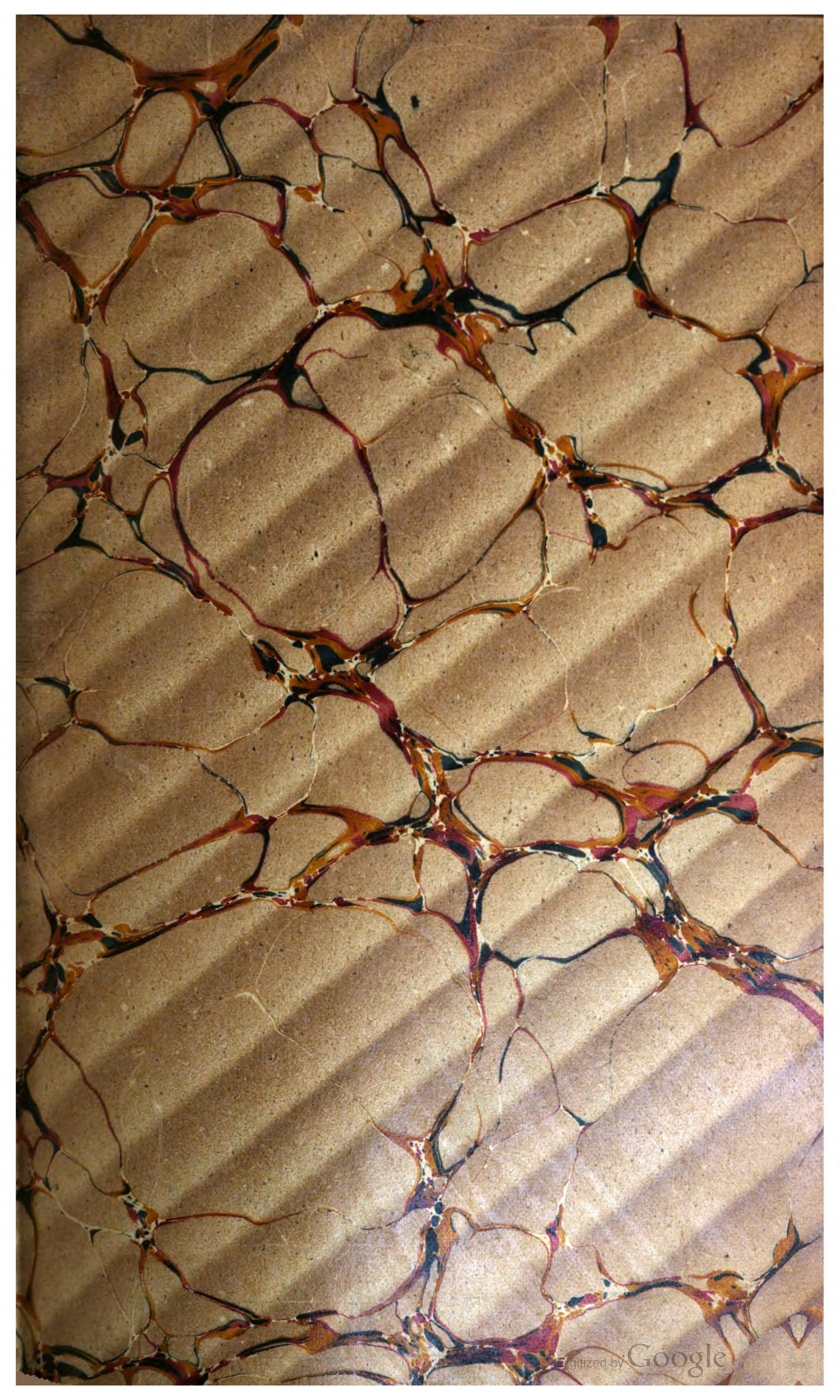


Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano' ...

Ibn al-Adhārī


Library
of the
University of Wisconsin



HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE

INTITULÉE

AL-BAYANO 'L-MOGRIB

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

Ibn Adārī, al-Marrākushī

HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE

INTITULÉE

AL-BAYANO'L-MOGRIB

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

E. FAGNAN

TOME I

ALGER
IMPRIMERIE ORIENTALE P. FONTANA ET Cie, RUE D'ORLÉANS, 29
1901

AVANT-PROPOS

L'ouvrage intitulé *El-bayân el-moghrib fî akhbâr el-Maghrib* est une compilation de la fin du VII[e] siècle de l'hégire (XIII[e] s. de J.-C.), due à un auteur sur lequel nous manquons de renseignements et dont le nom, quelquefois cité par d'autres auteurs, se retrouve toujours sous la forme, quelque peu singulière, de *Ibn 'Adhari*, à laquelle s'ajoute quelquefois l'ethnique *Merrâkechi* (Marocain). Elle est rédigée sous la forme de chronique et présente le plus souvent cette sécheresse à laquelle semblent se complaire les Arabes, à qui la conception de l'histoire est presque restée étrangère. Elle nous a d'ailleurs conservé des fragments d'ouvrages antérieurs et disparus sans doute à jamais, entre autres d'une chronique d''Arîb ben Sa'd, auteur Cordouan de la seconde moitié du IV[e] siècle de l'hégire. Aussi M. de Slane exprimait-il, il y a longtemps déjà, le désir d'en voir faciliter l'usage par une traduction (*Hist. des Berbères*, I, 261 ; II, 17 et 523 ; Bekri, intr. au texte ar., p. 16).

Le texte a été mis au jour, d'après le manuscrit unique et incomplet conservé à Leyde, par R. Dozy (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano'l-mogrib*, Leyde, 1848-1851, 2 vol.). Le savant éditeur a également consulté le fragment d''Arîb conservé à Gotha et antérieurement employé par Nicholson, qui en avait, de même que d'autres savants, faussement attribué la paternité à Mas'oudi. On ne peut d'ailleurs mieux faire que de se reporter à la belle introduction qui figure en tête du texte du *Bayân*.

En outre Dozy publia, peu avant sa mort, maintes améliora-

tions à son édition, sous le titre *Corrections sur les textes du Bayâno'l-mogrib*, etc., Leyde, 1883.

Dans les notes concises qui sont jointes à cette traduction, je me suis efforcé de rapprocher brièvement les assertions d'Ibn 'Adhari de celles des principales sources orientales, sans toujours viser à épuiser ces dernières, comme aussi de contrôler certains de ses dires. J'ai tâché également, autant que je le pouvais, de faire connaître ou de mettre à même de connaître les nombreux personnages, savants et autres, dont il cite le nom ; mes recherches ont quelquefois été vaines, mais seront sans doute complétées par d'autres plus heureux ou mieux outillés.



EL-BAYAN EL-MOGHRIB

....[1] On dit que sur le littoral de l'Ifrik'iyya se trouve un lieu nommé Monastir, qui est l'une des portes du paradis[2]. Dans ce même pays se trouve aussi la montagne nommée El-Mamt'oûr, qui est une des portes de l'enfer [3]. Une tradition dit que l'Ifrik'iyya produira 70,000 martyrs à la face aussi brillante que la lune dans son plein.

Le Prophète, à ce que rapporte Ibn Wahb, a dit : « Pour les habitants de l'Ifrik'iyya, il y aura grand froid, mais aussi grande récompense[4]. » D'après Sofyân ben ʿOyeyna, on dit qu'il y a au Maghreb une porte qui est ouverte au repentir, qui est large de quarante années (de marche) et que Dieu ne fermera que quand le soleil se lèvera de

(1) Le ms unique d'après lequel ce texte a été publié est acéphale, et la lacune, d'après la supposition vraisemblable de Dozy, est d'un feuillet. Il y a en outre des défectuosités partielles dans les quelques feuillets qui suivent : j'ai tâché de traduire ces fragments tels quels, sans d'ailleurs me flatter que j'aie pu toujours saisir le sens exact de quelques mots dépourvus de leur contexte.

(2) Cette ville est assez longuement décrite par Bekri (*Descr. de l'Afr. sept.*, trad. de Slane, p. 88).

(3) Voir Bekri, 325 ; *Hist. des Berb.*, trad. de Slane, I, 325. C'est le Djebel Ouselat actuel (Tidjâni, *J. As.*, 1852, II, 114).

(4) On retrouve cette tradition avec d'autres analogues dans Bekri, p. 55.

ce côté. Parmi les *Compagnons* de l'Apôtre de Dieu, il y eut beaucoup de Mohâdjiriens primitifs qui se rendirent en Ifrîk'iyya, et de même beaucoup des *successeurs* (tâbiᶜ) pénétrèrent en Espagne. Les souvenirs laissés par les Maghrebins sont d'ailleurs innombrables.

Celui qui porta le premier la guerre en Ifrîk'iyya du temps de ᶜOmar ben el-Khat't'âb fut ᶜAmr ben el-ᶜAçi, qui avait conquis l'Egypte en l'an 20 de l'hégire (20 déc. 640). Ce général envoya ᶜOk'ba ben Nâfiᶜ Fihri dans la Libye et la Marmarique, pays qui furent conquis; puis ᶜAmr lui-même s'avança jusqu'à Bark'a, dont les habitants se rendirent par composition [moyennant....] sur chaque individu pubère[1]. De là il poussa sur Tripoli, qu'il conquit malgré les secours que demandèrent les habitants de cette ville à la tribu [P. 3] berbère de Nefoûsa à raison de leur commune conversion au Christianisme.

En l'année 21 (9 déc. 641), ᶜAmr ben el-ᶜAçi [conquit] Alexandrie[2]. En cette même année il conquit la province de Tripoli et écrivit au Prince des croyants ᶜOmar ben el-Khat't'âb pour lui annoncer de quelles conquêtes Dieu l'avait favorisé, en ajoutant qu'il avait maintenant devant lui l'Ifrîk'iyya, région obéissant à de nombreux princes et dont les habitants.... et, pour la plupart, avaient des chevaux comme montures. Mais le khalife ayant répondu par l'ordre de revenir en arrière, ᶜAmr fit rétrograder ses troupes du côté de l'Egypte.

ᶜOmar ayant ensuite trouvé la mort du martyre, son

(1) Barka fut reçu à composition moyennant 13,000 dinars et à la fin de l'année 21 (*Nodjoûm*, I, 14; Belâdhori, p. 224).

(2) Voir Belâdhori, pp. 218 et 220.

successeur ᶜOthmân enleva le gouvernement de l'Egypte à ᶜAmr et en investit, en l'an 25 (27 oct. 645), ᶜAbd Allâh ben Saᶜd. En 27 (6 oct. 647), ᶜOthmân donna à ᶜAbd Allâh ben Saᶜd ben Aboû Sarh.... l'Ifrîk'iyya.

Conquête de l'Ifrîk'iyya par Ibn Aboû Sarh'.

.... l'armée Merwân ben el-Hakam ; il rassembla de nombreux Omeyyades.... ᶜAbd Allâh ben ez-Zobeyr ben el-ᶜAwwâm avec nombre des siens, ainsi qu'ᶜAbd er-Rahmân [ben Zeyd ben el-Khat't'âb] et ᶜAbd Allâh [ben ᶜOmar ben el-Khat't'âb]....[1], en moharrem de cette année. Conformément à son ordre on dressa le camp, et alors il leur fit la *khotba* (sermon), leur adressa de sages conseils et excita leur zèle à la guerre sainte ; après quoi il ajouta : « J'ai recommandé à ᶜAbd Allâh ben Saᶜd [P. 4] d'agir au mieux à votre égard et de vous traiter avec bienveillance ; je vous confie à la direction d'El-H'ârith ben el-H'akam pour vous mener à ᶜAbd Allâh ben Saᶜd, qui alors prendra le commandement. »

Quelques détails sur 'Abd Allâh ben Sa'd 'Amiri ; son commandement et la conquête qu'il fit de l'Ifrîk'iyya.

Ce personnage avait d'abord servi de secrétaire à l'Envoyé de Dieu, puis avait apostasié et rejoint les polythéistes à la Mekke. Moᶜâwiya ben Aboû Sofyân, qui était alors à la Mekke et qui avait sincèrement embrassé l'Islâmisme, le remplaça en qualité de secrétaire auprès du Prophète. Lorsque ce dernier s'empara

(1) *Ibid.* p. 226.

de cette ville, ʿAbd Allâh se réfugia dans la maison d'ʿOthmân pour solliciter sa protection, et ʿOthmân obtint du Prophète le pardon d'Ibn Aboû Sarh', qui était son frère de lait et dont, à partir de là, la foi resta sincère [1]. ʿOthmân, lorsqu'il fut devenu khalife, le nomma gouverneur et chef militaire de l'Egypte. Après avoir à maintes reprises envoyé des détachements de cavalerie légère pour enlever du butin du côté de l'Ifrîk'iyya, ʿAbd Allâh écrivit à ʿOthmân pour lui dire quels résultats il avait obtenus, et ces informations déterminèrent l'envoi qui lui fut fait d'un corps d'armée dont il devait prendre le commandement pour entreprendre une campagne contre l'Ifrîk'iyya.

ʿAbd Allâh se mit donc en marche à la tête de vingt mille hommes contre cette contrée, qui obéissait à un patrice nommé Djerdjîr, dont l'autorité s'étendait de Tripoli à Tanger. Le général musulman envoya dans diverses directions des colonnes légères qui ramenèrent toutes du butin. Lui-même rencontra un matin le patrice que suivait une armée de cent vingt mille hommes, dans un lieu connu sous le nom de Sobeytala (Suffetula). Le grand nombre de leurs ennemis jeta les musulmans dans l'angoisse, et ils ne partageaient pas l'avis de leur chef, [P. 5] qui alors se retira dans sa tente pour réfléchir. Mais Djerdjîr, de son côté, fut pris de peur en voyant les musulmans ; il fit sortir la tour mobile (ديدبان) et y monta pour de là dominer les troupes, et il fit distribuer les armes.... Sa fille monta sur la tour et se dévoila, entourée de ses quarante servantes qui

(1) Sur ce personnage, voir entre autres les textes auxquels renvoie Fournel, *Les Berbers*, I, 20.

étaient montées avec elle et étaient magnifiquement parées et ornées de bijoux. Les escadrons défilèrent les uns après les autres, tandis que lui-même [se trouvait au haut de] la tour : « Connaissez-vous, leur dit-il, la personne que voilà ? — Certes, répondirent les guerriers, c'est la princesse fille du roi.... [— Celui qui tuera] ʿAbd Allâh ben Saʿd, chef des Arabes.... [je lui donnerai] comme dot, les servantes, les richesses et les parures.... » Les musulmans n'étaient qu'un petit nombre, tandis que les guerriers de Djerdjîr étant, comme nous l'avons dit au nombre de cent vingt mille, l'opposition qui se fit jour contre le projet d'Ibn Saʿd l'avait fait se retirer dans sa tente pour réfléchir [1].

ʿAbd Allâh ben ez-Zobeyr met Djerdjîr à mort.

Je remarquai, raconte ʿAbd Allâh ben ez-Zobeyr, un passage non défendu auprès de Djerdjir, alors que ses guerriers étaient rangés en ordre de bataille : monté sur une lourde monture grise, il se tenait en arrière et à quelque distance des siens, tandis qu'à ses côtés deux jeunes filles l'abritaient à l'aide de plumes de paon contre les rayons du soleil. Je me rendis alors à la tente d'ʿAbd Allâh ben Saʿd et je demandai à être introduit près de lui : « Laisse-le, me répondit son chambellan, car il est en train de réfléchir [P. 6] à la situation, et si quelque plan s'était présenté à son esprit, il se serait montré ou aurait appelé. — Mais, répondis-je, j'ai besoin de m'entretenir avec lui. — J'ai l'ordre de refuser l'entrée jusqu'à ce qu'il m'appelle. » Alors, continue ʿAbd Allâh,

(1) Comparez Noweyri, dans de Slane, *H. des Berbères*, I, 318.

je fis le tour de la tente et j'arrivai par derrière; en apercevant mon visage, il me fit un signe de tête pour me dire d'entrer. Il était étendu sur sa couche et me demanda ce qui m'amenait: « J'ai vu, lui dis-je, un passage non défendu chez l'ennemi; j'ai cru que c'était là une occasion favorable que Dieu nous ménageait, et (je suis venu) dans la crainte de la laisser échapper. » Il se leva aussitôt et vint reconnaître avec moi ce que j'avais constaté: « Soldats, s'écria-t-il, marchez avec Ibn ez-Zobeyr! » Toute une troupe se précipitant vers moi, je choisis dans le nombre trente cavaliers, à qui je dis: « Je me charge de tout; frappez seulement ceux qui m'attaqueraient par derrière, et, avec l'aide de Dieu, je saurai me garder de ceux que je verrai en face. » Je me lançai au galop dans la direction du prince ennemi, tandis que ceux qui composaient ma petite troupe me suivaient et gardaient mes derrières, et je les menai ainsi jusqu'à un endroit découvert où un certain espace s'étendait entre eux et moi. Le prince se figurait que je n'étais autre chose qu'un messager et le crut jusqu'à ce que, voyant mes armes, il tourna bride pour s'enfuir [1]. Quand je fus à portée, je lui donnai un coup de lance qui le fit tomber et je me précipitai sur lui; mais les deux jeunes filles voulurent le couvrir de leur corps, si bien que je coupai la main de l'une d'elles. J'achevai de le tuer, puis je hissai sa tête sur ma lance; ses troupes se précipitèrent, mais les musulmans chargèrent de mon côté, restèrent victorieux, mirent les Roûm en fuite et les massacrèrent à leur gré [2]. Partout ils dressèrent des

(1) Je suis la leçon de l'*Aghâni*; voir note suivante.

(2) Tout ce récit, depuis le commencement du chapitre, est la

embuscades; les cavaliers et les fantassins devancèrent les fuyards devant la place forte de Suffetula et les empêchèrent d'y pénétrer : ils les resserrèrent à l'aide de leur cavalerie tant à droite qu'à gauche, en plaine comme en montagne, puis il fut fait un grand massacre des troupes à pied et à cheval, sans parler des captifs, si nombreux que, dans un seul endroit, j'en vis plus de mille. »

D'après le récit de cheykhs d'Ifrîk'iyya, la fille de Djerdjîr vit, après la mort de son père, des Arabes se disputer à ce propos, et comme elle demandait le motif de leur discussion, on lui apprit [que c'était à cause] de son père. Elle dit avoir vu [P. 7] celui qui lui avait porté le coup fatal, et répondit, sur la demande que lui adressa Ibn Aboû Sarh', qu'elle pourrait le reconnaître. On fit donc défiler les guerriers devant elle, et ce fut ʿAbd Allâh ben ez-Zobeyr qu'elle désigna. Quand Ibn Aboû Sarh' demanda à ce dernier pourquoi il avait caché son exploit, ce héros répondit : « Celui-là le sait qui.... » La fille de Djerdjîr lui fut attribuée dans sa part du butin..... Leurs biens étaient, en majeure partie, constitués par de l'or et de l'argent.... On mettait devant lui des monceaux de ces métaux précieux, et il demanda aux Africains d'où cela leur venait. L'un d'eux se mit à fouiller le sol et en tira un noyau d'olive : « Voilà, dit-il, la source de nos richesses, car ni les marins, ni les insulaires n'ayant d'huile venaient en acheter ici (1). » Chaque cava-

---

reproduction presque littérale du *Kitâb el-Aghâni* (t. VI, 59) ; voir de Slane, *Lettre*, etc. (*J. As.*, 1844, II, p. 340) ; Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb*, p. 13 de ma trad. ; de Slane, *H. des Berb.*, I, p. 318.

(1) Le même détail se retrouve dans Ibn ʿAbd el-Hakem (*H. des Berb.*, I, 306) et dans Tidjâni (*J. As.*, 1852, II, 124).

lier reçut pour sa part trois mille dinars en or, et chaque fantassin, mille.

De Suffetula, Ibn Aboû Sarh' fit partir des détachements et des colonnes expéditionnaires ; la cavalerie parvint jusqu'aux villages fortifiés (*k'oçour*) de Gafça, et ces expéditions procurèrent du butin et des captifs.

Cette affaire abattit l'orgueil des Roûm d'Ifrîk'iyya et leur inspira une grande terreur, de sorte qu'ils cherchèrent un abri dans les places fortes et les lieux de refuge. Ils offrirent ensuite à Ibn Saᶜd trois cents quintaux d'or pour le décider à les laisser tranquilles et à évacuer leur territoire. Ce chef accepta et reçut tout cet or. Une des clauses du traité transactionnel portait que les musulmans garderaient ce qu'ils avaient reçu antérieurement, mais restitueraient ce qu'ils auraient pris postérieurement à cet arrangement (1).

Ibn Saᶜd fit venir Ibn ez-Zobeyr et lui parla en ces termes : « Nul plus que toi n'a de titres à porter cette bonne nouvelle ; pars donc et va annoncer au Prince des croyants ᶜOthmân, à Médine, les bienfaits que Dieu a fait descendre sur les musulmans ! » Ibn ez-Zobeyr quitta donc Sobeytala, et arriva, à ce qu'on prétend, à Médine en vingt-quatre jours, [P. 8] après avoir fait en Ifrîk'iyya un séjour d'un an et deux mois. Le butin provenant de la conquête parvint ensuite à Médine ; il fut mis en vente, et le quint fut adjugé à Merwân ben el-Hakam [moyennant cinq cent mille dinars], dont ᶜOthmân lui fit la remise à cinquante dinars près (?), et c'est là l'un des faits reprochés à ce khalife. C'est à propos de cette affaire et du rappel qu'il fit d'El-Hakam,

---

(1) Voir Tidjâni, *ib.*, p. 122.

dont l'exil avait été prononcé par le Prophète (1), qu'ʿAbd er-Rahmân, frère de Kenda (2), s'exprime ainsi :

[Motakârib]. J'en prends solennellement Dieu à témoin, le Créateur n'a rien laissé à l'aventure ! Toi tu as été créé pour servir de pierre de touche, afin que nous soyons éprouvés par toi ou bien que tu le sois toi-même. Tu as rappelé le maudit (3), contrairement à la tradition de celui qui n'est plus, tu as arbitrairement donné à Merwân le quint qui revient aux serviteurs de Dieu et tu as couvert de ta protection ce qui est interdit.

Merwân ben el-Hakam dit un jour, pendant qu'il se trouvait dans le salon de Moʿâwiya : « Il y a trois choses où je n'ai jamais rien introduit de prohibé : ma maison à Médine, ma propriété à Dhoû Khochob (4) et les prélèvements légaux de mes femmes. » Moʿâwiya tourna ses regards du côté d'ʿAbd Allâh ben ez-Zobeyr, qui était présent et qui dit : « .... Tu médis de choses que je connais bien ; pas si vite, Aboû ʿAbd el-Melik (5) ! Nous

(1) El-H'akam ben Aboû'l-ʿAçi, dont le fils Merwân fut le quatrième khalife omeyyade, avait d'abord témoigné de l'hostilité au Prophète, mais embrassa la foi nouvelle lors de la prise de la Mekke par Mahomet. Ce dernier, qui avait à se plaindre de ses indiscrétions, l'exila ensuite du côté de Tâ'if, mais ʿOthmân mit fin au bannissement de ce tiède serviteur (Nawawi, *Biogr. dictionary*, p. 546 ; Weil, I, p. 165). Le nom de ce personnage est écrit El-Hakam ben *el-Aç* dans C. de Perceval (*Essai*, etc., I, p. 370 ; II, p. 616) et dans Aboulféda, (*Vie de Mahomet*, p. 23) ; mais l'orthographe correcte est celle que nous avons reproduite d'après Ibn el-Athir et Belâdhori.

(2) Ce poète est appelé ʿAbd er-Rah'mân ben H'assân ben Molil et frère de Kelda dans l'*Aghâni* (VI, p. 59), où l'on retrouve, avec des variantes, les quatre vers qui suivent, en outre de trois autres.

(3) *Variante*, l'exilé, ce qui est également admissible, les deux épithètes lui étant appliquées (*Nodjoûm*, I, p. 100).

(4) Quartier de Médine.

(5) Prénom de Merwân ben el-H'akem.

sommes allés en Ifrîk'iyya avec ʿAbd Allâh ben Aboû Sarh'. . . . .

. . . .

Il campa sur une hauteur d'où il découvrait la mer [à douze milles de Sousse [1]]. Ce qu'apprenant Nicéphore (?) il mit à la voile et s'enfuit sans combattre. Ibn ez-Zobeyr s'avançant vint camper sous la porte de Sousse, auprès de la mer; il fit avec les fidèles la prière de l'*ʿaçr,* sous les regards des Roûm émerveillés de son audace. [Ceux-ci firent marcher] contre lui un corps de cavalerie, mais Ibn ez-Zobeyr, sans se laisser effrayer par cette nouvelle, poursuivit et acheva sa prière ; puis se mettant à la tête de ses compagnons, il chargea l'ennemi, [P.9] qui fut totalement mis en déroute. Après quoi ce chef alla rejoindre Moʿâwiya ben [Hodeydj, du côté] du Djebel el-K'arn.

Ce dernier officier envoya ensuite ʿAbd el-Melik ben Merwân à la tête de deux mille cavaliers.... contre Djeloûla, place qui fut assiégée pendant quelques jours et qui, après avoir eu un grand nombre de ses habitants tués, fut emportée de vive force.... Le vainqueur en enleva tout ce qu'elle renfermait et le traîna à sa suite auprès de Moʿâwiya ben Hodeydj, qui en opéra le partage entre les musulmans ; chacun d'entre eux reçut, dit-on, deux cents mithkâl [2].

Moʿâwiya ben Hodeydj envoya contre la Sicile une expédition composée de deux cents bâtiments, qui revint après avoir passé un mois dans cette île et y avoir fait

---

(1) Je supplée ces mots d'après Bekri, à qui ces détails paraissent empruntés (texte, p. 34 ; trad., p. 84); Tidjâni, *l. l.*, p. 105.

(2) Sur la prise de Djeloûla, voir Bekri, p. 79.

du butin et des prisonniers.... des esclaves et des idoles garnies de pierres précieuses. On procéda au partage du butin et il envoya.... Moʿâwiya ben Aboû Sofyân. Tel est le texte d'ʿArîb dans son Abrégé de Tabari [1].

Moʿâwiya ben Hodeydj Kindi en Ifrîk'iyya.

Er-Rak'ik s'exprime ainsi dans son livre : Héraclius, roi de Constantinople et de Rome, [recevait de divers princes] un tribut : tels, par exemple, le comte d'Alexandrie et de Bark'a.... de Tripoli et de Çabra, le prince de Sicile et des Roûm d'Ifrîk'iyya et d'Espagne [2]. Quand il apprit [que la paix était conclue entre les habitants d'Ifrîk'iyya] [P. 10] et ʿAbd Allâh ben Aboû Sarh', il envoya dans ce pays un patrice du nom d'Awlîma [pour réclamer] trois cents quintaux d'or, quantité égale à celle qu'avait prise Ibn Aboû Sarh'. Ce chef descendit à Carthage et informa les habitants du [but de sa mission] : « Les sommes que nous avions entre les mains, répondirent-ils, nous ont servi de rançon pour échapper aux Arabes ; [comment donc l'empereur] voudrait-il encore prélever sur nous la même somme que d'habitude ? » Celui qui était chargé de leurs affaires se nommait H'abâh'iya [gouverneur chrétien qui avait remplacé Djerdjir]. Ils tombèrent d'accord pour mettre El-At'riyoûn à leur tête, et H'abâh'iya se rendit en Syrie [où il exposa à Moʿâwiya ben Aboû Sofyân] l'état de l'Ifrîk'iyya.... en lui demandant de le faire accompagner dans

(1) Ce dernier alinéa figure dans Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, trad., II, p. 1.

(2) Cf. Ibn el-Athir, *Annales*, p. 14, d'après lequel je comble des lacunes.

le Maghreb par un corps d'armée, ce qu'il obtint.... en 45 (23 mars 665). Moᶜâwiya ben Hodeydj se mit donc en marche....[1]

ᶜAbd el-Melik ben Merwân.... pénétra dans la ville [de Djeloûla] de vive force, et les musulmans s'y emparèrent de tout ce qu'elle renfermait, ainsi qu'il a été dit plus haut.... Entre Moᶜâwiya ben Hodeydj et ᶜAbd el-Melik ben Merwân surgirent des discussions parce que ce dernier voulait.... ses frères et ses compagnons, attendu que la conquête de la ville était de son fait[2]. H'anach Çanᶜâni dit un jour à ᶜAbd el-Melik : « Eh quoi donc! Tu deviendras un jour khalife, je le jure, et alors ce sera toi qui décideras; renonce donc au butin! » Quand ᶜAbd el-Melik devenu khalife fit marcher El-Haddjâdj ben Yoûsof contre ᶜAbd Allâh ben ez-Zobeyr, H'anach fut fait prisonnier et envoyé [P. 11] à ᶜAbd el-Melik ben Merwân, qui lui dit : « N'est-ce pas toi qui, lors de la prise de Djeloûla, m'annonças que je deviendrais khalife ? — C'est moi, en effet. — Et pourquoi donc as-tu quitté mon parti pour te rallier à Ibn ez-Zobeyr ? — Parce que je l'ai vu élevant le drapeau de Dieu, tandis que tu dressais celui des choses de ce monde. — Je te pardonne », reprit le khalife.

En l'an 46 (12 mars 666), dit Belâdhori, eut lieu la première expédition contre la Sicile, où Moᶜâwiya ben Hodeydj envoya ᶜAbd Allâh ben K'ays. Cet officier y prit des idoles d'or et d'argent diadémées de pierres précieuses, qui furent adressées à Moᶜâwiya ben Aboû Sofyân

---

(1) Il y a ici environ sept lignes de blanc ; voir Ibn el-Athir, *Annales*, p. 14, et Bekri, p. 79-81.

(2) Cf. Bekri, p. 81.

et celui-ci les envoya dans l'Inde pour en obtenir le (plus haut) prix. Cet acte souleva contre lui la réprobation énergique du peuple. Celui qui gouvernait alors l'Ifrîk'iyya au nom de Mo'âwiya ben Aboû Sofyân était, au témoignage de Tabari, Mo'âwiya ben Hodeydj Kindi, déjà cité (1).

En 47 (2 mars 667), Mo'âwiya ben Aboû Sofyân enleva à 'Abd Allâh ben 'Amr ben El-'Açi le gouvernement de l'Egypte et le remplaça par Mo'âwiya ben Hodeydj Kindi, qui quitta l'Ifrîk'iyya pour se rendre dans le pays où il venait d'être nommé. Ibn Hodeydj, qui avait antérieurement fait mettre à mort Mohammed ben Aboû Bekr Çiddîk (2), rencontra 'Abd er-Rah'mân ben Aboû Bekr, qui lui dit : « Tu as, ô Mo'âwiya, reçu de Mo'âwiya ben Aboû Sofyân ta récompense : tu as tué Mohammed ben Aboû Bekr pour devenir gouverneur d'Egypte, et la chose est faite. — Si, dit-il, j'ai tué Mohammed, ce n'est pas en vue d'obtenir un gouvernement, mais seulement pour venger la mort d''Othmân. » (3)

En 48 (19 fév. 668), Mo'âwiya ben Hodeydj continua de gouverner l'Egypte et l'[Ifrîk'iyya au nom de Mo'âwiya] ben Aboû Sofyân.

En 49 (8 fév. 669), ['Okba ben Nâfi'] Fihri entreprit, de concert avec les Egyptiens, une expédition maritime contre les Roûm (4). En la même année.... [P. 12] ben

(1) Cet alinéa se retrouve dans Amari, *Biblioteca*, II, p. 2 ; comparez ce que dit Belâdhori, texte, p. 235, traduit par Amari, *ib.*, I, p. 268.

(2) Voir Weil, *Gesch. der Chalif.* I, p. 240 ; Mas'oûdi, *Prairies d'or*, IV, p. 421 ; V, p. 32 ; Aboû'l Mehâsin, *Nodjoûm*, I, p. 120 ; Ibn el-Athir, III, 299, etc.

(3) J'ai restitué quelques mots manquants d'après Ibn el-Athir, III, 379.

(4) Cette expédition maritime est aussi rappelée par le *Nodjoûm*, I, p. 154. — La lacune qui suit est d'environ sept lignes.

Nâfiᶜ ben ᶜAbd Kays ben... Ibn Aboû'l.... dit qu'ᶜOkba naquit un an avant le Prophète. D'après Ibrâhim ben el-Kâsim, ᶜOkba à la tête de dix mille musulmans arriva dans l'Ifrîk'iyya, qu'il conquit et où il s'avança, poursuivant le sabre à la main tous les chrétiens qui s'y trouvaient. Ce chef tint alors aux musulmans le discours que voici : « Dans cette région, les habitants se convertissent à l'Islâm quand arrive un prédicateur de la foi, mais quand il se retire, les nouveaux convertis retournent à leurs erreurs. Je suis donc d'avis que vous preniez.... pour y fixer à toujours la foi musulmane. » Cet avis fut unanimement accepté, et l'on décida que les gens stationnés dans les *ribât* (couvents fortifiés).... pour la guerre sainte et la défense des frontières (1). « Je crains également, continua ᶜOkba, que le prince de Constantinople ne vienne la conquérir ; établissez donc aussi entre cette (ville) et la mer.... dont ne puisse se rendre maître celui qui tiendrait la mer sans.... qu'il y ait de là à la mer une distance qui nécessite l'abréviation de la prière ; on y tiendra garnison.... Rapprochez-la, dit-il, de la *sebkha* (lac salé), car vous avez pour bêtes de somme des chameaux qui vous servent à transporter vos bagages.... des incursions et de la guerre jusqu'à ce que Dieu nous en fasse faire la conquête de proche en proche. Alors nos chameaux.... dont les pâturages seront à l'abri des attaques des Berbères et des chrétiens. » Ichbîli dit, dans son livre des *Mesâlik*.... entrèrent dans le Maghreb, ils trouvèrent que les Francs

(1) Ces détails et ceux qui suivent se retrouvent, mais abrégés, dans l'*Istibçar*, éd. Kremer, p. 4, et trad. fr., p. 8 ; voir aussi le récit de Mouley Ahmed, ap. *Voyages dans le sud de l'Algérie*, de Berbrugger, p. 219.

les y avaient devancés : ils les poursuivirent, puis la paix fut conclue à condition.... et que les Francs résideraient dans les plaines. Ce fut dans cette partie du pays qu'ils édifièrent des villes.

Reprenons le fil de notre récit. En 50 (28 janv. 670), ʿOkba commença à construire la ville de K'ayrawân. Les Arabes répondirent à l'appel qu'il leur adressa à ce propos, mais ensuite ils lui dirent : « Tu nous fais bâtir dans une région peu enviable, constituée par des fourrés et des marais couverts de roseaux où il y a à redouter les bêtes féroces, les serpents et autres animaux nuisibles. » Or, comme son armée comptait dix-huit *Compagnons* du Prophète et que le reste était formé de *successeurs*, il adressa une invocation que tous ceux qui le suivaient firent suivre d'un *amen;* puis s'avançant [P. 13] vers la *sebkha*.... il s'écria : « Serpents et bêtes féroces! nous sommes les Compagnons du Prophète; éloignez-vous, car nous allons nous fixer en ces lieux, et dorénavant nous tuerons tous ceux d'entre vous que nous rencontrerons ici ! » On assista alors à ce spectacle merveilleux du défilé des lions, des loups et des serpents qui s'éloignaient en emportant leurs petits, et conformément à son ordre on respecta ces animaux pendant qu'ils procédaient à leur exode. Quand il fut terminé, ʿOkba descendit dans le creux et le fit déboiser, et pendant les quarante années qui suivirent, on n'y vit plus ni scorpions ni fauves (1).

Il dressa alors le plan de la maison de gouvernement

(1) Cette légende se retrouve ailleurs (Ibn el-Athir, *Annales*, p. 19). Sur la fondation de K'ayrawân, voir aussi Noweyri (*H. des Berb.*, I, 327).

et de la grande mosquée, mais sans faire élever les murs de celle-ci, bien qu'il y fît la prière. Mais il s'éleva dans la masse des discussions au sujet de la direction de la Mekke (*kibla*): « Les indigènes, lui dit-on, règleront leur *kibla* d'après celle de cette mosquée ; il faut que tu fasses tous tes efforts pour la fixer exactement. » Pendant quelque temps on observa les levers et les couchers des étoiles, tant l'hiver que l'été, ainsi que les levers du soleil. Comme les observations n'étaient pas conformes, il se coucha un jour tout soucieux et pria Dieu de lui venir en aide. Alors il vit en songe quelqu'un qui lui disait : « A ton réveil, prends l'étendard que tu as à la main, mets-le toi au cou et alors tu entendras prononcer un cri de « Dieu est grand » que nul autre musulman que toi ne percevra ; regarde où s'arrêtera ce son, c'est là la *kibla*. Dieu, par considération pour toi, accorde sa faveur à ce camp, à cette ville et à cette mosquée, il s'en servira pour humilier les infidèles. » ʿOkba, en proie au plus grand trouble, se réveilla et, après avoir procédé aux ablutions légales, se mit à dire la prière dans la mosquée et en compagnie de notables. Après que l'aurore eut paru et qu'il eut fait une prière de deux *rekʿa*, il entendit qu'on disait devant lui : « Dieu est grand. » Il interrogea ceux qui l'entouraient, lesquels lui dirent n'avoir rien entendu, ce qui lui fit conclure que ce signe émanait bien de Dieu. Il prit donc l'étendard, se le mit sur le cou et suivit la voix, qui le mena ainsi jusqu'à l'emplacement du *mihrâb* de la grande mosquée, où elle cessa de se faire entendre. [P. 14] Ce fut là qu'il ficha son étendard, en ajoutant que là était le *mihrâb* qui devait servir aux fidèles, et ce point servit de repère pour toutes les mosquées de la ville.

Il se mit alors à élever les murs, les temples et les habitations ; on y amena de toutes parts des charges de marchandises, et l'importance de ce lieu s'accrut beaucoup. Les maisons s'étendaient sur une longueur de treize mille six cents coudées, si bien que... ʿOkba, dont les prières étaient écoutées du ciel, était d'ailleurs un excellent administrateur et général.

En 55 (5 déc. 674), Moʿâwiya ben Aboû Sofyân préposa à l'Egypte et à l'Ifrîk'iyya Maslama ben Mokhalled Ançâri, enlevant ainsi l'administration du premier de ces pays à Moʿâwiya ben Hodeydj, et celle du second, à ʿOkba ben Nâfiʿ. Son administration dura quatre.... Maslama avait déjà gouverné l'Egypte. Après sa nomination en Ifrîk'iyya il révoqua ʿOkba et le remplaça par [Aboû' l-Mohâdjir]. Moʿâwiya réunit sur la tête de ce chef tout le pays depuis Tripoli jusqu'à Tanger, ce qui ne s'était pas fait avant lui et ce qui dura jusqu'à la mort de Moʿâwiya ben Aboû Sofyân.

Aboû' l-Mohâdjir devient gouverneur de l'Ifrîk'iyya ; dépossession d'ʿOkba ben Nâfiʿ.

Après que Moʿâwiya ben Aboû Sofyân eut confié l'administration du Maghreb à Maslama ben Mokhalled, celui-ci nomma sous-gouverneur en Ifrîkiyya son client Aboû' l-Mohâdjir, en remplacement d'ʿOkba, qui fut ainsi révoqué. On dit à Maslama ben Mokhalled : « [Pourquoi n'as-tu pas laissé ʿOkba en] Ifrîk'iyya, car il avait des droits antérieurs en outre de son mérite, et c'est lui qui a édifié K'ayrawân et sa mosquée... dans un autre gouvernement.... nous voudrions.... en Ifrîk'iyya.... » Il. opéra grossièrement cette destitution. ʿOkba sortit de la ville....

jusqu'à ce qu'il l'eût dépassée de deux milles.... du côté de Tunis.... (1) [P. 15] J'ai ouï dire que toute une troupe de Koreychides y doit trouver la mort du martyre : « O grand Dieu, s'écria ʿOkba, moi aussi j'en serai (2) ». Il lui arriva ensuite ce qui a été raconté ci-dessus.

Tehoûda (3) est une ville des plus anciennes, bâtie en pierre, renfermant de nombreux marchés *(soûk')* et n'ayant qu'un seul faubourg ; on y trouve une vaste mosquée principale, d'autres mosquées et de grands fondoûks. La population qui l'habite est berbère.

En moharrem 64 (comm. 29 août 683), Koseyla le Bernesi pénétra à K'ayrawân et l'enleva aux musulmans dans les circonstances que voici (4). A la tête d'une foule de Maghrébins qui s'étaient joints à lui, il marcha contre K'ayrawân, où les musulmans passèrent par de rudes épreuves et où Zoheyr ben K'ays, prenant la parole en qualité de prédicateur, s'exprima en ces termes : « Musulmans ici réunis, vos compagnons sont en paradis et ont reçu de Dieu les palmes du martyre ; faites comme eux, Dieu ne peut non plus faire moins pour vous ! » Mais H'anach Çanʿâni s'écria : « Non, par Dieu ! nous ne t'écouterons pas, car tu n'es pas notre chef ; il n'y a rien de mieux à faire que de se sauver et de remmener en Orient, d'où ils viennent, cette poignée de musulmans. » Puis il ajouta : « Fidèles ici rassemblés ! que tous ceux

---

(1) Il y a ici une lacune que Dozy estime être d'un feuillet.

(2) Ces mots sont les derniers d'une anecdote qu'on retrouve dans Bekri (texte, p. 73 ; trad., p. 173).

(3) Tehoûda ou Medinat es-sih'r est décrite par Bekri, p. 171 ; *Istibçar*, p. 62 du texte, p. 111 de ma traduction, *l'Afrique septentrionale au XIIe siècle de notre ère.*

(4) Comparez le récit d'Ibn el-Athir, *Annales*, p. 23 et s.

d'entre vous qui désirent retourner en Orient me suivent. » La population le suivit en effet, et Zoheyr, resté seul avec les siens, dut en faire autant. Il s'arrêta dans son château de Bark'a, où il resta à combattre les infidèles jusqu'au règne d'ʿAbd el-Melik ben Merwân.

Cependant Koseyla et ses troupes, continuant d'avancer, arrivèrent près de K'ayrawân, et alors les Arabes qui y habitaient, hors d'état de tenir tête à ces forces considérables, composées de Berbères et de Roûm, commencèrent à fuir. Koseyla accorda quartier aux musulmans restés dans la ville, où il se fixa comme chef de toute l'Ifrîk'iyya et du Maghreb entier ainsi que des musulmans habitant ce pays, jusqu'à l'époque où ʿAbd el-Melik ben Merwân monta sur le trône des khalifes, en 65 (17 août 684).

Quand le pouvoir de ce prince fut affermi et que tous les grands se furent ralliés à lui, on lui demanda de soustraire l'Ifrîk'iyya et ses habitants musulmans au joug de ce maudit Koseyla : « Pour venger, répondit-il, le sang d'ʿOkba sur les Roûm et les Berbères, on ne peut prendre [P. 16] que quelqu'un dont les sentiments religieux et l'intelligence vaillent ceux de ce chef. » On tomba d'accord pour choisir Zoheyr ben Kays Balawi, car on reconnut que, ancien compagnon d'ʿOkba, il était le mieux au courant de ses faits et gestes et de sa politique, et le plus qualifié pour venger sa mort. En conséquence, ʿAbd el-Melik envoya à Zoheyr, qui était à Barka, l'ordre de se rendre avec sa cavalerie en Ifrîk'iyya pour délivrer les musulmans de K'ayrawân ; puis sur l'observation faite par Zoheyr que l'armée de Koseyla, formée de Berbères et de Roûm, était des plus nombreuses, il lui envoya des secours en cavaliers, en fan-

tassins et en argent, en outre des chefs arabes qu'il convoqua pour appuyer son lieutenant. Zoheyr se trouva ainsi à la tête de forces considérables, la population se réunit avec empressement sous ses drapeaux et il pénétra en 69 (5 juillet 688) en Ifrîk'iyya. Koseyla ben Lemzem, en apprenant l'attaque dont il allait être l'objet, ne fit aucune soumission ni ne manifesta aucune crainte, car ses troupes de Berbères et de Roûm étaient deux fois plus nombreuses que celles de Zoheyr. Cependant il réunit les nobles berbères et leur dit : « Je suis d'avis de m'éloigner de cette ville, où il y a des musulmans vis-à-vis de qui nous sommes engagés par des traités et qui, il y a lieu de le craindre, se tourneront contre nous quand nous combattrons leurs frères. Nous irons donc nous établir vers l'endroit par où arrive l'ennemi [à Mems], et comme nous disposons d'une armée considérable, ou bien nous le battrons et alors le refoulant sur Tripoli nous l'anéantirons complètement, de manière à rester pour toujours maîtres du Maghreb, ou bien nous aurons le dessous, et alors la montagne étant proche nous pourrons nous mettre à l'abri dans des lieux abrupts. »

Bataille entre Zoheyr ben K'ays et Koseyla ben Lemzem.

Après que Koseyla eut quitté K'ayrawân, Zoheyr ben Kays vint camper sous les murs de cette ville pendant trois jours, mais sans y pénétrer ; il repartit de là le quatrième jour, à la fin duquel il rencontra l'armée de Koseyla. Il fit alors camper ses troupes, et le lendemain après la prière [P. 17] il s'avança contre l'ennemi, qui s'était de son côté mis en mouvement. La lutte s'engagea

avec un très vif acharnement des deux parts, si bien qu'il semblait que personne n'en dût réchapper, mais enfin Koseyla fut battu et tué. Les musulmans se lancèrent à la poursuite des Berbères et des Roûm et en firent un grand massacre ; ils y mirent une telle ardeur qu'ils poussèrent jusqu'au Wâdi Moloûya dans le Maghreb. Les plus vaillants guerriers des Roûm et des polythéistes périrent dans cette affaire, où furent tués leurs princes, leurs nobles et leurs champions. Zoheyr regagna alors K'ayrawân et s'y installa, tandis que les indigènes pénétrés de crainte se réfugièrent dans leurs châteaux et leurs forts. Mais ensuite ce chef, se rendant compte de l'importance de l'Ifrîk'iyya, ne voulut pas continuer d'y séjourner : « Je ne suis, dit-il, venu ici que pour faire la guerre sainte, et je crains que ce pays ne m'entraîne dans les plaisirs mondains et que je n'y succombe. » Il comptait en effet au premier rang des gens distingués par leur piété et leur esprit de mortification, de sorte qu'il s'éloigna, laissant d'ailleurs K'ayrawân dans une parfaite sécurité. Mais beaucoup de ses compagnons restèrent dans cette ville.

Zoheyr se retire à Barka et y est tué.

Zoheyr suivi de nombreux compagnons se dirigea donc vers l'Orient. En apprenant qu'il se mettait en route de l'Ifrîk'iyya vers Barka, les Roûm saisirent cette occasion de réaliser leurs désirs et expédièrent contre cette place une flotte nombreuse et bien montée, qui y fit une razzia importante par le nombre de gens tués et la quantité de butin et de prisonniers. L'armée de Zoheyr arriva au moment où ces évènements venaient de se

produire, et ce général, mis au courant, fit aussitôt avancer ses troupes sur le littoral dans l'espoir d'arriver jusqu'aux captifs musulmans et de les rendre à la liberté. Mais les Roûm étaient excessivement nombreux, et quand il se trouva sur eux il n'y eut plus moyen de reculer, d'autant que les musulmans qu'on était en train d'embarquer criaient et invoquaient son aide. Il fit aussitôt mettre pied à terre à ses compagnons, tous hommes remarquables par leur piété, chefs arabes habitués à la guerre sainte et dont le plus grand nombre étaient des *successeurs* (*tâbiᶜoûn*) ; la nombreuse armée des Roûm les assaillit et la mêlée s'engagea. [P. 18] Mais la supériorité numérique de l'ennemi était trop grande : Zoheyr fut tué, de même que les chefs arabes qui l'accompagnaient. Les musulmans regagnèrent Damas et portèrent à ᶜAbd el-Melik ben Merwân la nouvelle du martyre de leur général et des principaux de leurs guerriers. Le khalife fut fort affecté, à cause du mérite et de la piété de Zoheyr, de cette catastrophe, pendant de celle qui avait coûté la vie à ᶜOkba.

Les chefs arabes vinrent alors en corps demander à ᶜAbd el-Melik de s'occuper du choix d'un chef capable de défendre l'Ifrik'iyya et d'y rétablir l'ordre, à quoi le prince répondit qu'il ne voyait personne de plus qualifié que H'assân ben en-Noᶜmân.

En 74 (12 mai 693), mourut ᶜAbd Allâh ben ᶜOmar ben el-Khat't'âb, empoisonné, dit-on, par El-Haddjâdj ben Yoûsof à la suite d'évènements trop longs à raconter (1).

En 76 (20 avril 695), on commença à frapper des mon-

(1) C'est en l'année 73 que cette mort est racontée par Ibn el-Athir (texte, t. IV, p. 295).

naies (proprement) musulmanes : ce fut le Prince des croyants ʿAbd el-Melik qui fit frapper des dinars et des dirhems au type musulman (1).

En 77 (9 avril 696), eut lieu la révolte d'El-Mot'arrif ben El-Moghîra ben Choʿba contre ʿAbd el-Melik, qui employa la ruse contre lui pour arriver à le tuer (2).

En la même année de nombreux chefs hérétiques furent décapités (3).

Gouvernement de Hassân ben en-Noʿmân en Ifrîk'iyya.

En 78 (29 mars 697), Hassân ben en-Noʿmân, choisi à cet effet par ʿAbd el-Melik ben Merwân, entra en Ifrîk'iyya à la tête de 40,000 hommes qui lui furent confiés (4). Le khalife l'avait d'abord envoyé avec cette armée en Egypte pour parer aux évènements, puis il lui adressa l'ordre de se rendre en Ifrîk'iyya, en ajoutant : « Je te donne pleins pouvoirs de disposer des richesses de l'Egypte ; donnes-en à ceux qui sont près de toi, donnes en à ceux qui te viennent trouver, donnes-en au peuple et rends-toi èn Ifrik'iyya avec la bénédiction et la protection divines ! »

Hassân ben en-Noʿmân ben ʿAdi ben Bekr ben Moghîth [P. 19] ben ʿAmr Mozaykiyâ ben ʿAmir ben el-Azd pénétra en Ifrîk'iyya avec l'armée la plus considérable que les musulmans y eussent jamais envoyée. A son arrivée

(1) Sur cette question, cf. notamment H. Lavoix, *Cat. des monnaies musulmanes de la B. N.*, *Khalifes orientaux*, introd., p. XIV et s.

(2) Cf. Weil, *G. der Khalifen*, I, 442 ; Ibn el-Athir, texte, IV, p. 350.

(3) J'ai interprété le texte d'après Ibn el-Athir, IV, 353 ; Weil, I, 428, etc.

(4) On trouve ailleurs les dates de 69 et de 74 (*H. des Berbères*, I, 339 ; Ibn el-Athir, *Annales*, p. 28).



à K'ayrawân, il demanda aux habitants du pays quel était le prince le plus puissant de la région, à quoi on lui répondit que c'était le prince de Carthage, capitale de l'Ifrik'iyya. Hassân alla donc mettre le siège devant cette ville, qui renfermait une population grecque (Roûm) innombrable. Les habitants dirigés par leur prince firent une sortie, mais Hassân les mit en fuite et en massacra la plus grande partie ; après quoi il continua le siège et finit par prendre cette capitale. Carthage, actuellement dénommée El-Mo'allak'a par les Tunisiens, était une ville considérable dont les remparts étaient baignés par la mer. Elle était séparée de Tunis par une étendue de douze milles où se trouvaient des bourgades florissantes. La mer n'arrivait pas alors jusqu'à Tunis, qui n'y a été reliée que plus tard [1]. Carthage renfermait des monuments considérables, de grandes constructions et des colonnes élevées qui prouvent la haute puissance des peuples disparus ; de nos jours encore les Tunisiens rencontrent toujours dans ces ruines des choses merveilleuses et des citernes que la suite des temps n'a pas ravies aux regards.

Quand Hassân y arriva et qu'il en eut massacré les cavaliers et les fantassins qui la défendaient, les habitants survivants songèrent unanimement à fuir dans les nombreux vaisseaux dont ils disposaient : les uns gagnèrent la Sicile, les autres l'Espagne. Hassân s'étant ensuite éloigné, les habitants des campagnes voisines et de la région, qui avaient appris la fuite du gouverneur [chrétien], s'empressèrent de venir occuper la place

(1) Cette jonction fut l'œuvre de Hassân lui-même (*Journ. As.*, 1852, II, 69).

laissée vide. Mais alors Hassân revint camper sous les murs et entama un siège très rigoureux, à la suite duquel il entra de vive force dans la place, où il fit un épouvantable massacre, réduisit les survivants en captivité et se livra au pillage ; après quoi les habitants de la région se rendant à l'appel de ses messagers, s'empressèrent d'accourir, tant la violence de ses attaques et sa bravoure les avaient terrifiés, et quand il n'en manqua pas un, il leur fit détruire et démanteler Carthage, dont toute trace fut effacée. Puis, apprenant que les chrétiens soutenus par les Berbères avaient [P. 20] réuni une armée considérable dans le district de Çatfoûra, il alla leur livrer bataille, les vainquit et lança sur les fuyards sa cavalerie, qui en fit un grand carnage, car elle ne laissa inexplorée aucune partie du pays. Les Roûm effrayés s'enfuirent à Bâdja, où ils se préparèrent à la résistance, tandis que les Berbères gagnèrent la province de Bône. Quant à Hassân, il rentra à K'ayrawân.

La Kâhina est mise en fuite par Hassân.

Après avoir pris quelques jours de repos à Kayrawân, ce chef demanda aux habitants quel était le prince d'Ifrîk'iyya le plus puissant, pour aller ou anéantir son autorité ou le forcer à se convertir : « C'est, lui dit-on, une femme appelée El-Kâhina, qui habite dans l'Aurès ; tous les Roûm d'Ifrîk'iyya la redoutent et tous les Berbères lui obéissent ; elle tuée, tout le Maghreb se soumettra à toi et tu ne trouveras plus ni rivalité ni résistance. » Il se mit donc en marche avec ses troupes, et la Kâhina, qui l'apprit, descendit de la montagne avec des forces dont le nombre dépassait tout ce qu'on peut dire.

Arrivée la première à Bâghâya, elle la fit évacuer par les Grecs, puis la détruisit dans la croyance que son ennemi chercherait une place où se fortifier. A la suite de cette nouvelle, Hassân alla camper auprès de la rivière de la Meskiyâna[1]; la Kâhina en fit autant, mais était en aval. Les cavaliers des deux armées prirent contact dès qu'ils se trouvèrent les uns en face des autres. Mais comme Hassân ne voulut pas engager le combat à la fin du jour, les deux armées passèrent la nuit en selle. Le lendemain matin s'engagea la lutte la plus acharnée qu'on eût jamais vue et qui fut des deux côtés soutenue avec la plus vive opiniâtreté ; mais à la fin Hassân ben en-Noᶜmân et ses vaillants compagnons durent fuir ; la Kâhina fit un grand massacre des Arabes et fit quatre-vingts chefs prisonniers. [P. 21] La rivière auprès de laquelle eut lieu la bataille fut dénommée : rivière des instruments de torture (*wâdi'l-ᶜadhâra*).

Hassân, poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à ce qu'il fût sorti de la province de Gabès, informa le khalife ᶜAbd el-Melik de cet évènement en ajoutant : « Ces peuples du Maghreb n'ont pas de commencement et nul ne sait où ils finissent : sitôt que l'un est détruit, plusieurs autres le remplacent ; les moutons qui paissent ne sont pas plus nombreux qu'eux. » L'ordre du khalife qui lui enjoignait de s'arrêter à l'endroit où il recevrait la réponse lui parvint dans la province de Bark'a. Ce fut donc là qu'il s'arrêta, et il y construisit des châteaux encore appelés aujourd'hui *K'oçoûr Hassân*.

(1) Le texte porte *Sektâta*, que Dozy veut corriger en *Meklâta*. J'ai lu *Meskiyâna* avec l'*H. des Berb.*, I, 213 ; cf. Bekri, p. 121 et 323 ; Fournel, *Les Berbers*, I, 218.

Pendant les cinq ans qui suivirent cette bataille, la Kâhina resta maîtresse du Maghreb tout entier ; puis voyant la longue immobilité des Arabes, elle dit aux Berbères : « Les Arabes ne recherchent en Ifrîk'iyya que les villes, l'or et l'argent, alors que nous ne lui demandons que de nous fournir des champs de culture et des pâturages. Nous ne voyons donc pour vous rien de mieux à faire que de ravager toute l'Ifrîk'iyya, de façon que les Arabes, désespérant d'y plus rien trouver, ne songent jamais plus à revenir. » Elle envoya donc dans toutes les directions des colonnes chargées de couper les arbres et de démanteler les forteresses. L'Ifrîk'iyya, dit-on, ne présentait autrefois, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, qu'une suite continue d'ombrages, de bourgades se touchant, de villes peu distantes les unes des autres, si bien que nul pays au monde n'était aussi favorisé, aussi continuellement béni, n'avait autant de villes et de forteresses, et cela sur une longueur et une largeur de deux mille milles. Cette maudite Kâhina ruina tout cela, et alors de nombreux chrétiens et indigènes, implorant vengeance contre elle, durent s'enfuir et se réfugièrent tant en Espagne que dans les autres îles.

Des quatre-vingts compagnons de Hassân que la Kâhina avait faits prisonniers, elle eut la générosité de rendre la liberté à presque tous, ne gardant auprès d'elle que Khâlid ben Yezîd, à qui elle dit un jour : « Tu es l'homme le plus beau, le plus brave que j'aie jamais vu ; aussi je veux te donner de mon lait pour qu'ainsi tu deviennes le frère de mes deux fils ; » — en effet, elle en avait deux, l'un berbère, l'autre grec ; « [P. 22] chez nous tous Berbères, la parenté de lait confère un droit réciproque d'hérédité. » En conséquence, elle prit de la farine d'orge

qu'elle aggloméra avec de l'huile et qu'elle plaça sur ses seins; puis appelant ses deux enfants elle la leur fit manger avec Khâlid sur sa poitrine et leur dit: « Vous voilà devenus frères. »

Mort violente de la Kâhina.

Hassân, ayant reçu du khalife tous les secours désirables en cavaliers et en fantassins arabes, fit porter par un homme sûr une lettre à Khâlid ben Yezîd. Celui-ci après l'avoir lue, écrivit au dos: « Les Berbères sont divisés, l'ordre ne règne pas parmi eux et la prévoyance leur fait défaut; arrive donc à marches forcées. » Puis il mit ce message dans un pain qu'il donna comme provision au messager de Hassân. Mais cet homme venait à peine de s'éloigner que la Kâhina sortit les cheveux épars et se frappant la poitrine tout en s'écriant: « Malheureux Berbères, votre puissance s'en va dans un objet qui sert d'aliment! » On organisa aussitôt des recherches de tous les côtés, mais la protection divine couvrit le messager, qui put porter la lettre à Hassân. Celui-ci rompit le pain et prit connaissance de ce qu'avait écrit Khâlid; mais comme la cuisson avait détérioré le message, il voulut renvoyer à Khâlid cet homme, qui s'y refusa, disant que cette femme, grâce à son don de divination, n'ignorait rien de cette affaire. Hassân se mit donc en campagne, et de son côté, la Kâhina sortit des montagnes de l'Aurès avec des forces considérables. Quand la nuit vint, elle dit à ses deux fils qu'elle se considérait déjà comme morte; qu'elle avait vu sa tête coupée et offerte au grand prince arabe à qui obéissait Hassân. Ce fut en vain que Khâlid lui proposa de s'en aller avec eux et

d'abandonner le pays à l'envahisseur, elle objecta que ce serait une honte pour son peuple. Comme alors ils lui demandaient tous les trois ce qu'ils deviendraient après elle : « Quant à toi, Khâlid, dit-elle, tu arriveras à un grand pouvoir auprès du grand roi ; vous autres, mes enfants, vous exercerez un commandement auprès de celui qui me donnera la mort, et par vous, les Berbères [P. 23] réacquerront quelque pouvoir. Montez à cheval et allez demander quartier à l'ennemi ! » Les trois jeunes gens se rendirent la nuit même auprès de Hassân, à qui Khâlid conta ce qui venait de se passer, la prédiction par la Kâhina de sa propre mort et l'envoi qu'elle lui faisait de ses enfants. Le général musulman confia ceux-ci à des gardiens et donna à Khâlid le commandement de la cavalerie. Alors s'avança la Kâhina les cheveux épars et s'écriant : « Veillez aux évènements, car autant dire que je suis morte ! » La bataille s'engagea furieuse, mais la reine dut fuir, et Hassân se mit à sa poursuite et la tua. Des Berbères se rendirent auprès de Hassân pour lui demander quartier ; mais il n'y consentit que moyennant l'engagement de leur part de lui fournir un corps de douze mille de leurs contribules qui auraient à combattre la guerre sainte à côté des Arabes. Ces Berbères se convertirent et lui fournirent les cavaliers demandés, qu'il divisa en deux moitiés égales, à chacune desquelles il donna pour chef l'un des deux fils de la Kâhina ; il leur fit, simultanément avec les Arabes, parcourir le Maghreb pour y massacrer les Roûm et les Berbères infidèles. Lui-même rentra en ramad'ân 82 (1) à Kayrawân, à la

(1) C'est-à-dire en octobre 701. Ibn el-Athir donne les dates de ramad'ân 79 (*Annales*, pp. 27 et 32 combinées) et de 74 (*ib*, p. 32 ;

suite de la sincère conversion et de la soumission des Berbères.

Le calme qui alors régna en Ifrîk'iyya permit à Hassân d'organiser cette année-là les bureaux ; la tranquillité fut assurée aux vaincus moyennant le paiement du kharâdj, auquel furent astreints tous les barbares du pays, aussi bien que les chrétiens qui y habitaient avec eux.

A la suite de la mort de la Kâhina, Hassân n'eut plus à faire d'expédition, car toute résistance avait cessé. Il fut ensuite révoqué et rappelé par ʿAbd el-ʿAzîz ben Merwân, qui était frère du khalife ʿAbd el-Melik et qui, en sa qualité de gouverneur d'Egypte, disposait à son gré du gouvernement de l'Ifrîk'iyya. ʿAbd el-ʿAzîz en voulait aux pierres précieuses, à l'or et à l'argent, de sorte que Hassân, qui le savait, les cacha dans des outres à eau et ne laissa voir que les effets, les montures, les esclaves et autres richesses. A son arrivée en Egypte, il donna en présent à ʿAbd el-ʿAzîz deux cents jeunes filles de race royale, soit grecque soit berbère ; mais ce chef lui enleva, en outre, tous les chevaux, les chameaux, les femmes esclaves et les nègres qu'il emmenait. [P. 24] Hassân continua sa route avec ce qui lui restait de bagages et arriva auprès du khalife El-Welîd, dont la colère fut excitée par le récit qu'il lui fit des procédés d'ʿAbd el-ʿAzîz ; puis il se fit apporter les outres et en tira assez d'or, d'argent, de pierres précieuses et de rubis pour exciter l'étonnement du khalife, qui, tout charmé, lui dit : « Veuille Dieu te récompenser, Hassân ! — Prince des croyants, répondit-il, si je suis parti, c'est pour aller

---

de même dans l'*H. des Berbères*, I, 214). On trouve la date de 84 dans Kayrawâni (texte, p. 32). Cf. Fournel, I, 224.

combattre la guerre sainte dans le sentier de Dieu, et un homme comme moi ne peut tromper ni Dieu ni le khalife. — Je veux, reprit le prince, te renvoyer dans ton gouvernement en t'accordant des bienfaits et en faisant proclamer tes louanges ! » Mais Hassân jura qu'il n'accepterait plus de gouvernement sous les Omeyyades. El-Welîd garda à cause de cela du ressentiment contre son oncle ᶜAbd el-ᶜAzîz.

L'ordre chronologique des campagnes de Hassân, surnommé « le cheykh intègre », n'est pas bien déterminé, non plus que sa conquête des villes de Carthage et de Tunis et la mort de la Kâhina. D'après Ibn el-Ka't't'ân, la révocation de Hassân et la nomination de Moûsa ben Noçayr furent faites par ᶜAbd el-ᶜAzîz ben Merwân sans aucun ordre ou avis de son frère ᶜAbd el-Melik.

Nomination d'Aboû 'Abd er-Rahmân Moûsa ben Noçayr au gouvernement de l'Ifrîk'iyya et du Maghreb ; exposé d'une partie de ce qu'il y fit.

Les uns disent que ce chef descend de Lakhm, et d'autres, de Bekr ben Wâ'il ; Ibn Bachkowâl dans la *Çila* le nomme Moûsa ben Noçayr ben ᶜAbd er-Rah'mân ben Zeyd (1). Nommé par ᶜAbd el-Melik à la perception du *kharâdj* à Baçra, il s'en appropria, dit-on, le produit, et l'ordre donné par le khalife à H'addjâdj de ne pas le laisser échapper fit que Moûsa, pris de peur, se rendit auprès d'ᶜAbd el-ᶜAzîz ben Merwân gouverneur d'Egypte. Celui-ci, qui lui portait de l'affection, l'accompagna [P. 25] en

(1) Le nom de Moûsa ne figure pas dans l'édition Codera de la *Çila*, mais Dhabbi lui consacre un article, n° 1334 de l'éd. Codera. Sur le père de Moûsa, voir Ibn el-Athir, texte II, 303 ; Beladhori, p. 247.

Syrie auprès d'ʿAbd el-Melik, qui frappa Moûsa d'une amende de cent mille dinars. ʿAbd el-ʿAzîz fournit à son protégé la moitié de cette somme, puis le ramena en Egypte, où il le nomma gouverneur de l'Ifrîk'iyya, dépendance de l'Egypte.

Moûsa remporta ses premières victoires du côté de Zaghwân, localité éloignée de K'ayrawân d'une pleine journée de marche. Dans les environs habitaient des tribus Berbères dont vinrent à bout les 500 cavaliers qu'il envoya contre elles ; 10,000 prisonniers (1) restèrent aux mains des vainqueurs et furent les premiers qu'on amena à K'ayrawân depuis qu'il en était gouverneur. L'un de ses fils, nommé ʿAbd Allâh, qu'il envoya dans une région d'Ifrîk'iyya, en ramena 100,000 prisonniers, puis son autre fils Merwân en ramena un nombre égal, de sorte que le quint fut alors représenté par 60,000 têtes (*sic*). Moûsa envoya à ʿAbd el-ʿAzîz une lettre où il l'informait de ses succès en ajoutant que le quint montait à 30,000 têtes, nombre qui avait été écrit au lieu de 60,000, par suite d'une erreur du secrétaire. Ce chiffre de 30,000 parut énorme à ʿAbd el-ʿAzîz, qui y vit une erreur en trop commise par le secrétaire et qui la signala dans sa réponse à Moûsa en lui demandant de la rectifier : « Il y a en effet, écrivit Moûsa, une erreur imputable, ainsi que l'a conjecturé l'Emir, au secrétaire. Sache, ô Emir, que le nombre exact et bien certain est de 60,000 ! » La joie d'ʿAbd el-ʿAzîz fut alors à son comble. Il avait, d'autre part, reçu une lettre dans laquelle son frère ʿAbd el-Melik lui disait qu'ayant appris la décision qu'il avait prise touchant la révocation de H'assân et le remplace-

(1) Il faut, d'après ce qui suit, lire non pas 10.000, mais 100.000 !

ment de ce dernier par Moûsa, lui, Prince des croyants approuvait l'une et l'autre de ces mesures. Il informa alors le khalife des succès remportés et lui adressa la lettre de Moûsa. En conséquence, ʿAbd el-Melik envoya à ce dernier un messager chargé de prendre possession du quint précité, auquel Moûsa ajouta encore un millier de têtes par surcroît.

Quand Moûsa arriva en Ifrîk'iyya, [P. 26] il marchait en tête de l'armée: un passereau étant venu se poser sur sa poitrine, il s'en empara, l'égorgea et de son sang s'oignit la poitrine par dessus les vêtements, puis il le pluma et éparpillant les plumes sur sa personne il s'écria: « J'en prends à témoin le Dieu de la Kaʿba, voilà la victoire! »

D'après Ibn K'oteyba, Moûsa ben Noçayr, après avoir pris Sedjoûma[1] et mis à mort les princes de cette ville, accorda à ʿIyâd', ʿOthmân et Aboû ʿObda, fils d'ʿOk'ba, le droit de tirer vengeance du meurtre de leur père et ne les arrêta qu'après qu'ils eurent mis à mort six cents des principaux de la ville. Cela eut lieu en 83 (3 février 702), au dire de ceux qui font commencer son administration en cette année.

Moûsa réduisit ensuite les Hawwâra, les Zenâta et les Kotâma, contre qui il fit des expéditions qui lui coûtèrent du monde et au cours desquelles on fit 5,000 prisonniers. Leur chef, nommé Kâmoûn, fut envoyé par Moûsa à ʿAbd el-ʿAzîz ben Merwân, qui le fit exécuter près de l'étang appelé encore de nos jours Birket Kâmoûn[2],

---

(1) On écrit aussi Segouma et Sekiouma; voir *H. des Berb.*, I, 206, et la table géog.; Bekri, 267.

(2) Ce nom de lieu n'est que cité d'après notre texte dans les notes du *Merâcid* (IV, 314).

proche du bourg d'ʿAkaba. Quant aux Kotâma *(sic)*, ils s'étaient rendus auprès de Moûsa, qui leur donna pour chef l'un d'entre eux et se fit livrer des ôtages de marque.

En djomâda I 85 (mai-juin 704), mourut ʿAbd el-ʿAzîz ben Merwân, qui gouvernait l'Egypte au nom de son frère ʿAbd el-Melik ben Merwân. Le khalife, qui le remplaça par ʿAbd Allâh ben ʿAbd el-Melik ben Merwân, avait déjà, dans cette même année, voulu révoquer son frère tant à cause de la disgrâce dont il avait frappé Hassân ben en-Noʿmân qu'à cause de ses rapines. Il en avait été empêché par K'abîça ben Dho'ayb, qui lui avait représenté qu'une mort prochaine pourrait le débarrasser, mais cependant il y songeait toujours. C'est dans ces dispositions qu'il était un jour à causer avec Rawh' ben Zinbâʿ Djodhâmi, qui lui disait que cette révocation n'aurait pas été de nature à provoquer de combat entre deux chèvres, quand K'abîça survenant s'écria : « Prince des croyants, [P. 27] veuille Dieu te récompenser à raison de ton frère ! — Il est donc mort ? repartit le khalife. — Il est bien mort. — Aboû Zorʿa, Dieu nous a suffi pour décider la question sur laquelle nous étions d'accord ! »(1)

A la suite de la mort du Prince des croyants ʿAbd el-Melik ben Merwân, survenue en 86 (1er janvier 705), El-Welîd écrivit à son oncle [*lisez* frère] ʿAbd Allâh [ben ʿAbd el-Melik] ben Merwân, de nommer Moûsa ben Noçayr au gouvernement de l'Ifrîk'iyya et du Maghreb, pays qu'il enleva ainsi à son oncle [*lisez* frère](2). La

---

(1) Cette anecdote se retrouve dans Ibn el-Athîr (IV, 409) et le *Nodjoûm* (I, 192).

(2) La nomination de Moûsa est ailleurs placée, soit en 89 soit

plupart des villes d'Ifrîk'iyya étaient alors désertes par suite des conquêtes successives dont elles étaient l'objet de la part des Berbères.

Moûsa ben Noçayr conquiert le Maghreb el-Ak'ça.

Moûsa poursuivit sa marche guerrière d'Ifrîk'iyya vers Tanger, car les Berbères, par peur des Arabes, se retiraient vers l'ouest. La poursuite à laquelle il se livra lui permit d'en tuer une grande quantité et de faire de nombreux prisonniers. Il arriva ainsi jusqu'au Soûs el-Adna, c'est-à-dire au pays de Der'a. Les Berbères accablés lui ayant alors demandé quartier et s'étant soumis, il leur donna un chef. Comme gouverneur de Tanger et des environs il nomma son client T'ârik', à qui il confia un corps de 17,000 Arabes et de 12,000 Berbères, ceux-là ayant l'ordre d'enseigner à ceux-ci le Koran et de les mettre bien au courant de la religion. Après quoi il se remit en route pour l'Ifrîk'iyya.

D'après Ibn el-K'at't'ân, on raconte que Moûsa ben Noçayr, sitôt après avoir, en la dite année, été investi par El-Welîd, envoya à des tribus berbères Zor'a ben Aboû Modrik, qui n'eut pas à subir d'hostilités de leur part; ces peuples se rendirent à composition, et il envoya leurs chefs à Moûsa, qui exigea d'eux des ôtages. Le gouverneur donna ensuite le commandement de la flotte d'Ifrîk'iyya à 'Ayyâch ben Akhyal, qui se rendit en Sicile, où il attaqua et pilla complètement une ville nommée Syracuse, puis revint sain et sauf, chargé de butin.

en 77; voir Ibn Khallikân, III, 475, où 'Abd Allâh est aussi appelé *oncle* d'El-Welîd.

Quand Aboû Modrik Zorʿa ben Aboû Modrik amena les ôtages des Maçmoûda, Moûsa les réunit aux ôtages [P. 28] berbères qu'il s'était fait livrer en Ifrîk'iyya et au Maghreb et qui se trouvaient à Tanger: il les mit sous les ordres de son client T'ârik', qui [plus tard] envahit l'Espagne avec eux. Dix-sept Arabes furent laissés par Moûsa à l'effet d'instruire ces Berbères dans le Koran et les préceptes de l'Islâm. [Autrefois] ʿOk'ba ben Nâfiʿ avait déjà laissé dans le même but quelques-uns de ses compagnons, parmi lesquels Châkir et d'autres. Dans le Maghreb el-Ak'ça n'avait pénétré aucun gouverneur Omeyyade autre qu'ʿOk'ba ben Nâfiʿ Fihri; c'était le seul que les Maçmoûda eussent connu, et l'on dit que la plupart de ces derniers opérèrent volontairement leur conversion entre ses mains. Ce fut Moûsa ben Noçayr qui pénétra après lui dans ce pays.

En 92 (28 octobre 710), T'ârik envahit l'Espagne et la conquit avec une armée formée d'Arabes, de Berbères et des ôtages livrés par ces derniers, tant ceux que lui avait laissés Moûsa que ceux qui avaient auparavant été remis à H'assân dans le Maghreb central. C'est en 85 (13 janvier 704) que T'ârik' devint gouverneur de Tanger et du Maghreb el-Ak'ça, et c'est à cette date que la conversion des habitants de cette dernière région à l'Islâm fut complète: on orienta dans la direction de la Mekke les temples élevés par les polythéistes et l'on installa des chaires dans les mosquées des communautés. Alors fut élevée la mosquée d'Aghmât Heylâna (1).

Quant à ce chef, son nom est T'ârik' ben Ziyâd ben

---

(1) On écrit aussi Aylân ou Ilân, voir Bekri et Edrisi; cf. *H. des Berb.*, I, 174.

ʿAbd Allâh ben Oulghoû ben Ourfeddjoûm ben Neberghâsen ben Oulhâç ben It'oûmet ben Nefzâou; il était Nefzi d'origine(1). On dit qu'il figurait parmi les Berbères faits prisonniers. Il était affranchi de Moûsa ben Noçayr.

En 93 (18 octobre 711), ce dernier, irrité contre T'ârik', franchit la mer et se rendit en Espagne; il y suivit une autre route que son général et y remporta de nombreux succès que nous raconterons en faisant l'histoire de la conquête de l'Espagne, dans la seconde partie du présent ouvrage.

En la même année, ʿAbd Allâh ben Moûsa remplaça son père comme gouverneur d'Ifrîk'iyya, à raison du départ de Moûsa, jusqu'au jour où celui-ci revint d'Espagne pour se rendre en Orient. Moûsa arriva à K'ayrawân à la fin de l'année 95.

En 95 (25 septembre 713), Moûsa quitta [P. 29] l'Espagne pour se rendre en Ifrîk'iyya avec le butin dont Dieu l'avait gratifié: la flotte transporta à Tanger toutes les riches dépouilles que formaient l'or, l'argent et les pierreries, puis elles furent chargées sur des chariots. D'après [Ibn] er-Rak'îk', cent quatorze véhicules furent employés à cet usage. La table [de Salomon], qui était faite d'or avec un peu d'argent et qui comptait trois cercles, l'un de rubis, l'autre d'émeraudes et le troisième de perles, fut un jour chargée sur un grand mulet, le plus agile et le plus vigoureux qu'on pût trouver, dont les jambes cédèrent sous le poids même avant d'arriver à l'étape(2). Au dire d'El-Leyth ben Saʿd, on n'avait

(1) Sur les dires relatifs à l'origine de ce général, v. Fournel, I, 236.

(2) Sur la table de Salomon, voir notamment Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 52; Merrâkechi, trad. fr., p. 10.

jamais, depuis la fondation de l'Islâm, entendu parler d'un nombre de prisonniers aussi considérable: quand son fils Merwân revenu du Soûs se porta au-devant de son père, avec les principaux chefs, il ordonna à ceux-ci de donner à chacun des compagnons de son père un esclave nègre ou une négresse, et Moûsa ayant donné le même ordre à ceux qu'il commandait, chacun se trouva pourvu et d'un nègre et d'une négresse.

On raconte encore que Moûsa en quittant l'Espagne y laissa comme gouverneur son fils ʿAbd el-ʿAzîz et que, rentré en Ifrîk'iyya, il parvint à K'ayrawân à la fin de 95 (comm. 25 sept. 713). Il ne pénétra cependant pas dans la ville et descendit au K'açr Elmâ, où il tint une audience à laquelle assistèrent les guerriers arabes de la ville, dont les uns l'avaient accompagné dans son expédition, tandis que les autres étaient restés en Ifrîk'iyya avec son fils ʿAbd Allâh : « Aujourd'hui, leur dit-il, trois faits heureux se sont produits pour moi : j'ai d'abord reçu une lettre par laquelle le Prince des croyants me témoigne sa reconnaissance et m'accorde des louanges » (il énuméra ici les succès que Dieu avait réalisés par ses mains) ; « ensuite une lettre où mon fils ʿAbd el-ʿAzîz me décrit les victoires que Dieu lui a fait remporter en Espagne » (ici il prononça les formules de louanges à Dieu, et les assistants se levèrent pour le féliciter) » ; quant à la troisième chose, continua-t-il, je vais vous la faire voir »; et, se levant, il fit tirer une tenture derrière laquelle se trouvaient diverses jeunes filles semblables à autant de pleines lunes montant à l'horizon et couvertes de bijoux et de parures. Comme on lui réitérait les félicitations, ʿAli ben Rebâh' Solami prit la parole : « Général, dit-il, c'est moi qui te donnerai le meilleur avis : rien n'arrive

au sommet qui ne soit près de redescendre; modère-toi donc [P. 30] avant d'y être forcé! » Cette observation décontenança Moûsa, qui renvoya aussitôt ces jeunes filles. Il partit ensuite pour l'Orient, après avoir confié l'Ifrîk'iyya, l'Espagne et Tanger aux soins respectifs de ses fils ʿAbd Allâh, ʿAbd el-ʿAzîz et ʿAbd el-Melik.

D'après Ibn el-K'at't'ân, la plupart s'accordent à dire que T'ârik', avant d'aller explorer l'Espagne, s'était établi à Tanger. Cependant, selon certains, il était installé sur l'emplacement de Sidjilmâssa (1), vu que Selâ et le pays en-deçà, Fez, Tanger et Ceuta appartenaient aux chrétiens. Il ajoute qu'on n'est pas d'accord si Moûsa entra ou non à K'ayrawân dans ce voyage.

Moûsa se mit donc en marche avec ses autres enfants, c'est-à-dire Merwân, ʿAbd el-A'la, etc.; il était en outre accompagné des nobles K'oreychites, Ançâr et autres Arabes, de cent chefs berbères, parmi lesquels les fils de Koseyla ben Lemzem, les Benoû Isder, Mezdâna (2), roi de Soûs, le prince de Mayorque et de Minorque, des fils de la Kâhina, de cent des princes espagnols chrétiens, et de vingt princes des villes conquises en Ifrîk'iyya; il emporta en outre des spécimens des produits de toutes les villes de ce pays. Il arriva ainsi à Miçr, où il n'y eut pas de savants ni de nobles à qui il ne fît des présents et des dons. D'Egypte, il se dirigea sur la Palestine, où il fut reçu par la famille de Rawh' ben Zinbâʿ, qui égorgea cinquante chameaux pour lui faire fête. Il en repartit en laissant une partie de ses femmes et ses plus jeunes

(1) La fondation de cette ville date de 140, d'après Bekri, p. 328. Cf. Fournel, I, 233, n. 5, et 352.

(2) Ailleurs on lit Merzâya.

enfants auprès de ses hôtes, à qui il fit de riches présents. Mais alors il reçut une lettre du khalife El-Welîd ben ʿAbd el-Melik, qui était malade et lui enjoignait d'arriver au plus vite pour le trouver encore en vie, tandis que d'autre part Soleymân ben ʿAbd el-Melik, frère et héritier présomptif d'El-Welîd, lui écrivait de temporiser et d'attendre. Sans tenir compte de cette dernière lettre, Moûsa fit diligence, [P. 31] si bien qu'il arriva à la cour trois jours avant la mort du khalife El-Welîd. Aussi Soleymân disait-il qu'il le ferait crucifier s'il l'avait en son pouvoir. Moûsa put donc remettre à El-Welîd les richesses qu'il apportait, la Table [de Salomon], les perles, les rubis, les diadèmes, ainsi que l'or et l'argent.

Masʿoûdi, dans son livre intitulé *ʿAdjâ'ib el-bilâd wez-zemân* (1), s'exprime ainsi : « A la suite de la conquête de Tolède, T'ârik' pénétra dans le palais royal de cette ville, où il trouva les Psaumes de David transcrits sur des feuilles d'or à l'aide d'une solution de rubis et d'un travail si merveilleux que l'on n'avait en quelque sorte jamais rien vu de pareil. Là encore se trouvaient la Table de Salomon, précédemment décrite, vingt-quatre diadèmes rangés en ordre et correspondant au nombre des rois Goths d'Espagne, car il était d'usage que le diadème d'un roi mort fût déposé en cet endroit et que son successeur s'en fît faire un autre ; enfin, une grande pièce remplie d'élixir alchimique (اكسير الكيميا pierre philosophale). Tous ces objets furent remis à El-Welîd ben ʿAbd el-Melik. »

(1) H. Kh., IV, 186, ne cite pas d'ouvrage de ce titre, mais seulement un عجائب الدنيا de Mohammed ben H'oseyn Masʿoûdi. L'auteur des مروج الذهب s'appelle Aboû'l-Hasan ʿAli ben H'oseyn ben ʿAli.

En djomâda II 96 (février 715), le khalife El-Welîd mourut et eut pour successeur Soleymân. Celui-ci, qu'animait une vive colère contre Moûsa, le fit exposer au soleil pendant une journée très chaude, jusqu'à ce que le patient, homme corpulent et asthmatique, perdit connaissance. Soleymân alors lui dit : « Tu n'as voulu tenir aucun compte de la lettre que je t'avais écrite ! Paie maintenant cent mille dinars ! — Prince des croyants, répondit Moûsa, vous m'avez pris tout ce que je possédais; d'où donc tirerais-je cent mille dinars ? — Il t'en faudra payer deux cent mille », reprit Soleymân ; et comme Moûsa se défendait : « C'est trois cent mille, continua le khalife, que tu auras à verser » ; et en même temps il le fit mettre à la question, avec l'intention de le faire mourir. Moûsa eut alors recours à l'intervention de Yezîd ben el-Mohalleb, qui avait du crédit auprès de Soleymân et qui obtint du prince la grâce du prisonnier, moyennant l'abandon par celui-ci de tout ce qu'il possédait. On dit aussi, c'est la version d'Ibn H'abîb et d'autres, que Moûsa racheta sa vie moyennant le paiement à Soleymân d'un million de dinars. Plus tard, Yezîd ben el-Mohalleb étant à causer un soir avec Moûsa lui dit : « Aboû ʿAbd er-Rah'mân, quel groupe formez-vous, [P. 32] toi et les tiens, clients et serviteurs ? Arrivez-vous à mille ? — Oui certes, répondit Moûsa, et de plus mille et mille autres encore. — Et pourquoi donc t'es-tu exposé à la mort au lieu de rester au siège de ta puissance, à l'endroit où s'exerce ton pouvoir ? — Je le jure ! repartit Moûsa, si je l'avais voulu on n'eût rien pu contre moi ; mais j'ai préféré le respect de mes devoirs envers Dieu, et je n'ai pas cru que je dusse oublier que j'ai à obéir. »

On raconte qu'après s'être fait payer cette énorme

rançon, Soleymân ben ʿAbd el-Melik demanda un jour une coupe d'or, et Moûsa, surprenant le regard qu'il lui jetait, lui parla en ces termes : « Prince des croyants, il n'y a pas là de quoi s'enorgueillir ! Cette coupe, je ne l'estime certes pas dix mille dinars : or Dieu m'est témoin que j'ai envoyé à ton frère El-Welîd un vase à lampe en émeraude verte dans lequel le lait qu'on y versait prenait une teinte verte ; on a estimé qu'il valait cent mille dinars. J'ai en outre trouvé telles et telles choses », dont il se mit à faire une longue énumération, si bien que Soleymân en resta stupéfait.

Moûsa ben Noçayr était né en 19 (1er janvier 640) et mourut en 98 (24 août 716), à l'âge de 79 ans. Il fut nommé en 88 (11 décembre 708) gouverneur d'Ifrîk'iyya et administra ce pays, de même que l'Espagne et le Maghreb tout entier, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant environ dix-huit ans (1). On raconte entre autres choses au sujet de sa mort, qu'il fit avec Soleymân le pèlerinage et que, lors de leur arrivée à Médine, Moûsa annonça que le surlendemain mourrait un homme dont le nom avait rempli l'Orient et l'Occident.

Gouvernement de Moh'ammed ben Yezîd en Ifrîk'iyya et au Maghreb.

Voici ce que dit Wâk'idi : « Soleymân ben ʿAbd el-Melik dit alors à Redjâ' ben H'aywa (2) qu'il voulait un homme d'un mérite intrinsèque pour en faire le gouver-

(1) Le texte porte *18* en chiffres ; le texte du manuscrit porte sans doute, mais en toutes lettres, *huit*.

(2) On peut voir sur ce personnage Ibn Koteyba, p. 239 ; Ibn el-Athîr, v, 27 et 129 ; *Nodjoûm*, p. 302.

neur d'Ifrîk'iyya. Redjâ' approuva ce projet, et au bout de quelques jours lui dit qu'il avait trouvé l'homme demandé en la personne de Moh'ammed ben Yezîd, client de K'oreych. Soleymân se le fit présenter et lui tint ce langage: « O Moh'ammed ben Yezîd, crains Dieu [P. 33] seul, qui n'a pas d'associé; cultive la vérité et la justice dans le pays que je te confie, car je te nomme gouverneur d'Ifrîk'iyya et du Maghreb tout entier. » Alors, continue le chroniqueur, Moh'ammed ben Yezîd fit ses adieux au prince et se mit en route, en disant qu'il serait sans excuse aux yeux de Dieu s'il ne pratiquait pas la justice.

En 97 (4 sept. 715), Moh'ammed ben Yezîd se fixa en Ifrîk'iyya et l'administra de la façon la plus régulière et la plus juste. Il reçut ensuite l'ordre de s'emparer d'ʿAbd Allâh ben Moûsa ben Noçayr pour le mettre à la question, et de confisquer la fortune des fils de Moûsa. En conséquence il emprisonna ʿAbd Allâh, le tortura et finit par le mettre à mort. Or, l'ordre du khalife était de saisir toute la famille, les enfants et les partisans de Moûsa, de ruiner leur situation et de leur arracher par la torture trois cent mille dinars. ʿAbd Allâh ben Moûsa subit donc son supplice sous la surveillance de Khâlid ben H'abîb K'oreychi(1); pour ʿAbd el-ʿAzîz ben Moûsa, quand il apprit le traitement infligé à son père, à son frère et à sa famille, il refusa de reconnaître plus longtemps les Omeyyades et se proclama indépendant. Mais alors le khalife Soleymân adressa à H'abîb ben Aboû ʿObda(2) et aux chefs arabes des

(1) Ce personnage est nommé ʿObeyd Allâh ben Khâlid ben Çâbi dans le *Nodjoûm*, p. 261.

(2) Sur ce nom voir la note de ma traduction de Merrâkechi, p. 9.

lettres leur prescrivant de le mettre à mort, ce qu'ils firent : sa tête et celle de son frère ᶜAbd Allâh furent déposées sous les yeux de leur père Moûsa pendant qu'il était lui-même à la torture[1]. La conduite de Soleymân à l'égard de Moûsa et de ses fils, après les conquêtes qu'avait faites ce général, est une chose honteuse qu'on n'a jamais cessé de reprocher à ce khalife.

Moh'ammed ben Yezîd confia l'administration de l'Espagne à El-H'orr ben ᶜAbd er-Rah'mân K'aysi, car ce pays relevait alors du gouverneur de l'Ifrîk'iyya, de même que celui-ci relevait du gouverneur de l'Egypte.

Au cours de son administration, qui dura deux ans et quelques mois, Moh'ammed ben Yezîd envoya [plusieurs fois] des partis de cavaliers vers les frontières d'Ifrîk'iyya, et le produit de leurs courses était partagé entre eux.

Soleymân ben ᶜAbd el-Melik étant mort en 99, fut remplacé le jour même par ᶜOmar ben ᶜAbd el-ᶜAzîz, qui nomma gouverneur de l'Ifrîk'iyya Ismâᶜîl ben ᶜAbd Allâh ben Aboû'l-Mohâdjir, client des Benoû Makhzoûm. Ce fut en l'année 100 [P. 34] que s'installa en Ifrîk'iyya cet excellent général et administrateur. Grâce aux appels zélés et sans cesse renouvelés qu'il adressa aux Berbères pour amener la conversion de ces peuples, celle-ci s'acheva entre ses mains sous le règne d'ᶜOmar ben ᶜAbd el-ᶜAzîz. Ce fut lui qui apprit aux habitants de ce pays ce qui est permis ou défendu, tâche dans laquelle il fut aidé par dix hommes de mérite et de talent choisis parmi les *successeurs* (*tâbiᶜoûn*), entre autres ᶜAbd er-Rah'mân ben Nâfiᶜ et Saᶜîd ben Masᶜoûd Todjîbi, par qui ᶜOmar le fit assister. Ce sont eux qui firent connaître en Ifrîk'iyya la

(1) Cf. Fournel, I, 274.

prohibition dont est frappé le vin, qui avait jusqu'alors passé pour permis.

En 100 (2 août 718), Ismâ'îl ben ('Abd Allâh ben) Aboû'l-Mohâdjir nomma pour son lieutenant en Espagne Es-Samh' ben Mâlik Khawlâni, qui s'y rendit en ramad'ân.

Le 6 cha'bân 101 (20 février 720), le khalife 'Omar mourut à Deyr Sam'ân [1], après un règne de deux ans et cinq mois. Il eut pour successeur Yezîd ben 'Abd el-Melik, qui nomma au gouvernement d'Ifrîk'iyya Yezîd ben Aboû Moslim, client et commandant de la garde d'El-H'addjâdj ben Yoûsof. Ce nouvel administrateur, qui arriva en Ifrîk'iyya en 102 (11 juillet 720), était un homme injuste et imprévoyant, dont la garde était formée de Berbères. Montant un jour en chaire, il annonça ce qui suit : « J'ai décidé que, à l'imitation de ce que font les rois chrétiens pour leur garde, chacun des hommes composant la mienne portera inscrit dans sa main droite son nom, et dans sa gauche, le mot *garde* ; ils seront ainsi distingués du reste de la population, et quand ils seront envoyés à quelqu'un, l'exécution de mes ordres se fera plus promptement. » [2] En entendant cette annonce, ses gardes se dirent qu'il voulait les traiter comme des chrétiens et complotèrent sa mort, de sorte que quand il sortit de sa demeure pour aller dire à la mosquée la prière du coucher du soleil, ils le massacrèrent à l'endroit où il priait.

Après délibération sur le choix d'un gouverneur en attendant la décision du khalife, le peuple s'accorda pour nommer El-Moghîra ben Aboû Borda, qui était un

(1) Cette localité est proche de Damas. Sur le lieu et la date de la mort de ce khalife, comparez Ibn el-Athîr, v, 42 ; *Merâcid*, I, 432 ; *Nodjoûm*, 274, etc.

(2) Comparez le récit du *Nodjoûm*, p. 272.

homme vaillant et de bonne famille. Mais ʿAbd Allâh, fils de ce chef, lui fit observer que Yezîd ayant été tué en sa présence, son acceptation le ferait soupçonner d'être l'auteur du meurtre et qu'il était préférable de choisir Moh'ammed ben Aws Ançâri, qui était alors engagé dans une expédition contre la Sicile. Ce guerrier, en effet, ne tarda pas à revenir, chargé des dépouilles qu'il avait faites, et ce fut lui que l'on investit du pouvoir. Il écrivit au khalife Yezîd ce qui s'était passé, et le prince nomma gouverneur Bichr ben Çafwân.

Gouvernement de Bichr ben Çafwân.

Bichr ben Çafwân ben Tawîl ben Bichr ben H'anz'ala ben ʿAlk'ama ben Cherâh'îl ben ʿAzîz ben Khâlid devint en 103 (30 juin 721) gouverneur d'Ifrîk'iyya et acheva de détruire ce qui restait de la famille de Moûsa ben Noçayr; après quoi il se rendit auprès du khalife Yezîd, mais il ne le trouva plus en vie. A ce prince, mort en rebîʿ I 105 (août-sept. 723), succéda Hichâm ben ʿAbd el-Melik, qui renvoya Bichr en Ifrîk'iyya. Après son retour Bichr nomma comme gouverneur d'Espagne ʿAnbasa ben Soh'aym Kelbi; puis il dirigea en personne contre la Sicile une expédition où il fit de nombreux captifs et retourna à K'ayrawân. Comme il était près de mourir, la jeune esclave qui le soignait s'écria : « O joie maligne des ennemis! — Mais, dit Bichr, ce que j'ai dit aux ennemis ne mourra pas avec moi ! » Il désigna pour le remplacer El-ʿAbbâs ben Bâd'iʿa Kelbi.

En 107 (18 mai 725), Bichr ben Çafwân avait nommé en Espagne Yah'ya ben Solama Kelbi, qui arriva dans ce pays en chawwâl (février 726).

En cette année-là, il y eut une grande confusion parmi les gouverneurs d'Egypte(1).

Bichr ben Çafwân mourut à K'ayrawân en 109 (27 avril 727), après avoir administré l'Ifrîk'iyya sept ans. Le successeur désigné par lui resta dans cette ville jusqu'à l'arrivée du gouverneur nommé par le khalife.

[P. 36] **Gouvernement d''Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân Solami.**

Fils du frère d'Aboû'l-Aᶜwar Solami, qui commandait la cavalerie de Moᶜâwiya à Çiffîn, il arriva en Ifrîk'iyya en rebîᶜ I 110 (juin-juillet 728). C'était un vendredi, et le lieutenant de Bichr ben Çafwân venait de s'habiller pour se rendre à la prière, quand on lui annonça que l'émir ᶜObeyda était entré inopinément à K'ayrawân : « Il n'y a, répliqua-t-il, de force et de puissance qu'en Dieu ! La dernière heure arrivera aussi inopinément ! » Et ses jambes incapables de le supporter le laissèrent s'affaisser. Après son arrivée, ᶜObeyda s'empara des fonctionnaires et des partisans de Bichr et les emprisonna ; il leur fit payer des amendes et en mit plusieurs à la torture.

En 110 (15 avril 728), ᶜObeyda nomma gouverneur d'Espagne ᶜOthmân ben Aboû Nisᶜa, qui se trouva à son poste au mois de chaᶜbân (novembre).

Le 1er moh'arrem 111 (4 avril 729) arriva en Espagne, en qualité de gouverneur et envoyé par ᶜObeyda, H'odheyfa ben el-Ah'waç K'aysi, ou, selon d'autres, Achdjaᶜi(2).

---

(1) Ce que dit ici notre auteur se rapporte, d'après le *Nodjoûm*, à l'année 109.

(2) Cf. Ibn el-Athir, *Annales*, p. 93.

En 112. (25 mars 730), ʿObeyda nomma à ce poste El-Haythem ben ʿObeyd Kenâni[1], qui arriva dans le pays en moh'arrem, et qui mourut en 114 après avoir gouverné l'Espagne pendant deux ans et quelques jours.

Parmi les fonctionnaires et compagnons de Bichr qu'ʿObeyda traita comme on l'a vu, se trouvait Aboû'l-Khat't'âr el-H'osâm ben D'irâr Kelbi, qui non seulement était un des nobles de sa tribu, mais avait de l'éloquence et du talent. Bichr ben Çafwân lui avait confié en Ifrîk'iyya un gouvernement important, d'où ʿObeyda le déplaça, en outre d'un châtiment qu'il lui infligea. Il composa alors ces vers :

[P. 37 ; T'awîl] Vous avez, fils de Merwân, livré notre sang aux K'aysites ; mais si vous ne vous montrez pas justes, Dieu rendra un jugement équitable ! On dirait que vous n'avez pas assisté à la bataille de Merdj Râh'it' et que vous ignorez à qui cette victoire est due. Vous affectez clairement de ne pas nous voir, et nous savons bien qu'il y a longtemps que vous agissez ainsi à notre égard[2].

Il fit réciter ces vers devant le khalife Hichâm ben ʿAbd el-Melik, et le résultat en fut que ce prince enleva le gouvernement de l'Ifrîk'iyya et du Maghreb à ʿObeyda, qui, en se retirant en chawwâl 114 (nov.-déc. 732), y laissa en qualité de lieutenant ʿOk'ba ben K'odâma. Son administration avait duré quatre ans et six mois, et il emporta en Syrie des dons considérables (pour le khalife). Quant à son lieutenant, il resta à K'ayrawân pendant six mois.

---

(1) On lit ailleurs *Kilâbi*, voir *ibid.*

(2) Sur ces vers, leur auteur et les variantes qu'ils présentent, cf. Ibn el-Athîr, *Annales*, pp. 72 et 73.

Pendant l'année 113 (14 mars 731), les divers fonctionnaires d'Ifrîk'iyya et d'Espagne restèrent les mêmes que l'année précédente. Le gouvernement de l'Espagne fut ensuite confié à ʿAbd er-Rah'mân ben ʿAbd Allâh Ghâfik'i, qui fit campagne contre les chrétiens et qui trouva, ainsi que nombre des siens, le martyre au lieu dit Balât' ech-chohadâ, en 115 (20 février 733)(1).

En cette année il régna une grande disette.

[P. 38] **Gouvernement d'ʿObeyd Allâh ben el-H'abh'âb en Ifrîk'iyya et en Maghreb.**

Ce client des Benoû Seloûl était un chef remarquable, un officier distingué, éloquent et bon prédicateur, connaissant bien les *journées*, les combats et les poèmes des anciens Arabes. Il arriva en Ifrîk'iyya en rebîʿ II 116 (mai-juin 734). C'est à lui qu'on doit la construction de la grande mosquée et de l'arsenal de Tunis. Il avait débuté comme scribe, et la fortune le mena au poste de gouverneur d'Egypte, d'Ifrîk'iyya, d'Espagne et du Maghreb entier. Il se fit remplacer en Egypte par son fils El-K'âsim, confia l'Espagne à ʿOk'ba ben el-H'addjâdj Seloûli et nomma à Tanger et dans la région voisine du Maghreb moyen d'abord son fils Ismâʿîl, puis ʿOmar ben ʿAbd Allâh Morâdi. Il envoya H'abib ben Aboû ʿObda(2) ben ʿOk'ba ben Nâfiʿ Fihri en expédition contre le Soûs extrême : ce chef parvint jusqu'au Soudan en vainquant

---

(1) Cette sèche mention se rapporte à la bataille de Poitiers qui fut livrée en octobre 732; cf. Fournel, I, 280. Le Balât ech-chohadâ de notre texte ne peut donc être le château-fort d'Espagne ainsi dénommé (*Merâcid*, I, 168 ; IV, 365 ; *Mochtarik*, 63).

(2) On lit ailleurs *ʿObeyda*.

tous ceux qui tentèrent de lui résister et en pénétrant chez toutes les tribus sans exception ; il fit un nombre considérable de captifs, entre autres deux jeunes filles qui n'avaient chacune qu'un sein [1], puis il rentra sain et sauf avec tous les honneurs de la guerre. Il fit ensuite une expédition en Sicile, où il remporta des succès sans pareils.

ᶜOmar ben ᶜAbd Allâh Morâdi, gouverneur de Tanger et des environs, éleva des prétentions injustes et exagérées au sujet des aumônes légales et de la dîme. Il prétendit traiter les [biens des] Berbères en butin et les soumettre au quint, ce qu'aucun gouverneur n'avait encore fait, car le quint n'était exigé que des Berbères non convertis [2]. Cette conduite blâmable provoqua le soulèvement du pays et amena de nombreux combats où périrent beaucoup de serviteurs de Dieu.

Les Berbères de Tanger et de la région, quand ils surent que H'abib ben Aboû ᶜObda était engagé dans une expédition contre les chrétiens, refusèrent d'obéir plus longtemps [P. 39] à ᶜObeyd Allâh ben el-H'abh'âb, et à la suite des appels qu'ils adressèrent aux autres Berbères, l'insurrection s'étendit à tout le Maghreb, y compris le Maghreb el-Ak'ça. Ce fut la première révolte qui éclata dans ce pays et en Ifrîk'iyya depuis la conquête musulmane ; on était alors en 122 (6 décembre 739). Meysera Madghari se mit à la tête de l'insurrection contre ᶜOmar ben ᶜAbd Allâh Morâdi, qui gouvernait à Tanger, et le mit à mort. Tous les Berbères embrassèrent le parti de

(1) Et qui provenaient d'un peuple nommé Tarâdjân (Belâdhori, 232).

(2) Comparez Ibn el-Athir, *Annales*, p. 63.

leur chef Meysera el-H'ak'îr, qui, laissant à Tanger ʿAbd el-Aʿlâ ben H'odeydj, s'avança du côté du Soûs contre Ismâ'îl ben ʿObeyd Allâh ben el-H'abh'âb et le tua également. Il y eut alors entre les habitants du Maghreb el-Ak'ça et ceux de l'Ifrîk'iyya de nombreuses rencontres, trop longues à raconter. En effet, il y avait alors dans le Maghreb une tribu nombreuse et puissante : celle des Berghawâta, qui professait la doctrine khârédjite [1]. Cette révolte des Berbères et de Meysera eut pour cause les abus dont se rendit coupable le gouverneur nommé par Ibn el-H'abh'âb. En effet, les khalifes d'Orient recherchaient les nouveautés d'origine occidentale et se les faisaient envoyer par les fonctionnaires gouverneurs d'Ifrîk'iyya, qui leur adressaient par exemple les captives berbères [2]. Or Ibn el-H'abh'âb leur fit de nombreux présents et il y mit tous ses efforts, ou peut-être exigea-t-on davantage de lui, si bien qu'il se trouva amené à commettre des excès dont le résultat fut le soulèvement général de la population et le meurtre du gouverneur.

ʿObeyd Allâh ben el-H'abh'âb avait des enfants qui se montraient orgueilleux. Or comme ʿOk'ba ben el-H'addjâdj alla le trouver et que le père d'ʿAbou ʿOk'ba avait affranchi El-H'abh'âb, père d'ʿObeyd Allâh, quand ʿOk'ba arriva auprès d'ʿObeyd Allâh, celui-ci se leva devant lui, lui rendit des marques d'honneur et le fit asseoir sur son trône. Après qu'ʿOk'ba se fut retiré, les enfants d'ʿObeyd Allâh blâmèrent la conduite de leur père, qui leur demanda leur avis : « Tu avais, lui dirent-ils, à lui faire

---

(1) Sur les Kharedjites, voir la note 5 de l'*H. des Berb.*, I, 203 ; et Brünnow, *Die Charidschiten.*

(2) Comparez *H. des Berb.*, I, 203.

quelque cadeau et à l'éloigner, de manière à ne pas ravaler notre rang. — Oui, dit-il, vous avez raison ». Le lendemain il fit entrer la population dans sa demeure : dans la foule figurait ʿOk'ba, [P. 40] devant qui il se leva et qu'il fit asseoir sur son trône, tandis que lui-même restait debout : « Mes fils que voilà, fit-il, obéissant aux suggestions de Satan et à l'orgueil du pouvoir, ont voulu me faire faire une chose contraire au droit et ont blâmé le respect que j'ai témoigné à cet homme. Sachez qu'il est mon patron, car son père a rendu le mien à la liberté. J'en prends Dieu à témoin, toute hypocrisie m'est odieuse ! » Puis il donna à ʿOk'ba le droit de choisir le gouvernement dont lui, ʿObeyd Allâh, pouvait disposer, et ʿOk'ba porta son choix sur l'Espagne [1]. Cela se passait en 116 (9 février 734), et ce gouverneur resta en Espagne jusqu'en 121 (17 décembre 738), où il en fut chassé par la révolte d'ʿAbd el-Melik ben K'at'an Fihri. D'après une autre version, ce fut lui qui choisit ce dernier pour le remplacer.

Revenons à Meysera Madghari, chef des Çofrites et du Maghreb. A la nouvelle de la mort de Morâdi et de celle de son propre fils, ʿObeyd Allâh rappela de Sicile H'abîb ben Aboû ʿObda, pour l'envoyer avec les soldats d'Ifrîk'iyya contre Meysera. Le commandement de l'armée des chefs et des nobles de l'Ifrîk'iyya fut donné par ʿObeyd Allâh à Khâlid ben Aboû H'abîb [2] Fihri, qui marcha contre Meysera et qui était suivi de près par H'abîb ben Aboû ʿObda. Khâlid franchit le Chélif, rivière voisine de

---

(1) Cette anecdote est racontée avec plus de détails, d'après l'*Akhbâr madjmoûʿa*, par Dozy, *H. des mus. d'Esp.*, I, 230.

(2) Ailleurs, on lit Khâlid ben H'abîb (*Annales*, p. 64).

Tâhert, et Habîb, qui arriva ensuite, campa près du gué de cette rivière, mais sans s'en éloigner. Khâlid poussa en avant jusque près de Tanger, où il rencontra Meysera et lui livra une bataille où se déploya un acharnement inouï. A la suite de cet engagement, Meysera se retira à Tanger, mais les Berbères commencèrent à blâmer sa mauvaise administration et sa déviation du but pour lequel ils l'avaient choisi.

Meysera, dit [Ibn] er-Rak'îk', avait pris le titre de khalife et s'était fait reconnaître comme tel; de sorte qu'on le mit à mort et qu'on le remplaça par Khâlid ben H'amîd Zenâti. Khâlid ben Aboû H'abîb livra bataille aux Berbères, mais il fut attaqué par derrière par une armée considérable que menait Khâlid ben H'amîd, et les Arabes durent fuir devant cette avalanche. Mais Ibn Aboû H'abîb ne voulut pas reculer : il se jeta avec les siens au devant de la mort, [P. 41] si bien qu'ils périrent jusqu'au dernier. Tous les héros, les preux et les chevaliers arabes périrent dans cette affaire, qu'on a appelée la *Bataille des nobles* et qui eut pour conséquence une insurrection générale.

Cette nouvelle détermina également la révolte de l'Espagne contre son gouverneur, qui fut déposé et remplacé par ᶜAbd el-Melik ben K'at'an. Les affaires d'Ibn el-H'abh'âb s'étant ainsi gâtées, la population le déposa à son tour. Quand le khalife Hichâm ben ᶜAbd el-Melik fut informé de ces événements, il s'écria : « Je le jure, je vais leur témoigner une colère d'Arabe ! je vais envoyer contre eux une armée dont la tête sera chez eux quand la queue en sera encore ici ». Ibn el-H'abh'âb, sur l'ordre qu'il reçut du khalife d'aller le rejoindre, partit en djomâda I 123 (avril 741).

Gouvernement de Kolthoûm ben ʿIyâdʾ en Ifrîkʾiyya ; sa rencontre avec Khâlid ben Hʾamîd Zenâti, émir de l'Ouest.

A la nouvelle de l'insurection du Gharb et de l'Espagne, Hichâm ben ʿAbd el-Melik envoya en Ifrîk'iyya Kolthoûm ben ʿIyâd' à la tête de douze mille Syriens (1), et ce général entra dans ce pays en ramad'ân 123 (juil.-août 741), de concert avec les gouverneurs d'Egypte, de Tripoli et de Bark'a, qui en avaient reçu l'ordre du khalife. Sans passer par K'ayrawân, il s'avança précédé d'éclaireurs commandés par son cousin paternel (2) Baldj ben Bichr K'ochayri. Celui-ci donna l'ordre aux indigènes de tenir leurs portes ouvertes pour que les Syriens pussent voir leurs demeures, et leur tint beaucoup d'autres propos qui les irritèrent et au courant desquels ils mirent H'abîb ben Aboû ʿObda. Celui-ci écrivit à Kolthoûm : « Ton insensé de cousin a tenu tels et tels propos ; tiens ton armée à l'écart des (indigènes), sinon nous dirigerons nos forces contre toi. » Kolthoûm lui adressa des excuses et l'ordre [P. 42] d'attendre sur le Chelif qu'il l'eût rejoint ; puis laissant à K'ayrawân ʿAbd er-Rah'mân ben ʿOkba Ghaffâri, il s'avança avec son armée jusqu'au camp de H'abîb. Il traita dédaigneusement celui-ci, tandis que de son côté Baldj ben Bichr lui disait injurieusement : « C'est donc celui-là qui veut tourner ses forces contre nous ! » Cela lui attira cette réplique d'ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb, qui s'avança en lui criant : « Sache, Baldj, que celui-là c'est H'abîb ;

(1) Ailleurs, et même ci-dessous, on lit *trente* mille (Ibn el-Koûtiyya, p. 231 ; *Bayân*, II, 30 ; *H. des Mus. d'Esp.*, I, 244, etc.).

(2) D'autres disent son neveu.

et si tu le veux, tiens-lui donc tête ! » On se mit à crier aux armes, et tous les Africains et les Egyptiens se rangèrent du même côté, mais on s'entremit pour ramener le calme. Cette mésintelligence, jointe aux mauvaises dispositions prises par Kolthoûm et Baldj, occasionna le désastre qui suivit.

Kolthoûm continua sa marche jusqu'au Wâdi Seboû avec une armée de 30.000 hommes, dont un tiers, dit Ibn el-K'at't'ân, étaient Omeyyades et les deux autres tiers, Arabes. Khâlid ben H'amîd Zenâti, qui avait remplacé Meysera dans son commandement, se mit de son côté en marche. Kolthoûm fit faire à Baldj une marche de nuit pour attaquer les Berbères, et ce chef tomba sur eux de grand matin ; mais ils se battirent sans vêtements, bien que porteurs de boucliers en cuir, le mirent en fuite et arrivèrent jusqu'à Kolthoûm. Celui-ci, installé sur une tour mouvante qu'il avait fait dresser, dominait la bataille qui s'engagea. Les deux cavaleries donnèrent d'abord, et la cavalerie arabe, au début victorieuse, fut ensuite battue ; puis les fantassins en vinrent aux mains et engagèrent une lutte acharnée ; cavaliers et fantassins berbères pénétrèrent dans les rangs de l'armée de Kolthoûm, et ce chef fut tué, de même que H'abîb ben Aboû ʿObda, Soleymân ben Aboû'l-Mohâdjir et les autres chefs arabes. Les Syriens s'enfuirent en Espagne, les Egyptiens et les Africains en Ifrîk'iyya (1).

D'après Ibn el-K'at't'ân, Hichâm ben ʿAbd el-Melik, lorsqu'il envoya Kolthoûm en qualité de gouverneur de

(1) Cette bataille, livrée à Nakdoûra (ce nom présente diverses variantes) est décrite par Dozy, *H. des Mus.*. I, 246 ; cf. Ibn el-Athîr, *Annales*, 66.

l'Ifrîk'iyya et du Maghreb, lui recommanda de remplir ses fonctions avec tout le zèle et l'ardeur désirables, car les Omeyyades avaient trouvé dans les livres de prédictions[1] que le pouvoir des révoltés ne dépasserait pas le Zâb, c'est-à-dire, croyaient-ils, le Zâb d'Egypte[2], tandis qu'il s'agissait du Zâb d'Ifrik'iyya, et c'est pourquoi ce prince insistait pour que la défense en fût bien assurée. Il établit de plus [P. 43] que s'il arrivait malheur à Kolthoûm, ce chef serait remplacé par son neveu Baldj. Or dans l'un des combats qui furent livrés aux Berbères, Kolthoûm périt, et Baldj en conséquence prit sa place en Ifrîk'iyya.

Les fuyards se réfugièrent à Ceuta, où ils furent étroitement bloqués, de sorte que Baldj s'adressa à ʿAbd el-Melik ben K'at'an, gouverneur d'Espagne, pour lui demander de les faire passer, lui et les siens, en Espagne. Mais ʿAbd el-Melik, peu confiant, ne se pressa pas tout d'abord d'envoyer des vivres ni des vaisseaux ; il se trouva ensuite forcé de les introduire dans ce pays par suite de circonstances que j'exposerai dans la seconde partie, où elles seront à leur place en parlant de l'Espagne; il imposa à ces Arabes syriens, qui étaient environ dix mille, la condition, à laquelle ils souscrivirent, de n'y faire qu'un séjour d'un an. Mais quand ils y furent installés, ils trouvèrent qu'il y faisait bon vivre et ils refusèrent d'en sortir lorsqu'ʿAbd el-Melik leur rappela les termes de leur engagement ; ils tuèrent ce chef, et Baldj resta onze mois gouverneur d'Espagne, ainsi que

(1) Le texte porte *dirâyât* ; on trouve *riwâyât* dans Ibn el-Koûtiyya.

(2) Peut-être y a-t-il là une erreur, car ce nom, autant que je sache, n'existe pas ; cf. Fournel, I, 313.

nous le disons dans la seconde partie, où il est traité de ce pays.

D'après [Ibn] er-Rak'îk', ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb, seul Africain qui échappa, passa en Espagne et dit à ʿAbd el-Melik ben K'at'an : « Ces Syriens te demandent des vaisseaux pour les amener ici ; mais s'ils viennent, nous n'avons nulle confiance dans leurs sentiments à ton égard. » Et, en effet, quand ʿAbd el-Melik leur eut fait franchir la mer, ils l'attaquèrent, sous la conduite de Baldj, au bout d'un an de séjour, et le résultat de douze rencontres, toutes défavorables à ʿAbd el-Melik, fut que Baldj resta maître de l'Espagne.

En 124 (14 novembre 741), Baldj fut tué dans ce pays, et ses compagnons le remplacèrent, selon les instructions du khalife Hichâm, par Thaʿleba ben Selâma ʿAmili. Celui-ci eut à combattre le restant des Berbères, qui se soulevèrent à Mérida et dont il fit un grand massacre, [P. 44] en outre de ceux, au nombre d'un millier, qu'il fit prisonniers. A la suite de cette affaire, il regagna Cordoue. C'est sous son gouvernement, qui dura dix mois, que les Berghawât'a commencèrent à lever la tête.

Des Berghawât'a et de leur apostasie (1).

Au dire d'Ibn el-K'at't'ân et d'autres encore, T'arîf est un descendant de Chimʿoûn, [petit-] fils du prophète Ish'âk'. Or les Çofrites, après s'être partagé l'Ifrîk'iyya, aussi bien que les femmes et les richesses qu'elle renfer-

(1) Voyez Bekri, p. 301 ; *Hist. des Berb.*, II, 125 ; *Istibçar*, tr. fr., p. 157 ; ci-dessous, p. 234 du texte arabe ; Ibn Haukal, éd. de Goeje, p. 56.

mait, se tournèrent contre K'ayrawân, sous la direction d'un chef berbère que suivaient trois cent mille des siens ; mais les habitants de cette ville, au nombre de douze mille guerriers, soutenus par la protection divine, les mirent en déroute. La crainte d'être trop long m'empêche de raconter ici ces faits en détail. Or T'arîf, de qui Tarifa (*Djezîrat T'arîf*) tire son nom, était l'un des chefs de cette nombreuse armée. A la suite de cette défaite, de la dispersion qui en fut la suite et des pertes que ces guerriers subirent, T'arîf se rendit à Tâmesna, où habitaient des tribus berbères, dont la profonde ignorance lui permit de se mettre en avant et de les rallier à sa personne, de sorte qu'elles le reconnurent pour leur prince. Il avait depuis quelque temps commencé à leur donner des lois religieuses quand il mourut, laissant quatre enfants. Çâlih', l'un d'eux, fut reconnu par les Berbères comme son successeur, et continua de leur inculquer les croyances que son père T'arîf avait commencé à propager. Il avait avec son père participé à la guerre de Meysera el-H'ak'îr et de Maghroûr ben T'âloût, les deux chefs çofrites, et se mit à prétendre que le Koran propre à ces peuples et dont ils faisaient leur lecture, lui avait été révélé, ajoutant qu'il était le *Çâlih el-mou'minîn* dont Dieu a parlé dans son Saint Livre (Koran, s. LXVI, 4). Çâlih transmit à son fils Elyâs [P. 45] ses pratiques religieuses, lui enseigna ses doctrines et sa foi, en lui recommandant de n'en rien manifester jusqu'à ce que son pouvoir se montrât au grand jour et que, la notoriété de son nom étant établie, il pût mettre à mort ses adversaires ; il y ajouta la recommandation de se ménager l'amitié du Prince des croyants régnant en Espagne ; puis il gagna l'Orient en promettant de reparaître

sous le règne du septième prince de leur race. Il prétendait être le Mahdi qui doit apparaître à la fin des temps pour combattre l'Antéchrist et disait que ʿIsa (Jésus) serait alors parmi les siens et prierait à sa suite, en rapportant à ce propos des discours qui provenaient, disait-il, de Moïse.

Après qu'il fut parti pour l'Orient, son fils Elyâs, dont le règne dura cinquante ans, cacha ses doctrines jusqu'à l'année 173 (30 mai 789). De tout ce que nous venons de dire de Çâlih' et de son fils, il résulte que les débuts de cette affaire remontent à 124 ou environ (741 ou 742), puisque l'on compte cinquante ans de là jusqu'à l'an 173 (30 mai 789).

Gouvernement de H'anz'ala ben Çafwân en Ifrîk'iyya et dans tout le Maghreb.

Le massacre de Kolthoûm ben ʿIyâd' et de ses compagnons fut cause que le khalife Hichâm ben ʿAbd el-Melik envoya en Ifrîk'iyya H'anz'ala ben Çafwân Kelbi, qui était alors gouverneur d'Egypte, où il avait été nommé en 119; il arriva en rebiʿ II (février-mars 742), dans son nouveau gouvernement. Sur la demande que lui adressèrent les Espagnols, H'anz'ala leur envoya en qualité de gouverneur Aboû'l-Khat't'âr H'osâm ben D'irâr Kelbi, qui s'embarqua à Tunis pour rejoindre son poste et y arriva en redjeb (mai 742). Je parlerai de lui en traitant de l'Espagne.

H'anz'ala n'était que depuis peu installé à K'ayrawân quand l'hérétique Çofrite ʿOkkâcha marcha contre lui à la tête de [P. 46] forces berbères considérables, et ʿAbd el-Wâh'id ben Yezîd Hawwâri en fit autant avec des troupes

non moins nombreuses. Ces deux chefs s'étaient séparés au sortir du Zâb, ʿOkkâcha ayant pris la route de Meddjâna vers K'ayrawân, et ʿAbd el-Wâh'id, dont l'avant-garde avait pour chef Aboû K'orrâ Meghili, celle des montagnes. H'anz'ala jugea prudent d'attaquer le premier avant qu'il eût fait sa jonction avec les deux autres chefs; il marcha contre lui avec une troupe formée par les habitants de K'ayrawân et lui livra à El-K'arn un combat acharné d'où il sortit vainqueur après avoir tué d'innombrables Berbères. On dit que le chef arabe, lorsqu'il vit qu'il avait affaire à une si forte armée, annonça aux siens l'intention de demander du secours au khalife, mais qu'un jeune homme lui dit qu'il fallait attaquer l'ennemi et prendre Dieu pour juge ; qu'alors H'anz'ala se décida à une campagne qui aboutit, après bien des incidents, à la défaite d'ʿOkkâcha.

Voici le récit que fait ʿAbd Allâh ben Abou H'assân : H'anz'ala tira des dépôts toutes les armes qui s'y trouvaient et réunit de l'argent, puis fit annoncer que le registre d'enrôlement était ouvert. Le premier individu qui se présenta fut un homme de Yah'çob, qui, répondant à la demande qui lui était adressée, déclara se nommer Naçr ben Yanʿam. H'anz'ala souriant et comme prêt à le taxer de mensonge, lui dit : « Au nom de Dieu, dis donc la vérité ! — Je le jure, répondit l'homme, tel est bien mon nom. » Le général en tira un augure favorable; il y vit aide divine (*naçr*) et victoire. Après avoir payé la solde à ses troupes, il marcha à la rencontre des Çofrites, autrement dit des Kharédjites. Il serait long de raconter les combats acharnés qui furent livrés, les provocations que s'adressèrent les braves des deux partis, le nombre des guerriers qui mordirent la poussière dans toutes ces

circonstances où l'on n'entendait que le choc du fer contre le fer, le heurt des mains s'enlaçant. Une charge fut d'abord dirigée contre l'aile gauche des Arabes, puis l'aile gauche et le centre des Berbères furent enfoncés, et alors l'aile gauche des Arabes se précipitant sur l'aile droite des ennemis, ceux-ci furent mis en déroute. La tête d'ᶜAbd el-Wâh'id fut apportée à H'anz'ala, de même qu'on lui amena ᶜOkkâcha, qui avait été fait prisonnier et qu'il fit mettre à mort. Puis il se prosterna et offrit ses hommages au Créateur. On dit que jamais on ne vit au monde un pareil massacre. [P. 47] H'anz'ala voulut faire compter les morts, mais on n'y put parvenir ; il fit alors jeter un jonc sur chaque cadavre, puis on ramassa ces joncs, dont le total s'élevait à 180.000. Ces Çofrites regardaient comme licites (l'usage de toutes) les femmes et l'effusion du sang.

L'avis de cette victoire fut transmis par H'anz'ala au khalife Hichâm ben ᶜAbd el-Melik, qui en manifesta une joie très vive. El-Leyth ben Saᶜd disait : « Après la bataille de Bedr, c'est à celles d'El-K'arn et d'El-Açnâm [1] que j'aimerais le mieux d'avoir assisté. »

En 125 (3 novembre 742), le khalife Hichâm mourut d'une angine. Les gouverneurs des provinces étaient les mêmes que l'année précédente, entre autres H'afç ben el-Welîd en Egypte, H'anz'ala ben Çafwân en Ifrîk'iyya et Aboû'l-Khat't'âr en Espagne. Le jour même de la mort de Hichâm, mercredi 6 rebîᶜ II, El-Welîd ben Yezîd monta sur le trône. Celui-ci fut tué le jeudi 27 djomâda II 126 (16 avril 744) par Yezîd ben el-Welîd, surnommé le

(1) Ibn el-Athîr ne donne à cette bataille que le nom d'El-Açnâm (*Annales*, 68 et 69 ; cf. *H. des Berb.*, I, 364).

révolté (*nâk'id'*), qui prit sa place. Il fut reconnu à Damas et il ne se passa cette année-là rien en Ifrîk'iyya ; il mourut en dhoû'l-h'iddja de cette année, après avoir désigné comme son successeur son fils Ibrâhîm ben Yezîd. Celui-ci, au bout d'un mois et demi environ, abdiqua en faveur de Merwân Djaʿdi, qui fit, dit-on, exhumer et crucifier le cadavre de Yezîd ben el-Welîd.

Tentative d''Abd er-Rah'mân ben H'abîb Fihri en Ifrîk'iyya.

Ce personnage s'était réfugié en Espagne [P. 48] lorsqu'il prit la fuite à la suite de la bataille où tombèrent son père H'abîb ben Aboû ʿObda ben ʿOk'ba ben Nâfiʿ et Kolthoûm ben ʿIyâd', et il ne cessa de tenter de s'en emparer. Mais il n'était pas arrivé à atteindre son but quand l'envoi d'Aboû'l-Khat't'âr par H'anz'ala lui inspira des craintes pour sa vie, de sorte qu'il s'embarqua furtivement et vint débarquer à Tunis en djomâda I 127 (février 745) (1). Là il adressa à la population un appel qui fut entendu, et H'anz'ala eut tout d'abord l'intention de marcher contre lui pour le combattre ; mais son esprit timoré et religieux répugnant à l'idée de faire la guerre à des musulmans, il lui envoya quelques personnages africains pour l'inviter à rentrer dans l'obéissance. Or le rebelle les enchaîna et les emmena avec lui vers K'ayra-

---

(1) En djomâda I 126, d'après Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 74. Noweyrî place aussi le débarquement d' 'Abd er-Rahmân en djomâda I 127 et le départ de H'anz'ala, en djomâda II 127 (*H. des Berb.*, I, 364), ce qui est le plus vraisemblable. La date de 129 qu'on trouve quatorze lignes plus bas, est probablement une erreur ou de l'auteur ou de l'éditeur (voir *suprà*, p. 42, n. 1 ; Fournel, I, 323, n. 7 et 325, n. 1). On sait d'ailleurs combien les chroniqueurs sont peu d'accord pour les dates de cette période.

wân, en annonçant que si quelqu'un des partisans de ces chefs et notables lui lançait seulement une pierre, il exécuterait ceux qu'il détenait comme ôtages. Ce que voyant, H'anz'ala, après avoir convoqué le kâdi et ses témoins instrumentaires, fit ouvrir le trésor, où il ne prit que mille dinars, en disant qu'il n'en voulait tirer que la somme suffisante pour son voyage; puis il quitta l'Ifrîk'iyya en djomâda I 129 (fév.-mars 747). ʿAbd er-Rah'mân pénétra alors à K'ayrawân et fit proclamer par son hérault la défense de sortir avec H'anz'ala et de l'accompagner, de sorte que la population, rendue craintive par cette menace, abandonna H'anz'ala. Celui-ci, dont les prières étaient exaucées du ciel, lança sa malédiction contre l'Ifrîk'iyya, qui fut ravagée par la peste et l'épidémie pendant sept ans consécutifs, sauf deux interruptions, l'une pendant l'hiver et l'autre pendant l'été.

Au dire d'un chroniqueur, Merwân ben Moh'ammed Djaʿdi conféra le gouvernement de l'Ifrîk'iyya à ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb lorsque ce chef fut devenu maître de cette province.

Quand ʿAbd er-Rah'mân détint le pouvoir, un groupe d'Arabes et de Berbères se révolta contre lui ; puis ce fut ʿOrwa ben el-Welîd Çadafi (1) qui s'empara de Tunis ; les Arabes du littoral ; Ibn ʿAt't'âf Azdi (2) ; [P. 49] les Berbères des montagnes ; enfin Thâbit Çanhâdji (3) s'empara de Bâdja. Contre ce dernier s'avança Elyâs ben H'abîb, frère d'ʿAbd er-Rah'mân, à la tête de 600 cavaliers, mais en feignant, par suite d'une ruse arrêtée entre les deux

(1) ʿOrwa ben ez-Zobeyr, d'après Noweyri.

(2) Aboû ʿAttâf ʿImrân ben ʿAttâf (Ibn el-Athîr).

(3) Thâbit ben Ouzîdoûn, d'après Ibn Khaldoun (*Berb.*, I, 218).

frères, de ne pas se diriger contre lui, et il ne se mit en marche que quand les rapports des espions lui eurent appris qu'il était sans méfiance et ne se tenait pas sur ses gardes. Ibn ʿAt't'âf et les siens furent à leur tour massacrés. ʿAbd er-Rah'mân déploya un véritable zèle à envoyer les Berbères à la mort, et il mit les populations à l'épreuve en les transformant en exécuteurs : les Berbères qu'on lui amenait prisonniers étaient remis par lui à ceux qu'il soupçonnait de croire que verser leur sang était interdit, et c'étaient eux qui devaient les mettre à mort. L'Ifrîk'iyya fut alors le théâtre de combats et d'évènements trop long à raconter.

A la suite d'une lettre accompagnée de présents et adressée par ʿAbd er-Rah'mân à Merwân ben Moh'ammed, celui-ci envoya à ce guerrier l'ordre de se rendre à la Cour. Mais l'affaiblissement du pouvoir omeyyade en Orient et la guerre contre les Abbassides qui occupait Merwân, permirent à ʿAbd er-Rah'mân de rester à K'ayrawân jusqu'en 135. Laissant alors dans cette ville son fils H'abîb, il fit une expédition contre Tlemcen et ne rentra qu'après avoir vaincu plusieurs peuplades berbères. Il attaqua alors la Sicile, puis envoya contre la Sardaigne des troupes qui y firent un terrible massacre et concédèrent la paix moyennant paiement du tribut. Une expédition envoyée contre la France en ramena également des prisonniers. Le Maghreb tout entier fut dompté, et les tribus durent humblement courber la tête, sans que jamais ses troupes subissent d'échec ni que son étendard fût refoulé, de sorte que la terreur de son nom pénétra les âmes de tous les Maghrébins.

A la suite de la mort violente de Merwân ben Moh'ammed en Orient et de la chute de la dynastie omeyyade,

ʿAbd er-Rah'mân continua de rester gouverneur de l'Ifrîk'iyya et du Maghreb. Plusieurs Omeyyades, par crainte des Abbassides, s'enfuirent dans ce pays en emmenant des femmes de leur famille, et il se conclut des mariages entre elles et ʿAbd er-Rah'mân et ses frères. Parmi eux figuraient deux fils d'El-Welîd ben Yezîd [1], et leur cousine devint la femme d'Elyâs ben H'abîb. Ces deux princes avaient été installés dans une demeure par ʿAbd er-Rah'mân, qui, une certaine nuit, vint les observer d'un endroit où il n'était pas vu. Ils étaient à boire du vin de dattes que leur versait leur affranchi, quand l'un d'eux se mit à dire : « ʿAbd er-Rah'mân pense-t-il donc [P. 50] rester émir de ce pays, alors que nous, fils du khalife, nous sommes ici ? » Le gouverneur alors se retira, puis il les fit venir auprès de lui et leur fit bon visage ; mais quand on leur apprit que leur conversation avait été surprise, ils s'enfuirent montés sur deux chameaux. Des cavaliers lancés à leur poursuite les atteignirent, et l'émir leur fit trancher le cou. Leur cousine dit alors à son mari Elyâs : « Il a exécuté mes parents, tes alliés [2], à toi qui commandes ses armées et qui lui sers d'épée ; c'est son fils H'abîb qu'il a désigné pour lui succéder ; voilà comment il te témoigne son mépris ! » Ces excitations toujours renouvelées firent qu'Elyâs et son frère ʿAbd el-Wârith s'entendirent pour tuer ʿAbd er-Rah'mân, de concert avec plusieurs habitants de K'ayrawân, ainsi qu'il sera raconté.

Nous avons dit que c'est en 127 (12 oct. 744), qu'ʿAbd

(1) On retrouve leurs noms dans Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 77.

(2) C'est par une erreur de traduction qu'on lit *tes frères* dans Fournel, *Les Berbers*, I, 329.

er-Rah'mân ben H'abîb entra en Ifrîk'iyya et y revendiqua l'autorité. C'est aussi en cette année qu'eut lieu la tentative et la reconnaissance de Thawâba ben Selâma en Espagne : en 125 il avait chassé Aboû'l-Khat't'âr. Son autorité fut pleinement reconnue en cette année (127 ?), mais elle n'était que le produit d'une usurpation violente et ne lui avait été déléguée ni par les Omeyyades ni par les Abbassides. Eç-Çomayl, qui était auprès de lui, exerçait le véritable pouvoir, mais Thawâba avait le titre d'émir. Ce dernier mourut en chaʿbân 128 (mai 745), après un règne d'un an environ, comme je le dirai dans l'histoire d'Espagne, et ce pays resta quatre mois sans émir. La population choisit alors Eç-Çomayl ben H'âtim, qui, d'accord avec elle, reconnut l'autorité de Yoûsof ben ʿAbd er-Rah'mân Fihri.

Ce fut en 129 (21 septembre 746) que celui-ci fut appelé à gouverner l'Espagne, ce qu'il fit pendant une période de dix ans. Il est possible que pas une de ces années ne se soit passée sans qu'il ait fait campagne, puisqu'on dit qu'il fit la guerre sainte sans interruption. Il sera parlé de lui dans l'histoire de l'Espagne.

En cette même année, il se livra en Espagne des combats; divers évènements y eurent lieu et la disette y sévit.

On dit que c'est en çafar 129 (octobre-novembre 746) que commença le gouvernement de Yoûsof, et qu'ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb, gouverneur de K'ayrawân, à qui on l'écrivit, [P. 51] lui envoya l'investiture.

En 130 (10 septembre 747) eut lieu la prise de Merv par Aboû Moslim, qui sema la division parmi les Arabes, choisit les Yeménites pour aider à sa victoire et ni abandonna les Modʿarites, tout cela non sans combats

luttes [1]. De son côté ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb avait, en Ifrîk'iyya,à livrer de nombreux combats aux Berbères.

En 131 (30 août 748) Aboû Moslim se rendit maître du Khorâsân. Il n'y eut pas de changement dans les gouverneurs d'Egypte, d'Ifrîk'iyya et d'Espagne. Cette année-là ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb entoura la ville de Tripoli de murailles, et la population s'y rendit de toutes parts.

En 132 (19 août 749) se place la bataille où les Omeyyades et Ibn Hobeyra furent battus [2], et à la suite de laquelle Koûfa tomba entre les mains des Abbassides ; puis le pouvoir de cette dynastie s'étendit graduellement par des conquêtes en Orient, suite de sa révolte contre les Omeyyades. La mort violente de Merwân ben Moh'ammed Djaʿdi, qui arriva en cette année, marqua la fin du pouvoir de cette famille, après quatre-vingt-onze ans neuf mois et cinq jours partagés entre quatorze princes, et dans lesquels Ibn Zobeyr figure pour neuf ans et vingt-deux jours. Les membres de cette famille s'enfuirent alors de côté et d'autre pour échapper à la mort. ʿAbd er-Rah'mân ben Moʿâwiya se réfugia en Espagne où il arriva au trône, et sa descendance y recommença à régner jusqu'à 424 (6 déc. 1032) après une interruption [à partir de 132] d'environ six ans, puisqu'ʿAbd er-Rah'mân fut reconnu en 137 (26 juin 754). S'il est exact que ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb, gouverneur omeyyade de K'ayrawân et d'Ifrîk'iyya, ait donné l'investiture à Yoûsof ben ʿAbd er-Rah'mân, qui s'était rendu maître

(1) Sur ces événements on peut se reporter à Weil, *Gesch. d. Chalifen*, I, 696.

(2) Cette défaite de Yezîd ben 'Omar ben Hobeyra eut lieu le 10 moharrem près de Kerbela (*ibid.*, p. 699 ; Ibn el-Athîr, texte, v, 309).

de l'Espagne et y gouvernait lors de l'arrivée d'ʿAbd er-Rah'mân l'Omeyyade, le pouvoir de cette dynastie n'aurait pas subi d'interruption en Espagne. C'est là un fait à observer et qui, s'il est exact, constitue une chose extraordinaire et digne de remarque.

Ibn H'azm s'exprime ainsi : « Alors finirent les Omeyyades, qui, malgré [P. 52] les hommes distingués qui figurèrent parmi eux, formèrent une dynastie qui ne fonda ni grande ville ni forteresse ; chacun d'eux continua, après être devenu khalife, d'habiter l'hôtel ou la propriété où il résidait auparavant ; ils n'exigèrent pas des fidèles l'emploi d'épithètes serviles et destinées à faire ressortir leur propre autorité, ni le baisement de la terre ou de leurs pieds. Ils s'occupaient seulement de nommer ou de déplacer les gouverneurs des pays les plus éloignés relevant d'eux : Espagne, Chine, Sind, Khorâsân, Arménie, Yémen, Syrie, ʿIrâk, Egypte, Maghreb et autres régions [1].

Ce fut en cette année que le pouvoir passa aux Abbassides. Ibn H'azm donne de leur gouvernement cette note d'ensemble : « Sous cette dynastie étrangère, les bureaux cessèrent d'être arabes : ce furent les étrangers du Khorâsân qui devinrent les maîtres, et l'on vit renaître l'injuste administration des Kosroès, avec cette seule différence que l'ordre ne fut pas donné d'injurier les Compagnons. La discorde s'éleva chez les musulmans, et dans l'intérieur de l'empire on vit les Kharédjites, les Chiʿites et les Moʿtazelites remporter des succès ; Idrîs et Soleymân, tous les deux fils d'ʿAbd Allâh ben el-H'asan ben el-H'asan ben ʿAli ben Aboû T'âleb, s'insurgèrent

---

(1) Comparez *Bayân*, II, p. 40 du texte.

dans le Maghreb el-Ak'ça et s'en rendirent maîtres; des Omeyyades s'emparèrent de l'Espagne, et ainsi de suite pour beaucoup d'autres, tandis qu'à la faveur de ces troubles les infidèles s'emparaient de la majeure partie de l'Espagne et du Sind » (1).

En 132 (19 août 749), quatre chefs différents faisaient des nominations de gouverneurs et de fonctionnaires: Merwân ben Moh'ammed, Aboû Selama el-Khallâl (2), Aboû Moslim et Aboû'l-ᶜAbbâs es-Seffâh'. Merwân enleva à El-Welîd ben ᶜOrwa le gouvernement de Médine pour en investir son frère ᶜIsa (3). Aboû Selama nomma gouverneur de Koûfa Moh'ammed ben Khâlid, qui resta en fonctions jusqu'au moment où le pouvoir d'Aboû'l-ᶜAbbâs es-Seffâh' fut définitivement établi. Aboû Moslim, qui était le plus puissant et dont les ordres ne rencontraient pas d'opposition, mit Moh'ammed ben el-Achᶜath à la tête du Fars et lui donna l'ordre de prendre et de décapiter les chefs nommés par Aboû Selama, ce qui fut fait. [P. 53] Après cela, Aboû'l-ᶜAbbâs nomma Ismâᶜîl ben ᶜAli gouverneur du Fars, et son frère Aboû Djaᶜfar gouverneur d'El-Djezîra, d'Arménie et d'Adherbeydjân; il envoya son frère Yah'ya ben Moh'ammed ben ᶜAli à Mossoul pour administrer les autres provinces orientales, et en Egypte Aboû ᶜAwn ᶜAbd el-Melik (4) ben Yezîd, et l'Ifrik'iyya fut confiée à ᶜAbd er-Rah'mân ben H'abib à cause

(1) Comparez *Bayân*, II, p. 41.

(2) Ibn Khallikan (I, 467) consacre un article à ce personnage, dont le nom est orthographié Aboû Salama H'afç ben Soleymân el-Khallâl. L'éditeur d'Ibn el-Athir (t. V, pass.) orthographie Salima. Le Kamoûs ne cite pas ce nom et partant ne nous apprend rien sur la manière de l'orthographier. Ibn Koteyba ne le cite pas davantage. Il porta le premier le nom de vizir.

(3) Appelé Yoûsof ben 'Orwa par Ibn el-Athir (V. 311).

(4) Ou 'Abd Allâh (*Nodjoûm*, I, 361).

de l'adhésion adressée par lui à Aboû'l-ʿAbbâs sitôt qu'il avait appris l'intronisation de ce dernier.

En 133 (8 août 750), Aboû'l-ʿAbbâs nomma son oncle Soleymân ben ʿAli gouverneur de Baçra, du territoire de cette ville, du Bah'reyn, etc. ; son oncle Ismâʿil, gouverneur de l'Ahwâz ; son oncle Dâwoûd, gouverneur de Médine ; il laissa dans les autres provinces d'Orient, en Ifrik'iyya et en Espagne les mêmes gouverneurs que précédemment.

En 134 (29 juillet 751), Aboû'l-ʿAbbâs fit marcher Moûsa ben Kaʿb à la tête de 12,000 hommes contre Mançoûr ben Djemhoûr, qui s'était soulevé contre les Abbassides. Moûsa l'atteignit dans le Hind et dispersa les révoltés. Mançoûr dut s'enfuir et périt de soif dans les sables (1).

Cette même année vit encore des déplacements et des nominations de gouverneurs en Orient ; mais Aboû ʿAwn continua de rester en Egypte, ʿAbd er-Rah'mân ben H'abib en Ifrîk'iyya et Yoûsof Fihri en Espagne.

En 135 (17 juillet 752), eut lieu l'expédition d'ʿAbd er-Rah'mân ben H'abib contre la Sicile, d'où ce chef ramena des captifs et du butin ; il attaqua également la Sardaigne, aux habitants de laquelle il concéda la paix moyennant paiement du tribut (2). Il marcha aussi contre les Berbères du côté de Tlemcen, capitale du Maghreb central et siège du pouvoir des Zenâta. Au dire d'El-Bekri, les Benoû Yaghmorâsen sont une tribu Hawwâride qui compte soixante mille âmes ; Tlemcen, depuis

---

(1) Cf. Weil, *Gesch. d. Chal.*, II, 14 ; Ibn el-Athir, v, 347, etc.

(2) Il semble bien qu'il n'y ait là qu'une répétition des faits signalés p. 64, ainsi que l'a fait remarquer Amari, *Biblioteca*, II, 4. Cf. Ibn el-Athîr, *Annales*, 77.

longtemps siège de l'empire zénatien, point central des tribus de cette race et d'autres encore, est aussi un lieu de rendez-vous pour les marchands. Moh'ammed ben Soleymân, descendant d'ʿAli ben Aboû T'âleb, s'y fixa, et son petit-fils Aboû'l-ʿAych ʿIsa ben Idrîs [P. 54] fonda la ville de Djerâwa [1].

Quant aux Zenâta, Aboû'l-Medjd Meghîli, ʿAli ben H'azm et d'autres encore les disent issus de Djâna ben Yah'ya ben Çoûlât ben Ourtâdj ben D'ari ben Sefkoû ben K'aydewâd ben Kaʿbelâ ben Mâdghis ben Hadak ben Hersak' ben Kedâd ben Mâzigh [2]. On dit aussi que D'ari est le fils de Zedjîdj ben Mâdghis ben Irmoûled ben Bernoûs. Bernoûs fut le père de Kotâma, de Maçmoûda, d'Ouriba, d'Ouzdâdja et d'Oûrîk'a. Ce dernier devint père de Hawwâra, et parmi les tribus qui portent le nom de celui-ci, figurent les Benoû Keslân et les Melila. Yah'ya devint père de Djedâna, de Semdjân et d'Ourset'îf. Djedâna devint père d'Oursîdj, qui eut pour fils Merîn, lequel engendra Nedja et Nemâla. Ourset'îf eut pour fils Erkoûna et Miknâsa. D'ari engendra Temzît, dont les enfants furent Mat'mât'a, Madghara, Çadîna, Meghîla, Melzoûza et Medyoûna. Zedjîdj engendra Lâwi, l'ancien, qui devint père de Lâwi, le jeune, de Maghrâwa, d'Ifren, de Nefza et d'It'awwoufet. Lâwi le jeune engendra Ket'oûf et Ounit'at'; celui-ci devint père de Seddârata (*sic*), et les Seddârata étaient frères utérins des Benoû Maghrâwa. Ces derniers, ainsi que les Benoû Ifren,

(1) Voir Bekri, p. 178-180; sur Djerâwa ou Djorâwa, cf. plus loin; Edrisi, *Descr. de l'Afrique et de l'Espagne*, pp. 91 et 205, ainsi que le *Merâcid* et le *Moschtarik*.

(2) Ces noms sont reproduits d'après l'orthographe de notre texte; cf. *Berbères*, III, 180, et Edrisi, p. 101.

comptaient parmi les branches les plus importantes des Zenâta.

Rodjâr dit dans son livre (1) que les Benoû Merîn habitaient par delà Tlemcen, qu'ils sont Zenâtiens et descendent de Djânâ ben Yah'ya ben D'arîs ben Lawâ ben Nefzâou ben Lawâ ben Iter (Itber ?) ben K'ays Ghaylân ben Elyâs ben Mod'ar (2). Les Benoû Merîn sont, dit-il, des Arabes de race pure.

Ce fut en 136 (6 juillet 753) qu'Aboû'l-ᶜAbbâs Seffâh' commença ses manœuvres perfides contre Aboû Moslim, qui les déjoua et mit à mort ceux qui servaient d'instruments au prince, mais cela serait long à raconter (3). D'autres prétendent que cela commença en 135, année où Aboû Moslim se rendit [P. 55] auprès d'Aboû'l-ᶜAbbâs pour lui demander la permission d'accomplir le pèlerinage. Le khalife songeait déjà à le tuer, mais il renonça à son projet, et Aboû Moslim fit le pèlerinage avec Aboû Djaᶜfar (el-Mançoûr). En dhoû'l-h'iddja 136 (juin 754), Aboû'l-ᶜAbbâs mourut après avoir désigné pour lui succéder son frère Aboû Djaᶜfar el-Mançoûr, dont l'autorité se consolida et fut universellement reconnue. En 137 (26 juin 754), El-Mançoûr revint et la reconnaissance de son pouvoir fut parachevée ; il entra à Koûfa et y prononça la prière du vendredi. A H'îra, il reçut une lettre d'Aboû Moslim, qui vint ensuite à Anbâr (4).

---

(1) Il s'agit du traité d'Edrisi, p. 101.

(2) Sur cette généalogie et ces noms, cf. *Berb.* I, 178 ; III, 180 ; Edrisi, p. 102.

(3) Voir Weil, *Gesch. d. Chalif.*, II, 16.

(4) Ces mots font une brève allusion à la correspondance échangée entre le khalife et son puissant subordonné (Weil, *ib.*, p. 26 ; Ibn el-Athir, v, 359).

En la même année eut lieu la révolte d'ʿAbd Allâh ben ʿAli contre son neveu, qu'il refusait de reconnaître comme khalife ; ce fut Aboû Moslim qui fut chargé de le combattre. C'est à la même date que se place l'exécution d'Aboû Moslim par El-Mançoûr, fait dont l'exposé appartient à l'histoire de l'Orient.

Suite de l'histoire d'ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb en Ifrîk'iyya

El-Mançoûr, à son avènement, écrivit à ʿAbd er-Rah'mân d'avoir à le reconnaître, chose à laquelle consentit ce gouverneur, qui adressa au khalife des cadeaux comprenant entre autres choses des faucons et des chiens. [Il y ajouta un message] portant que l'Ifrîk'iyya étant entièrement devenue musulmane, on avait cessé d'y faire des esclaves. Le khalife irrité répondit par une lettre de menaces, dont la lecture excita chez ʿAbd er-Rah'mân la plus vive colère ; il fit faire l'appel à la prière, et quand tout le peuple fut réuni, il monta en chaire vêtu d'une robe de soie et, après avoir célébré la gloire de Dieu et l'avoir remercié de ses bienfaits, il éclata en injures contre le khalife : « Je croyais, dit-il, que ce perfide voulait propager et maintenir la vérité, mais je vois clairement qu'il ne veut que ruiner la justice au lieu de la maintenir, ainsi que je me l'étais figuré en lui prêtant serment. Maintenant donc je me sépare de lui comme je me sépare de cette sandale ! » Il joignit le fait à la parole, puis se faisant apporter des robes d'honneur noires (provenant des Abbassides), il les fit mettre en pièces [1]. D'après Er-Rak'îk', [P. 56] il avait antérieure-

(1) Cf. Ibn el-Athir, *Annales*, p. 78; Noweyri, ap. *H. des Berb.*, I, 367.

ment porté ces robes pour invoquer le ciel en faveur du khalife, mais il les fit alors mettre en pièces, puis jeter au feu. Mais, d'après Ibn el-K'at't'ân, ʿAbd er-Rah'mân, bien qu'ayant reconnu El-Mançoûr et appelé sur lui du haut de la chaire les bénédictions célestes, n'avait pas revêtu la livrée noire, parce que, disait-il, c'étaient là des vêtements de damnés; puis plus tard il se sépara de cette dynastie et cessa de lui obéir. Ce refus d'obéissance eut lieu, dit ʿArîb, en cette année.

Meurtre d' ʿAbd er-Rah'mân.

ʿAbd er-Rah'mân, qui envoyait son frère en expédition, écrivait dans ses lettres circulaires, quand des victoires étaient remportées, que c'était son propre fils qui en était l'auteur ; c'était d'ailleurs ce dernier qu'il avait désigné pour lui succéder. Elyâs complota alors de tuer son frère ʿAbd er-Rah'mân et s'ouvrit de ce projet à leur frère ʿAbd el-Wârith, qui y donna son consentement [1].

Ils s'entendirent donc avec des Arabes de K'ayrawân pour réaliser leur plan, élever au gouvernement Elyâs ben H'abîb et reconnaître la suzeraineté d'El-Mançoûr. ʿAbd er-Rah'mân venait de nommer Elyâs gouverneur de Tunis et avait reçu ses adieux. Il était alors malade et était chez lui, vêtu seulement d'une tunique et d'un manteau, et ayant sur ses genoux un de ses jeunes fils. Elyâs alla le trouver et resta longtemps auprès de lui, tandis qu'ʿAbd el-Wârith lui faisait divers signes. Il se leva enfin et en se penchant pour lui dire adieu, il lui planta un poignard entre les épaules avec une telle force

(1) Cf. Ibn el-Athir, *Annales*, p. 78; Noweyri, ap. *H. des Berb.*, I, 367.

qu'il le traversa de part en part, puis il saisit son épée et l'en frappa encore, après quoi il s'enfuit tout effaré. Ses complices lui demandèrent ce qu'il avait fait et, quand il leur répondit qu'il l'avait tué : « Retourne donc, lui dirent-ils, et coupe-lui la tête ! » C'est ce qu'il fit, puis un grand tumulte s'étant produit, Elyâs s'empara des portes de l'hôtel du gouvernement. Quant à H'abîb, son attention fut d'abord éveillée par le tumulte, puis en apprenant le meurtre de son père, il commença par se cacher et parvint ensuite à gagner l'une des portes de K'ayrawân, celle de Tunis, d'où il rejoignit son oncle ʿImrân ben H'abîb, qui gouvernait Tunis au nom du prince défunt.

ʿAbd er-Rah'mân, qui avait régné en Ifrîk'iyya dix ans et sept mois, fut le premier qui s'empara de ce gouvernement par la force.

[P. 57] **Gouvernement d'Elyâs ben H'abîb.**

A la suite du meurtre de son frère, Elyâs devint gouverneur de l'Ifrîk'iyya et de K'ayrawân. H'abîb s'était retiré à Tunis auprès de son oncle ʿImrân, qu'il informa de ce qui s'était passé, et les clients et esclaves de ces deux princes vinrent de partout se joindre à eux. Ces deux princes s'avancèrent contre Elyâs, qui s'était mis en marche pour les attaquer (1) ; mais on s'entendit avant d'en venir aux mains, ʿImrân restant dans son gouvernement de Tunis, de Çat'foûra et de la presqu'île [de Bâchoû], H'abîb gardant Gafça et K'ast'îliya, pendant qu'Elyâs resterait maître du reste de l'Ifrîk'iyya et du Maghreb. Elyâs se rendit à Tunis avec ʿImrân, et alors il

(1) A Semindja, d'après Noweyri, ap. *H. des Berb*, I, 369 ; Fournel, I, 344.

s'empara de sa personne et l'envoya en Espagne ; puis nommant Moh'ammed ben el-Moghîra gouverneur de Tunis, il rentra à K'ayrawân. On lui donna sur H'abîb des renseignements qui lui déplurent, et celui-ci, apprenant que son oncle était informé, obéit aux suggestions des agents d'Elyâs qui l'engageaient à passer en Espagne. Elyâs fit aussi embarquer avec lui ʿAbd el-Wârith et ceux de ses clients qui voulurent bien le suivre ; mais le vent contraire les força à relâcher à T'abark'a, et H'abîb en informa Elyâs, qui écrivit à son représentant en cette ville d'exercer une surveillance attentive. Mais alors les clients d'ʿAbd er-Rah'mân et ceux qui autrefois lui obéissaient, eurent connaissance de la présence de H'abîb et arrivèrent de toutes parts ; ils surprirent de nuit Soleymân ben Ziyâd, le commandant de la place, qui était dans son camp à surveiller H'abîb, l'enchaînèrent, puis tirèrent H'abîb de son vaisseau et le firent débarquer.

Révolte de H'abîb ben ʿAbd er-Rahmân ben H'abîb, qui s'empare de l'Ifrîk'iyya.

Après son débarquement, H'abîb se mit à la tête des anciens serviteurs de son père ; il acquit du pouvoir, sa renommée se répandit et il marcha sur Laribus, dont il s'empara. A cette nouvelle, [P. 58] Elyâs, laissant à K'ayrawân Moh'ammed ben Khâlid K'orachi, se mit en campagne, et bientôt fut livré un combat sans importance. Le soir, H'abîb fit allumer les feux pour faire croire qu'il bivouaquait, puis se mettant en marche, il arriva au matin à Djeloulâ, d'où il poussa jusqu'à K'ayrawân et se rendit maître de cette ville. Elyâs alors, rebroussant chemin, se mit à sa poursuite, mais ses partisans étaient dans

de mauvaises dispositions à son égard, tandis que le pouvoir de H'abîb s'affermissait. Ce dernier s'avança à la tête d'une troupe considérable et, quand il se trouva en face de son adversaire, il lui fit crier cette proclamation : « Pourquoi envoyer à la mort nos serviteurs et nos clients, c'est-à-dire ceux qui nous servent de remparts ? Viens te mesurer avec moi, celui qui restera vainqueur n'aura plus rien à redouter de l'autre ! » Les soldats d'Elyâs acclamant une proposition qu'ils trouvaient juste, ce chef s'avança pour combattre son adversaire sous les yeux des deux armées. Ils s'attaquèrent d'abord à coups de lance et, quand les hampes furent brisées, ils mirent le sabre à la main et déployèrent un courage admiré par les spectateurs. Elyâs porta un coup qui, perçant les vêtements et la cuirasse de H'abîb, arriva jusqu'à la chair, mais le neveu riposta par un coup qui désarçonna son oncle, puis il se pencha sur lui et lui trancha la tête. Celle-ci fut placée sur une pique et portée devant le vainqueur, quand il fit son entrée à K'ayrawân, avec d'autres têtes de chefs arabes, notamment celles de son grand-oncle paternel Moh'ammed ben Aboû ʿObda ben ʿOk'ba et de Moh'ammed ben El-Moghîra K'orachi. Cet évènement eut lieu en 138, de sorte que le pouvoir d'Elyâs avait eu une durée d'environ un an et demi [1].

En 138 (15 juin 755), les Berbères d'Ifrîk'iyya se révoltèrent contre H'abîb ben ʿAbd er-Rah'mân. A la suite de la mort d'Elyâs, ʿAbd el-Wârith ben H'abîb s'enfuit avec ses partisans de l'armée d'Elyâs, son frère, et alla se réfugier dans la sous-tribu berbère des Ourfeddjoûma de

(1) Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le temps que dura l'autorité d'Elyâs ; voir Ibn el-Athir, p. 81.

Nefza, qui avait alors pour chef ʿAçim ben Djemîl. H'abîb, à la suite du refus opposé à la demande qu'il leur fit de lui livrer les réfugiés, marcha contre eux ; mais ʿAçim, soutenu par les Arabes qu'il protégeait, le mit en fuite. H'abîb avait laissé, en qualité de lieutenant à K'ayrawân, le kâdi Aboû Koreyb [Djemîl ben Koreyb]. Or des [P. 59] habitants de cette ville écrivirent à ʿAçim et aux cheykhs des Ourfeddjoûma, qu'ils croyaient devoir respecter leurs engagements (1), pour leur dire qu'ils songeaient uniquement à reconnaître la suzeraineté d'El-Mançoûr. Alors ʿAçim, accompagné de son frère Mokerrim, de ses Berbères et des réfugiés Arabes, se porta vers Gabès et de là se dirigea sur K'ayrawân. Un corps de troupes de l'armée d'ʿAçim tenta contre cette ville une attaque où il subit quelques pertes ; puis les gens de K'ayrawân abandonnèrent le kâdi Aboû Koreyb et rentrèrent dans la ville même, ignorants des excès dont les Berbères les rendraient victimes. Mais le kâdi tint ferme avec environ un millier d'hommes pieux, résolus de lutter jusqu'à la mort ; il périt avec la plupart de ces braves, et alors les Ourfeddjoûma se précipitèrent dans la ville où, violant les lois les plus sacrées, ils commirent tous les crimes. ʿAçim établit son camp dans le Moçalla de Roûh', puis se faisant remplacer à K'ayrawân par ʿAbd el-Melik ben Aboû'l-Djaʿdi Ifreni (2), il marcha contre H'abîb, qui était à Gabès. H'abîb fut de nouveau battu et se réfugia dans le mont Aurès, où son ennemi, qui le poursuivit, fut cette fois tué avec bon nombre de ses

(1) Cf. Fournel, I, 348.

(2) On écrit aussi ce nom *Aboû Djaʿda* et *Aboû'l-Djaʿd* (Ibn el-Athir, p. 80).

guerriers. H'abîb s'avança alors sur K'ayrawân, d'où ʿAbd el-Melik ben Aboû'l-Djaʿdi sortit pour le combattre et le tua en moh'arrem 140 (mai-juin 757). ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb avait régné un peu plus de dix ans environ, son frère Elyâs dix-huit mois, et H'abîb ne fut qu'un insurgé heureux.

Après la mort de H'abîb et d'ʿAçim, les tribus çofrites entrèrent à K'ayrawân, y attachèrent leurs montures dans la grande mosquée, y tuèrent tous les K'oreychites; les Ourfeddjoûma firent subir aux habitants de K'ayrawân les plus terribles épreuves, [P. 60] et ceux qui les avaient appelés et aidés eurent cruellement à s'en repentir.

Alors Aboû'l-Khat't'âb ʿAbd el-Aʿla ben es-Samh Maʿâfiri [1], dont la révolte fut couronnée de succès, quitta Tripoli, qu'il avait conquise, et marcha vers K'ayrawân pour combattre les Ourfeddjoûma. Ceux-ci s'avancèrent contre lui, mais ils durent fuir et furent l'objet d'une poursuite meurtrière, puis le vainqueur se rendit à K'ayrawân, y installa en qualité de gouverneur ʿAbd er-Rah'mân ben Rostem, prince de Tâhert [2], et regagna ensuite Tripoli. Les troubles et les évènements que nous venons de résumer se passèrent dans une période de trois années environ.

En 139 (4 juin 756) fut conclue entre El-Mançoûr et les Roûm une trêve qui permit au premier de rendre à la

(1) Ce nom est écrit de la même manière par Noweyri (*Berbères*, I, 373). Ibn Khaldoûn nomme ce chef Aboû'l-Khat't'âb ʿAbd el-Aʿla Ibn ech-Cheykh Moʿâfiri (*Berbères*, I, 220 et 242) et Ibn es-Samh' Moghâfiri (*Aglabides*, trad. N. Desvergers, p. 54).

(2) Sur la généalogie de ce chef, voir la note de Fournel, I, 355; pour ces évènements, cf. *Annales*, 81; *Berb.*, I, 373.



liberté les captifs musulmans, et ce prince n'entreprit plus d'expédition d'été contre les chrétiens jusqu'en 146 (20 mars 763).

En 140 (24 mai 757) furent jetés les fondements de Sidjilmâssa (1).

Ce fut en 141 (13 mai 758) qu'Aboû'l-Khat't'âb marcha contre les Ourfeddjoûma qui occupaient K'ayrawân; leur chef ʿAbd el-Melik, abandonné par les habitants de cette ville, succomba avec ses soldats en çafar de cette année (juin 758), quatorze mois après avoir pris possession de cette capitale.

En 142 (3 mai 749), Aboû'l-Ah'waç Idjli (2) marcha avec une armée abbaside contre Aboû'l-Khat't'âb, qui s'avança contre lui et le battit à Mighdâch (3), endroit situé au bord de la mer, où il cerna ses ennemis. Aboû'l-Ah'waç dut rentrer en Egypte, et son vainqueur, qui regagna Tripoli, resta maître de l'Ifrîk'iyya entière jusqu'à l'envoi d'Ibn el-Achʿath par El-Mançoûr.

En 143 (21 avril 760), Aboû'l-Khat't'âb, informé qu'Ibn el-Achʿath marchait contre K'ayrawân, se porta à sa rencontre avec plus de 200,000 hommes, et campa dans le territoire de Sort ; cette nouvelle, parvenue aux oreilles de Moh'ammed ben el-Achʿath Khozâʿi [le fit reculer] (4).

En 144 (10 avril 761), ce dernier général fut investi du gouvernement de l'Ifrîk'iyya. En effet, quand les Çofrites,

---

(1) Comparez *Istibçâr*, trad., p. 162, et la note.

(2) Aboû'l-Ah'waç ʿAmr (ou ʿOmar) ben el-Ah'waç (Noweyri, ap. *Berbères*, I, 374 ; *Annales*, p. 81-82).

(3) Sur ce nom voir Fournel, I, 147; Bekri, p. 20 et 21, où on lit Maghmedas ; Jakubi, *Descriptio*, p. ٢v, n. *g.* ; Edrisi, 143, 159 et 160; *Istibçâr*, trad., p. 4, n. 3. Cf. Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 82.

(4) Cf. *Annales*, p. 82 et n. 2.

à la suite des massacres commis par les Ourfeddjoûma sur les K'oreychites et autres, se furent rendus maîtres de l'Ifrîk'iyya, [P. 61] des Arabes de ce pays se rendirent auprès d'El-Mançoûr, à qui ils dépeignirent leurs souffrances, en lui demandant de les protéger contre les Berbères. Le khalife alors confia le gouvernement de l'Egypte à Ibn el-Achᶜath, qui envoya une armée commandée par Aboû'l-Ah'waç ; mais celui-ci, comme on l'a vu, ayant été battu, Ibn el-Achᶜath reçut du khâlife l'ordre de se mettre lui-même à la tête des troupes, et il s'avança en Ifrîk'iyya avec quarante mille hommes commandés par vingt-huit généraux. Mais quand il se trouva en présence d'Aboû'l-Khat't'âb, qui avait recruté partout des troupes dont le nombre était considérable, il reconnut son impuissance à lui tenir tête. D'autre part, cependant, des discordes éclatèrent entre les Zenâta et les Hawwâra, car les premiers tenaient en suspicion les préférences d'Aboû'l-Khat't'âb pour les seconds. A la suite de la défection d'un certain nombre de Zenâta, Ibn el-Achᶜath, qui apprit cette bonne nouvelle, se porta en avant et livra une bataille qui, après une lutte acharnée, se termina par la défaite et le massacre d'Aboû'l-Khat't'âb et de ses guerriers. Ibn el-Achᶜath, qui croyait ainsi en avoir fini, vit encore se lever contre lui Aboû Horeyra Zenâti avec une armée de 16,000 hommes ; mais il le battit également et anéantit une partie de ses troupes, en rebîᶜ I de la dite année (juin-juillet 761). Il envoya ensuite à Baghdâd la tête d'Aboû'l-Khat't'âb.

ᶜAbd er-Rah'mân ben Rostem, en apprenant la mort de ce dernier, s'enfuit vers Tâhert (1) et y fonda une [nou-

(1) Il est parlé de l'ancienne et de la nouvelle Tâhert dans Fournel, I, 167 et 360 ; cf. ci-dessous, p. 205 du texte arabe.

velle] ville pour y résider, tandis que les habitants de K'ayrawân, jetant dans les fers le gouverneur qu'il leur avait donné, mirent à leur tête ʿAmr ben ʿOthmân K'orachi, en attendant le retour dans cette ville, qui eut lieu le 1er djomâda I (6 août 761), d'Ibn el-Achʿath.

En dhoû'l-k'aʿda de la dite année, ce chef donna l'ordre d'élever les fortifications de K'ayrawân, travail qui fut terminé en redjeb 146 (septembre-octobre 763). Il maintint (ainsi) les diverses régions d'Ifrîk'iyya ; les exécutions auxquelles il se livra sur les Berbères qui se révoltaient inculquèrent à ces populations un profond respect fondé sur la crainte et les amenèrent à se soumettre. La révolte de quelques-uns de ses officiers, ayant à leur tête ʿIsa ben Moûsa ben ʿIdjlân, qui faisait partie du *djond*, le força d'abandonner K'ayrawân [P. 62] sans combattre, en rebîʿ I 148 (avril-mai 765) ; il y avait commandé pendant trois ans et dix mois, sous le khalifat d'El-Mançoûr.

En 145 (nous l'avons dit), Ibn el-Achʿath s'occupa de fortifier K'ayrawân, et le développement de l'Ifrîk'iyya [en fut la conséquence]. Il avait auparavant envoyé (des troupes) à Zawîla et à Waddân ; ces villes furent conquises et les Ibâd'ites qui s'y trouvaient furent mis à mort, entre autres ʿAbd Allâh ben H'ayyân l'Ibâd'ite (1), chef de Zawîla. Au cours de cette année, Ibn el-Achʿath rétablit l'ordre en Ifrîk'iyya, où le calme régna sans interruption. En 146 (20 mars 763), il acheva les fortifications de K'ayrawân, tandis que de son côté El-Mançoûr, ayant poursuivi sans discontinuer, en cette même année, l'édification de Baghdâd, put s'y installer au mois de çafar. En 147, Yezîd ben H'âtim gouvernait l'Egypte, et Moh'am-

(1) Cf. *Annales*, p. 83.

med ben el-Achʿath Khozâʿi, qu'il ne faut pas confondre avec Moh'ammed ben el-Achʿath Kindi, fils de la sœur d'ʿA'icha, gouvernait l'Ifrîk'iyya. Enfin, en 148, nous l'avons dit, le *djond* se révolta contre Ibn el-Achʿath et l'invita à se retirer, ce qu'il fit en rebîʿ (avril-mai 765) ; puis le *djond* se mit d'accord pour choisir ʿIsa ben Moûsa Khorâsâni.

Révolte d'ʿIsa ben Moûsa à K'ayrawân et dans une partie de l'Ifrîk'iyya.

Ce chef, soutenu par une partie des Arabes et du *djond*, s'empara du pays en rebîʿ II 148 (mai-juin 765), sans être ni investi ni agréé par El-Mançoûr et sans que la masse même de la population fût consentante. Cet état de choses dura trois mois.

Gouvernement d'El-Aghlab ben Sâlim Temîmi.

Quand El-Mançoûr apprit la révolte des officiers mod'arites du *djond* [P. 63] et le congé qu'ils avaient signifié à Ibn el-Ach'ath, il envoya le diplôme d'investiture à El-Aghlab ben Sâlim ben ʿIk'âl Temîmi à la fin de djomâda II 148 (juillet-août 765). L'autorité régulière passa ainsi à ce chef, homme intelligent et sage, à qui El-Mançoûr écrivit, quelque temps après, de gouverner le peuple avec justice, d'appliquer au *djond* les règles d'une sage administration, de fortifier K'ayrawân et de l'entourer d'un fossé, d'y bien organiser le service de la garde et celui de la garnison qu'il aurait à y laisser en partant en campagne, etc.

L'année 149 (15 février 766) se passa sans troubles ; mais l'an 150 (5 février 767) vit la révolte à K'ayrawân

d'El-H'asan ben H'arb Kindi [1]. En effet, le soulèvement d'Aboû K'orra le çofrite, à la tête de nombreux Berbères, força El-Aghlab de se mettre en campagne avec la plupart de ses officiers, et il laissa comme lieutenant à K'ayrawân Sâlim ben Sawâda. A l'approche d'El-Aghlab, Aboû K'orra s'enfuit et ses troupes se dispersèrent, de sorte qu'El-Aghlab pénétra dans le Zâb avec l'intention de se rendre de là à Tlemcen, capitale des Zenâta, puis à Tanger. Mais ce projet de campagne déplaisait au *djond*, qui lui représenta que l'objectif de l'expédition était atteint par la fuite d'Aboû K'orra, et les troupes se dérobant regagnèrent K'ayrawân, si bien qu'il ne resta plus aux côtés du gouverneur qu'un petit nombre de chefs. Or El-H'asan ben H'arb, qui était à Tunis, s'était adressé à tous les officiers lorsqu'El-Aghlab s'était mis en campagne contre Aboû K'orra. Un certain nombre se joignirent à lui, et il marcha sur K'ayrawân, où il pénétra et emprisonna le gouverneur Sâlim ben Sawâda. El-Aghlab, à cette nouvelle, arriva à la tête du petit nombre de ceux qui ne l'avaient pas abandonné et écrivit au révolté une lettre où il exposait le mérite qu'il y a à se montrer fidèle et les funestes effets de la désobéissance. Il reçut une réponse à la fin de laquelle on lisait :

[Wâfir] Dis ouvertement à Aghlab ces mots qui retentiront au loin et que lui envoie El-H'asan ben H'arb : [P. 64] La violence est un pâturage qui te sera funeste, et malheur à toi si tu veux t'en approcher ! Si tu ne demandes paix et pardon, viens affronter ma lance et mon épée ! [2]

---

(1) Comparez *Annales*, p. 108.

(2) Ces vers figurent aussi dans le récit de Noweyri (ap. *Berb.*, I, 377), beaucoup plus détaillé que celui d'Ibn el-Athir.

El-Aghlab, qui s'était d'abord porté sur Gabès, s'avança alors à marches forcées. A ce moment arriva un messager porteur de lettres d'El-Mançoûr, adressées à chacun des deux adversaires, mais Ibn H'arb refusa de se rendre aux conseils de soumission que lui adressait le khalife. Les deux armées se rencontrèrent, et El-H'asan, battu, se replia sur Tunis, tandis qu'El-Aghlab entrait à K'ayrawân. Mais le vaincu fit de nouvelles et nombreuses levées et s'avança derechef contre cette dernière ville. El-Aghlab se mit alors à la tête de ses parents et de ses courtisans pour marcher au-devant de son adversaire, mais il reçut un coup de flèche dont il mourut, en chaᶜbân de la dite année (septembre 767), après avoir gouverné le pays pendant vingt mois.

Gouvernement d'ᶜAmr ben H'afç K'abîça.

En 151 (26 janvier 768), le gouvernement de l'Ifrîk'iyya passa aux mains d'ᶜAmr ben H'afç K'abîça, [P. 28] héros d'une bravoure reconnue. A la nouvelle de la mort d'El-Aghlab ben Sâlim, le khalife l'envoya avec environ cinq cents cavaliers à K'ayrawân, où, pendant un séjour de trois ans et quelques mois, tout marcha bien sous sa direction. Il partit alors pour le Zâb, en laissant pour le remplacer H'abîb ben H'abîb ben Yezîd ben el-Mohalleb ; mais l'Ifrîk'iyya se trouvant ainsi dépourvue des troupes du *djond*, les Berbères se soulevèrent, battirent H'abîb qui voulut leur tenir tête, et battirent également l'armée de Tripoli qui le soutenait, si bien que le désordre régna dans tout le pays livré au feu de la sédition. Les chefs kabyles y affluèrent de toutes parts et y formèrent douze corps d'armée qui s'avancèrent vers le Zâb, où ᶜAmr

ben H'afç se trouvait avec 15,500 hommes seulement. Ces émirs ou chefs maghrebins étaient Aboû K'orra, le çofrite, à la tête de 40,000 hommes; ʿAbd er-Rah'mân ben Rostem, l'ibâd'ite, avec 15,000 hommes; Aboû H'âtim et ʿAçim Sedrâti, chacun avec des troupes nombreuses, le dernier ayant, dit-on, 6,000 hommes; El-Miçwar Zenâti avec 10,000 hommes; ʿAbd el-Melik ben Sekerdîd Çanhâdji, le çofrite, avec 2,000 hommes, et bien d'autres qu'Er-Rak'ik' dit n'avoir pas rappelés. Quand ʿAmr ben H'afç se vit entouré, à T'obna, dans le Zâb, de ces nombreux ennemis, il tint conseil avec ses officiers et leur annonça son intention de livrer bataille; mais ils lui déconseillèrent de sortir de la ville: « Envoie contre eux, lui dirent-ils, n'importe qui d'entre nous, mais toi tu dois rester, car ta mort serait la ruine et la perte du Maghreb ». Alors ʿAmr fit offrir une somme considérable et de nombreux vêtements à Aboû K'orra pour le décider à se retirer, mais ce chef déclina les offres qui lui étaient faites. L'émissaire d'ʿAmr fit alors une tentative auprès du frère d'Aboû K'orra et lui remit une partie de l'argent et des vêtements pour qu'il s'employât à faire rentrer Aboû K'orra et les Çofrites chez eux. C'est ce que le traître fit la nuit même de concert avec les troupes, dont la plus grande partie abandonna Aboû K'orra, qui ignorait ce complot et qui ne put faire autrement que [P. 66] les suivre. Après le départ des Çofrites, ʿAmr envoya des troupes contre Ibn Rostem, qui était à Tehoûdâ; ce chef fut battu et dut s'enfuir à Tâhert, après avoir perdu environ trois mille des siens.

ʿAmr ben H'afç regagna alors K'ayrawân, où il introduisit tous les vivres, objets nécessaires et approvisionnements qui pouvaient lui servir pour soutenir un siège.

Aboû H'âtim à la tête de tous les siens vint camper sous les murs de la ville, et l'Ifrîk'iyya fut livrée à tous les désordres. Les assiégeants étaient, dit-on, au nombre de 130,000; chaque jour ʿAmr faisait des sorties et livrait des combats, mais les assiégés étroitement bloqués en vinrent à manger leurs chevaux, les chiens et les chats, et l'once de sel finit par coûter un dirhem. La position d'ʿAmr était critique et ses gens étaient peu favorablement disposés, quand il apprit que le khalife envoyait à son secours 60,000 hommes commandés par Yezîd ben H'âtim : « La vie, s'écria-t-il, me serait insupportable s'il me fallait entendre dire que Yezîd est venu me dégager ! Cette vie n'est qu'une brève période à passer en attendant que j'aille rendre mes comptes (à Dieu) ! » Et se précipitant au combat, il joua de la lance et de l'épée jusqu'à ce qu'il fût tué à la mi-dhoû'l-h'iddja 154 (fin novembre 771). La suite des faits ne permettant pas de 151 à 153 (768-770) de les distinguer année par année, je les ai ici brièvement résumés de façon à n'avoir pas à les reprendre chacun à leur date [1].

A la suite de la mort d'ʿAmr, le peuple à K'ayrawân reconnut son frère Djemîl ben H'afç [2], que la prolongation du siège décida à traiter avec Aboû H'âtim sous la condition que ni lui ni ses troupes ne cesseraient de reconnaître le khalife et qu'ils continueraient de porter la livrée noire. Aboû H'âtim, qu'animait la colère, fit brûler les portes et ruiner les murailles, puis il entra dans la ville, dont il déporta la plupart des habitants dans le Zâb.

---

(1) On trouve un récit plus détaillé dans Noweyri (*Berb.*, I, 380 ; cf. *Annales*, p. 112).

(2) Désigné ailleurs sous le nom de H'omeyd (*ou* Djemîl) ben Çakhr (*ibid.*).

Il se dirigea ensuite vers Tripoli pour tenir tête à Yezîd ben H'âtim, dont l'arrivée était signalée, et confia K'ayrawân à ʿAbd el-ʿAzîz [ben Samh'] Maʿâfiri. Mais ʿOmar ben ʿOthmân s'insurgea et massacra les partisans d'ʿAboû H'âtim, [P. 67], de sorte que ce dernier revint à K'ayrawân combattre les révoltés. Ibn ʿOthmân se retira alors à Tunis, et Aboû H'âtim reprenait la direction de Tripoli quand il apprit l'arrivée de Yezîd ben H'âtim. On dit qu'il y eut trois cent soixante-quinze combats livrés entre les Berbères et les Arabes depuis la première attaque d'ʿAmr ben H'afç contre ceux-là jusqu'à leur soumission définitive.

En çafar 151 (février-mars 768), ʿAmr ben H'afç, nommé au gouvernement de l'Ifrîk'iyya par El-Mançoûr, était arrivé dans ce pays à la tête de cinq cents cavaliers. En 150 (6 février 767), après la mort d'El-Aghlab, l'autorité avait été exercée par El-Mokhârik' ben Ghifâr T'â'i, qu'El-Aghlab avait préposé à K'ayrawân et à qui le peuple fit adhésion au mois de ramad'ân. Les cavaliers lancés par Mokhârik' forcèrent El-H'asan ben H'arb à quitter Tunis et à se réfugier chez les Kotâma pendant deux mois; ce rebelle revint alors à Tunis, mais il fut tué dans une sortie dirigée contre lui par la cavalerie qui occupait cette ville.

En 152 (13 janv. 769) arriva ce qui a été relaté plus haut sommairement. En la même année, El-Mançoûr enleva le gouvernement de l'Egypte à Yezîd ben H'âtim, qu'il remplaça par Moh'ammed ben Saʿîd [1]; les gouverneurs des autres provinces restèrent les mêmes que l'année précédente.

---

(1) Yezid, d'après ce que dit le *Nodjoûm*, fut remplacé en 151 par ʿAbd Allâh ben ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya. Mais Ibn el-Athir est d'accord avec le *Bayân* (*Annales*, p. 119).

En 153 (3 janvier 770), dit T'abari, ʿAmr ben H'afç fut tué par Aboû H'âtim l'Ibâd'ite et Aboû Ghâdi, à la tête, dit-on, de 350,000 Berbères, dont 35,000 cavaliers. Dans cette armée figurait, avec 40,000 hommes, Aboû K'orra l'Ifrenide, émir de Tlemcen, que l'on saluait du titre de khalife. Tel est le récit d'Ibn el-K'at't'ân dans le *Nez'm el-djomân* ; mais on a vu qu'ʿAmr ben H'afç fut tué en 154 (23 décembre 770), ce qui est la version d'Er-Rak'îk', d'Ibn H'ammâda et d'autres encore.

En 153 (3 janvier 770), disent Er-Rak'îk' et ʿArîb, Aboû K'orra, suivi de nombreux Berbères, s'avança de Tlemcen sur K'ayrawân. ʿAmr ben H'afç.... [lacune] .... et il se retira. En la même année, les Berbères se révoltèrent à Tripoli et mirent à leur tête Aboû H'âtim [P. 68] l'ibâd'ite, dont le nom est Yaʿk'oûb ben Lebîb.

En 154 (24 décembre 770), dit ʿArîb, ʿAmr ben H'afç, laissant à T'obna El-Mohennâ ben el-Mokhârik', s'avança contre K'ayrawân, mais fut tué, comme on l'a vu, dans l'attaque que dirigea contre lui Aboû H'âtim l'ibâd'ite. El-Mançoûr, informé de cette mort, envoya en Ifrîk'iyya, ainsi qu'on le verra, Yezîd ben H'âtim.

En 155 (13 décembre 771), dit T'abari, Yezîd ben H'âtim reconquit l'Ifrîk'iyya et tua Aboû Ghâdi et Aboû H'âtim, de sorte que l'ordre fut rétabli dans le Maghreb, et Yezîd ben H'âtim put faire son entrée à K'ayrawân.

Dans la même année, Aboû H'âtim l'ibâd'ite s'avança de Tripoli sur K'ayrawân, mais alors eut lieu l'arrivée de Yezîd.

Gouvernement de Yezîd ben H'âtim en Ifrîk'iyya et au Maghreb.

Aboû Khâlid Yezîd ben H'âtim ben K'abîça ben el-

Mohalleb[1], nommé par le khalife abbaside El-Mançoûr, devait à sa magnanimité, à sa générosité, à sa bravoure, à sa renommée, à son jugement pénétrant et à ses succès, une situation bien connue et incontestée. Par son noble caractère et ses exploits guerriers, il présentait beaucoup de ressemblance avec son aïeul El-Mohalleb ben Aboû Çofra[2]; ses enfants aussi se firent une réputation de bravoure et de succès. Quant à El-Mohalleb, on prétend qu'il fut père de trois cents enfants, tant filles que garçons et morts ou vivants. Le khalife, qui connaissait bien la situation de l'Ifrîk'iyya, n'y envoyait que ses intimes, et ce Yezîd, (notamment), avait de véritables qualités d'administrateur. A son arrivée en Ifrîk'iyya, il remit les choses en ordre, installa [*ou* réinstalla] les marchés *(soûk')* de K'ayrawân et assigna un emplacement particulier à chaque corps de métier. La paix régna jusqu'au soulèvement des Berbères, contre qui il marcha et à qui il infligea des défaites meurtrières et devenues célèbres. C'est à propos de lui qu'il a été dit : « Quelle différence entre les deux Yezîd! etc. » c'est-à-dire Yezîd ben [Oseyd ben] Soleym et Yezîd ben H'âtim. Rebîʿa [ben Thâbit Rak'k'i] a dit de lui[2] :

[P. 69 ; t'awîl] Je le jure sans arrière-pensée, ainsi que le fait un homme qui prête un serment sincère, quelle différence de générosité entre les deux Yezîd, l'un descendant de Soleym, et l'autre l'illustre fils de H'âtim !

Yezîd était, à son arrivée à Tripoli, accompagné de

(1) Ibn Khallikan donne sa biographie (IV, 213).

(2) Voyez *Annales*, p. 112.

(3) Voyez Ibn Khallikan, I, 530 ; IV, 214 ; *Aghâni*, éd. de Boulak, XV, 38-44.

troupes des *djond* de Syrie, d'Irak et de Khorâsân. Il s'avança au-devant d'Aboû H'âtim, qui marchait contre lui, et ce dernier périt avec ses compagnons dans la bataille qui eut lieu ; le reste de ses troupes s'enfuit, et tous ceux qui furent atteints dans la poursuite dont ils furent l'objet furent mis à mort. Yezîd confia Tripoli à Saʿîd ben Cheddâd et se dirigea sur K'ayrawân, où il fit son entrée le lundi 19 djomâda II de cette année (26 mai 772).

En cette même année, les Çofrites qui étaient réunis à Sidjilmâssa, mécontents de plusieurs actes de leur émir ʿIsa ben Yezîd [1], s'emparèrent de sa personne et le transportèrent au sommet d'une montagne, où ils le laissèrent jusqu'à sa mort. Ils le remplacèrent par Semk'oû ben Wâsoûl ben Medlân Miknâsi, aïeul de Midrâr.

En 156 (1er décembre 772), Yezîd ben H'âtim envoya El-ʿAlâ ben Saʿîd Mohallebi en qualité d'auxiliaire à El-Mokhârik, à T'obna, dans le Zâb. Ces nouvelles troupes entrèrent dans le fort de H'abh'âb, dans les montagnes des Kotâma, et ʿAbd er-Rah'mân ben H'abib dut s'enfuir de là, où El-ʿAlâ massacra un certain nombre de ceux sur qui il mit la main, puis il regagna K'ayrawân.

Yezîd ben H'âtim eut encore à combattre Aboû Yah'ya ben K'aryâs [2] Hawwâri, qui se révolta du côté de Tripoli et sous les drapeaux de qui se rangèrent de nombreux Berbères. ʿAbd Allâh ben es-Simt' Kindi, qui était dans

(1) Ailleurs on lit Mezyed ; de même on trouve les variantes Semkoû Semghoûn et Semdjoû, ainsi que Mezlân ou Maslân, au lieu des noms *Semk'oû* et *Medlân* qui suivent (ci-dessous, p. 154 du texte arabe ; *Berb.*, I, 261 ; Bekri, 330 ; *Annales*, p. 120 ; Fournel, I, 353).

(2) Ce nom présente diverses variantes ; cf. *Annales*, pp. 117 et 123.

cette province en qualité de général de Yezîd, lui livra au bord de la mer une bataille acharnée, qui se termina par la déroute d'Aboû Yah'ya et le massacre général de ses partisans. L'Ifrîk'iyya se trouva ainsi pacifiée et l'administration de Yezîd ben H'âtim put s'exercer sans obstacle.

En 157 (20 novembre 773), Yezîd, dont la générosité était extrême, fit rebâtir la grande mosquée de K'ayrawân. En dhoû'l-h'iddja de la dite année survint la mort du khalife El-Mançoûr.

[P. 70] En 158 (10 novembre 774), le trône du khalifat fut occupé par El-Mehdi, qui fut intronisé le jour même de la mort de son père à la Mekke et conformément à la désignation faite par celui-ci, le samedi 6 dhoû'l-hiddja [157], de sorte qu'il se trouva libre maître du pouvoir en l'année 158. C'était un prince lettré et libéral, ami des littérateurs et des poètes; nous avons cité des vers de lui et rapporté divers traits le concernant dans l'histoire de l'Orient [et qui ne seraient pas à leur place ici] où il est traité de l'histoire du Maghreb extrême et du Maghreb central.

En 162 (27 septembre 778) mourut Aboû Khâlid ʿAbd er-Rah'mân ben Ziyâd ben Anʿam, kadi de K'ayrawân; les dernières prières furent dites par l'émir Yezîd ben H'âtim, à qui la grande affluence du monde fit réciter ce vers :

[Basit'] O Ka'b, jamais, ni soir ni matin, une troupe ne s'avance sans avoir derrière elle un guide qui la pousse à la mort.

Ce juge, qui avait plus de quatre-vingt-dix ans, se trouva indisposé pour avoir, étant à la table de Yezîd,

bu du lait après avoir mangé du poisson, et il mourut la nuit même [1].

En 163 (16 septembre 779), El-Mehdi ordonna à Yah'ya ben Khâlid ben Barmek de prendre le poste de secrétaire auprès de son fils Hâroûn, en lui disant qu'il l'avait spécialement choisi pour ces fonctions ; il lui attribua, en outre, cent mille dirhems pour voyager avec Hâroûn.

En 165 (25 août 781), El-Mehdi envoya Hâroûn en expédition dans le pays chrétien à la tête de 95,000 hommes, et muni de cent millions en or et vingt millions en argent. Le fils du khalife arriva jusqu'au détroit, vis-à-vis de Constantinople ; il se retira avec 5,000 prisonniers et du butin après avoir forcé les chrétiens au versement annuel d'un tribut de quatre-vingt-dix mille dinars [2]. En 166 (14 août 782), Hâroûn revint de cette expédition, et les chrétiens firent parvenir des cadeaux et le montant du tribut. En la même année, El-Mehdi accabla de sa colère son vizir Ya'koûb ben Dâwoûd, à qui il avait confié la direction du gouvernement.

En 169 (13 juillet 785), mourut El-Mehdi, empoisonné par erreur, dit-on, mais il y a aussi d'autres versions. Son fils Moûsa el-Hâdi lui succéda.

En rebi' I 170 (septembre 786), mourut Moûsa el-Hâdi, à l'âge de vingt-six ans et demi, après un règne d'un an [P. 71] et deux mois ; il eut pour successeur Hâroûn er-Rechîd ben Moh'ammed.

En 171 (21 juin 787), mourut Yezîd ben H'âtim, émir d'Ifrîk'iyya. Il avait été spécialement distingué par Aboû Dja'far el-Mançoûr et, avant d'arriver en Ifrik'iyya, il

---

(1) Voir sur ce personnage Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 123.

(2) Cf. Ibn el-Athîr, texte, VI, 44 ; Weil, II, 100.

avait exercé le gouvernement dans diverses provinces, en Arménie, dans le Sind, en Egypte, de 144 à 152 (1), en Adherbeydjân et ailleurs. Sa bonne administration en Ifrîk'iyya a été l'objet des louanges de poètes du premier ordre, à qui il témoigna largement sa libéralité. Voici ce que rapporte Ez-Zobeyr ben Bekkâr (2), d'après un poète qui lui avait parlé en ces termes : « Je faisais l'éloge de Yezîd ben H'âtim sans le connaître ni l'avoir rencontré. A sa nomination en Egypte par El-Mançoûr, il prit la route de Médine, et l'ayant rencontré, je me mis à lui réciter des vers, depuis sa sortie de la mosquée de l'Envoyé de Dieu jusqu'à la mosquée de l'Arbre, et il me fit donner deux paquets de vêtements et dix mille dinars. » Tel est le récit d'Er-Rak'îk'. On a, entre autres choses, dit de lui :

[Basit'] Personnage unique parmi les Arabes, toi devant qui s'incline tout K'aht'ân et qui commandes à Nizâr ! j'espère, si j'arrive sain et sauf jusqu'à toi, n'avoir plus ensuite à affronter les périls des voyages.

C'est de lui encore qu'on a dit :

[T'awîl] Quelle différence de générosité entre les deux Yezîd, quand on tient compte des nobles actions et de la gloire des hommes (3).

L'expression « quelle différence, etc. » est devenue proverbiale et est répétée en tous pays et par tout le

(1) De dhoû'l-ka'da 145 à 151, d'après le *Nodjoûm*.

(2) Historien et traditionniste maintes fois cité par Ibn el-Athîr, Mas'oûdi, etc. Il mourut en 256. Ibn Khallikan lui a consacré un article (I, 531).

(3) Le vers sous cette forme figure dans l'*Aghâni*, xv, 42; cf. *suprà* p. 90.

monde. — Le poète Rebi'a devait une *diya* (indemnité pour meurtre) dont Yezîd lui donna dix fois le montant, en outre de cadeaux et de bienfaits qui attestaient sa générosité.

On cite ces vers de Yezîd :

[Basit'] La pièce de monnaie s'habitue à peine à ma bourse, puis reprend sa liberté ; elle ne fait qu'y passer, et la bourse même la rejette. Je suis un homme de qui la bourse et l'argent ne peuvent s'accorder (1).

[P. 72] Entre autres anecdotes relatives à son séjour en Ifrîk'iyya, on dit qu'il interpella rudement un de ses intendants qui avait semé un vaste champ de fèves dans un de ses jardins de plaisance : « Fils de prostituée ! Veux-tu donc me déshonorer à Baçra et m'y faire appeler marchand de fèves ? » Et, par son ordre, le peuple eut toute liberté de disposer de la récolte. — Une autre fois, il vit, en se promenant dans les environs de K'ayrawân, un nombreux troupeau appartenant à son fils [qui en tirait profit] ; après avoir vivement réprimandé celui-ci, il fit égorger et livrer tous ces animaux au peuple, qui s'empressa de profiter de l'aubaine. On en jeta les peaux sur un tertre qui a conservé depuis lors le nom de « Colline des peaux » (Kodyat el-djoloûd).

Il mourut en ramad'ân 171 (février-mars 788), après avoir gouverné pendant quinze ans et trois mois, comprenant une partie du règne d'El-Mançoûr, tout le règne d'El-Mehdi et une partie du règne de Hâroûn er-Rechîd.

---

(1) Ces vers, de même que les deux anecdotes qui suivent, figurent aussi dans Noweyri (ap. *Berb.*, I, 385).

Gouvernement de Dâwoûd ben Yezîd ben H'âtim.

Désigné par son père, au cours de sa dernière maladie, pour lui succéder, il gouverna ensuite l'Ifrîk'iyya pendant neuf mois et demi, où il eut maintes fois à combattre les chefs berbères; de nombreuses rencontres eurent lieu, entre autres dans la région montagneuse de Bâdja. Contre Noçayr ben Çâlih' l'ibâdite, qui s'était révolté, s'avança El-Mohalleb ben Yezîd, qui fut battu et perdit nombre de ses soldats. Dâwoûd fit alors marcher contre eux une armée de 10,000 hommes, commandée par Soleymân ben Yezîd, devant qui les Berbères s'enfuirent, mais ils furent poursuivis et plus de 10,000 des leurs furent massacrés. Dâwoûd exerça le pouvoir jusqu'à l'arrivée de son oncle paternel, Rawh' ben H'âtim, qui avait été nommé émir du Maghreb.

Commencement de la dynastie Hâchemite ou Idrisite dans les pays du Maghreb(1).

Tous les chroniqueurs s'accordent à reconnaître que ce fut en 170 (2 juillet 786), que pénétra dans le Maghreb Idrîs ben ʿAbd Allâh ben H'asan [P. 73] ben el-H'asan ben ʿAli ben Aboû T'âleb, sous le gouvernement de Yezîd ben H'âtim en Ifrîk'iyya, sous celui de Hichâm ben ʿAbd er-Rah'mân ed-Dâkhel à Cordoue, et au début de l'autorité exercée à Sidjilmâssa par les Benoû Midrâr. Il était accompagné de son affranchi Râchid et s'installa dans le Wâdi 'z-Zeytoûn, au lieu dit Medînat el-Beled. D'après

(1) Voyez *Annales*, p. 133, et les auteurs cités; *Istibçâr*, trad., p. 149.

El-Bekri, dans le *El-Medjmoû*ᶜ *el-moftarik'*[1], il s'installa à Oulili[2], nom berbère de Tanger. Cette localité, au dire de Moh'ammed ben Yoûsof, est à une journée de marche de l'emplacement actuel de Fez, et constituait une ville très ancienne. C'est là que mourut Idrîs [en 175]. Voici comment ce prince passa au Maghreb d'après les récits d'Er-Rak'îk', d'En-Nawfeli dans le *El-Medjmoû*ᶜ *el-moftarik'* et d'autres chroniqueurs.

H'oseyn ben ᶜAli ben H'asan ben H'asan ben H'asan ben Ali ben Aboû T'âleb prit les armes à Médine sous Moûsa el-Hâdi et passa à la Mekke en dhoû'l-h'iddja 169 (juin 786) en compagnie d'un certain nombre de ses frères et de ses cousins, entre autres d'Idrîs et de Yah'ya, tous les deux fils d'ᶜAbd Allâh ben H'asan. A cette nouvelle, le khalife El-Hâdi fit marcher contre lui Moh'ammed ben Soleymân ben ᶜAli, qui, à la bataille de Fakhkh, défit et tua H'oseyn ben ᶜAli ainsi que la plupart de ses partisans. Mais Idrîs, celui qui plus tard gagna le Maghreb, put s'échapper et arriver en Egypte. La poste de ce dernier pays avait à sa tête Wâd'ih', client de Çâlih ben el-Mançoûr, qui transporta le réfugié en poste jusqu'au Maghreb. Idrîs arriva jusqu'à la ville d'Oulîla (*sic*), sur le territoire de Tanger, dont les tribus berbères répondirent à l'appel qu'il leur adressa. Quand Er-Rechîd, devenu khalife, connut ce qui s'était passé, il envoya un messager décapiter W'âd'ih', et à Idrîs il députa un émissaire secret, client d'El-Hâdi et nommé Ech-Chemmâkh. Celui-ci, arrivé à

(1) Il n'existe pas, à ma connaissance, d'ouvrage de Bekri portant ce titre. Dozy conjecture, avec quelque apparence de raison, qu'il s'agit d'un livre de Nawfeli, dont le nom aurait été omis; cf. quelques lignes plus bas.

(2) Bekri écrit Oulîli et Oulîleni (pp. 248 et 268).

Oulila, se donna comme un médecin professant les opinions de la secte Alide, et se présenta à Idrìs, qui le reçut dans son intimité [P. 74] et lui accorda sa confiance. Le prince s'étant un jour plaint d'un mal de dents, le favori lui remit un dentifrice renfermant un poison mortel et qui, d'après ses instructions, ne devait être employé que le lendemain à l'aurore. Chemmâkh s'enfuit la nuit même, et quand au lever du jour Idrìs se servit du dentifrice, dont il se remplit la bouche, ses dents tombèrent et il mourut aussitôt. On poursuivit, mais inutilement, Chemmâkh, qui gagna l'Egypte et rejoignit son patron Er-Rechìd. Tel est le récit extrait de l'ouvrage d'Er-Rak'ìk.

En 172 (10 juin 788), les tribus berbères vinrent de toutes parts se rallier autour d'Idrìs ben ʿAbd Allâh, qu'elles reconnurent et proclamèrent pour leur chef. Aussi longtemps qu'il vécut, elles restèrent de son parti, heureuses de lui obéir et honorées de le servir. Ce prince d'ailleurs était maître de ses passions, avait une nature distinguée, pratiquait la justice et les œuvres de piété.

En 173 (30 mai 789), il s'avança à la tête des tribus maghrebines jusque dans le Soûs el-Ak'ça et pénétra dans la ville de Mâsina, d'où il repartit sain et sauf en ramenant du butin et des prisonniers.

En 174 (19 mai 790), après être revenu du Soûs, il se rendit avec son armée à Ribât' Tâzâ[1] et découvrit la mine d'or qui se trouve dans les montagnes qui portent ce

---

(1) Sur ce lieu, cf. *Istibçâr*, trad., p. 134. La mine d'or *se trouve* de ce côté, d'après Bekri, et ne fut pas découverte par Idris, voir Jakubi, p. 137, et les *Corrections* de Dozy, p. 13.

nom. C'est en cette même année que toutes les tribus [berbères] du Maghreb reconnurent son autorité et le proclamèrent, de sorte que son pouvoir sur elles fut complet.

Gouvernement de Rawh' ben H'âtim ben K'abîça ben el-Mohalleb.

Nommé par le khalife Hâroûn er-Rechîd ben Moh'ammed, ce gouverneur arriva en Ifrîk'iyya en 171 (21 juin 787). Il avait plusieurs fois exercé ces fonctions, car, après avoir été chambellan d'El-Mançoûr, il fut ensuite nommé par ce prince gouverneur de Baçra; sous El-Mehdi, il gouverna Koûfa, puis le Sind, le Tabaristan, la Palestine, etc. Un jour qu'il était au soleil à attendre près de la porte d'El-Mançoûr, un homme qui le vit lui dit: « Voilà longtemps que tu restes en plein soleil! — Oui, répondit Rawh', mais c'est pour pouvoir rester longtemps à l'ombre! »[1] — Il venait de perdre un fils quand ses amis, venant le trouver et le voyant rire, s'abstinrent de lui présenter leurs condoléances. Comprenant leurs sentiments, il leur récita ce vers:

[P. 75; t'awîl] Nous sommes d'une famille dont les larmes ne coulent pas pour la mort, même violente, d'un des siens.

On dit qu'il envoya à son secrétaire 30,000 dirhems accompagnés du billet que voici : « Je t'envoie telle somme, que je ne puis dédaigneusement regarder comme trop faible pour toi, dont l'importance n'est pas telle que je puisse te la reprocher, et qui ne t'empêche pas d'espérer de moi des dons ultérieurs. Je te salue! »

(1) Ce commencement du paragraphe est traduit dans les *Berbères*, I, 388, n.

Aboû Khâlid Rawh' était l'aîné de son frère Yezîd et avait plus fréquemment que lui rempli les fonctions de gouverneur ; plus d'une fois, pendant son séjour à K'ayrawân, il lui arriva de tomber sous le poids du sommeil provoqué par la débilité sénile. Il mourut la nuit du samedi au dimanche 23 ramad'ân 174 (2 février 791), après avoir occupé ces dernières fonctions pendant trois ans et trois mois.

Gouvernement de Naçr ben H'abîb Mohallebi.

Le directeur de la poste et le général Aboû'l-ʿAnber avaient, ainsi que d'autres officiers, écrit à Er-Rechîd pour lui signaler l'état de faiblesse auquel l'âge avait réduit Rawh' ben H'âtim et l'imminence de sa mort, en faisant ressortir que l'importance d'une province frontière telle que l'Ifrîk'iyya exigeait un chef énergique, [Naçr par exemple]. Ce Naçr avait commandé la garde *(chort'a)* de Yezîd ben H'âtim en Egypte et en Ifrîk'iyya, et sa conduite était l'objet d'éloges. Er-Rechîd fit donc dresser à son nom un diplôme d'investiture qu'il fit secrètement parvenir à destination. A la mort de Rawh', son fils K'abîça fut reconnu dans la grande mosquée et la population lui prêta serment de fidélité ; El-Fad'l ben Rawh' était à cette époque gouverneur du Zâb. Mais alors Aboû'l-ʿAnber et le directeur de la poste sautèrent à cheval pour porter à Naçr ben H'abîb l'investiture précédemment envoyée par le khalife Haroûn, le saluèrent du titre d'émir et se rendirent avec lui et un certain nombre de partisans [P. 76] à la mosquée. Ils y trouvèrent K'abîça assis sur le tapis ; ils le firent lever et y assirent Naçr ben H'abîb, en informant les assistants de la situa-

tion : lecture fut donnée du rescrit adressé par le khalife Hâroûn à Naçr, et l'assistance se soumit. Cela arriva dans la dernière décade de ramad'ân 174 (1 10 février 791), et pendant deux ans et trois mois Naçr rendit des jugements marqués au coin de la justice et administra de façon à mériter des louanges.

En 175 (9 mai 791) Er-Rechîd fit reconnaître à Baghdâd son fils Moh'ammed, alors âgé de cinq ans et à qui il donna le surnom d'Emîn, en qualité d'héritier présomptif, et lui fit prêter serment par les officiers et le *djond* [1].

En 176 (27 avril 792) eut lieu dans le Deylem la révolte de Yah'ya ben ʿAbd Allâh ben H'asan ben H'asan ben ʿAli ben Aboû T'âleb ; le développement de son autorité et la solidité qu'elle acquit rendirent soucieux le khalife, qui s'abstint, pendant cette période, de boire du vin de dattes. El-Fad'l ben Yah'ya fut expédié avec 50,000 hommes contre le révolté, qui fut mis en déroute [2].

En 177 (17 avril 793) El-Fad'l ben Rawh' ben H'âtim fut nommé au gouvernement de l'Ifrîk'iyya par le khalife Er-Rechîd, qui, en annonçant sa révocation à Naçr ben H'abib, lui ordonna de remettre le pouvoir à El-Mohalleb ben Yezîd en attendant l'arrivée d'El-Fad'l. Celui-ci, dès qu'il fut, en moh'arrem 177 (avril-mai 793), parvenu à destination, nomma au gouvernement de Tunis son neveu El-Moghîra, qui, inexpérimenté et ignorant de la manière de traiter le peuple, agit inconsidérément à l'égard du *djond*. Mécontents de ses procédés blâmables, ses soldats se réunirent et adressèrent à El-Fad'l une lettre où ils lui exposaient la singulière conduite de son neveu

(1) On trouve un peu plus de détails là-dessus dans Ibn el-Athir, VI, 83.
(2) Voir le même, *ibid.*, p. 83 et 85 ; *Chr.* de Sacy, I, 3, etc.

à leur égard. N'ayant pas obtenu de réponse, ils se dirent qu'une troupe sans tête ne pouvait réussir dans ses efforts pour atteindre un but, et, sur le conseil de l'un d'entre eux, ils allèrent trouver ʿAbd Allâh ben ʿAbd Rabbihi[1] ben el-Djâroûd et lui tinrent ce langage: « Tu as été témoin de la conduite d'El-Moghîra à notre égard, et, d'autre part, la lettre que nous avons adressée à son oncle est restée sans réponse. C'est toi qui es en vue, [P. 77] c'est en toi que nous mettons notre confiance; nous te remettons le soin de nous diriger, assurés que nous sommes de bien placer notre espoir. — Ma réponse, leur dit-il, ne peut être qu'un sage avis pour vous comme pour moi : je redoute d'exposer ma vie et je me contente de vivre en paix. Mais en cas d'évènement, je serai comme le premier-venu d'entre vous. » Enfin, sur leurs instances, il consentit, moyennant qu'ils lui prêtassent des serments de nature à le rassurer ; ils le firent et jurèrent de lui obéir.

En 178 (6 avril 794), le *djond* se révolta à Tunis contre l'émir El-Fad'l ben Rawh', après avoir pris Ibn el-Djâroûd comme chef. La troupe marcha contre l'hôtel du gouvernement, occupé par El-Moghîra, que l'on invita, lui et ses partisans, à aller rejoindre leur maître. En même temps, Ibn el-Djâroûd écrivit en ces termes à El-Fad'l : « Ce n'est point par esprit de révolte que nous avons chassé El-Moghîra, mais à cause de certains de ses actes à notre égard, qui sont de nature à mettre l'état en péril. Envoie-nous donc promptement quelqu'un de

(1) On l'appelle aussi ʿAbdaweyh Anbâri (*Annales*, p. 145; corrigez, aux l. 5 et 14 de cette page, Habib ben Naçr en « Naçr ben Habib », et par suite, biffez la n. 2).

ton choix pour nous administrer, faute de quoi nous aurons à le faire nous-mêmes. » A quoi El-Fad'l répondit : « L'arrêt divin s'accomplit, que les hommes le veuillent ou ne le veuillent pas. Je ne choisis aucun gouverneur, prenez celui que vous voulez ; je me bornerai à vous envoyer un administrateur (عامل). » Et, en effet, il fit partir pour Tunis ʿAbd Allâh ben Mo'hammed (1). A son approche, Ibn el-Djâroûd dit aux siens : « Comment allez-vous faire ? Si vous avez chassé ignominieusement le neveu d'El-Fad'l, il est certain qu'il ne vous envoie un autre que pour vous amener, par des persécutions, à renoncer à votre projet ; puis, une fois le calme rétabli, il s'emparera de chacun de vous isolément. — Et que nous conseilles-tu de faire ? reprirent ses compagnons. — Ce que je vous ai dit déjà. » En conséquence, on se porta au-devant de la troupe en compagnie de laquelle arrivait le fonctionnaire envoyé par l'émir El-Fad'l, jusqu'à l'endroit appelé Ez Zeytoûn, et cet officier fut repoussé ; puis le *djond* se livra à des discussions trop longues à raconter et qui aboutirent à une bataille qu'Ibn el-Djâroûd livra à l'armée d'El-Fad'l. Ibn el-Djâroûd resta vainqueur [P. 78] et poursuivit les ennemis jusqu'à K'ayrawân, dont il entreprit le siège. El-Fad'l convoqua un conseil formé de ses cousins et de ses intimes, mais à partir de là ses affaires tournèrent mal et rien ne lui réussit. Il était avec ses partisans dans l'hôtel du gouvernement, dont les portes étaient gardées par quelques officiers, quand, au matin, s'approcha l'armée d'Ibn el-Djâroûd ; les portes furent ouvertes sans résistance, et alors Ibn

---

(1) Appelé aussi ʿAbd Allâh ben Yezîd ben Hâtim Mohallebi, cousin d'El-Fad'l (Noweyri ap. *Berb.*, I, 390 ; Ibn Athir, *Annales*, p. 146).

el-Djâroûd, qui campait sous les murs de la ville, pénétra dans l'hôtel et fit grâce à El-Fad'l et aux siens, qu'il fit ensuite partir pour Gabès, en lui disant : « Je ne suis pas sûr des sentiments de mes soldats à votre égard ; je vous enverrai cependant en compagnie de quelqu'un qui vous mènera à Gabès. » Il leur donna en effet une escorte commandée par Aboû'l-Haythem, à qui il fit jurer de ne pas livrer celui qu'il mettait sous sa garde. El-Fad'l, avec trois de ses cousins et quelques partisans, sortit par une porte située de l'autre côté (1) de la ville, et le portier les interpella grossièrement : « Partez, chiens de damnés ! Veuille Dieu ne pas vous accorder sa miséricorde ! — Il n'y a de Dieu qu'Allâh ! repartit El-Fad'l ; tous se tournent contre nous, jusqu'à ceux qui nous doivent la liberté ! » Il poursuivit sa marche toute la nuit et le lendemain jusqu'au coucher du soleil, où, le bruit du tambour ayant provoqué ses questions, on lui répondit qu'il s'agissait de l'arrivée d'un officier commandant cent cavaliers envoyés par Ibn el-Djâroûd, qui craignait, lui dit-on, un attentat du *djond* contre lui. Puis un autre tambour se fit entendre : c'était Mançoûr ben Hâchim, qui, interrogé sur le motif de sa venue, donna l'une ou l'autre raison. Une troisième fois le son du tambour retentit : c'était le chef de la garde (*chort'a*) d'Ibn el-Djâroûd qui arrivait : « Celui-là, dit-on à El-Fad'l, te ramènera à K'ayrawân. »

En effet, quelques-uns des compagnons d'Ibn el-Djâroûd lui avaient fait observer que s'il laissait entrer de

(1) Dozy a corrigé le dernier mot de من باب اخر en احزم (?) ; peut-être faut-il lire اصرم *açrem*, nom d'une porte que cite Bekri, p. 62 et 63.

nuit l'ex-gouverneur à Tripoli, la population de cette ville se soulèverait et le ramènerait à K'ayrawân [d'où l'envoi de ces troupes]. Alors le héraut proclama que quiconque obéissait à Ibn el-Djâroûd eût à se retirer. La retraite fut générale, et El-Fad'l resté seul fut reconduit à K'ayrawân avec Moh'ammed ben Hichâm et El-Fad'l ben Yezid, après qu'on eut enlevé les chaînes d'El-Mohalleb et des autres compagnons d'El-Fad'l. Ces trois personnages furent internés [P. 79] dans le même local, et El-Fad'l ben Rawh' fut livré à la mort en cha'bân 178 (novembre 794), après avoir gouverné un an et cinq mois; il acheva la période de vingt-trois ans pendant laquelle les Mohallebides avaient commandé en Ifrik'iyya (1).

Ibn el-Djâroûd, à la suite de sa révolte survenue en djomâda II 178 (septembre 794), eut à soutenir des luttes violentes avec les Berbères. Il reconnut l'autorité du khalife Er-Rechid après le pardon que lui accorda ce prince.

En 179 (26 mars 795), Ibn el-Djâroûd écrivit à Yah'ya ben Moûsa (2), qui se trouvait à Tripoli, de venir à K'ayrawân recevoir de ses mains le commandement de cette dernière ville. Yah'ya ben Moûsa se mit donc en marche au mois de moh'arrem, et quand il fut arrivé à Gabès avec ses troupes, il rencontra tout le *djond* de K'ayrawân accompagné d'En-Nad'r ben H'afç et d''Amr ben Mo'â-

---

(1) Sur la révolte d'Ibn el-Djaroûd, cf. notamment *Annales*, p. 145; Nowayri, ap. *Berb.*, I, 389; Fournel, I, 402. — Le premier des gouverneurs Mohallebides ayant été 'Amr (*ou* 'Omar) ben Kabîça, surnommé Hezârmerd, en 151 (*suprà*, p. 85), cette famille détint le pouvoir pendant 27 ans, ainsi que Fournel l'a fait remarquer.

(2) Homme de confiance de Harthema, qui tâcha d'employer la douceur pour séduire Ibn el-Djâroûd (*Berb.*, I, 392; *Nodjoûm*, I, 488; *Annales*, p. 147).

wiya. Alors Ibn el-Djâroûd quitta K'ayrawân, dont il était resté maître pendant sept mois, en y laissant comme lieutenant El-Moferridj ben ʿAbd el-Melik (1). Ensuite Yah'ya ben Moûsa et El-ʿAlâ ben Saʿid se précipitèrent vers K'ayrawân en tâchant de se gagner de vitesse, et le second, qui l'emporta, massacra à son arrivée un certain nombre de partisans d'Ibn el-Djâroûd. Cependant il obéit à l'ordre que lui envoya Yah'ya ben Moûsa d'avoir, s'il ne voulait se conduire en rebelle, à licencier ses troupes. El-ʿAlâ obéit et retourna alors à Tripoli, où Ibn el-Djâroûd l'avait précédé. Celui-ci s'y rencontra avec Yak't'în ben Moûsa, et tous deux se mirent en route pour l'Orient. Ils rencontrèrent alors Harthema ben Aʿyan, qui venait prendre possession du gouvernement de l'Ifrîk'iyya, et à qui El-ʿAlâ avait déjà écrit pour s'attribuer l'honneur d'avoir expulsé Ibn el-Djâroûd de l'Ifrîk'iyya. Harthema, bien qu'il se fût fait précéder par Yah'ya ben Moûsa, accorda une magnifique gratification à El-ʿAlâ ; il fit poursuivre à Ibn el-Djâroûd son voyage vers Baghdâd.

[P. 80] **Gouvernement de Harthema ben A'yan.**

Nommé à ce poste par Hâroûn er-Rechîd, il arriva à K'ayrawân le 1er rebîʿ II (23 juin 795); il traita le peuple avec douceur, ramena le calme et se montra bienfaisant. D'après Ibn H'ammâda, Harthema s'avança avec une armée considérable jusqu'à Tâhert, et Ibn el-Djâroûd, qui marcha contre lui, subit une défaite (2). Les Berbères

(1) Noweyri donne à cet officier le nom de ʿAbd el-Melik ben ʿAbbâs.

(2) Ces derniers mots ne peuvent être, semble-t-il, qu'une allusion aux évènements qui viennent d'être racontés.

se soumirent à Harthema, qui regagna alors K'ayrawân. C'est lui, au dire d'Er-Rak'ik', qui a édifié le grand château bien connu à Monastir.

En 180 (15 mars 796), dans le grand tremblement de terre qui se fit sentir en Égypte, la partie supérieure du phare d'Alexandrie s'écroula [1].

D'après Er-Rak'ik', Harthema, en présence des discussions qui régnaient en Ifrîk'iyya et de l'esprit d'insubordination des habitants, demanda son remplacement au khalife Hâroûn, qui lui écrivit de rentrer en Orient. C'est à ce gouverneur qu'on doit les fortifications de Ṭripoli.

Gouvernement de Moh'ammed ben Mok'âtil 'Akki.

Le khalife remplaça Harthema par Moh'ammed ben Mok'âtil ben H'akîm de la tribu d'ʿAkk, qui rejoignit son poste en ramad'ân 181 (octobre-novembre 797). Frère de lait d'Er-Rechîd et fils d'un des grands de la cour, ce gouverneur, par sa conduite peu louable, se créa une situation difficile et s'attira l'hostilité du *djond*. L'un des moindres faits honteux qu'on raconte de ce méchant homme, c'est qu'il osa s'en prendre au saint renommé, à l'homme pieux par excellence El Behlewân ben Râchid et le fit fouetter sans raison, puis emprisonner, ce dont mourut ce personnage. On raconte encore qu'il s'appropria la solde du *djond*, vis à vis de qui il se livra, de même que vis à vis du peuple, à des actes tyranniques. Alors le kâïd Felâh, à la tête des troupes khorâsâniennes et syriennes, fit si bien, qu'on s'accorda à reconnaître

(1) Le même fait est rappelé par Ibn el-Athir, VI, p. 104. Ce phare est l'objet de légendes dont il est parlé, entre autres auteurs, par Masʿoûdi, *Prairies d'or*, II, 431.

Makhled ben Morra [1] Azdi, et Temmâm ben Temîm Temîmi, gouverneur de Tunis, se mit en campagne contre Ibn Mok'âtil.

[P. 81] **Révolte de Temmâm ben Temîm Temîmi.**

A la mi-ramad'ân 183 (mi-octobre 799), Temmâm, à la tête de plusieurs officiers et de soldats des *djond* de Syrie et du Khorâsân, s'étant avancé de Tunis contre K'ayrawân, Ibn Mok'âtil marcha contre lui, mais fut défait et dut se replier sur K'ayrawân, où, abandonnant l'hôtel du gouvernement, il se fortifia dans un autre hôtel qu'il avait fait construire. Temmâm, qui avait continué d'avancer, vint camper derrière la porte d'Aboû'r-Rebîᶜ, et le lendemain, mercredi 25 ramad'ân 183 (29 octobre 799), pénétra dans la ville, dont on lui ouvrit les portes. Il garantit à Ibn Mok'âtil que sa vie et celle des membres de sa famille seraient respectées, de même que ses biens. Ce chef avait, jusqu'à son expulsion de K'ayrawân, gouverné pendant deux ans et dix mois.

Par suite de sa révolte, Aboû'l-Djahm Temmâm ben Temîm, aïeul d'Aboû'l-ᶜArab ben Temîm, lequel est auteur de plusieurs ouvrages, exerça l'autorité en Ifrîk'iyya, mais sans avoir reçu l'investiture du khalife. A la suite de son entrée à K'ayrawân, Ibn Mok'âtil, à qui il avait fait quartier, quitta la ville et se retira vers Tripoli. Il fut rejoint en route par une troupe de Khorâsâniens où figurait T'arh'oûn, chef de ses gardes, et il put ensuite, grâce au consentement unanime des habitants, pénétrer dans cette ville. Mais alors Ibrâhîm ben el-Aghlab, qui

(1) Ou, d'après Noweyri, Morra ben Makhled.

était émir du Zâb, s'avança de ce pays contre Temmâm, qui exerçait l'autorité à K'ayrawân, et que cette nouvelle fit retirer à Tunis. Ibn el-Aghlab étant entré à K'ayrawân, se rendit aussitôt à la grande mosquée ; il avait la parole facile et éloquente, et, montant en chaire, il déclara à la population n'être venu que pour secourir Ibn Mok'âtil, qui était le chef mis à leur tête par le Prince des croyants. De plus, il écrivit au gouverneur expulsé ce qu'il venait de faire pour lui, en insistant pour qu'il opérât son retour. Ibn Mok'âtil revint en effet s'installer avec ses partisans à K'ayrawân. Mais comme il passait un jour dans la rue, une femme lui cria de sa fenêtre : « Rends grâces à Ibrâhîm [P. 82] ben el-Aghlab, qui t'a rendu le pouvoir en Ifrîk'iyya ! » et ce reproche lui fut très sensible.

De son côté, Temmâm ben Temîm, qui était à Tunis, dit à ses compagnons : « Sans doute l'Aghlabide a restauré Ibn Mok'âtil ; mais les partisans de celui-ci ont eu grand' peur lors de notre attaque, et quand ils apprendront que je pars de Tunis (pour les attaquer de nouveau), ils me livreront leur chef et viendront à moi. Lui-même est trop envieux pour appliquer les conseils que lui donne Ibrâhîm ben el-Aghlab. » Or, d'autre part, la population se disait qu'après avoir été débarrassée d'Ibn Mok'âtil, elle se trouvait, par le fait d'Ibrâhîm, de nouveau livrée à l'injustice, et qu'il valait mieux mourir que continuer de vivre sous un gouvernemeut pareil. Le résultat de ces réflexions fut qu'on se porta auprès de Temmâm pour lui demander aide. Ce dernier se trouva alors, par suite du grand nombre de ses partisans, tout disposé à réentamer la lutte, et il écrivit à son adversaire en ces termes : « Si Ibrâhîm ben el-Aghlab a

restauré ton autorité, ce n'est ni à cause de ta générosité à son égard, ni à cause de la fidélité au khalife dont il fait parade; c'est simplement qu'il craignait qu'en apprenant sa conquête tu ne fisses entendre des réclamations, qui, repoussées, le mettaient en état de rébellion contre le khalife, et qui, écoutées, donnaient à autrui le résultat de ses efforts. Aussi t'a-t-il invité à revenir pour t'envoyer à la mort. Mais demain tu sauras positivement ce dont notre attaque d'hier t'a donné seulement un avant-goût. » La lettre finissait par ces deux vers :

[T'awîl] Ibrâhîm en restaurant ton pouvoir n'a pas agi par esprit de fidélité, mais dans le but de te faire périr. Si tu avais, ô fils d''Akk ! l'intelligence de te rendre compte de sa perfidie, tu n'accepterais pas.

Ibn Mok'âtil, après avoir lu cette lettre, la remit à Ibn el-Aghlab, qui s'écria en riant : « Est-il assez faible d'intelligence, cet ennemi de Dieu ! » La réponse suivante fut rédigée : « De la part de Moh'ammed ben Mok'âtil au traître Ibn Temîm. J'ai reçu ta lettre, qui m'a prouvé ton peu de jugement, et j'ai compris ce que tu dis d'Ibn el-Aghlab. Ton avertissement fût-il vrai, ce n'est pas auprès d'un homme traître à Dieu et au khalife qu'on va chercher conseil ; si c'est une ruse que tu as voulu employer, sache que la pire est celle dont on s'aperçoit !» A la fin de la lettre se trouvaient ces deux vers :

[P. 83 ; t'awîl] J'espère que si demain tu rencontres Ibn el-Aghlab, ta destinée sera d'être défait et tué ; car tu affronteras un héros qui s'élance dans la mêlée escorté par la mort et qui soutient de sa lance une gloire héréditaire.

Temmâm alors ayant quitté Tunis à la tête d'une armée

considérable, Ibn Mok'âtil ordonna à tous ceux qui lui obéissaient de marcher sous les drapeaux d'Ibn el-Aghlab. A la suite d'une rencontre acharnée où il eut le dessous, Temmâm retourna à Tunis, et Ibn Mok'âtil rentra à K'ayrawân pendant que, d'après ses ordres, Ibn el-Aghlab poursuivait sa marche sur Tunis (1).

En moh'arrem 184 (février 800), l'armée partit de K'ayrawân pour aller mettre le siège devant Tunis. A cette nouvelle, Temmâm, qui était dans cette ville, demanda et obtint quartier d'Ibrâhîm, qui fit avec lui son entrée à K'ayrawân le vendredi 8 moh'arrem.

Gouvernement d'Ibrâhîm ben el-Aghlab ben Sâlim ben 'Ik'âl Temîmî.

L'acte d'investiture envoyé par Er-Rechîd parvint à Ibrâhîm dans la seconde décade de djomâda II 184 (mi-juillet 800). Cette pièce faisait allusion à des fonctions remplies antérieurement par eux en Ifrîk'iyya, car, en effet, Er-Rechîd avait mis Ibrâhîm à la tête du Zâb, c'est-à-dire du Djerîd (2), tandis qu'Ibn Mok'âtil gouvernait l'Ifrîk'iyya. Ibrâhîm était versé dans le droit et la littérature ; il pratiquait la poésie, avait la parole facile, était un homme sage, brave, énergique, décidé, versé dans l'art et les stratagèmes de la guerre, au cœur hardi et à la langue libre. Nul ne gouverna l'Ifrîk'iyya mieux ni plus sagement, ne ménagea autant la population, ne respecta davantage sa parole ou les règles de l'honneur. Aussi les tribus berbères se soumirent-elles, de sorte

(1) Cf. le récit des *Annales* (p. 156 et les ouvrages cités).

(2) Sur cette nomination, cf. *Annales*, 149 ; *Ibn Wâdhih historiæ*, II, 497 ; Fournel, I, 407.

que le pays jouit complètement des bienfaits de la paix et de l'ordre quand El-ʿAkki en eut été éloigné.

Ibrâhîm avait reçu des leçons de Leyth ben Saʿd (1), qui avait pour lui beaucoup d'estime et de qui il reçut Djelâdjil, esclave qui fut la mère de son fils [Ziyâdet Allâh]. Leyth d'ailleurs [P. 84] avait un jour prédit que son élève irait loin. Ce prince avait de grands mérites et laissa après lui des traces louables. Il fit la guerre à Râchid, émir du Gharb et affranchi d'Idrîs le Hasanide; diverses rencontres eurent lieu entre lui et ce chef, dont le pouvoir avait pris de l'extension.

Voici, entre autres vers d'Ibrâhîm, ceux qu'il fit à propos de sa famille qui était restée en Egypte :

[Basît] Je n'avais pas fait un mille, je n'avais pas franchi une étape que déjà ton souvenir me tenait toujours la tête baissée; puis quand, la nuit venue, je contemplais les étoiles, il m'étreignait presque aussi douloureusement que la mort.

Devenu gouverneur de l'Ifrîk'iyya, il se débarrassa de tous les fauteurs de désordres et fit sentir la fermeté de sa main ; il livra aux Berbères des combats trop longs à raconter, et les Arabes k'oreychites furent l'objet de ses bienfaits.

En 185 (19 janv. 801), il commença à bâtir la ville de l'Ancien Château (*el-k'açr el-k'adîm*), qui devint ensuite le séjour des Benoû'l-Aghlab (2). Dans ce lieu, qui était situé à trois milles de K'ayrawân et qui fut acheté aux

(1) Sur ce célèbre traditionniste, mort en 175, voir Bekri, p. 12 ; Ibn Khallikân, II, 543, etc.

(2) Sur cette ville, d'abord nommée ʿAbbâsiyya, cf. *Annales*, 157. Bekri en fait remonter la fondation à l'année 184 (p. 70).

Benoû T'âloût, il fit secrètement transporter les approvisionnements d'armes et autres, puis il installa à proximité ses esclaves noirs et à l'intérieur tous ses serviteurs de confiance. Il savait le Koran par cœur et le connaissait bien. Il eut à livrer plusieurs combats à [Hamdîs ben ʿAbd er-Rahmân] El-Kindi, qui se révolta à Tunis, en même temps que la guerre sévissait entre El-Ma'moûn et El-Emîn après la mort d'Er-Rechîd.

C'est en la même année, rapporte Tabari, que la foudre tomba en la Sainte mosquée (Mesdjid harâm, à la Mekke) et tua deux hommes.

En 186 (9 janvier 802), Hâroûn er-Rechîd se mit à la tête du pèlerinage, emmenant avec lui ses deux fils Moh'ammed Emîn et ʿAbd Allâh el-Ma'moûn, ses généraux, ses vizirs et ses kadis. Il désigna ʿAbd Allâh en qualité d'héritier présomptif. « Er-Rechîd, dit T'abari, avait, en chaʿbân 173, attribué ce titre à Moh'ammed et lui avait donné le surnom d'Emîn ; en outre, en 175, il lui avait donné la Syrie et l'Irâk. Puis en 183, à Er-Rak'k'a, il fit prêter serment en cette qualité à ʿAbd Allâh el-Ma'moûn, qu'il investit du gouvernement des régions qui s'étendent de Hamadân jusqu'à l'Extrême-Orient. En 186, après avoir accompli les diverses cérémonies du pèlerinage, il adressa à El-Ma'moûn deux rescrits, l'un lui énumérant les devoirs qui lui incombaient dans l'administration des provinces qui lui étaient confiées, [P. 85] ainsi que les propriétés et les richesses qu'il lui attribuait ; l'autre reproduisant le serment de fidélité prêté à Ma'moûn par Emîn, par les grands et par le peuple, et dont attestation avait été dressée dans le Saint temple. Il en fit donner lecture à Ma'moûn et à Emîn et en fit prendre acte par les assistants, Hâchemi-

tes et autres, après quoi il fit suspendre cette pièce dans la Ka'ba. Mais elle se détacha et tomba par terre, ce qui fit dire que ces dispositions seraient promptement violées avant même d'être mises à exécution[1] .»

En 187 (29 décembre 802), Ibrâhîm ben el-Aghlab étant gouverneur d'Ifrîk'iyya, comme [nous l'avons dit ?], Er-Rechîd fit exécuter Dja'far ben Yah'ya et anéantit la famille des Barmékides.

En 188 (19 décembre 803), Ibrâhim ben Djebrîl entreprit, par ordre de Hâroûn, une incursion sur le territoire des Roûm, où il pénétra par le *derb* (défilé) de Çafçâf. Le patrice Nicéphore, qni s'était mis en marche pour le repousser, reçut ensuite contre-ordre et battit en retraite : mais il passa à proximité d'un corps d'armée musulman qui l'attaqua, le battit et lui tua 40,700 hommes, et lui enleva quatre mille bêtes de somme[2].

En 189 (7 décembre 804), Er-Rechîd se transporta à Rey et envoya l'eunuque (خادم) H'oseyn en Tabaristân, porter à Merzebân[3], chef du Deylem, la promesse qu'il lui serait fait grâce. Cette promesse fut réalisée pour lui ainsi que pour d'autres. C'est à propos de ce déplacement de Hâroûn qu'Aboû'l-'Atâhiya[4] a dit :

[Sarî'] L'homme sûr à qui Dieu a confié ses créatures est venu, poussé par la piété filiale, au lieu qui le vit naître,

---

(1) Cet incident est aussi rapporté dans les *Prairies d'or*, VI, 326. Cf. Ibn Wâdhih, II, 501.

(2) Cf. Weil, II, 159; Ibn el-Athir, VI, 230.

(3) C'est-à-dire Merzebân ben Djostân (Ibn el-Athîr, VI, 131).

(4) Sur ce poète, mort en 211, voir *Chrest.* de Sacy, I, 34; Ibn Khallikân, I, 202; *Aghâni*, III, 126, etc. Les deux vers qui suivent sont aussi cités par Ibn el-Athir (VI, 132), mais ne figurent pas dans le divan d'Abou'l-'Atâhiya publié à Beyrout en 1887.

pour rétablir l'ordre à Rey et dans ses dépendances et y verser de sa main le bien sans compter.

En la même année intervint avec les chrétiens un traité relatif au rachat des prisonniers, de sorte que tous les captifs musulmans recouvrèrent la liberté.

En 190 (26 novembre 805), Rechid opéra la conquête de la ville chrétienne d'Héraclée. « La ville était prise, raconte l'interprète Chebil, quand je vis que la porte était ornée d'une plaque de marbre où figurait une inscription dans la langue des vaincus et que je me mis à lire, tandis qu'à mon insu le khalife me regardait. [P. 86] En voici le sens : O homme, saisis l'occasion avant même qu'elle soit possible ; ne confie tes affaires qu'aux gens compétents ; ne verse pas dans le péché par suite d'un excès de joie ; ne te préoccupe pas du jour à venir, car s'il est dans ta destinée de vivre, Dieu pourvoira alors à ta nourriture ; ne sois pas de ceux que séduit le plaisir de thésauriser, car combien n'en a-t-on pas vu qui ne l'ont fait que pour le mari qui leur succède, combien n'y en a-t-il pas qui ne s'imposent des privations que pour grossir le trésor d'autrui ! (1) »

En 191 (16 novembre 806), Er-Rechid mit à la tête de l'expédition d'été (contre les chrétiens) Harthema ben A'yan, à qui il adjoignit 30,000 hommes du *djond* du Khorâsân. En la même année, il fit démolir les églises des pays frontières. Depuis cette date jusqu'à 215 (27 février 830), l'expédition faite chaque été par les musulmans fut suspendue.

(1) Sur cette campagne, voir Weil, II, 160 ; Ibn el-Athîr, VI, p. 133 ; Mas'oûdi, *Prairies d'or*, II, 340, etc. Ce dernier auteur rappelle également le texte de cette inscription et orthographie *Chibl* le nom de l'interprète.



La nuit du vendredi au samedi 3 djomâda II 193 (20 mars 809), Hâroûn er-Rechîd mourut à Toûs en Khorâsân ; il eut pour successeur son fils Moh'ammed Emîn. Ibrâhîm ben el-Aghlab, confirmé par le nouveau khalife dans son gouvernement d'Ifrîk'iyya, mourut dans l'exercice de ses fonctions à K'ayrawân dans la dernière décade du mois de chawwâl 196 (3-13 juillet 812), à l'âge de 56 ans et après avoir gouverné l'Ifrîk'iyya pendant douze ans et quelques mois [1].

En 196 (22 septembre 811), le gouvernement de cette province passa entre les mains d'ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, qui était à Tripoli à la mort de son père Ibrâhîm. Mais son frère Ziyâdet Allâh prit le pouvoir au nom de l'absent, lui prêta serment de fidélité et en fit faire autant par les membres de leur famille, par les guerriers et les serviteurs, et en informa ʿAbd Allâh.

En 197 (11 septembre 812), Aboû'l-ʿAbbâs ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab arrivant de Tripoli fut accueilli par son frère Ziyâdet Allâh, qui lui remit le pouvoir. ʿAbd Allâh néanmoins traita toujours Ziyâdet Allâh fort mal; il dépréciait ses actes et poussait ses propres commensaux à ne pas lui épargner les injures, et pourtant Ziyâdet Allâh lui témoigna toujours beaucoup de considération et d'honneur, agissant de la manière la plus correcte et ne laissant paraître aucun changement dans ses sentiments ni nulle trace de ressentiment. ʿAbd Allâh voulait [P. 87] commettre un acte de cruelle tyrannie sur ses sujets, mais Dieu ne lui en laissa pas le temps. Il était aussi bel homme que ses

(1) Il mourut le 21 chawwâl, après 12 ans, 4 mois et 10 jours de gouvernement (Noweyri, *l. l.* 403).

actes étaient méchants et tyranniques. Entre autres faits dont l'Ifrik'iyya eut à subir l'arbitraire scandaleux, il cessa de prélever la dîme en nature et la fixa, sans égard au produit de la récolte, à huit dinars ; il imposa de même d'autres contributions tyranniques qui éprouvèrent fort la population.

Le 25 moharrem 198 (24 septembre 813), Emîn ben er-Rechîd fut mis à mort par Ibn T'âhir, qui était au service de son frère Maᶜmoûn. Celui-ci devenu khalife confirma ᶜAbd Allâh ben el-Aghlab dans son gouvernement. Le vertueux H'afç ben H'omeyd passa alors avec d'autres hommes de bien d'El-Djezîra (*ou* Cherik) en Ifrik'iyya ; ils se rendirent auprès d'ᶜAbd Allâh et lui adressèrent de sages avertissements, tant au point de vue de la religion qu'à celui de la conduite à tenir à l'égard des fidèles. Mais il repoussa dédaigneusement leur avis, et ces hommes le laissant à l'Ancien Château (*k'açr k'adîm*) se dirigèrent le cœur ulcéré vers K'ayrawân. Ils étaient arrivés au Wâdi'l-k'aççârîn quand H'afç ben H'omeyd parla ainsi à ses compagnons : « Si nous avons perdu tout espoir du côté de la créature, il n'en est pas de même du côté du Créateur : invoquez le Seigneur avec ferveur et demandez-lui la fin de la tyrannie dont souffrent les fidèles ; s'il nous permet de lui adresser des prières, c'est qu'il est disposé à les exaucer. » Tous alors firent leurs ablutions, puis l'on arriva au Kodyat Roûh'. H'afç fit alors une prière de deux *rekᶜa*, et des invocations furent adressées à Dieu pour qu'il mît un terme aux violences d'Aboû'l-Abbâs et délivrât les musulmans de lui. On dit qu'alors un abcès se déclara sous l'oreille de ce prince, qui mourut le sixième jour après cette prière. Au témoignage de gens qui assistèrent au lavage de son cadavre,

ce corps qui avait été si beau ressemblait, quand il fut déshabillé, à celui d'un esclave noir ; telle fut la conséquence de sa honteuse conduite (1). Il mourut dans la nuit du jeudi au vendredi 6 dhoû'l-hiddja 201 (25 juin 817), après un règne de cinq ans et quelques mois.

En 201 (29 juillet 816), les habitants de Baghdâd mirent à leur tête Mançoûr ben el-Mahdi, en qualité de lieutenant de Ma'moûn et en attendant que celui-ci arrivât en personne ou leur envoyât quelqu'un de son choix. Divers combats précédèrent et suivirent cette élection.

[P. 88] On a vu que c'est en cette même année que mourut Ibn el-Aghlab, à qui son frère Ziyâdet Allâh succéda sur le champ.

Gouvernement de Ziyâdet Allâh ben el-Aghlab en Ifrîk'iyya.

Ce prince, qui avait pour prénom Aboû Moh'ammed et qui est le premier gouverneur Aghlabide du nom de Ziyâdet Allâh, fut intronisé le vendredi 23 dhoû'l-hiddja (1). Il traita le *djond* sans aucun ménagement, et les exécutions auxquelles il fit procéder de plusieurs des membres de ce corps, ainsi que les mauvais procédés auxquels il le soumit, provoquèrent le soulèvement, à Fahç Aboû Çâlih' (2), de Ziyâd ben [Sahl, surnommé Ibn] eç-Çak'labiyya. Celui-ci fut, il est vrai, mis en fuite par Sâlim ben Sawâda, qui fut envoyé contre lui, mais il y

---

(1) Ce récit est conforme à celui de Noweyri ; Ibn el-Athir rapporte deux versions contradictoires (*Annales*, 160 et 181).

(1) Il faut probablement lire *le* 7, ainsi que l'a fait remarquer Fournel (I, 479, n. 5).

(2) Ce lieu est encore cité ailleurs (*Annales*, p. 32 ; Wüstenfeld, *G. d. Fatim. Chal.*, 77).

eut ensuite une insurrection générale provoquée par la dureté de Ziyâdet Allâh à l'égard du *djond*, par les nombreuses exécutions dont furent l'objet ceux qui le composaient et par le peu d'égards qu'il leur témoignait. Ces manières de faire étaient causées par la méfiance en laquelle il les tenait à cause des attaques qu'ils avaient dirigées contre ses prédécesseurs et de leur opposition à son père. Il se montrait surtout sanguinaire et méchant quand il était en état d'ivresse. Ces soulèvements du *djond* et d'autres amenèrent plusieurs rencontres, si bien que, craignant pour sa vie, il mit en état de défense l'Ancien Château et n'en bougea plus, ainsi qu'il sera dit plus loin.

En 202 (19 juillet 817), El-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab se rendit, par peur de son frère Ziyâdet Allâh, en Orient. Ce prince, en effet, était le frère germain d'Aboû'l-ʿAbbâs ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm, qui avait, tout le temps de son règne, traité sans égards Ziyâdet Allâh et excité ses intimes à médire de lui. Ziyâdet Allâh étant arrivé au pouvoir, reçut la visite d'El-Aghlab, qui lui demanda l'autorisation de faire le pèlerinage. Elle lui fut accordée et il partit en emmenant les deux fils de son frère, Aboû Fehr Moh'ammed et Aboû'l-Aghlab Ibrâhîm, [P. 89] qui étaient alors tout jeunes l'un et l'autre. Après s'être rendu à la Mekke, il se fixa en Orient.

Ziyâdet Allâh avait pour vizir et ministre dirigeant El-Aghlab ben ʿAbd Allâh, connu sous le nom de Ghalboûn.

En 203 (8 juillet 818), Aboû ʿAbd Allâh Asad ben el-Forât ben Sinân[1], client des Benoû Soleym et l'un

(1) Sur ce personnage, voir Ibn Khallikân (II, 132, n., où cette nomination de kâdi est placée à l'année 202); *Annales*, p. 187.

des auditeurs de Mâlek ben Anas, fut nommé kadi à K'ayrawân. Cette nomination fut un coup sensible pour le kadi Aboû Moh'riz, dont l'autorité se trouva ainsi partagée, alors que jamais on n'avait vu deux kadis exercer simultanément.

Aucun évènement saillant n'eut lieu ni en 204 ni en 205.

En 206 (5 juin 821), les musulmans commandés par Moh'ammed ben ʿAbd Allâh Temîmi, opérèrent une descente dans l'île de Sardaigne, puis ils se retirèrent après avoir causé aussi bien que subi diverses pertes [1].

En 207 (26 mai 822), Ziyâd ben Sahl se révolta contre Ziyâdet Allâh, marcha contre Bâdja et la tint assiégée pendant quelques jours. Des troupes envoyées par Ziyâdet Allâh le mirent en fuite, tuèrent ses compagnons de révolte et pillèrent ce qu'ils avaient [2].

En la même année, mourut El-Yasaʿ ben Aboû'l-K'âsim, prince de Sidjilmâssa, après quoi les habitants mirent à leur tête Elyâs el-Montaçir ben Aboû'l-K'âsim, frère du défunt, et précédemment déposé par eux [3].

En 208 (15 mai 823), ʿAmr ben Moʿâwiya K'aysi, gouverneur au service de Ziyâdet Allâh, leva l'étendard de la révolte à El-K'açreyn et se rendit maître de cette région [4]. Il avait deux fils, H'obâb et Simʿân [5], dont le premier lui dit: « Tu t'es lancé dans une grosse affaire

---

(1) Ce paragraphe est traduit dans la *Biblioteca* (II, 4); cf. *Annales*, 182 et 196.

(2) Voir ci-dessus, p. 118; *Annales*, p. 182.

(3) Cf. *Annales*, p. 198 et la note.

(4) Ibn el-Athir passe sous silence cette révolte, dont, au dire de Noweyri, celle de Mançoûr Tonbodhi ne fut que la suite. El-K'açreyn est à une trentaine de lieues O. S. O. de Kayrawân (table géog. de l'*H. d. Berb.*; Fournel, I, 482, n. 2).

(5) Habbâb et Soknân, d'après Noweyri et Ibn Khaldoun.

où ta tête est en jeu, et tu n'es pas de ceux qui en peuvent venir à bout; ni troupes ni approvisionnements ne te serviront de rien. Reprends tes anciennes occupations et prie Dieu de te conserver la vie ». Mais son père lui fit donner deux cents coups de fouet et persista dans ses projets. Une nombreuse armée que Ziyâdet Allâh [P. 90] fit marcher contre lui le serra de près pendant quelques jours, puis il fut reçu à composition avec ses fils, et on les amena à Ziyâdet Allâh, qui était à boire avec quelques-uns de ses principaux parents et qui les fit emprisonner en attendant qu'il prît une décision à leur égard. Aussitôt après entra Aboû ʿAmmâr, bouffon qui était attaché à son service et à qui il demanda ce qu'on disait: « On dit, répondit le bouffon, que le seul motif qui t'empêche de faire exécuter ʿAmr ben Moʿâwiya, c'est la crainte de voir les Kaysites assaillir ton oncle à Miçr ». Ces paroles restèrent dans la tête du prince, qui continua encore de boire quelque temps, puis, se tournant vers son vizir Ghalboûn, il lui dit de faire transférer les trois captifs de sa prison à lui dans la prison gouvernementale. Au milieu de la nuit il se rendit le sabre à la main dans ce dernier lieu et massacra ʿAmr ben Moʿâwiya, puis regagna le palais. Il fit ensuite venir les deux fils de la victime et ordonna de mettre H'obâb à mort: « Prince, dit celui-ci, je ne mérite pas ce sort, car tu sais que les avis que j'ai adressés à mon père à propos de sa rébellion m'ont valu des coups de fouet. — Sans doute, répondit Ziyâdet Allâh, mais je sais que tes sentiments à mon égard ne sont pas amicaux » ; et il le fit décapiter, mais laissa en vie Simʿân, le fils cadet. Le lendemain matin il fit placer les têtes des deux victimes sur un bouclier, et les présentant à Simʿân, il lui demanda

s'il les reconnaissait : « Oui, dit le malheureux, je reconnais bien ceux sans lesquels la vie n'aura plus d'agrément pour moi ». Les trois têtes furent réunies sur un bouclier, et ce jour-là il but par-dessus, pendant qu'il était réuni avec ses commensaux.

En 209 (3 mai 824), Mançoûr [ben Naçr] T'onbodhi s'étant révolté à Tunis (1), Ziyâdet Allâh envoya contre lui trois cents cavaliers bien armés et commandés par Moh'ammed ben H'amza, qui reçut l'ordre de cacher son mouvement, de manière à surprendre Mançoûr à Tunis pour pouvoir s'emparer de lui et le ramener enchaîné. En conséquence, Ibn H'amza se rendit à Tunis, mais n'y trouva pas Mançoûr, qui était alors dans son château de Tonbodha. Il s'installa donc dans l'arsenal et lui envoya le kâdi Chedjra ben ʿIsa et quarante [P. 91] cheykhs de Tunis, chargés de l'adjurer, au nom de Dieu, de rentrer dans la voie de l'obéissance et de lui montrer les conséquences de sa conduite, tant en ce monde que dans l'autre. Mançoûr, en recevant ces députés, se défendit d'avoir commis aucun acte de désobéissance ou tenté quelque révolte ; il se déclara prêt à se rendre avec eux auprès de Ziyâdet Allâh, les invitant seulement à s'arrêter ce jour-là auprès de lui pour qu'il pût les traiter selon leurs mérites. Son offre ayant été acceptée, il envoya à Ibn H'amza et à ses soldats des bœufs, des moutons, du fourrage et quelques charges de vin, en même temps qu'il lui écrivit qu'il le rejoindrait le lendemain en compagnie du kâdi Chedjra. Ibn H'amza, confiant dans cette promesse, fit égorger les animaux qu'on lui envoyait, et sa troupe se mit à manger aussi bien qu'à boire. Mais quand

(1) D'autres donnent la date de 208 (cf. *Annales*, 182 et la n. 3).

la nuit fut venue, Mançoûr emprisonna dans son château le kâdi et les autres envoyés, puis, faisant monter ses soldats sur les montures des prisonniers, il marcha avec eux et avec ses cavaliers sur Tunis, en leur recommandant de ne se trahir par aucun geste ou mouvement jusqu'à leur arrivée à l'arsenal. Quand ils furent à proximité, il fit battre le tambour, et aux cris de *Allâh akbar*, sa troupe fondit sur celle d'Ibn H'amza. La mêlée dura toute la nuit, car les assaillants avaient devant eux de nombreux ennemis, mais ils en vinrent à bout, et ceux-là seuls échappèrent qui se jetèrent à la nage. Cet évènement eut lieu le lundi 24 çafar (26 juin 824). Le lendemain matin le *djond* se rallia à Mançoûr, mais sous certaines réserves : « Nous n'aurons confiance en toi, lui dit-on, et ne croirons que le sultan ne te ramènera pas à lui par des avantages mondains et de l'argent que si, pour t'assurer notre concours, tu teins tes mains du sang de ses partisans et de ses parents. » En conséquence, Mançoûr fit saisir et exécuter le gouverneur de Ziyâdet Allâh à Tunis, Ismâ'îl ben Sâlim ben Sofyân (1), ainsi que Moh'ammed, fils d'Ismâ'îl.

A la nouvelle du massacre de ses soldats et de son gouverneur, Ziyâdet Allâh mit son vizir Ghalboûn à la tête d'un corps d'armée important, en jurant que si un seul des soldats qui en faisaient partie venait à fuir, il subirait sans rémission le dernier supplice. [P. 92] Ghalboûn se mit en marche le 10 rebi' I (10 juillet 824) et arriva jusqu'à la *sebkha* de Tunis, où il se heurta contre

(1) Ibn Khaldoûn (*Aghlabites*, pp. ٢٧ et 99) l'appelle Ismâ'îl ben Sofyân; et Noweyri (ap. *H. des Berbères*, I, 408) Ismâ'î ben Sofyân ben Sâlim.

les troupes que Mançoûr Tonbodhi avait organisées et à la tête desquelles il s'était mis en campagne. Après un long combat, une charge de Mançoûr provoqua la déroute de ses adversaires, le 20 rebîᶜ I (20 juillet). Ghalboûn, vaincu, rejoignit Ziyâdet Allâh et se disculpa en jurant qu'ils s'étaient conduits loyalement et avaient fait tous leurs efforts, mais qu'on ne peut rien contre les décrets divins. Les divers généraux se jetèrent chacun sur une région, dont ils s'emparèrent pour s'y mettre à l'abri du supplice dont Ziyâdet Allâh les avait menacés, de sorte que toute l'Ifrîk'iyya se trouva en feu. Quant au *djond*, il remit la direction de ses affaires à Mançoûr et le reconnut pour chef. Ghalboûn alors se rendit auprès de Ziyâdet Allâh pour lui exposer la situation, ainsi que les dispositions hostiles du *djond*. Ce fut en vain que Ziyâdet Allâh adressa à celui-ci des lettres de pardon, elles ne trouvèrent pas créance et n'amenèrent pas la soumission de ceux à qui elles furent envoyées.

Mançoûr, après sa victoire, se vit rejoindre à Tunis par tout le *djond*, ainsi que par des groupes divers et des troupes recrutées de tous les côtés, et, se mettant à leur tête, il marcha sur K'ayrawân, où il arriva le 5 djomâda I (6 septembre 824). Les deux kâdis Aboû Moh'riz et Asad se portèrent au-devant de lui et entamèrent des pourparlers qui restèrent sans résultat. Mançoûr entoura son camp d'un fossé, puis, après avoir livré à Ziyâdet Allâh maints et maints combats, il abandonna cet emplacement pour s'installer ailleurs. Il se mit alors à restaurer les fortifications de K'ayrawân, dont les habitants lui prêtèrent leur aide aussi bien pour cela que pour combattre. Les hostilités sous les murs de la ville duraient depuis quarante jours quand Ziyâdet Allâh s'avança à la tête des

troupes qu'il avait formées lui-même et comprenant un centre[1] et une aile droite. Mançoûr, malgré la crainte qui l'envahit, dut faire face à l'ennemi, et il fut mis en fuite à la suite d'un combat acharné, où il fut fait des siens un horrible massacre, le 15 djomâda II[2] (13 octobre 824). Ziyâdet Allâh arriva jusqu'à K'ayrawân et fit cesser la lutte, pendant que Mançoûr, fuyant à toute bride, pénétrait dans [P. 93] son palais de Tunis à l'insu de tous. Ziyâdet Allâh accorda un pardon complet à tous les K'ayrawâniens, et se borna, pour les punir, à démolir les fortifications de la ville jusqu'au ras du sol.

En 210[3] (23 avril 825) eut lieu l'affaire de la ville de Sebîba. Les soldats du *djond* dont nous avons dit la révolte provoquée par la défaite qu'ils avaient subie, avaient à leur tête ʿAmir ben Nâfiʿ. Ce général resta vainqueur dans la bataille que lui livra en cet endroit, le 20 moh'arrem (11 mai), Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben el-Aghlab, à qui Ziyâdet Allâh avait confié le commandement de ses troupes. Moh'ammed périt, et les fuyards furent l'objet d'une poursuite qui s'étendit jusqu'à K'ayrawân et qui dura depuis le matin jusqu'après la prière de la nuit close. Quant à Ziyâdet Allâh, il fut vivement affecté de ce nouvel échec, et il se mit à dépenser sans compter pour faire de nouvelles levées. Les révoltés avaient à K'ayrawân leurs familles, que Ziyâdet Allâh

(1) Le copiste a probablement omis « une aile gauche ».

(2) Cette date semble bien être indiquée par la suite des évènements, et ce doit être à tort que Bekri (trad. p. 63) parle du 15 djomâda *premier* (cf. Fournel, *Berbères*, I, 487 ; *Annales*, 185).

(3) En 209, selon Ibn el-Athir, p. 186 ; cf. p. 201. On lit 218 dans Noweyri (*l. l.*, p. 410), mais ce doit être une faute typographique, au lieu de *208*.

avait respectées. Ils demandèrent alors à Mançoûr de trouver quelque moyen de les faire sortir de la ville, et ce chef s'avançant à leur tête vint camper pendant seize jours sous le château; on put ainsi, sans qu'il y eût combat, faire sortir les familles en question. Mançoûr se dirigea alors sur Tunis, et de toute l'Ifrîk'iyya il ne resta plus à Ziyâdet Allâh que Gabès, le Sâh'el, Nefzâwa et Tripoli, qui lui restèrent fidèles et ne cessèrent pas de lui payer régulièrement l'impôt ; Mançoûr était maître du reste du territoire et faisait frapper la monnaie en son nom.

Ziyâdet Allâh reçut alors du *djond* l'invitation de quitter l'Ifrîk'iyya contre la promesse que sa vie et ses biens seraient respectés. Ce prince, dans la situation précaire où il se trouvait, consulta à ce sujet ses parents et ses serviteurs, et Sofyân ben Sawâda lui demanda le pouvoir de disposer, pour gagner Nefzâwa, d'une troupe formée d'hommes qui auraient sa confiance, ce qu'il obtint. Cent cavaliers furent ainsi choisis et payés, et Sofyân se rendit à leur tête à Nefzâwa où il demanda aux Berbères leur concours, qu'ils lui promirent. ʿAmir ben Nâfiʿ marcha alors avec ses partisans [P. 94] sur Nefzâwa et recruta, à son arrivée à Kast'iliya, mille noirs armés de haches et de pelles, puis continuant sa marche sur Nefzâwa, il campa à Tok'yoûs. A cette nouvelle Sofyân marcha contre lui et livra une bataille où le *djond* fut battu et subit des pertes considérables. ʿAmir[1] alors regagna Kast'iliya, où il passa trois fois vingt-quatre heures à y ramasser jour et nuit toutes les

(1) Le texte parle expressément de ce chef et non du « lieutenant de Ziyâdet Allâh » comme le dit Fournel (*Berbers*, I, 491).

richesses qu'il put trouver, et se dirigea ensuite sur K'ayrawân.

En 211 (12 mars 826), ʿAmir ben Nâfiʿ se souleva à son tour contre Mançoûr Tonbodhi, qui lui avait adressé des menaces parce qu'il se livrait à la boisson. ʿAmir travailla donc le *djond* par dessous main, et Mançoûr, installé dans son château de Tonbodha, ignora tout jusqu'au jour où ʿAmir, partant de Tunis, vint l'y assiéger. Mançoûr ayant demandé à se rendre sous la condition qu'il pourrait s'embarquer pour l'Orient, ʿAmir y consentit. Mais Mançoûr au commencement de la nuit s'enfuit secrètement vers Laribus. Le lendemain matin, ʿAmir fila sur les traces de ceux qui tentaient de lui échapper, les rejoignit et les battit. Mançoûr put gagner Laribus et s'y fortifier ; mais le siège qu'en fit ʿAmir finit par fatiguer les habitants, qui mirent en demeure Mançoûr ou de se retirer ou d'être livré par eux à son ennemi. Il put cependant obtenir d'eux un délai pour qu'il pût tenter de s'échapper ; il députa en conséquence à ʿAbd es-Selâm ben el-Moferridj, l'un des principaux du *djond*, et le pria de venir le trouver. Mançoûr, du haut des murailles, lui parla en ces termes : « Telle est donc, hommes du *djond*, la récompense que j'obtiens de vous ! Vous n'ignorez pas cependant que, si je me suis révolté, c'était pour vous. Puisque maintenant les choses en sont là, je te prie, ʿAbd es-Selâm, de tâcher d'obtenir quartier pour moi, de manière que je puisse me retirer en Orient. » ʿAbd es-Selâm le lui promit, et son intervention auprès d'ʿAmir ben Nâfiʿ décida le consentement de celui-ci. ʿAmir fit alors partir Mançoûr en compagnie de cavaliers au chef desquels il donna secrètement l'ordre de se détourner vers la ville de

Djerba [1] et d'y emprisonner celui qu'il conduisait, et cet ordre fut exécuté. Mais quand ʿAbd es-Selâm [P. 95] connut cet acte de trahison, il en conçut du ressentiment, et comme il se trouvait à Bâdja,où commandait Hâchem, frère d'ʿAmir, lui et ses compagnons s'assurèrent de la personne du gouverneur et écrivirent à ʿAmir de rendre Mançoûr à la liberté s'il voulait sauver la tête de son propre frère Hâchem. ʿAmir leur répondit : « Je ne délivrerai pas Mançoûr et vous ferez ce qu'il vous plaira de mon frère, mais vous saurez ce qu'il vous en coûtera. » Au reçu de cette réponse, ils mirent Hâchem en liberté, et ʿAmir fit alors décapiter Mançoûr et son frère H'amdoûn, de sorte qu'il resta seul maître.

En 212 (1er avril 827) Ziyâdet Allâh envoya en Sicile un corps expéditionnaire de sept cents cavaliers, qui y furent transportés sur soixante-dix bâtiments. Le kâdi Asad ben Forât s'étant offert à faire partie de l'expédition, en fut nommé chef par Ziyâdet Allâh, de sorte qu'il reçut de lui à la fois les fonctions de général et celles de kâdi. Il fut suivi par des nobles d'Ifrîk'iyya provenant du *djond*, Arabes, Berbères et Espagnols, par des savants et des gens prévoyants, le tout formant une masse considérable. Partis en rebîʿ I (juin 827), ils attaquèrent les forts et les villes des chrétiens et y enlevèrent un nombre considérable de captifs, de bestiaux et de chevaux, de manière à former un butin considérable. Le kâdi Asad mit le siège devant Syracuse ; il la bloqua par terre et par mer, livra sa flotte aux flammes et tua un certain nombre des habitants. Les approvisionnements et les

---

(1) Ce nom présente des variantes (Noweyri, *l. l.*, p. 410 ; *Annales*, p. 202).

secours nécessaires étaient envoyés d'Ifrîk'iyya, d'Espagne et d'ailleurs (1).

En 213 (21 mars 828) (2), ʿAmir ben Nâfiʿ mourut dans son lit, et Ziyâdet Allâh, à cette nouvelle, déclara que l'ère de la guerre était close. Les fils du défunt obtinrent de Ziyâdet Allâh l'amnistie qu'ils lui demandèrent.

En la même année (3) mourut Idrîs ben Idrîs H'asani, dont l'autorité à Fez et sur les Berbères passa à son fils Moh'ammed. Le nouveau prince nomma son frère gouverneur de Baçra, de Tanger et de leurs territoires, et les régions berbères furent confiées à ses autres frères.

Baçra était une ville grande et ancienne, nommée Baçra du lin (*Baçrat el-kettân*) parce qu'au début on y trafiquait presque exclusivement à l'aide de ce produit, et aussi H'amrâ', parce que le sol en est rouge. Les murs, bâtis en pierres et briques crues (4), étaient percés de dix portes. La grande mosquée avait sept nefs. On y remarquait deux grands bains ; le cimetière principal était situé [P. 96] à l'est, et l'autre, à l'ouest, s'appelait cimetière de K'od'âʿa. L'eau étant saumâtre, on n'employait pour la boisson que celle provenant d'un grand puits situé près de la porte [principale] de la ville et appelé puits d'Aboû Delfâ (5). Les femmes l'emportaient sur toutes celles du Maghreb par leur perfection de formes et

---

(1) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca* (II, 5 ; comparez le récit du *Moʿdjam*, ib., I, 201, et les *Annales*, p. 187).

(2) Sur cette date, cf. *Annales*, 203.

(3) Ailleurs on lit 214 (*Annales*, 205, et la note). — Sur le partage opéré par Mohammed ben Idrîs, voir *ib.*

(4) Le mot طوب du texte, signifie, dans certaines régions, *brique cuite*, et ailleurs *brique crue* (de Sacy, *Abdollatif*, p. 302).

(5) Dans Bekri (p. 251, texte p. 110), Bîr Ibn Dhelfâ.

leur beauté éclatante. C'est d'elles qu'Ah'med ben Fath' Tâherti a dit dans un poème consacré à louer Aboû'l-ʿAych H'asani (1) :

[Kâmil] La beauté parfaite, agrémentée d'un teint blanc et rosé, n'existe que chez la musicienne de Baçra : ses œillades versent un vin (capiteux), ses joues sont rosées et sa taille est fine.

La fondation de Baçra remonte à la même époque, ou à peu près, que celle d'Azîla (2). De cette ville au Château des Kotâma, autrement dit Château d'ʿAbd el-Kerîm, il y a une étape. Elle est aussi à une étape de la ville de Djenyâra (3), qui était, dit-on, située sur le Wâdi Seboû, à une étape de Fez ; mais il y a aussi une autre route qui va de Baçra à Fez. Jusqu'au Wâdi Wargha on compte une étape, et de là jusqu'à Mâsina il en faut encore une. Cette dernière ville est celle d'ʿIsa ben H'asan H'asani, connu sous le nom d'El-H'addjâm. On arrive ensuite à la ville de Sedâk, résidence de Khalloûf ben Moh'ammed (4) Meghîlî, puis à Fez, ce qui fait sept étapes.

---

(1) Bekri appelle le poète, Ah'med ben Fath Tâherti, connu sous le nom d'Ibn el-Kharrâz, et le prince à qui il adressa ses vers, Aboû'l-ʿAych ben Ibrâhim ben el-K'âsim. De cette pièce il reproduit six vers, dont nous avons ici les deux premiers, avec variantes ; dans le dernier, le nom du prince est écrit ʿIsa, ce qui prouve qu'il est question d'Aboû'l-ʿAych ʿIsa ben Idris, bien que Bekri l'appelle Aboû'l-ʿAych ben Ibrâhim ben el-K'âsim (p. 251).

(2) Ces détails relatifs à Baçra paraissent être extraits de Bekri (trad., p. 250 et s. ; cf. *Istibçar*, trad., p. 139). Quant à Edrisi, il ne consacre à cette ville qu'une très courte notice (trad. Dozy-de Goeje, p. 202).

(3) Autrement nommée H'annâwa (Bekri, p. 252).

(4) *Ahmed* dans la trad. de Bekri, p. 253, et محمد dans le texte, p. 111.

En redjeb (septembre-octobre) de la même année, mourut Asad ben el-Forât, alors occupé à assiéger Syracuse. Après sa mort, les ôtages chrétiens qu'il détenait s'enfuirent, et la mort causa des ravages dans les troupes musulmanes, ce dont elles furent fort affectées. Elles mirent alors à leur tête Ibn Aboû'l-Djawâri [1].

En 214 (10 mars 829) mourut le kâdi Aboû Moh'riz Kilâbi. En la même année arrivèrent d'Espagne en Sicile trois cents bâtiments sur lesquels se trouvait Açbagh ben Wekîl surnommé Ferghaloûch [2]. Quand les musulmans assiégés dans cette île connurent l'arrivée de leurs frères, ils leur demandèrent du secours, qui leur fut promis.

En 215 (27 février 830) eut lieu la campagne [P. 97] entreprise par Ferghaloûch et les autres officiers arrivés avec lui sur la flotte. Après avoir pris diverses forteresses et avoir fait du butin et des prisonniers, ils reçurent une demande de secours de la part des musulmans installés dans l'île et ils y répondirent affirmativement, mais en stipulant que l'autorité serait exercée par Ferghaloûch. Cela convenu, on se mit en campagne et, tout en prenant divers forts, on arriva jusqu'à Mineo, à la grande joie des musulmans qui y étaient enfermés, après quoi on brûla et ruina cette ville. De là les musulmans se portèrent sur Ghalwâliya [3], qui fut assiégée et

---

(1) Amari (*Biblioteca*, II, p. 5 de la trad.), reproduisant ce paragraphe, a définitivement adopté la lecture « Ibn el-Djawâri ».

(2) Ferghaloûch Hawwâri, dont le nom se retrouve aussi chez Noweyri (ap. *Bibl.*, trad., II, 119), était probablement un soldat de fortune.

(3) Amari rapproche ce nom soit de la Ghalyâna (Gagliano) de Belâdhori soit de la *Callonianis* de l'Itinéraire d'Antonin (*Bibl.* II, p. 6).

conquise ; mais la peste s'y déclara et emporta un certain nombre de fidèles, parmi lesquels Ferghaloûch et plusieurs officiers. On battit alors en retraite, mais l'ennemi entama la poursuite et il y eut beaucoup de monde tué, ce dont le récit serait long ; puis les navires furent remis en état pour cingler vers l'Espagne.

En la même année, Saʿîd ben Idrîs exerça son autorité sur la ville de Nokoûr [1].

En 216 (17 février 831), il y eut une collision sanglante en Ifrîk'iyya entre Mot'îʿ Sehmi et Ismâʿîl ben eç-Çamçâma ; celui-ci resta vainqueur et mit en déroute les partisans de Mot'îʿ, lequel fut tué. Aboû Fehr devint gouverneur de la Sicile.

En 217 (6 février 832), Aboû Fehr Moh'ammed ben ʿAbd Allâh Temîmi se rendit d'Ifrîk'iyya en Sicile, d'où s'enfuit ʿOthmân ben K'orhob.

En 218 (26 janvier 833), Fad'l ben Aboû'l-ʿAnber se révolta à Tunis, d'où il chassa la cavalerie de Ziyâdet Allâh et dont il se rendit maître. Cette ville fut reprise par Aboû Fehr Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben el-Aghlab à la tête d'un fort corps d'armée. Le vertueux juriste ʿAbbâs ben el-Welîd y fut tué [2].

En 219 (15 janvier 834), Ziyâdet Allâh accorda une amnistie générale à tous ceux qui, étant sortis de Tunis lorsqu'était entré Aboû Fehr, la réclamèrent, et cette mesure ramena le calme. On comptait [parmi eux] les deux fils d'Aboû Selama, ʿAbd er-Rah'mân et ʿAli, ainsi

---

(1) Bekri (pp. 212 et 213) et l'*Istibçâr* (p. 45) attribuent la fondation de Nokoûr, à une date antérieure à la conquête de Moûsa ben Noçayr, à Saʿîd ben Idrîs ben Çâlih'. Edrisi (p. 199 et 205) l'appelle Nokoûr ou Boûzkoûr. Le *Merâçid* n'en parle pas.

(2) Cf. *Annales*, p. 207 ; *H. des Berbères*, I, 411.

qu'Aboû'l-Ghorâb [1], qui étaient des poètes de talent, et ʿAbd er-Rah'mân lui récita une pièce de vers où il le louait de cet acte. Dès qu'il eut fini, [P. 98] le poète Yaʿk'oûb ben Yah'ya se leva à son tour, et, pour exciter Ziyâdet Allâh contre ces trois hommes, déclama ce que voici :

[Wâfir] Ecoute, ô prince secouru [de Dieu], ces rimes dont les figures ont leur éloquence. On amnistie celui dont les lances ont montré leur vigueur, on n'amnistie jamais un poète, car la durée des vers est celle du temps lui-même ; l'on peut espérer la guérison de la blessure faite par le sabre, la blessure qui a la langue pour auteur est incurable.

Mais Ziyâdet Allâh, sans se laisser influencer par ces paroles, confirma son amnistie et demanda à Aboû'l-Ghorâb pourquoi il ne l'avait pas demandée plus tôt : « Prince, répondit le poète, je me trouvais avec une bande d'insensés qui, chaque jour, choisissaient un nouveau chef et déposaient celui de la veille ; j'espérais que j'aurais mon tour de royauté ! » Le prince se prit à rire et lui pardonna.

En 220 (4 janvier 835), la place de kâdi d'Ifrik'iyya fut donnée à Ah'med ben Aboû Moh'riz.

En la même année, Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben el-Aghlab, gouverneur de Sicile [2], partit en expédition contre les chrétiens, qui furent mis en déroute, et il rentra à Palerme chargé du butin conquis. Les musulmans

---

(1) Le manuscrit lit tantôt Aboû'l-Ghorâb, tantôt Aboû'l-Ghorâfa ou Aboû'l-Ghorâf.

(2) Cet Aghlabide est le même personnage qui a été cité, sous un nom un peu différent, aux années 216 et 217. Amari (*Bibl.*, trad., p. 7) ne fait à ce propos aucune remarque, mais admet aussi cette identité dans son index (II, 762).

entreprirent aussi, au cours de cette année, de nombreuses incursions en Sicile aussi bien qu'en Espagne, tant par terre que par mer.

Au mois de ramadân de cette même année, Ibn el-Aghlab [1] arriva en qualité de gouverneur à Palerme, capitale de la Sicile, après une traversée pénible, au cours de laquelle plusieurs de ses bâtiments périrent, tandis que d'autres furent pris. Les chrétiens lui ayant enlevé un brûlot, Moh'ammed ben es-Sindi les combattit à la tête des autres brûlots et les poursuivit jusqu'à ce que l'obscurité les séparât.

En 221 (25 décembre 835) mourut le kâdi de Sicile [2]. Il avait recommandé à son frère ʿImrân de tenir sa mort secrète jusqu'à l'accomplissement de l'ensevelissement et des dernières prières, de crainte que Ziyâdet Allâh ne procédât à ces devoirs funèbres. ʿImrân suivit ces instructions, et le cadavre hissé sur le brancard sortait de la maison du défunt quand arriva le page Khalaf, porteur de musc et de linceuls envoyés par le prince. ʿImrân lui ayant dit que l'ensevelissement était fait, le page se borna à asperger le cadavre avec les parfums dont il était porteur. On se rendit au *moçalla*, et Ziyâdet Allâh, [P. 99] qui assista à l'inhumation, présenta ses condoléances à ʿImrân, puis s'adressant au peuple, prononça ces mots : « Habitants de K'ayrawân, si Dieu vous voulait du bien, il ne vous aurait pas enlevé Ibn Aboû Moh'-

(1) C'est-à-dire, d'après Amari (*Bibl.*, II, 722), Ibrâhîm ben ʿAbd Allâh.

(2) Je crois avec Fournel (I, 506) qu'il faut lire le kâdi *d'Ifrîk'iyya*, ainsi d'ailleurs que semble le montrer la suite du récit. Ce fait n'a pas attiré l'attention d'Amari (II, 8).



riz ! »[1] Ce prince disait : « Je n'ai pas à m'inquiéter de ce que je retrouverai au jour de la résurrection, car sur ma feuille seront inscrites quatre bonnes œuvres : la construction de la grande mosquée de K'ayrawân[2], celle du pont d'Aboû'r-Rebîᶜ[3], celle du fort de la ville de Sousse, et ma nomination d'Ahmed ben Aboû Moh'riz au poste de kâdi d'Ifrîk'iyya. » Ces fonctions de kâdi furent ensuite remplies par Ibn Aboû'l-Djawâd.

En cette même année éclata à Sidjilmâssa la guerre intestine entre Meymoûn et son frère, l'un et l'autre fils d'El-Mançoûr ben El-Yasa.

En 222 (13 décembre 836), les musulmans firent en Sicile une expédition dans la direction de l'Etna ; ils en revinrent sains et saufs, ayant tué des ennemis et fait du butin.

En la même année, les musulmans conquirent le fort Mednâr [Tindaro ?] et de nombreuses forteresses au cours d'une expédition, à la tête de laquelle Aboû'l-Aghlab [Ibrâhîm ben ᶜAbd Allâh] avait mis El-Fad'l ben Yaᶜk'oûb. Mais une autre colonne, aussi organisée par lui et commandée par ᶜAbd es-Selâm ben ᶜAbd el-Wahhâb, fut attaquée par l'ennemi et mise en fuite, non sans subir des pertes. ᶜAbd es-Selâm fut fait prisonnier ; il fut racheté plus tard[4].

---

(1) Ce commencement de paragraphe, ainsi que les deux paragraphes précédents, figurent dans la *Biblioteca*, II, pp. 7-8. — Sur ce kâdi, voir aussi les *Fragm. hist. ar.*, p. 385.

(2) Une longue description de cette mosquée figure dans Bekri (p. 57). Cette reconstruction date de 221 (*Berb.*, I, 412).

(3) Nom d'une porte de K'ayrawân (Bekri, p. 63 ; ci-dessus, p. 108, etc.).

(4) Ce paragraphe et le précédent se retrouvent dans la *Bibl.*, II, 9. Je crois qu'il faut lire *Ibn* el-Aghlab au lieu d'*Abou'l*-Aghlab, cf. p. 134.

Le mardi 14 redjeb 223 (10 juin 838) mourut Ziyâdet Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, prince d'Ifrîk'iyya, âgé de 51 ans, après un règne de vingt-et-un ans sept mois et huit jours.

Règne d'Aboû 'Ik'âl el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab.

Ce prince, qui était surnommé Djezer (1), étant monté sur le trône, montra de la bienveillance à la population, qui retrouva le calme, et il répandit ses bienfaits sur elle et sur le *djond* ; il réforma de nombreuses innovations introduites avant lui, attribua aux fonctionnaires de gros traitements et de fortes gratifications, mais en supprimant leurs exactions, interdit le vin de dattes [P. 100] à K'ayrawân et châtia ceux qui en vendaient ou en buvaient. Il mourut dans la dernière décade de rebiᶜ II 226 (15-25 février 841) (2), à l'âge de 53 ans, après un règne de deux ans neuf mois et quelques jours.

En 224 (22 novembre 838), d'après ce que raconte Ibn el-K'at't'ân, eut lieu une sanglante rencontre en Ifrîk'iyya entre ᶜIsa ben Reyᶜân Azdi, envoyé par le sultan, et les Lawâta, les Zawâgha et les Miknâsa, qui furent anéantis jusqu'au dernier, entre Gafça et Kast'îliya (3).

En la même année, Sidjilmâssa reconnut comme son chef Meymoûn ben Midrâr et chassa le frère de Meymoûn. Le nouveau prince, sitôt son pouvoir établi, relégua son

(1) On lit ailleurs Khazer (*Berb.*, I, 414 ; *Fragm. hist. ar.*, p. 398, et Ibn el-Abbâr).

(2) Le jeudi 22 rebiᶜ II (18 février 841), d'après Noweyri (*Berbères*, I, 415); voir un peu plus bas.

(3) Cette guerre, que Noweyri passe sous silence, est aussi mentionnée par Ibn Khaldoun (*Aghlabides*, p. 111) et Ibn el-Athîr (*Ann.*, p. 212).

père Midrâr et sa mère dans une bourgade dépendant de cette ville (1).

En 225 (11 novembre 839) mourut Aboû Djaʿfar Moûsa ben Moʿâwiya Çomâdih'i, affranchi d'Aboû Djaʿfar, et l'un de ceux d'après qui Soh'noûn parle (2).

En 226, dans la nuit du mercredi au jeudi 22 rebiʿ II (18 février 841), mourut Aboû ʿIk'âl el-Aghlab ben Ibrâhîm, à qui son fils Aboû'l-ʿAbbâs succéda le jour même.

Règne d'Aboû'l-'Abbâs Moh'ammed ben el-Aghlab.

Les débuts de son règne furent tranquilles et tout marcha bien d'abord. Ce prince, qui confia à Ah'med ben el-Aghlab la libre disposition d'une grande partie de ses affaires, était peu instruit. On raconte qu'un jour, pendant que le secrétaire Redjâ' était auprès de lui, il écrivit les mots *lah'm d'abyin* avec un *d'âd*, de sorte que quand les assistants se furent retirés, ce fonctionnaire lui dit : « Veuille Dieu secourir l'émir ! ce mot s'écrit avec un *z'â.* » Mais le prince lui répondit : « Nous savons qu'on n'est pas d'accord à ce sujet : si Aboû H'anîfa emploie le *z'â*, d'autre part Mâlek emploie le *d'âd.* » Cette réponse surprit tous ceux qui l'entendirent. — Il ne laissa pas d'enfants, mais la guerre lui réserva maints succès (3).

En 227 (20 octobre 841) mourut en Ifrîk'iyya le juriste Aboû Moh'ammed ʿAbd Allâh ben Aboû H'assân Yah'çobi,

(1) Cf. *Annales*, p. 212.

(2) Les *Fr. hist. ar.* mentionnent aussi la mort de Moûsa (p. 407). — Ibn Khallikân (II, 131 de la trad.) a consacré un article à Sohnoûn ou Sahnoûn, auteur de la *Modawwana* ; cf. *Berbères*, I, 419 ; mss d'Alger, n° 491, f. 1 v°, et n° 884, f. 23 v° ; ms de Paris 2103, f. 30.

(3) Sur le règne de ce prince, cf. *Berb.*, I, 415 ; *Annales*, p. 213.



qui avait fréquenté Mâlik et reçu son enseignement [1]. Comme un jour Ziyâdet Allâh lui demandait son avis sur le vin, il répondit par cette question : « Quel est le prix du rachat *(diya)* de la raison [*ou* du sang versé [2]] ? — Mille dinars. — Veuille Dieu amender l'émir ! Ainsi donc l'homme recherche [P. 101] ce qui vaut mille dinars et le vend pour un demi-dirhem ! — Mais, lui dit-on, [si la raison est éclipsée par le vin,] chaque fois elle revient. — Veuille Dieu amender l'émir ! [si elle revient, c'est] après que l'on a étalé ce que l'on doit cacher, exposé aux siens sa nudité, battu les uns et injurié les autres. »

En 228 (9 octobre 842), aucun trouble n'agita l'Ifrîk'iyya. ʿArîb et d'autres disent que ni cette année-là ni les deux qui suivirent, il n'y eut aucun évènement digne d'être noté [3].

En 230 (17 septembre 844) mourut Behloûl ben ʿAmr ben Çâlih', juriste qui reçut les leçons de Mâlik et de ses disciples طبقته.

En 231 (6 septembre 845), Ahmed ben el-Aghlab marcha contre son frère Mohammed et acquit la suprématie de la manière que voici [4]. Il s'entendit avec un groupe d'affranchis, et se retrouva avec eux au rendez-vous convenu à l'heure de midi ; puis cette troupe se rendit à l'Ancien château *(Kaçr kadîm)* et trouva la [première] porte sans gardes. On la franchit donc sans résistance, puis on la ferma, et on fit de même pour les autres. On se jeta alors sur Aboû ʿAbd Allah ben ʿAli ben H'omeyd,

(1) Voyez *Annales*, p. 215.

(2) L'intraduisible jeu de mots du texte roule sur le mot *ʿak'l*, raison, *ou* paiment du prix du sang.

(3) Comparez *Annales*, p. 216.

(4) Voir *ib.*, p. 222.

le vizir, à qui Ah'med fit trancher la tête. Le combat s'étant alors engagé avec les gardes de Moh'ammed ben el-Aghlab, ceux-ci furent interpellés par les partisans d'Ahmed : « Pourquoi voulez-vous nous combattre, alors que nous sommes toujours fidèles à Moh'ammed ben el-Aghlab ? Nous n'en voulions qu'aux fils d'ʿAli ben H'omeyd, qui vous ont appauvris et ont pris pour eux, sans vous en faire part, les biens de votre maître, mais nous ne sommes pas des rebelles. » Ces paroles arrêtèrent toute résistance, et Moh'ammed, en présence d'évènements qui le surprenaient sans qu'il fût préparé à y faire face, prit séance dans le salon réservé aux audiences publiques et reçut son frère Ahmed et les assaillants, qui ne déposèrent même pas leurs armes. A la suite d'une scène de reproches réciproques, les deux frères se réconcilièrent et jurèrent de ne commettre aucune trahison l'un contre l'autre. Tout le pouvoir, moins le titre, passa à Ahmed, qui emprisonna, confisqua et châtia à sa guise, récompensa ses soldats et préleva les impôts. Il prit comme vizir Naçr ben H'amza [1].

En 232 (27 août 846), Moh'ammed ben [P. 102] el-Aghlab reprit le dessus sur son frère Ah'med et l'emprisonna, de sorte qu'il reconquit le pouvoir [2]. Aidé dans son entreprise par plusieurs de ses cousins paternels et de ses clients, il enivra les portiers et fit si bien qu'il pénétra dans la ville, où il se battit contre son frère toute la nuit. Il rendit à la liberté ceux qu'Ahmed

(1) Noweyri donne à ce ministre le nom de Naçr ben Hamza Djeràwi (*Berbères*, I, 415 et 417).

(2) Noweyri *(ibid.)* raconte plus au long les préparatifs de Moh'ammed, mais sans donner de date ; Ibn Khaldoûn (*Aghlabides*, p. 113) les recule à l'année 233. Cf. *Annales*, p. 222.

avait fait emprisonner et dont il obtint le concours; il vida ses trésors et ses provisions de vêtements au profit des K'ayrawâniens (pour les faire marcher avec lui). Ahmed, exilé en Orient, alla mourir dans l'Irâk.

En la même année, le kâdi ʿAbd Allâh ben ʿAboû'l-Djawâd fut révoqué, ce qui amena Soh'noûn à dire à Moh'ammed ben el-Aghlab : « O émir, veuille Dieu te récompenser ! tu viens de révoquer le Pharaon, l'oppresseur, le tyran de ce peuple ». Ibn Aboû'l-Djawâd était présent à ce moment, et sa barbe, qu'il portait tout entière, tremblait sur sa poitrine (lorsqu'il entendit parler ainsi).

En 233 (16 août 847), Soh'noûn ben Saʿid ben H'abîb Tenoûkhi, dont le nom était ʿAbd es-Selâm, mais que son acuité d'intelligence fit surnommer Soh'noûn, fut investi des fonctions de kâdi d'Ifrîk'iyya. Pendant toute une année il résista aux offres que lui fit l'émir, et ne finit par revenir sur ses refus réitérés qu'à la suite des serments les plus formels et des engagement les plus positifs du prince, de lui laisser toute liberté de juger, qu'ils le voulussent ou non, les membres de la famille royale de même que les proches, les serviteurs et les gens de son entourage.

En la même année eut lieu l'insurrection et l'exécution de Sâlim ben Ghalboûn. Ce personnage était gouverneur du Zâb, et à la suite de sa révocation par Moh'ammed ben el-Aghlab, il commença par se diriger du côté de K'ayrawân, mais au cours de la route il infléchit vers Laribus, affirmant ainsi sa désobéissance. Mais comme les habitants de cette ville refusèrent de l'accueillir, il marcha sur Bâdja, où il pénétra et exerça le pouvoir. Le prince fit marcher contre lui Khafâdja ben Sofyân qui, à

la tête d'un fort corps de troupes, lui livra pendant plusieurs jours des combats dont le résultat fut que Sâlim prit la fuite pendant la nuit; mais Khafâdja se mit à sa poursuite, l'atteignit le lendemain matin, le tua et porta sa tête à Moh'ammed ben el-Aghlab. Azhar, fils du rebelle, était déjà prisonnier du prince, qui le fit décapiter [1].

En 234 (4 août 848), ʿAmr ben Selîm Todjibi s'étant révolté à Tunis, l'émir fit marcher contre lui Khafâdja ben Sofyân; mais ce général, après être resté jusqu'à la fin de l'année dans le voisinage d'ʿAmr, [P. 103] se retira sans être venu à bout de lui.

En la même année mourut ʿAbd Allâh ben Aboû'l-Djawâd dans la prison où l'avait fait jeter Soh'noûn. Les héritiers d'Ibn el-K'alfât' ayant réclamé à cet ancien kâdi un dépôt de cinq cents dinars qui était prouvé par une reconnaissance signée de sa main, il nia le dépôt aussi bien que sa signature. Tous les vendredis Soh'noûn se le faisait amener, et comme le prisonnier persistait dans ses dénégations, il lui faisait administrer dix coups de fouet. La femme d'Ibn Aboû'l-Djawâd s'offrit à le libérer en versant de ses propres deniers la somme réclamée; mais Soh'noûn refusa d'accepter à moins qu'il ne reconnût que c'était là l'argent des orphelins ou son équivalent. Le prisonnier s'y refusant, le même traitement continua de lui être appliqué; il finit par tomber malade et par mourir. Le peuple imputa à Soh'noûn la mort de l'ancien kâdi, qui affirmait la création du Koran.

En 235 (25 juillet 849) eut lieu dans le voisinage de Tunis une rencontre entre ʿAmr ben Selîm surnommé

(1) Cf. *Annales*, p. 223.

el-K'awi[c], qui s'était révolté l'année précédente, et Moh'ammed ben Moûsa surnommé [c]Oryân, général envoyé contre lui par Ibn el-Aghlab. Nombre de clients de celui-ci se joignirent à El-K'awi[c], et Moh'ammed ben Moûsa fut mis en déroute, laissant entre les mains des rebelles un de ses officiers qui avait le pied cassé et qui reçut ensuite du fils d'El-K'awi[c] un coup de lance mortel ; il perdit aussi beaucoup de ses soldats, et le reste s'enfuit en désordre auprès d'Ibn el-Aghlab. Cette affaire eut pour résultat de consolider l'autorité d'El-K'awi[c].

En 236 (14 juillet 850), une bataille acharnée fut livrée à ce rebelle par Khafâdja ben Sofyân, général au service de Moh'ammed ben el-Aghlab. Khafâdja le mit en déroute, fit de ses soldats un massacre épouvantable et, ayant pu le prendre lui-même, il le fit décapiter et envoya sa tête à l'émir. Celui-ci récompensa richement le vainqueur et lui envoya des vêtements d'honneur. Le samedi 10 rebî[c] I (20 septembre), Khafâdja entra dans Tunis l'épée à la main et y fit de nombreux prisonniers [1], après quoi il reconduisit ses troupes à K'ayrawân, où le prince lui octroya [de nouveau] des vêtements d'honneur.

[P. 104] **Gouvernement d'El-'Abbâs ben el-Fad'l en Sicile.**

A la suite de la mort d'Aboû'l-Aghlab Ibrâhîm ben [c]Abd Allâh ben el-Aghlab, gouverneur de Sicile, les habitants de cette île mirent à leur tête El-[c]Abbâs ben el-Fad'l et en informèrent Moh'ammed ben el-Aghlab. Le prince confirma ce choix et envoya à El-[c]Abbâs des lettres d'investiture. Ce dernier fit de fréquentes et lon-

(1) La prise de Tunis eut lieu en djomâda I, d'après le récit que fait Ibn el-Athîr de cette insurrection (*Annales*, p. 223-224).

gues expéditions contre les chrétiens, dont il humilia l'orgueil et les prétentions[1].

En 237 (4 juillet 851), H'abib ben Naçr Temîmi fut nommé par le kâdi Soh'noûn au poste de receveur des réclamations à K'ayrawân.

En la même année, El-ʿAbbâs entreprit contre le territoire chrétien une expédition d'où il rapporta un butin considérable et de nombreux captifs, après avoir fait sur l'ennemi des conquêtes territoriales[2].

En 238 (22 juin 852), il entreprit une nouvelle expédition où Dieu lui permit de tuer de nombreux infidèles, dont les têtes furent envoyées à Palerme. Après être resté à dévaster leurs moissons, à fouler leur territoire, à s'emparer de captifs, il retourna en Sicile.

En 239 (11 juin 853), il fit de nouveau la guerre sainte et se mettant à la tête de l'expédition d'été, il ravagea les moissons des chrétiens, envoya des colonnes dans toutes les directions, fit du butin sur les villes de Kaçryâna (Castrogiovanni), de Catane, de Syracuse, etc., et bloqua Butera pendant six mois, si bien que cette ville dut, pour obtenir la paix, livrer six mille (prisonniers), après quoi il retourna à Palerme. Il conquit également la ville de سهرينة Camerina (?).

En 240 (1 juin 854), année de la mort du juriste Soh'noûn, il fit de nouveau la guerre sainte, envahit le territoire chrétien, où il porta le ravage et la ruine; les diverses colonnes qu'il forma rapportèrent un butin considérable.

(1) Cet alinéa se retrouve dans la *Biblioteca*, II, 9.

(2) Cet alinéa, de même que les quatre suivants, se retrouvent *ib.*, p. 10-11.



En 241 (21 mai 855), il recommença de nouveau ses expéditions, se livrant aux mêmes ravages et faisant un grand butin. Pendant trois mois il occupa une montagne presque inaccessible, [P. 105] d'où chaque jour il dirigeait ses coups contre les environs de Castrogiovanni, y semant la mort et y pratiquant le pillage à l'aide de ses colonnes. Il envoya aussi en expédition maritime son frère ᶜAli ben el-Fad'l, qui ramena du butin et de nombreuses têtes de ses victimes.

Le 2 moharrem 242 (10 mai 856) mourut Aboû'l-ᶜAbbâs Moh'ammed ben el-Aghlab, prince d'Ifrîk'iyya, après un règne de quinze ans huit mois et douze jours, à l'âge de trente-six ans. Il eut pour successeur le fils de son frère.

Gouvernement d'Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab.

Ce prince, qui monta sur le trône à l'âge de vingt ans, exerça sagement l'administration et ses actes furent à la hauteur de ses nobles qualités; il était des plus généreux et des plus humains, et malgré son jeune âge observait les règles de la religion et était hostile à tout acte arbitraire. Pendant les nuits des mois de chaᶜbân et de ramad'ân, il montait à cheval et, précédé de porteurs de torches, sortait de l'Ancien château pour entrer [à Kayrawân] par la porte d'Aboû'r-Rebîᶜ, distribuant aux pauvres et aux malades l'argent dont étaient chargées des bêtes de somme. Il gagnait ainsi la grande mosquée de K'ayrawân, accueilli par le peuple qui faisait des vœux pour lui (1).

En cette même année, la charge de kâdi d'Ifrîk'iyya fut

(1) Cf. Noweyri, ap. *Berb.*, I, 420.

donnée à Aboû'r-Rebi' Soleymân ben 'Imrân ben Aboû Hâchim surnommé H'arwiya.

En cette année aussi, la guerre sainte fut faite en Sicile par le gouverneur de cette île, El-'Abbâs ben el-Fad'l, qui commanda l'expédition d'été et fit du butin et des prisonniers. Il marcha contre la forteresse [de....]; il conquit la majeure partie du pays et une portion de la population lui demanda la paix.

En 243 (29 avril 857), la campagne d'été contre les chrétiens en Sicile [P. 106] fut menée par El-'Abbâs ben el-Fad'l, qui fit du butin et des prisonniers. La population de K'açr el-H'adîd (1), après un siège de deux mois, obtint la paix au prix de quinze mille dinars. Les habitants du château de Chalfoûda (Cefalù) durent sortir de cette forteresse, que le vainqueur démantela.

En 244 (18 avril 858), El-'Abbâs s'avança de nouveau sur le territoire chrétien et y fit un butin abondant. Son frère entreprit une expédition maritime contre l'île de Crète et commença par y faire des prisonniers et du butin, puis les choses tournèrent contre les musulmans, qui perdirent du monde et auxquels vingt bâtiments furent enlevés (2).

En 245 (7 avril 859), le prince d'Ifrîk'iyya Aboû Ibrâhîm ben el-Aghlab dépensa des sommes considérables à faire creuser des réservoirs, à bâtir des mosquées et à édifier des ponts, à cause d'un mot qui lui était échappé dans un moment d'ivresse.

---

(1) Gagliano (? *Storia dei Mus.*, I, 327). Dans Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 226), on lit *El-Kaçr el-djedîd*.

(2) Ces trois alinéas figurent dans la *Biblioteca*, pp. 11-12. — L'expédition de 244 contre la Crète n'est pas mentionnée dans les *Annales*.

En 246 (27 mars 860), fut creusé le grand réservoir près la porte de Tunis, et eut lieu la mort de l'ascète et pieux serviteur de Dieu, Aboû Khalaf, dont le nom était Mat'roûh' ben K'ays.

En 247 (16 mars 861), une grande inondation rompit le pont de K'ayrawân, et le prince en ordonna la restauration. En cette année moururent ᶜAbd er-Rah'mân ben ᶜAbd Rabbihi, dont les prières étaient exaucées du ciel, ainsi qu'El-ᶜAbbâs ben el-Fad'l, gouverneur de Sicile, le 3 djomâda I (14 juillet 861) (1). Les habitants de cette île choisirent Ah'med, oncle paternel du défunt, pour leur chef, et ce choix, qu'ils firent connaître à Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, fut ratifié par le prince d'Ifrîk'iyya.

L'année 248 (6 mars 862) vit l'achèvement de la construction du grand réservoir de la porte de Tunis (2), des agrandissements de la grande mosquée de K'ayrawân, et de la restauration du pont de la porte d'Aboû'r-Rebîᶜ.

En cette année eut lieu l'expédition de Rebâh' [ben Yaᶜk'oûb ben Fezâra], lequel, après avoir heureusement débuté, subit une défaite où ses tambours et ses étendards tombèrent aux mains de l'ennemi ; une partie de ses soldats fut aussi faite prisonnière. Mais ensuite il reprit le dessus et s'empara de la ville de Djebel Aboû Mâlik (Erice), où tout tomba entre ses mains et qu'il livra aux flammes. Il organisa en outre diverses colonnes, qui obtinrent des succès (3).

---

(1) Ou le 3 djomâda II, d'après les *Annales*, p. 229.

(2) Ce grand bassin est décrit dans Bekri (p. 65) et dans l'*Istibçâr* (p. 11).

(3) Cet alinéa figure dans Amari (t. II, p. 13) ; j'ai complété le nom de Rebâh d'après Noweyri.

Le mardi 13 dhoû'l-k'a'da 249 (27 décembre 863) mourut Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, prince [P. 107] d'Ifrîk'iyya, après un règne de sept ans et dix mois et demi, à l'âge de 28 ans.

Gouvernement de Ziyâdet Allâh ben Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab.

Il monta sur le trône le jour même de dhoû'l-k'a'da où mourut Aboû Ibrâhîm[1]. Il écrivit ensuite à Khafâdja, en lui envoyant des vêtements d'honneur, pour le confirmer dans sa situation de gouverneur (de la Sicile). Ziyâdet Allâh, second prince aghlabide de ce nom, fut un homme actif, doux, administrateur très juste, aux actes irréprochables, sage, énergique, libéral et brave. La brièveté de son règne ne lui permit pas d'accomplir des actes destinés à passer à la postérité. Il mourut dans la nuit du vendredi au samedi 20 dhoû'l-k'a'da 250 (24 décembre 864), après avoir régné un an et sept jours.

Gouvernement d'Aboû'l-Gharânîk' Moh'ammed ben Ahmed ben Moh'ammed ben el-Aghlab.

Ce prince, fils du frère de son prédécesseur, monta sur le trône le samedi 20 dhoû'l-k'a'da 250 (24 décembre 864); il tire son surnom d'Aboû'l-Gharânîk' (l'homme aux grues) de la passion qu'il mettait à chasser ces oiseaux, passion telle qu'il consacra 30,000 mithkâl d'or à construire un pavillon où il se rendait pour se livrer à ce

(1) Ibn Khaldoûn est seul à le dire fils de son prédécesseur (*Aghlabides* p. 116; *Berb.*, I, 422).

genre de chasse. Sa générosité touchait à la prodigalité, mais ses sujets n'avaient qu'à se louer de son administration; puis l'amour des voluptés le domina entièrement et jusqu'à la fin de sa vie. Il ne songea nullement à thésauriser, à ce point qu'après sa mort, son frère ne trouva dans le trésor rien qui vaille la peine d'être mentionné. Son règne fut rempli de guerres, de la plupart desquelles il va être parlé.

En 251 (1er février 865) eut lieu l'expédition dite des mille cavaliers. Khafâdja, gouverneur de Sicile, marcha contre Castrogiovanni, dont il ravagea les cultures, puis s'avança [P. 108] vers Syracuse et dirigea des attaques contre cette ville ; ensuite il s'éloigna, mais en faisant marcher contre elle son fils Moh'ammed, qui, à l'aide d'un stratagème, tua mille cavaliers sortis de Syracuse, d'où le nom de « expédition des mille cavaliers. »[1]

En 252 (21 janvier 866), Moh'ammed ben H'amdoûn Andalosi Maᶜâfiri éleva à K'ayrawân le saint *djâmiᶜ* qui porte son nom, et dont les matériaux sont des briques cuites, du plâtre et du marbre; il y fit aussi installer des réservoirs. — Khafâdja, gouverneur de Sicile, fit une expédition en territoire chrétien ; après avoir conquis plusieurs forteresses, il fut atteint d'une maladie grave et transporté en litière à Palerme.

L'année 253 (10 janvier 867), dit Ibn el-K'at't'ân, ne vit en Ifrik'iyya aucun évènement qui mérite d'être rapporté.

En 254 (31 décembre 867), Khafâdja, gouverneur de Sicile, marcha contre un patrice venu de Constantinople avec des forces considérables de terre et de mer, le battit à la suite d'un combat acharné, lui tua plusieurs

(1) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca*, II, 13.

milliers d'hommes et lui enleva ses armes et ses chevaux. Khafâdja pénétra ensuite dans Syracuse et dans plusieurs autres villes, et après y avoir fait un butin considérable rentra le 1er redjeb (25 juin 868) dans sa capitale Palerme.

En 255 (19 décembre 868), Khafâdja, s'étant mis en campagne, se heurta à des forces ennemies considérables; à la suite d'une lutte acharnée, un brave d'entre les braves musulmans vint à périr, et sa mort jeta le désordre chez les nôtres. Khafâdja se dirigea alors sur Syracuse, qui se défendit, et il campa sous les murs en ravageant les campagnes environnantes. Ce fut en cette même année que mourut ce chef; son expédition terminée, il s'éloigna de Syracuse pour regagner Palerme quand, à la nuit tombante, un de ses soldats le frappa d'un coup de lance dont les suites furent mortelles, le 1er redjeb (14 juin 869); l'assassin put s'enfuir à Syracuse, et le cadavre de Khafâdja fut rapporté et inhumé à Palerme. Le choix des Siciliens se porta alors sur Moh'ammed, fils du défunt, et l'émir Aboû'l-Gharânîk' Moh'ammed, que l'on informa de cette élection, la ratifia et envoya des vêtements d'honneur au nouveau gouverneur (1).

En 256 (8 décembre 869) mourut le très pieux juriste Moh'ammed ben Soh'noûn Tenoûkhi (2).

En 257 (28 novembre 870), les fonctions de kâdi d'Ifrîk'iyya furent confiées [P. 109] à ʿAbd Allâh ben Ah'med ben T'âleb, en remplacement de Soleymân ben ʿImrân.

(1) Les renseignements concernant Khafâdja pendant les années 252, 254 et 255, se retrouvent dans la *Biblioteca*, II, 13-14. Cf. *Annales*, p. 244.

(2) On trouve des articles consacrés à ce personnage dans les mss d'Alger, nº 851, f. 4, et 884, f. 31; 2103 de Paris, f. 34, et 5032, f. 104 vº.

Le 3 redjeb de cette année (26 mai 871), Moh'ammed ben Khafâdja, gouverneur de Sicile, fut assassiné en plein jour, par ses serviteurs, qui purent cacher leur méfait jusqu'au lendemain de leur fuite ; mais ils furent pris, et plusieurs furent mis à mort. Ibn el-Aghlab nomma au gouvernement de la Sicile Ah'med ben Yaᶜk'oûb, et la Grande Terre eut pour gouverneur ᶜAbd Allâh ben Yaᶜk'oûb. L'un et l'autre firent, l'année même, des expéditions qui causèrent des pertes aux infidèles, mais il n'y eut en 257 aucun évènement en Ifrîk'iyya qui mérite d'être noté.

En 258 (17 novembre 871), mourut Ah'med ben Yaᶜk'oûb, gouverneur de Sicile ; son fils El-H'oseyn le remplaça et fut confirmé dans ses fonctions par le prince d'Ifrîk'iyya.

En 259 (6 novembre 872), Soleymân ben ᶜImrân prit la place d'ᶜAbd Allâh ben Ah'med ben T'âleb Temîmi comme kâdi d'Ifrîk'iyya. Le gouverneur de Sicile fit une campagne contre Syracuse, dont les habitants achetèrent la paix moyennant livraison de trois cent soixante des captifs musulmans qu'ils détenaient (1).

En 260 (26 octobre 873), une famine générale régna en Orient et en Occident, et fut accompagnée de la peste et de maladies épidémiques. Cette année vit mourir le savant juriste, dont les prières étaient exaucées du ciel, Moh'ammed ben Ibrâhîm ben ᶜAbdoûs, qui colligea la *Medjmoûᶜa* (2).

Aboû'l-Gharânîk' Moh'ammed ben Ah'med ben el-

(1) Ces trois alinéas figurent dans la *Biblioteca*, II, 15. Cf. *Annales*, p. 244.

(2) Des articles lui sont consacrés dans les mss d'Alger n° 851, f. 4, et n° 884, f. 24 v.

Aghlab mourut la nuit du mardi au mercredi 6 djomâda I 261 (16 février 875) après un règne de dix ans et cinq mois et demi, sous le khalifat total ou partiel d'El-Mostaʿîn billâh, d'El-Moʿtazz, d'El-Mohtadi et d'El-Moʿtamid.

Gouvernement d'Ibrâhîm ben Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab.

Aboû'l-Gharânîk' avait désigné son fils Aboû ʿIk'âl comme héritier présomptif et avait fait jurer cinquante fois [1] à son propre frère, Ibrâhîm ben Ah'med, qu'il respecterait cette décision. [P. 110] Mais après la mort d'Aboû'l-Gharânîk', les habitants de K'ayrawân allèrent trouver Ibrâhîm ben Ah'med, qui était alors leur gouverneur, et dont ils étaient très satisfaits, l'engageant à se révolter et à pénétrer dans le palais, et lui disant qu'il était le (véritable) émir : « Mais, leur répondit-il, vous n'ignorez pas que mon frère a choisi son fils pour lui succéder et a exigé de moi le serment cinquantenaire que je ne susciterais aucun obstacle à son héritier et que je n'entrerais pas dans son palais. — Tu seras, lui dit-on, émir dans ta propre demeure, dans l'Ancien château, et tu ne feras pas d'opposition à son fils ; mais nous ne tenons pas à ce qu'il règne et c'est toi que nous reconnaissons, car nos têtes ne sont soumises à aucun serment de fidélité. » Il sortit alors à cheval de K'ayrawân et fut suivi de la plupart des habitants, qui livrèrent combat aux habitants du Château, si bien qu'il pénétra dans sa demeure, où les

(1) Sur les cinquante serments, voir Khalîl, trad. Perron, v, 460 ; le *Minhadj* de Van den Berg, III, 191 ; Querry, *Recueil de lois*, II, 583.

cheykhs et les principaux d'Ifrîk'iyya, ainsi que l'ensemble des Benoû'l-Aghlab, lui jurèrent fidélité (1).

En 262 (5 octobre 875) mourut Aboû Zeyd Chedjra ben ʿIsa, kâdi de Tunis, qui était âgé de 99 ans; il était rempli de qualités et compte parmi les meilleurs kâdis (2). — Alors aussi fut fondée, par des marins espagnols, la forteresse de la ville de Ténès.

En 263 (23 septembre 876) Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab commença à bâtir la ville de Rak'k'âda (3).

En 264 (12 septembre 877) fut achevée la construction du château connu sous le nom d'El-Fath (4), où Ibrâhîm ben Ah'med se transporta. C'est dans l'Ancien château qu'il fut tué plus tard par ses clients révoltés.

Le mercredi 14 ramad'ân de cette année (19 mai 878), Syracuse fut conquise: on y massacra plus de quatre mille renégats, on y fit un butin plus considérable que jamais dans aucune ville chrétienne, et pas un des guerriers qui la défendaient n'échappa. Les musulmans l'emportèrent après neuf mois de siège, et après y avoir séjourné pendant deux mois, ils la ruinèrent.

En cette année, le gouverneur de Sicile, Djaʿfar ben Moh'ammed, fut tué par ses pages joints à El-Aghlab ben Moh'ammed ben El-Aghlab, surnommé Khordj er-Roʿoûna, et à Aboû ʿIk'âl el-Aghlab ben Ah'med, qui étaient l'un et l'autre retenus en prison par lui. Khordj er-Roʿoûna devint alors maître [P. 111] de Palerme; mais les

(1) Voir le récit de Noweyri (ap. *Berbères*, I, 424) et *Annales*, p. 247; cf. Fournel, I, 523.

(2) Le ms 5032 de Paris lui consacre un article, f. 63.

(3) Bekri (p. 68) parle longuement de cette ville de Rakkâda; cf. *Istibçâr*, p. 12, et Fournel, I, 526.

(4) On lit « Aboû'l-Fath » dans Noweyri (*l. l.*, p. 425, et Des Vergers, *Hist. de l'Afrique*, p. 127 n.).



habitants de cette ville attaquèrent ces deux chefs et leurs partisans, les chassèrent en Ifrîk'iyya, et ce fut El-H'oseyn [*ou* H'asan ?] ben Rebâh' qui devint gouverneur de Sicile.

En 265 (2 septembre 878), ce dernier entreprit l'expédition d'été dans la direction de Taormine. Les musulmans, qui eurent d'abord le dessous dans cette campagne, revinrent ensuite à la charge, mirent les chrétiens en fuite et en tuèrent un certain nombre, parmi lesquels leur patrice.

En 266 (22 août 879), une grande disette, suite d'une sécheresse intense, régna en Ifrîk'iyya. — Le gouverneur de Sicile entreprit une expédition maritime contre les chrétiens, qui armèrent une flotte d'environ cent quarante bâtiments. A la suite d'une bataille acharnée, les musulmans durent livrer leur flotte, et ceux qui la montaient se retirèrent à Palerme, d'où, pendant plusieurs mois, ils envoyèrent des colonnes piller les terres chrétiennes avoisinant cette ville (1).

En 267 (11 août 880), ᶜAbd Allâh ben Ahmed ben T'âleb Temîmi prit la place de kâdi aux lieu et place de Soleymân ben ᶜImrân. — El-H'asan ben el-ᶜAbbâs devint gouverneur de Sicile. — Le fils d'Ibn T'oûloûn fit, pour s'emparer de l'Ifrîk'iyya, une tentative que je vais raconter (2).

El-ᶜAbbâs ben Ah'med ben T'oûloûn, fils du gouverneur d'Egypte, s'avança en rebiᶜ II (novembre-décembre 880), à

(1) Ces quatre alinéas se retrouvent dans la *Biblioteca* II, pp. 15-17.

(2) Cf. *Annales*, pp. 253 et 255. Noweyri (ap. *H. d. Berbères*, I, 426) fait de cette tentative du fils d'Ibn Toûloûn, en l'année 265, un récit beaucoup moins circonstancié; et la concision d'Ibn Khaldoûn (d'après qui les divers incidents de cette affaire se déroulèrent de 265 à 267) est plus grande encore (des Vergers, *Hist. de l'Afrique*, 128).



la tête de huit cents cavaliers et de dix mille nègres de son père, fantassins portés par cinq mille chameaux, contre la ville de Bark'a, dans l'intention de se rendre ensuite en Ifrîk'iyya pour la conquérir sur les Aghlabides. Il était accompagné de huit cents charges de dinars en or provenant du trésor égyptien et destinés à subvenir au paîment de la solde de ses troupes; on dit que cela faisait douze cent mille dinars. Le secrétaire Aboû ᶜAbd Allâh Ah'med ben Moh'ammed figurait dans sa suite, mais enchaîné, car il avait refusé de faire partie de l'expédition. [P. 112] En effet, son avis avait été qu'El-ᶜAbbâs ne se rendit à Tripoli qu'après avoir gagné les Berbères à sa cause. Mais le prince, qui était en état de rébellion contre son père, lui répondit: « En procédant ainsi, il y a lieu de craindre que les troupes gouvernementales n'arrivent de Syrie avant que j'aie réussi de ce côté, et, d'autre part, que ce délai ne permette à Ibrâhîm ben Ah'med de préparer sa défense. En partant sur le champ, j'arriverai à l'improviste à Lebda (1) et à Tripoli, où je commencerai aussitôt à gagner les Berbères par l'argent et les bienfaits, et mon éloignement de l'Egypte ne laissera à mon père Ah'med ben T'oûloûn aucun espoir de me poursuivre sérieusement. » Mettant ce plan à exécution, il se mit en marche pour Lebda; mais, à cette nouvelle, Ibrâhîm ben Ah'med fit partir Ah'med ben K'orhob (2) avec seize cents hommes armés à la légère, tous cavaliers, qui, brûlant les étapes et marchant même la nuit, étaient à Tripoli avant qu'El-ᶜAbbâs fut arrivé à Lebda; leur chef se mit aussitôt à faire toutes les levées qu'il put dans le

---

(1) Sur Lebda (*Leptis magna*), voir Bekri, 26, 199; Edrisi, trad., p. 154.
(2) Ou, d'après Noweyri, *Mohammed* ben Korhob (*l. l.*, p. 426).

djond et les Berbères de Tripoli, et arriva en toute hâte à Lebda, où il pénétra. Alors s'avança El-ᶜAbbâs ben T'oûloûn, qui avait fait faire à Bark'a cinq mille *bend* ou ceintures (1), avait fait monter chacun de ses fantassins avec son *bend* à chameau, et se trouvait ainsi à la tête de huit cents chevaux et de cinq mille fantassins. Ah'med ben K'orhob se heurta contre lui à quinze milles de Lebda (2); mais bien que les chameaux sur lesquels étaient montés les fantassins d'El-ᶜAbbâs fussent restés en arrière, il n'y eut qu'un court engagement : Ibn K'orhob, qui croyait n'avoir affaire qu'à une avant-garde, fut battu et se retira à Tripoli. El-ᶜAbbâs se mit à sa poursuite et arriva sous les murs de cette ville, devant laquelle il dressa ses mangonneaux; il en commença le siège, et pendant quarante-trois jours dirigea contre elle ses attaques. Mais quelques-uns de ses nègres s'étant montrés trop entreprenants vis-à-vis de Bédouines dont ils soulevèrent les voiles, les Tripolitains demandèrent du secours à Aboû Mançoûr, chef de Nefoûsa, qui, obéissant à sa foi et prenant fait et cause pour ses voisins musulmans, marcha à la tête de douze mille guerriers de Nefoûsa contre El-ᶜAbbâs, [P. 113] à qui il déclara la guerre. Celui-ci ayant alors demandé conseil au secrétaire Aboû ᶜAbd Allâh, reçut cette réponse : « [*lacune*] à Bark'a son lieutenant. Les Nefoûsiens, redoublant d'ardeur au combat, le fils d'Ibn Toûloûn, vaincu (3), dut fuir à Bark'a après avoir vu ses troupes entièrement dépouil-

(1) Ce mot n'a pas été relevé par Dozy dans son lexique ; on voit qu'il doit désigner une sorte de lien ou de ceinture ayant pour but de maintenir en selle un cavalier inexpérimenté.

(2) A Wâdi Ourdasa, selon Noweyri (ap. *Berbères*. I, 426).

(3) A Kaçr H'âtim, selon Ibn Khaldoûn (des Vergers, p. 128).

lées par les Tripolitains, tandis que les Nefoûsiens s'abstinrent complètement de piller. Ibrâhîm ben Ahmed avait (dans l'entretemps) procédé à des levées dans le *djond* et avait, puisqu'Aboû'l-Gharânik avait laissé le trésor vide, fait frapper des dinars et des dirhems avec le métal provenant des bijoux de ses femmes. Il s'avançait en personne vers Tripoli, quand il apprit la fuite du fils d'Ibn Toûloûn, et alors il fit rechercher, pour les reprendre à ceux qui les détenaient, les valeurs enlevées aux fuyards : aussi les soldats vendaient-ils secrètement, et comme ils pouvaient, tous les mitkhâl d'Ibn Toûloûn, de crainte de se les voir enlever.

En 268 (31 juillet 881), Ibrâhîm ben el-Aghlab dirigea une attaque inopinée contre les habitants du Zâb, qu'il massacra eux et leurs enfants ; des charriots emportèrent les cadavres amoncelés jusqu'aux fosses où on les jeta.

En la même année, El-Hasan ben el-ʿAbbâs, gouverneur de Sicile, fut révoqué et remplacé par Moh'ammed ben el-Fad'l.

En 269 (20 juillet 882) mourut Soleymân ben H'afç el-Ferrâ', qui était djahmide[1] et affirmait la création du Koran. Le peuple, à qui il prêchait ses doctrines, songeait à le tuer.

En 270 (10 juillet 883) moururent le kâdi Soleymân ben ʿImrân, qui était paralytique, H'oseyn ben Zeyd ben ʿAli, et le juriste Aboû H'âtim Hichâm ben H'âtim, dont le ciel exauçait les prières.

En 271 (28 juin 884) mourut El-H'oseyn ben Ah'med,

(1) C'est-à-dire partisan de Djahm ben Çafwân, hérésiarque dont parlent Chahristani (trad. all., I, 89 ; texte, p. 60 ; Djordjani, *Tarifât*, p. 84 ; *Khitat*, de Makrizi, t. II, p. 351).

gouverneur de Sicile, qui fut remplacé par Sawâda ben Moh'ammed ben Khafâdja Temîmi.

En 272 (17 juin 885) le dit Sawâda organisa diverses colonnes qui rentrèrent en rapportant les dépouilles enlevées aux chrétiens. Il y eut aussi diverses rencontres entre les musulmans et Nicéphore, patrice arrivé de Constantinople à la tête d'une armée considérable. Ce chef put entrer dans la ville de Santa Severina, d'où les musulmans furent autorisés à sortir pour se retirer en Sicile.

En 273 (7 juin 886), la population de Palerme attaqua le gouverneur de l'île, Sawâda ben Moh'ammed, ainsi que son frère et quelques-uns des principaux conseillers, et on les renvoya [P. 114] enchaînés en Ifrîk'iyya; après quoi on tomba d'accord pour élever au pouvoir Aboû'l-ʿAbbâs ben ʿAli [1].

En 274 (27 mai 887) eut lieu l'arrivée d'Ahmed ben ʿOmar ben ʿAbd Allâh ben Ibrâhim ben el-Aghlab, surnommé H'abechi [2]. Cette année-là aussi mourut en Ifrîk'iyya Ah'med ben H'odeyr, qui avait reçu les leçons de Soh'noûn.

En 275 (15 mai 888), une attaque soudaine des musulmans de Sicile eut pour résultat le massacre de plus de sept mille infidèles et la noyade d'environ cinq mille. Aussi les chrétiens évacuèrent-ils de nombreuses villes et forteresses avoisinant le territoire musulman. Des

---

(1) Ces trois alinéas figurent dans la *Biblioteca*, II, 17-18. Cf. *Annales*, 261 et 262.

(2) Il doit s'agir de l'arrivée de ce prince *en Sicile*, mais ce passage n'a pas été relevé dans la *Biblioteca*; voir cependant ce qui y est dit, t. I, p. 400, et II, 718 et 724.

colonnes poussèrent jusque dans la Grande terre et en ramenèrent des captifs [1].

En la même année eut lieu en Ifrîk'iyya l'affaire connue sous le nom d'*insurrection des dirhems* [2]. A la suite de la frappe de dirhems justes de poids, que fit faire Ibrâhîm ben Ah'med, ce prince abrogea l'usage des fragments de métal; mais la populace mécontente ferma les boutiques et se réunit pour se rendre à Rak'k'âda en poussant des cris contre Ibrâhîm, qui fit enfermer ces braillards dans la mosquée principale. A cette nouvelle, les K'ayrawâniens se portèrent vers la porte de la ville en manifestant l'intention d'en repousser le prince. Ce dernier leur envoya son vizir Aboû ʿAbd Allâh ben Aboû Ish'âk', qui, assailli par des injures et des coups de pierre, se retira auprès de son maître et l'informa de la situation. Alors Ibrâhîm se dirigea à cheval vers K'ayrawân, accompagné de son chambellan Naçr ben eç-Çamçâma et d'un certain nombre de soldats du *djond*. Le prince commença l'attaque et il s'ensuivit une mêlée qui dura quelque temps [3], puis le prince se retira vers le *moçalla*, où il mit pied à terre et s'assit, défendant aux siens de continuer la lutte. Quand il eut recouvré son calme et que la population elle-même se fut apaisée, le juriste et ascète Abou Djaʿfar Ahmed ben Moghîth vint le trouver, (et à la suite de leur conversation) le vizir Aboû ʿAbd Allâh ben Aboû Ish'âk' entra à K'ayrawân avec Ahmed ben Moghîth, parcourut le bazar et ramena le calme chez les

(1) *Biblioteca*, II, 18.

(2) Il n'est parlé de cette insurrection ni par Ibn Khaldoûn, ni par Ibn el-Athir, ni par Noweyri.

(3) J'ai déplacé ces mots, qui dans le texte viennent plus bas, conformément à la correction proposée par Dozy.

habitants. Ibrâhîm retourna alors à Rak'k'âda, où il fit rendre à la liberté ceux qui étaient détenus dans la grande mosquée. A partir de ce moment et jusqu'à aujourd'hui, les dirhems de mauvais aloi (1) et les fragments de métal cessèrent d'avoir cours, [P. 115] et Ibrâhîm ben Ahmed fit frapper des dinars et des dirhems qu'il appela *'âchiri* parce que chaque dinar valait dix dirhems.

En la même année il enleva ses fonctions de kâdi d'Ifrik'iyya à 'Abd Allâh ben Ahmed ben T'âleb ben Sofyân et l'emprisonna ; puis il lui envoya un plat empoisonné que l'ex-kâdi mangea dans sa prison et dont il mourut foudroyé, au mois de redjeb (novembre 888). Cette place fut donnée à Ibrâhîm ben Ahmed ben Moh'ammed ben 'Abdoûn ben Aboû Thawr, dont le grand-père était meunier et écrivait son nom Moh'ammed ben 'Abd Allâh Ro'ayni.

En 276 (5 mai 889), la guerre sainte fut faite en Sicile par Sawâda ben Moh'ammed, qui fit une expédition dans laquelle il assiégea Taormine (2).

En la même année Ibrâhîm jeta en prison son secrétaire Moh'ammed ben H'ayoûn, surnommé Ibn el-Berîdi, qui lui adressa alors ces vers :

[Basît'] Suppose que j'ai mal agi : où y aura-t-il faveur et magnanimité, puisque l'obéissance et le repentir me ramènent à toi ? O toi, le plus généreux de ceux vers qui les

(1) Texte *en-nok'oûd*, que Sauvaire, traduisant ce passage, rend par « les monnaies », de même qu'il rend par « les derhams entiers » الدراهم الصحاح ce que j'ai traduit plus haut *justes de poids* (*Journal as.*, 1880, I, pp. 243 et 478).

(2) *Biblioteca*, II, 18.

mains se tendent, seras-tu sans pitié pour celui dont la plume du Destin t'a déjà annoncé la mort? Ta colère est bien grande, mais pardonne en souverain puissant; les princes qu'on implore se montrent miséricordieux.

Ibrâhîm, en lisant ces vers, dit: « Il m'écrit « suppose que j'ai mal agi », comme si la chose n'était pas certaine! Si encore il avait écrit :

[Wâfir] Nous sommes des secrétaires et nous avons failli; mais suppose que nous sommes des secrétaires d'hommes magnanimes!

je lui aurais pardonné »; et alors ce prince, que Dieu confonde! fit enfermer le malheureux dans un cercueil où il mourut.

En 277 (24 avril 890), Ibrâhîm fit périr son chambellan Naçr ben eç-Çamçâma sous le fouet: cinq cents coups lui en furent appliqués, de sorte qu'il ne proféra plus une parole ni ne fit le moindre mouvement, après quoi on lui trancha la tête. (Pendant qu'on le frappait), il dit aux assistants: « Ne croyez pas que je m'afflige de mourir; je vous promets d'ouvrir et de fermer la main à trois reprises quand j'aurai été décapité ». Il le fit comme il avait dit, et Ibrâhîm, surpris de ce qu'on lui raconta, lui fit légèrement inciser la poitrine pour en retirer le cœur; il examina cet organe qui présentait la curiosité d'être placé (?) dans le foie et d'être muni de poils presque partout [1].

[P. 116] En 278 (14 avril 891), Aboû'l-ʿAbbâs Ah'med ben Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab fut chargé de recevoir les réclamations contre les actes arbitraires;

(1) Cf. Amari *Storia*, II, 59.

Moh'ammed ben el-Fad'l fut nommé gouverneur de Sicile. Le bureau de l'impôt foncier *(kharâdj)* fut offert au chrétien Sawâda à condition qu'il embrassât l'islamisme ; mais comme il répondit n'être pas homme à abandonner sa religion pour obtenir une place, il fut coupé en deux, puis crucifié.

En 279 (2 avril 892), Moh'ammed ben el-Fad'l, gouverneur de Sicile, fit son entrée dans Palerme, la capitale, le 2 çafar (3 mai 892)[1].

En cette année, Ibrâhîm ben Ah'med fit exécuter des habitants d'Ifrîk'iyya [*lacune*] et de volupté. Au nombre des victimes figurait Ish'âk' ben ʿImrân, qui pratiquait la médecine et était connu sous le nom de *Poison foudroyant ;* il fut exécuté et crucifié[2]. Le chambellan Fath' périt également par le bâton. En outre, tous les pages furent mis à mort. En effet, les astrologues et les devins, auxquels le prince prêtait une oreille attentive, lui avaient prédit qu'il mourrait de la main d'un assassin au caractère mal fait qui serait peut-être un page ; aussi Ibrâhîm croyait-il voir son homme dans chacun des pages qui, agile, ardent, prompt et susceptible, s'exerçait au maniement du sabre, et il le faisait exécuter. Il en avait déjà fait périr plusieurs quand il se dit qu'il était devenu odieux à leurs yeux, et pour se mettre en garde contre eux il les fit tous égorger en la dite année. Il les remplaça par des nègres, puis hanté par les soupçons qui l'avaient fait se débarrasser des pages slaves, il fit aussi massacrer tous les nègres.

(1) *Biblioteca*, II, 19.

(2) Wüstenfeld (*Arab. Aerzte*, p. 32, n° 77) a consacré une notice à ce médecin.

En 280 (22 mars 893) eut lieu l'affaire des guerriers de Belezma. Après avoir fait la guerre à Belezma, Ibrâhîm fit venir à Rak'k'âda environ sept cents des plus braves de cette ville, leur donna l'hospitalité et les traita généreusement. Il fit construire pour eux un vaste édifice renfermant des demeures particulières n'ayant toutes qu'une même porte de sortie, et il les y installa. Lorsqu'il les vit complètement rassurés, il convoqua ses guerriers de confiance pour leur payer leur solde et leur ordonna d'aller le lendemain matin trouver son fils ʿAbd Allâh et d'exécuter les ordres qu'il avait donnés à ce dernier. Quand ʿAbd Allâh eut autour de lui les hommes du *djond*, il marcha à leur tête contre les Belezmiens, qui défendirent leur vie jusque dans l'après-midi, mais qui furent massacrés jusqu'au dernier. [P. 117] Ce fut là une des causes qui contribuèrent à la chute de la dynastie aghlabide, car les Belezmiens, la plupart d'origine K'aysite, formaient un millier d'Arabes et de guerriers du *djond* arrivés en Ifrîk'iyya lors de la conquête et postérieurement, et maintenaient en respect les Kotâma. Le massacre qu'en fit Ibrâhîm permit à ceux-ci de relever la tête, et ils purent, de concert avec le Chiʿite, se révolter contre les Aghlabides (1).

La même année vit divers territoires se soulever et se détacher d'Ibrâhîm. Les habitants de Tunis, de la presqu'île [de Bâchoû], de Laribus, de Bâdja et de K'amoûda se révoltèrent et mirent à leur tête soit des guerriers du *djond*, soit d'autres, par suite des actes tyranniques d'Ibrâhîm, qui leur enleva leurs esclaves et leurs chevaux. Toute l'Ifrîk'iyya fut en feu contre lui, et il ne resta

(1) Cf. Noweyri, ap. *Berb.*, I, 427.

plus entre ses mains que le Sâhel et la partie orientale jusqu'à Tripoli. Il fit creuser autour de Rak'k'âda un fossé qu'il munit de portes de fer, appela à lui ses guerriers de confiance et installa à proximité du palais les cinq mille [1] nègres qu'il avait enrôlés. Mais à la suite de divers évènements Tunis fut, cette année même, emportée de vive force. En effet, comme les habitants de K'amoûda révoltés se mettaient en campagne, Ibrâhîm envoya contre eux Meymoûn H'abechi, qui leur livra bataille, les mit en fuite et leur fit subir des pertes. Les Tunisiens, qui s'étaient aussi mis en campagne, furent ensuite dispersés par Meymoûn ; ceux de la presqu'île [de Bâchoû] et de Ça'tfoûra subirent le même sort et perdirent tant de monde qu'on emporta les cadavres sur des charriots à K'ayrawân. Le 20 dhoû'l-hiddja (2 mars 894), Tunis fut prise d'assaut et livrée au pillage pendant que les enfants étaient faits prisonniers et les femmes abandonnées à la soldatesque [2].

C'est en cette année [3] qu'entra en Ifrîk'iyya Aboû ʿAbd Allâh, missionnaire des Chiʿites, dont nous allons raconter brièvement les débuts jusqu'au jour où il arriva au pouvoir.

Débuts de la dynastie Obeydite chiʿite [4].

Depuis la mort d'ʿAli ben Aboû Tâleb, dit El-Warrâk,

---

(1) Noweyri dit *cent mille* (*ib.*, p. 428).

(2) Comparez Noweyri, *l. l.*, p. 428.

(3) D'autres auteurs donnent la date de 288, qui a été adoptée par Fournel (II, 56).

(4) Sur les origines de cette dynastie, on peut consulter de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, t. I, introd. ; Quatremère, dans le *Journal asiatique*, 1836, II, 97 ; Ibn Khaldoûn, *Histoire des Berbères*,

les Chi'ites ont toujours [P. 118] prêché la croyance en un imâm impeccable qui doit, prétendent-ils, établir la vérité, et n'ont pas cessé d'envoyer partout leurs missionnaires, mais sans succès jusqu'alors. A la suite de consultations et de correspondances, il fut décidé d'envoyer au Maghreb un missionnaire chargé d'y développer l'amour de la famille [d''Ali]. Le résultat des correspondances échangées à ce sujet entre tous les centres, fut qu'on choisit un adepte intelligent, éloquent, instruit et bon controversiste nommé Aboû 'Abd Allâh Çan'âni, à qui l'on fournit les fonds nécessaires pour sa mission, et qui se rendit (à la Mekke) à l'époque du pèlerinage pour y rencontrer les pèlerins venus du Maghreb, tâter leurs habitudes, apprendre à connaître leurs croyances et s'ingénier à arriver au pouvoir par les procédés les plus simples. Gloire à Celui dont les arrêts fixent les évènements et qui détermine les choses à son gré ! Il n'y a d'autre divinité que Lui !

Son voyage à la saison du pèlerinage n'avait pas celui-ci pour but, car cette secte odieuse ne le pratique pas, ce n'était qu'un moyen pour arriver à ses fins. Il trouva une dizaine de Maghrebins originaires des Kotâma, parmi lesquels un de leurs cheykhs (1), et entra en relations étroites

II, 506; Makrizi, ap. *Chrestomathie* de Sacy, II, 88; Nicholson, *The establishment of the fatemite dynasty in Africa*, Tübingen, 1840 ; Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimiden Chalifen*, Göttingen, 1881 ; Ibn el-Athir, *Annales*, p. 272 ; Ibn Khallikân, I, 465, et II, 77 ; Fournel, *Les Berbers*, II, 40 ; Ibn Hammâd, dans le *Journal Asiat.*, 1855, I, 529 ; de Goeje, *Mém. sur les Carmathes du Bahraïn*, Leide 1886 ; ci-dessous, pp. 157 et 292 du texte ; *Nodjoûm*, ms 1780 de Paris, fol. 32 v°, etc.

(1) D'après le récit d'Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 510), ce cheykh était Moûsa ben H'oreyth, chef des Sekyân ; cf. Ibn el-Athir, *Annales*, p. 281. Cela se passait en 280.

avec eux. Il leur demanda et obtint d'eux la description de leur pays, ainsi que des renseignements sur leur rite. Il se mit alors à leur parler des divers rites, et trouva que le cheykh penchait pour le rite ibâd'ite nakkârite (1), ce qui lui fournit une entrée en matière. Peu à peu il les attira et les séduisit grâce à ses dons de talent oratoire et à sa science dans la controverse, si bien que son éloquence lui livra entièrement leurs intelligences. Etant près de rentrer chez eux, ils l'interrogèrent sur ses affaires et sa situation : « Originaire de l'Irâk, répondit-il, j'étais au service du sultan, mais j'y ai renoncé quand j'eus reconnu que ce n'était pas là une bonne œuvre. Je me suis alors mis à chercher quelque moyen licite de gagner ma vie, et le seul que j'aie trouvé, c'est d'enseigner le Koran aux enfants. D'après les renseignements que j'ai recueillis, c'est en Egypte que cela peut se faire le mieux. — Eh bien ! lui dirent-ils, nous passons par l'Egypte, qui [P. 119] est sur notre route ; fais le voyage avec nous. » Se rendant à leurs instances, il partit avec eux. Au cours de la route, il les amena, par ses conversations, à incliner vers sa croyance, et, peu à peu, leurs cœurs se remplirent d'amour pour sa personne, de sorte qu'ils le prièrent de venir enseigner le Koran à leurs enfants ; mais il s'en défendit en alléguant leur trop grand éloignement : « Si je trouve en Egypte ce qu'il me faut, je m'y fixerai ; sinon, je vous accompagnerai peut-être jusqu'à K'ayrawân ». Quand on fut arrivé en Egypte, il les quitta quelque temps, feignant de chercher ce qu'il voulait ; puis

(1) Sur les Ibâdites, voir entre autres une note de l'*Histoire des Berbères*, I, 203 ; Chahristâni, texte, p. 100, et trad. Haarbrücker, I, 151 ; cf. Bekri, *Description de l'Afrique*, p. 322 ; *Istibçâr*, tr. fr., p. 59.

quand les Maghrébins l'eurent rejoint et l'interrogèrent, il dit que ses recherches étaient restées vaines, mais, en présence de leurs nouvelles instances, il condescendit à les accompagner. Enfin, ils renouvelèrent à K'ayrawân leur demande pour qu'il se rendît chez eux, s'engageant à lui confier l'enseignement du Koran à leurs enfants, ainsi qu'il le demandait : « Je ne puis, dit-il, ne pas rester à K'ayrawân pour y chercher mon affaire ; mais si je ne réussis pas, j'irai vous trouver. » Le cheykh, qui était le plus pressant et qui lui rendait le plus d'honneurs, lui décrivit sa demeure et la localité des Kotâma où il habitait.

Resté à K'ayrawân, le missionnaire s'entoura de renseignements sur les diverses tribus et ne douta plus que de toutes les tribus d'Ifrîk'iyya les Kotâma ne constituassent la plus nombreuse, la plus puissante et la moins soumise au sultan. Sa conviction faite, il se mit en route pour retrouver son ami le cheykh, et, monté sur une mule blanchâtre dont il fit l'acquisition, il partit avec une caravane jusqu'à ce qu'il fût arrivé non loin du lieu où habitait son ancien compagnon. Il se détourna alors, et trouva bientôt une aire où l'on dépiquait le blé à l'aide de bœufs et où se tenaient un vieillard Kotâmien et son fils. Il s'approcha, et à son salut les deux hommes répondirent en se levant et en lui adressant les souhaits de bienvenue et des offres d'hospitalité, qu'il accepta. Le missionnaire fut honorablement reçu, et sur sa demande, il apprit que Temmâm était le nom du fils et Mo'ârik celui du vieillard, ce qui lui fit penser en lui-même qu'il réussirait, mais non sans combats [1]. Il manifesta alors le

(1) Ce présage est tiré du sens qu'on peut donner à ces deux noms propres.

désir de se retirer, et on lui donna une femme chargée de lui indiquer la route, car les hostilités régnaient entre eux et leurs cousins. Poursuivant son chemin, il arriva [P. 120] dans un endroit occupé par les Kotâma et passa, monté sur sa mule blanchâtre, près de la mosquée où se trouvait, en train d'enseigner, un instituteur qui se leva, le salua et le considéra longuement. Cela intrigua Aboû ʿAbd Allâh, qui, mettant pied à terre, entra dans la mosquée et appela l'instituteur en lui disant : « J'ai remarqué que tu nous regardais longuement, moi et ma mule ? — C'est pour une raison que je vais te dire : il y avait autrefois chez les Kotâma un devin nommé Feylak', qui, voyant leurs guerres civiles, leur disait : « Vous ne verrez la[vraie] guerre qu'à l'arrivée chez vous de l'Oriental à la mule blanchâtre ». Aussi cette prédiction m'est-elle, en te voyant, revenue à la mémoire ». L'importance de ces paroles frappa Aboû ʿAbd Allâh, qui s'en réjouit, et comme elles s'ajoutaient au présage favorable qu'il avait déjà recueilli, elles le confirmèrent dans son projet et augmentèrent son audace, car sans cela il n'aurait rien osé entreprendre; louange à Celui qui est cause de tout !

Il arriva enfin jusqu'au lieu habité par son ami le cheykh et mit pied à terre dans la mosquée, où se trouvait un instituteur qu'entouraient les enfants, parmi lesquels les fils du cheykh. A l'heure du *z'ohr*, l'instituteur fit l'appel à la prière, et le cheykh, ainsi appelé à la mosquée, aperçut Aboû ʿAbd Allâh, qu'il salua et embrassa. Quand l'instituteur voulut ensuite se diriger vers le *mih'râb*, le cheykh l'en empêcha et y envoya le nouveau-venu ; puis, la prière terminée, il l'emmena chez lui, le combla d'honneurs et s'entretint avec lui jusqu'à la prière de l'*açr*. A ce moment, il se rendit à la mosquée

avec lui, et l'instituteur, soupçonnant alors quelque chose, quitta la mosquée, et renonçant à y enseigner plus longtemps, se retira. Aboû ʿAbd Allâh commença alors à dire la prière dans cette mosquée et à y enseigner les enfants avec tant de zèle, que ceux-ci réunirent une somme de 40 dinars à laquelle le cheykh ajouta quelque chose et qu'il offrit à son ami, en s'excusant de cette démarche. Mais le missionnaire, sans y toucher, plongea sa main dans une sacoche qui était à son côté et en tira 500 dinars qu'il étala devant le cheykh, en disant : « Je ne suis pas un instituteur, et mon but est celui que je vais te dire : nous ne sommes pas autre chose [P. 121] que les partisans de la famille (d'ʿAli), et il existe une tradition vous concernant, vous autres les Kotâma, et portant que vous serez nos aides, que vous établirez notre gouvernement, que, par vous, Dieu, manifestera sa foi, élèvera par vous la famille (d'ʿAli), d'où sortira un imâm que vous soutiendrez et pour lequel vous verserez votre sang, fera par vous la conquête du monde entier, et que vous serez de cela récompensés au double, par l'obtention des biens de ce monde et de l'autre. — J'aspire, dit le cheykh, à ce dont tu m'as inspiré le désir, et nous verserons pour cela, moi et ceux qui me suivent, notre sang et notre or ; je te serai plus soumis que tes propres membres, ordonne ce que tu veux et j'obéirai ! — Appelle (à mes doctrines) les plus intimes de tes cousins par ordre de proximité ! — Je vais les y appeler », dit le cheykh, qui se mit aussitôt à répandre ces doctrines chez ses proches et ses intimes.

Le mois de ramad'ân étant arrivé, Aboû ʿAbd Allâh dit au cheykh : « Nous voilà en ramad'ân, mois où notre rite ne nous permet pas de dire les prières *terâwîh'*, car elles

ne reposent pas sur la tradition du Prophète, mais sur celle d'ʿOmar seulement (1). Je me bornerai, à la prière de la nuit close, à prolonger la lecture du Koran, à lire les longues sourates (2), aux lieux et place des dites prières. — Mon obéissance t'est acquise, fais ce que tu voudras », dit le cheykh. Mais l'histoire de cette prière transpira, de même que s'ébruitèrent des renseignements relatifs aux prédications faites par le missionnaire à certains de ceux qui s'étaient rendus dans la demeure du cheykh et auprès de son frère. Celui-ci même demanda au cheykh ce qu'il avait à faire avec cet Oriental qui corrompait sa foi et dénaturait son rite : « Je t'ai appelé, dit le cheykh, pour l'affaire où je me suis mis moi-même ; ou bien suis-moi, ou bien cesse de m'adresser des reproches qui vont à l'adresse de quelqu'un dont j'ai mis à l'épreuve la vertu, le mérite et la religion ! » Son frère s'éloigna irrité, et le cheykh, prenant alors à part tous les autres, leur dépeignit sous de si brillantes couleurs le mérite d'Aboû ʿAbd Allâh, que tous leurs cœurs se remplirent pour lui d'un amour qui vint s'ajouter à la haute estime dont il jouissait déjà auprès d'eux. A son invitation, l'étranger prit la parole et leur adressa dans sa langue un discours où il leur dit qu'ils étaient les soutiens et les partisans de la famille d'ʿAli, et la douceur de son lan-

(1) Ainsi qu'on le voit par notre texte, ces prières surérogatoires qu'on dit dans la nuit pendant le mois sacré, et qui ne reposent que sur la *Sonna*, ne sont pas admises par les Fatimides. On peut consulter à ce sujet la *Chrestomathie* de Sacy, I, 167 ; Sidi-Khalil, texte, p. 28, l. 1, et trad. Perron, I, 191 et 536.

(2) C'est-à-dire celles qui sont les plus longues, ou les sourates II à VII et XVIII ; mais il y a néanmoins divergence sur le point de savoir celles qui méritent le plus cette épithète (voir les commentaires de Khalil *ad l. l.* et le *Dictionary of the technical terms*, p. 658 et 659).



gage les séduisit si bien qu'ils répondirent sur le champ à son appel. Alors [P. 122] arriva le frère du cheykh qui, prônant le maître de ses enfants et le prétendant plus instruit qu'Aboû ʿAbd Allâh, demanda qu'il y eût entre eux une discussion contradictoire, pour laquelle rendez-vous fut pris. Au jour dit, le frère du cheykh arriva avec ses fils et leur maître ; mais le cheykh, qui savait son arrivée, réunit quelques-uns de ses cousins qui étaient devenus ses coreligionnaires et leur dit d'attaquer, quand la conférence serait commencée, la tente de son frère, tandis qu'il en plaçait d'autres en embuscade sur le chemin menant à la tente. Le frère du cheykh était avec ses enfants et leur maître quand des cris provenant de sa tente le firent revenir au galop de ce côté ; mais il tomba dans le groupe placé en embuscade, qui l'assaillit à coups de sabre et le laissa mortellement blessé sur le terrain. A cette nouvelle, le cheykh, jouant l'ignorance, s'empressa d'accourir et reçut les doléances de ses cousins. On égorgea alors du bétail pour préparer un repas qui leur était destiné et où il leur annonça la mort de son frère. Il employa la ruse auprès d'autres de ses cousins et prit d'eux des engagements écrits par lesquels ils déclaraient se soumettre aux ordres du missionnaire, si bien que beaucoup d'entre eux se joignirent à lui.

Pendant sept ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, le cheykh fit la guerre avec ses gens et ses cousins. Près de mourir, il rassembla ces derniers ainsi que ses proches pour leur recommander de ne pas faire d'opposition au missionnaire, et mourut après l'avoir spécialement confié à ses enfants. Les Kotâma obéirent fidèlement à Aboû ʿAbd Allâh, et quantité d'autres tribus se rendirent à son appel ; il institua un bureau (d'enregistrement) et

les soumit au service militaire. « Ce n'est pas, leur disait-il, dans mon intérêt personnel que je vous appelle, mais pour l'imâm impeccable issu de la famille d'ʿAli, dont les signes sont tels et tels »; et il leur dépeignait les miracles qu'il devait faire et que l'intelligence se refuse à admettre, mais qui furent regardés par eux comme une chose certaine. «C'est lui, disait-il encore, qui sera le chef, je ne serai que l'exécuteur de ses ordres lorsqu'il — c'est-à-dire ʿObeyd Allâh — paraîtra ». Il ne l'avait jamais vu, mais il savait par les cheykhs de la secte ce qui le concernait, et il y ajoutait une foi absolue et sans réserve. Arrivé enfin à être entièrement maître des Berbères, il assiégea [P. 123] les villes les plus importantes, battit le prince d'Ifrîk'iyya et lui enleva le pays.

En 281 (12 mars 894), Ibrâhîm ben el-Aghlab envoya Meymoûn H'abechi (1) à Tunis pour y exécuter des Temîmites et autres, dont les cadavres furent crucifiés à la porte de la ville. Les principaux de Tunis se rendirent avec Meymoûn H'abechi auprès du prince, qui donna à ce général des vêtements de soie brodée et de brocard, lui passa au cou un collier d'or, le fit promener à cheval et le renvoya le lendemain à Tunis. Lui-même se rendit dans cette ville le huit redjeb (2) et s'y installa.

En 282 (1er mars 895), une trêve de quarante mois fut conclue en Sicile avec les chrétiens, moyennant la mise en liberté de mille captifs musulmans et la livraison d'ôtages musulmans qui devaient alternativement et par

(1) Je lis Habechi, ainsi que ce mot est écrit plus haut (p. 163) et conformément à la correction de Dozy. Fournel a accepté la leçon Hâchemi (I, p. 572).

(2) Correspondant au 12 septembre 894 ; Noweyri donne la date du 31 juillet.

périodes de trois mois être tantôt arabes tantôt berbères[1]. En la même année, Ibrâhîm donna à ses fils des commandements dans les diverses provinces d'Ifrîk'iyya.

En 283 (18 février 896), Ibrâhîm quitta Tunis et retourna à Rak'k'âda ; Aboû Mançoûr Ah'med ben Ibrâhîm se rendit à Tripoli, et Aboû Bah'r ben Adhem se rendit en Egypte.

En cette année eut lieu l'affaire de Nefoûsa. Une vingtaine de mille hommes à pied de ce pays, sans cavalerie, s'opposèrent, entre Gabès et Tripoli, au passage d'Ibrâhîm ben Ah'med[2], qui alors les attaqua, les battit et en massacra la plus grande partie. Puis il s'en alla tout doucement vers Tripoli, où il fit exécuter Aboû'l-ʿAbbâs Moh'ammed ben Ziyâdet Allâh ben el-Aghlab, homme instruit, policé et auteur de divers ouvrages[3]. Le motif de sa mort fut la lettre adressée par le khalife abbaside El-Moʿtad'id billâh à Ibrâhîm ben Ahmed pour lui reprocher sa cruauté envers les Tunisiens et lui dire qu'il devait renoncer à de pareils procédés ou transmettre l'autorité à son cousin Moh'ammed ben Ziyâdet Allâh. De Tripoli, Ibrâhîm se rendit à Tâourghâ, où il fit exécuter quinze individus dont il fit cuire les têtes, comme s'il voulait les manger en compagnie de ses conseillers[4]. Alors ses soldats prirent peur, car ils le crurent fou, et un certain nombre l'abandonnèrent. En pré-

(1) Ces cinq lignes figurent dans la *Biblioteca* (II, 19).

(2) Ibrâhîm marchait dans la direction de l'Egypte pour y attaquer Ibn Touloun (Noweyri et Ibn Khaldoun, *ap.* Des Vergers, p. 131, et *Hist. des Berbères*, I, 430).

(3) Cf. Fournel, I, 576, n. 1.

(4) On sait combien cet acte de barbarie est souvent raconté au moyen-âge (Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 37).

sence de ces défections [P. 126] et craignant de rester seul, Ibrâhîm regagna Tunis, et à son arrivée, il frappa ceux qui l'avaient abandonné d'une amende de trente dinars, qui fut appelée « l'amende des fuyards. »

En 284 (7 février 897) un mouvement qui se produisit à Nefoûsa fut cause qu'Aboû'l-ʿAbbâs [ʿAbd Allâh] ben Ibrâhîm massacra un grand nombre d'habitants ; ce prince fit en outre environ trois cents prisonniers qu'il mena à son père. Celui-ci les ayant fait venir, un cheykh s'avança : « Connais-tu, lui dit Ibrâhîm, ʿAli ben Aboû T'âleb ? — Veuille Dieu, ô Ibrâhîm, répondit-il, te maudire à cause de ta tyrannie et te faire périr ! »[1] Ibrâhîm le fit égorger, lui arracha le cœur de sa propre main et fit subir le même supplice à tous les prisonniers sans exception ; puis leurs cœurs furent enfilés dans une corde et exposés à la porte de Tunis.

Anecdote relative à Ibrâhîm ben el-Aghlab et au vertueux cheykh Aboû'l-Ah'waç.

Aboû'l-Ah'waç Ah'med ben ʿAbd Allâh Mekfoûfi, pieux ascète voué aux exercices religieux, était originaire de Sousse[2]. Les actes de tyrannie et de cruauté d'Ibrâhîm devenant tous les jours plus nombreux, il fit venir un homme de Sousse, à qui il dicta un message adressé à Ibrâhîm et où on lisait quelque part : « Homme impie, tyran et fourbe, tu t'es détourné des lois religieuses de l'Islâm, mais bientôt tu verras ta place marquée dans la

(1) Cette campagne paraît n'être que la suite de celle de l'année précédente ; Noweyri n'en parle pas (*Berbères*, I, 430). La réponse du cheykh, qui était khâredjite, est donnée plus au long et, par suite, d'une manière plus intelligible, par cet auteur.

(2) Il est parlé de lui dans les mss d'Alger n° 851, f. 9, et 884, f. 29.

géhenne ; tu y descendras et alors tu sauras. » A la réception de cette lettre, Ibrâhîm furieux fit porter à Aboû'l-ʿAh'waç ce message : « Nous te pardonnons à raison de ton mérite et de ta piété, mais tu vas nous envoyer celui qui l'a écrite; faute de quoi, je jure que je ferai exécuter tels et tels Soussiens, ce dont tu porteras la responsabilité. — Tues-en mille, répondit le saint homme, toi seul en seras responsable. Tu réaliserais ta menace que je ne nommerais pas celui que tu cherches. Porte ton repentir à ton Créateur et mets un terme à ta conduite tyrannique ! » Le prince n'osa rien faire, et Aboû'l-Ah'waç mourut dans l'année.

(1) En 285 (17 janvier 898), éclata en Sicile, entre les Arabes et les Berbères de cette île, une guerre civile, au cours de laquelle arriva une lettre d'Ibrâhîm les exhortant à se soumettre et amnistiant tout le monde, sauf Aboû'l-H'asan [P. 125] ben Yezîd et ses deux fils, ainsi qu'El-H'ad'rami. On arrêta donc ces quatre personnages et on les envoya à Ibn el-Aghlab : mais le premier absorba un poison qui le foudroya, et son cadavre fut crucifié, puis ses deux fils furent exécutés. Quant à El-H'ad'rami, le prince mit d'abord des gens pour rire et plaisanter avec lui, puis il lui dit que ce n'était pas le moment de plaisanter, et il le fit périr sous les verges en sa présence.

En 286 (16 janvier 899), la colère d'Ibrâhîm s'abattit sur plusieurs de ses pages (2). Il y eut, la même année, des difficultés à Biskra entre Aboû'l-ʿAbbâs ben Ibrâhîm ben Ahmed et les Benoû Belt'ît' ; il dispersa les ban-

(1) Le paragraphe qui suit figure dans la *Biblioteca* (II, 19).

(2) Peut-être est-il fait là allusion à ce que raconte Noweyri (*Berbères*, I, 437 ; voir plus bas).

des de ces derniers, non sans en tuer un bon nombre, et y démêla la situation embrouillée.

[1] En 287 (6 janvier 900), un évènement important se produisit en Sicile. Aboû'l-Abbâs ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben Ah'med, envoyé par son père à la tête de la flotte pour y remettre les choses en ordre, gagna promptement Palerme en promettant l'amnistie aux habitants. Mais le kâdi de cette ville étant venu le trouver avec plusieurs de ses concitoyens, tous furent emprisonnés ; cependant, le kadi fut renvoyé. Huit cheykhs d'Ifrîk'iyya, qu'il envoya ensuite aux Palermitains, furent à leur tour, et par représailles, emprisonnés. Ils attaquèrent ensuite Aboû'l-ʿAbbâs, mais furent défaits et subirent des pertes considérables, en outre de plusieurs bâtiments qui furent anéantis, si bien que leur fuite ne finit qu'à Palerme même. Aboû'l-ʿAbbâs s'étant alors avancé, leur livra bataille à la porte de la ville, et par suite des nouvelles et sensibles pertes qu'il leur infligea, les força à demander quartier, ce qui leur fut accordé. Il entra à Palerme le 20 ramad'ân 287 (17 septembre 900).

En 288 (25 décembre 900), Ibrâhîm envoya son fils Aboû ʿAbd Allâh avec un fort corps d'armée dans le Zâb.

En la même année, le gouverneur de Sicile, Aboû-ʿAbbâs, au cours d'une expédition qu'il entreprit, enleva d'assaut la ville de Reggio, où il fit un butin considérable ; diverses forteresses offrirent de se rendre et payèrent la capitation [2].

En 289 (15 décembre 901), Ibrâhîm, à la suite des pro-

(1) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca* (II, 20).

(2) Ces cinq lignes se retrouvent *ibid.*, p. 21 ; j'ai suivi la correction du nom *Reggio*, proposée par Amari.

grès accomplis chez les Kotâma par Aboû ʿAbd Allâh, le missionnaire (chiʿite), revint à de meilleurs sentiments et tâcha, par sa conduite, de satisfaire le peuple et de se concilier les grands : il renonça aux actes arbitraires, abolit les impôts non canoniques *(k'abâlât)* et le prélèvement de la dîme en nature, fit aux propriétaires fonciers [P. 126] la remise de l'impôt foncier pour cette année, qui prit le nom d'*année équitable,* rendit ses mamlouks à la liberté et remit aux juristes et aux principaux de K'ayrawân des sommes considérables, destinées à être réparties par eux entre les malades et les indigents ; mais elles furent gaspillées, distribuées à des gens qui n'y avaient pas droit, et servirent à payer des voluptés et des plaisirs. Il rappela de Sicile son fils Aboû'l-ʿAbbâs, et à son arrivée lui confia l'exercice du pouvoir, de sorte qu'Aboûl-ʿAbbâs fit à son gré les nominations de gouverneurs.

Renseignements généraux sur Ibrâhîm ben Ah'med ; sa mort.

Né le jour des Victimes de 230 (17 août 845), il mourut le lundi 17 dhoû'l-kaʿda de la dite année (22 octobre 902) en pays chrétien ; son cadavre, ramené en Sicile, y fut inhumé quarante-trois jours plus tard ; il était âgé de quarante-deux ans et en avait régné vingt-huit, plus six mois et douze jours [1]. Pendant les six premières années de son

---

(1) Les dix lignes qui précèdent figurent *ibid.* Amari n'a pas, en cet endroit, relevé la contradiction que renferme notre texte, d'après lequel Ibrâhîm, né en 230, serait mort à l'âge de quarante-deux ans, en 289 (cf. Fournel, I, 582). Ibrâhîm mourut devant Cosenza, en Calabre (voir le récit d'Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 249, et *Berbères*, I, 433). On peut voir sur ce prince et son caractère des appréciations beaucoup moins pessimistes dans Noweyri (*Berbères*, I, 435) et dans Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 247).

règne, son administration fut aussi bonne et ses actes aussi louables que ceux de ses ancêtres; mais ensuite, ses procédés changèrent, il se mit à rechercher l'argent, et d'année en année, le changement alla en s'aggravant. Sa méchanceté devint terrible, il se mit à faire périr ses compagnons et ses chambellans, et jusqu'à son fils Aboû'l-Aghlab et à ses filles, en un mot à commettre des actes inconnus jusqu'alors. Il était rongé par l'ennui et dévoré par l'envie. Après avoir dans ses débuts été l'auteur de beaux traits et d'actes louables, il fut attaqué d'une maladie noire qui dérangea ses facultés et lui fit commettre les méfaits que nous avons dits. On raconte que, ne retrouvant pas un petit mouchoir avec lequel il s'essuyait la bouche et qui, tombé de la main d'une jeune esclave, avait été ramassé par un domestique, il fit pour cela exécuter trois cents serviteurs ! L'exécution de son fils, qu'il fit décapiter sous ses yeux, eut pour cause les soupçons qu'il avait conçus contre lui. Il fit aussi trancher sous ses yeux la tête de ses frères au nombre de huit. Sa mère, [P. 127] chaque fois qu'il naissait une fille à ce prince, la tenait cachée et la faisait élever secrètement, afin de la sauver de la mort, et elle arriva ainsi à réunir seize jeunes filles semblables à autant de pleines lunes. Elle dit alors à Ibrâhîm, un jour qu'elle le vit dans des sentiments de clémence : « J'ai, seigneur, élevé à ton intention de belles esclaves musiciennes que je veux te faire voir. » Il y consentit, et quand elles furent en sa présence, elle lui dit : « Celle-ci est la fille que tu as eue de telle femme, celle-là de telle autre », et ainsi de suite. Sorti de chez sa mère, Ibrâhîm appela un de ses esclaves noirs et lui dit d'aller couper la tête de ces jeunes filles et de les lui apporter. Comme l'esclave

frappé d'horreur restait immobile : « Va, te dis-je, reprit Ibrâhîm, sans quoi tu subiras le premier leur sort. » La mère du prince, en recevant le messager, fut à son tour glacée d'horreur par l'énormité du crime, et voulut renvoyer l'esclave auprès de son maître. Mais le nègre lui répondit que c'était impossible ; il accomplit sa funèbre besogne et rapporta, les tenant par les cheveux, les seize têtes qu'il jeta aux pieds de son maître, que puisse Dieu punir ! Il fit aussi entrer bon nombre de ses pages dans le bain, ferma sur eux les portes de l'étuve et les fit ainsi tous périr. Il commit de nombreux méfaits analogues, rapportés par Er-Rak'îk' et par d'autres [1].

En 289 (15 décembre 901), Aboû'l-ᶜAbbâs ben Ibrâhîm ben Ah'med exigea la restitution des sommes versées par son père aux juristes et aux principaux habitants pour être distribuées aux pauvres, « car, dit-il aux cheykhs d'Ifrîk'iyya, vous avez profité de la maladie de mon père et de mon absence pour vous procurer de l'argent ». Il en fit ainsi rentrer la majeure partie.

En la même année, Aboû ᶜAbd Allâh el-Ah'wal [2] ben Aboû'l-ᶜAbbâs se rendit dans la ville de T'obna pour faire la guerre au Chiᶜite. Le 22 dhoû'l-k'a'da (29 octobre 902), il y eut une chute considérable d'étoiles filantes [3], de sorte que le peuple appela aussi *année des étoiles* celle qui portait déjà les deux noms d'*année équitable* et d'*année de tyrannie*.

En 290 (4 décembre 902), une circulaire d'Aboû'l-ᶜAbbâs

---

(1) Ces traits de barbarie et d'autres analogues sont racontés par Noweyri (*Berbères*, I, 436).

(2) On trouve aussi ce surnom écrit différemment, voir Ibn el-Athir, *Annales*, 266, n. 2.

(3) Voir Fournel (I, 582).

ben Ibrâhîm invita les différents gouverneurs à faire prêter le serment de fidélité à son autorité, vu que son père, la lui ayant transmise et le laissant seul maître, se consacrait à la dévotion. Cela se fit avant qu'il connût la mort d'Ibrâhîm.

[P. 128] **Gouvernement d'Aboû'l-'Abbâs ben Ibrâhîm ben Ah'med.**

Ce prince fit montre de mortification, se tenant accroupi sur le sol, rendant justice aux opprimés, faisant sa société des savants aux avis desquels il recourait, et ne montant à cheval que pour se rendre à la grande mosquée. Certains disaient qu'il agissait ainsi d'après l'avis des astrologues, et d'autres qu'il était sous le coup d'une hallucination (1). Il écrivit à son fils Ziyâdet Allâh, qu'on lui avait dénoncé comme ayant des idées de révolte, de quitter la Sicile et de se rendre auprès de lui. Ziyâdet Allâh, arrivé le 19 djomâda II (19 mai 903), fut dépouillé par son père des richesses et des approvisionnements qu'il apportait avec lui, et habita un appartement faisant partie de la demeure de son père ; en même temps plusieurs de ses compagnons furent emprisonnés.

Aboû'l-ʿAbbâs ben Ibrâhîm fut tué le mercredi avant-dernier jour de cha'bân (26 juillet 903), ayant régné depuis la mort de son père neuf mois et onze jours, ou, depuis que lui avait été remis le pouvoir, treize mois et vingt-deux jours (2). A la sortie du bain, il se retira dans

(1) Je ne crois pas, malgré l'avis de Dozy, qu'il soit nécessaire de supposer qu'il y a ici une lacune; le texte porte وقال قوم به وسوسة, mots qui, il est vrai, pourraient aussi être rattachés à ce qui suit. — La portion restante de cet alinéa figure dans la *Bibl.*, II, 22.

(2) Sur la date de ce meurtre, voir Fournel (I, 584).

une demeure (دار) inoccupée et se coucha sur un lit de jonc après avoir placé son sabre sous sa tête et après avoir renvoyé tout le monde, sauf deux pages de confiance. Ceux-ci, en le voyant livré au sommeil, se dirent que l'occasion était bonne pour avancer leurs affaires auprès de Ziyâdet Allâh et rendre ce prince à la liberté sans qu'il eût plus rien à redouter de son père ; qu'il prendrait sa place et qu'eux-mêmes auraient de l'influence auprès du nouveau prince (1). L'un d'eux dégaîna alors le sabre placé sous la tête d'Aboû'l-ʿAbbâs et lui en appliqua un coup si vigoureux qu'il trancha la barbe et le cou, pénétrant même dans le lit. Son complice franchit alors un mur de la maison et, arrivant jusqu'à Ziyâdet Allâh, l'informa de la mort de son père. Mais ce prince (2), craignant quelque embûche, lui dit [P. 129] de prouver ce qu'il disait en montrant la tête du mort, et le page, en la lui rapportant presque aussitôt, dissipa tous ses doutes.

Règne de Ziyâdet Allâh ben Aboû'l-ʿAbbâs ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab.

Dès que Ziyâdet Allâh fut certain de la mort de son père, il se débarrassa de ses liens et fit toute diligence dans la crainte qu'un de ses oncles ne fût mis au cou-

(1) Ce meurtre, selon d'autres, eut Ziyâdet Allâh pour instigateur (*Berbères*, I, 439 ; Fournel, I, 584).

(2) C'est ici que commence la portion du ms d'Arib conservée à Gotha. Comme Ibn Adhari a le plus souvent reproduit ce texte sans y rien changer, nous indiquerons par la lettre *a* ceux des passages importants qui ne figurent pas dans le ms de Gotha, par *b* ceux qu'on trouve dans ce ms et qui manquent dans Ibn Adhari, ces deux lettres correspondant respectivement aux ( ) et aux [ ] du texte arabe imprimé.

rant et ne le devançât dans la prise de possession du pouvoir. Sitôt arrivé au palais, il fit venir auprès de lui ʿAbd Allâh ben eç-Çâ'igh et Aboû Moslim Mançoûr ben Ismâʿîl, *a* l'un et l'autre emprisonnés à raison des soupçons qu'ils avaient excités *a*, ainsi qu'ʿAbd Allâh ben Aboû T'âleb, et leur dit de faire le nécessaire pour lui aussi bien que pour eux-mêmes. Ils lui conseillèrent de faire venir au nom de son père ses oncles et les principaux guerriers et officiers. Il le fit, donna des cadeaux à ces personnages et reçut leur serment de fidélité; il fit ensuite proclamer à Tunis que les hommes du *djond* présents dans cette ville eussent à se présenter à la porte du palais. Ces soldats arrivèrent en armes, chacun fut introduit séparément, prêta serment de fidélité et reçut cinquante *mithkâl*; il fut fait de même pour les principaux habitants, *b* et le même jour fut rédigé et lu dans la chaire de la grande mosquée de Tunis l'acte d'investiture *b*, puis on fit prêter serment à la population de la ville, et les gouverneurs [P. 130] des provinces reçurent l'ordre de faire de même pour leurs administrés; enfin, à l'approche de la soirée, une proclamation annonça au *djond* que les gratifications lui seraient payées le lendemain matin. Mais les oncles de Ziyâdet Allâh disposés à faire défection attendirent jusqu'à l'arrivée de la nuit. Il les fit enchaîner, embarquer sur un bâtiment et remettre à des hommes de confiance, qui reçurent l'ordre de les emmener dans l'île d'El-Korrâth (1), à douze milles de Tunis, où ils furent décapités la nuit du vendredi au samedi 3 ramad'ân. Le *djond* et les clients se présentèrent le lende-

(1) L'île Plane ou Kamela de nos cartes, que cite Bekri (p. 195); j'ai suivi la transcription de M. de Slane. Voir aussi Fournel, I, 585.

main matin pour toucher les gratifications promises ; mais quand le commencement du jour fut passé, on leur dit de se retirer, ce jour-là étant consacré aux affaires. Ils se représentèrent le lendemain, ils furent encore renvoyés ; cela recommença plusieurs fois, si bien que leur enthousiasme se refroidit et qu'ils trouvèrent ces contradictions rebutantes.

Après avoir procédé à son intronisation, Ziyâdet Allâh fit venir les deux meurtriers de son père, leur fit couper les pieds et les mains et les fit crucifier à la porte de K'ayrawân et à celle d'El-Djezîra, deux des portes de Tunis. Il fit également mourir son oncle l'ascète Aboû'l-Aghlab, qui habitait Sousse, ainsi que son frère (1) Aboû ʿAbd Allâh el-Ah'wal, qu'il rappela de T'obna, *b* et fit ramener par Fotoûh le chrétien à la tête de cinquante cavaliers *b*. Il nomma au vizirat *b* et à la direction des postes *b* ʿAbd Allâh ben eç-Çâ'igh, *b* à la direction du *kharâdj* Aboû Moslim Mançoûr ben Ismâʿîl *b*, aux fonctions de kâdi de K'ayrawân Djemmâs ben Merwân (2) ben Semmâk Hamadâni, homme dévot et versé dans la connaissance du rite de Mâlek et de ses disciples, qui se montra équitable dans ses jugements et qui, dans l'exercice de sa charge *b* et l'examen des affaires, ne tint aucun compte de la qualité des personnes.

(1) Ou son oncle, comme il est dit quelquefois (v. *H. des Berb.*, I, 440 ; Fournel, I, 587 ; Ibn el-Athîr. *Annales*, p. 268).

(2) Hammâd ben Merwân dans Noweyri (*Berb.*, I, 440). Il est parlé de ce savant dans les ms 851 d'Alger, f. 9 v., et 884, f. 30 v. ; son nom y est écrit H'ammâs ben Merwân ben Semmâk Hamadâni, et sa mort fixée à 303. L'orthographe *H'ammâs* est deux fois répétée dans le ms 884 d'Alger, ff. 31 v. et 32, dans les articles consacrés à ses deux fils Sâlim et Hammoûd, morts l'un en 307 et l'autre en 367. Ni sous l'une ni sous l'autre forme, ce nom ne figure dans le *Moschtabih* de Dhehebi.

En la même année moururent Moh'ammed ben Moh'ammed ben el-Faradj Baghdâdi, client des Benoû Hâchim, qui était un homme soigneux et attentif, ainsi que Moh'ammed ben Aboû'l-Minhâl, [P. 131] qui avait une grande situation en Ifrîk'iyya. Ziyâdet Allâh, pris de soupçon à l'égard d'Ibn el-K'ayyâd, dont les conseils avaient poussé son père Ibrâhîm à le punir et à l'emprisonner, le fit exécuter. Alors aussi mourut H'oseyn ben Moh'ammed ben Soleymân, dont le père avait reçu les leçons de Sofyân ben ʿOyeyna (1), et qui était un traditionniste et un narrateur sûr *b*.

En cette année fut fondée la ville d'Oran par Moh'ammed ben Aboû ʿAwn et *b* Moh'ammed *b* ben ʿAbdoûs (2) et par des Espagnols. *b* Alors aussi moururent le traditionniste ʿAli ben el-Haythem et Ibrâhîm ben ʿOthmân K'orachi Toûnisi, qui étaient l'un et l'autre savants et versés dans les traditions *(riwâya)*.

En 291 (23 novembre 903), Moh'ammed ben Ziyâdet Allâh fut désigné comme héritier présomptif et reconnu comme tel. *b* Hodheyl Neft'i, directeur du *kharâdj*, et Ibn el-Manbet, surnommé El-ʿIdjl, furent exécutés. Le juriste persan Moh'ammed ben Zorzoûr mourut; adepte d'Aboû H'anîfa, il était un habile *h'âfiz'* et s'occupa d'astronomie et de calcul; son esprit se dérangea, et quand pour l'appeler on lui disait : « Eh corbeau ! » il se mettait à courir et à s'agiter (3) *b*.

Le gouvernement de K'ayrawân fut donné à ʿAli ben

(1) Célèbre docteur, mort en 107 hég. (Ibn Khallikân, I, 578).

(2) Qu'on trouve ordinairement écrit « ʿAbdoûn » (Bekri, 165, etc).

(3) Je crois qu'il y a là un jeu de mots entre *Zorzoûr*, étourneau, et *Zawâghi*, que je suis tenté de regarder ici comme un adjectif formé du persan زاغ corbeau.

Aboû'l-Fawâris Temîmi, puis lui fut enlevé et donné à Ah'med ben Mesroûr. Ibrâhîm ben H'abechi Temîmi fut chargé des opérations militaires contre Aboû ᶜAbd Allâh Chîᶜi[1]. *b* En cette année mourut Aboû Djaᶜfar Ah'med ben Dâwoûd Çawwâf, client de Rebîᶜa, homme de talent remarqué parmi les meilleurs disciples de Soh'noûn; il s'adonna, dans sa jeunesse, à la poésie, puis y renonça. El-H'asan ben H'âtim fut envoyé par Ziyâdet Allâh en Irak avec des cadeaux et des curiosités *b*.

El-H'asan ben Aboû'l-ᶜAych ben Idrîs ben Moh'ammed [P. 132] ben Soleymân ben ᶜAbd Allâh ben el-H'asan ben el-H'asan ben ᶜAli ben Aboû T'âleb succéda à son père, Aboû'l-ᶜAych ᶜIsa, dans le gouvernement de Djerâwa[2].

Ziyâdet Allâh convoqua à Tunis les juristes d'Ifrîk'iyya pour leur demander de lui venir en aide dans sa lutte contre Aboû ᶜAbd Allâh. *b* Dans la réunion qui fut tenue chez ᶜAbd Allâh ben eç-Çâ'igh, directeur des postes *b*, on étudia cette affaire, et Ibn eç-Çâ'igh leur dit: « L'émir vous fait dire que cet étranger originaire de Çanᶜâ qui, de concert avec les Kotâma, se révolte contre nous, maudit Aboû Bekr et ᶜOmar, prétendant que les Compagnons du Prophète ont après lui apostasié. Il appelle

(1) Le nom H'abechi présente diverses variantes qui sont indiquées dans Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 291 (Hobeych, Hawcheb, Khoneych, etc.). Voici la variante *b* de ce passage : « Ibrâhîm ben H'abechi quitta Laribus pour se mettre en campagne contre Aboû 'Abd Allâh le chi'ite; il commandait à des troupes nombreuses composées des *djonds* d'Ifrîk'iyya et s'élevant, dit-on, à 40,000 combattants. 'Ali ben Aboû'l-Fawâris fut ensuite destitué du gouvernement de K'ayrawân et remplacé par Ah'med ben Mesroûr el-Khâl. »

(2) Ville fondée par Aboû'l-Aych 'Isa, sur la rive droite du Kis, à six milles de la mer et à dix milles S.-E. de l'embouchure de la Molouya (Bekri, 180, 207 et 317 ; Edrisi, trad., p. 91 ; ci-dessus, p. 71, et ci-dessous, p. 203 du texte arabe).

croyants ses adeptes et infidèles ceux qui ne partagent pas ses croyances, *b* il permet de verser le sang de ceux qui s'opposent à sa manière de voir. » Les juristes prononcèrent l'anathème contre lui, le déclarèrent hors la loi, engagèrent le peuple à le combattre et rendirent des consultations proclamant la guerre sainte *b*. *a* Ziyâdet Allâh envoya au khalife Abbaside des présents, comprenant entre autres choses dix mille mithkâl, dont chacun en valait dix (ordinaires), et portait une inscription formée par ces deux vers :

[Kâmil] Toi qui vas trouver le khalife, dis-lui : En toutes choses, Dieu t'a donné pour aide suffisante Ziyâdet Allâh ben 'Abd Allâh, l'épée de Dieu, qu'il suffit de dégaîner pour la protection du khalife *a*.

En 292 (12 novembre 904), *b* Aboû Moslim Mançoûr ben Ismâ'îl ben Yoûnos se rendit à Rak'k'âda pour restaurer cette ville et remettre tout en ordre ; il fit construire sur le bassin de K'ayrawân un bateau nommé *le glisseur* (1). Ziyâdet Allâh arriva de Tunis en rebî' II (février-mars 905) et descendit à K'ayrawân auprès du grand bassin. El-Khâl subit le supplice de la bastonnade et fut promené dans les rues de K'ayrawân les menottes de bois aux mains et monté sur un mulet bâté.

En redjeb (8 mai-7 juin 905), une comète apparut [P. 133] dans la constellation du Capricorne, du côté du Nord, non loin de la Grande Ourse *b*.

L'armée du sultan subit une grande défaite dans les circonstances que voici. Quand Aboû 'Abd Allâh, le missionnaire, sut que des troupes marchaient contre

(1) Bekri parle également de ce bateau (texte p. 26 ; trad. p. 65-66).

lui *b* et qu'il connut combien grand était le nombre des chefs de marque, des héros arabes et des clients qui s'y trouvaient, et quelle était l'importance de leurs approvisionnements et de leurs engins de guerre, il fut pris de peur, *b* et convoqua les Kotâma, mais sans employer de liste d'enrôlement; il se borna à écrire aux chefs des tribus de réunir ceux de leurs hommes qui consentiraient à lui obéir et désireraient le servir, n'ajoutant rien autre chose sinon que le rendez-vous était fixé à tel jour et en tel endroit, mais en se faisant précéder d'un héraut qui déclarait anathème quiconque n'obéirait pas. Pas un des Kotâma ne manqua à l'appel, et il se constitua ainsi une armée innombrable, *b* avec laquelle il prit ses dispositions pour livrer bataille à Ibrâhîm ben H'abechi *b*. La rencontre, qui eut lieu à Koboûna[1] *b* et qui dura toute la journée *b*, fut épouvantable : elle commença à coups de lance, et quand ces armes furent rompues, les sabres entrèrent en jeu et ne s'arrêtèrent que quand ils furent brisés. Ibrâhîm fut battu et perdit un grand nombre de ses soldats; le reste put s'enfuir *b* à la faveur des ténèbres de la nuit *b*, car les Kotâma cessèrent la poursuite pour faire main-basse sur les richesses, les armes, les selles, les mors et autres objets. Ces dépouilles, les premières dont s'emparèrent les partisans du Chi'ite, leur permirent de se vêtir de soie, de se ceindre de sabres ornés de pierreries, d'employer des selles garnies d'argent et des mors dorés, *b* et de se constituer une grande réserve [P. 134] d'armes *b*. La réalisation de leurs espoirs exalta leurs esprits; ils se con-

(1) On trouve ce nom écrit sous diverses formes; je crois qu'il faut lire Belezma (Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 291 ; Fournel, II, 63).

vainquirent que les promesses de victoire faites par le Chiite n'étaient pas vaines, *b* que les assurances de la protection divine qu'il leur avait données étaient bien réelles *b*, tandis que d'autre part la tristesse et le découragement envahirent les habitants d'Ifrîk'iyya. Aboû ʿAbd Allâh envoya la nouvelle de cette victoire à ʿObeyd Allâh, qui se trouvait alors à Sidjilmâssa [1], en l'accompagnant de fortes sommes [2] *b* qu'il lui fit parvenir secrètement par quelques Kotâmiens.

Voici ce qu'a raconté un homme des Benoû Hâchim ben ʿAbd el-Mot't'alib appelé Ahmed ben Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben Djaʿfar ben ʿAbd Allâh ben ʿAli ben Zeyd ben Rekâna ben ʿAbdoûn ben Hâchim, qui se trouvait alors à Sidjilmâssa avec ʿObeyd Allâh : « ʿObeyd Allâh me fit un don considérable en dinars qu'on ne trouvait pas dans ce pays. Voyant le vif étonnement que suscitait en moi la vue de ces pièces et sachant d'ailleurs que, par mes actes antérieurs, je méritais sa pleine confiance, il me lut le message par lequel Aboû ʿAbd Allâh annonçait sa victoire, en me recommandant de n'en rien dire, de ne pas changer ma manière de vivre ni de modifier mes ornements ou mes vêtements, ajoutant qu'il y avait autour de nous des espions et des indicateurs à qui il ne fallait pas que notre enrichissement se trahît par des modifications extérieures. »

(1) Le Mahdi, après s'être tenu caché quelque temps en Egypte, était parvenu à Tripoli, et c'est ainsi qu'il avait pu rejoindre Sidjilmâssa (voir entre autres Fournel, II, 68) ; comparez aussi ses observations de la p. 70 sur les conditions où le novateur habitait cette ville.

(2) A ajoute : Obeyd Allâh tint cette nouvelle secrète et ne la révéla sous le sceau du secret qu'à quelques hommes de confiance.

En cette année mourut le juriste Aboû Sahl Forât ben Moh'ammed ʿAbdi, qui, après avoir reçu en Ifrîk'iyya les leçons de Soh'noûn, d'ʿAbd Allâh ben Aboû H'assân, de Moûsa ben Moʿâwiya et d'autres, se rendit en Orient, où il suivit les cours des principaux disciples de Mâlek. Il était bavard et versé dans les généalogies, connaissait les gens mieux que personne, mais en médisait plus que personne, si bien qu'on le traita de menteur.

En cette année aussi, naquit à K'ayrawân Moh'ammed ben Yoûsof el-Warrâk'(1) *b*.

En 293 (1er novembre 905), *b* Ziyâdet Allâh [P. 135] envoya à Laribus pour combattre Aboû ʿAbd Allâh une armée commandée par Modlidj ben Zakariyyâ et Ah'med ben Mesroûr el-Khâl ; mais le lundi 10 djomâda II (8 avril 906), ces deux officiers se révoltèrent, et ils arrivèrent le jeudi 13 djomâda II (11 avril) avec leurs troupes devant K'ayrawân. La populace ameutée se porta contre eux et les repoussa ; Modlidj, étant tombé par suite d'une bronchade de son cheval, fut aussitôt massacré, de même qu'Ibn Berber (2), et l'un et l'autre furent crucifiés à la porte de Rak'k'âda. Ziyâdet Allâh, qui s'avançait pour combattre Modlidj, apprit que le peuple l'avait massacré, et la lettre où il annonçait la chose comme une victoire fut lue à K'ayrawân et dans la circonscription. La cause du mécontentement de Modlidj fut le jugement rendu contre lui à propos d'une métairie appelée El-Djelîdiyya, dont la propriété lui fut déniée

(1) Il s'agit du célèbre auteur dont parle Makkari (II, 112 ; éd. Boulak, II, 129). et que Bekri cite si fréquemment ; cf. Fournel, II, 85 ; Bekri, texte arabe, intr., p. 15 ; *Tecmilah*, éd. Codera, p. 367 ;

(2) Ce nom, que je ne retrouve pas ailleurs, est formé de quatre caractères, dont le premier et le troisième peuvent se lire *b*, *t*, *n* et *y*.

par une sentence du kâdi Djemmâs ben Merwân. La chose lui fut si sensible qu'elle causa sa révolte.

En la même année arriva une lettre, dont il fut fait publiquement lecture, d'El-Moktafi billâh, appelant les habitants de l'Ifrîk'iyya à aider Ziyâdet Allâh dans sa lutte contre le Chi'ite. — Le soleil subit une éclipse totale, à l'occasion de laquelle le kâdi Djemmâs ben Merwân dit, devant la population, la prière de l'éclipse dans la grande mosquée *b*.

Ziyâdet Allâh se porta vers Laribus, *b* à l'ouest de laquelle il établit son camp et où de nombreuses troupes le rejoignirent *b*. Il fit de grandes distributions d'argent, qu'on ne pesa même pas ; on se borna à le mesurer en en versant un grand plat dans le pan du vêtement de chaque homme, *b* cérémonie à laquelle présida le prince, à cheval *b* ; mais ensuite chacun s'en alla et ne reparut plus. De grosses sommes furent ainsi dépensées par le prince, qui fit des prodiges de libéralité, mais le Chiite n'en continuait pas moins ses efforts pour l'emporter. Ziyâdet Allâh envoya des troupes à Bâghâya ; il garnit T'obna d'une forte garnison, à laquelle il donna pour chefs son chambellan Aboû'l-Mok'âri' H'asan ben Ah'med ben Nâfidh, Chebîb ben Aboû Cheddâd K'amoûdi et Khafâdja 'Absi, braves guerriers tous les trois, qui reçurent l'ordre de harceler [P. 136] les Kotâma. Ils s'y conformèrent, et de fréquentes rencontres laissèrent sur le terrain bien des morts des deux côtés (1).

En cette année fut nommé kâdi de Rak'k'âda Moh'ammed ben 'Abd Allâh, surnommé Ibn Djemâl [*var*. H'aymâl],

(1) Ces détails, plus complets que ceux d'Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 292), ont été reproduits par Fournel, II, 71.

client des Omeyyades, qui n'avait ni science ni crainte de Dieu, et dont le seul titre était la faveur d'ʿAbd Allâh ben eç-Çâ'igh. Il était d'une extrême niaiserie et faible d'esprit. On dit qu'étant jeune, il se vendit, dans une période de détresse, contre des figues, puis qu'il établit sa qualité d'homme libre et fut rendu à la liberté. Des témoins attestant un jour par devant lui qu'une femme avait confié à son fils l'exercice de ses droits, il leur dit : « Est-elle pubère, cette femme qui se fait représenter par son fils ? — Dieu te garde ! lui dirent-ils, puisque c'est son fils, comment donc ne serait-elle pas pubère ? » Et leurs rires le couvrirent de honte.

En cette même année, le médecin Aboû Yaʿk'oûb Ish'âk' ben Soleymân Isrâ'ili (1) arriva d'Orient en compagnie d'Aboû'l-H'asan ben H'âtim et se rendit auprès de Ziyâdet Allâh, qui se trouvait alors à Laribus. « Dès mon arrivée, raconte Ish'âk, je me rendis chez le prince, et je vis qu'à sa cour il régnait peu de sérieux et qu'on y recherchait surtout la plaisanterie. Ibn Khanbech (2), surnommé El-Yoûnani, m'interpella le premier en ces termes : « Tu prétends que la salure est agréable ? — Sans doute. — Et tu prétends aussi que ce qui est doux est agréable ? — Certes. — Alors ce qui est sucré est salé et ce qui est salé est sucré ? — Une chose douce, répondis-je, plaît par sa nature bénigne et agréable, et la chose salée, par son

(1) Ce médecin, qui est cité par Wüstenfeld (*Gesch. d. arab. Aerzte*, p. 51), est l'objet d'une biographie d'Ibn Aboû Oçeybiyya, traduite par de Sacy (*Abdollatif*, p. 42). Sa mort y est fixée aux environs de 320, mais il figure encore dans un évènement qui eut lieu en 341, à en croire Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 357), cf. Fournel, II, 72.

(2) Ce nom est écrit Ibn H'obeych *l. l.*, où cette anecdote est aussi rapportée.

piquant et sa force. » Comme il persistait à me chicaner à ce propos, je finis par lui dire : « Tu dis que tu vis et qu'un chien aussi vit ? — Certes. — Eh bien ! tu es un chien et un chien, c'est toi. » L'explosion de rire par laquelle Ziyâdet Allâh accueillit cette réplique me montra qu'il aimait mieux plaisanter que s'appliquer aux choses sérieuses *b* ».

(1)En cette année, Aboû ʿAbd Allâh s'empara de Belezma, ainsi que de T'obna, qui se rendit à composition et où il trouva, à son entrée, qui eut lieu le dernier du mois de dhoû'l-hiddja (20 octobre 906), Aboû'l-Mok'âriʿ H'asan ben Ah'med, qui y commandait et y prélevait les impôts au nom de Ziyâdet Allâh, *b* et les deux autres chefs précités. Les collecteurs des diverses sortes d'impôts qui se trouvaient dans cette ville *b* lui apportèrent leurs recettes. [P. 137] L'un d'eux ayant répondu, à sa demande d'où provenait cet argent, qu'il était le produit de la dîme, *b* Aboû ʿAbd Allâh s'écria : « Mais le produit de la dîme ne peut être qu'en nature, et tu me présentes de l'argent monnayé ! Emportez, dit-il à quelques hommes sûrs de T'obna, cet argent et restituez-le à chacun de ceux qui l'ont versé, et dites aux habitants qu'ils doivent la contribution dont Dieu a frappé le sol qu'ils cultivent ; le mode de prélèvement de l'impôt traditionnel de la dîme est connu, et la répartition en doit être faite d'après les règles portées dans le Livre de Dieu. » Puis, s'adressant à un autre, il lui demanda d'où provenait l'argent qu'il lui présentait, et il lui fut répondu que c'était le produit

(1) Les débuts des Chiʿites en Afrique sont exposés par Ibn el-Athîr d'une manière un peu différente. Wüstenfeld (*Geschichte der Fatimiden Chalifen*) a rapporté successivement les deux versions au commencement de son livre.

de la capitation payée par les juifs et les chrétiens pour l'année écoulée : « Et comment donc, dit le conquérant, me présentes-tu de l'or ? L'Envoyé de Dieu prélevait sur le riche quarante-huit dirhems, sur l'homme de condition moyenne, vingt-quatre, et sur le pauvre, douze. — J'ai, répondit le percepteur, échangé les dirhems contre de l'or, comme faisait ʿOmar. — Cet argent, dit alors Aboû ʿAbd Allâh, a une origine légale, » et il le fit répartir par un de ses missionnaires entre les soldats. Au percepteur du *kharâdj*, il dit que cet argent était impur, car ni impôts anticanoniques (*k'abâla*) ni *kharâdj* ne doivent frapper les biens des musulmans, et il le fit restituer à ceux qui l'avaient versé par des gens sûrs de T'obna. Il consentit à recevoir l'argent de la *çadak'a*, prélevée sur les espèces cameline, bovine et ovine, quand on lui eut dit qu'on n'avait taxé que les animaux soumis par leur âge au paîment de cet impôt et que l'argent provenait de la vente faite en bloc des animaux prélevés ; il approuva et autorisa ce mode de procéder. La population de T'obna le voyant ainsi agir se réjouit, espérant qu'il lui appliquerait les règles du Koran et de la tradition, et la chose s'étant ébruitée dans toute l'Ifrîk'iyya, les populations, attirées vers lui, lui adressèrent des lettres d'adhésion et de soumission *b* (1). Ces faits, qui parvinrent à la connaissance de Ziyâdet Allâh, [P. 138] lui causèrent un grand souci : il fit *b* procéder à de considérables levées d'hommes et *b* maudire le Chiʿite du haut des chaires des mosquées.

b En cette année, Ibn et-T'obni, de retour de Baghdâd, rejoignit Ziyâdet ʿAbd Allâh. — Alors mourut en Sicile

---

(1) A résume en trois lignes tous ces détails relatifs au prélèvement des impôts.

le juriste Aboû Dja'far Moh'ammed ben el-Hoseyn Merwezi, qui fut accusé de mensonge[1]. Cette année vit aussi mourir le juriste Moh'ammed ben el-Monîb Azdi, qui suivait le rite des gens de l'Irâk (*ou* hanéfites), et était un homme de bien: on lui offrit le poste de kâdi, qu'il refusa. Citons aussi le décès du dévot Moh'ammed ben Naçr, qui avait une certaine connaissance des traditions, de Moh'ammed ben Aboû H'omeyd Soûsi et de Zeydân ben Ismâ'îl Azdi, deux hommes d'une science sûre *b*.

En 294 (21 octobre 906), *b* à la mi-moh'arrem, Ibrâhîm ben H'abechi ben 'Omar sortit de Laribus à la tête de ses troupes pour attaquer Aboû 'Abd Allâh à T'obna.

'Abd Allâh ben Moh'ammed ben Mofarridj, surnommé Ibn ech-Châ'ir, fut destitué de ses fonctions de kâdi de Kast'îliya ; on l'entrava et on l'amena à Laribus par devant Ziyâdet Allâh, qui lui fit donner la bastonnade et le jeta enchaîné dans la prison de Laribus. Voici les causes de ce traitement. Les grands de Kast'îliya ayant fait entendre au prince leurs plaintes contre les actes injustes de ce magistrat, Ziyâdet Allâh écrivit au gouverneur de cette province de le destituer, de le charger de chaînes et de l'envoyer ainsi à la cour. Cette lettre étant arrivée en l'absence du gouverneur, plusieurs des plaignants se portèrent à l'audience tenue par le kâdi, l'injurièrent et voulurent même lui faire violence. Il les fit saisir par ses gardes, battre et emprisonner, de sorte que le gouverneur à son retour constata qu''Abd Allâh les

(1) C'est-à-dire, probablement, de rapporter de fausses traditions, comme le conjecture Amari (*Bibl. ar. sic.*, trad. II, 22). J'ai d'ailleurs vainement cherché le nom de ce personnage dans Ibn Khallikan, Nawawi, Ibn el-Athîr, Ibn Farhoûn et Karâfi.

avait maltraités à son gré ; il le fit enchaîner et entraver, puis l'adressa à Ziyâdet Allâh, qui le fit à son tour flageller et emprisonner [1]. Cela arriva à la mi-moh'arrem (4 novembre 906).

Ziyâdet Allâh se retira à Rak'k'âda, laissant à Laribus à la tête des troupes Ibrâhîm ben Ah'med ben Aboû ʿIk'âl. Il fit reconstruire les murs de Rak'k'âda en briques et en torchis. Il s'adonna entièrement aux plaisirs et s'amusa tant à se promener sur le lac qu'autrement, faisant [P. 139] des vagabonds, des bateleurs, des joueurs de flûte et des vauriens ses compagnons de table. Quand la pensée de l'effondrement de son royaume et de la conquête par son ennemi de la plupart des territoires qu'il gouvernait revenait troubler son esprit : « Emplis ma coupe, disait-il à l'un de ses compagnons de plaisir, boire me suffit [2] ». Il conçut une vive passion pour Khat't'âb, l'un de ses pages, au nom de qui il fit même frapper des dirhems et des dinars; puis il se fâcha contre son favori et le fit jeter en prison enchaîné. Une jeune esclave lui chanta ces vers, pour provoquer sa pitié envers le prisonnier :

[Basît] O prince dont (le nom) est un heureux présage de clémence ! puisque celui que tu aimes est à ta discrétion, songe combien de cœurs palpitants doivent faire preuve de patience! Daigne Dieu te faire faire violence à tes sentiments !

Le prince pardonna à Khat't'âb et lui rendit sa situation. — On s'efforçait de le consoler quand le souci que

(1) Cf. le résumé qu'a fait Fournel de ce passage, t. II, p. 73.
(2) *Annales*, d'Ibn el-Athir, p. 294 ; Wüstenfeld, *G. der Fatim.*, p. 22.

lui causait le Chiʿite l'assombrissait, et comme un jour une esclave lui chantait :

[Kâmil] Réponds par la constance à la fortune qui t'éprouve, car tels sont ses procédés : tantôt la joie et tantôt le chagrin, sans que ni l'une ni l'autre durent toujours ;

« Tu as raison », s'écria-t-il, et il lui accorda une gratification.

Djemmâs ben Merwân obtint, sur sa demande, d'être déchargé des fonctions de kâdi à K'ayrawân, et fut remplacé par Moh'ammed ben Djemâl [1], qui resta en charge jusqu'à la fuite de Ziyâdet Allâh.

Au mois de cha'bân (mai-juin 907), Aboû ʿAbd Allâh entra à Bâghâya, qui se rendit à composition. Ziyâdet Allâh, fort affligé de cette nouvelle, consulta Ibn eç-Çâ'igh, qui lui conseilla de s'enfuir secrètement en Egypte en confiant le commandement de l'armée d'Ifrîk'iyya à un général à qui il laisserait l'argent (nécessaire). Il fit, après réflexion, acheter cinq cents chameaux pour préparer sa fuite; mais ensuite, reconnaissant les mauvais côtés de ce projet et redoutant que la population ne se soulevât contre lui, il y renonça. Ibrâhîm ben H'abechi ben ʿOmar, qui eut connaissance des intentions de fuite de Ziyâdet Allâh, les combattit et le fit entrer dans le Château du lac [2]; il lui fit examiner tous les préparatifs qu'il y avait faits et lui tint ce langage : « Quelle comparaison, seigneur, y a-t-il à faire entre la construction actuelle et la

(1) Ce nom est écrit ici *H'aymâl*, de même que plus bas, mais dans le second passage les deux points du *yâ* manquent.

(2) En arabe, *Kaçr el-bahr*, ce qui semble bien indiquer que cette scène se passe à Rakkâda, ainsi que l'a conjecturé Fournel (II, 74); cf. Bekri, p. 66.



forteresse où ton aïeul [1] soutint un siège de plusieurs années, alors qu'il avait à lutter contre l'hostilité de la plus grande partie de ses sujets et la révolte des chefs du *djond ?* Pourtant il ne bougea pas et sut s'y maintenir [P. 140] jusqu'à ce que le secours de Dieu lui permît de vaincre ses ennemis. Toi, au contraire, tu disposes de grandes richesses, les troupes te sont affectionnées, le peuple est avec toi, et tu n'as à lutter que contre un cheykh ignoré et qui n'a d'influence que sur les Berbères, alors que tu es abrité dans une forteresse inexpugnable; Dieu te donnera la victoire! N'écoute pas les conseils qu'on t'adresse et, secouru par la force et la puissance de Dieu, tu resteras le plus fort. » Ziyâdet Allâh, rasséréné par ce discours, et conformément au conseil d'Ibrâhîm, fit des envois de troupes et d'argent à Laribus, point frontière extrême, et la cavalerie de cette place répondit par ses incursions contre Bâghâya à celles qu'Aboû ʿAbd Allâh dirigeait de Bâghâya contre Laribus [2].

H'abechi, Ibn Aboû H'adjar et Ibn ʿAbbâs revinrent des pays chrétiens en compagnie d'un ambassadeur de Constantinople. Ils reçurent des vêtements d'honneur de Ziyâdet Allâh, qui installa l'ambassadeur dans le jeu de mail proche de Rak'k'âda; pour lui faire honneur, il convoqua le peuple à une grande réunion, où il y eut une affluence considérable.

On dressa de grandes tentes et des huttes autour de Rak'k'âda, et les K'ayrawaniens, qui s'y installèrent, organisèrent des patrouilles dans les environs ; Ziyâdet Allâh continua de procéder aux enrôlements et excita le zèle des soldats par des distributions d'argent.

---

(1) C'est-à-dire Ibrâhîm ben Ahmed, en l'année 280.
(2) Tous ces détails sont résumés par A en trois lignes.

Le juriste Moh'ammed ben Aboû'l-Haythem Loulouwi mourut cette année-là, et au mois de cha'bân (mai-juin 907) K'orhob fut nommé chambellan *b*.

En moh'arrem 295 (octobre-novembre 907), Ziyâdet Allâh se transporta à Tunis pour tâcher d'y améliorer ses affaires.

b Le 6 rebiᶜ II (13 janvier 908), le kâdi Aboû'l-ᶜAbbâs ben Djemâl (1) fit devant le peuple la prière pour demander de la pluie. Le 15 du même mois, la charge d'imâm fut enlevée à Ibn Aboû'l-Welid et confiée à Ibn Yezid. Aboû'l-H'asan ben H'âtim, qui avait été envoyé comme ambassadeur à Baghdâd, mourut en chawwâl (juillet 908). [P. 141] Le kâdi Aboû Moûsa ᶜIsa ben Meskin (2) mourut, et les dernières prières furent dites sur lui dans sa bourgade du Sâh'el par Aboû Djaᶜfar Ah'med ben Khâled Sehmi. Le juriste Aboû ᶜAyyâch Ah'med ben Moûsa ben Makhled, *b* descendant de Ghâfik', mourut (3) : disciple de Soh'noûn ben Saᶜid *b*, c'était un homme de mérite, rempli de la crainte de Dieu, et qui se livrait aux pratiques religieuses, *b* connaissant bien les livres de son maître, très versé dans les récits, qui eut pour élèves de nombreux habitants de K'ayrawân ; il fut enterré à la porte de Sâlim (4). Le juriste Saᶜid ben Ish'âk', client des [Benoû] Kelb et l'un des bons élèves de Soh'noûn ben Saᶜid, mourut également ; il avait aussi reçu les leçons

---

(1) Sur l'orthographe de ce nom voir la note (1) de la p. 195.

(2) Il est parlé de lui par Ibn Farhoûn (ms 5032 de Paris, f. 87 v.) et dans les mss d'Alger nº 851, f. 5, et nº 884, f. 26 v.

(3) Ibn Farhoûn parle de lui (*l. l.*, f. 21).

(4) Bekri (pp. 63 et 64) énumère les portes de K'ayrawân. M. de Slane a transcrit *Selm* le mot que j'ai cru pouvoir écrire *Sâlim* ; cf. infra, p. 162 du texte arabe.



de plusieurs cheykhs d'Ifrîk'iyya; né en 212 (1er avril 827), il avait souvent fait la guerre sainte (?) et il était versé dans les récits et dans les traditions *b*.

En 296 (29 septembre 908), les cavaliers d'Aboû ʿAbd Allâh pénétrèrent dans (la province de) K'ast'iliya, et Aboû Moslim Mançoûr ben Ismâʿil, *b* ainsi que Chebîb ben Aboû'ç-Çârim *b*, furent battus, et se retirèrent vers Tawzer, où la cavalerie d'Aboû ʿAbd Allâh se déployait, brûlant les centres habités et détruisant le bétail qu'elle rencontrait de ce côté. *b* Les troupes du Chiʿite avaient reçu de leur chef l'ordre de cesser toute expédition et de ne pas bouger, de sorte que pendant environ deux mois elles ne firent aucun mouvement, si bien que les uns le disaient malade et les autres mort. Mais la nouvelle qu'elles marchaient contre Ziyâdet Allâh terrifia ce prince, jeta l'agitation dans la capitale et bouleversa les soldats du *djond*, qui se prirent à désespérer du pays et à redouter l'esclavage pour leurs femmes et leurs enfants.

ʿAbd Allâh ben eç-Çâ'igh se mit alors à dire à Ziyâdet Allâh que c'était là le résultat des méchantes manœuvres et des intentions perverses de ce coquin d'Aboû Moslim. En effet, Ibn eç-Çâ'igh, d'abord secrétaire d'Aboû Moslim, sous le règne d'Ibrâhîm ben Ah'med, se brouilla avec lui, et ses réclamations incessantes aboutirent à la disgrâce de son ancien patron. Quand se produisirent ces malheureux évènements de Kast'iliya et qu'Aboû Moslim fut chassé de cette province, [P. 142] Ibn eç-Çâ'igh lui en attribua la responsabilité et attisa la colère de Ziyâdet contre lui, si bien que ce prince envoya à Chebîb ben Aboû'ç-Çârim l'ordre de décapiter Aboû Moslim et de n'inhumer son cadavre qu'après l'avoir crucifié et exposé

pendant tout un jour et toute une nuit, message qu'il fit transmettre par des hommes sûrs chargés de s'assurer de sa mise à exécution. Chebib, très affligé de cet ordre, mais ne voyant pas le moyen de s'y soustraire, remit la lettre à Aboû Moslim, qui se trouvait alors avec lui à Tawzer, en lui disant combien cela lui était pénible. Aboû Moslim, l'ayant lue, se borna à dire : « Nous sommes à Dieu et c'est à lui que nous devons retourner (*Koran*, II, 151). On a circonvenu ce sot enfant, dont l'empire est perdu » ; puis, saisissant sa barbe de la main gauche et se donnant de la droite plusieurs coups sur la nuque, il ajouta : « Voilà la rétribution qui attend ceux qui, infidèles aux ordres de Dieu, obéissent aux hommes et versent un sang sacré. J'en prends Dieu à témoin, si j'avais laissé ce prince à lui-même et qu'au lieu de lui conseiller le meurtre de ses oncles et de ses frères j'eusse suscité ceux-ci contre lui, j'aurais évité ce qu'il m'inflige maintenant ! » Puis, s'adressant à Chebib, il lui demanda le délai nécessaire pour procéder aux ablutions légales et faire une prière de deux *rekʿa* destinée à clore sa vie. Il put dire sa prière, adressa une invocation au ciel, puis se livra en pleurant au bourreau, qui lui trancha la tête. Il fut crucifié, puis enterré le lendemain, 15 çafar (22 novembre 908).

En cette année moururent Aboû'l-ʿAbbâs ben Aboû Khidâch, préposé aux réclamations contre les actes arbitraires du temps d'Ibn ʿAbdoûn, et le juriste Aboû ʿIk'âl ben Kheyr, qui suivait le rite des Irakiens *(hanéfites)*, et qui fut secrétaire d'Ibn ʿAbdoûn pendant que celui-ci exerçait les fonctions de kâdi.

Les Aghlabides quittent l'Ifrîk'iyya et Ziyâdet Allâh s'enfuit de Rak'k'âda.

Aboû ʿAbd Allâh se porta cette année-là en avant et mit le siège devant Laribus, où se trouvait Ibrâhim ben Aboû'l-Aghlab à la tête des troupes d'Ifrîk'iyya et de toutes les troupes du *djond* de cette province. [P. 143] A la suite de diverses attaques *b*, il emporta cette ville d'assaut et y entra l'épée à la main le samedi 23 djomâda II (19 mars 909). Le gouverneur Ibrâhîm put s'enfuir avec un certain nombre d'officiers et d'hommes du *djond*; quant aux habitants et aux soldats survivants, ils s'entassèrent dans la grande mosquée, où ils se montaient les uns sur les autres. Le vainqueur les fit tous massacrer, *b* si bien que le sang coulait à flots par les portes du temple, comme l'eau d'une rivière gonflée par une pluie abondante *b*. Trente mille hommes, dit-on, furent égorgés dans l'intérieur du temple, et le massacre commencé dans l'après-midi ne finit qu'à la fin de la nuit. Le lendemain matin, quand tout eut été égorgé ou pillé, Aboû ʿAbd Allâh, *b* craignant un retour offensif des habitants de l'Ifrîk'iyya *b*, donna le signal du départ et battit en retraite vers Bâghâya (1).

b La nouvelle de cet évènement parvint le lendemain dimanche 24 djomâda II, à Ziyâdet Allâh, qui, perdant ainsi ce qui [lui restait de] possessions *b*, comprit qu'il n'avait plus qu'à s'en aller. Mais Ibn eç-Çâ'igh s'attacha à atténuer les choses et à les représenter sous un faux jour, *b* annonçant que le Chiʿite avait été battu, tout en

(1) Cf. le récit d'Ibn el-Athîr, trad. p. 296; Wüstenfeld, p. 26 et 29, qui n'a pas connu Fournel, II, 77 et 84; *infrà*, p. 204; *Religion des Druzes*, I, CCLXIX.

faisant crier aux portes de la ville de Rak'k'âda que ceux qui voulaient rester et recevoir la forte somme de vingt dinars par cavalier et dix par fantassin n'avaient qu'à se rendre au palais du prince. Le peuple, en apprenant ces distributions, fut pris de sinistres appréhensions, et ne douta plus que Ziyâdet Allâh n'eût le dessous *b*, [P. 144] mais resta incertain sur ce qu'il devait faire, tandis que les courtisans et les serviteurs du palais commençaient à sortir de Rak'k'âda. Alors Ziyâdet Allâh se mit à empaqueter les pierreries les moins lourdes et l'argent, *b* et les intimes firent leurs préparatifs pour l'accompagner *b*. A l'heure de la prière nocturne du dimanche au lundi 25 djomâda II (20 mars 909), il ceignit son épée, monta à cheval et prit la fuite du côté de l'Egypte, précédé de ses bagages, *b* des principales de ses femmes, de ses proches parentes et de ses enfants. Alors une de ses esclaves, saisissant un luth qu'elle appuya contre sa poitrine, lui chanta ces vers pour tâcher de se faire aussi emmener :

[Monsarih'] Je n'ai pas oublié le lieu où, le jour de notre séparation, elle se tenait les paupières noyées de larmes, ni ce qu'elle me dit lorsque les chevaux se mirent en marche : « Tu nous abandonnes, seigneur, et tu pars. » Je confie à Dieu une gazelle dont le cœur est brisé par la séparation ; mais la séparation ne me consume-t-elle pas aussi le cœur ?

Les yeux de Ziyâdet Allâh se remplirent de larmes en l'entendant, mais les difficultés de sa situation ne lui permirent pas de l'emmener (1), et dans le premier tiers

(1) D'autres disent au contraire qu'il l'emmena ; cf. *infra*, p. 168 du texte ; *Berbères*, I, 442 ; Wüstenfeld, 27 ; Fournel, II, 78.

de la nuit, il quitta Rak'k'âda, se dirigeant vers l'Egypte *b*, et accompagné de ses principaux guerriers, de ses pages et de ses esclaves noirs; *b* il suivit la grande route *b* jusqu'à Tripoli. ʿAbd Allâh ben eç-Çâ'igh, qui était chargé de tous les soins et qui veillait sur les serviteurs, se mit d'accord avec ceux qui devaient transporter les colis de métaux précieux pour s'en faire adresser trente charges, chacune de seize mille mithkâl, à un rendez-vous fixé. Mais les conducteurs s'étant trompés dans les ténèbres de la nuit, ne le rencontrèrent pas et arrivèrent à Sousse, où Ibn el-Hamadâni, qui y gouvernait, mit la main sur le précieux chargement et l'entreposa dans cette ville, dans le Kaçr er-Ribât'; puis cet argent tomba entre les mains du Chiʿite. D'autre part, le lendemain matin de la fuite du prince, la population se précipita à Rak'k'âda [P. 145] et mit au pillage toutes les choses de valeur, vases d'or et d'argent et autres objets abandonnés par les fuyards, dont la valeur dépasse toute description, *b* le plus fort enlevant au plus faible le butin de celui-ci. Le prince en fuite s'appelait Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh ben ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, connu sous le nom de Khazer, ben Ibrâhîm ben el-Aghlab ben Sâlim ben ʿIk'âl Temîmi *b*. Son règne en Ifrîk'iyya avait duré cinq ans onze mois et quatre jours, et celui de la dynastie dont il fut le dernier représentant, cent onze ans et trois mois [1].

b Alors Ibrâhîm ben Aboû'l-Aghlab, qui avait dû s'enfuir de Laribus, arriva à K'ayrawân avec les quelques officiers qui l'avaient suivi, descendit à l'hôtel du gouvernement et fit venir les notables de la ville, à qui il tint un

(1) Sur ces deux périodes, voir les remarques de Fournel, II, 78 n.

discours où il jeta le blâme sur Ziyâdet Allâh, apprécia sévèrement ses actes et l'accusa d'avoir remis le soin des affaires à des gens qui ne cherchaient que sa chute : « Les Kotâma, continua-t-il, commettant des ravages, c'est à vous à soutenir Dieu et notre sainte foi; [pour les combattre], il faut que vous me fournissiez des hommes et de l'argent. » L'heure de la prière du *z'ohr* étant ensuite arrivée, il se fit saluer en qualité d'émir. Mais alors la population se réunit autour de lui et lui dit : « Notre pays ne connait pas la guerre civile et nous ne [pourrons] soutenir les hostilités. Tu n'as pu, malgré armée, armement et argent, repousser les Kotâma ; comment pourrions-nous, avec le seul argent du peuple, en venir à bout ? » Puis on se mit à crier : « Nous ne voulons pas t'obéir, ni te reconnaître pour souverain ; éloigne-toi ! » Il dut sauter à cheval, l'épée à la main, pour repousser ses agresseurs, et sortit par la porte d'Aboû'r-Rebîᶜ, d'où il rejoignit Ziyâdet Allâh (1).

Quant à ᶜAbd Allâh ben eç-Çâ'igh, qui s'était embarqué pour se rendre en Orient, l'état de la mer le rejeta à Tripoli. Il fut mené à Ziyâdet Allâh, qui se trouvait en cette ville et qui, le faisant comparaître devant lui, lui reprocha de l'avoir quitté. Le ministre s'excusa en invoquant le trouble et la crainte dont il avait été saisi. Ziyâdet Allâh ne voulait que lui faire honte ; mais en présence de l'avis unanime de sa famille et de ses officiers, qui était de le faire exécuter, il donna au nègre Râchid l'ordre [P. 146] de le décapiter. Le médecin ᶜAli ben Ish'âk' ben ᶜImrân racontait que jamais ᶜAbd Allâh ben eç-Çâ'igh n'avait vu le nègre Râchid sans pâlir et que, quand le

(1) Cf. Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 297, et les autres auteurs cités.

nom de ce dernier venait à être prononcé, son humeur subissait un changement visible à tous les yeux. « Un jour, continue ce médecin, que je lui en demandai le motif, il me répondit : « Quelque chose me dit que l'ange de la mort viendra sous les traits de ce noir couper le fil de ma vie, de sorte que quand je le vois je ne puis plus me contenir. »

Règne des Chi'ites.

A la nouvelle que Ziyâdet Allâh s'était enfui, Aboû ʿAbd Allâh s'avança de Laribus sur K'ayrawân [1]. Les habitants furent effrayés de ses progrès et craignirent pour leur vie, de sorte que les juristes et les principaux se portèrent à sa rencontre ; mais Mah'boûb ben ʿAbd Rabbihi Hawwâri leur coupa la route le mercredi 27 djomâda II (22 mars), au lieu dit Fah'ç Bâroûk'as, entre Djeloûla et H'ammâm es-Serâdik', de sorte qu'ils durent piteusement se retirer. Ils exposèrent alors par écrit à Aboû ʿAbd Allâh ce qui leur était arrivé, en lui présentant leurs excuses et le priant de fixer un lieu où ils pussent le rencontrer. Il fixa le rendez-vous à la date du samedi, et au lieu nommé Sâk'iyat Mems [2]. Il envoya Gharaweyh [3] ben Yoûsof Meloûsi à la tête d'un escadron de cavalerie occuper la ville de Rak'k'âda et mettre en lieu sûr les richesses qu'il y trouverait. Cet officier, arrivé le vendredi, dernier jour de djomâda II (24 mars), trouva

(1) Cf. *supra*, p. 200.

(2) Mems est « à l'O. de Cairouan, vers la source de la branche orientale du Medjerda. C'est le *Mampsaron oros* de Ptolémée ». (*Table géogr.* de l'H. des Berbères). Fournel (II, 86), estime à une faible journée la distance qui séparait Mems de K'ayrawân.

(3) Ibn el-Athir orthographie *ʿAroûba* (*Annales*, p. 298).

les gens sortant ou entrant librement; il défendit aux premiers de revenir et expulsa les seconds, mais ne prit d'ailleurs que des mesures bienveillantes *b* (1).

Aboû ʿAbd Allâh s'avança à la tête de sept corps d'armée sur Rak'k'âda, où se trouvaient, [P. 147] à ce qu'on dit, trois cent mille hommes, tant cavaliers que fantassins, et y arriva le samedi 1er redjeb (25 mars). Les juristes, les principaux habitants et les chefs des marchands de K'ayrawân se présentèrent devant lui, à Sâk'iyat Mems, où ils lui adressèrent les salutations d'usage, lui manifestèrent le désir qu'ils avaient de se soumettre et demandèrent quartier. Il accueillit leur demande et, approuvant leur démarche, promit de les traiter avec générosité et justice. *b* Or il avait promis aux officiers et aux guerriers Kotâma de leur remettre K'ayrawân pour qu'ils y agissent à leur guise et répartissent entre eux tous les biens des habitants. Ils lui exprimèrent leur mécontentement de la sauvegarde qu'il venait de leur accorder et lui rappelèrent ce à quoi il s'était engagé. Il leur répéta alors les paroles du Koran (XLVIII, 21): « Et d'autre butin dont vous ne vous êtes pas emparés encore, mais dont Dieu s'est rendu maître », ajoutant qu'il s'y agissait de K'ayrawân. Ils acceptèrent son dire et ne firent aucune résistance *b*.

Après avoir veillé au campement de ses troupes dans les environs de Rak'k'âda, il fit son entrée en cette ville, précédé d'un homme qui lisait les passages du Koran (LIX, 2): « C'est lui qui, au début de l'émigration, a fait sortir de leurs demeures ceux des adeptes des religions révélées qui étaient incrédules, etc. », et encore

(1) Voyez le récit d'Ibn el-Athir, *l. l.*

(xliv, 24) : « Combien de jardins et de sources n'ont-ils pas abandonnés, etc. ». Il descendit dans le palais dit Kaçr eç-Çah'n. Il envoya à Sousse Gharaweyh ben Yoûsof, qui accorda l'amnistie aux habitants et lui ramena les trente charges d'argent que nous avons dit être entreposées au K'açr er-Ribât'. Il fit grâce aux Aghlabides qu'il trouva à K'ayrawân, ainsi qu'aux officiers de Ziyâdet Allâh qui n'avaient pas suivi leur maître, mais il fit exécuter les nègres clients des Aghlabides, *b* de même qu'il fit étrangler Ibrâhîm ben Berber (1) ben Ya'k'oûb Temîmi, surnommé El-K'oûs, [P. 147] lesquels songeaient à se soulever ; Aboû 'Abd Allâh disait d'ailleurs qu'il ne se croirait pas en sûreté en Ifrîk'iyya tant que vivrait El-K'oûs *b*. Le vainqueur envoya alors chercher à Tripoli son frère, Aboû'l-'Abbâs el-Makh-t'oûm, qui y était emprisonné, ainsi qu'Aboû Dja'far Khazeri et la mère d''Obeyd Allâh Chi'i, laquelle était en compagnie du précédent. Aboû'l-'Abbâs, qui était un homme vif et verbeux, mais peu réfléchi, voulait expulser de K'ayrawân tous les juristes qui ne professaient pas le rite des Médinois [*les non-malékites*], mais son frère s'y refusa. Aboû 'Abd Allâh nomma gouverneur de cette ville El-H'asan ben Ah'med ben 'Ali ben Koleyb, connu sous le nom d'Ibn Aboû Khinzîr, avec ordre de tuer quiconque sortirait la nuit, boirait des liqueurs enivrantes, en transporterait ou en détiendrait (2). A El-K'açr el-k'adîm (l'ancien Château), il préposa Khalaf ben Ah'med ben 'Ali ben Koleyb, frère d'Ibn Aboû Khinzîr, à

(1) Ce mot est formé de caractères dépourvus de points diacritiques ; peut-être faut-il lire *Yezîd*.

(2) Sur les mesures prises alors à K'ayrawân, cf. Ibn el-Athîr trad. p. 299.

qui il donna les mêmes ordres, et par qui il fit ajouter, dans la formule d'appel à la prière, les mots *accourez à l'œuvre excellente*, à la suite de *accourez à la prière*. De la formule d'appel à la prière de l'aurore il fit supprimer les mots *la prière vaut mieux que le sommeil*. Il fit [rechercher et] réunir tout ce qui avait été pillé à Rak'k'âda, rassembler les esclaves de Ziyâdet Allâh et mettre en lieu sûr les jeunes filles de son harem, opérations dont fut chargé Ah'med ben Ferroûkh T'obni, le bossu. La direction de la fabrication des monnaies fut confiée à Aboû Bekr, le philosophe, connu sous le nom d'Ibn el-K'amoûdi, qui y fit frapper les mots *Louanges à Dieu maître des mondes*; ces pièces furent appelées *Seyyidiyya*. On lisait sur le sceau d'Aboû ʿAbd Allâh, *Mets ta confiance en Dieu, tu seras dans la voie du droit évident*, et sur celui qu'il employait à sceller les rescrits, « Les paroles de ton maître sont d'une vérité et d'une justice parfaites; nul ne peut changer ses paroles ; il est l'entendant et le connaissant (Koran, VI, 115) ». La cuisse des chevaux fut marquée des mots [P. 149] *La royauté est à Dieu*. Sur les étendards on lisait : « La troupe sera mise en fuite et ils tourneront le dos (Koran, LIV, 45). Dis, la vérité est venue et le mensonge s'est évanoui ; certes le mensonge a disparu (Id. XVII, 83) », ainsi que bien d'autres versets de sens analogue. Dans la khotba il fit faire la prière en l'honneur d'ʿAli ben Aboû T'âleb immédiatement après celle en l'honneur du Prophète, *b* et on y ajouta les noms de Fâtime, d'El-H'asan et d'El-Hoseyn ; il manifesta ouvertement les opinions chiʿites en faveur d'ʿAli et hostiles à ceux des compagnons du Prophète qui avaient régné avant lui.

Comme kâdi de K'ayrawân, Aboû ʿAbd Allâh nomma,

le jeudi 18 chaᶜbân (11 mai 909), Moh'ammed ben ᶜOmar ben Yah'ya ben ᶜAbd el-Aᶜla Merwezi, qui appartenait au *djond* de Khorasân, et qui siégea dans la grande mosquée. Il fit supprimer la prière nocturne de deux rek'a (*chafᶜ*) pendant le mois de ramad'ân, *b* en argumentant sur ce point contre les juristes : il leur dénia le droit de suivre l'exemple donné par ᶜOmar ben el-Khat't'âb en ce qui a trait aux prières perpétuelles pendant ce mois, mais les laissa libres d'ajouter dans l'appel à la prière, à l'exemple d'ᶜAli ben Aboû Tâleb, les mots *accourez à l'œuvre excellente* : « Suivez, leur disait-il, la même voie que la famille du Prophète, et négligez les additions surabondantes *b*. » Le premier jour de ramad'ân, Merwezi, en arrivant dans la grande mosquée, trouva ces mots écrits sur la paroi de la *kibla*, à l'endroit même où il devait prendre place : « Y a-t-il personne de plus injuste que celui qui empêche de mentionner le nom de Dieu dans les mosquées et qui s'efforce de détruire ces édifices, etc. (Koran, II, 108). » Il demanda aux préposés de la mosquée qui s'était assis en cet endroit, mais ils l'ignoraient. Il fit alors raturer cette inscription et s'installa ailleurs. Un mauvais drôle, quelque peu sot, se campa un jour au milieu de la foule devant Merwezi et lui dit : « Veuille Dieu te garder ! Tu as déjà eu la gracieuseté de supprimer les prières perpétuelles pendant le mois de ramad'ân ; si tu trouvais le moyen de nous supprimer le jeûne de cette même période, nous n'aurions plus rien à te demander. — [P. 150] Arrière, maudit ! » cria Merwezi, qui le fit éloigner.

Conformément à l'ordre d'Aboû ᶜAbd Allâh, les chefs des Kotâma invitèrent les populations à adhérer à leur propre croyance relativement à la supériorité de la

descendance d'ᶜAli et à la mise à l'index de ce qui n'était pas elle. Beaucoup répondirent à cet appel, et cette croyance, parce qu'elle répondait aux enseignements d'un Oriental, fut appelée orientalisation (*techrîk'*).

Aboû 'Abd Allâh va rejoindre 'Obeyd Allâh à Sidjilmâssa.

b Après avoir organisé et approvisionné ses troupes pour faire une expédition sur Sidjilmâssa, où étaient emprisonnés ᶜObeyd Allâh Chiᶜi et son fils Aboû'l-Kâsim, *b* car Aboû ᶜAbd Allâh travaillait pour le compte d'ᶜObeyd Allâh qu'il disait être l'Imâm ᶜalide, il se mit en marche, bien approvisionné, armé et muni de tout le nécessaire, laissant en Ifrik'iyya son frère Aboû'l-ᶜAbbâs et Aboû Zâki Temmâm ben Moᶜârik' Adjâbi[1]. Il quitta Rak'k'âda le jeudi 15 ramad'ân (7 juin), à la tête de troupes si nombreuses qu'elles ressemblaient à une fourmilière et où figuraient les principaux de ses guerriers et de ses sectateurs, *b* entre autres le secrétaire Ibrâhîm ben Moh'ammed Cheybâni connu sous le nom d'Aboû'l-Yeser, et le médecin Ziyâd ben Khalfoûn, client des Aghlabides; l'expédition fut suivie aussi par Ah'med ben Moh'ammed ben Sîrîn, juriste du rite des Irakiens (ou *hanéfites*), qui marchait à pied, comptant que sa participation à la recherche de l'imâm lui serait comptée pour une récompense ultérieure; c'est là ce qui le fit plus tard nommer kâdi de Bark'a *b*.

Aboû ᶜAbd Allâh arriva d'abord à Tâhert, qui se rendit à composition et où, après son entrée, il fit exécuter plusieurs Rostemides, entre autres [P. 151] Yok'z'ân ben

(1) Sur ce nom voir Ibn el-Athîr, trad. p. 300 ; il faut lire Addjâni.

Aboû'l-Yok'z'ân, dont les têtes, qu'il envoya à son frère Aboû'l-ᶜAbbâs et à Aboû Zâki à Rak'k'âda, furent promenées dans les rues de K'ayrawân et exposées à la porte de Rak'k'âda. « Ainsi finit la dynastie des Benoû Rostem à Tâhert, après cent trente ans d'existence (1) ».

Il laissa pour gouverner cette ville Aboû H'amîd Dawwâs ben Çoûlât Lahîd'i (2) et Ibrâhîm ben Moh'ammed Yemâni, dit El-Hawwâri et surnommé Es-Seyyid eç-çaghîr (le petit seigneur), et, continuant sa marche en avant, campa sous les murs de Sidjilmâssa le samedi 6 dhoû'l-h'iddja (26 août) : il disposa toutes ses troupes à l'entour, et à la suite des attaques qu'il livra le dimanche 7, il l'emporta le jour même. Il fit sortir de cette ville ᶜObeyd Allâh Chiᶜi et son fils Aboû'l-K'âsim, qui étaient emprisonnés dans une chambre haute chez Meryem bent Midrâr. Sitôt qu'il l'aperçut, Aboû ᶜAbd Allâh Chiᶜi mit pied à terre en lui rendant des marques de profond respect et en pleurant de joie ; marchant à pied devant lui, il le mena dans la grande tente où il l'installa et lui remit ses pouvoirs : « Voilà, dit-il à ses compagnons, mon maître et le vôtre, en faveur de qui Dieu a réalisé ses promesses, à qui il a donné son droit et dont il met le pouvoir au jour ! » Sidjilmâssa fut pillée et incendiée par les vainqueurs ; El-Yasaᶜ, prince de cette ville, s'enfuit de nuit avec quelques-uns de ses cousins, et Aboû ᶜAbd Allâh se jeta vainement à sa poursuite.

---

(1) On dit aussi cent soixante ; voir les textes cités dans la note de Fournel (II, 90), qui se prononce pour une durée de cent cinquante-deux ans.

(2) Il faut sans doute lire Lahîci, selon l'orthographe adoptée par Ibn Khaldoûn.

b En cette même année moururent Ibrâhîm ben ʿÎsa ben Moh'ammed ben Soleymân ben ʿAbd Allâh ben H'asan ben el-H'asan ben ʿAli ben Aboû Tâleb, qui fut enterré dans sa demeure à Archgoûl, et Aboû ʿAbd er-Rah'mân Bekr ben H'ammâd ben Sihr ben Aboû Ismâʿîl Zenâti (1). La mort de ce dernier, qui avait 96 ans, arriva en chawwâl (juin-juillet 909) au fort d'Ibn H'amma (2) au nord de Tâhert, où il était né [P. 152] et avait été élevé, et le juriste Moûsa ben El-Fârisi dit sur lui les dernières prières. En 217 (6 février 832), Bekr étant encore tout jeune, se rendit en Orient et suivit les cours des juristes et des principaux savants (en vogue). Il connaissait bien les traditions, savait apprécier les hommes ; poète habile, il loua El-Moʿtaçim, qui lui fit des dons importants; il fréquenta H'abîb, Çarîʿ, Diʿbil, ʿAli ben el-Djehm, et autres poètes de l'Irâk. Il adressa au khalife, pour l'exciter contre Diʿbil, les vers que voici (3) :

[T'awîl] Diʿbil peut-il donc lancer ses satires contre le Prince des croyants et sa famille et continuer de fouler ce vaste territoire ? J'en prends à témoin Celui qui a fixé en son

---

(1) Bekr ben Hammâd est cité à plusieurs reprises par Bekri (p. 28, 158, 292 et 318), qui vante ses connaissances de traditionniste et ses qualités de poète ; il mourut à Tâhert ou Tihert, probablement dans le premier tiers du IVe siècle de l'hégire.

(2) Ibn H'amma est le nom du personnage qui occupait cette forteresse, ainsi qu'on le voit par ce qui est dit un peu plus loin. Je ne crois pas qu'elle soit citée ailleurs. Elle ne doit pas être confondue, comme l'a fait Fournel (II, 96), avec Tâhert l'ancienne, puisque celle-ci est à cinq milles Est de Tâhert la neuve (Bekri, 159). Cf. Wüstenfeld, p. 37.

(3) Diʿbil ben ʿAli Khozâʿi, né en 148 et mort en 246, est l'objet d'un article du dictionnaire biographique d'Ibn Khallikân (I, 507) ; le *Kitâb el-Aghâni* (XVIII, p. 29) parle très longuement de ce poète.

lieu la montagne de Thabîr (1), peu s'en faut que pareille indignité ne fasse trembler la terre ! Mais le prince généreusement s'occupe de ses affaires et pardonne, ou peut-être laisse-t-il dire le poète, tandis que lui-même agit.

H'abîb lui ayant reproché de vouloir causer la mort de Diᶜbîl, Bekr se défendit dans la pièce que voici :

[T'awîl] H'abîb m'a reproché ces attaques, me disant que ma langue est dangereuse et distille un poison mortel. Mais bien que je m'exprime en vers, je suis pourtant juste et équitable dans ce que j'ai dit de cet homme.

En cette même année moururent Moh'ammed ben el-H'asan, connu sous le nom d'Ibn Warcîd (?), originaire de Kast'iliya, auteur d'un récit de voyage et élève de plusieurs juristes, — ainsi que Moh'ammed ben Yezîd Fârisi, originaire de K'ayrawân, élève de Soh'noûn et de Moh'ammed, fils de ce dernier.

En 297 (19 septembre 909), au commencement de moh'arrem, les Benoû Khâled, tribu berbère, livrèrent El-Yasaᶜ ben Midrâr, ce qui leur permit de solliciter et d'obtenir leur grâce d'Aboû ᶜAbd Allâh. ᶜObeyd Allâh, après avoir confié la ville de Sidjilmâssa à Ibrâhîm ben Ghâleb Mezâti, assisté de cinq cents cavaliers kotâmiens, *b* partit pour l'Ifrik'iyya à la tête de ses troupes.

Au mois de çafar (octobre-novembre 909) furent exécutés à K'ayrawân [P. 153] Ibrâhîm ben Moh'ammed D'obbi, surnommé Ibn el-Bardhoûn, et Abou Bekr ben Hodheyl, deux juristes qui avaient quelque connaissance des traditions et des belles-lettres et qui s'occupaient principalement de diverses branches de la science (reli-

(1) Montagne entre la Mekke et ᶜArafa.

gieuse). Moh'ammed Kelâʿi et ses disciples professaient le rite [hanéfite] des Irâkiens, qui, plus élastique dans son mode d'interprétation, était toléré par les Chiʿites; ils dénoncèrent ces deux savants à Makht'oûm Aboû'l-ʿAbbâs comme ayant déblatéré contre la dynastie et mis Aboû Bekr, ʿOmar et ʿOthmân sur la même ligne qu'ʿAli ben Aboû Tâleb, et ce chef les jeta en prison. Ibn Aboû Khinzîr reçut ensuite l'ordre de les exécuter après avoir préalablement infligé cinq cents coups de fouet à Ibrâhîm ben el-Bardhoûn, contre qui avaient été faites les dénonciations les plus acharnées. Ibn Aboû Khinzîr, par suite d'une erreur, prit l'un pour l'autre et fit flageller Ibn Hodheyl avant de le mettre à mort, mais cette aggravation de peine fut épargnée à Ibn el-Bardhoûn. Les deux cadavres, entièrement nus, furent traînés dans la grande rue de K'ayrawân, puis crucifiés. Aboû ʿAbd Allâh, quand il fut informé de ces faits par son frère, lui adressa de très vifs reproches : « Cet acte, lui écrivait-il, n'a pu que nous faire tort dans le pays et auprès des habitants, et cela à propos de faits pour lesquels nous avons besoin d'une indulgente bonté ! [1]. »

Tentant un mouvement contre Aboû ʿAbd Allâh, Moh'ammed ben Khazer ben Çilât Zenâti marcha contre Tâhert *b* dans l'intention de s'en emparer, d'en chasser Dawwâs ben Çoûlât et de couper la route à Aboû ʿAbd Allâh, qui avait, à la tête de ses troupes, quitté Sidjilmâssa *b*. Il s'était pour cela secrètement entendu avec les Benoû Delloûs [2] habitants de Tâhert, *b* qui s'étaient

(1) A résume ces details en quatre lignes.

(2) Ce nom, qui m'est d'ailleurs inconnu, est écrit peu nettement dans le ms et peut aussi se lire *Dâoûs*.

adressés à lui ; mais ceux-ci furent dénoncés [P. 154] au gouverneur Dawwâs, qui les emprisonna dans la forteresse de Berk'adjâna, autrement nommée Tâhert l'ancienne *b*(1). L'attaque de Moh'ammed ben Khazer le rendit maître d'une partie des faubourgs de la ville, et Dawwâs s'enfuit auprès d'Ibn H'amma, maître du fort (de ce nom). Alors les habitants de Berk'adjâna se jetèrent sur les Benou Delloûs internés chez eux et les massacrèrent, tandis que d'autre part les habitants de Tâhert repoussaient les attaques de Moh'ammed ben Khazer, qui périt dans le combat, et alors Dawwâs, qu'ils informèrent de ce résultat, les rejoignit.

ᶜObeyd Allâh, après avoir laissé à Sidjilmâssa une garnison de deux mille(2) cavaliers Kotâmiens commandés par Ibrâhîm ben Ghâleb Mezâti, était parti avec Aboû ᶜAbd Allâh pour l'Ifrik'iyya, traînant à sa suite les Benoû Midrâr et leur famille enchaînés. Il était arrivé à la ville d'Arba(3) quand il apprit la révolte de Moh'ammed ben Khazer ; des troupes marchèrent contre ce chef, qui s'enfuit alors dans la région des sables(4) ; il fit exécuter El-Yasaᶜ ben Midrâr, alors malade.

Le lundi 3 rebîᶜ I (19 novembre 909), les habitants de Sidjilmâssa se soulevèrent contre leur gouverneur Ibrâhîm ben Ghâleb Mezâti, le massacrèrent, lui et la garni-

(1) Il est parlé de l'ancienne Tâhert ou Berk'adjâna (du nom d'une peuplade berbère) dans Bekri (p. 159) et dans Yakoubi (p, 104 et 131). Fournel a conservé la mauvaise leçon du *Bayân*, plus tard corrigée par Dozy, et lu *zafadjâna* (II, 96).

(2) Plus haut, il a été dit cinq cents.

(3) Arba est la capitale du Zâb (Yakoubi, p. 89 et 90 ; *Berbères*, I, 322, et *Table géog.*, s. v. Erba).

(4) Quelques lignes plus haut, notre auteur a raconté la mort d'Ibn Khazer.

son chi'ite et kotâmienne [1], et mirent à leur tête Wâsoûl, fils de leur ancien émir Ibn Midrâr.

Histoire de Sidjilmâssa, depuis ses débuts jusqu'à l'année où nous sommes parvenus.

Aboû'l-K'âsim Semghoûn ben Wâsoûl Miknâsi était propriétaire de nombreux troupeaux, qu'il menait fréquemment pâturer sur l'emplacement où fut plus tard bâtie Sidjilmâssa, et qui était alors un endroit inhabité servant de centre commercial aux tribus berbères des environs. [P. 155] Puis des Çofrites vinrent y habiter sous la tente et auprès d'Aboû'l-K'âsim ; ils commencèrent à y élever des constructions vers 140 (24 mai 757), puis ils choisirent pour chef le nègre 'Isa ben Yezîd ; mais certains de ses procédés leur ayant déplu, ils se saisirent de lui, l'enchaînèrent et l'attachèrent à un arbre, au sommet d'une montagne, où ils le laissèrent mourir [2]. Celui qui devint alors leur chef fut Aboû'l-K'âsim Semghoûn précité, fils de Wâsoûl selon les uns, et d'Ibn Medlân selon les autres [3], qui resta au pouvoir jusqu'à sa mort, survenue en 168 (23 juillet 784).

Elyâs ben Aboû'l-K'âsim, nommé Aboû'l-Wezîr, remplaça son père ; mais au bout de deux ans il fut supplanté par son frère, qui se révolta contre lui.

---

(1) A résume tous ces détails en quatre lignes.

(2) La mort d''Isa ben Yezîd (*var.* Mezyed et Djerîz), eut lieu en 155 (Ibn el-Athir, *Annales*, p. 120 ; *Berbères*, I, 261, où se trouve une notice assez développée de cette petite dynastie ; cf. Fournel, I, 351 et 508 ; Bekri, 160 et 330 ; *suprà*, p. 91 ; *Bayan*, intr., p. 114).

(3) Maslan était le père de Wâsoûl, à en croire Ibn Khaldoûn (*l. l.*) qui place la mort de Semghoûn en l'année 167. La date de 168 est aussi donnée par Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 133).



El-Yasaᶜ ben Semghoûn ben Medlân Miknâsi, surnommé El-Montaçir, le remplaça en 170 (2 juillet 786). C'était un homme orgueilleux et tenace, qui subjugua et dompta complètement les tribus berbères qui lui étaient hostiles. Il professait les doctrines çofrites, préleva le quint sur les mines de Derᶜa et acquit une grande puissance. Sidjilmâssa avait alors des demeures bâties, mais n'était pas entourée de murailles. El-Yasaᶜ, dont le pouvoir était devenu considérable, en fit élever dont la partie inférieure était en pierres et la partie supérieure en briques crues. Cela se fit, dit-on, exclusivement à ses frais, et c'est dans cette ville qu'il fixa sa résidence. Il mourut en 208 (15 mai 823), après y avoir régné trente-quatre ans environ [1].

Il eut pour successeur son fils, Midrâr ben El-Yasaᶜ el-Montaçir ben Semghoûn, duquel El-Yasaᶜ il a été parlé. Le gouvernement de ce prince dura jusqu'aux difficultés qui surgirent entre ses deux fils, Meymoûn, dit Ibn Orwa d'après le nom de sa mère, fille du prince de Tâhert ᶜAbd er-Rah'mân ben Rostem, et Ibn Bak'iya [2]; après trois années de lutte entre ces deux princes qui se disputaient le pouvoir, Meymoûn l'emporta, [P. 156] grâce à la préférence que son père avait pour lui, et il put chasser de Sidjilmâssa son frère Ibn Bak'iya. Meymoûn recueillit donc le pouvoir que son père abdiqua en sa faveur ; mais les habitants de Sidjilmâssa se soulevèrent,

(1) Il faudrait, d'après ce qui est dit plus haut, lire « trente-huit », si l'avènement d'El-Yasaᶜ date de 170 ; mais Ibn Khaldoûn (*l. l.*, I, 262), lit « 174 ». Plus haut, p. 120, la mort d'El-Yasaᶜ est placée sous l'année 207. Cf. Ibn el-Athir, p. 198.

(2) Ce nom se lit aussi autrement ; M. de Slane a lu en dernier lieu Ibn Thakiya, dans Bekri, p. 333.

demandant que l'abdication de Midrâr eût lieu en faveur d'Ibn Bak'iya. Comme ce dernier refusait de régner au préjudice de son père, on replaça celui-ci, qui avait déjà abdiqué, sur le trône. La population, apprenant ensuite que Midrâr rappelait son fils Meymoûn avec les populations du Derʿa qui lui obéissaient, assiégea Midrâr, le déposa et confia le pouvoir à Ibn Bak'iya, qui régna sans interruption jusqu'à sa mort, survenue en 263 (23 septembre 876). Son père Midrâr mourut sous son règne (1).

En çafar 270 (août-septembre 883) monta sur le trône El-Yasaʿ ben Meymoûn ben Midrâr ben El-Yasaʿ ben Semghoûn ben Medlân, qui prit, à l'imitation d'un de ses aïeux, le surnom d'El-Montaçir. C'est lui qui emprisonna à Sidjilmâssa ʿObeyd Allâh quand il sut que le Chiʿite travaillait en sa faveur; puis il s'enfuit lorsque ce dernier s'avança d'Ifrîk'iyya contre lui, et ʿObeyd Allâh, sortant alors de sa prison de Sidjilmâssa, prit le pouvoir en mains, puis battit et tua (2) El-Yasaʿ en 296 (29 septembre 908). Avec ce prince, dont le règne avait duré vingt-sept ans, finit la dynastie des Benoû Midrâr, qui avait gouverné pendant cent soixante ans environ Sidjilmâssa et la région qui en dépendait. Le Chiʿite nomma alors dans cette ville un gouverneur qui fut massacré au bout de cinquante jours par les habitants révoltés (3).

(1) En 253, et après un règne de 45 ans (*Berbères*, I, 263). Dans la période de 263 à 270, dont notre texte ne parle pas, ce fut Moh'ammed, fils d'Ibn Bakiya, qui régna (*ibid.*).

(2) Une version rapportée plus haut (p. 212) le représente comme ayant pu fuir d'abord, et avoir été livré en moharrem 297 par les Benoû Khâled.

(3) Cf. ci-dessus, p. 214; ci-dessous, p. 214 du texte arabe; Wüstenfeld, p. 36.



Arrivée à Rak'k'âda d'ʿObeyd Allâh ; renseignements sur lui et sur sa généalogie.

ʿObeyd Allâh arriva donc à Rak'k'âda en cette année [297], en compagnie de son fils Aboû'l-K'âsim, *b* du chambellan Djaʿfar ben ʿAli et d'Aboû'l-H'asan T'ayyib ben Ismâʿil, connu sous le nom [P. 157] d'El-H'âd'in *b*. Il fut reçu par les juristes et les notables de K'ayrawân, qui, en lui présentant leurs vœux et leurs félicitations, lui exprimèrent leur joie de vivre sous son règne et lui demandèrent de confirmer le sauf-conduit qu'ils avaient obtenu. Il leur répondit qu'ils n'avaient rien à craindre pour leur vie ni pour leurs enfants, sans mentionner leurs biens, *b* et comme quelques-uns, revenant à la charge, parlèrent aussi de ceux-ci, il se détourna *b*. Aussi les gens réfléchis conçurent-ils dès lors des craintes. Il fit son entrée à Rak'k'âda *b* portant un vêtement de soie grège noirâtre et un turban de même, et monté sur un cheval roux ; derrière lui s'avançait son fils Aboû'l-K'âsim, monté sur un cheval alezan, vêtu de soie grège couleur safran, avec un turban de même ; devant ʿObeyd Allâh s'avançait, sur un cheval bai brun, Aboû ʿAbd Allâh, avec un vêtement violet foncé, recouvrant une tunique de lin, coiffé d'un turban enroulé d'une étoffe *iskenderâni* (alexandrine), tenant à la main un mouchoir qui lui servait à essuyer son visage couvert de sueur et de poussière ; le peuple l'entourait, et une foule nombreuse le précédait en lui adressant des saluts *b*. ʿObeyd Allâh descendit dans le château dit Eç-Çah'n (1), et

(1) Ci-dessus, p. 206.

son fils, dans le palais d'Aboû'l-Fath'. Le nouveau prince prit le surnom de Mahdi.

a Sa généalogie est l'objet de controverses (1); lui-même prétendait être ʿObeyd Allâh ben Moh'ammed ben Ismâʿîl ben Djaʿfar ben ʿAli ben el-Hasan ben ʿAli ben Aboû T'âleb ; cette opinion est aussi celle d'El-Hakam el-Mostançir billâh l'Omeyyade [d'Espagne, 350 à 366 H.]. Mais les autres disent que c'est un imposteur, que sa prétendue généalogie alide manque de base et qu'El-K'âsim ben T'abât'aba l'Alide (2) s'est exprimé ainsi : « Je le jure par le Dieu unique, ʿObeyd Allâh le chiʿite n'est pas de notre famille et n'a avec nous aucun rapport de parenté ». Selon Mok'âtil, ʿObeyd Allâh est le fils de Moh'ammed ben ʿAbd er-Rah'mân Baçri. Le kâdi Aboû Bekr [Moh'ammed] ben et-T'ayyib Bâk'illâni (3) a, dans le *Kechf el-esrâr wa-hetk el-estâr*, déshonoré son origine et la fait remonter aux Karmates, ajoutant que c'est Aboû ʿAbd Allâh qui a reconstitué leurs croyances au profit des Obeydites, et qui leur a fourni [P. 158] cette généalogie. Un chroniqueur avance que Djaʿfar ben ʿAli avait une esclave que séduisit un Karmate, ou, selon d'autres, un juif à qui elle donna de l'argent ; une passion réciproque les poussant l'un vers l'autre, elle tua Djaʿfar, et plus tard naquit de leurs relations l'aïeul d'ʿObeyd Allâh. Ceux qui ignorent cette dernière version le disent Alide ; ceux qui la connaissent et qui savent ses

(1) Cf. Ibn el-Athir, trad., p. 272 ; *Istibçar*, trad. fr., p. 167; ci-dessus, p. 163 et ci-dessous, p. 292 du texte arabe.

(2) Probablement le chérif Alide Aboû'l-K'âsim T'abât'abâ, dont Ibn el-Athir mentionne la mort sous l'année 418 (texte, t. IX, p. 256)

(3) Théologien achʿarite + 403 (Ibn el-Athir, *Annales*, p. 273; ms 851 d'Alger, f. 24).

prétentions, le regardent comme un faussaire. Dieu sait mieux la vérité! Tels sont les termes dans lesquels Ibn el-K'at't'ân parle de cette généalogie *a*.

Le Mahdi fit graver sur son sceau ces mots (Koran, x, 36) : *Quel est le plus digne d'être suivi, de celui qui dirige vers la vérité ou de celui qui ne dirige qu'étant lui-même dirigé? Qu'est-ce qui vous fait savoir comment juger?* Il prit comme chambellans Aboû'l-Fad'l Dja'far ben ʿAli, Aboû Ah'med Djaʿfar ben ʿObeyd, Aboû'l-H'asan T'ayyib ben Ismâʿîl surnommé El-H'âd'in, Aboû Saʿîd ʿOthmân ben Saʿîd surnommé Moslim Sidjilmâssi; comme secrétaires, Aboû'l-Yeser Ibrâhîm ben Moh'ammed Baghdâdi Cheybâni; préposa au trésor public Aboû Djaʿfar Khazeri; au bureau du *kharâdj*, Aboû'l-K'âsim ben el-K'adîm; à la monnaie, Aboû Bekr le philosophe, connu sous le nom d'Ibn el-K'amoûdi; aux gratifications, ʿAbdoûn ben H'abâsa; nomma kâdi de Rak'k'âda Aflah' ben Haroûn Meloûsi; confirma comme gouverneur du canton de K'ayrawân, El-H'asan ben Aboû Khinzîr (1), et comme kâdi du même lieu, Merwezi (2). *b* Par ses ordres on fit disparaître des mosquées, des réservoirs, des palais et des ponts les noms de ceux qui les avaient élevés, et il les remplaça par le sien *b*. Le nouveau prince étala au grand jour ses déplorables croyances chiʿites, *b* en prononçant des injures contre les Compagnons du Prophète ainsi que contre ses femmes, n'excep-

(1) Cf. Wüstenfeld, p. 40; Fournel, II, 99; Ibn el-Athîr, p. 303.

(2) Dès le vendredi qui suivit son arrivée, il fut tenu, sous la présidence d'un homme appelé le *Chérif*, une séance publique pour inviter, de gré ou de force, la population à embrasser les doctrines professées par les nouveau-venus (Bibars, ap. *Relig. des Druzes*, I, p. CCLXXIV; Ibn el-Athîr, p. 302; *Mokaffa*, ms 2144 de Paris, f. 220).

tant de ceux-là qu'ʿAli ben Aboû T'âleb, El-Mik'dâd ben el-Aswad, ʿAmmâr ben Yâsir, Selmân Fârisi et Aboû Dherr Ghifâri, les seuls, prétendait-il, qui n'eussent pas apostasié après la mort de Mahomet. [P. 159] Merwezi interdit aux juristes de donner aucune consultation en contradiction avec ce qu'il disait être la doctrine de Djaʿfar ben Moh'ammed, par exemple l'inexistence du parjure au cas où le divorce définitif est donné comme sanction à un serment, l'exclusive participation des filles aux héritages, et autres points trop longs à énumérer. Les poètes louèrent ʿObeyd Allâh d'une impiété dont il proclama lui-même le caractère licite, et l'on trouve dans un poème de Moh'ammed el-Bedîl, secrétaire d'Aboû K'od'âʿa, des vers tels que ceux-ci :

[Basît'] A Rak'k'âda est descendu le Messie, là se trouvent Adam et Noé, aussi bien qu'Ah'med le prophète élu et le bélier destiné au sacrifice ; là réside la divinité ornée de ses hauts attributs et en dehors de qui il n'y a rien que du vent (1).

Cependant le prince irrité blâma très vivement le poète et lui fit honte de son œuvre.

Les Kotâma, dans les premiers temps qu'ils occupèrent l'Ifrîk'iyya, employaient comme formule de serment « par le droit de celui qui connaît les choses cachées et le témoignage de notre seigneur, le Mahdi résidant à Rak'k'âda ! » Alors l'un des jeunes gens de K'ayrawân écrivit ces deux vers que des camarades firent adroi-

(1) Ces vers se retrouvent aussi dans Elmacin (ap. *Religion des Druzes*, intr., 396), et dans Ibn el-Athîr, (*Annales*, p. 372), celui-ci les attribue à Ibn Hâni, à tort d'après M. de Goeje (*Mém. sur les Carmathes*, 167).

tement parvenir par une main inconnue à ʿObeyd Allâh:

[Modjtatth] La tyrannie nous pouvons la supporter, mais non l'impiété ni la sottise. Toi, qui te targues de connaître les choses cachées, qui donc a écrit ceci ? (1)

Ce billet vexa profondément le Mahdi, qui en fit secrètement chercher l'auteur, mais ses investigations n'aboutirent à aucun résultat.

Dans le pays des Kotâma, Babâb se souleva cette année-là et réunit sous ses drapeaux de nombreuses tribus berbères. ʿObeyd Allâh envoya à ceux de cette région qui lui restèrent fidèles l'ordre de combattre les insurgés, dont la plupart furent massacrés tandis que Babâb était fait prisonnier, et il fut donné à K'ayrawân lecture d'une lettre annonçant cette victoire. La tribu des Zenâta retourna vers Tâhert et y assiégea Dawwâs ben Çoûlât, ce qui força ʿObeyd Allâh à envoyer des troupes contre eux ; le général qui les commandait et qui était appelé le *grand cheykh* (2), battit les Zenâta et leur fit subir de fortes pertes.

A la fête de la Rupture du jeûne, Aboû'l-K'âsim se rendit, accompagné d'Aboû ʿAbd Allâh Chiʿi et d'officiers Kotâmiens au *moçalla* de Rak'k'âda et y fit la prière devant le peuple, ainsi que la *khotba*. [P. 160]. Cette fête était la première qu'il célébrait en Ifrik'iyya en y faisant la prière, et ʿObeyd Allâh fit, à ce propos, lire dans les chaires de K'ayrawân et des cantons qui en dépendent, un message émanant de lui *b*.

---

(1) On dit aussi que ces vers furent insérés dans un placet présenté au khalife Fatimide Hâkem (*Druzes*, intr. p. 392).

(2) C'est-à-dire Aboû Moûsa Hâroûn ben Yoûnos *(Mokaffa)*.

Aboû ʿAbd Allâh Chiʿi se rendit au Maghreb *b* avec plusieurs officiers et missionnaires Kotâmiens pour y mettre un terme aux troubles et à l'insécurité des routes, résultats du soulèvement des tribus berbères contre les administrateurs de ce pays *b*. Il y conquit diverses villes dont les habitants furent ou tués ou réduits en esclavage ; *b* les nombreux messages par lesquels il annonça ses diverses victoires furent lus dans [les mosquées d'] Ifrik'iyya (1).

Alors mourut Djebala ben H'ammoûd ben Djebala Çadafi (2), client d'ʿOthmân ben ʿAffân ; juriste et ascète, il avait compté parmi les principaux disciples de Soh'noûn, s'était retiré de la vie mondaine et avait quitté son père du vivant même de celui-ci, qui était au service du prince et avait de la fortune ; plus tard, il renonça à la succession paternelle, qui était d'environ 8,000 *mithkâl.*

Alors aussi moururent le juriste Diʿâma ben Mohammed, l'un des principaux élèves de Sohnoûn, qui avait été kâdi en Sicile sous les Aghlabides, — le kâdi Mohammed ben ʿAbdoûn — Ahmed ben Mohammed ben el-Aghlab Temîmi — et ʿAbd Allâh ben Aboû'l-Minhâl.

Le jour de la fête des victimes, Aboû'l-K'âsim fit la prière en public et prononça la *khotba,* faits que rapporta un message d'ʿObeyd Allâh, dont il fut donné lecture à K'ayrawân (3).

(1) C'est d'après notre texte qu'il est parlé de ces évènements dans Fournel (II, 99) et Wüstenfeld (p. 40).

(2) Je lis *Çadafi,* d'accord avec Ibn Farhoûn, qui fait mourir ce savant en 299 (ms ar. 5032 de Paris, f. 51), et avec le *Mokaffa* de Makrizi ; voir aussi les mss d'Alger 851 f. 8, et 844, f. 28.

(3) Peut-être ce renseignement fait-il double emploi avec quelque chose d'analogue qui est dit quelques lignes plus haut.

En cette année encore moururent Moh'ammed ben Khâlid K'aysi, connu sous le nom d'Ibn et-T'arari, et l'un des principaux élèves de Soh'noûn, — ainsi qu'Aboû's-Someyda^c, versé dans les belles-lettres et grammairien. A Rak'k'âda, fut mis à mort le médecin Ah'med ben Yahya ben T'ayyib, qui était aussi juriste de l'école irakienne (hanéfite) *b*.

Le vendredi 26 dhoû'l-h'iddja de cette année (5 septembre 910), Aboû ᶜAbd Allâh Chiᶜi, arrivé à Ténès *b* et descendu au lieu dit Et-Thawr *b*, rassembla les principaux Kotâma, s'entretint avec eux d'ᶜObeyd Allâh]P. 161] et chercha, de concert avec ses auditeurs, un moyen de le déposer : « Ses actes, dit-il, ne ressemblent en rien à ce que devraient être ceux du Mahdi, en faveur de qui j'ai fait de la propagande. Je crains de m'être trompé à son sujet et d'avoir été victime de la même illusion qu'Abraham, qui crut voir son maître dans la première étoile dont l'éclat perça l'obscurité de la nuit. Il faut donc que vous aussi bien que moi nous le mettions à l'épreuve et que nous cherchions sur sa personne les signes que doit porter l'Imâm *b* et qui sont connus des syndics des chérifs. D'après la tradition, en effet, leur affirma-t-il, le vrai Mahdi doit porter ces mots écrits entre les omoplates : « Mahdi envoyé de Dieu » tout comme le Prophète avait au même endroit le sceau de la prophétie ; il doit faire des miracles évidents et pouvoir imprimer son cachet sur la pierre [1] *b*. » Le résultat de cette conférence fut que lui et plusieurs Kotâmiens convinrent de tenter cette épreuve après leur retour à

(1) Cf. sur cette expression la note des *Annales*, p. 305.

Rak'k'âda, et Gharaweyh ben Yoûsof s'entendit également avec eux à ce propos.

En 298 (8 septembre 910), Aboû ʿAbd Allâh pénétra en pays berbère et y porta la guerre chez les Çadîna et les Zenâta, où il se livra au meurtre et au pillage, réduisit les enfants en esclavage et livra plusieurs villes aux flammes. *b* Le récit de ces victoires, envoyé à ʿObeyd Allâh, fut, par ordre de ce prince, lu publiquement *b*, et le vainqueur retourna à Rak'k'âda *b* après avoir passé de nombreux mois en Maghreb. Ce fut après son retour que *b* Gharaweyh ben Yoûsof informa ʿObeyd Allâh des propos tenus sur son compte à Ténès par Aboû ʿAbd Allâh et de l'entente intervenue avec plusieurs Kotâmiens à l'effet de le déposer. Aussi ʿObeyd Allâh se vit-il alors forcé de se tenir sur ses gardes pour déjouer le complot[1].

En cette année, Aboû Djaʿfar Baghdâdi fut chargé du bureau des recherches conjointement avec ʿImrân ben Aboû Khâlid ben Aboû Selâm.

Alors moururent, en fait de juristes médinois et élèves de Soh'noûn, Yah'ya ben ʿAwn [P. 162] ben Yoûsof et ʿAbd Allâh ben el-Welîd, dit Ibn el-Fondoki(?), ce dernier particulièrement connu pour ses vertus et sa réserve. Le dimanche 16 djomâda I (19 janvier 911) mourut Aboû'l-Yeser Ibrâhîm ben Moh'ammed Cheybâni Baghdâdi, surnommé Er-Riyâd'i, qui fut inhumé à la porte de Sâlem. C'était un homme fin, lettré, habile dans la correspondance et la poésie, auteur de bons livres. Il se rendit une fois en Espagne auprès de l'imâm Moh'ammed ben ʿAbd er-Rah'mân, à qui il présenta une lettre de son invention et attribuée par lui aux Syriens. Le prince le

(1) Cf. Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 304.

reçut bien, lui donna l'hospitalité et le traita largement et généreusement, mais il n'ignorait pas que la lettre était supposée. Quand Aboû'l-Yeser voulut s'en aller, il lui fut remis une lettre scellée et constituant une soi-disant réponse au message des Syriens; après avoir franchi la mer, il en rompit le sceau pour prendre connaissance du contenu, mais il ne trouva qu'un feuillet blanc au haut duquel figuraient les seuls mots: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ». Il dut alors reconnaître que sa tromperie n'avait pas réussi et que les cadeaux qu'il emportait étaient de simples témoignages de libéralité et de faveur, ce qui lui donna une haute idée des princes et des hommes d'Espagne. Il ébruita cette affaire, qui provoqua une admiration générale. Aboû'l-Yeser, après avoir servi en qualité de secrétaire la dynastie Aghlabide tant qu'elle dura, entra en la même qualité au service d'ʿObeyd Allâh et y mourut. Il est auteur de plusieurs bons ouvrages sur des sujets divers : un *Mosned* sur les traditions, le *Sirâdj el-hoda*, sur le Koran, le *Lak'ît' el-merdjân*, l'opuscule *El-Wah'îda wa'l-mou'nisa*, le *K'ot'b el-adab*, etc.

En cette année, ʿObeyd Allâh nomma secrétaire, en remplacement d'Aboû'l-Yeser, Aboû Djaʿfar Moh'ammed ben Ah'med ben Ah'med ben Haroûn Baghdâdi, à qui il accorda sa faveur particulière et aux services de qui il recourut pour ce qui touchait l'affaire d'Aboû ʿAbd Allâh, d'Aboû'l-ʿAbbâs et des Kotâmiens; ce fonctionnaire fut pour lui de bon conseil et d'une grande utilité. *b* C'était un homme fin et très intelligent arrivé à l'époque de l'imâm ʿAbd Allâh[1] en Espagne, [P. 163] où il se rendit

(1) C'est-à-dire ʿAbd Allâh ben Mohammed, Omeyyade d'Espagne, + 300 H.

populaire et fréquenta les littérateurs ; plus tard, il n'oublia pas ses anciens camarades de Cordoue qui, quand ils se rendaient en pèlerinage en passant dans le pays où il s'était fixé, trouvaient auprès de lui prévenances et bon accueil *b*.

En la même année, les Hawwâra de [la région de] Tripoli se révoltèrent et mirent à leur tête Aboû Hâroûn Hawwâri; des Zenâta, des Lemâya (1) et autres tribus berbères marchèrent contre Tripoli, devant laquelle ils mirent le siège. ʿObeyd Allâh envoya contre eux Aboû Zâki Temmâm ben Moʿârik' Adjâbi (2), qui songeait, comme Aboû ʿAbd Allâh, à trahir et à déposer le Mahdi et que celui-ci voulait éloigner, *b* pour ainsi ne pas lui laisser deviner son projet de se débarrasser d'Aboû ʿAbd Allâh. Ce général, à qui furent confiées des forces considérables, dispersa les rebelles à la suite de plusieurs combats et en tua un grand nombre, dont il envoya les têtes et les oreilles ornées de leurs pendants à Rak'k'âda, où il en fut fait une exposition publique *b*.

'Obeyd Allâh fait mettre à mort Aboû 'Abd Allâh et Aboû Zâki

Alors ʿObeyd Allâh, *b* conformément à la résolution qu'il avait prise et à son plan de faire exécuter Aboû Zâki Temmâm ben Moʿârik Adjâbi d'abord, puis Aboû ʿAbd Allâh, envoya l'ordre par écrit à Mâk'enoûn ben Debbâra Adjâbi, gouverneur de Tripoli *b*, de mettre à mort le premier de ces chefs. Ce gouverneur, qui était l'oncle de la victime désignée, l'envoya chercher et lui montra l'ordre

(1) Le ms A lit Lawâta.
(2) Il faut probablement lire *addjâni* (supra, p. 209).

qu'il venait de recevoir. Après l'avoir lu, Aboû Zâki se borna à dire : « Exécute, mon oncle, les ordres qui te sont envoyés ! » On lui trancha donc le cou, et la nouvelle en fut sur le champ envoyée par pigeon à Rak'k'âda. [P. 161] Cette exécution eut lieu le mardi 1er dhoû'l-ḥiddja 298 (1). Dès qu'ʿObeyd Allâh sut que la première partie de son projet était réalisée, il ordonna à Gharaweyh ben Yoûsof Meloûsi et à Djebr ben Nomâsib (2) Mîli de se tenir en embuscade derrière le Kaçr eç-Çah'n, pour en sortir quand ils verraient passer Aboû ʿAbd Allâh et son frère Aboû'l-ʿAbbâs, et les massacrer à coups de lance. Ces chefs s'étant apostés avec quelques Kotâmiens, ʿObeyd Allâh envoya chercher les deux frères pour qu'ils vinssent, comme d'habitude, partager son repas. Ils furent attaqués à l'endroit convenu, et alors Aboû ʿAbd Allâh s'écria : « Gharaweyh, mon fils ! épargne-moi » ; mais l'autre lui répondit : « Je te tue d'après les ordres de celui à qui tu m'as commandé d'obéir ; *a* car tu as renoncé au pouvoir dont tu lui as préparé l'acquisition ! *a* » et le frappant de sa propre main, d'un coup de pique il l'étendit raide mort. Aboû'l-ʿAbbâs reçut pour sa part dix-neuf coups de lance. A la suite de ces meurtres, accomplis au moment où le soleil commençait à décliner, le mardi 1er dhoû'l-h'iddja (3), les deux cadavres, aban-

(1) C'est-à-dire le 31 juillet 911 ; mais Fournel (II, 106) conteste cette date et fixe l'exécution d'Aboû Zâki, en partie d'après Ibn Khallikân, au 19 février de cette année.

(2) Ce nom est écrit par Wüstenfeld, sous la forme qu'il a dans le *Mokaffa*, Djebr ben el-K'âsim (p. 44), et Ibn Khaldoûn (*Berb.*, II, 522) appelle ce second meurtrier H'obacha ben Yoûsof. Cf. infra, p. 237; Fournel, II, 107.

(3) 31 juillet 911 ; sur cette date, cf. Fournel, II, 106; Wüstenfeld, p. 44. Makrizi donne la date du 15 djomâda II 298 = 17 février 911 (*Mokaffa*, ms 2144 de Paris, f. 221 v°.). Aboû ʿAbd Allâh aurait encore

donnés près du canal connu sous le nom d'El-Bah'r, y restèrent jusqu'après l'heure de midi, puis le Mahdi les fit inhumer dans les jardins et prononça ces paroles : « O Aboû ʿAbd Allâh, puisse Dieu avoir pitié de toi et récompenser dans l'autre vie les peines que tu t'es autrefois données ! Quant à toi, Aboû'l-ʿAbbâs, puisse Dieu te refuser toute miséricorde, car c'est toi qui as détourné ton frère du droit chemin et qui l'as mené à sa perte ! » Puis il récita les versets (Koran, XLIII, 35-36) : « A celui qui se détournera des dires du Miséricordieux nous lui amènerons un démon qui s'attachera à lui et le détournera de la droite voie, et cet homme se croira bien dirigé ». Voici en quels termes il fit parler de cette affaire aux chiʿites orientaux : « Après les saluts d'usage; vous n'ignorez pas le mérite des services rendus par Aboû ʿAbd Allâh et par Aboû'l-ʿAbbâs à la cause de l'Islâm ; mais Satan les a fait glisser dans la voie de l'erreur, et le glaive m'a servi de moyen de purification. Je vous salue ».

b Des gens dignes de foi rapportent qu'Aboû ʿAbd Allâh s'étant un jour endormi en présence de ses compagnons, [P. 165] parmi lesquels plusieurs missionnaires kotâmiens, mit à découvert, par suite d'un mouvement qu'il fit tout endormi, ses parties naturelles. Les assistants s'entreregardèrent, mais aucun ne s'avança pour les lui couvrir, sauf Gharaweyh ben Yoûsof, qui tira la couverture sur lui. Quand, à son réveil, Aboû ʿAbd Allâh demanda qui avait caché sa nudité et qu'il sut que c'était Gharaweyh : « C'est lui, s'écria-t-il, qui me tuera ! »

---

vécu en 323, d'après Bekri (p. 182) ; il n'y a là qu'un *lapsus* certain, mais qui a échappé à l'attention de son savant traducteur.

Gharaweyh se mit alors à pleurer, lui demandant de le faire tuer à l'instant : « Non, répondit-il, cela n'est pas possible, mais, et j'en prends Dieu à témoin, c'est toi qui me tueras ». Et la prédiction se réalisa *b*.

Pendant quelques jours, ʿObeyd Allâh ne se laissa pas voir aux Kotâma, puis il recouvra sa confiance en eux, et il les laissa de nouveau pénétrer auprès de sa personne, mais en prenant la précaution de ne pas les recevoir par groupes. Il s'occupa ensuite d'en faire exécuter quelques-uns et employa pour les faire disparaître différents genres de mort.

En cette même année, Si ben Doûk'ân et Redjâ ben Aboû K'inna marchèrent avec des forces considérables contre les Lawâta, chez qui ils portèrent le meurtre et le pillage et dont ils emmenèrent les enfants en captivité. ʿObeyd Allâh fit lire la nouvelle de ses succès à K'ayrawân et dans la région.

En 299 (28 août 911), ce prince envoya vers l'Occident plusieurs de ses officiers à la tête de nombreux soldats pour combattre les Zenâta. Une grande bataille s'engagea au lieu dit Felek Medik (1), et les Zenâta y perdirent un nombre de guerriers incalculable.

La ville de Tâhert fut conquise la même année. A la suite de la révolte des habitants contre leur gouverneur Dawwâs et de leur projet de le massacrer, cet officier se réfugia dans l'ancienne Tâhert, où il organisa la résistance et où la plupart des siens, au nombre d'environ mille cavaliers, périrent. [Les habitants de Tâhert] appelèrent alors Moh'ammed ben Khazer pour le mettre à leur tête, allèrent à sa rencontre avec la mère et la famille

(1) On ne trouve pas ailleurs le nom de cette localité.

ainsi que la plus grande partie des armes de Dawwâs, et l'installèrent dans la ville; mais ensuite une scission s'opéra entre eux et lui, de sorte qu'il s'éloigna et rentra chez lui. ʿObeyd Allâh envoya alors contre Tâhert [P. 166] des forces d'une importance hors ligne, qui, arrivées sous les murs de cette ville le vendredi 30 moharrem (27 septembre 911), commencèrent par l'attaquer pendant trois jours, puis y pénétrèrent par la ruse le mardi 4 çafar (1er octobre): les hommes, au nombre de huit mille, furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en captivité, la ville pillée et incendiée. ʿObeyd Allâh mit à la tête de cette [province] Meçâla ben H'aboûs ben Menâzil ben Behloûl Miknâsi. Dâwwâs ben Çoûlât partit pour Rak'k'âda, et le Mahdi le fit exécuter quelque temps après[1].

b En cette année, il y eut à K'ayrawân des tremblements de terre; des chutes de constructions et des effrondements se produisirent à Elbâs, localité du Sâhel *b*[2].

Il y eut à K'ayrawân une affaire provoquée par les Kotâma *b* le mardi 20 chaʿbân[3] et par suite de laquelle plus de mille d'entre eux furent massacrés dans les rues et marchés de la ville *b*. Ils réclamaient d'ʿObeyd Allâh l'autorisation de se livrer au pillage à K'ayrawân, et il

(1) La prise et la mise à sac de Tâhert sont regardées par Fournel (II, 109) et Wüstenfeld (p. 45) comme la suite des opérations qui avaient abouti à la victoire de Felek Medik. — En ce qui a trait au gouvernement de Tâhert par Dawwâs, voir *Berbères* (II, 523), et cf. I, 244), où il paraît y avoir une confusion (cf. Fournel, II, 116).

(2) Ces tremblements de terre sont aussi mentionnés par Ibn el-Athir, p. 308. Quant à la localité d'Elbâs, elle m'est inconnue.

(3) 11 avril 912, mais cf. Fournel, II, 110. On lit le *29* chabân dans Wüstenfeld (p. 46), ce qui n'est probablement qu'une faute d'impression.



tâchait de réfréner leurs appétits et d'en retarder la satisfaction. [En attendant] ils violentaient et maltraitaient les habitants, si bien que ceux-ci, exaspérés, finirent un jour par se soulever à propos d'un acte de violence exercé par un Kotâmien du *djond* sur un marchand de la ville. L'agresseur ayant été repoussé, ses camarades dégainèrent et voulurent mettre les boutiques au pillage; mais alors les boutiquiers des *soûks* se mirent à crier aux armes, si bien que plus de mille Kotâmiens furent massacrés. Le gouverneur de la ville, Ah'med ben Aboû Khinzìr, monta alors à cheval pour ramener le calme et fit disparaître les cadavres des victimes en les jetant dans les égouts.

Alors les Kotâma résidant dans les environs de Rak'k'âda ne sortirent plus de chez eux, mais, cessant d'obéir à ʿObeyd Allâh, ils mirent à leur tête [P. 167] un jeune homme, K'âdoû ben Moʿârik', connu sous le nom d'El-Mâwat'i (1); ils firent de lui la *kibla* vers laquelle ils se tournaient pour prier, écrivirent un livre contenant les préceptes divins tels qu'ils lui avaient [soi-disant] été révélés (2) et présentèrent leur chef comme étant le Mahdi attendu. Ce prétendant devint maître de tout le Zâb et acquit une puissance véritable, de sorte qu'ʿObeyd Allâh fit marcher contre lui plusieurs de ses officiers, *b* dont l'un, Çoûlât ben Djonda, se joignit, avec environ deux cents hommes, à celui qu'il devait combattre *b*. Alors le

---

(1) Variantes, Mâriti et Mâroûti. Le nom de ce prétendant n'est donné ni par Ibn el-Athìr, ni par Ibn Khaldoûn, ni par Makrizi ; le premier de ces chroniqueurs place cette révolte en l'année 298.

(2) Il semble que le texte doit ici être corrigé et complété, et qu'on doit ajouter, avec les deux premiers auteurs cités, « prétendirent qu'Aboû ʿAbd Allâh était encore en vie ».

propre fils du prince, Aboû'l-K'âsim, fut envoyé par son père *b* chez les Kotâma pour y combattre El-Mâwat'i, et partit à cet effet de Rak'k'âda le samedi 25 ramad'ân (15 mai 902) *b*. Il conquit Constantine et d'autres villes du pays des Kotâma, et il livra plusieurs combats à son adversaire. Il fut abandonné par plusieurs de ses officiers qui rejoignirent El-Mâwat'i, mais il leur promit le pardon et usa de procédés assez gracieux pour les ramener.

On exécuta à K'ayrawân un groupe d'individus accusés de sympathie pour Aboû ʿAbd Allâh, qui avait voulu se défaire du Mahdi ; parmi eux figuraient Moh'ammed ben Aboû Saʿîd Mîli, préposé au marché *(çâhib es-soûk')*, ʿAbd Allâh ben Moh'ammed, surnommé Ibn el-K'adîm, Moh'ammed ben Aboû Reddjâl Bâghâ'i, Aboû'l-Wahab ben ʿAmr ben Zorâra ʿAbderi, ainsi que plusieurs membres et [anciens] officiers de la famille Aghlabide.

Il fut aussi procédé à l'exécution d'Aboû Ibrâhîm, dit Ibn el-Bidjâwi Korachi Fihri, qui s'était révolté avec les Tunisiens contre Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab (1). — En cette année aussi naquit Aboû't-T'âhir Ismâʿîl ben Aboû'l-K'âsim (2) ben ʿObeyd Allâh, qui gouverna l'Ifrîk'iyya pendant sept ans *b*. Alors aussi mourut Ziyâdet Allâh ben ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab, qui avait fui d'Ifrîk'iyya pour se diriger vers l'Egypte, et qui fut enterré à Jérusalem. *a* Quand il partit de K'ayrawân en emmenant ses femmes, ses richesses et un millier de Slaves, une de ses jeunes esclaves, pour se faire emmener aussi, lui chanta ces vers :

---

(1) Il s'agit, je crois, de la révolte de 280 (voir p. 162).

(2) Le texte porte par erreur « ben Aboû't-T'âhir », ce qu'a corrigé Wüstenfeld, p. 86, n. 1.

[P. 168 ; Monsarih'] Je n'ai pas oublié la station que nous fîmes au jour de notre séparation, alors qu'elle avait les paupières noyées de larmes, ni ce qu'elle me dit lorsque les chevaux se mirent en marche : « Tu m'abandonnes, seigneur, et tu pars ! »[1]

D'après Tabari, il fit décharger une bête de somme pour y faire monter celle qui se plaignait ainsi ; mais d'après ʿArib, le prince, bien que touché jusqu'aux larmes, était trop absorbé par des préoccupations plus graves, et il dut la laisser. Arrivé en Egypte, il resta huit jours auprès d'ʿIsa Noûcheri, gouverneur de ce pays, puis se rendit à Er-Rak'k'a ; mais l'entrée de Baghdâd lui fut interdite, et l'ordre lui fut donné de regagner l'Egypte. Il mourut empoisonné par un de ses esclaves[2] *a*.

b En cette année mourut, à l'âge de 87 ans, le juriste médinois, versé dans la lexicographie, la grammaire et les beautés de la langue, ʿAbd Allâh ben Moh'ammed Temìmi, connu sous le nom d'El-Beydi, descendant d'ʿAbbâd ben Kethìr[3] *b*.

En 300 (17 août 912), Tripoli se révolta contre ʿObeyd Allâh[4]. Le gouverneur qu'y avait nommé ce prince,

(1) Des trois vers cités p. 201, les deux premiers seulement sont ici répétés, avec deux variantes.

(2) On n'est d'accord ni sur le lieu ni sur la date de la mort du dernier Aghlabide ; voir les textes réunis par Fournel (II, 82).

(3) Qui fut l'un des maîtres du kâdi Aboû Mohriz Mohammed ben ʿAbd Allâh Kinâni (Ibn el-Athir, VI, 23 ; *Fr. hist. ar.*, 266 et 374) ; le nom de ce dernier est orthographié de même par Ibn Farhoûn (f. 133 v. du ms 5032 de Paris) ; cf. ci-dessus, p. 131.

(4) C'est en 299 qu'Ibn el-Athir (p. 308) fait commencer la révolte de Tripoli et il place en djomâda II 300 le départ d'Aboû'l-Kâsim à la tête des troupes chargées de réduire cette ville, tandis que notre auteur, un peu plus bas, le fixe au 2 djomâda I. Tidjâni assigne à cette expédition la date de 303 (*J. As.*, 1853, I, p. 142).

Mâk'enoûn ben Debbâra Adjâbi, laissa à ses cousins kotâmiens toute liberté de maltraiter le peuple et même de violenter les femmes. La masse alors se souleva, fit main basse sur les Kotâma qu'on put trouver et les massacra, de sorte que Mâk'enoûn s'enfuit. Tripoli ferma ses portes, les Kotâma qui se trouvaient dans la ville furent massacrés et Moh'ammed ben Ish'âk', connu sous le nom d'Ibn el-K'arlîn, fut choisi comme chef. Mâk'enoûn s'était réfugié auprès d'ᶜObeyd Allâh, dont un corps d'armée marcha contre les insurgés et les combattit pendant plusieurs mois.

Aboû'l-K'âsim le Chiᶜite revint du pays des Kotâma à Rak'k'âda, traînant à sa suite Mâwat'i et les siens réduits en captivité. Les vaincus furent promenés dans les rues de K'ayrawân montés sur des chameaux; *b* ils portaient les longs bonnets d'ignominie ornés de cornes [P. 169] et étaient accompagnés de bouffons, *b* puis ils furent exécutés à Rak'k'âda.

b En la même année, une révolte éclata en Sicile contre les gouverneurs El-H'asan et ᶜAli, l'un et l'autre fils d'Ahmed ben Aboû Khinzîr, qui furent chassés et dont les hôtels furent livrés au pillage. Les habitants voulurent prendre pour chef Ah'med ben Ziyâdet Allâh ben K'orhob, qui, repoussant leurs offres, s'enfuit et alla se cacher dans une caverne. Alors les principaux du pays se rendirent en corps auprès de lui et le prièrent de prendre le pouvoir, eux-mêmes s'engageant par acte écrit à ne pas l'abandonner. Il accepta et écrivit alors au khalife de Baghdâd El-Mok'tadir qu'il reconnaissait sa suzeraineté et détenait le pouvoir en son nom en Sicile. Le khalife lui fit parvenir l'investiture demandée et lui envoya des étendards et des vêtements de couleur noire,

ainsi qu'un collier d'or. Ah'med ben Ziyâdet Allâh, que cet envoi remplit de joie, manifesta sa résolution et son zèle à soutenir les intérêts du khalife *b* (1).

En la même année, Aboû'l-K'âsim ben ʿObeyd Allâh marcha contre Tripoli *b* et quitta à cet effet Rak'k'âda le dimanche 2 djomâda I (2) ; ʿObeyd Allâh expédia aussi quinze navires de guerre, qui furent, à leur arrivée devant Tripoli, combattus par la flotte de cette ville et livrés aux flammes, tandis que ceux qui les montaient étaient massacrés. Aboû'l-K'âsim, parti par terre, infligea d'abord une leçon aux Hawwâra, puis campa sous les murs de la ville *b*, dont il entama un siège si rigoureux que l'on y mangea les morts. Il reçut alors des offres de soumission qu'il accepta, mais en refusant tout quartier à trois individus *b* qui devaient être remis à sa discrétion, Moh'ammed ben Ish'âk' K'orachi, Moh'ammed ben Naçr et un nommé El-Hawh'ah'a (3). Après avoir fait son entrée dans la ville et en avoir pris possession, il ramena ses troupes à Rak'k'âda en se faisant précéder des trois personnages cités, qui, après avoir été promenés dans les rues de K'ayrawân, montés sur des chameaux et porteurs des bonnets (d'ignominie) *b*, furent exécutés. Aboû'l-K'âsim fit aussi exécuter à Tripoli ceux des Aghlabides et de leurs officiers qu'il y trouva.

ʿObeyd Allâh partit de Rak'k'âda [P. 170] et se dirigea vers Tunis, Carthage et la région du littoral, à la recherche d'un emplacement où il pût établir sa capitale. Son

---

(1) Cet alinéa est traduit dans Amari, *Bibl. Ar. Sic.*, II, 22. Sur cette révolte, cf. Ibn el-Athir, p. 309; Fournel, II, 113.

(2) Voir la note 4 de la p. 234.

(3) Ce nom, probablement altéré, est transcrit « H'oweydj » par Wüstenfeld, p. 48.

choix s'arrêta sur la presqu'île de Djemma [1], et il y fit commencer la construction de la ville qui devait être Mehdiyya.

b Aboû Dja'far Moh'ammed ben Ah'med ben Hâroûn Baghdâdi fut nommé au bureau des postes, fonctions qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Moh'ammed ben Aboû Ayyoûb, connu sous le nom de d'Aboû'l-'Aha, figurait parmi ceux qu'on accusait de préparer secrètement un soulèvement contre 'Obeyd Allâh. Il se cacha, ce qui fut cause qu'on démolit plusieurs maisons [pour le chercher, mais en vain]; puis il reparut en répandant dans la ville de K'ayrawân de bons conseils adressés à 'Obeyd Allâh en faveur de celle-ci. Ce dernier le laissa d'abord faire, puis au bout de quelque jours le fit mettre à mort.

Aboû Dja'far ben Djabroûn [2], marchand d'origine espagnole et fixé à K'ayrawân, qui était *çâhib* [3] de la sainte mosquée et des *fondouks* avoisinant la prison, fut l'objet auprès du kâdi Merwezi d'une dénonciation confirmée par témoignage et l'accusant d'avoir reçu en dépôt des valeurs importantes ; il fut mis à la question et torturé jusqu'à ce que la mort s'ensuivît *b*.

En 301 (6 août 913), H'abâsa [4] ben Yoûsof, envoyé vers

(1) Variante, H'amma.— Sur la fondation de Mehdiyya, voir *Annales*, p. 314; Fournel, II, 121; Wüstenfeld, p. 48. La ville est décrite notamment par Bekri (p. 72), Edrisi (p. 126), Ibn Khaldoûn (*Berb.*, II, 525), Tidjâni (*J. As.*, 1853, I, p. 358), dans l'*Istibçâr*, p. 13, etc.

(2) La lecture de ce nom, dépourvu de points diacritiques, est douteuse ; cf. p. 148.

(3) Ce mot est trop vague pour que j'aie osé le traduire ; Wüstenfeld (p. 49) le rend par « qui avait fait construire une magnifique mosquée, etc. »

(4) Le *Nodjoûm* et Ibn Khaldoûn orthographient *H'obâcha*.

l'Orient à la tête d'une armée que lui confia ʿObeyd Allâh, entra dans la ville de Sort[1] *b* en lui accordant quartier; les troupes du *djond* Abbaside qui y tenaient garnison s'enfuirent, et une circulaire annonçant ces faits d'armes fut lue dans les mosquées principales d'Ifrîk'iyya; il pénétra ensuite *b* dans la ville d'Adjdâbiyya[2], à laquelle il accorda également quartier et d'où s'enfuirent les soldats Abbasides; puis ce fut le tour de Bark'a, *b* ʿObeyd Allâh ayant d'ailleurs soin de fournir à H'abâsa les renforts nécessaires *b*. Les habitants des villes conquises étaient mis à mort et torturés, leurs biens confisqués, *b* et l'on inventait des prétextes pour chercher querelle [P. 171] aux gens paisibles: ainsi, lors de la prise de Bark'a, on trouva quelques hommes qui s'amusaient avec des pigeons, et Habâsa, sous prétexte que ces oiseaux leur apportaient des nouvelles des Abbasides, fit allumer un bûcher autour duquel il rangea ces hommes, leur fit manger des lambeaux rôtis de leur propre chair, puis les fit précipiter dans le feu. A Bark'a encore, il appela à s'inscrire tous ceux qui désiraient des gratifications et une solde élevée; un certain nombre ayant répondu à cette invitation, il ordonna aux officiers (*ʿarîf*) kotâmiens de dresser le signalement personnel des inscrits, en ajoutant que chacun d'eux devait en garder un chez soi. Le lendemain, il convoqua les enrôlés pour toucher les sommes promises et il les fit alors massacrer, au nombre d'un millier environ, jusqu'au dernier. Sur leurs cadavres amoncelés, il fit placer un trône où il

(1) Sort ou Çort, au fond de la grande Syrte (Bekri, p. 15; Edrisi, p, 143; *Istibçâr*, trad. fr., p. 1).

(2) Adjdâbiyya, à 27 lieues S. de Ben-Ghazi, est décrite par Bekri (p. 14), par Edrisi (p. 157 de la trad.), par l'*Istibçâr* (trad., p. 58), etc.

s'assit, et les chefs de la ville, qu'il fit alors introduire, contemplèrent avec épouvante ce tas des malheureux assassinés ; trois d'entre eux moururent de peur et de saisissement. Il se mit alors à les injurier et les menaça de les faire tous massacrer s'ils ne lui apportaient pas le lendemain cent mille *mithkâl*. Aussi cette somme lui fut-elle payée *b*. Des troupes nombreuses furent envoyées d'Egypte contre H'abâsa ; une grande bataille eut lieu, où ce général, *b* après diverses péripéties *b*, mit ses adversaires en déroute, les poursuivit et en tua beaucoup.

b H'abâsa fit aussi exécuter à Bark'a Hârith et Nizâr, fils l'un et l'autre de H'ammâl Mezâti, ainsi que plusieurs de leurs enfants et de leurs cousins ; il fit vendre leurs femmes et confisqua leurs biens. ʿObeyd Allâh en effet avait logé chez eux lors de sa venue d'Egypte au Maghreb et il les accusa de lui avoir volé une charge d'argent et d'effets ; la réclamation qu'il présenta alors lui valut les insultes de l'un d'eux, qui, s'avançant contre lui, l'injuria et le souffleta. H'abâsa ne fit en cela qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus du prince. Les habitants de cette ville écrivirent à ʿObeyd Allâh quels étaient les procédés de H'abâsa à leur égard : massacre des hommes, captivité des femmes, confiscation des biens. Il leur répondit en s'excusant, affirmant par serment n'avoir rien ordonné de ce genre [P. 172] sinon pour les trois individus cités(1), et il donna à H'abâsa l'ordre de s'éloigner *b*. Ce général continua donc avec ses troupes de s'avancer vers l'Egypte, établit son camp au.......(2)

(1) Plus haut, il n'a été question nommément que des deux fils de Ḥammâl Mezâti.

(2) La lecture de deux mots est douteuse : *djebel Makka ?*

attaquant les châteaux du voisinage et ne leur laissant aucun repos tant qu'il ne les avait pas pris et livrés au massacre et au pillage, tandis que les enfants étaient réduits en esclavage.

b **Aboû'l-K'âsim marche contre l'Egypte** *b*.

En la dite année, Aboû'l-Kâsim ben ʿObeyd Allâh quitta Rak'k'âda à la tête de forces considérables et s'avança contre l'Egypte [1].

Moh'ammed ben Ah'med ben Ziyâdet Allâh ben K'orhob livra aux flammes, dans le port de Lamt'a [2], la flotte d'ʿObeyd Allâh. El-H'asan ben Ah'med ben Aboû Khinzîr, qui la commandait, fut égorgé de la propre main de Moh'ammed ben K'orhob, qui lui coupa ensuite les pieds et les mains, fit environ six cents prisonniers *b* et incendia tous les navires *b*. ʿObeyd Allâh, quand il apprit ces évènements, *b* et dans la croyance que sa flotte existait encore *b*, envoya des secours, mais Ibn K'orhob combattit et mit en fuite les nouveau-venus, dont les bagages et approvisionnements tombèrent entre ses mains [3].

b A K'ayrawân mourut Aboû Bekr Moh'ammed ben el-H'asan Baçri Korachi. A K'açr et-T'oûb, couvent fortifié (*ribât'*) du voisinage de Sousse, mourut l'ascète Aboû

---

(1) La campagne du fils d'ʿObeyd Allâh semble donc être indépendante de celle de Habâsa, qui vient d'être racontée. Plus tard, sous l'année 302, ces deux chefs semblent marcher ensemble ; cf. Ibn el-Athîr, trad. fr., p. 312, et le *Nodjoûm*, II, 181 et 193.

(2) Au sud de Monastir ; c'est la Leptis parva de l'antiquité. Edrisi et Bekri mentionnent cette localité.

(3) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca*, d'Amari (II, 23) ; cf. Fournel, II, 114.

Yoûnos, à l'enterrement de qui les habitants de K'ayrawân se rendirent *b*.

En 302 (26 juillet 914), Aboû'l-K'âsim, qu'accompagnait le général H'abâsa, entra à Alexandrie, qu'il trouva déserte, les habitants s'étant embarqués avec leurs biens les plus facilement transportables et ayant abandonné leurs autres meubles, dont les vainqueurs s'emparèrent. Aboû'l-K'âsim s'avança alors dans le Fayyoûm, [P. 173] où il établit son camp jusqu'à ce que le page (*feta*) Mounis arrivât de l'Irâk pour le combattre. Habâsa abandonna alors l'Egypte et se retira au Maghreb, parce qu'Aboû'l-Kâsim lui avait envoyé du Fayyoûm Aboû Ferîdoun, général qui devait le remplacer dans son commandement, tandis que lui-même irait rejoindre Aboû'l-Kâsim au Fayyoûm. Irrité de cette mesure et s'écriant que, quand il était près de rester vainqueur, Aboû Ferîdoun allait recueillir le bénéfice et la gloire de ses faits d'armes, H'abâsa s'enfuit à cheval du côté du Maghreb à la tête d'une trentaine de ses cousins aussi à cheval. Une dépêche d'Aboû'l-Kâsim, adressée aux gouverneurs [des provinces situées le long] de la route (1) leur ordonna de faire bonne garde *b* et de le prendre s'il passait à leur portée ; en outre il informa aussi son père ʿObeyd Allâh. A l'arrivée de Mounis en Egypte, le lundi 15 ramad'ân (2 avril 915) *b*, Aboû'l-K'âsim quitta le Fayyoûm et se dirigea vers l'Ifrîk'iyya (2), en emportant ce qu'il avait de moins lourd en fait de choses précieuses,

(1) عمال الطريق peut-être, les gens chargés de veiller à la sûreté des routes. Rapprochez cette expression de رجال الطريق de Zerkechi (texte, p. 109, trad. fr., p. 201).

(2) A la suite de quatre sanglants engagements, au dire d'Ibn el-Athir, (trad., p. 313 ; Wüstenfeld, p. 50).

de vêtements et d'armes. Les troupes égyptiennes, qui serraient de près l'arrière-garde, lui enlevèrent ses tentes et une grande quantité d'armes et autres objets. *b* Quant à H'abâsa, il gagna d'abord la région de Bark'a, et de là Nefzâwa *b*; mais il était serré de près, *b* et ses compagnons l'ayant abandonné, il fut pris et enchaîné, *b* puis mené à ʿObeyd Allâh, qui le jeta en prison lui et sa famille.

Gharaweyh se prépara secrètement à fuir *b* de Tâhert *b*, car il avait appris l'histoire *b* et la fuite de H'abâsa, lequel, dit-on, lui avait écrit et espérait le rejoindre [P. 174] et trouver de l'aide auprès de lui. La capture de H'abâsa fit prendre peur à Gharaweyh *b*, qui s'enfuit en emportant ses richesses, mais qui fut pris et tué *b* dans l'Aurès *b*. Sa tête fut envoyée à ʿObeyd Allâh, qui, *b* en apprenant la complicité du défunt et de H'abâsa *b*, donna l'ordre d'exécuter celui-ci et tous ses proches. On les tira donc de prison et on les décapita, après quoi toutes ces têtes, chacune portant un écriteau suspendu aux oreilles et indiquant le nom de celui à qui elle avait appartenu, furent présentées à ʿObeyd Allâh, qui les examina toutes, y compris celles de H'abâsa et de Gharaweyh, et qui s'écria : « Etrange retour des choses de ce monde ! Ces têtes, pour qui l'Orient et l'Occident étaient trop petits, les voilà toutes réunies dans ce panier ! » *b* Il les fit jeter secrètement dans la grande mosquée d'Alexandrie (1).

Alors mourut le juriste Saʿîd ben Moh'ammed ben

(1) C'est à K'ayrawân qu'Ibn el-Athîr place la révolte d'ʿAroûba en 302. Si ce chef s'était trouvé à Tâhert, ainsi que le dit le *Bayan*, son mouvement vers l'Aurès n'aurait pas été une fuite, mais une tentative de jonction avec H'abâsa.

Çabîh' Ghassâni, compagnon et disciple de Soh'noûn ben Sa'îd *b*.

Lorsqu'Aboû'l-K'âsim revenant d'Egypte avait passé dans le voisinage de Bark'a, les habitants de cette ville lui avaient apporté leurs salutations, et il leur avait dit qu'il était à la poursuite de H'abâsa pour le punir des mauvais traitements qu'il leur avait infligés ; il leur avait ordonné de réparer les brèches des murailles de leur ville et leur avait donné des Kotamiens pour chefs. Mais quand il se fut éloigné et qu'on sut dans quelles circonstances il avait quitté l'Egypte, une émeute éclata contre les chefs kotâmiens, qui furent massacrés. Aboû'l-K'âsim arriva du Fayyoûm à Rak'k'âda, le dimanche 10 dhoûl-k'a'da (26 mai 915).

En 303 (16 juillet 915), *b* mourut Ziyâdet Allâh ben 'Abd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, à Ramla, laissant comme fortune, au dire de ceux qui étaient auprès de lui, mille dinars frappés à son nom [1] *b*. Il y eut en Ifrîk'iyya et dans les régions voisines une violente épidémie, qui emporta, [P. 175] parmi les Koreychides habitant K'ayrawân, Aboû'l-Moç'ab ben Zorâra 'Abderi. Cette année vit encore mourir : le kâdi Djemmâs ben Merwân ben Semmâk Hamadâni, juriste pieux et consciencieux; Moh'ammed ben 'Obâda Soûsi; Khalaf ben Mo'ammer ben Mançoûr, juriste irakien (hanéfite), qui avait reçu les leçons de son père, élève d'Asad ben el-Forât; il avait, dès l'entrée des Chi'ites en Ifrîk'iyya, adopté leurs doctrines pour mettre ainsi à l'abri des investigations des nouveaux maîtres son fils, qui s'était approprié

(1) On a vu ci-dessus (p. 233), la mort du dernier Aghlabide fixée à l'année 299.

des valeurs lorsque Ziyâdet Allâh s'était enfui de Rak'-k'âda. Son père, Mo'ammer ben Mançoûr, qui avait été élève d'Ibn Ferroûkh et aussi d'Asad ben el-Forât, dont l'enseignement était le plus fidèlement rapporté par lui, disait que l'usage des boissons enivrantes est permis, que l'abus seul en est interdit. — Alors aussi mourut dans la torture, à Rak'k'âda, le kâdi Moh'ammed ben 'Omar Merwezi, qui fut inhumé de nuit au Bâb Sâlem. On rechercha ses biens auprès des habitants de K'ayrawân, dont plusieurs, chefs, hommes distingués et marchands, subirent à ce propos la torture.

b 'Obeyd Allâh envoya contre Bark'a des troupes commandées par Aboû Medîni ben Ferroûkh Lahîçi[1] *b*. Il nomma directeur du kharâdj d'Ifrîk'iyya le kâdi Aboû Mo'ammer 'Imrân ben Ah'med *b* ben 'Abd Allâh ben Aboû Moh'riz, qui eut ensuite à procéder à la répartition (de l'impôt) sur les propriétés rurales *b*. Après les avoir toutes recensées, et relevé les produits annuels maximum et minimum de la dîme, il divisa le total par deux, et chaque propriété fut taxée au chiffre ainsi obtenu.

Des troubles surgirent en Sicile contre Ibn K'orhob, *b* dont une partie de la population était d'accord pour demander le renvoi et écrivit à 'Obeyd Allâh. En vain le gouverneur menacé recourut aux cajoleries [P. 176] et rappela à ses adversaires les serments qu'ils lui avaient prêtés *b*, la guerre civile éclata, et Ibn K'orhob n'eut pour le soutenir qu'une partie de la population. Il voulut alors passer en Espagne et fréta à cet effet des bâtiments

(1) Ici comme ailleurs, je conserve la lecture d'Ibn Khaldoûn *Lahîçi*, et non *Lahîd'i*.

qu'il remplit d'une foule d'objets divers ; mais la population empêcha la réalisation de son projet, livra au pillage le contenu de ces navires et emprisonna le gouverneur, son fils et son kâdi *b* connu sous le nom d'Ibn el-Khâmi. Tous les trois furent enchaînés *b* et envoyés à ʿObeyd Allâh, avec une lettre demandant un gouverneur et un kâdi, *b* mais où il était dit aussi que ni soldats ni secours n'étaient nécessaires *b*; les Siciliens y ajoutaient une condition qui irrita ce souverain et les excita contre eux, au point de lui faire, comme on le verra plus loin, envoyer une expédition contre eux[1].

En *b* moharrem *b* 304 (juillet 916), Ibn K'orhob et ses compagnons arrivèrent *b* enchaînés à Sousse, où se trouvait *b* ʿObeyd Allah. Celui-ci fit comparaître l'ex-gouverneur devant lui et lui demanda pourquoi il s'était révolté et avait méconnu les droits de la dynastie ; à quoi le prisonnier répondit qu'il avait été élevé au pouvoir malgré lui et qu'il en avait été précipité de même. ʿObeyd Allâh emmena ses prisonniers à Rak'-k'âda, *b* où, après avoir subi la flagellation, ils eurent les pieds et les mains coupés près du tombeau d'El-H'asan ben Aboû Khinzîr, à la porte de Sâlem, puis crucifiés sur place.

En rebîʿ I (septembre 916), les murs de Mehdiyya furent terminés et l'on y plaça les portes *b*.

ʿObeyd Allâh envoya en Sicile des troupes et des navires *b* commandés par Aboû Saʿid connu sous le nom d'Ed-D'ayf *b*, qui, pendant plusieurs mois, tint les rebelles bloqués et en tua un grand nombre. [P. 177] Les

---

(1) Ce paragraphe, de même que le suivant, figurent dans la *Biblioteca* d'Amari (II, 24) ; cf. Fournel, II, 124.

Kotâma, lancés sur les femmes et les enfants qu'ils trouvèrent dans les faubourgs de la ville, assouvirent sur eux leurs passions et violèrent même les vierges. *b* Aboû Sa'îd annonça ses succès à 'Obeyd Allâh, qui lui envoya des renforts considérables en bâtiments et en soldats *b*. Les Siciliens alors demandèrent quartier *b* en s'offrant à livrer les (principaux) complices de leur rébellion *b*; leur demande fut entendue et la ville fut démantelée; *b* les armes, les chevaux et les esclaves furent livrés, une contribution de guerre leur fut imposée et Aboû Sa'îd embarqua, pour les envoyer à 'Obeyd Allâh, les coupables qui lui furent remis, mais ils furent engloutis par la mer. Avant de reprendre le chemin de K'ayrawân *b*, il nomma au gouvernement de la Sicile Sâlim ben Aboû Râchid, avec qui il laissa une troupe de Kotâma (1).

b Aboû Medîni, qui avait été envoyé contre Bark'a, conquit cette ville après un siège de dix-huit mois où la plupart des habitants avaient été fauchés dans les combats. Le vainqueur en fit périr toute une troupe dans les flammes, confisqua tous les biens et envoya un groupe de prisonniers à 'Obeyd Allâh, qui les fit exécuter.

Cette année-là moururent le kâdi Moh'ammed ben Aswad ben Cho'ayb Çadîni, le juriste Meymoûn ben 'Omar et l'ascète Moh'ammed ben Ah'med Çadafi *b*.

Meçâla ben H'aboûs (2) s'avança de Tâhert contre Sa'îd ben Çâlih' ben Sa'îd ben Idris, prince de Nâkoûr (3), et lui livra de nombreux combats.

---

(1) Ce paragraphe se retrouve dans la *Biblioteca* (II, 26).

(2) Ibn Khaldoûn le cite comme étant l'un des officiers les plus capables d'Obeyd Allâh (*Berbères*, I, 259 et 266; Dozy, *Histoire des Mus. d'Esp.*, III, 38).

(3) Cette orthographe établit la prononciation *Nakour*, et non

En 305 (23 juin 917), le dit Meçâla, qui était au service d'ʿObeyd Allâh, s'empara de Nâkoûr et y tua Sa'ïd ben Çâlih', le jeudi 3 moharrem (25 juin); la ville fut pillée, les femmes et les enfants réduits en esclavage. (P. 178) Il retourna alors à Tâhert et accompagna l'annonce de sa victoire à ʿObeyd Allâh des têtes du chef vaincu et de ses partisans, têtes qui furent promenées dans les rues de K'ayrawân. Les fils de [Saʿïd ben] Çâlih' échappèrent à la mort en se réfugiant en Espagne, *b* confiants dans la générosité, dont le bruit était arrivé jusqu'à eux, du Prince des croyants En-Nâçir (ʿAbd er-Rah'mân), et dans les bons procédés dont il usait à l'égard de ceux qui recouraient à sa protection *b*. Ils abordèrent à Malaga, où l'ordre du prince était arrivé de les recevoir et de les traiter libéralement : *b* il leur envoya des vêtements de toute sorte ainsi que tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et leur offrit soit de venir à la cour soit de rester où ils étaient ; ils choisirent, malgré son noble et généreux accueil, ce dernier parti *b*. Meçâla était retourné à Tâhert après avoir laissé le commandement de Nâkoûr au nommé Dheloûl ; mais celui-ci fut abandonné par ses troupes, *b* et ne resta qu'avec des chiʿites débandés *b*. Alors Çâlih' ben Saʿïd ben Çâlih' revint de Malaga et, après l'avoir massacré lui et les siens, reprit possession de Nakoûr, d'où il adressa à En-Nâçir des cadeaux consistant en chevaux et en chameaux (1).

Nokour ainsi que ce nom a été écrit dans la traduction de Bekri et ci-dessus.

(1) Sur ces événements et sur les Edrisides, voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 33 ; Bekri, 209 et 268 ; *Berbères*, II, 145 et 559 ; *Istibçar*, p. 45 ; Wüstenfeld, 52 ; Fournel, II, 127.

Récit sommaire de ce qui concerne les chefs de la ville de Nâkoûr depuis sa fondation jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus.

Çâlih' ben Mançoûr, connu sous le nom de « Vertueux serviteur de Dieu » (*el-ᶜabd eç-çâlih'*), arrivé au Maghreb lors de la première conquête, du temps d'El-Welîd ben ᶜAbd el-Melik, s'établit chez les Benoû Timsâmân [1], et ce fut entre ses mains que les Berbères de cette région, qui étaient des Çanhâdja et des Ghomâra, embrassèrent l'islamisme. Mais ensuite la plupart, à qui l'observation des préceptes de leur nouvelle religion paraissait trop pénible, apostasièrent et choisirent pour chef [P. 179] un nommé Dâwoûd, connu sous le nom d'El-Mezîdi [2] et originaire de Nefza, en même temps qu'ils chassèrent Çâlih'. Plus tard, Dieu restaura sa croyance chez ces populations, qui, se repentant de leur infidélité, mirent à mort Dâwoûd Mezîdi et rappelèrent Çâlih'. Cet état de choses dura jusqu'à ce que ce dernier mourût à Timsâmân laissant trois fils, El-Moᶜtaçim et Idrîs, issus d'une Çanhâdjienne, et ᶜAbd eç-Çamad. Le premier fut choisi pour remplacer son père et mourut peu de temps après. La confiance populaire appela ensuite Idrîs au pouvoir, et après la mort de ce dernier il fut remplacé par Saᶜîd ben Idrîs, qui bâtit la ville de Nâkoûr, à cinq journées de Zawâgha, ville appartenant à El-H'asan ben Aboû'l-ᶜAych. Elle est munie de quatre portes, le Bâb Soleymân, le Bâb Beni Ouryâghal, le Bâb el-Moçalla et le Bâb el-Yehoûd ; elle renferme une mosquée principale de

(1) Ce nom se retrouve à plusieurs reprises dans Bekri (pp. 209, 212, 227 et 228), ainsi que dans Ibn Khaldoûn, mais pour désigner une localité.

(2) Dans Bekri (p. 212), on lit Er-Rondi.

vastes dimensions et où le bois de cèdre est le plus employé, de nombreux bains, des marchés animés et étendus ; elle est située entre deux rivières, dont l'une, le Nâkoûr, lui a donné son nom (1). En 244 (18 avril 858), les Madjoûs y pénétrèrent en maîtres, et ceux-là seuls des habitants dont Dieu permit la fuite purent échapper ; les vainqueurs en sortirent après y avoir séjourné huit jours. Elle est à cinq milles de la mer. Les descendants de Bernès attaquèrent Saᶜîd ben Idrîs, mais Dieu lui donna la victoire et lui permit de les mettre en fuite ; leur chef fut tué et les survivants rentrèrent dans le devoir.

Saᶜîd mourut après trente-sept ans de règne et eut pour successeur son fils, Çâlih' ben Saᶜîd ben Idrîs ben Çâlih' ben Mançoûr. Il laissait encore d'autres fils, Mançoûr, H'ammâd, Çâlih', Ziyâdet Allâh, Er-Rechîd, ᶜAbd er-Rah'mân le martyr, Moᶜâwiya, ᶜOthmân, ᶜAbd Allâh et Idrîs. ᶜAbd er-Rah'mân, qui était un juriste malékite, fit quatre fois le pèlerinage et franchit la mer pour faire la guerre sainte en Espagne ; tous ses compagnons furent massacrés par le rebelle Ibn H'afçoûn, mais lui-même put se réfugier à Murcie ; il trouva ensuite la mort du martyr dans l'expédition commandée par le général Aboû'l-ᶜAbbâs (2).

Çâlih' eut à se défendre contre la révolte de son frère Idrîs, soutenu par les Benoû Ouryâghal et les Keznâya (3). [P. 180] Il fut mis en déroute dans une rencontre qui eut

(1) La seconde est le Ghîs, d'après Bekri (p. 210).

(2) Ah'med ben Moh'ammed, plus connu sous le nom d'Ibn Aboû ᶜAbda (Bekri, p. 214, n. 2 ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 308 et s.).

(3) Ou Guezennâya, comme écrit M. de Slane.

lieu dans la montagne des Djeznâya[1], et Idris, après avoir mis son camp au pillage, s'avança sur Nâkoûr, où il espérait pénétrer. Mais les habitants se défendirent jusqu'à ce que Çâlih, arrivé avec ses fidèles, pût y pénétrer au milieu de la nuit et à l'insu de son frère, qui campait sous les murs de la ville et cherchait à s'en emparer. Le lendemain, Idris à cheval et ignorant la présence de son frère, fut introduit dans la ville, puis les pages de Çâlih', le faisant descendre de sa monture, le menèrent à pied auprès du souverain légitime, qui le fit d'abord emprisonner; puis, sur le conseil de K'âsim Ousnâni[2], il le fit exécuter par son page ʿAsloûn.

Les Miknâsa eurent des velléités de résistance et gardèrent par devers eux le produit des impôts auxquels ils étaient soumis. Çâlih' leur écrivit alors une lettre de menaces, qu'il scella et déposa dans une musette qu'il attacha à son âne; puis il fit partir celui-ci avec un homme de confiance qui avait ordre, lorsqu'il serait au milieu des Miknâsa, d'abandonner cet animal avec ce qu'il portait et de s'en revenir. Les Miknâsa, qui trouvèrent l'âne de Çâlih', lurent le message dont il était porteur, mais ils persistèrent tout d'abord dans leurs dispositions; puis ils se décidèrent à réunir les sommes dues, couvrirent l'âne d'un caparaçon, et le ramenant à Çâlih' en même temps que l'argent, lui demandèrent et obtinrent leur pardon. Çâlih' ben Saʿîd mourut après un règne de plus de vingt ans[3].

---

(1) Autre orthographe de *Keznâya*. Bekri, dont le *Bayân* reproduit le récit, dit: « dans la montagne des Keznâya, connue sous le nom de Kouwiu ».

(2) Ce nom est orthographié de même dans Bekri, mais la correction *Ouchtâti* proposée par Dozy est très plausible.

(3) De vingt-huit ans, dit Bekri (p. 217).

Il eut pour successeur son fils Saʿîd ben Çâlih', qui, après que le pouvoir fut définitivement établi entre ses mains, reçut la visite de ses esclaves slaves venant réclamer leur mise en liberté : « Vous êtes, leur répondit Saʿîd, notre corps de troupes *(djond)* et nos esclaves, et ne faites pas partie de mon héritage personnel; que signifie donc cette demande de mise en liberté ? » Mais ils insistèrent, lui firent violence et, proclamant sa déchéance, choisirent pour le remplacer son frère ʿObeyd Allâh, et son oncle Aboû ʿAli er-Rid'â, qu'ils emmenèrent l'un et l'autre au palais. Mais Saʿîd organisa la résistance, à l'aide de ceux qui l'entouraient et des femmes, dans la partie supérieure de cet édifice, puis le peuple se mit aussi de la partie, et les mécontents furent chassés de la ville et mis en déroute ; pourtant ils se fortifièrent dans une bourgade, où ils résistèrent pendant sept jours, mais Saʿîd finit par l'emporter. Il emprisonna son frère ʿObeyd Allâh ainsi que son oncle Er-Rid'â, qui était en même temps son parent par alliance, mais il fit exécuter ceux de ses cousins qui avaient participé à la révolte, entre autres El-Aghlab et Aboû'l-Aghlab. Alors Saʿâdet [P. 181] Allâh ben Hâroûn, cousin d'El-Aghlab et qui résidait à Nâkoûr avec Saʿîd, reprochant à celui-ci d'avoir mis à mort El Aghlab et d'avoir épargné son oncle et son frère, s'entendit avec les Benoû Içlâten tout en continuant à résider à Nâkoûr, puis il quitta la ville avec ses partisans et alla rejoindre cette tribu[1]. Saʿîd fut battu par les insurgés, qui lui enlevè-

---

(1) Bekri, qu'a suivi notre auteur et qui est plus explicite, dit que Sa'îd, qui s'était mis en campagne avec Sa'âdet Allâh pour combattre les insurgés, fut trahi par son cousin sur le champ de bataille même.

rent ses drapeaux et ses tambours, lui tuèrent un millier de ses clients, puis, de concert avec Saʿâdet Allâh, l'assiégèrent dans Nâkoûr. Mais un revirement de fortune permit à Saʿîd de reprendre le dessus : il dispersa ses ennemis, fit prisonnier Meymoûn ben Hâroûn, frère de Saʿâdet Allâh, et après s'être porté à Timsâmân, où il brûla et ruina les propriétés de son adversaire, il rentra à Nâkoûr. Quant à Saʿâdet Allâh, après avoir fait la paix avec Saʿîd, il se rendit chez les Bot'iwa et les Benoû Ourtedi, avec l'aide desquels il attaqua et battit les Zenâta, de sorte que toute cette région se soumit à lui. Il retourna alors habiter Nâkoûr et y vécut en bonne intelligence avec Saʿîd.

ʿObeyd Allâh Chiʿi, à la suite de ses conquêtes, écrivit aux peuples du Maghreb pour les inviter à reconnaitre son autorité et à embrasser ses doctrines religieuses. Au bas du message qui fut adressé à Saʿîd ben Çâlih', se trouvait une longue pièce de vers, où on lisait entre autres :

[T'awîl] Si vous marchez droit, je ferai de même pour votre bien ; si vous vous détournez de moi, je vous jugerai dignes de mort. Mon glaive vainqueur dominera les vôtres. j'entrerai sans peine dans votre pays et je le remplirai de carnage [1].

Saʿîd fit répondre par son poète :

[T'awîl] J'en atteste le saint Temple de Dieu, tu mens et ignores la justice; et le Miséricordieux ne reconnaît aucune

---

(1) Ces vers se retrouvent dans Bekri (p. 219), et dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 140). Il en est de même de ceux qui suivent, dont l'auteur est le Tolédan Ah'mas, et que Dozy a aussi traduits (*Mus. d'Esp.*, III, 38).

valeur à tes dires. Tu n'es qu'un impie et un hypocrite, et tu offres à ceux qui ignorent la règle traditionnelle quelque chose digne d'eux. Tout notre zèle est pour la religion de Moh'ammed, et Dieu n'a mis en toi qu'un zèle méprisable !

ʿObeyd Allâh envoya alors à Meçâla, son général à Tâhert, l'ordre de marcher contre Nâkoûr et d'attaquer Saʿîd. Meçâla, parti de Tâhert à la nouvelle lune de dhoû'l-hiddja de l'année antérieure à celle où nous sommes parvenus (25 mai 917), installa son camp à une journée de marche de Nâkoûr. Saʿîd l'attaqua, [P. 182] et trois jours de combats ne produisirent aucun résultat définitif. Saʿîd avait avec lui Ah'med ben el-ʿAbbâs[1], chef berbère appartenant à la tribu des Benoû It'ewwoufet, qui forma spontanément le projet téméraire d'aller attaquer Meçâla dans son camp même avec sept cavaliers seulement; mais sa présence fut signalée, l'éveil fut donné et les huit audacieux furent faits prisonniers. Meçâla ayant donné l'ordre de les décapiter, Ah'med s'écria qu'on n'exécutait pas un homme comme lui. Invité par Meçâla à s'expliquer, il lui répondit : « Parce que tu ne peux espérer venir à bout de Saʿîd que par moi ! » Le général chiʿite le laissa donc vivre et le prit en si grande faveur qu'il fit de lui son familier; plus tard il lui donna un corps de troupes avec lequel Ah'med, pénétrant par un côté qu'il savait mal gardé, tomba dans le camp de Saʿîd, qui ne redoutait rien dans cette direction. Cela déconcerta ce chef, qui n'avait pas pris de mesures pour parer à cette attaque et qui voyait les assaillants se succéder les uns aux autres; se jugeant hors d'état de résister plus longtemps, il dépêcha à Nâkoûr des messa-

(1) Ce nom est écrit dans Bekri (p. 220) « H'amd Ibn el-ʿAïyâch ».

gers pour faire sortir les habitants du palais et en tirer leurs effets, puis tout ce monde, y compris Çâlih' ben Sa'îd, Idrîs et El-Mo'taçim, se retira dans une île du port de Nâkoûr. Sa'îd combattit jusqu'à ce qu'il tomba mortellement frappé, et son camp devint la proie du vainqueur, qui entra à Nâkoûr, y tua les hommes et réduisit en captivité les femmes et les enfants. Un poète[1] dit à ce propos :

[Redjez] Après que ce vilain fils de vilain, qui d'ailleurs n'était soutenu que par une poignée d'ignorante populace, se fut révolté, il se dit que, abandonné par le Seigneur, Nâkoûr lui servirait de refuge. Mais la suprême décision du destin le surprit (et l'enveloppa) de la même manière que l'incendie ardent qui, provenant de Dieu, a ravagé un territoire depuis longtemps à l'abri. Le vainqueur écrasa la poitrine des habitants de cette ville, et la tête de son chef réduit à l'impuissance figura sur la pique des lances flexibles, garnie de cheveux embroussaillés et flottants, ornée d'une barbe poussiéreuse et non peignée.

[P. 183] Ceux des enfants de Sa'îd qui purent s'échapper s'embarquèrent pour Malaga, où ils se fixèrent, à cause tant de la proximité de cette ville de leur patrie que de l'espoir qu'ils avaient d'y rentrer un jour. Meçâla quitta Nâkoûr après un séjour d'environ six mois et y laissa pour le remplacer Dheloûl, à qui arriva ce que nous avons dit [et que nous répétons]. Quand les fils de Sa'îd, c'est-à-dire Idrîs, El-Mo'taçim et Çâlih', qui étaient à Malaga, apprirent que Dheloûl avait été aban-

(1) C'est-à-dire Aboû Dja'far Ah'med ben el-Merwedhi, ainsi que nous l'apprend Bekri (p. 222), qui donne aussi les vers cités avec diverses variantes, reproduites ici pour la plupart.

donné par les siens à Nâkoûr, ils partirent la même nuit, mais sur des bâtiments différents, après être convenus, tant ils étaient sûrs de leurs sujets, que le pouvoir appartiendrait au premier débarqué. Dès que la nouvelle de la présence de Çâlih, qui arriva la nuit même, se répandit chez les Berbères, ils se précipitèrent vers lui, l'acclamèrent et lui donnèrent le nom d'El-Yetîm (l'orphelin); après quoi ils se jetèrent sur Dheloûl et sur ses partisans, et les massacrèrent tous. Çâlih' informa de l'heureux résultat de sa tentative En-Nâçir ʿAbd er-Rah'mân l'Omeyyade, qui lui fit adresser des approvisionnements de tentes, d'objets d'équipement, de drapeaux et de tambours. Ainsi se trouva rétabli le pouvoir de Çâlih' dans le Maghreb, tandis que ses frères errèrent pendant deux mois sur la mer avant de débarquer à Nâkoûr. Cette ville est celle qu'on nomme actuellement El-Mazemma ou non loin de là [1] *a*.

b En rebîʿ I (août-septembre 917), de cette année, fut achevée l'installation de la K'âsimiyya, à K'ayrawân, où se transportèrent les marchands et les artisans.

En cette année moururent Aboû Djaʿfar Ah'med ben Moh'ammed Korachi, connu sous le nom de Magharbani [2], descendant d'ʿOkba ben Nâfiʿ Fihri, ascète voué aux exercices religieux, qui avait longtemps reçu l'enseignement de Soh'noûn et d'autres; ainsi que le kâdi de Gafça, Mâlek ben ʿIsa ben Naçr, qui, à deux reprises formant un total de vingt ans, avait voyagé pour recueillir les traditions et qui était devenu habile et

(1) A cinq milles au nord de Nâkoûr, dit Bekri, qui ailleurs confond ces deux localités (pp. 209 et 227 ; Ibn Haukal, éd. de Goeje, p. 53; Dozy, *Recherches*, 3e éd., II, 279).

(2) Nom d'une lecture douteuse.

pénétrant dans cette science. A Rak'k'âda mourut un Koreychide d'Ifrîk'iyya, Aboû'l-Fad'l Moh'ammed ben ʿAbd es-Selâm ben Ismâʿîl ben ʿAbd es-Selâm, qui descendait d'ʿAbd el-Melik ben Merwân. Il avait, pour pénétrer auprès de ceux de sa race et rester avec eux, exercé la charge de percepteur d'impôts à Tripoli et à Tunis, et avait ainsi pu acquérir [P. 184] sa fortune. Les Chiʿites le firent périr dans les tortures.

Les habitants ruraux des divers cantons d'Ifrîk'iyya eurent, cette année-là, à payer une contribution nommée *tad'yîʿ* (ruine ?) et que (les vainqueurs) prétendirent être l'arriéré de l'impôt des métairies (1) *b*.

En 306 (13 juin 918), le lundi 1er dhoû'l-k'aʿda (4 avril 919), Aboû'l-K'âsim ben ʿObeyd Allâh partit pour sa seconde expédition d'Egypte, pour laquelle il réunit des forces nombreuses composées de Kotâma ainsi que d'Arabes et de Berbères d'Ifrîk'iyya (2). *b* Entre autres conseillers de son père, il emmena Khalîl ben Ish'âk', le secrétaire Aboû Ghânem, et Menn Allâh ben el-H'asan ben Aboû Khinzîr, qu'ʿObeyd Allâh déplaça de K'ayrawân pour l'envoyer avec Aboû'l-K'âsim, tandis qu'il le remplaçait en qualité de gouverneur de cette dernière ville par Aboû Saʿîd ed-D'ayf.

Un incendie éclata dans le marché *(souk)* de K'ayrawân, dans la nuit du mardi au mercredi 13 dhoû'l-hiddja (16 mai 919).

Cette année-là moururent Aboû Saʿîd Moh'ammed ben Moh'ammed ben Soh'noûn, qui avait été élève de son

---

(1) *Tak'sît'* parait avoir ici cette signification ; cf. suprà, p. 244, où le même mot est employé, et Dozy, *Supplément*, s. v. تضييع .

(2) Sur cette date, cf. Fournel et les auteurs qu'il cite (II, 135).

père et qui s'adonna entièrement à l'ascétisme et aux œuvres de piété, — ainsi qu'Aboû'l-Aswad Moûsa ben ʿAbd er-Rah'mân ben Djondob(1), connu sous le nom de Moûsa el-K'at't'ân, élève de Moh'ammed ben Soh'noûn. Du temps d'ʿIsa ben Meskîn il occupa, à Tripoli, le poste de kâdi, que lui enleva Ibrâhîm ben Ah'med pour l'envoyer en prison ; il avait fait (un livre en) douze parties sur les décisions (*ah'kâm*) du Koran. A Bark'a mourut aussi Aboû Medîni ben Ferroûkh Lahîci, qui demeurait dans cette ville en qualité de général chiʿite *b*.

En 307 (2 juin 919), il y eut en Ifrîk'iyya *b* et dans les régions avoisinantes, jusqu'à l'Egypte *b*, une violente épidémie et une grande cherté de vivres coïncidant avec les exactions les plus odieuses des Chiʿites, à qui tous les prétextes étaient bons pour dépouiller le peuple.

Aboû'l-K'âsim envoya contre Alexandrie Soleymân ben Kâfi, qui commandait son avant-garde. [P. 185] Ce général, avec des troupes considérables, Kotâma et autres, surprit les habitants sans défense, et cette population, en présence de ces nombreux cavaliers et des troupes qu'amena bientôt Aboû'l-K'âsim, évacua complètement la ville, que ce dernier livra au pillage. Après avoir informé son père de ce succès, il fit marcher contre le Fayyoûm Soleymân ben Kâfi, qui y entra de vive force, s'y livra au meurtre et au pillage, réduisit les enfants en captivité, *b* et y préleva l'impôt foncier(2). Des troupes nouvelles, venant d'Ifrîk'iyya, ne cessaient d'affluer auprès d'Aboû'l-K'âsim, qui, partant d'Alexandrie à la

(1) On lit ben *Habîb*, au lieu de Djondob, dans Ibn Farhoûn (ms 5032 P., f. 135 v°).

(2) Voir l'exposé et l'explication de ces rapides succès dans Fournel (II, 136) et Wüstenfeld (p. 55).

tête d'une armée innombrable et se dirigeant vers le Fayyoûm, installa son camp à Ochmoûneyn en redjeb (novembre-décembre 919). Les céréales qu'il y trouva encore en gerbes et non emmagasinées furent livrées au pillage *b* ; aussi les vivres se firent-ils rares tant en Egypte *b* qu'au camp, puis une épidémie éclata *b*, et beaucoup de gens émigrèrent. *b* Comme à ce moment l'Egypte était dépourvue de *djond*, le peuple réuni décida, après délibération, de confier le pouvoir à Moh'ammed ben ʿAli Mâderâ'i et à son frère Aboû Zenboûr. Ceux-ci informèrent secrètement Aboû'l-K'âsim de l'absence du *djond* et de l'état de faiblesse du pays et manifestèrent tout leur empressement à le reconnaître, lui demandant seulement de ne pas les presser parce qu'ils avaient à compter avec la masse populaire. Ils comptaient qu'il les laisserait tranquilles jusqu'à l'arrivée des guerriers de Baghdâd. Mâderâ'i écrivit d'ailleurs à El-Mok'tadir pour lui annoncer que l'envahisseur était campé dans le pays.

Le page Themel arriva à la tête des bâtiments syriens au secours d'Alexandrie, dans le port de laquelle se trouvait une flotte chiʿite; il l'attaqua et la battit le dimanche 17 chawwâl (11 mars 920). [P. 186] Il fit prisonniers un certain nombre de Kotâma qui la montaient et les conduisit à Fostât, où on les promena ignominieusement par les rues, montés sur des chameaux ; parmi eux figuraient plusieurs officiers chiʿites bien connus pour leur bravoure [1].

b Alors mourut en Ifrîk'iyya le kâdi Moh'ammed ben Mah'foûz' Kamoûdi, dont le jugement était médiocre et

(1) Cf. Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 316; Fournel, II, 138.

les sentences injustes *b*. Ish'âk' ben Aboû'l-Minhâl devint kâdi à K'ayrawân.

b Sur K'ayrawân souffla un vent qui rendit l'atmosphère d'un jaune noirâtre et en fit disparaître pendant plusieurs jours la transparence, à ce point qu'on ne distinguait pas celui à côté de qui l'on était assis. A ce brouillard succéda l'épidémie dont il a été question.

A cette époque moururent Ah'med ben ʿAli ben Doûdân le juriste, qui avait entrepris un voyage au cours duquel il reçut les leçons de Yoûnos et de Mozni; — le juriste Moh'ammed ben Ah'med ben Yah'ya ben Mihrân, élève de Moh'ammed ben Soh'noûn; — l'ascète et homme distingué Aboû Soleymân Dâwoûd ben Mesroûr Ghassâni; — Moh'ammed ben ʿAbd Allâh, fils du kâdi Ah'med ben Mohriz. A Tunis mourut le koreychide Moh'ammed ben Ah'med ben ʿAbd Allâh ben Saʿîd ben Khâlid ben ʿObeyd Allâh ben ʿAmr ben ʿOthmân ben ʿAffân, surnommé El-Baʿra, qui était venu de Médine auprès d'Ibrâhîm ben Ah'med et qui se rendit deux fois en Espagne *b*.

A K'ayrawân, on exécuta, après l'avoir flagellé et lui avoir coupé la langue ʿAroûs, muezzin à la mosquée du juriste Ibn ʿAyyâch, à la suite de la déposition de plusieurs orientaux (Chiʿites) qu'il n'avait pas, dans l'appel à la prière, crié : *Accourez à l'œuvre excellente.* *b* La victime était un ascète qui gagnait sa vie à moudre de la farine et à faire des travaux de sparterie.

Entre autres juristes moururent à K'ayrawân ʿAbd Allâh ben Moh'ammed ben Yah'ya Roʿayni, élève de Soh'noûn; Moh'ammed ben Moûsa Temîmi, cheykh irakain (hanéfite); Ish'âk' ben Ibrâhîm ben Aboû ʿAçim Fârisi; Aboû Djaʿfar Ah'med ben Mançoûr, client des

Benoû Temîm, connu sous le nom d'Ibn el-Mokra'a [P. 187] le blanchisseur, qui avait étudié à la Mekke et en Egypte. Il mourut également bien des marchands, des serviteurs du sultan et des médecins, dont la liste allongerait trop ce livre *b*.

En 308 (22 mai 920), Meçâla, général d'ʿObeyd Allâh, s'avança avec ses troupes dans la direction du Maghreb. Lorsqu'il approcha de Nakoûr, Çâlih' ben Saʿîd quitta cette ville pour s'installer solidement dans une montagne non loin de là, *b* la montagne d'Aboû'l-Hoseyn *b*, et Meçâla entra à Nakoûr, dont il prit possession. Il en repartit pour marcher contre Fez, alors occupée par Yah'ya ben Idrîs ben ʿOmar ben Idrîs, avec sa famille et ses guerriers. Yah'ya tenta de résister, mais après plusieurs jours de combat il fut mis en déroute, et Meçâla put prendre possession de Fez.

a Voici des vers du poète des (Chiʿites), relatifs à cette ville :

[Basît'] Je suis entré à Fez, que je désirais vivement (visiter), mais les émanations du fromage m'ont pris aux yeux et à la tête. Je n'y rentrerai plus de ma vie, me la donnât-on même, elle et tous ses habitants (1) ! *a*

b Aboû Saʿîd Moûsa ben Ah'med massacra à K'ayrawân Ziyâd ben Khalfoûn le médecin, client des Benoû'l-Aghlab, qui était savant dans son art et y apportait de brillantes dispositions naturelles. ʿObeyd Allâh, qui avait eu besoin de Ziyâd et lui avait accordé sa faveur,

(1) Bekri (p. 266) cite ces vers et leur donne pour auteur Ibrâhim ben Moh'ammed Açîli. — Sur cette campagne de Meçâla, voir Bekri, p. 283 et 285 ; *Berbères*, II, 145 et 526 ; Fournel, II, 141.

l'avait mis en garde contre la rancune que lui gardait Aboû Sa'îd par suite d'un différend survenu entre eux, lui défendant d'aller à K'ayrawân pendant qu'Aboû Sa'îd y serait. Ziyâd respecta d'abord cette recommandation; mais il entra une fois dans la ville pour y passer la nuit, et Aboû Sa'îd, qui était à Rak'k'âda et le faisait surveiller par des espions, envoya des émissaires le massacrer dans sa maison même *b*.

'Obeyd Allâh alla habiter Mehdiyya avec sa famille et y transporta ses richesses et son mobilier, le jeudi [P. 188] 8 chawwâl (19 février 921), à la suite de l'achèvement de son palais, de celui de son fils Aboû'l-K'âsim, des fortifications de la ville et d'une partie des demeures des grands, et bien qu'il restât encore des travaux à exécuter. *a* Les poètes lui adressèrent à ce propos leurs félicitations et firent des éloges qui frisaient l'infidélité, comparant Mehdiyya à la Mekke et disant d'autres choses indignes d'être citées *a*. *b* Les pluies violentes qui tombèrent à K'ayrawân et à Rak'k'âda ruinèrent les constructions et forcèrent 'Obeyd Allâh à précipiter son déménagement. Les poètes d'Ifrik'iyya firent, à propos de son installation nouvelle, des poésies dont nous citerons quelques vers pour montrer ce que ce prince jugeait permis et laissait dire en poésie :

[Wâfir] Tous mes vœux, ô prince magnanime, pour ton arrivée qui est pour notre époque un sourire ! Tu t'installes sur un noble sol qu'ont préparé pour toi tes glorieux messagers. Si le temple et ses entours, si les tombeaux qui s'y trouvent ont une haute importance, il est au Maghreb une noble demeure vers laquelle se tournent les faces de ceux qui prient et qui jeûnent : c'est la sacrée et respectable Mehdiyya, de même que l'on trouve au Tehâma la ville sacrée.

Le *Mak'âm Ibrâhîm* (1) peut n'y être pas, tes pieds en foulant le sol de cette cité font comme s'il y était ; et si le pèlerin va à la Mekke donner un baiser au coin sacré (*rokn*), nous donnons le nôtre aux parois de ton palais ! Un empire vieilli par le cours du temps ne repose plus que sur des bases hors d'état de résister à l'épreuve ; mais ton empire à toi, ô Mahdi, sera toujours jeune, et c'est le temps même qui le servira ; à toi et à ta race, là où vous êtes le monde est à vous, et il trouvera un imâm en chacun de vous !

En cette année fut exécuté à K'ayrawân le Koreychide de la branche de Teym ʿAli ben Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben ʿAbd er-Rah'mân ben Hâchim ben ʿAbd el-ʿAziz ben ʿAbd er-Rah'mân ben Aboû Bekr Çiddik'. L'auteur de sa mort fut Aboû Saïd Moûsa ben Ah'med, qui le soupçonnait d'avoir écrit à ʿObeyd Allâh pour le dénoncer comme coupable d'une entente avec les K'ayrawâniens [P. 189] à l'effet de provoquer un soulèvement. ʿObeyd Allâh, après avoir jugé le Koreychide, le fit emprisonner et étrangler.

Alors moururent Aboû Djaʿfar Ah'med ben Temîm, officier (autrefois) au service des Aghlabides, — l'ascète et juriste Saʿîd ben H'akmoûn ; — Ibrâhîm ben Yoûnos, dit Ibn el-Hassâb, client de Moûsa ben Noçayr et surnommé le H'ârith [ben ʿObâd] du calcul, qui avait rendu la justice à K'ayrawân et avait été kâdi à Rak'k'âda ; — les juristes irakains Ah'med ben ʿAbd er-Rah'mân Lakhmi, élève de Moh'ammed ben Wahb et d'autres, — ainsi qu'Ah'med ben ʿAbdoûn ben Wahb. Citons encore

(1) Le « piédestal d'Abraham », que l'on montre encore de nos jours, est le quartier de roche qui porte, prétend-on, la marque du pied de ce patriarche : il s'en servit pour continuer la construction de la Kaʿba quand le mur eut atteint une certaine hauteur.

la mort du chaste ascète Er-Rebîᶜ ben Hichâm Temîmi *b*.

En 309 (11 mai 921), Meçâla ben H'aboûs conquit et pilla la ville de Sidjilmâssa, dont le chef Ah'med ben Midrâr fut tué. Il s'éloigna *b* après en avoir remis le gouvernement à El-Moᶜtazz ben Moh'ammed ben Midrâr *b* (1).

En cette année, le missionnaire Mounib ben Soleymân Miknâsi dévoila, du côté de Tâhert, les doctrines orientales et (entre autres choses) le caractère licite de choses réputées illicites. ᶜObeyd Allâh, dit-on, les avait, lui et d'autres missionnaires, envoyés de divers côtés avec mission de propager les nouvelles doctrines ; et quand ils rencontraient des adeptes bien disposés et fermant les yeux sur ce qui leur était conseillé, ils développaient et exposaient la foi nouvelle devant la foule. Quand donc Mounîb crut avoir trouvé dans la montagne de Wâncherîch un terrain favorable, il appliqua les instructions d'ᶜObeyd Allâh : un missionnaire, par exemple, allait trouver la femme de son voisin et avait commerce avec elle sous les yeux de celui-ci ; puis, en s'en allant, il disait au mari, en lui crachant à la figure et en le frappant à la nuque : « Supporteras-tu tout cela ? » S'il répondait affirmativement, *b* sa foi était censée complète et *b* on le comptait dorénavant parmi les *patients* (2). [P. 190] Mais le peuple se souleva contre ces missionnaires, et le meurtre qu'il fit de quelques-uns arrêta les autres (3).

Aboû'l-K'âsim rentra à Mehdiyya le samedi 1ᵉʳ redjeb

---

(1) Cf. Bekrî, p. 335 ; *Berbères*, II, 259 et 527 ; Fournel, II, 143 ; Wüstenfeld, 58.

(2) Je lis من الصابرية

(3) M. de Goëje admet que l'*ordalie de patience* a pu être prêchée par un enthousiaste insensé sans cependant faire partie des doctrines nouvelles (*Mém. sur les Carmathes*, p. 159).



(4 novembre 921), de retour de son expédition du Fayyoûm, qui avait duré deux ans et huit mois.

ʿObeyd Allâh fit emprisonner environ deux cents hommes qui avaient publiquement manifesté leurs opinions chiʿites à K'ayrawân, à Bâdja et à Tunis, cohabitant avec des femmes qui leur étaient interdites, mangeant du porc et buvant du vin en ramad'ân, et cela au su de tout le monde, grands et petits, si bien que cela fut reproché à Aboû'l-K'âsim pendant qu'il était dans le Fayyoûm. Ces faits étant devenus le sujet de toutes les conversations, ʿObeyd Allâh écrivit aux gouverneurs qui le représentaient dans ces divers endroits d'envoyer par devant lui les coupables garrotés. Il les fit jeter en prison, où ils moururent pour la plupart. Parmi ces hommes, tous bien connus en Ifrîk'iyya, figurait Ah'med Balawi le marchand d'esclaves, qui, quand ʿObeyd Allâh était à Rak'k'âda, priait en se tournant vers cette ville, bien qu'elle fût à l'ouest, et qui ensuite se tourna vers Mehdiyya, qui était à l'est, quand ce prince s'y fut transporté, car, disait-il, « je n'adore pas un être invisible ». *b* Il interpellait ʿObeyd Allâh en lui disant : « Monte donc au ciel ! Combien de temps veux-tu donc encore rester sur cette terre et continuer de marcher dans les rues ? *b* ». Comme il disait aussi aux K'ayrawâniens que ce prince connaissait leurs secrets et leurs pensées, *b* l'un d'eux s'approcha de lui pendant qu'il parlait ainsi et lui glissa ces mots dans le tuyau de l'oreille : « Cet ʿObeyd Allâh dont tu parles est un fornicateur issu de l'adultère ; qu'il se venge donc s'il sait ce que je dis ! » L'autre poussa un grand cri et lui répondit : « Malheureux que tu es ! sache que son caractère est doux et que sa vengeance n'est pas immédiate. » Un autre coupable était Ibrâhîm ben Ghâzi, qui prenait

de la nourriture sans se cacher au mois de ramad'ân [P. 191] et qui commettait les plus grands péchés ; cependant, sous les Aghlabides, il vivait en ascète, séjournant au *ribât'* de Kaçr et-T'oûb, non loin de Sousse, ville dont les habitants voulurent le choisir pour en faire leur imâm de la prière du vendredi.

La même année, des K'ayrawâniens accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants se présentèrent à Aboû'l-Kâsim pour lui exposer secrètement leurs plaintes contre la violence d'Aboû Sa'îd et des préposés des corps de garde, dépeignant leurs injustices et leurs exactions. Ce prince leur procura une audience de son père, et là ils renouvelèrent leurs plaintes en présence d'Aboû Sa'îd lui-même. 'Obeyd Allâh leur jura qu'il ignorait ces iniquités et les renvoya avec la promesse de les faire traiter avec justice. Aboû Sa'îd reçut l'ordre d'amener son secrétaire et un certain nombre des préposés des corps de garde, qui furent emprisonnés ; mais le secrétaire fut relâché *b*.

Un ordre d''Obeyd Allâh enjoignit aux pèlerins de prendre, à l'exclusion de toute autre, la route de Mehdiyya, pour y payer les impôts qu'on exigeait d'eux *b* dans les diverses provinces (?). Sous les Aghlabides, les K'ayrawâniens disaient en proverbe, pour indiquer une chose impossible : *Si tu veux aller en pèlerinage, prends par Bendoûn*, parce que Bendoûn est une bourgade sur la route de Djemma, tandis que le chemin direct est par l'Egypte. La défense faite par 'Obeyd Allâh aux pèlerins de passer par un autre point que Mehdiyya rendit l'ancien proverbe vrai *b*.

'Obeyd Allâh fit exécuter le juriste Aboû 'Ali H'asan ben Mofarredj et le dévot Moh'ammed Chidhoûni, qui

furent accusés par devant lui d'accorder à certains Compagnons la prééminence sur Ali.

b A Sousse mourut le juriste Aboû'l-Ghoçn Nak'ch, élève de Soh'noûn, d'ʿAwn ben Yoûsof et d'autres encore. Il faut aussi citer la mort du juriste Moh'ammed ben Haythem ben Soleymân ben H'amdoûn [P. 192] K'aysi, ainsi que des deux Moh'ammed, fils d'ʿAbd es-Selâm ben Ismâʿîl, descendants d'ʿAbd el-Melik ben Merwân *b*.

En 310 (30 avril 922), Meçâla ben H'aboûs vint à Mehdiyya trouver ʿObeyd Allâh ; après qu'il y eut séjourné quelques jours, il fut renvoyé par le prince à Tâhert, *b* et partit en chaʿbân (novembre-décembre 922).

Il fut donné lecture dans la grande mosquée de K'ayrawân d'une dépêche d'ʿObeyd Allâh relative à un combat survenu à Dhât el-Homâm (1) entre Felâh' ben K'amoûn et le *djond* d'Egypte.

Un général d'ʿObeyd Allâh, Aboû Maʿloûm Fah'loûn Kotâmi, trouva la mort dans la montagne de l'Aurès, où il avait été envoyé par le prince. Il exigea des habitants des sacrifices dépassant leurs forces et leur commanda de mener leurs familles (2) à Mehdiyya. Feignant d'obéir, ils se mirent d'abord en marche ; puis une certaine nuit ils l'attaquèrent lui et son *djond* de Kotâma, et ils les massacrèrent tous.

Nefoûsa se détacha d'ʿObeyd Allâh et prit pour chef Aboû Bat't'a, qui recruta bientôt de nouveaux adhérents et acquit une grande autorité. ʿObeyd Allâh envoya con-

---

(1) A trente-huit milles d'Alexandrie (Bekri, p, 7 ; Edrisi, p. 164).

(2) Le sens que j'ai donné à ce mot est celui qu'il a habituellement en Algérie. Cependant, il signifie aussi *fourrage* et Wüstenfeld (p. 61) l'a rendu par « bestiaux. »

tre lui le missionnaire ʿAli ben Selmân (1) à la tête d'un fort corps de troupes ; mais ce général, battu dans une attaque de nuit, laissa sur le champ de bataille de nombreux soldats, tandis que le reste se débandait et l'abandonnait. ʿAli gagna Tripoli, et ʿObeyd Allâh, informé par lui des évènements, envoya à ʿAli ben Lok'mân, gouverneur de Gabès, l'ordre de tuer tous les fuyards qui passeraient à sa portée ; il en fut ainsi mis à mort un certain nombre. ʿAli ben Selmân put ensuite, grâce aux secours que lui envoya ʿObeyd Allâh, entamer résolument le siège de Nefoûsa.

Le page Masʿoûd, à la tête de vingt galères, fit une expédition contre les chrétiens ; il conquit Aghâthi (Santa Agata, en Calabre), en fit les habitants prisonniers et rentra ensuite à Mehdiyya (2).

En cette année mourut Moh'ammed ben Sellâm ben Seyyâr Bark'i Hamadâni, qui était versé dans la connaissance des doctrines chiʿites, ainsi que le Koreychide Ah'med ben Yah'ya ben Khâlid Sehmi, qui avait dépassé quatre-vingt-dix ans ; il avait voyagé (pour étudier) et avait entendu expliquer le *Mosned* d'Aboû Sindjar par l'auteur même *b*.

[P. 193] *a* H'asan ben ʿAli (3) H'asani, soutenu par les Berbères, se révolta et marcha sur Fez (qu'il prit). Le général Kotâmien [Rih'ân ben ʿAli ?] qui arriva dans cette ville pour y représenter l'autorité d'ʿObeyd Allâh dut se retirer et laisser la place à son adversaire. Celui-ci en-

(1) Un peu plus loin on lit : « Ali ben *Aboû* Selmân. »

(2) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca* (II, 27).

(3) Il doit s'agir de Hasan ben Moh'ammed ben el-K'âsim Haddjâm, ainsi qu'on le voit par Bekri, p. 285. La date de 310 ne parait pas non plus être exacte. Cf. Fournel, II, 142 et 153 ; *infra*, p. 220 du texte.

suite, grâce à une attaque perfide de H'âmid ben H'amdân, dut en sortir et fut remplacé par [Moûsa] Ibn Aboû'l-ʿAfiya, qui était au service des Omeyyades, et qui y resta jusqu'à ce qu'il dut se retirer en présence de l'arrivée de Mesroûr et de Djawher, généraux envoyés par ʿObeyd Allâh. Le représentant de celui-ci détint la ville jusqu'à ce qu'il en fut chassé par les Idrîsides, lesquels à leur tour en restèrent maîtres jusqu'au jour où une armée envoyée par En-Nâçir, le prince omeyyade d'Espagne, s'en empara.

En cette année aussi mourut Aboû Djaʿfar T'abari [le célèbre chroniqueur] *a*.

En 311 (20 avril 923), *b* le samedi 19 djomâda II (4 octobre 923), ʿObeyd Allâh révoqua le kâdi de K'ayrawân, Ish'âk' ben Aboû'l-Minhâl, à qui il fit dire par un messager : « Cette mesure n'est pas motivée par quelque acte coupable de ta part, mais seulement par ta douceur et ton indulgence. *b* » Il le remplaça par Moh'ammed ben ʿImrân Nef'ti, alors kâdi de Tripoli, ville où ce magistrat avait amassé de grandes richesses provenant tant des *habous* que de pots de vins ; il les offrit à ʿObeyd Allâh et sut ainsi se concilier la faveur du prince.

Le lundi 17 chaʿbân (30 novembre 923), ʿAli ben Aboû Selmân infligea aux habitants de Nefoûsa une défaite qui le rendit maître de leur forteresse ; il la ruina, massacra les hommes et réduisit les enfants en esclavage.

b Le juriste Moh'ammed ben El-ʿAbbâs Hodheyli, dépouillé de ses vêtements, reçut la bastonnade dans la grande mosquée ; frappé à la nuque de coups qui lui firent saigner la tête, il fut ensuite l'objet d'une proclamation criée dans les marchés de K'ayrawân, à la suite de la déposition provenant de plusieurs chiʿites qu'il dé-

blatérait contre le prince et rendait des *fetwas* d'après la doctrine malékite.

Mesroûr ben Soleymân ben Kâfi pénétra dans les oasis du Ça'ïd d'Egypte, qui sont deux forteresses situées [P. 194] dans le désert, au milieu des sables, et où commandait Kerbâzi (1) au nom du souverain d'Egypte. Mesroûr le battit, fit prisonniers son fils et son neveu et s'empara du pays. La peste ayant ensuite éclaté parmi ses troupes, ce général ruina les deux forteresses, arracha les palmiers et se retira à Bark'a.

En cette année, mourut à K'ayrawân Moh'ammed ben Cheyba ben H'assân, qui était un homme juste, vertueux et connaissant la tradition. Cheyba figurait parmi les officiers entrés en Ifrîk'iyya avec Yezîd ben H'âtim.

A Tunis mourut Aboû Dja'far Moh'ammed ben Temîm, ancien officier de Ziyâdet Allâh qui s'était enfui auprès d'Aboû 'Abd Allâh le chi'ite et qui entra avec lui en Ifrîk'iyya. Citons encore la mort d'Aboû'l-Fad'l Ah'med ben Dja'far ben Moûsa Çomâdih'i *b*.

En 312 (8 avril 924), Meçâla ben H'aboûs, quittant Tâhert pour attaquer les Zenâta, conquit leur territoire où il mit tout à feu et à sang. Mais il (commit l'imprudence d') envoyer contre un certain point du territoire d'Ibn-Khazer une troupe de cavalerie composée de la plupart de ses guerriers et des principaux de ses officiers et de ne garder avec lui qu'un petit nombre d'hommes. Ibn Khazer, qui l'apprit, marcha contre lui et lui livra, le vendredi 19 cha'bân (21 novembre 924) un combat où Meçâla, après une résistance acharnée, succomba et où les siens furent mis en déroute (2).

---

(1) Cette lecture est douteuse, le signe rendu par *b* étant sans point.

(2) Sur la date de la mort de Meçâla, voir Fournel, II, 144 et 146.

b Le chambellan Djaʿfar ben ʿObeyd partit avec une flotte considérable pour tenter une attaque contre les chrétiens de Sicile ; il hiverna dans ce pays, mais n'eut pas d'occasion de livrer bataille *b*[1].

En rebîʿ I (juin-juillet 924) mourut à K'ayrawân le kâdi Moh'ammed ben ʿImrân Neft'i, *b* juge vénal et commettant toute sorte d'actes défendus *b*. ʿObeyd Allâh confia de nouveau cette charge à Ish'âk ben Aboû'l-Minhâl, *b* et inséra ceci dans l'acte de nomination : « Nous t'avions révoqué à cause de ta douceur et de ton indulgence, nous te renommons à cause de ta piété et de ton intégrité. »

En cette année mourut Moh'ammed ben H'afç, homme intelligent, distingué et pieux. Sous les Aghlabides il avait été imâm [P. 195] chargé des prières nocturnes de deux *rek'a* à la grande mosquée de K'ayrawân, puis imâm à la grande mosquée de Rak'k'âda, où il gagnait dix *mithkal* par mois. Merwezi le fit appeler et lui parla en ces termes : « Les fonctions d'imâm ne sont exercées chez nous que par des amis du Prince des croyants ; va donc trouver l'un des missionnaires qui te donnera l'initiation, et tu garderas ta place. » Il voulait ainsi le faire devenir chiʿite et l'engager dans la même voie d'infidélité qu'eux. Moh'ammed demanda une journée de réflexion, ce qui lui fut accordé ; mais le lendemain il revint dire qu'il lui répugnait d'accepter aucune de leurs doctrines, et il fut révoqué.

On lut à K'ayrawân et dans la région une circulaire d'ʿObeyd Allâh annonçant, à la date du jeudi 8 moh'arrem

(1) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca* d'Amari, II, 27.

(15 avril 924), la conquête des oasis par Mesroûr ben Soleymân ben Kâfi *b*.

En 313 (28 mars 925), le chambellan Aboû Ah'med Dja'far ben 'Obeyd dirigea contre la Sicile une expédition où il fit de nombreuses conquêtes, entre autres la ville de Wâri (Oria), où il massacra six mille combattants et fit dix mille prisonniers. *b* Parmi eux figurait un patrice qui se racheta, lui et la ville, moyennant cinq mille *mithkâl*. Dja'far alors regagna la Sicile (musulmane) et arriva (à Palerme) le 25 rebi' II (20 juillet 925). Il envoya la nouvelle de ses victoires à 'Obeyd Allâh, *b* puis regagna Mehdiyya où il remit au prince tout le butin qu'il avait fait. Un de ses officiers raconta qu'étant entré chez le prince, il y avait vu de nombreuses pierreries, du brocard précieux et de l'or, ce qui lui fit dire qu'il n'avait jamais assisté à un pareil déploiement de richesses : « Tout cela, lui dit 'Obeyd Allâh, provient du butin fait à Oria. » Mais cet homme voulant faire l'éloge de Dja'far, reprit : « Seigneur, celui qui t'a livré ces dépouilles est l'homme sûr par excellence ! — Par Dieu ! repartit aussitôt 'Obeyd Allâh, du chameau, il ne m'a remis que les deux oreilles ! *b* » (1).

Ah'med ben Bah'r ben 'Ali ben Çâlih', connu sous le nom d'Ibn Akhoû (2) Kirâm, fut nommé au bureau des réclamations [P. 196] à K'ayrawân *b* et prit possession de son poste le 11 djomâda II (2 septembre 925).

A Sousse mourut le juriste Moh'ammed ben Best'âm ben Redjâ D'abbi (3), qui avait fait un voyage d'études et

(1) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca*, II, 27. Cf. Fournel, II, 150; Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 317.

(2) Variante *Aboû*.

(3) Il est parlé de lui par Ibn Farhoûn (ms 5032 de Paris, f. 107 v.).

écouté les leçons d'Ibn ʿAbd el-H'akam et d'autres. Citons aussi la mort d'ʿAbd el-ʿAzîz ben Cheyba, qui avait aussi fait un voyage d'études au cours duquel il assista aux leçons de Bondâr, d'Aboû Moûsa er-Raman (?) et d'Aboû H'afç K'allâs. A défaut d'autres héritiers, ce fut ʿObeyd Allâh qui recueillit sa succession, où figurait une mosquée attenante à sa demeure et à son *fondouk*. Le curateur aux successions fit fermer à ʿObeyd Allâh les portes de la mosquée, mais lui remit l'habitation et le fondouk *b*.

ʿObeyd Allâh fit commencer par ʿAli ben H'amdoûn Djodhâmi, surnommé Ibn el-Andalosi, la construction de la ville de Mesîla qu'il appela Moh'ammediyya, au milieu du territoire des Benoû Berzâl et des Benoû Kahlân, et non loin des Hawwâra[2]. Elle était située sur une rivière et avait une double muraille tout à côté de laquelle se trouvait un canal (alimenté par) cette rivière.

b En 314 (18 mars 926), ʿObeyd Allâh enleva le gouvernement de K'ayrawân à son page Nesîm et l'interna à Mehdiyya, où il fut emprisonné chez le page Djawdher tandis que ses biens étaient confisqués, car cet homme était emporté et prompt à la bastonnade. Cette place fut donnée au page Çâbir, client d'Ibn K'orhob *b*.

Ibn Khazer marcha contre Tâhert, mais ses attaques furent repoussées et il dut fuir. ʿObeyd Allâh lança à sa poursuite Moûsa ben Moh'ammed Kotâmi avec plusieurs autres officiers. *b* A l'arrivée de ceux-ci à T'obna *b*, Mo-

---

(1) Il est appelé ʿAli ben Ah'med ben Hamdân par Dhehebi, ms 1636 du Brit. Museum., f. 86.

(2) Sur la fondation de cette ville, voir Ibn el-Athîr, p. 318 ; Fournel, II, 147 ; Wüstenfeld, 65, et aussi Bekri, 143 ; *Istibçar*, trad. fr., p. 107 ; IbnKhaldoûn, II, 527 ; Edrisi, 99. - Il faut, si je ne me trompe, lire « Benoû Kemlân » avec Ibn Khaldoûn et Ibn el-Athîr.

h'ammed ben Khazer gagna le désert, laissant à Wâdi Mat'mât'a [1] son frère ʿAbd Allâh et ses principaux guerriers. L'attaque des troupes chiʿites détermina un violent combat [P. 197], où l'avantage resta à Ibn Khazer, *b* de sorte qu'ʿObeyd Allâh envoya contre lui Ish'âk' ben Khalifa *b*. Alors les Lemâya et les tribus berbères qui leur étaient voisines se prononcèrent contre les Chiʿites et demandèrent à Ibn Khazer de les appuyer. *b* ʿObeyd Allâh répondit à la demande de secours que lui adressa Ish'âk' par l'envoi d'un renfort considérable, qui fut battu par les Berbères. Moh'ammed ben Khazer, qu'ils informèrent de leur succès *b*, leur donna pour chef son frère ʿAbd Allâh, qui les mena à de nombreux combats contre les troupes chiʿites [2].

b A Mehdiyya mourut subitement le chanteur Mounis Baghdâdi, client de Moûsa ben Boghâ *b*.

En 315 (7 mars 927), le jeudi 9 çafar (14 avril), Aboû'l-Kâsim ben ʿObeyd Allâh quitta Mehdiyya pour marcher contre le Maghreb. Il prit la route de K'ayrawân, *b* puis il campa à Laribus, où il attendit quelques jours que ses troupes fussent rassemblées *b* ; il se dirigea alors sur Bâghâya, puis marcha vers le territoire des Kotâma et arriva à une montagne où se trouvaient les Benoû Berzâl *b* et un groupe des Meklâta *b*. Ils lui opposèrent de la résistance, mais il vint à bout d'eux et s'avança alors vers Medghara [3], puis vers Soûk' Ibrâhîm [4], et l'intensité du

(1) Le texte porte « Mez'mâma ». Les Mat'mât'a, qu'on retrouve maintenant dans la Tunisie méridionale, habitaient alors de ce côté, comme le fait remarquer Dozy, et ainsi que le dit par exemple Bekri, pp. 158 et 208.

(2) Fournel, II, 155; Wüstenfeld, 63.

(3) Probablement Milyâna, ainsi désignée du nom de la tribu qui y habitait (de Goeje, Jakubii *descr. el-Maghribi*, p. 98 ; Fournel, II, 160).

(4) Sur les bords du Chélif, voir notamment Jakubi, p. 99.

froid aussi bien que la quantité de boue le retinrent dans cette région plus d'un mois. *b* L'un des principaux guerriers d'Obeyd Allâh a raconté qu'il était un jour assis auprès de ce prince avec d'autres de ses serviteurs et de ses compagnons, alors que le manque de nouvelles d'Aboû'l-K'âsim autorisait des conjectures fâcheuses. Tout à coup une lettre de lui arriva pendant qu'ils étaient là, et son père, après l'avoir lue, se mit à pleurer ; nous craignions quelque malheur et nous allions aussi nous mettre à pleurer, quand ʿObeyd Allâh prit la parole : « O grand Dieu ! tu sais qu'en envoyant mon fils au Maghreb je n'ai cherché qu'à t'être agréable, à propager ta religion et à abattre tes ennemis, car ce n'est pas sans douleur que je me sépare de lui un seul jour ; » puis se tournant vers nous : « Mon fils et votre maître m'informe [P. 198] par cette lettre qu'il a dû séjourner un mois tout entier dans le même campement, où la pluie n'a pas cessé de tomber chaque jour du matin jusqu'au soir *b*, et qu'il a dû franchir à pied de nombreuses montagnes, trop abruptes pour permettre l'emploi du cheval, ne prenant comme nourriture quotidienne qu'un œuf ou quelque chose d'analogue, tant les mouches étaient nombreuses au camp. »

b Le page Çâbir, à la tête de quarante-quatre bâtiments, dirigea contre les chrétiens de Sicile une expédition qui réussit ; il y fit des prisonniers et tua un certain nombre d'hommes (1).

Par ordre d'ʿObeyd Allâh, on décapita dans la Ramla

(1) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca* (II, 28). Sur cette expédition et celle de 316, cf. Ibn el-Athîr, p. 320 ; Fournel, II, 161 et 162. — On trouve aussi le nom de *Çâbir* écrit *Çâ'in* et *Çârib*.

de Mehdiyya [1] le missionnaire Mo'alla ben Moh'ammed Meloûsi, qu'Aboû'l-K'âsim lui avait envoyé chargé de chaînes du Maghreb.

On tua chez les Maçmoûda du Sahel, dans les environs de Tanger, l'imposteur H'âmîm ben Menn Allâh. Il s'était donné comme prophète dans la montagne qui porte son nom, et de nombreux Berbères idolâtres avaient répondu à son appel et reconnu son caractère d'apôtre. Il leur avait prescrit de jeûner le jeudi, et l'infraction à cette règle était punie d'une amende de cinq bœufs ; de jeûner le lundi, et l'infraction à ce jeûne coûtait deux bœufs, et d'autres sottises analogues [2]. On a fait sur lui des vers dont voici quelques-uns :

[T'awîl] Ils ont faussement prétendu que H'âmîm leur a été envoyé porteur d'une religion à la clarté évidente et lumineuse. « Vous mentez, leur ai-je dit, et puisse Dieu rompre votre ligue ! Cet homme n'est qu'un débauché issu de la fornication, et si H'âmîm est un apôtre, je serai le premier à ne pas croire à celui de qui il tient sa mission ! Ils tiennent d'une vieille fourbe et astucieuse [3], plus habile en sortilèges que nul autre magicien, des paroles de mensonge dont Satan a ourdi la trame : ils veulent les tenir cachées, mais Dieu dévoile tous les secrets [4]. »

---

(1) C'est-à-dire dans l'espace sablonneux, qui a l'étendue d'un jet de flèche, entre Mehdiyya et Zawila (Edrisi, p. 128).

(2) Voir Bekri (p. 229), où l'on trouve plus de détails et où il est parlé du jeûne partiel du mercredi, et non du lundi ; *Istibçâr*, p. 79 ; trad., p. 143 ; *H. des Berb.*, II, 143 et 492.

(3) Allusion au rôle important joué auprès de H'âmîm par sa tante Tânkit, et aussi par sa sœur Daddjoû.

(4) Ces vers ont pour auteur 'Abd Allâh ben Moh'ammed el-Mekfoûf ou 'Abd Allâh el-Kafîf. Sur les variantes qu'ils présentent, voir la p. 145 de la trad. de l'*Istibçâr*.



b Cette année-là, mourut en Ifrîk'iyya Moh'ammed ben Selmoûn el-K'at't'ân, [P. 199] qui avait pendant longtemps suivi les leçons des disciples de Soh'noûn. H'âtim ben ʿAbd er-Rah'mân ben H'âtim, qui, après avoir voyagé en Irâk et reçu les leçons de Soh'noûn, pratiquait le commerce et était un homme juste, mourut également *b*.

En 316 (24 février 928), Aboû'l-K'âsim marcha contre les tribus berbères du Maghreb et alla camper sous les murs du fort de Bark'a[1] appelé Aghrar, le mardi 16 moh'arrem (11 mars 928). Il en commença l'attaque, puis fit miner les fortifications, qui s'écroulèrent en ensevelissant un grand nombre des assiégés et des assaillants. Ceux-là, voyant qu'ils allaient avoir le dessous, incendièrent leurs richesses, coupèrent les jarrets de leurs montures et de leurs bêtes de somme et combattirent jusqu'à la mort ; un certain nombre furent faits prisonniers et la place fut livrée au pillage. Les Hawwâra et les Lemâya reconnurent alors l'autorité des Chiʿites, et Aboû'l-K'âsim leur accorda l'amnistie. Il se dirigea ensuite vers Tâhert, où il séjourna un mois environ, *b* puis poussa vers Tâmghalet[2], d'où il surveilla pendant deux mois Ibn Khazer, qui était alors dans la localité nommée Awren *b*. Il regagna ensuite T'obna, d'où il repartit pour Mehdiyya, mais sans s'être mesuré avec Ibn Khazer. Son départ, dit-on, fut provoqué par une lettre de son fils K'âsim, lui annonçant qu'on parlait du projet d'ʿObeyd Allâh de faire reconnaître (pour son

---

(1) Peut-être faut-il lire Bark'âna (Fournel, II, 162).

(2) Bekri cite deux fois la localité de ce nom ou à peu près (p. 157 et 319 ; Jakubi, p. 93; ci-dessous p. 207 du texte arabe.

héritier) son fils Aboû ʿAli Ah'med, qui avait dit la prière à la fête de la Rupture du jeûne et à celle des Victimes, et l'agitation où le mit cette nouvelle détermina son départ pour Mehdiyya (1).

b Çâbir fit, cette année-là, une expédition dirigée de Sicile contre le pays chrétien. Il se rendit maître du lieu dit *les Cavernes*, ainsi que du château-fort d'El-H'asab. Après avoir mis la main sur ce que renfermaient ces deux places, il marcha sur Salir (Salerne), dont les habitants achetèrent la paix à prix d'argent et de pièces de brocard. Il s'avança ensuite contre Naples, qui acheta également la paix contre une rançon en argent et en vêtements ; après quoi il rentra en Sicile (2).

Cette année-là moururent le juriste de K'ayrawân Moh'ammed ben Ah'med ben Aboû Zâhir, [P. 200] et ʿAbd Allâh connu sous le nom d'ʿAyni, qui s'adonnait aux exercices de piété. Alors aussi le prix des vivres commença à monter fort haut à K'ayrawân *b*.

a A la même époque se manifestèrent les premiers symptômes de l'agitation provoquée par Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd Zenâti (3). Cet homme embrassa les doctrines nekkarites, déclara licites le meurtre des musulmans et l'usage de leurs femmes, outre qu'il s'exprimait en termes outrageants contre ʿAli ben Aboû T'âleb. D'abord instituteur à Tok'yoûs, mais bien résolu à tenter un soulèvement, il demandait compte aux habitants du

(1) Cf. le récit des *Berbères*, II, 527 ; Fournel, II, 163.

(2) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca* d'Amari (II, 28).

(3) C'est aussi à l'année 316 qu'Ibn el-Athir (voir p. 325 et la note) place les débuts d'Aboû Yezîd. Cf. *Istibçar*, p. 174 ; la *Chronique d'Abou Zakaria* (trad. Masqueray, p. 226) en fournit une version ibadite.

voisinage de la plupart de leurs actes et intervenait auprès des collecteurs d'impôts. Cette année-là, il se brouilla tout à fait avec le gouverneur de Tok'yoûs, que, sur son conseil, les habitants mirent à mort. Effrayé cependant des conséquences de cet acte, il entreprit le pèlerinage ; mais à son arrivée à Tripoli, un ordre d'ʿObeyd Allâh était parvenu dans cette ville, enjoignant de rechercher un certain nombre de Berbères, ce qui le décida à fuir avec un adhérent de ses erreurs, Aboû ʿAmmâr el-Aʿma, qui l'accompagnait, et à regagner Tok'yoûs; puis un ordre d'ʿObeyd Allâh le visant personnellement fut cause qu'il prit la fuite et se tint toujours caché jusqu'au jour où plus tard il releva la tête *a*.

En 317 (13 février 929) il y eut à K'ayrawân et dans la région une violente épidémie, et la disette y sévit *b* à ce point que le *kafîz* de blé, mesure de Cordoue, se vendit un dinar monnaie d'or *b*.

Moh'ammed ben Khazer conquit le Zâb et s'empara de Djemîla [1].

Les Benoû Moh'ammed, des Benoû Idrîs [2], fondèrent la ville nommée H'adjar en-Nesr.

Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya marcha contre la ville de Nakoûr, où commandait alors El-Mo'ayyed ben ʿAbd el-Bedîʿ ben Idrîs ben Çâlih' ben Mançoûr ; à la suite d'un siège il se rendit maître de cette ville, qu'il pilla et livra à la fureur de la soldatesque, puis qu'il démantela ; quant

(1) Je ne retrouve pas ailleurs le nom de cette ville.

(2) Les Benoû-Mohammed sont ceux des frères d'El-Haddjâm qui, après la mort de celui-ci, se rallièrent autour d'Ibrâhîm ben Moh'ammed ben el-Kâsim (*Berb.*, II, 568). Sur Hadjar en-Nesr et sa fondation, cf. *Berbères*, l. l., et 145 ; Bekri, 258 et 287 ; Edrisi, p. 203 ; Ibn Haukal, p. 56 ; Fournel, II, 165 ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 126.

à El-Mo'ayyed, il fut mis à mort [1]. Ce général marcha ensuite contre les Benoû Moh'ammed ben Soleymân ben ʿAbd Allâh, Idrisides dont le chef était alors El-H'asan ben ʿIsa, connu sous le nom d'Ibn [P. 201] Aboû'l-ʿAych, qui était maître de Djerâwa, la ville la plus importante de la région. Il mit le siège devant cette ville, et il était près de s'en emparer quand Ibn Aboû'l-ʿAych, devant l'imminence du danger, s'enfuit dans la nuit avec ses femmes, ses enfants et ceux qui s'attachèrent à son sort pour se réfugier dans le port de Djerâwa, connu sous le nom d'Akâs, *a* qui est aujourd'hui, je crois, le lieu dénommé Tikîsâs *a* [2]; puis il s'embarqua, gagna les îles de la Moloûya [3], puis l'île d'Archgoûl, que sa forte position garantit de toute attaque, et il s'y fortifia, entouré de tout son monde. Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya parcourut tout ce pays à la tête de son armée : il prit les villes de Terbiya [4] et d'Archgoûl, tous les Benoû Moh'ammed ben Soleymân s'enfuirent devant lui et le laissèrent libre maître de la région, d'où il expulsa les officiers des Benoû *(sic)* Khazer et les fonctionnaires qu'ils y avaient installés, de sorte que les contrées qui s'étendent de Tâhert jusqu'au Soûs el-Akça lui obéirent.

b Le page Çâbir, qui entreprit alors sa troisième expédition (contre les chrétiens), était accompagné de quatre

---

(1) Sur ces évènements, voir plus bas; Bekri, 180, 182 et 224; *Berbères*, I, 141, 268, et II, 570 ; Fournel, II, 167 et 170.

(2) Je ne retrouve pas ailleurs le nom de *Akâs*; Bekri (p. 245) parle de Tik'isâs (*sic*), mais donne Taferk'ennit pour port à Djerâwa (pp. 204 et 318).

(3) C'est-à-dire les îles Zaffarines (Bekri, p. 207).

(4) Variante, *Merîna*. Je ne connais ni l'un ni l'autre de ces noms, qui, si je ne me trompe, ne se trouvent pas ailleurs.

bâtiments seulement quand il rencontra la flotte du Stratège, qui en comptait sept et qui fut mise en déroute. Çâbir conquit la ville de Teriolo, où il fit de nombreux prisonniers, et se retira ensuite à Mehdiyya (1).

Alors mourut à K'ayrawân le juriste Ah'med ben Naçr ben Ziyâd, qui avait suivi les leçons de Moh'ammed ben Soh'noûn, d'Ibn ʿAbdoûs et de Yoûsof ben Yah'ya Moghâmi (2); il était versé dans la science de la controverse, et citait de nombreuses autorités; c'était un homme au cœur pur et de doctrine correcte. « Un jour, raconte Moh'ammed ben H'ârith, que j'assistais à une réunion où, sous sa direction, plusieurs personnes discutaient diverses questions de droit, je vis entrer Moh'ammed ben [P. 202] ʿAbd Allâh ben Meserra K'ort'obi (3), qui se rendait alors en pèlerinage, et qui, après avoir salué, s'assit quelque temps en promenant ses regards sur les visages de ceux qui prenaient la parole. Bien que je ne connusse pas son nom, je ne doutais pas qu'il ne fût un savant. Ah'med ben Naçr, s'étant enfin levé, lui dit : « Jeune homme, c'est aujourd'hui seulement que tu es venu ici; as-tu quelque chose à dire ? » Moh'ammed ben Meserra lui répondit en termes choisis et éloquents qu'il était venu s'éclairer auprès de lui et recourir à sa science. Ah'med ben Naçr lui répliqua aussi en termes choisis, puis il se retira et nous le suivîmes ».

(1) Cet alinéa se retrouve dans la *Biblioteca*, II, 29, où on lit *Termoli*; j'ai lu Teriolo avec *La cronaca siculo saracena di Cambridge*, Palermo, 1890, p. 75.

(2) Moghâm est une localité peu éloignée de Tolède et dont parle Edrisi, p. 228. Le *Lobb el-lobâb* en fixe la prononciation.

(3) Ce personnage, aux doctrines peu orthodoxes et qui mourut en 319, est l'objet d'une courte notice de Dhabbi (*Desiderium quærentis*... éd. Codera, n° 163).

Alors aussi mourut Moh'ammed ben Moh'ammed ben Khâlid K'aysi, connu sous le nom d'Et-T'arzi [1], qui avait été préposé aux réclamations à K'ayrawân. Quand Ibrâhîm ben Ahmed voulut lui donner ce poste, il s'excusa de ne pouvoir l'accepter à cause de sa timidité, de sa douceur de caractère et de son insuffisante connaissance du droit : « Ta timidité et ta douceur, lui répondit Ibrâhîm, disparaîtront par l'habitude du commandement ; et pour suppléer à ton insuffisance juridique, recours aux juristes de profession ! » Il le nomma donc, et il ne se trouva pas à K'ayrawân de plus sévère dépositaire de l'autorité que lui *b*.

En 318 (2 février 930), H'omeyd ben Yeçel [2] s'avança, sans y être autorisé par ʿObeyd Allâh, de Mehdiyya sur Tâhert et éleva le fort des Benoû Besouhâ *b* [3] ; il renvoya H'ammâd ben H'âchim dans son pays, s'unit à lui par les femmes et le remit sur un pied d'amitié avec Seyyâr ben ʿAbd el-Wahhâb *b*. Alors arriva une lettre d'ʿObeyd Allâh enjoignant à Yeçel ben H'aboûs de renvoyer sur le champ H'omeyd à Mehdiyya. Celui-ci dut donc effectuer son retour, mais ʿObeyd Allâh ne le punit d'aucune manière.

b Les pluies étant survenues à K'ayrawân, remirent les choses en ordre : le prix des vivres, qui, par sa cherté, avait fort éprouvé le peuple, s'abaissa ; la famine et l'épidémie disparurent *b*.

A Mehdiyya mourut Hichâm ben er-Rebîʿ Temîmi, qui était un homme de bien *b* et de talent. Comme ʿObeyd

---

(1) Orthographié T'arari à la page 224.

(2) On trouve aussi ce nom écrit *Içlî* et *Içlîten* (Bekri, 288 ; *Berbères*, I, 268, et II, 528.

(3) Lecture douteuse.

Allâh l'avait fait châtier et fouetter à cause d'Ibn el-K'odeym, ses dernières volontés furent qu'on ne l'enterrât pas à Mehdiyya, et son corps fut en conséquence emmené et inhumé à K'ayrawân *b*.

[P. 203] **Description de la ville de Djerâwa.**

En dehors des murailles, qui étaient de briques crues, on trouvait des sources saumâtres, mais à l'intérieur il y avait de nombreux puits qui fournissaient de bonne eau potable, et à l'entour il y avait des faubourgs qui s'étendaient dans toutes les directions. Elle était pourvue d'une *kaçba* destinée à la défendre, renfermait cinq établissements de bains, avait une mosquée principale à cinq nefs, et fut édifiée en 257 (28 novembre 870) par Aboû'l-ᶜAych ᶜIsa ben Idrîs[1]. Ce prince eut pour successeur, en 291 (23 novembre 903), son fils El-Hasan ben Aboû'l-ᶜAych, qui, en 319 (23 janvier 931), quitta la ville pour se rendre au château d'El-Mak'çoûra[2], mais qui y revint en 323 (10 décembre 934) pour ensuite se transporter à Tlemcen en 325 (18 novembre 936). Djerâwa, qui comptait quatre portes, était entourée d'une banlieue propre à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux. Du côté de la mer se trouvaient les villages de Medghara, dans la montagne des Benoû Iznâten[3], à l'est les Benoû Ifren, tribu Zenatienne, et à l'ouest les tribus berbères de Zawâgha et autres.

---

(1) Bekri donne la date de 259, (p. 317); cf. ci-dessus, p. 71 et 279. Djerâwa, à six milles de la mer, était une ville florissante et peuplée, (Ibn Haukal, p. 63).

(2) Ce lieu m'est inconnu ; cf. Fournel, II, 176.

(3) M. de Gœje (*Jaqubi*, p. 92) veut corriger ce mot par *Irniyân*, mais je ne crois pas que cela soit nécessaire.

Quant à Tâhert, elle doit sa fondation à ʿAbd er-Rah'mân ben Rostem ben Behrâm, client d'ʿOthmân ben ʿAffân. Il servait de lieutenant à Aboû'l-Khat't'âb (1) lors de la conquête d'Ifrîk'iyya par celui-ci, et lors de l'entrée d'Ibn el Achʿath à K'ayrawân, il s'enfuit vers l'ouest avec ce qu'il put emmener sans trop de peine des siens et de ses biens. Les Ibâd'ites se rallièrent ensuite à lui et l'on résolut de fonder une ville qui leur servît de centre; on s'installa sur l'emplacement de Tâhert, qui était alors un marais boisé situé entre trois rivières, on y édifia une mosquée à quatre nefs et le peuple y éleva des habitations. Cela se passait en 161 [8 octobre 777). Il y avait eu là autrefois une ville qu'ʿAbd er-Rah'mân ben Rostem releva, et il y resta jusqu'à sa mort, survenue en 168 (23 juillet 784). Ces faits ont été précédemment racontés.

Histoire de Tâhert, depuis sa fondation, sous les Rostemides et autres.

ʿAbd er-Rah'mân ben Rostem, le premier de ces princes, y régna sept ans. Il eut [P. 204] pour successeur son fils ʿAbd el-Wârith (2) qui régna quarante ans et mourut en 208 (15 mai 823). Vint ensuite le fils de celui-ci, Aboû Saʿîd Aflah' ben ʿAbd el-Wârith, mort en 250 (18 février 864), qui fut remplacé par son fils Aboû Bekr ben Aflah' ben ʿAbd el-Wârith, dont les affaires se gâtèrent et qui fut expulsé par la population de Tâhert, puis rappelé, et

---

(1) C'est-à-dire ʿAbd el-Aʿla ben es-Samh', voir Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 61 ; *Berbères*, I, 373 ; Bekri, 160 ; ci-dessus, p. 79 et s.

(2) Partout ailleurs on lit ʿAbd el-Wahhâb ; voir de Gœje, *Jaqubi*, p. 101, où la liste de ces princes est discutée ; cf. *Chron. d'Aboû Zakaria*, p. 49 et s.

qui mourut dans cette ville. Il fut remplacé par son frère Aboû'l-Yak'z'ân Moh'ammed ben Aflah', qui régna vingt-sept ans et mourut en 281 (12 mars 894). A celui-ci succéda Aboû H'âtim Yoûsof ben Aboû'l-Yak'z'ân, contre qui, au bout d'un an, la population se souleva et qui, s'étant retiré dans le château de Lawâta, livra de vifs combats à ses anciens sujets. Ceux-ci choisirent pour mettre à leur tête Ya'k'oûb ben Aflah' ben ʿAbd el-Wârith ben ʿAbd er-Rah'mân ben Rostem, que le peuple déposa au bout de quatre ans et remplaça par Aboû H'âtim ben Aboû'l-Yak'z'ân, qui fut tué après six ans de règne en 294 (21 octobre 906) par les fils de son frère. Yak'z'ân ben Aboû'l-Yak'z'ân, qui monta alors sur le trône, fut tué avec plusieurs membres de sa famille en chawwâl 296 (22 juin 909), à la suite d'évènements trop longs à raconter, par Aboû ʿAbd Allâh Chii, et avec lui finit la dynastie des Rostemides à Tâhert.

Celui qui gouvernait cette ville à l'époque des Chiʿites était Aboû H'omeyd Dawwâs Lahîçi, nommé à ce poste par Aboû ʿAbd Allâh lors de son départ de cette ville pour Sidjilmâssa, et qui y était depuis six mois lorsqu'il vainquit, en 299 (28 août 911), les troupes d'Ifrik'iyya qui vinrent l'y attaquer (1). Meçâla ben H'aboûs Miknâsi la gouverna ensuite pendant treize ans, jusqu'en chaʿbân 312 (novembre 924), où il fut tué par Moh'ammed ben Khazer Zenâti. Après lui, son frère Yeçel ben H'aboûs la gouverna jusqu'en 319 (23 janvier 931), date de sa mort. [P. 205] Il fut remplacé par Aboû Mâlik ben Yaghmorâsen ben Aboû Choh'ma Lahîçi, qui en fut chassé par le soulèvement des habitants en 323 (10 décembre 934). Le choix

(1) Cf. suprà, p. 214 et 231.

du peuple se porta alors sur Aboû'l-K'âsim el-Ah'dab (le bossu) fils de Meçâla ben H'aboûs. Il ne régnait que depuis un an quand Meysoûr, lors de son départ du Maghreb pour l'Ifrîk'iyya, s'empara de la ville à la suite de combats et le tua. Le vainqueur nomma à sa place Dâwoûd ben Ibrâhîm 'Adjîsi, qui fut chassé de son gouvernement par H'omeyd ben Yeçil en djomâda II 333 (18 janvier 945), du temps d'Aboû Yezed Makhled ben Keydâd Ifreni. En la même année 333 et à la suite de faits trop longs à raconter, H'omeyd ben Yeçel quitta Tâhert pour passer en Espagne, et Ismâ'îl le Chi'ite, après avoir établi son camp dans cette ville, y nomma gouverneur le page Meysoûr. Mais les habitants, mécontents de la mauvaise administration de celui-ci, se mutinèrent et Moh'ammed ben Khazer Zenâti, son fils El-Kheyr et leurs partisans Zenâtiens, se rendant à l'appel qui leur fut adressé, arrivèrent en grand nombre à Tâhert. Trompé par les allures de ceux-ci, car ils se donnaient comme venant à son secours, Meysoûr sortit à leur rencontre et fut fait prisonnier par trahison, de sorte que les Benoû Khazer et les Zenâta pénétrèrent à Tâhert et descendirent à l'hôtel du gouvernement. Puis les affaires se gâtèrent, et le Zenâtien Ya'la ben Moh'ammed Ifreni se rendit maître de la ville et le resta (1) jusqu'à l'arrivée du général chi'ite Djawher, en 349 (2 mars 960).

Tâhert avait une ceinture formée de jardins où se cultivaient toutes sortes de fruits et où les arbres abondaient, mais il y fait très froid et il y pleut beaucoup. Un

(1) Sur les circonstances et la date de la chute de Ya'la, voir Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 359 et s.: *Berb.*, II, 542; Fournel, II, 320 et 322; ci-dessous, p. 230 du texte arabe, etc. La date de 349 ne paraît pas être exacte.

homme d'esprit de cette ville, à qui l'on demandait combien on y comptait de mois d'hiver, répondit qu'il y en avait treize. Voici le début d'un poème qui a un Tâhertien pour auteur :

[T'awîl] Avec la passion, l'oisiveté est une occupation, la vie un meurtre; avec elle, un jour c'est un an, une portion est un tout; [P. 206] avec elle générosité c'est avarice, modération c'est excès, proximité c'est éloignement, avance c'est retard. Puisse Dieu verser sur Tâhert, objet de mes désirs, et sur Soweyk'a et celui qui l'habite, assez d'eau pour en faire disparaître la stérilité ! On dirait que nous n'avons pas été réunis dans cette demeure et qu'entre nous il n'y ait eu nulle, nulle jonction ! Mais la vie se poursuivant et la discorde étant survenue, les pluies du départ, et combien abondantes ! sont successivement tombées. Salut à celle qui, au jour de la séparation, n'a pu me dire adieu, mais qui était aussi triste que la mère privée de ses enfants ! Ce n'était pas du coin de l'œil qu'elle laissait échapper quelques pleurs, c'était sa vie elle-même qui s'enfuyait rapidement.

Voici encore des vers écrits à propos de la réalisation des décrets divins relatifs à sa destruction et à son évacuation par ses habitants et ses chefs :

[T'awîl] O mes deux amis, détournez-vous vers des traces de ruines et saluez les débris de ce qui fut puissant et qui est devenu poussière; approchez-vous des traces qu'a laissées Tâhert, traces effacées par les pluies matinales et vespérales, si bien que ces restes n'abritent plus personne. Ainsi le voulait le destin, qui l'a fait périr avec d'autres.

Cette ancienne Tâhert est celle que détruisit El-Kheyr ben Moh'ammed ben Khazer Zenâti *a*.

b En cette année mourut à K'ayrawân le Koreychide

Aboû'l-H'asan Mott'alibi Ah'med ben Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben Djaʿfar ben ʿAli ben Zeyd ben Rokâna ben ʿAbdoûd ben H'âchim ben ʿAbd el-Mott'aleb, le mercredi 14 djomâda I (13 juin 930). Il accompagnait ʿObeyd Allâh à Sidjilmâssa avant que celui-ci conquît K'ayrawân, et vers la fin de sa vie il jouissait dans cette ville d'une haute considération. [P. 207] Citons aussi la mort du juriste Moh'ammed ben ʿOthmân Khorâsâni, chargé des actes judiciaires à K'ayrawân; il suivait la doctrine des gens de Koûfa et n'était pas de ceux qui affirment la création du Koran; il avait suivi à Miçr les leçons de Yoûnos ben ʿAbd el-Aʿla *b*.

En 319 (23 janvier 931), Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya écrivit de la côte africaine au Prince des croyants ʿAbd er-Rah'mân en-Nâçir, qui régnait en Espagne, pour lui demander son amitié et offrir de le reconnaître, en ajoutant qu'il lui concilierait celles des populations de la côte qu'il avait pour voisines. Le prince accepta cette offre avec un vif plaisir, y répondit par des envois de vêtements d'honneur et d'argent, et par ses secours soutint ce chef, qui cherchait à combattre Ibn Aboû'l-ʿAych et d'autres. A partir de là, on dut compter avec l'autorité de Moûsa *b* sur la côte africaine; le concours de nombreuses tribus berbères lui fut acquis *b*, et il se rendit maître de la ville de Djerâwa, d'où il chassa El-H'asan ben Aboû'l-ʿAych ben Idrîs l'Alide, qui eut avec lui de nombreux combats et rencontres [1]. *a* Celui-ci bâtit un fort inexpugnable sur une montagne située à quatre milles

(1) On retrouve ce commencement de paragraphe dans le t. II du *Bayân*, p. 219. Sur ces évènements, cf. *Berbères*, II, 141, 146, 492, 526, 529.

de Djerâwa[1], au centre des villages habités par les Medghara, les Benoû Ifren et autres tribus. Ce chef et ses fils possédaient encore la ville de Tlemcen et son territoire, où habitaient des populations telles que les Zawâgha, les Nefza et d'autres encore. Bekr ben H'ammâd dit à ce propos[2] :

[Kâmil] Demande aux Zawâgha de quels coups de sabre et de lance il a frappé l'éblouissante rangée (de leurs armes); demande aux Nefza comment il a violé leur territoire jusqu'alors intact, tandis que ses chevaux faisaient des lances flexibles leur pâture. Son épée a frappé et abattu les Meghîla, il a abreuvé Djerâwa d'une infusion de coloquinte.

De Djerâwa à Tâhert il y a trois journées de marche ; de Djerâwa au fort de Tâmeghalet[3], habité par les Benoû Demmer, qui sont des Zenâta, on en compte deux. Tlemcen, dit-on, est la capitale du Maghreb moyen, et ce dire, qu'a consigné Bekri, est confirmé par de nombreux informateurs[4]. On lit ce qui suit dans le Livre de Roger : « [P. 208] Entre Tlemcen et Tâhert, dit-il, habitent les Benoû Merîn et toutes les tribus Zenâta, parmi lesquelles les Toudjîn, les Maghrâwa, les Benoû Râchid, les Ourtîd, etc. La plupart sont cavaliers et emploient le cheval comme monture ; ils ont des connaissances étendues et

(1) A quatre milles vers le sud, dans le djebel Memâloû (Bekri, p. 317). Peut-être y a-t-il ici une confusion, puisque, sous l'année 317, nous avons vu que H'asan ben Aboû'l-'Aych dut se réfugier à Archgoul.

(2) Bekri rapporte aussi les vers qui suivent (p. 318).

(3) On retrouve ce nom sous l'orthographe *Tamaghîlt* dans Bekri (p. 319), que notre auteur a en partie copié ; cf. ci-dessus, p. 276.

(4) J'ai conservé au mot اخبارى le sens que lui donnent Dozy et de Goeje. Il semble pourtant ici signifier plutôt *chroniqueur*, *narrateur*.

se montrent intelligents et sagaces, notamment dans l'art de deviner l'avenir à l'aide des omoplates de mouton. Ils descendent de Djânâ. Les Zenâta sont parfaitement convaincus qu'ils sont de race arabe pure, mais qu'ils se sont berbérisés par le voisinage des Berbères et des alliances qu'ils ont contractées avec eux. On a dit aussi qu'ils descendent de Ber ben K'ays ben Elyâs ben Mod'ar[1] *a.* »

En cette année eut lieu la conquête de la ville de Ceuta, située en Afrique, *a* sur la mer du Détroit (de Gibraltar), " soutien de la porte des deux Maghrebs, clef de la porte des deux *machrek* (pays orientaux) ; c'est, dit-on, le confluent des deux mers, la capitale du continent et de la mer, la perle appliquée entre le poumon et la gorge du monde. "

ʿObeyd Allâh ben Yah'ya ben Idrîs, s'adressant à En-Nâçir, parle ainsi de cette conquête :

[T'awîl] Elle a dû s'incliner devant ton épée, et des yeux qui depuis longtemps devaient détourner leurs regards se sont trouvés rafraîchis. Les désirs qu'excitait sa proximité ne pouvaient être satisfaits, ses charmes étaient comme inexistants ; mais des talismans auxquels ne pourrait résister le plus indomptable serpent ont fait céder ses voûtes inébranlables. La puissance d'un prince que Dieu protège et aux étendards victorieux recouvre, gloire au Tout-Puissant, un éclat (nouveau) ; voici venu pour elle le temps du triomphe, voici qu'à Ceuta jusqu'à la camomille en donne l'heureuse nouvelle ! *a*

En-Nâçir éleva des fortifications autour de cette ville, lui donna une garnison qu'il forma de ceux de ses officiers

(1) Ce passage reproduit, en l'abrégeant un peu, le texte d'Edrisi (p. 88 du texte arabe, 101 et 102 de la trad. Dozy et de Goeje) ; une note des traducteurs propose, au lieu de « Ourlîd », la lecture *Ourtenîd* ou *Ournîd*. Cf. ci-dessus, p. 72.

et de ses soldats qu'il accepta à cet effet, et en fit ainsi la clef du littoral africain, ou, comme dit ʿArîb, « la porte par où y entrer, la mise sous séquestre des ports de cette région ». La *khotba* y fut dite [P. 209] au nom de ce prince le vendredi 3 rebîʿ I (25 mars 931) de la dite année (1).

ʿObeyd Allâh apprit à Mehdiyya que Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya et les habitants de Ceuta avaient fait leur soumission à ʿAbd er-Rah'mân ben Moh'ammed en-Nâçir et qu'un navire avait été envoyé dans le port de Djerâwa à l'adresse de Moûsa. El-H'asan ben Aboû'l-ʿAych fit une descente dans ce bâtiment et enleva le chargement: Moûsa eut beau lui écrire, à lui aussi bien qu'à son kâdi et aux principaux de son entourage, les démarches de ceux-ci auprès de H'asan n'aboutirent pas et Moûsa ne put recouvrer les objets qui lui étaient destinés. *b* Il marcha alors contre Çâʿ (2), d'où il chassa ʿAmir ben Aboû'l-ʿAych, mais en accordant l'amnistie aux habitants. Il s'avança ensuite contre les Zawâgha; mais Ibn Aboû'l-ʿAych ayant marché contre lui, il (3) se retira sans combattre lorsqu'il vit la force qu'il avait devant lui *b*. Moûsa incendia les environs de Djerâwa et parcourut pendant plusieurs jours le pays à la tête de ses troupes. Puis il s'engagea entre Moûsa et H'asan une correspondance, qui eut pour résultat de provoquer chez

(1) Cf. *Bayân*, II, 220 et 240, où la conquête de Ceuta est racontée de la même manière. Les faits sont exposés autrement par Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 136 et 146); voir Bekri, p. 238; Fournel, II, 172; Wüstenfeld, p. 67.

(2) Çâ est le nom d'un affluent de la Molouya et d'une localité située sur cette rivière, à trois journées de Tlemcen, dans la direction de Fez (Edrisi, pp. 91 et 92).

(3) Je crois que cet *il* doit désigner Moûsa, et j'ai traduit en conséquence; Wüstenfeld (p. 68) l'entend de H'asan.

celui-ci le désir de la paix, et l'accord se rétablit entre eux, moyennant la restitution par H'asan de ce qu'il avait enlevé. *b* Moûsa regagna alors son pays; mais il marcha ensuite contre Oûzek'k'oûr, et les habitants des places fortes (*k'oloû*ᶜ) de Djâra[1] réclamèrent contre lui le secours de H'asan. Celui-ci leur envoya des cavaliers, qui firent des incursions sur le territoire de Moûsa, y enlevèrent de nombreux chameaux lui appartenant et donnèrent à H'asan sa part de butin, ce qui eut pour résultat de rallumer la guerre entre ces deux chefs. Alors les habitants de Djerâwa ayant écrit à Moûsa pour lui promettre l'entrée de la ville, celui-ci marcha avec ses partisans de leur côté, et cette ville lui ouvrit ses portes et se soumit. Il se dirigea ensuite vers El-Mançoûr[2], dont une partie seulement accepta l'offre d'amnistie qu'il leur adressa; il resta vainqueur des autres, dont il tua un certain nombre. On dit qu'il y fit prisonniers les enfants et la femme koreychide de H'asan, [P. 210] et qu'il s'empara de ses chevaux et de ses armes; après avoir livré la ville aux flammes, il regagna son camp, mais renvoya la femme de H'asan auprès des siens, sous la garde de gens sûrs de Djerâwa *b*. La nouvelle de ces évènements impressionna vivement et inquiéta ᶜObeyd Allâh, qui envoya aux tribus du Maghreb des lettres destinées à ranimer leurs sentiments d'obéissance et leur promettant secours et assistance.

Ceuta est une ville très ancienne, située sur le bord de la mer Roûmi, c'est-à-dire sur le détroit où cette mer

(1) Le nom de cette localité figure à plusieurs reprises dans Bekri (voir la table *s. v.* Colouê Djâra).

(2) Je suppose qu'il s'agit des Benoû Mançoûr, tribu çanhâdjienne qui habitait de ce côté (Edrisi, 69; Bekri, 187).

communique avec l'Océan [1]. Bâtie sur une langue de terre que la mer entoure de partout, sauf d'un côté bien resserré, les habitants, s'ils le voulaient, pourraient y creuser un canal où pénétrerait la mer par les deux bouts; c'est donc une presqu'île, et c'est l'eau de la mer qui sert à alimenter les bains. Elle a pour habitants des Arabes et des Berbères, et les sciences y ont toujours été cultivées. Elle est dominée par une montagne[2] qui fait saillie en pleine mer et en de certains points de laquelle on recueille des rubis de petit volume mais très purs; dans la mer même, on se livre à la pêche du corail. L'origine du nom de la ville est controversée. Il lui a, disent les uns, été donné à cause de son isolement en mer, car on dit en arabe *tailler* (*sabata*) une chaussure, synonyme de *couper* (*k'ataʿa*); mais selon d'autres, un nommé Sebt, descendant de Sâm ben Noûh' (Sem fils de Noé), ayant eu des raisons pour quitter l'Orient, s'enfonça vers l'Occident, et, arrivé à l'emplacement de cette ville, il le choisit pour y habiter.

Voici la tradition rapportée par nos maîtres sur l'autorité de Wahb ben Meserra H'adjari. Ils entendirent en 400 Aboû ʿAbd Allâh Moh'ammed ben ʿAli leur raconter d'après le dit Wahb, qui le tenait d'Ibn Wad'd'âh' et, en remontant successivement par Soh'noûn, par Ibn el-K'âsim, par Mâlik, par Nâfiʿ et par Ibn ʿOmar, du Prophète lui-même, qu'il y a au fond du Maghreb une ville nommée Sebta (Ceuta), fondée par un homme vertueux du nom de Sebt, descendant de Sâm ben Noûh', laquelle tire son

---

(1) On trouve une description beaucoup plus détaillée de Ceuta dans Bekri (p. 234), dans l'*Istibçâr* (p. 46) et dans Edrisi (p. 199).

(2) Il faut probablement, avec les auteurs qui viennent d'être cités, lire « à l'est de cette ville se trouve une montagne ».

nom de celui de son fondateur ; celui-ci a prié Dieu de lui donner bénédiction et victoire, et le mal qu'on peut chercher à lui faire est retourné par Dieu même contre le malveillant. Ibn H'ammâda s'exprime ainsi : « D'après notre maître, le savant Aboû'l-Fad'l [P. 211] ᶜIyâd' (1), l'expérience prouve l'authenticité de cette tradition, car cette ville est toujours restée bien gardée entre les mains de ceux qui la détenaient, et il est rare que celui qui a tenté contre elle quelque mauvais coup n'ait pas péri lui-même. »

Voici ce que raconte El-ᶜAdhari : « Un des rois goths d'Espagne nommé Toûdoûch (Théodose) franchit la mer et vint assiéger les Berbères renfermés dans cette ville de Ceuta. Mais ils s'entendirent bien pour lui résister, profitèrent de sa négligence pour l'attaquer par un point mal défendu, et un petit nombre seulement des assiégeants échappa à la mort. Toûdoûch repassa ensuite en Espagne (2), et les Berbères continuèrent d'occuper la ville jusqu'à ce que les chrétiens y revinssent une seconde fois. Youlyân (Julien) l'occupait quand ᶜOkba ben Nâfiᶜ, après avoir envahi et conquis le Maghreb tout entier, parvint jusqu'à cette ville. Alors Julien, qui était un homme intelligent et expérimenté, en sortit pour lui offrir divers présents et tâcher de se le concilier. ᶜOkba lui fit quartier en effet et le laissa en place ; puis les Arabes y pénétrèrent par composition. Mais ensuite les Berbères de Tanger se révoltèrent et expulsèrent de Ceuta ceux qui l'occupaient, après quoi ils ruinèrent la ville, qui,

(1) Célèbre savant et jurisconsulte + 544 hég. (Cat. des mss d'Alger, n° 540 ; Cat. des mss arabes de Paris, n° 2106, etc.).

(2) Sur cet événement, voir Dozy, *Recherches*, 3ᵉ éd., I, 62.

pendant un certain temps, ne servit que de refuge aux bêtes sauvages. Elle fut relevée de ses ruines par un homme des Ghomâra, nommé Mâdjeksen[1], qui se fit musulman et qui exerça le pouvoir dans cette ville, où les Berbères se groupèrent autour de lui. Quand il mourut, son fils ʿIçâm ben Madjeksen lui succéda ; à ʿIçâm succéda Moh'ammed[2] ben ʿIçâm, et à ce dernier Er-Râd'i[3] ben ʿIçâm, qui se guidait dans son administration d'après les principes des juristes espagnols. Il y arriva ensuite des gens de K'alsâna[4], qui achetèrent aux Berbères du terrain où ils élevèrent des habitations et la portion ruinée des murailles qui forme aujourd'hui le parapet. Ils reconnaissaient cependant la souveraineté des Benoû Idrîs, et cet état de choses dura jusqu'à la conquête qu'en fit ʿAbd er-Rah'mân en-Nâçir, dont le général Faradj ben ʿOfeyr[5] y entra le vendredi 2 chaʿbân 319 (19 août 921).

Ceux qui y gouvernèrent successivement au nom des Omeyyades furent Faradj ben ʿOfeyr en 319 (23 janvier 931), puis Ah'med ben ʿAbd eç-Çamad Gharnâti, ensuite Moh'ammed ben H'izb Allâh en 323 (10 décembre 934), qui fut révoqué et remplacé en 326 (7 novembre 937), par Moh'ammed ben Maslama ; il fut à son tour révoqué et[6] Ibn Maslama en devint le gouverneur jusqu'en 330

(1) Ce nom est écrit Mâdjken ماجكن dans Bekri (p. 237), et Mâdjkes dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, ii, 136).

(2) Ecrit respectivement *l. l.* Modjebber, et Modjîr.

(3) Ecrit Er-Rid'a *l. l.*

(4) Il s'agit probablement de la ville de Calchana, voisine de Xérès (note de M. de Slane *ad* Bekri, 237).

(5) On lit Nedjâh' ben Ghofeyr dans les *Berbères*, ii, 137.

(6) Il semble bien que le copiste a ici oublié un nom propre.

(25 septembre 941). Après lui [P. 212] Ibn Mok'âtil la gouverna jusqu'en chawwâl 332 (mai-juin 944), où il fut fait prisonnier par les Benoû Moh'ammed, Idrîsides qui le retinrent jusqu'en ramad'ân 333 (avril-mai 945), où le kâdi de Ceuta, Moh'ammed ben Aboû ʿIsa, étant allé les trouver, ils consentirent à conclure la paix par son intermédiaire : ils relâchèrent Ibn Mok'âtil et expédièrent des ôtages à Cordoue, auprès du Prince des croyants En-Nâçir, qui envoya divers gouverneurs à Ceuta jusqu'en 346 (3 avril 957) *a*.

b En cette année [319 = 23 janvier 931], mourut Ah'med ben Ah'med ben Ziyâd Fârisi, préposé aux actes judiciaires à K'ayrawân. Il avait étudié (sous divers maîtres) et avait du jugement; il avait servi à ʿIsa ben Meskîn de secrétaire pour la rédaction des rescrits et des jugements, et est auteur d'ouvrages traitant des actes judiciaires, des clauses (qui peuvent y figurer) et des moments de la prière.

A Tâhert mourut le gouverneur de cette ville, Yeçel ben H'aboûs, que les habitants remplacèrent par ʿAli ben Meçâla [1], en informant ʿObeyd Allâh de leur choix. Mais le prince désigna pour ce poste H'omeyd ben Yeçel, qu'il y envoya à la tête d'un fort corps de troupes et qui y arriva en dhoû'l-hiddja (décembre 931-janvier 932).

Le lundi 9 ramad'ân (24 septembre 931), naquit dans le palais de Mehdiyya Aboû Temîm Maʿadd ben Ismâʿîl le Chiʿite *b*.

En 320 (12 janvier 932), *b* H'omeyd ben Yeçel attaqua Dâwoûd ben Meçâla, Sinân et Aboû H'amlîl ben Bernoû ; il leur tua un certain nombre d'hommes et les tint pen-

(1) Cf. suprà p. 284, et Fournel, II, 175.

dant trois mois assiégés dans le château-fort d'Aboû H'amlîl. On lut du haut des chaires la circulaire d'ᶜObeyd Allâh relatant ces faits et datée du jeudi 2 djomâda II (9 juin 932) *b*.

Moûsa ben Aboû'l-ᶜAfiya se porta à marches forcées contre Moh'ammed ben Khazer, émir des Zenâta, qu'il surprit et mit en déroute en massacrant ses compagnons; après quoi il se retira à Djerâwa. *b* Le motif de cette attaque fut une lettre adressée par Moh'ammed à Moûsa à propos d'Ibn Aboû'l-ᶜAych et conçue dans des termes qui irritèrent Moûsa, car Moh'ammed ne cachait pas qu'il favorisait Ibn Aboû'l-ᶜAych contre Moûsa, qui fit alors cette expédition [1].

Cette année-là fut révoqué le préposé aux actes judiciaires ᶜAbd Allâh ben Selmân, [P. 213] qui jouissait de la faveur d'Aboû Djaᶜfar Baghdâdi, mais qu'on soupçonnait de se livrer à la sodomie et qui fut dénoncé au prince par ᶜOlayya [2], qui était un ami de ce dernier et qui ajouta : « Ce Baghdâdi ne fait, Seigneur, autre chose que nuire à notre glorieux gouvernement et chercher à le saper : il a nommé kâdi et préposé aux actes à Tripoli un homme qui recherche les jeunes garçons. » En même temps il lui fit lire les vers d'Ibn ᶜAmir el-Fezâri sur les jeunes garçons d'Ifrik'iyya sous les Aghlabides, où il est parlé en termes outrageants de cet Ibn Selmân. Cette pièce débute ainsi :

[Redjz] Plus d'un parterre revêt la surface terrestre d'un

---

(1) Voir les observations que fait Fournel (II, 177) à propos de cette campagne.

(2) Ce mot est, sous cette forme, encore employé dans le Sud de l'Algérie comme nom propre masculin.

merveilleux coloris provenant de plantes toutes fraîches, d'un kâdi, par exemple, qui décide que telles âmes sont blanches et telles autres rouges.

Il y est dit aussi :

Ainsi que la pleine lune au-dessus d'un rameau de saule, Ibn Selmân brille d'un éclat qui l'emporte sur celui des (jeunes filles semblables aux) gazelles ; sa beauté est sans pareille, et on la dirait faite d'or natif.

En conséquence Ibn Selmân fut révoqué et remplacé comme kâdi de Tripoli par Ah'med ben Bah'r, qui était alors préposé aux réclamations et à la prière à K'ayrawân, poste pour lequel il avait été choisi par Ish'âk' ben Aboû'l-Minhâl *b*.

En cha'bân de cette année (août 932), Moûsa ben Aboû'l-'Afiya reconnut ouvertement la souveraineté du Prince des croyants En-Nâçir (l'Omeyyade), ce qu'il fit après être entré à Nakoûr l'épée à la main, *b* en avoir tué le prince El-Mo'ayyed ben 'Abd el-Bedi' ben Çâlih' ben Sa'îd ben Idrîs (1), et avoir, à la suite du blocus auquel il soumit les Benoû Moh'ammed dans la montagne [P. 214] dite H'adjar en-Nesr, conclu, moyennant rançon, la paix avec eux.

b A Tunis mourut Aboû H'abîb Naçr Roûmi, élève d'Ibn 'Abd el-H'akam, dont la mémoire était bien meublée en ce qui a trait aux questions juridiques *b*.

En 321 (31 décembre 932) le pouvoir à Sidjilmâssa (2)

---

(1) Il a été question de ces faits plus haut, p. 278.

(2) Voir p. 215 l'histoire de cette ville. Notre auteur a ici mal copié Bekri (p. 335), qui écrit Semghoû, fait mourir El-Mo'tazz ben Moh'ammed en 321, et lui donne pour successeur Moh'ammed ben el-Mo'tazz, lequel mourut en 331 et fut remplacé par Aboû'l-Montaçir (*sic*, voir le texte arabe, p. 151, l. 4) Semghoû.



échut à Aboû'l-Mançoûr Semghoûl ben el-Moʿtazz ben Moh'ammed, qui était âgé de treize ans. Au bout de deux mois, son cousin Moh'ammed ben el-Fath', aussi nommé El-Emîn[1], se révolta contre lui, resta vainqueur et expulsa son rival de Sidjilmâssa. Il était sunnite et fit fleurir la justice, bien que cependant il ait pris en 342 (17 mai 953) le titre d'*emir el-mouminîn* et le surnom d'Ech-Châkir billâh, qui figure sur les monnaies d'or et d'argent qu'il fit frapper. Telle resta la situation jusqu'au moment où s'approchèrent les troupes du prince Obeydite Aboû Temîm Maʿadd.

Gouverneurs de Sidjilmâssa à partir de la conquête chiʿite.

El-Mezâti, dont il a été question déjà, fut nommé gouverneur de cette ville en 298 (18 septembre 910), mais les habitants le massacrèrent au bout de cinquante jours[2]. Aboû'l-Fath' ben el-Emîn[3] lui succéda, et, au bout de deux ans et quelques mois, fut remplacé en 300 (17 août 912), par Ah'med ben el-Emîn[4], qui resta au pouvoir jusqu'à ce que, assiégé par Meçâla ben H'aboûs, il fût mis à mort par son vainqueur, en moharrem 309 (mai-juin 921). Meçâla institua alors à Sidjilmâssa El-Moʿtazz ben Moh'ammed, des Benoû Midrâr, qui y resta jusqu'à sa mort, en 321 (31 décembre 932), et fut remplacé par Aboû'l-Mançoûr précité[5].

Dans la nuit du lundi au mardi, 15 rebiʿ I 322 (4 mars 934), mourut le Mahdi ʿObeyd Allâh, après un règne de

(1) Dans Bekri, « Moh'ammed ben el-Fath' ben el-Emir ». Cf. Ibn Haukal, p. 57.
(2) Ci-dessus, p. 212 et 217; Bekri, p. 334.
(3) El-Fath Waçoûl ben el-Emir Meymoûn (Bekri, *ibid.*).
(4) Ah'med ben el-Emir (*ibid.*, p. 335).
(5) Voir n. 1.

vingt-quatre ans et dix mois et demi [1]. Arrivé en Egypte en 289 (15 décembre 901), sous un costume de marchand, il se déclara à Sidjilmâssa en dhoû'l-hiddja 296 (août-septembre 909), fut salué du titre d'Imâm, puis se rendit à Rak'k'âda en rebiᶜ II 297 (décembre 909-janvier 910); il fonda Mehdiyya, où il se retira [P. 215] en 308 (22 mai 920). Son départ fut le signal de la décadence de Rak'kâ-k'âda, dont les habitants s'éloignèrent et dont l'importance diminua de jour en jour, jusqu'au règne de Maᶜadd ben Ismâᶜil, époque où en disparurent les derniers restes.

Rak'k'âda était la capitale des Aghlabides, et l'on raconte que quiconque y entrait ne cessait de rire, et cela sans motif. On dit aussi qu'un prince de cette dynastie avait perdu le sommeil, qu'il recouvra en arrivant dans cette ville, et que de là vient son nom. Ibrâhîm ben Ah'med s'y fixa et abandonna l'Ancien château; il y éleva de magnifiques palais, une mosquée principale, des établissements de bains et d'autres constructions. Sa fondation remonte à 263 (23 septembre 876), celle de l'[Ancien] château à 184 (30 janvier 800). Ibn el-Aghlab ayant défendu la vente du vin à K'ayrawân tandis qu'il la permettait à Rak'k'âda, on dit à ce propos :

[Monsarih'] O Seigneur des hommes, ô fils d'un autre qui fut leur Seigneur, toi devant qui se courbent toutes les têtes, pourquoi déclarer interdit dans notre ville le vin qui est licite dans le territoire de Rak'k'âda ? [2]

---

(1) Voir Fournel, II, 181.

(2) Ces vers sont souvent cités, p. ex. dans Bekri, p. 70; dans l'*Istibçar*, tr. fr., p. 13, etc. Plus haut (p. 112), notre auteur a placé la fondation de l'Ancien château en l'année 185; voir là-dessus et sur Rak'k'âda, Bekri, *l. l.*; Ibn el-Athir, p. 157 et la note, etc.

Mehdiyya, qui doit son nom au Mahdi ʿObeyd Allâh le chiʿite, est située à soixante milles de K'ayrawân. Celle-ci était la plus grande de toutes les villes du Maghreb, la plus peuplée, la plus riche, celle où la vie était le plus large ; chez les habitants régnait généralement l'ardeur au bien, l'abstention des choses d'une légalité douteuse, l'éloignement pour les choses interdites, et cela dura jusqu'au jour où l'arrivée des Arabes, ainsi que nous le dirons, l'accabla d'une série de calamités et n'y laissa plus subsister que des vestiges indistincts, des traces à peine visibles. On dit qu'elle reverra son ancienne splendeur, et à l'époque actuelle, fin du septième siècle, elle recommence à fleurir.

Le royaume d'ʿObeyd Allâh comprenait l'Ifrîk'iyya, tout le Maghreb, Tripoli, Barka et la Sicile, toutes régions où résidaient ses fonctionnaires. Il tenta la conquête de l'Egypte par son fils et héritier présomptif Aboû'l-K'âsim, qui était l'aîné de six fils, et au nom de qui les lettres étaient rédigées, du vivant même d'ʿObeyd Allâh. Celui-ci, mort à l'âge de soixante-trois ans, [P. 216] eut donc pour successeur son fils Aboû'l-K'âsim ben ʿObeyd Allâh, dont l'inauguration se fit le jour même de la mort de son père, 15 rebîʿ I 322 (4 mars 934), qui prit le surnom d'El-K'â'im bi-amr Allâh et qui mourut le dimanche 13 chawwâl 334 (17 mai 946) après un règne de douze ans et sept mois, et à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant sept fils. El-K'â'im eut comme chambellan Djaʿfar ben ʿAli, et Ibn Aboû'l-Minhâl fut l'un de ses kâdis. Pendant tout son règne, ce prince sortit à cheval sans se faire accom-

(1) Il aurait, d'après Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 319), tenu la mort de son père cachée pendant un an.

pagner du parasol. Il suivit d'ailleurs la même voie que son père, de la mort de qui il témoigna une tristesse inconnue à un homme de son rang et qu'il garda (longtemps encore) après sa disparition. Depuis ce moment jusqu'au jour où lui-même rendit le dernier soupir, il ne franchit sur une monture la porte de son palais qu'à deux reprises. Sous son règne, de nombreuses villes furent conquises sur les chrétiens. Il eut aussi à faire face à plusieurs soulèvements que Dieu lui permit d'étouffer. Entre autres rebelles, Ibn T'âloût Korachi s'avança avec de nombreux partisans dans la direction de la province de Tripoli; mais les habitants de cette ville résistèrent et lui firent subir des pertes sensibles (1). Cet imposteur se disait fils du Mahdi et souleva ainsi avec lui les Berbères; mais ces tribus, ayant reconnu la fraude, le massacrèrent et apportèrent elles-mêmes sa tête à El-K'â'im bi-amr Allâh.

Le premier acte d'Aboû'l-K'âsim fut de faire fabriquer par tous les gouverneurs de provinces des armes et toutes sortes d'instruments de guerre. Le page Meysoûr, qu'il envoya dans le Maghreb avec de nombreux soldats, poussa jusqu'à Fez et mit en déroute Ibn Aboû'l-ʿAfiya, dont il fit le fils prisonnier (2). Contre le pays chrétien il fit partir une flotte confiée à Yaʿk'oûb ben Ish'âk', qui s'empara de Gênes (3). Il nomma Aboû Djaʿfar Baghdâdi

---

(1) Cette révolte est mentionnée dans des termes presque identiques par Ibn el-Athîr (*l. l.*) et par Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 528).

(2) Ce qui eut lieu dans les années 322 et 323 (Ibn el-Athîr, p. 320; Bekri, 225 et 289; *Berbères*, II, 529; Fournel, II, 187; Wüstenfeld, 71; ci-dessous à l'année 323, etc.).

(3) Y eut-il deux expéditions en pays chrétiens, l'une en 322, l'autre en 323? Voir Amari, *Biblioteca*, I, 412; II, 29; Ibn el-Athîr, p. 320 et les auteurs cités.

directeur de la poste et du secrétariat, et lui confia le soin de nombreuses affaires gouvernementales.

En 323 (10 décembre 934), il expédia à Bark'a une armée commandée par Zeydân, et fit partir ce général ainsi qu'ʿAmir el-Medjnoûn, Aboû Zorâra et une partie [P. 217] des troupes kotâmiennes qui étaient à Bark'a, pour l'Egypte. Les envahisseurs entrèrent à Alexandrie, et ils firent un grand nombre de prisonniers sur l'armée de quinze mille cavaliers que Moh'ammed ben [T'oghdj] el-Ikhchîd fit marcher contre eux (1).

En la dite année, mourut El-Fad'l ben ʿAli ben Z'afar, l'homme le plus lettré de son temps, le plus habile en science (religieuse), en droit et en littérature, en un mot, parfait.

Comme le Slave Meysoûr était arrivé proche de Fez, Ah'med ben Bekr ben Aboû Sahl Djodhâmi, qui y commandait, sortit pour le combattre, mais il fut fait prisonnier par trahison et envoyé à Mehdiyya. Les habitants de cette ville choisirent alors pour les commander H'asan ben K'âsim Lawâti, et tinrent tête pendant sept mois à Meysoûr, dont les efforts contre eux échouèrent. Celui-ci alors assiégea Ibn Aboû'l-ʿAfiya, et réclama à cet effet l'aide des Benoû Idrîs, à qui il montra des égards et dont il ne méconnut pas les droits. Alors Ibn Aboû'l-ʿAfiya, fuyant devant eux, gagna le désert, et tout ce qui appartenait aux Benoû'l-ʿAfiya passa aux Benoû Idrîs. Le pouvoir chez ces derniers était exercé par les Benoû Mohammed ben el-Kâsim, qui étaient au nombre de trois, H'asan, K'annoûn et Ibrâhîm, ce dernier connu

(1) Sur cette campagne, voir Ibn el-Athîr, p. 320 et la note 3.

sous le nom d'Er-Rehoûni (1). K'annoûn, dont le nom était El-K'âsim, résidait ordinairement dans la ville de Çakhrat en-Nesr.

Histoire des Idrîsides ; pourquoi ils pénétrèrent dans le Maghreb et y fondèrent Fez ; chefs Idrîsides et autres qui ont gouverné cette ville jusqu'à présent.

El-ʿAdhari et d'autres racontent qu'Idrîs et Soleymân, l'un et l'autre fils d'ʿAbd Allâh ben H'asan ben el-H'asan ben ʿAli ben Aboû T'âleb, échappèrent au désastre de Fakhkh (2), sous le règne d'Aboû Djaʿfar el-Mançoûr. De leurs quatre autres frères, Moh'ammed, Ibrâhîm, ʿIsa et Yah'ya, le premier gagna [P. 218] le Hidjâz, où il fut tué ; le second se révolta à Baçra, dans l'Irak, et fut tué sous le règne d'El-Mançoûr ; Yah'ya se révolta dans le Deylem sous le khalifat d'Er-Rechîd, se soumit contre promesse d'être grâcié, et mourut ensuite empoisonné. Idrîs, qui se réfugia au Maghreb, s'y vit ensuite rejoindre par divers ʿAlides descendants d'Aboû T'âleb, savoir, son propre frère Soleymân (3), qui s'installa à Tlemcen, ainsi que Dâwoûd ben el-K'âsim ben Ish'âk ben ʿAbd Allâh ben

(1) Le *Bayân* porte « Er-Remoûni », que je n'ai pas hésité à corriger d'après Bekri (p. 290), d'autant plus que Rehoûna est un lieu voisin de Hadjar en-Nesr. Mais sur ce passage, comparez le texte arabe de Bekri, p. 129, l. 3, et Jaqubi, *Descriptio*, p. 123.

(2) L'affaire de Fakhkh, près de la Mekke, est de 169, sous le règne du khalife Abbâside El-Hâdi (voir le commentaire d'Ibn Badroûn, p. 224 ; suprà, p. 97 ; *Berbères*, II, 559, etc.).

(3) Soleymân ben ʿAbd Allâh, fait prisonnier à Fakhkh, fut décapité à la Mekke, d'après Masʿoûdi (*Prairies d'or*, VI, 266). Notre auteur suit probablement le récit de Nawfeli *ap.* Bekri, p. 277, et *Istibçâr*, trad., p. 149.



Dja'far ben Aboû T'âleb[1]; celui-ci regagna ensuite l'Orient, mais ses enfants restèrent au Maghreb. Idrîs ben 'Abd Allâh, arrivé au Maghreb en 170 (2 juillet 786) avec son client Râchid, se fixa d'abord dans l'antique ville d'Oulîli, puis s'installa en 172 (10 juin 788) chez Ish'âk' [ben Moh'ammed] ben 'Abd el-H'amîd. Les tribus berbères le prirent pour chef et lui prêtèrent obéissance, ce qui fut cause que Hâroûn er-Rechîd, l'ayant appris, envoya un de ses affidés, nommé Ech-Chemmâkh, avec mission de l'empoisonner; c'est ce que fit cet homme, qui s'enfuit ensuite en Orient. A la suite de la mort d'Idrîs, survenue en 175 (9 mai 791), le commandement fut exercé par son client Râchid; puis Kenzi, concubine berbère du prince défunt, accoucha d'un fils qui reçut le même nom que son père.

En 187 (29 décembre 902), Idrîs ben Idrîs, qui avait alors onze ans, ou, selon d'autres, davantage, prit le pouvoir en mains, et fut reconnu par toutes les tribus (berbères). [Ce qui devint plus tard] le *quartier Kayrawanien* était alors des marécages boisés autour desquels s'élevaient des huttes habitées par les Zawâgha. A la demande de ces populations, il résolut de tâcher d'y établir une ville, Fez, dont la fondation remonte à 193 (24 octobre 808). Idrîs ben Idrîs fit une expédition contre les Nefza et parvint jusqu'à Tlemcen, puis il s'en retourna, alla jusqu'au Wâdi Nefîs et se rendit maître du territoire des Maçmoûda. Il mourut en 213 (21 mars 828), empoisonné, mais on n'est pas unanime sur son genre de mort. D'après Ibn H'ammâda, Bekri et d'autres, il laissa douze fils : Moh'ammed, Ah'med, 'Obeyd Allâh, 'Isa, Idrîs,

(1) Bekri, p. 276.

Dja'far, Yah'ya, H'amza, 'Abd Allâh, El-K'âsim, Dâwoûd et 'Omar.

Moh'ammed ben Idrîs, qui monta sur le trône, suivit le conseil de sa grand-mère Kenzi et répartit les diverses provinces de l'empire entre ses frères: à El-K'âsim il donna [P. 219] Tanger et ses dépendances, à 'Omar les Çanhâdja d'El-H'abat' et les Ghomâra, à Dâwoûd les H'awwâra de Tâmelît[1], et ainsi de suite pour 'Isa, Yah'ya et 'Abd Allâh; les autres, trop jeunes, furent laissés de côté. Alors 'Isa s'étant soustrait à son autorité, Moh'ammed écrivit à leur frère El-K'âsim de l'attaquer, mais il essuya un refus; au contraire, 'Omar, qui avait reçu le même ordre, s'empressa de prêter aide à Moh'ammed, car des dissensions l'avaient auparavant séparé d''Isa. 'Omar mourut dans le pays des Çanhâdja, et son corps fut ramené à Fez; c'est de lui que descendent les H'ammoûdites. Moh'ammed ben Idrîs étant ensuite mort, ce fut Yah'ya ben [Yah'ya ben] Moh'ammed ben Idrîs qui lui succéda. Le nouveau prince répartit aussi les diverses provinces entre ses oncles, tant paternels que maternels: il donna à H'oseyn le sud, de la ville de Fez à Aghmât; à Dâwoûd l'est de Fez, (c'est-à-dire) les Miknâsa, les Hawwâra et les Çadîna; à El-K'âsim l'ouest de Fez, c'est-à-dire les Leh'âta[2] et les Kotâma, tandis que Yah'ya lui-même se désintéressait des devoirs de souverain qui lui incombaient. Alors chacun de ses frères se conduisit en prince indépendant et attira à soi les Berbères, leur disant: « Nous sommes tous fils d'un

(1) Chez Bekri (p. 280) « de Taselmet ». Sur ce partage, voir Fournel, I, 498; Jakubi, *Descriptio*, p. 127.

(2) Ce nom paraît corrompu: on peut songer à lire Lehâna ou Lemâya? (Dozy).

même père, et vous voyez comment notre frère Yah'ya laisse aller son pouvoir à vau-l'eau. » Aussi les Berbères leur reconnurent-ils de pleins pouvoirs, pendant que Yah'ya s'adonnait entièrement à la boisson et aux femmes. On raconte qu'il entra un jour au bain pour y poursuivre une femme (1). Enfin la désaffection de la population de Fez fut cause de sa perte, et il s'enfuit dans le quartier des Andalous (2), où il mourut. Sa femme était la fille d'ʿAli ben ʿOmar, aïeul des Hammoûdites (3).

Ce fut ʿAli ben ʿOmar ben Idrîs qui lui succéda, car quand Yah'ya fut perdu, son beau-père, le dit ʿAli, étant arrivé, pénétra dans le quartier des Kayrawaniens et y exerça l'autorité souveraine, de sorte que le pouvoir passa des mains des fils de Moh'ammed ben Idrîs à celle des fils de ʿOmar ben Idrîs. Il eut à résister au soulèvement d'ʿAbd er-Rezzâk, Khâredjite-Çofrite de Medyoûna qui, à la suite de nombreux combats, le mit en fuite et s'empara de Fez (4). ʿAli dut passer chez les Awreba, et ce fut ʿAbd er-Rezzâk qui devint maître du quartier des Andalous, mais non [P. 220] du quartier des K'ayrawâniens. En effet, les habitants de ce dernier firent venir Yah'ya ben el-K'âsim ben Idrîs, connu sous le nom d'El-ʿAddâm (5), et le mirent à leur tête. Ce prince conquit

(1) Qui était juive et s'appelait Hanna (Bekri, 289).

(2) J'ai lu عدوة الاندلسيين avec Bekri (texte, p. 125, l. 1).

(3) C'est ʿObeyd Allâh ben ʿOmar (ou ʿOmar ben Idris lui-même, *suprà*, p. 305, et Bekri, p. 281), qui est l'aïeul des Hammoûdites. En outre, j'ai (d'après Bekri, p. 282, et de Goeje, *Jaqubi*, 123), corrigé le texte, qui fait d'ʿAli le *gendre* de Yah'ya.

(4) Ce rebelle était Espagnol d'origine et se révolta dans la montagne de Medyoûna, au sud de Fez (Bekri, 282).

(5) Ce nom est écrit de bien des manières, relevées dans une note de la traduction de Bekri, p. 283.

ensuite le quartier des Andalous et en chassa ʿAbd er-Rezzâk, faits dont le récit trop long. Yah'ya régna donc sur Fez, les régions, les cantons, les tribus et les forts du voisinage jusqu'en 292 (12 novembre 904), où il fut tué par Rebîʿ ben Soleymân.

Son successeur fut Yah'ya ben Idrîs ben ʿOmar ben Idrîs ben Idrîs. En effet, après la mort de Yah'ya ben el-K'âsim, ce fut ce Yah'ya ben Idrîs qui s'avança vers Fez et qui y recueillit le pouvoir, de sorte que l'autorité revint ainsi pendant quinze ans aux mains des descendants d'ʿOmar ben Idrîs, jusqu'à l'année 307 (2 juin 919), où arriva Meçâla ben H'aboûs. Celui-ci, venu pour la première fois dans le Maghreb en 305 (23 juin 917), avait commencé par accorder bienfaits et honneurs à Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya et lui avait confié le gouvernement des territoires conquis par lui; mais Yah'ya ben Idrîs, prince de Fez, avait dirigé ses forces contre Moûsa et anéanti ses espérances. Revenu en 307 (2 juin 919), Meçâla resta dans le pays pendant cinq ans [1]. Ibn Aboû'l-ʿAfiya chercha à nuire à Yah'ya et à le perdre dans l'esprit de Meçâla, employant les anciens liens d'amitié qui l'unissaient à celui-ci pour satisfaire l'inimitié qu'il nourrissait contre Yah'ya. Meçâla se décida à s'assurer de la personne de ce dernier, et comme, après avoir déjà tenté à cet effet diverses ruses, il le vit venir dans son camp, il se saisit de lui par trahison; il lui enleva tout ce qu'il possédait et lui ordonna en outre de retirer de Fez et de lui présenter, à lui Meçâla, les richesses qu'il détenait dans cette ville. Un agent de Meçâla fut installé à Fez, et ce général se

(1) Meçâla vint pour la première fois au Maghreb en 304 ou en 305, puis y revint en 310 (Bekri, pp. 220 et 284).

retira ensuite, laissant Moûsa dans le Maghreb en qualité d'émir (1).

En 310 (30 avril 922) (2) se révolta H'asan ben Moh'ammed ben el-K'âsim ben Idrîs ben Idrîs, surnommé El-H'addjâm, qui infligea notamment à Moûsa une sanglante défaite dans une rencontre à laquelle participèrent les chefs berbères et telle que le Maghreb n'en avait pas vu de pareille [P. 221] depuis l'arrivée d'Idrîs l'ancien: environ deux mille Berbères restèrent sur le terrain, et Moûsa y perdit un fils du nom de Minhal. H'asan resta alors pendant environ deux ans le maître de Fez et de ses dépendances; après quoi les habitants de la ville se soulevèrent traîtreusement contre lui et prirent comme chef H'âmid ben H'amdân Hamadâni, connu sous le nom d'El-Loûzi, du nom de Loûza (3), localité d'Ifrîk'iyya d'où il était originaire. H'âmid jeta H'asan ben Moh'ammed en prison et rappela Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya, qui vint avec ses troupes reprendre possession de Fez. Moûsa voulait faire exécuter H'asan, qui avait été cause de la mort de son fils Minhal; mais H'âmid l'en détourna en lui représentant les inconvénients d'une exécution

(1) Sur la manière dont finit Yah'ya ben Idrîs, il y a trois versions (Bekri, p. 283 et 285; Fournel, II, 248).

(2) Le texte porte 313, date que Dozy a corrigée en s'appuyant sur le *Kartâs* et sur ce qu'on a vu plus haut, p. 267. D'après Bekri (p. 285), El-Haddjâm chassa Rih'ân Kotâmi de Fez en 316, et y resta deux ans. Sa mort serait donc survenue en 318. Mais d'après Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 267; II, 145 et 568), le mouvement tenté par ce chef est de 313, sans indication de la période pendant laquelle il exerça le pouvoir. Cf. Fournel, II, 142 et 153, qui a eu le tort de reprendre Dozy à propos des renvois de celui-ci, et d'accorder la moindre autorité à la traduction du *Kartâs* par Beaumier.

(3) Loûz est le nom d'une localité près de Belezma (Bekri, 123); mais il y a un Kaçr el-Loûza entre Mehdiyya et Sfax (Edrisi, 150).

publique, et le poison fut employé. D'après une autre version, H'âmid l'ayant emmené sur les murailles, H'asan en tomba et se cassa le pied ; il arriva jusqu'au quartier des Andalous, où il mourut. Moûsa resta donc maître de Fez et du Maghreb, par suite de la mort de H'asan ben [Moh'ammed] el-H'addjâm.

Le surnom donné à ce dernier lui venait de ce que, dans un combat contre ses cousins, il frappa d'un coup de lance un premier adversaire à l'endroit où l'on pratique la saignée, puis un second, puis un troisième, toujours à la même place. Son oncle Ah'med dit alors de lui : « Mon neveu est devenu H'addjâm (ventouseur) », et ce nom lui resta. Lui-même a dit :

[T'awîl] Si l'on m'appelle H'addjâm, ce n'est pas que je pratique la saignée, c'est que je frappe à l'endroit où l'on saigne (1).

Moûsa, redevenu maître de Fez, fit exécuter ʿAbd Allâh ben Thaʿleba ben Moh'ârib Azdi, ainsi que son frère Moh'ammed ; mais leur père, Thaʿleba ben Moh'ârib, s'enfuit à Cordoue (2). Moûsa, projetant également la mort de H'âmid, grâce à qui il était rentré à Fez, celui-ci s'enfuit à Mehdiyya. Il chassa des endroits qu'ils habitaient tous les Benoû Idrîs, qui furent forcés de se retirer dans la ville de Hadjar en-Nesr, fort inexpugnable dont la construction est due à Ibrâhîm ben Moh'ammed ben el-K'âsim [P. 222] ben Idrîs. Moûsa voulait les assiéger,

(1) Ce vers et les détails qui précèdent se retrouvent encore ailleurs (Bekrî, p. 286 ; *Kartâs*, texte, pp. 49 et 50 ; *Berbères*, II. 568).

(2) Selon Bekri (p. 287), ʿAbd Allâh ben Thaʿleba et ses deux fils Moh'ammed et Yoûsof furent exécutés par ordre de Moûsa, tandis que son troisième fils Mohârib s'enfuit ou à Cordoue ou à Mehdiyya.

mais les principaux chefs de la population du Maghreb blâmèrent son projet : « Déjà, lui dirent-ils, tu les as expulsés et réduits à la pauvreté ; voudrais-tu donc, toi Berbère, la mort de tous les Idrîsides ? » Ces reproches l'arrêtèrent et il s'éloigna avec ses troupes, laissant cependant pour les surveiller l'un de ses officiers, Aboû K'amh'(1), qui établit son camp à proximité et les serra de près. Moûsa avait confié la garde de Fez à son fils Medyen, qui y resta jusqu'à l'arrivée de H'omeyd ben Yeçâl(2), lequel, étant entré dans le Gharb, nomma à Fez H'âmid ben H'amdân : en effet, Medyen, à l'annonce de l'approche de H'omeyd et de H'âmid, s'était enfui de cette ville(3). Alors les Idrîsides, réunissant leurs forces contre (Aboû K'amh'), l'officier de Moûsa, le mirent en déroute et pillèrent, en 317 (13 février 929), la plus grande partie de son camp. Ensuite survint à Fez la révolte d'Ah'med ben Bekr [ben ᶜAbd er-Rahmân] ben Aboû Sahl Djodhâmi, qui mit à mort H'âmid ben H'amdân et envoya sa tête ainsi que celle de son fils à Moûsa ben Aboû'l-ᶜAfiya ; celui-ci les fit porter l'une et l'autre à Cordoue par Saᶜîd ez-Zerrâd(4). Quant à H'omeyd ben Yeçâl, qui avait, sans l'ordre du prince Obeydite, quitté le Gharb en y laissant Moûsa, il fut, pour cette raison,

---

(1) Ou Aboû'l-Fath' Tesoûli d'après le *Kartâs* (texte, p. 51) et Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 268).

(2) Nommé ci-dessus Homeyd ben Yeçel ; son arrivée à Fez eut lieu en 321 d'après Bekri (p. 288), date qui est en contradiction avec celle de 317, que notre auteur donne aussitôt après et qui doit être fausse.

(3) Il faut corriger le هربت, correction malheureuse de Dozy (p. 222 l. 8) en هرب, ce que montrent et le contexte et le texte de Bekri (p. 128, l. 6).

(4) Appelé Sa'id ben ez-Zerrâd par Bekri (p. 289). Voir Fournel, II, 187.

emprisonné à son arrivée en Ifrîk'iyya; il parvint cependant à s'enfuir en Espagne. En effet, les sympathies de Moûsa étaient pour le prince Omeyyade régnant à Cordoue.

En 324 (29 novembre 935) ʿAli ben H'amdoûn, connu sous le nom d'Ibn el-Andalosi, ruina[1] la ville [d'Adena, proche de celle] de Mesîla, située à deux étapes de Tobna et dans le voisinage de laquelle était la ville ancienne nommée Er-Rommâniyya. Elle est dominée par la montagne de l'Aurès, longue de sept journées de marche et renfermant de nombreux châteaux-forts habités par les Hawwâra, qui professent les doctrines khâredjites. C'est dans ces montagnes qu'habitait la Kâhina, et c'est là aussi qu'Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd se révolta [P. 223] contre Aboû'l-K'âsim Chiʿi.

En 325 (18 novembre 936), Aboû'l-K'âsim ben ʿObeyd Allâh nomma en Sicile Aboû'l-ʿAbbâs Khalîl ben Ish'âk', qui agit dans ce pays comme nul n'avait fait avant lui ni ne fit depuis : il fit mourir les musulmans tant en les affamant qu'en les exécutant, si bien qu'ils s'enfuirent en pays chrétien et que la plupart abjurèrent. Il resta en Sicile quatre ans et en partit en 329 (5 octobre 940). Plus tard, dans une réunion où figuraient plusieurs personnages importants et où la conversation portait sur des sujets divers, on vint à parler du temps qu'il avait passé en Sicile, et alors, se vantant de sa cruauté, il dit : « J'y ai tué, disent ceux qui exagèrent, un million d'hommes, ou, d'après ceux qui sont au-dessus de la vérité,

(1) Le texte est certainement corrompu. En consultant Bekri (pp. 320 et 321, trad., 144, texte), on voit qu'en 324 Ibn el-Andalosi ruina Adena, qui est à deux journées de Tobna. Je propose donc de lire مدينة [ادنة بقرب] مدينة المسيلة.

six cent mille ; mais je le jure, ajouta-t-il, la vérité est qu'il y en a plus (que ce dernier nombre). » Alors Aboû ʿAbd Allâh el-Mo'addib (l'instituteur) lui dit : « O Aboû'l-ʿAbbâs, il te suffit d'en avoir tué un seul ! » ʿObeyd Allâh l'avait employé dans l'administration des districts, le prélèvement des impôts et l'examen des comptes des bureaux et des gouverneurs ; mais certains propos lui étant revenus sur son compte, il lui adressa un blâme et le prit en aversion, si bien qu'il se serait débarrassé de lui sans l'intervention d'Aboû'l-Kâsim, le fils d'ʿObeyd Allâh (1). Voici des vers de Khalîl qui montrent jusqu'à quel point il était inféodé à ʿObeyd Allâh :

[Kâmil] C'est l'imâm qui a établi pour les musulmans la tradition de son aïeul, de même que moi je l'ai suivie ; c'est lui qui a vivifié les préceptes religieux de son parent, qui en a dressé les livres et les prescriptions relatives aux choses licites et illicites.

L'émir Aboû'l-Kâsim ben ʿObeyd Allâh (2) avait en 313 (28 mars 925) fait édifier la ville de Mesîla par Ibn el-Andalosi, à qui il en confia ensuite le gouvernement et qui y resta jusqu'à ce qu'il périt dans le soulèvement d'Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd en 326 (7 novembre 937). Djaʿfar, fils d'Ibn el-Andalosi, continua d'y demeurer et devint émir du Zâb tout entier, qu'il quitta en 360 (3 novembre 970) lors de la guerre soulevée par Zîri (3).

(1) Ce commencement du paragraphe figure dans Amari, *Biblioteca*, II, 29. Comparez Ibn el-Athir, p. 321 ; Fournel, II, 213.

(2) Lisez : L'émir 'Obeyd Allâh », voir *suprà*, p. 272.

(3) Il est parlé de la révolte de Dja'far dans l'*Hist. des Berbères*, II, 554.

Les Chiᶜites donnent à Mesîla le nom de Moh'ammediyya : ainsi El-Merwezi[1] a dit :

[Sarî'] Ensuite vers la ville favorisée de Moh'ammediyya, à qui la crainte de Dieu servit de fondement.

[P. 224] Quant à la ville d'Achîr, la construction en est due à Zîri ben Mennâd Çanhâdji, ainsi que le prouvent les vers d'ᶜAbd el-Melik ben ᶜAychoûn :

[Redjez] Toi qui t'enquiers de nos combats[2] et d'Achîr, siège de l'infidélité, demeure du libertinage, habitée par des gens injustes, bâtie pour l'impiété et le mensonge, sache qu'elle a été édifiée par Zîri, sur qui soit la malédiction de Dieu !

Elle fut détruite postérieurement à 440 (15 juin 1048) par Yoûsof ben H'ammâd Çanhâdji, qui la livra au pillage.

En 327 (28 octobre 938), dans le Maghreb extrême *(ak'ça)* appelé aujourd'hui Maghreb rapproché *(adna)*, c'est-à-dire dans le pays de Tâdelâ et de Tâmesnâ, se souleva, après la mort de son père, Aboû'l-Ançâr ben Aboû ᶜOfeyr Berghawâti, qui avait commencé par faire des promesses de fidélité. Nous en reparlerons.

Quant à Aboû Yezîd Ifreni Zenâti[3], il s'appelle Makhled ben Keydâd ben Saᶜd Allâh ben Moghîth ben Kermân ben Makhled ben ᶜOthmân ben Ourîmet ben Tabak'-

(1) Le nom de ce poète est écrit Ahmed ben Mohammed el-Meroudi, dans Bekri (p. 143), qui cite quatre vers de la pièce qui suit.

(2) Dans Bekri (p. 144), où se retrouvent ces vers, on lit : « Toi qui t'enquiers de notre pays d'Occident. »

(3) Voir Ibn el-Athir, p. 324, et ci-dessus, p. 277.



râsen ben Semîdân ben Ifren, lequel Ifren était père de la Kâhina. Tous les Zenâta tirent leur origine de Djânâ ben Yah'ya.

Ibn H'ammâda (1) raconte qu'Aboû'l-K'âsim Chi'i, à la suite de la mort de son père 'Obeyd Allâh, manifesta publiquement ses croyances, fit injurier les gens de la Caverne et du Manteau (2) et lancer d'autres accusations de mensonge contre le saint Livre de Dieu ; quiconque s'occupait de théologie était châtié et puni de mort, et les musulmans furent soumis à de terribles épreuves. Alors Aboû Yezîd descendit des montagnes de l'Aurès en appelant les populations à embrasser la doctrine qu'il disait être la vraie ; bien qu'elles ne la connussent pas, elles espéraient trouver en lui le bien et le maintien de la foi traditionnelle. Il se souleva donc contre les Chi'ites et pénétra en Ifrîk'iyya, où il détruisit les villes, ravagea le territoire et fit des massacres sans nombre.

En 332 (3 septembre 943), Aboû'l-K'âsim Chi'i dut fuir de Rak'k'âda pour se retirer à Mehdiyya, tant étaient grands les succès d'Aboû Yezîd. Celui-ci, qui était un imâm des Ibâd'ites nakkarites du Maghreb, avait étudié, dit Er-Rak'ik', sous [Aboû] 'Ammâr el-A'ma, employait l'âne comme monture et portait le titre de Cheykh des croyants

---

(1) Cet auteur, qui a été cité antérieurement, ne parait pas être le même qu'Ibn Hammâd, à en juger d'après le récit de ce dernier traduit dans le *J. As.* 1852, t. II, 472. Au surplus, nous savons qu'un Ibn H'ammâda Bernesi a vécu postérieurement au célèbre kâdi Aboû'l-Fad'l 'Iyâd', de qui il cite un جامع التاريخ, chronique traitant de l'Espagne et du Maghreb, et qui n'est peut-être autre chose que le تاريخ المرابطين du même 'Iyâd' (ms 2106 de Paris, f. 354, v°).

(2) C'est-à-dire le Prophète et sa famille, par allusion à la caverne où il se réfugia avec Aboû Bekr et au manteau dont il couvrit sa fille, son gendre et ses deux petits-fils.

(cheykh el-mou'minîn). [P. 225] « Alors, dit Ibn Sa'doûn, Dieu suscita contre Aboû'l-K'âsim le khâredjite Makhled ben Keydâd, qui le vainquit et livra ses guerriers à la mort. Il était soutenu par les musulmans, les juristes et les gens voués à la dévotion, » qu'Ibn Sa'doûn énumère tous dans son livre, « qui marchèrent avec lui contre l'ennemi commun. Il s'avança contre K'ayrawân, où il entra en çafar de cette année (octobre 943), fit montre devant les habitants d'[opinions] correctes et employa la formule « que Dieu leur fasse miséricorde », en parlant d'Aboû Bekr et d''Omar; enfin il appela le peuple à la guerre sainte contre les Chî'ites et ordonna d'étudier (et d'appliquer) la doctrine malékite. Les juristes et les gens de bien se répandirent dans les marchés en prononçant les prières pour le Prophète, pour ses Compagnons et pour ses femmes. Les insurgés plantèrent alors leurs étendards auprès de la grande mosquée. Le vendredi ils se réunirent dans ce temple, montés et armés, en compagnie d'Aboû Yezîd et précédés d'étendards et de tambours. Entre autres, deux étendards jaunes portaient l'un les formules « au nom de Dieu » et « Moh'ammed est l'apôtre de Dieu »; l'autre « Une aide venant de Dieu et une victoire prochaine [seront réalisées] par le cheykh Aboû Yezîd; ô grand Dieu, secours ton ami contre ceux qui injurient tes amis! » Un autre étendard portait : « Combattez les chefs de l'impiété, etc. » (Koran, IX, 12); on lisait sur un autre : « Combattez-les, Dieu les châtiera par vos mains, les couvrira d'opprobre et vous viendra en aide » (*ib.*, IX, 14); un autre encore portait, à la suite de *Au nom de Dieu*, etc., « Moh'ammed est l'apôtre de Dieu; Aboû Bekr le véridique; 'Omar le diviseur ». Enfin le septième portait : « Il n'y a de divinité qu'Allâh; Moh'am-

med est l'apôtre de Dieu. Si vous ne le secourez pas, Dieu l'a secouru lorsque les infidèles l'ont fait sortir lui second, alors que, se trouvant avec son compagnon dans la caverne, il lui disait: « Ne te chagrine pas, Dieu est avec nous » (Koran, IX, 40).

« Quand tout le peuple fut réuni, l'imâm monta en chaire, prononça une *khotba* enflammée et appela le peuple à la guerre sainte, en lui dépeignant les récompenses qu'elle devait lui procurer. Il termina en maudissant ʿObeyd Allâh et son fils, et le peuple, sortant à sa suite, marcha à la guerre, si bien qu'Aboû Yezîd, toujours le plus fort, vainqueur de ses adversaires et les envoyant à la mort, resta maître de la presque totalité de l'Ifrîk'iyya. [P. 226] Quand Aboû Yezîd se vit maître du souverain pouvoir ou à peu près, que le Chiʿite ne comptait plus ou que peu s'en fallait, il dit à ses soldats de laisser dans les rencontres les K'ayrawâniens à découvert, de façon que l'ennemi tombant sur ces derniers et les épargnant eux-mêmes, on se trouvât débarrassé de ces auxiliaires sans avoir à les tuer. Il voulait ainsi ne pas endosser aux yeux de la foule l'odieux de leur mort, car son intention était de se débarrasser d'eux dans la conviction où il était que, après la mort des cheykhs et des chefs religieux de K'ayrawân, il resterait maître de ceux qui les suivaient et les amènerait à suivre ses doctrines. C'est ainsi que périrent ceux des hommes de bien et des juristes de K'ayrawân dont Dieu voulait la félicité par le martyre; mais alors la masse, saisie de regret et voyant que tous les amis de Dieu étaient morts en martyrs, se sépara fort irritée d'Aboû Yezîd. Quant à Aboû'l-K'âsim, il était serré des plus près quand il mourut. »

En 333 (23 août 944), Aboû Yezîd tua le page Meysera (1), général d'Aboû'l-K'âsim. Cette année vit de nombreuses rencontres entre ce dernier et Aboû Yezîd, notamment l'affaire célèbre du Wâdi'l-Malh', où Aboû'l-Kâsim perdit un nombre d'hommes incalculable.

Aboû'l-K'âsim el-K'â'im bi-amr Allâh, fils d''Obeyd Allâh, mourut en 334, le dimanche 13 chawwâl (17 mai 946), après un règne de douze ans.

Règne d'Ismâ'îl ben Aboû'l-K'âsim ben 'Obeyd Allâh.

Ce prince, dont le langage était choisi et éloquent, naquit à Mehdiyya en 302 (26 juillet 914) et monta sur le trône à l'âge de trente-deux ans; porteur du prénom d'Aboû't-T'âhir et du surnom d'El-Mançoûr, il avait été proclamé héritier présomptif au mois de ramad'ân et reconnu comme tel dans les prônes prononcés du haut des chaires en Ifrîk'iyya.

En 335 (10 août 946), Aboû Yezîd s'avança vers Mehdiyya, puis se porta sur Sousse, dont les habitants l'accueillirent les armes à la main, ce qui a fait dire (2) :

[P. 227 ; Wâfir] Il a marché sur Sousse et l'a audacieusement attaquée, mais cette ville avait Dieu pour protecteur. Sousse est pour le royaume un rempart devant lequel s'inclinent villes et places fortes. Maudits ceux qui l'attaquent, comme furent maudits K'oreyz'a et Nad'îr ! Le Créateur de

(1) Ce nom est aussi écrit Meysoûr. Wâdi'l-Malh' est situé entre Tomâdjir et Mehdiyya (Bekri, p. 73 ; cf. Ibn el-Athir, p. 331 ; Fournel, II, 242).

(2) Des six vers cités par Bekri (p. 86) et attribués par lui à Ahmed ben Beledj (?), nous avons ici les quatre premiers, avec une variante inacceptable dans le second hémistiche.



toutes choses a, dans la confusion universelle, employé Sousse pour exalter la vraie foi.

Aboû Yezîd s'en éloigna donc, retourna vers Mehdiyya et fit de tels progrès, qu'il vint cogner de sa lance la porte de cette ville. Un fantassin pénétra alors dans le palais et y trouva Ismâ'îl jouant avec une anguille dans le réservoir : « Tu joues, dit-il au prince, pendant qu'Aboû Yezîd plante sa lance dans la porte ! — Tu es sûr qu'il l'a fait ? — Je l'affirme. — Il n'y reviendra pardieu ! plus jamais, car son heure est arrivée ; c'est là ce que nous avons trouvé dans nos livres. » Et aussitôt il fit monter ses troupes à cheval pour attaquer le rebelle (1).

En 336 (22 juillet 947), Aboû't-T'âhir el-Mançoûr décida la fondation de Çabra, dont il traça le plan et qu'il appela El-Mançoûriyya. D'après El-Bekri, Mehdiyya resta la capitale des Benoû 'Obeyd, jusqu'à ce qu'Aboû't-T'âhir, l'un d'entre eux, se rendit à K'ayrawân après qu'il eut tué Aboû Yezîd (2). Il bâtit alors la ville de Çabra, dont il fit sa résidence, et la plupart des faubourgs de Mehdiyya se vidèrent et tombèrent en ruines, [d'autant plus que] ce prince transporta à Çabra le marché de K'ayrawân. Située à environ un demi-mille de cette dernière, elle comptait quatre (3) portes. De Mehdiyya à

---

(1) Sur cet incident et la date qui lui est assignée, cf. la note de Fournel, II, 274.

(2) Le texte de Bekri n'est pas reproduit littéralement : notamment dans ce passage, le célèbre géographe dit qu'El-Mançoûr se rendit en 334 à K'ayrawân pour combattre Aboû Yezîd (qui en effet ne fut tué qu'en 336), et il place sous l'année 337 la fondation de Çabra (Bekri, pp. 64 et 76 ; cf. Fournel, II, 283).

(3) Bekri (p. 64) dit cinq portes, et il en donne les noms ; Ibn H'ammâd dit aussi quatre (*J. asiat.*, déc. 1852, p. 479).

Sellak't'a[1], il y avait huit milles, et c'est de ce dernier endroit que partit Aboû Yezîd pour mettre le siège devant Mehdiyya ; son camp était à Ternoût'. On lit dans les livres de prédictions : « Quand le Khâredjite aura attaché ses chevaux à Ternoût', il n'y aura plus rien de sûr pour les gens du littoral ; habitants du littoral, gare au camp d'Ibn Keydâd ! »

Bâdja eut aussi à subir des pertes, tant en morts qu'en prisonniers, du fait d'Aboû Yezîd, ce qui a fait dire :

[Redjez] Ensuite il fit du mal à Bâdja, dont il chassa et dispersa les habitants[2].

[P. 228] Quand El-Mançoûr fut résolu à marcher contre lui pour l'attaquer, il distribua la solde à ses troupes et procéda à des levées ; puis il s'avança, et Aboû Yezîd dut fuir ; Ismâ'îl le fit poursuivre jusqu'au pays des Kotâma[3], où l'agitateur vaincu se fortifia dans la montagne dite H'içn Aboû Yezîd. Il fut pris vivant, mais couvert de blessures, et El-Mançoûr l'emmena dans une cage de fer à Mehdiyya, où il le fit exécuter, puis crucifier sur la porte même qu'Aboû Yezîd avait autrefois cognée de sa lance. D'après El-K'od'â'i[4], ce rebelle mourut en moh'arrem 336 (juillet-août 947) ; il fut écorché, bourré de coton et mis en croix dans cet état. D'après Ibn H'ammâda,

---

(1) Voir Bekri (p. 76, n. 2. et p. 198) ; Edrisi ne compte que six milles entre Mehdiyya et Sellak't'a.

(2) Ce vers est extrait d'un poème satirique dirigé contre Aboû Yezîd (Bekri, p. 138).

(3) On lit ailleurs Kiyâna, qui est probablement la bonne leçon (Ibn el-Athir, p. 346).

(4) Le kâdi Moh'ammed ben Selâma, + 454 H., est auteur des *'Oyoûn el-me'ârif*, bref résumé historique où l'on retrouve en effet le renseignement qui suit (ms 1491 de Paris, f. 116 v°).

El-Mançoûr, à la suite de sa victoire sur Aboû Yezîd, se dirigea sur K'ayrawân, où il fit son entrée dans cette même année, fit exécuter certains parents du vaincu et mettre d'autres à la torture; les supplices auxquels il les soumit durèrent tant qu'il vécut. Au dire d'El-K'od'â'i, ce fut en 337 (10 juillet 948) qu'El-Mançoûr s'installa à Mançoûriyya.

En 339 (19 juin 950), Aboû't-T'âhir el-Mançoûr se transporta en Orient et remit en place la Pierre noire, à l'angle du saint Temple de Dieu, alors qu'El-Mot'î' était depuis cinq ans sur le trône. Elle en avait été enlevée par Soleymân ben el-H'asan K'armat'i, que Dieu maudisse ! en 317 (13 février 929), sous le règne d'El-Mok'tadir l'Abbaside; l'hérétique avait fait perpétrer ce sacrilège par la main de Dja'far ben Aboû 'Iladj. Les frères de Soleymân, après la mort de celui-ci, renvoyèrent la Pierre, qui fut remise en place en la dite année par la main de H'oseyn ben el-Merwezi Kinâni, après une interruption de vingt-deux ans environ. Elle était tout entière, à l'exception de la face externe, d'un blanc éclatant du temps d'Ibn ez-Zobeyr; elle devint noire au cours des temps par le sang provenant des holocaustes dont la noircirent les infidèles et par leurs attouchements. Ed-Dhi'bi raconte avoir assisté aux deux opérations, de l'enlèvement et de la remise en place (1).

En 340 (8 juin 951), Aboû't-T'âhir Ismâ'il [P. 229] désigna son fils Aboû Temîm Ma'add comme héritier présomptif. Il alla à Djeloûla en partie de plaisir et en revint

---

(1) Ibn el-Athîr (texte, VIII, 365) ne mentionne pas la coopération d'El-Mançoûr à la remise en place de la Pierre noire ; voir d'ailleurs de Goeje, *Carmathes*, pp. 100 et 158.

malade, et ce fut dans cet état de santé qu'il prononça la prière de la Rupture du jeûne.

Le dernier jour de chawwâl 341 (18 mars 953) mourut ce prince, fils d'Aboû'l-K'âsim el-K'â'im ben ʿObeyd Allâh le Mahdi, à l'âge de trente-neuf ans, après un règne de sept ans et quinze jours[1]. Il avait eu pour chambellan Djaʿfar ben ʿAli.

Règne de Ma'add el-Mo'izz li-dîn Allâh ben Ismâ'îl.

Aboû Temîm Maʿadd, surnommé El-Moʿizz li-dîn Allâh et fils d'Ismâʿîl ben Aboû'l-K'âsim ben ʿObeyd Allâh, né à Mehdiyya en ramad'ân 319 (septembre-octobre 931), monta sur le trône à l'âge de vingt-deux ans et fut le premier Obeydite qui régna en Egypte. Après la mort de Kâfoûr Ikhchîdi, émir de ce dernier pays, Moʿizz y envoya son général Aboû'l-H'asan Djawher, qui avait fait partie de la garde de son père Ismâʿîl. Chrétien d'origine, Djawher avait été importé par l'eunuque Çâbir et était passé ensuite entre les mains de l'eunuque Khafîf, qui l'offrit à El-Mançoûr Ismâʿîl Il s'était distingué au service de celui-ci, et fut envoyé par El-Moʿizz avec une armée en Egypte, dont il conquit la capitale, le mardi 17 chaʿbân (6 juillet); les chefs Ikhchîdites s'enfuirent en Syrie, et la prière fut dite au nom d'El-Moʿizz, le vendredi 20 chaʿbân 358 (9 juillet 969), dans la Vieille mosquée (*el-Djâmiʿ el-ʿatîk*), par Aboû Moh'ammed Chimchât'i[2]; la prière fut aussi dite en son nom à la Mekke,

(1) On trouvera le récit des circonstances de sa mort dans Ibn el-Athîr, p. 356 ; Wüstenfeld, p. 95, etc.

(2) J'ai rétabli la lecture exacte de ce nom, telle qu'elle est fixée par le *Lobb el-Lobâb*, et qu'elle figure d'ailleurs dans Ibn el-Athîr (p. 336).

lors du pèlerinage de la même année, et à Médine ce fut Aboû Moslim ʿAlewi qui s'acquitta de cette fonction. Djaʿfar ben Felâh se rendit en Syrie et s'empara de la personne d'El-H'oseyn ben ʿAbd Allâh, qu'il envoya à Djawher ; [P. 230] celui-ci l'expédia dans un convoi qui comprenait en outre plusieurs Ikhchîdites ainsi que des présents, et qui, conduit par son fils Djaʿfar, arriva auprès d'El-Moʿizz, en Ifrîk'iyya, en redjeb 359 (mai-juin 970).

En 342 (17 mai 953), le khatîb de K'ayrawân étant mort en chaire d'une attaque de paralysie, la *khotba* fut achevée par le juriste Aboû Sofyân.

En 344 (26 avril 955), il naquit à El-Moʿizz un fils, qu'il nomma Nizâr.

En 346 (3 avril 957), arriva à Ceuta un gouverneur nommé par le khalife d'Espagne En-Nâçir ʿAbd er-Rah'mân, avec mission de fortifier cette ville et d'en reconstruire les murailles ; cet officier, se conformant à l'ordre du prince, les édifia en tuf [1].

En 347 (24 mars 958), Djawher, général d'Aboû Temîm el-Moʿizz, arriva dans le Gharb ; il s'empara d'abord de Fez, puis marcha vers Tetuan ; il arriva alors à la péninsule qui constitue Ceuta (مضيق سبتة), et ses efforts devant cette place étant restés infructueux, il se dirigea sur Sidjilmâssa. Moh'ammed ben el-Emîn [2] el-Fath', prince de cette ville, prit la fuite devant lui et se fortifia dans un fort [3], à douze milles de Sidjilmâssa, où il em-

---

(1) Dans le t. II du *Bayân* (p. 234 et s.), il est plus longuement parlé des rapports de l'Espagne avec l'Afrique à cette époque ; voir aussi Fournel (II, 315).

(2) Ou « el-Emîr », d'après Bekri (*suprà*, p. 298); cf. Ibn Haukal, p. 57.

(3) Que Bekri (p. 335) appelle Tâsedjâlt, nom que portait aussi la K'alʿat H'awwâra, ou Calaa de l'Hillil actuel.

mena sa famille et ses biens, ainsi qu'une partie de ses adhérents. Nous avons dit déjà quelque chose de ce prince, qui portait le surnom d'Ech-Châkir billâh. Sidjilmâssa était occupée par Djawher. Or, Moh'ammed ben el-Fath' sortit du fort avec un très petit nombre des siens pour se renseigner incognito; reconnu par une troupe de Medghara, il fut pris par trahison et emmené par ces gens à Djawher, qui le fit exécuter en redjeb (septembre-octobre 958). Ce général, après un séjour d'environ un an dans le Gharb, regagna l'Ifrîk'iyya (1).

En la même année arriva à Cordoue, fuyant devant Djawher, El-H'asan ben K'annoûn l'Idrîside. Les Benoû Moh'ammed ben el-K'âsim, qui étaient de la famille d'Idrîs ben Idrîs, s'étaient d'abord entendus pour démanteler Tetuan ; mais après avoir exécuté ce projet, ils en eurent du regret et recommencèrent à la reconstruire. Les habitants de Ceuta, à qui cette reconstruction faisait tort, leur cherchèrent querelle, et alors ʿAbd er-Rah'mân en-Nâçir envoya des troupes commandées par Ahmed ben Yaʿla pour mettre les Benoû Moh'ammed à la raison, en même temps qu'il écrivait à H'omeyd ben Yeçâl, prince de Tikîsâs et de la région, de prêter main-forte à son général. [P. 231] En présence de ces deux armées réunies, les Benoû Moh'ammed durent céder, et ils envoyèrent à Cordoue leurs enfants comme otages.

---

(1) Il est peu vraisemblable que Djawher ait attaqué Ceuta et les villes de la côte avant Sidjilmâssa. D'ailleurs, c'est en 347 que notre auteur a plus haut fait arriver Djawher dans le Gharb (voir Fournel, II, 320 et 322). C'est à 347 aussi que Bekri (p. 336) fixe la date de la prise de Sidjilmâssa, de même qu'Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 264). Voir encore Ibn el-Athir, p. 360.

En 348 (13 mars 959), ʿAbd er-Rah'mân en-Nâçir reçut du gouverneur commandant à Ceuta une lettre l'informant du succès remporté sur Djawher, le général chiʿite.

En 349 (2 mars 960), El-Moʿizz fit intimer par le kâdi les ordres suivants aux imâms et aux crieurs des mosquées : dans l'appel à la prière, on devait ne dire que *accourez à l'œuvre excellente*; prononcer en tête de chaque sourate du Koran *au nom du Dieu clément et miséricordieux* en faisant deux salutations ; répéter à cinq reprises dans les funérailles *Dieu est grand* ; ne pas retarder la prière de l'après-midi, ni dire au point du jour la dernière prière de la nuit ; enfin les femmes ne devaient pas crier lors des funérailles, ni les aveugles réciter, sauf lors de l'inhumation, le Koran sur les tombes.

En 350 (19 février 961), mourut à Cordoue, où il était en qualité d'ôtage, H'oseyn ben Ah'med ben Ibrâhîm ben Moh'ammed ben Idrîs H'asani. Les deux fils qu'il laissa, Moh'ammed et H'oseyn, continuèrent de résider à Cordoue jusqu'au khalifat d'El-H'akam, qui les renvoya vivre auprès de leurs frères dans le Gharb, où ils arrivèrent en redjeb 354 (juillet 965).

En 351 (8 février 962), les chrétiens conquirent et gardèrent les deux villes d'El-Meçîça et de T'arsoûs.

En 352 (29 janvier 963), au mois de chawwâl (octobre-novembre 963), arriva auprès d'El-H'akam el-Mostançir billâh un ambassadeur du nom d'Aboû Çâlih' Zemmoûr Berghawâti, envoyé par Aboû Mançoûr ʿIsa ben Aboû'l-Ançâr (1), émir des Berghawâta. ʿIsa ben Dâwoûd Mes-

(1) Appelé par Ibn el-Athîr (trad., p. 379) « ʿAbs ben Oumm el-Ançâr ». Comparez ci-dessus, p. 57, et les auteurs cités, ainsi que le *Kartâs*, p. 82. L'arrivée de cet ambassadeur est aussi rappelée dans le *Bayân*, II, 250.

t'âsi [1], qui lui servait d'interprète arabe, donna à El-H'akam les renseignements que lui demanda ce prince sur l'origine et les croyances des Berghawâta. D'après les renseignements fournis par Zemmoûr, le père de leurs princes est T'arîf, descendant de Chimʿoûn (Siméon), fils de Jacob, fils d'Isaac. T'arîf figurait parmi les partisans de Meysera, prince du Maghreb dont il a été parlé, et à la suite de la mort de celui-ci et de la dispersion de ses compagnons, il s'installa dans la région de Tâmesnâ. [P. 232] Les Berbères le prirent pour leur chef et il les gouverna ; il professait la religion musulmane, et la presqu'île de T'arîf tire son nom de lui. Il resta à leur tête jusqu'à sa mort et laissa quatre fils, dont l'un, Çâlih' ben T'arîf, né en 110 (15 avril 728), lui succéda. Celui-ci se donna comme prophète, prit le nom de *Çâlih' el-mou'minîn* [2], et transmit à son fils Elyâs la croyance nouvelle qu'il avait instituée, en lui recommandant de ne la dévoiler que quand, devenu assez puissant, il pourrait faire de la propagande et mettre à mort ceux qui lui feraient de l'opposition ; il lui recommanda aussi de rechercher l'amitié du prince régnant en Espagne, et il partit pour l'Orient, prétendant qu'il reviendrait sous le règne de son septième successeur, qu'il était le grand Mahdi qui doit apparaître à la fin des temps pour combattre l'Antéchrist, qu'il remplirait la terre d'autant de justice qu'elle avait été remplie d'iniquité, faisant enfin sur ce sujet un long discours qu'il attribuait au prophète Moûsa (Moïse), au devin Satih' [3] et à d'autres.

---

(1) *Settâsi* chez Bekri.

(2) A qui le Koran fait allusion (S. LXVI, v. 4).

(3) Célèbre devin qui vivait encore lors de la naissance du Prophète (Desvergers, *Vie de Mohammed*, p. 202).

Son successeur fut Elyâs ben Çâlih' ben T'arîf, qui professa [extérieurement] l'islamisme et respecta les lois de la pureté ; il régna cinquante ans et mourut en laissant plusieurs enfants. Il fut remplacé par son fils, Yoûnos ben Elyâs, qui avait voyagé en Orient et qui, le premier de sa famille, avait été en pèlerinage. Il enseigna publiquement la religion de son aïeul, invita les populations à l'embrasser et massacra ceux qui ne répondirent pas à son appel, si bien qu'il laissa désertes huit cents des localités habitées par les Berbères et tua, dit-on, environ 7,700 hommes. Il mourut après quarante ans de règne, et l'autorité ne passa pas aux mains de ses fils. En effet, ce fut Aboû ʿOfeyr Moh'ammed ben Moʿâdh [1] ben El-Yasaʿ ben Çâlih' ben T'arîf qui s'empara du pouvoir. Il pratiqua la religion de ses ancêtres et acquit une très grande puissance. Il livra aux Berbères diverses batailles restées célèbres, notamment celle de Tâmaʿzâ [2], où le massacre se poursuivit pendant trois jours, et celle de Beht, dont on ne put venir à bout de compter les morts. Aboû ʿOfeyr, qui avait quarante-quatre femmes, laissa un nombre d'enfants proportionné et mourut après [P. 233] vingt-sept [3] ans de règne.

Il eut pour successeur, à la fin du troisième siècle, son fils Aboû'l-Ançâr ʿAbd Allâh ben Aboû ʿOfeyr, qui était un homme généreux, aimable, scrupuleux observateur de sa parole et des traités, protecteur de ses voisins et rendant largement les cadeaux qu'on lui faisait. Il avait le nez camus et portait une longue barbe;

---

(1) Dans Bekri (p. 305), « Aboù Ghofeyr Yah'med ben Moʿàd ».

(2) Chez le même, Timghasen.

(3) Bekri dit « vingt-neuf ».

le teint de son visage était très coloré, et il avait le corps très blanc ; comme costume, il portait les pantalons larges et le manteau *(milh'afa)*, mais non la tunique *(k'amîç)* ; le turban ne lui servait de coiffure que pour le combat, car nul de son peuple ne le porte, et on ne le voit chez eux que sur la tête des étrangers. Chaque année, il faisait des levées comme s'il préparait quelque expédition contre les tribus voisines, qui s'empressaient de lui faire des présents, de sorte qu'alors il ne bougeait pas. Son règne fut tranquille et dura environ quarante-deux ans.

Il eut pour successeur son fils Aboû Mançoûr ʿIsa ben Aboû'l-Ançâr, qui députa en 352 (29 janvier 963) le dit Zemmoûr au prince Omeyyade El-Mostançir billâh, et dont voici la généalogie : ʿIsa ben Aboû'l-Ançâr ʿAbd Allâh ben Aboû ʿOfeyr Moh'ammed ben Moʿâdh ben El-Yasaʿ ben Çâlih' ben T'arîf. Monté sur le trône à vingt-deux ans, il marcha sur les traces de son père, pratiqua la même religion et acquit une grande puissance. Son père, en mourant, lui avait recommandé de cultiver l'amitié du prince régnant en Espagne, « car, lui dit-il, tu es le septième prince de notre maison et j'espère que tu verras revenir ton aïeul Çâlih', ainsi qu'il l'a promis. » Ici s'arrêtent les renseignements que j'ai résumés d'après le récit de Zemmoûr.

D'après Aboû'l-ʿAbbâs [Fad'l ben Mofad'd'el] Madh-h'idji, Yoûnos, l'instaurateur de la religion des Berghawâta, tirait son origine de Chidhoûna (Sidonia, en Espagne), dans la région du Wâdi Berbât'[1], et s'était

(1) On retrouve le nom de cette rivière dans Edrisi (p. 214), ainsi que dans le *Bayân* (II, 39, l. 5) ; cf. Bekri, p. 308, note ; *Istibçâr*, p. 157.

rendu en Orient en 201 (29 juillet 816) avec ᶜAbbâs ben Nâçih', Zeyd ben Sinân Zenâti, adhérent (*çâhib*) des Wâçiliya, Barghoûth ben Saᶜîd Tirâri, l'aïeul des Benoû ᶜAbd er-Rezzâk, lesquels sont connus sous le nom de Benoû Wekîl et qui sont çofrites, Mennâd, prince de la K'alᶜa Mennâdiyya, autrement nommée K'alᶜat H'ammâd, ainsi qu'un autre dont le nom m'échappe. Quatre de ces hommes se distinguèrent par leurs connaissances dans les sciences religieuses. Yoûnos, continue-t-il, qui était le chef des Berghawâta, prétendit avoir reçu le don de prophétie ; il absorbait une boisson(1) pour se fortifier la mémoire et retenait en effet tout ce qu'il entendait ; il étudia [P. 234] l'astrologie et la divination et s'appliqua à la controverse ; après quoi il alla s'installer chez les Berbères. Se rendant compte de leur ignorance, il leur prédisait des choses dont l'astrologie lui révélait la réalisation et qui arrivaient comme il l'avait dit ou à peu près. Il acquit ainsi une grande influence, et alors, bien convaincu de leur inintelligence et de leur ignorance, il leur exposa son système de religion et s'attribua le caractère de prophète. Il donna à ses adhérents le nom de Berbât'i, que leur prononciation transforma en Berghawâti. Yoûnos avait d'ailleurs fait périr un grand nombre de Berbères, si bien que les autres en vinrent à lui obéir et à embrasser sa religion.

Voici des vers extraits d'une longue *kaçîda* de Saᶜîd ben Hichâm Maçmoûdi sur la bataille de Beht :

[Wâfir] Femme ! ne pars pas encore ; reste et dis-nous, raconte-nous des détails certains. Les Berbères, égarés et perdus, sont frustrés dans leurs espoirs ; puissent-ils ne plus

(1) Dans Bekri, « la boisson qui sert à fortifier, etc. ».

s'abreuver d'une eau limpide! « Le Prophète, disent-ils, c'est Aboû Ghofeyr »; puisse Dieu couvrir d'opprobre la mère de ces menteurs! N'as-tu pas vu et entendu la journée de Beht et les gémissements poussés sur les traces de leurs coursiers par des femmes éplorées, les unes hurlant à cause des enfants qu'elles avaient perdus, les autres ne pouvant retenir le fruit de leurs entrailles? Là [au jugement dernier] se trouveront Yoûnos et les fils de ses fils, tout près de leur perte et toujours orgueilleux (1). Ce n'est pas maintenant [leur dira-t-on] qu'il faut vous convertir, c'était au temps où vous étiez les adhérents de Meysera!

Par le mot *motamayyisir*, il entend les Meyâsara ou adhérents de Meysera. Les doctrines erronées dont il est question consistent en ce que ces gens reconnaissent le caractère de prophète à Çâlih' ben T'arîf et affirment que les paroles qu'il rédigea pour eux sont une révélation divine au sujet de laquelle ils n'ont pas le moindre doute. Il leur imposa de jeûner pendant le mois de redjeb et de manger en ramad'ân, de faire cinq prières chaque jour et autant chaque nuit, de faire le sacrifice le onze de moh'arrem, de faire les ablutions purificatrices en se lavant le nombril et les flancs, en se nettoyant les parties génitales, en se rinçant la bouche, en se lavant la face, en s'humectant et se frottant la nuque, en se lavant les avant-bras et les épaules, en s'humectant à trois reprises la tête [P. 235] et les oreilles, puis en se lavant les pieds à partir des genoux. Une partie de leur prière

(1) Ce vers présente dans notre texte une variante que j'ai tenté de rendre; mais la leçon qu'on trouve dans Bekri (texte, p. 138, trad., p. 308) et dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 128) est préférable. Ces deux derniers textes donnent d'ailleurs dix vers de cette pièce, au lieu de sept.

se faisait sans prosternation, une autre à la mode musulmane ; ils faisaient trois prosternations à la suite l'une de l'autre, levaient la figure et les mains à un demi-empan du sol, récitaient la moitié de leur Koran pendant qu'ils étaient debout et l'autre moitié étant inclinés, faisaient la salutation en leur langue par ces mots : « Dieu est au-dessus de nous ; rien de ce qui est sur la terre et dans les cieux ne lui est inconnu » ; puis ils répétaient vingt-cinq fois les mots *Mok'or bâkoch* (1) qui veulent dire *le (grand par excellence) est Dieu* et disent *A isem en* (2) *bâkoch*, c'est-à-dire *au nom de Dieu*, et d'autres formules. Un homme peut épouser toutes les femmes qu'il peut [nourrir], les répudie et les reprend à sa guise. Le voleur dont la faute est prouvée par son aveu et par des témoignages est puni de mort ; le fornicateur est puni de mort ; le menteur, qu'ils appellent le trompeur, est banni. Le prix du sang est de cent têtes de gros bétail. La tête de (3) tous les animaux est illicite ; le poisson ne devient licite que s'il est égorgé ; le coq et les œufs passent pour illicites, et l'usage de la poule, à moins de nécessité, pour blâmable. Il n'y a ni appel à la prière ni réappel (*ik'âma*), le coq seul leur indiquant par ses chants les heures de la prière, ce qui est cause de la défense de manger la chair de cet animal. Ils se font bénir en recevant (dans leurs mains) la salive de leur (prophète). Des plus savants dans la science des astres, ils étaient aussi, tant hommes que femmes, des plus

---

(1) Le mot *mokor* est vocalisé dans le ms, qui lit *Bakoch*, tandis que les mss de Bekri présentent tous la leçon *Yakoch*.

(2) Dans Bekri, *a bisem en Yacoch*.

(3) J'ai introduit ces trois mots, qui manquent dans notre texte, d'après Bekri.

beaux. Le Koran que Çâlih' composa à leur usage comptait quatre-vingts sourates, dont la plupart portaient un nom de prophète : ainsi la première était celle d'Ayyoûb (Job), et il y avait celle de Yoûnos (Jonas) et d'autres encore portant des noms de prophètes ; il y avait aussi celles de Pharaon, du Coq, des Sauterelles, du Chameau, de Hàroût et Mâroût, du Jugement dernier, des Phénomènes terrestres ; cette dernière renferme une science [P. 236] très considérée à leurs yeux (1). En 352 (29 janvier 963), beaucoup de tribus continuaient encore de suivre cette doctrine.

Revenons-en maintenant à la suite de notre chronique. El-H'akam (Mostançir ben ʿAbd er-Rah'mân), qui devint en 350 (19 février 961) khalife d'Espagne, était obéi de tout le Maghreb, et ce fut lui qui fit achever en 351 (8 février 962) la construction des murs de Ceuta. En 353 (18 janvier 964), un rescrit adressé par ce prince aux habitants de Ceuta les dispensa de toutes les redevances gouvernementales et de toutes les charges régaliennes. Ibn H'ammâda dit avoir vu entre les mains du kâdi ʿIyâd' ce rescrit daté de çafar 353 (février-mars 964), où il était dit : « Et ce qui, dans la répartition générale (2), lui incombait en fait de charges alimentaires régaliennes est reporté sur l'Aljarafe de Séville (3). »

(1) On lit dans Bekri العلم العظيم « chapitre qui, selon eux, renferme la science la plus sublime » (texte, p. 140, l. 12 ; trad., p. 313). Le *Kartâs* donne la même leçon (p. 84, l. 3) ; cf. *Istibçâr*, trad., p. 161.

(2) *Tak'sît'* : sur ce mot, cf. pp. 244 et 256.

(3) Ech-Charaf, l'Aljarafe des Espagnols, est une région de 40 milles de long sur 12 de large, qui s'étend entre Séville, Niébla et l'Océan (Edrisi, p. 208 et 215).

En 354 (6 janvier 965), mourut un personnage trop célèbre pour qu'il soit besoin d'en parler, Aboû'l-T'ayyib Motenebbi, qui, né à Koûfa en 303, était par suite âgé de cinquante et un ans (1).

En 357 (6 décembre 967), mourut à Miçr Kâfoûr l'*oustâd* (2).

En 358 (24 novembre 968), à la suite de la mort de Kâfoûr Ikhchîdi, émir d'Egypte, Aboû Temîm el-Moʿizz envoya contre Miçr son général Aboû'l-Hasan Djawher, qui la conquit au mois de chaʿbân (juin-juillet 969).

En redjeb 359 (mai-juin 970), Djawher fit parvenir à El-Moʿizz de nombreux présents conduits par son fils Djaʿfar.

En 360 (3 novembre 970), le Karmate El-H'asan ben Ah'med arriva à Damas et fit exécuter Djaʿfar ben Felâh'. A la suite de la conquête de Damas, les Karmates s'avancèrent vers Ramla (3).

Le 22 chawwâl 361 (4 août 972), El-Moʿizz partit de Mançoûriyya pour l'Orient, laissant Aboû'l-Fotoûh' pour le remplacer en Ifrîk'iyya.

[P. 237] **Débuts de la dynastie Çanhâdjienne en Ifrîk'iyya ; gouvernement d'Aboû'l-Fotoûh' Yoûsof ben Zîrî ben Mennâd Çanhâdji (4).**

Lors de son départ pour l'Orient, El-Moʿizz se fit remplacer par lui en Ifrîk'iyya et fit écrire par les secrétaires

(1) Il s'agit du poète moderne le plus goûté par les Arabes, voir Ibn Khallikân, I, 102, etc.

(2) D'autres le font mourir en 356, voir Fournel, II, 342.

(3) Sur ces événements on trouve des détails dans Ibn el-Athîr (texte, VIII, 451) ; voir aussi Wüstenfeld, p. 112, et les auteurs cités par Fournel, II, 351.

(4) Plus connu sous le nom de Bologgîn (voir *Berbères*, II, 9 ; Ibn

aux gouverneurs et employés des finances qu'ils eussent à obéir entièrement à Aboû'l-Fotoûh', tandis que lui-même, se transportant à Miçr, en fit sa capitale, de sorte que ce chef devint l'émir de l'Ifrîk'iyya et du Maghreb tout entier. Quand, raconte El-K'od'â'î, Aboû Temîm fut arrivé à Alexandrie, le kâdi de Miçr, ses témoins instrumentaires et les principaux de la ville se portèrent à sa rencontre pour le saluer et lui présenter leurs vœux et leurs prières, et le 7 ramad'ân[1] ce prince s'installa dans le palais dit d'El-Mo'izz.

En djomâda I 363 (27 janvier-16 février 974), le Karmate arriva à Et-T'awâh'în [près de Ramla, en Palestine]; il fut mis en fuite au mois de cha'bân (avril-mai).

En 365, le vendredi 11 rebî' II (17 novembre 975), mourut Aboû Temîm El-Mo'izz lidîn Allâh, après un règne de vingt-trois ans cinq mois et quelques jours, dont il avait passé à Miçr deux ans et sept mois[2].

Son successeur au trône d'Egypte fut Aboû'l-Mançoûr el-'Azîz billâh Nizâr ben Aboû Temîm Ma'add, né à Mehdiyya en moh'arrem 344 (avril-mai 955) et proclamé héritier présomptif à Miçr, le 10 rebî' I 365 (16 novembre 975). On tint cachée la mort de son père et on le proclama aussitôt Prince des croyants. Nous avons en partie raconté ce qui le concerne dans l'histoire de l'Orient, en parlant des princes d'Egypte.

Khallikân, I, 267; Ibn el-Athîr, trad., p. 370). Un récit, qui paraît légendaire, des circonstances dans lesquelles le choix du Fatimide s'arrêta sur Bologgîn est rapporté par Tidjâni (*J. As.* 1852, II, p. 81), et ci-dessous, p. 305 du texte arabe.

(1) Ou 11 juin 973; mais d'autres disent deux jours plus tôt (Fournel, II, 366).

(2) On n'est pas d'accord sur la date de la mort de ce prince, voir les auteurs cités *ibid.*, 366 et 367.

En djomâda II 365 (comm. 4 février 976), Aboû'l-Fotoûh' envoya à El-ʿAzîz billâh des cadeaux qu'il accompagna, et l'émir d'Ifrîk'iyya retourna ensuite à Rak'k'âda. Les habitants de K'ayrawân se portèrent au-devant de lui ; il leur fit très bon accueil et les hébergea somptueusement. [P. 238] Aboû'l-Fotoûh' se résolut après cela à se transporter au Fah'ç Aboû Çâlih' (1), et les kâdis et les cheykhs allèrent lui porter leurs adieux le 27 redjeb (1er avril 976) de la dite année.

En dhoû'l-hiddja (août 976), il ordonna au secrétaire ʿAbd Allâh ben Moh'ammed (2), qu'il avait nommé gouverneur d'Ifrîk'iyya, de préparer à Mehdiyya une flotte bien armée et munie de bons équipages. En conséquence, ʿAbd Allâh se rendit en cette ville et fit faire partout des levées de matelots ; à K'ayrawân même, on mit la main sur ceux qui étaient restés dans cette ville, et l'on en remplit les prisons. Cette dernière mesure effraya tout le monde, à ce point que ni grands ni petits ne sortirent plus de chez eux et que, si quelqu'un venait à mourir, c'étaient les femmes seules qui sortaient le cadavre.

Le 1er moharrem 366 (29 août 976), la flotte appareilla de Mehdiyya, mais les vents étant contraires, elle ne put avancer, épuisa ses provisions et se trouva à court d'eau; alors les matelots se rapprochèrent du continent et s'enfuirent après avoir pillé les approvisionnements et les armes des bâtiments. ʿAbd Allâh les fit chercher partout où ils s'étaient réfugiés, et ceux qui furent pris furent exécutés (3).

---

(1) Localité proche de Zaghwân (ci-dessus p. 118).

(2) Noweyri nous fournit sur ce personnage des détails qu'a reproduits M. de Slane (*Berb.*, II, 13).

(3) S'agit-il là d'un projet d'attaque des pays chrétiens ? Rien ne

En la même année, Ziyâdet Allâh ben el-K'odeym mourut dans la prison où le retenait le secrétaire ʿAbd Allâh ben Moh'ammed, qui, dit-on, le fit périr dans les supplices[1].

Ce fonctionnaire, qui avait à administrer l'Ifrîk'iyya et K'ayrawân, fit convoquer toute la population, se saisit d'environ six cents des plus riches et frappa chacun d'une contribution déterminée, exigeant de l'un dix mille dinars comme de tel autre un seul dinar. Il réunit ainsi des sommes considérables qui furent prélevées dans les divers cantons et au paiement desquels n'échappèrent que les juristes, les gouverneurs, les lettrés et les amis du prince. K'ayrawân à elle seule paya plus de quatre cent mille dinars, argent comptant. On continua ainsi ces exigences jusqu'à l'arrivée d'Egypte d'un ordre enjoignant à Aboû'l-Fotoûh de les arrêter. Alors ʿAbd Allâh, vers la fin de chawwâl (vers le 20 mai 977), relâcha les gens qu'il détenait encore.

[P. 239] Le 24 djomâda II 367 (7 février 978), ʿAbd Allâh, obéissant à l'ordre que lui en donna Aboû'l-Fotoûh, envoya de Mançoûriyya en Egypte, à l'adresse d'El-ʿAzîz billâh, tout l'argent ainsi recueilli contenu dans des sacs étiquetés au nom de celui qui l'avait déboursé. Quand ces sommes y furent parvenues, El-ʿAzîz en fit restituer une part à leurs propriétaires.

En la même année, El-ʿAzîz ajouta aux provinces gouvernées par Aboû'l-Fotoûh, celle de Tripoli et dépen-

---

l'indique. Toujours est-il qu'Amari n'a pas inséré ce passage dans sa *Biblioteca*.

(1) Comparez Ibn el-Athir, *Annales*, p. 373. Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh ben el-Kodeym était chargé de la perception des impôts sur les biens meubles (*Berbères*, II, 550).

dances. Cet émir y nomma Yah'ya ben Khalifa Milyâni, qu'il révoqua au bout de quelques mois.

Khazroûn ben Felfoul ben Khazer Zenâti marcha avec des forces considérables contre Sidjilmâssa, d'où [Aboû Mohammed] El-Moᶜtazz sortit pour lui livrer bataille. Ce dernier fut tué le 25 ramad'ân (6 mai 978) à la suite d'un combat acharné. Khazroûn envoya sa tête en Espagne et soumit Sidjilmâssa, où il fit un riche butin. Cette conquête ajouta encore aux forces des Zenâta et de leurs adhérents (1).

En la même année, Aboû'l-Fotoûh' marcha contre Ceuta, devant laquelle il mit le siège. Pour lui faire plaisir, Ibn Aboû ʿAmir lui envoya la tête de Djaᶜfar fils d'ᶜAli ben H'amdoûn connu sous le nom d'Ibn el-Andalosi, qu'il avait fait exécuter. Le récit de cette exécution sera fait dans l'histoire d'Espagne lorsqu'il sera parlé d'Ibn Aboû ᶜAmir (2).

En 368 (8 août 978), El-ᶜAzîz marcha d'Egypte contre la Syrie et établit son camp à Ramla ; il était à la tête de forces considérables où il y avait mille étendards et cinq cents tambours. L'année précédente, son général Djawher avait attaqué la Syrie, mais il avait été battu par Aftekîn le Turc et avait dû rentrer en Egypte avec des troupes débandées. El-ᶜAzîz se mit donc en personne en campagne, et Aftekîn, qui vint l'attaquer à Ramla, fut battu à la suite de divers combats importants (3) ; ce géné-

---

(1) Comparez Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 265 ; III, 255), où la prise de Sidjilmâssa est fixée à l'année 366.

(2) Le *hâdjib* El-Mançoûr ne fit qu'obéir à sa propre ambition en se débarrassant de Djaʿfar ben ʿAli, d'après le récit même du *Bayan*, II, 298.

(3) On peut, sur ces événements, consulter entre autres Wüstenfeld, *l. l.* p. 136. La mort d'Aftekîn est de 370 ou 372.

ral fut même fait prisonnier et amené la corde au cou à El-ʿAzîz, qui l'emmena en Egypte et le gràcia. Aftekîn mourut quelque temps après.

En la même année, [P. 240] Aboû'l-Fotoûh', parti d'Ifrîkiyya le mercredi 24 chaʿbân 368 (26 mars 979), s'avança dans le Gharb et s'en rendit maître. [Ce fut au cours de cette expédition qu']il rasa la ville de Baçra et ne laissa subsister aucune trace de cette ville, qui existait depuis longtemps et avait été très florissante. Suivi de ses nombreux guerriers, il commença par conquérir Fez, Sidjilmâssa et tout le pays d'El-Habat', expulsant de partout les gouverneurs Omeyyades(1). Poursuivant toujours les Zenâta, il arriva devant Ceuta, où ils s'étaient réfugiés, et dont il espérait aussi faire la conquête; mais il se rendit compte que, tant à cause de sa situation que de ses fortifications, il ne pourrait en venir à bout qu'avec l'aide de navires. Ce fut la seule ville du Maghreb qui lui échappa. Il dirigea alors ses attaques contre Baçra, qui était des plus florissantes grâce à ses nombreux habitants tant espagnols que berbères. Après l'avoir prise, il la fit ruiner et livra au pillage des troupes et des tribus tous les biens et richesses quelconques qui s'y trouvaient, de sorte que rien n'indiqua plus sa prospérité antérieure. Il ne reste plus maintenant aucune trace de cette ville ancienne, dont nous avons parlé déjà(2). Le vainqueur marcha ensuite sur Açîla.

Açîla est une ville moderne(3) dont la fondation eut

(1) Bologgîn conquit successivement Fez et Sidjilmâssa, commença le siège de Ceuta et ruina Baçra, ainsi que l'expose Ibn Khaldoûn (III, 256; II, 11), qui place cette campagne sous l'année 369.

(2) Ci-dessus, p. 129.

(3) Zilis, devenue Açîla, est au contraire une ville ancienne (Bekri,

lieu dans les circonstances suivantes. Les Madjoûs (Normands) descendirent sur le littoral, où il y avait, prétendaient-ils, des biens et des trésors qu'y avaient laissés pour eux les anciens habitants chassés du pays par toutes les tribus réunies. Quand ils débarquèrent, ils tinrent aux Berbères qui se rassemblaient pour les attaquer le langage que voici : « Nous ne venons pas en agresseurs, car nous ne cherchons que des trésors nous appartenant, qui se trouvent dans cet emplacement ; écartez-vous pendant que nous les tirerons de terre, et nous vous en donnerons votre part. » Ces paroles convainquirent les Berbères, qui se retirèrent à quelque distance, et les nouveau-venus, commençant leurs fouilles, retirèrent de la terre une grande quantité de millet corrompu ; mais alors les Berbères, [P. 241] s'imaginant que c'était de l'or, accoururent précipitamment, et les étrangers s'enfuirent vers leurs navires. En ne trouvant que du millet, les Berbères furent saisis de regret et rappelèrent les chercheurs pour qu'ils vinssent exhumer les richesses promises ; mais ceux-ci refusèrent en invoquant la violation de la convention conclue entre eux, et ils se dirigèrent vers l'Espagne, où ils opérèrent une descente à Séville, ainsi qu'il sera dit dans l'histoire d'Espagne[1]. L'emplacement d'Açîla devint alors un *ribât'* (couvent fortifié), où l'on se succédait de partout, et où un grand marché se tenait trois fois par an, en rama-

254, n.), et ci-dessous, p. 339. Le récit concernant les Madjous est sans doute extrait du même géographe, qui fixe la date de ce débarquement à l'année 229.

(1) *Bayân*, II, p. 89. Voir aussi Dozy, *Recherches*, 3ᵉ éd., II, 252; Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 220.

dân, à l'époque des fêtes[1] et le jour d'*achoûrâ* (10 moharrem). Voici ce que j'extrais, en l'abrégeant, du *Kitâb el-mesâlik wa'l-memâlik*, de Moh'ammed ben Yoûsof K'arawi[2]: « Parmi les villes anciennes qu'on rencontre sur le littoral de la mer du Gharb, figure Açîla, située dans une plaine et qui fut habitée dès l'antiquité. Elle fut ensuite envahie par la mer, mais fut plus tard rebâtie dans les circonstances suivantes. Les Madjoûs en visitèrent le port deux fois : d'abord pour y chercher les richesses et les trésors qui s'y trouvaient, disaient-ils, et ce fut alors que les Berbères songèrent à les combattre — ce que j'ai raconté plus haut — ; plus tard, ils y furent jetés par la tempête et nombre de leurs bâtiments se brisèrent à la côte, si bien que ce lieu prit la dénomination de *Bâb el-madjoûs*. Cet emplacement appartenait aux tribus des Lawâta, mais ce furent les Kotâma qui commencèrent les constructions en y édifiant une mosquée, puis les Lawâta à leur tour en édifièrent une autre. Ce lieu commençant ainsi à être connu, des constructions s'y élevèrent peu à peu et les marchands des villes y apportèrent leurs diverses marchandises à des dates fixées pour les marchés où l'on trafiquait de la poudre d'or. »

Le premier prince qui s'y rendit fut El-K'âsim ben Idrîs, qui y établit son autorité et au nom de qui la prière y fut dite jusqu'à la fin de sa vie. Celui qui y régna en-

---

(1) Le mot عواشر du texte a embarrassé Dozy (*Supplément*, etc., *s. v.*); on voit par le passage correspondant de Bekri (p. 112 du texte, 255 de la trad.), qu'il s'agit du 10 de dhoû'l-hiddja.

(2) C'est-à-dire Mohammed el-Warrâk, originaire de K'ayrawân ; il s'agit du géographe si souvent cité par Bekri ; voir ci-dessus, p. 188. Le récit qui suit n'est pas entièrement identique à celui de Bekri.

suite et qui en resta maître jusqu'à sa mort fut le fils du précédent, Ibrâhîm ben el-K'âsim, qui entretint avec ʿOmar ben H'afçoûn, qui s'était révolté à Bubastro, en Espagne, des relations par lettres et par messagers, dans un sens hostile au khalife omeyyade de Cordoue. Il eut pour successeur son fils H'oseyn ben Ibrâhîm ben el-K'âsim, [P. 242] dont le règne fut troublé et l'autorité méconnue. Pendant vingt-cinq ans, il resta (le chef) des tribus Lawâta, tandis que son frère Ah'med, connu sous le nom d'Aboû'l-Odhneyn, gouvernait les Kotâma. Leur frère ʿIsa ben Ibrâhim ben el-K'âsim était alors chef de Baçra et le resta jusqu'à ce qu'il périt sous les coups d'Aboû'l-ʿAych H'annoûn, des Benoû Idrîs. Ah'med Aboû'l-Odhneyn se remaria avec la veuve d'ʿIsa et succéda à son autorité; mais il fut, dit-on, empoisonné par cette femme. Les Kotâma ainsi que Baçra furent alors administrés par Yah'ya ben Ibrâhîm ben el-K'âsim, connu sous le nom d'Ibn Barhoûya [1]; mais la mésintelligence qui survint entre lui et les Kotâma fut cause de l'entrée des Benoû Moh'ammed dans la région où se trouve entre autres le pays des Kotâma et des Hawwâra. Ces peuples alors se réunirent sous les drapeaux [2] de H'asan ben Moh'ammed, connu sous le nom d'El-H'addjâm, et El-K'âsim ben H'oseyn ben Ibrâhîm ben el-K'âsim ben Idrîs, prince d'Açîla, périt.

Les Benoû Moh'ammed, Idrîsides, entrèrent dans cette ville, que H'asan el-H'addjâm s'attribua à l'exclusion de

(1) Bekri (p. 256 et cf. 285) nomme ces princes dans l'ordre de succession que voici : El-K'âsim ben Idrîs, Ibrâhîm ben el-K'âsim, Hoseyn ben Ibrâhîm, El-K'âsim ben Hoseyn, H'asan el-Haddjâm ; après quoi Açîla fut enlevée aux Idrisides par Ibn Aboû'l-ʿAfiya.

(2) Dozy donne à ce verbe le sens de : demander secours.

ses cousins. Il confia le soin de l'administration à l'un de ses familiers, H'addjâdj ben Yoûsof, dont la conduite ne mérite que des éloges et qui était encore en place quand il mourut. Alors un des habitants, Moh'ammed ben ʿAbd el-Wârith, rechercha [et obtint] cette situation, mais il agit tyranniquement. On dit qu'il découvrit un trésor dans la demeure qu'il occupait à Açîla, et le bruit de sa découverte étant parvenu aux oreilles de H'asan el-H'addjâm, celui-ci poussé par la convoitise le destitua et le remplaça par un habitant de la ville, Ibrâhîm ben el-Ghall Miknâsi, de qui il avait reçu de l'argent. Mais à peine Ibrâhîm était-il installé que Moh'ammed ben ʿAbd el-Wârith se rendit auprès de H'asan et lui versa une forte somme qui amena sa réintégration ; ce fut alors au tour d'Ibrâhîm d'aller trouver H'asan et de se faire renommer à prix d'argent. Ce chassé-croisé dura environ deux ans, mais Moh'ammed finit par l'emporter définitivement. On l'appela « le rat du bassin », par allusion au trésor qu'il y avait découvert ; il finit par tout donner à H'asan, [P. 243] dont il voyait la convoitise, grâce à quoi pendant quelque temps tout marcha bien entre eux. Mais ensuite H'asan lui enleva cette place pour la rendre à Ibrâhîm ben el-Ghall, qui la garda jusqu'au moment où, Ibn Aboû'l-ʿAfiya ayant entrepris le siège du château dit H'adjar en-Nesr contre les Benoû Moh'ammed, les habitants d'Açîla se rendirent auprès de lui pour lui demander un gouverneur de son choix, et il nomma Saʿîd ben ech-Cheykh Ichbîli. Ibrâhîm ben el-Ghall s'enfuit alors du côté de Medyen ben Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya, à qui il envoya une députation chargée de présents et dont il embrassa le parti, de sorte qu'il fut nommé (de nouveau) à Açîla. Son administration fut sage et le peuple n'eut

qu'à se louer de sa douceur. Il [1] se retira à Tesoûl après avoir laissé à un de ses compagnons, Aboû K'amh', le soin de poursuivre la guerre contre les Benoû Moh'ammed. Celui-ci les serra de très près et les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité quand ils firent une sortie nocturne qui fit fuir Aboû K'amh' et qui laissa son camp entre leurs mains. Les tribus kotâmiennes se groupèrent alors dans une place-forte située dans cette région, mais les Benoû Moh'ammed les y attaquèrent, et à la suite de divers combats ils y firent irruption et massacrèrent tous ceux qui s'y trouvaient. Cette victoire fut la première que remportèrent les Benoû Moh'ammed ben Idrîs H'asani.

Les habitants d'Açîla, quand ils en eurent connaissance, écrivirent cette nouvelle à Ibn Aboû'l-ʿAfiya en 332 [2], lors de l'expédition de Meysoûr au Maghreb. La réponse de Moûsa fut qu'ils eussent à se fortifier dans leur ville, et il envoya aux diverses tribus des Kotâma, des Lawâta, des Hawwâra et des Çanhâdja l'ordre d'aider à la construction, si bien que, tout ce monde se partageant la besogne, les murailles furent élevées en six mois, et alors les chefs des tribus, aussi bien qu'une

(1) D'après ce qu'on a vu ci-dessus (p. 310 et Bekri, p. 287), il semble qu'il y ait ici une lacune de deux ou trois mots, car cet *il* doit désigner Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya, et la construction de la phrase arabe ne permet pas facilement de le rapporter à Medyen.

(2) Telle est la date qu'a imprimée Dozy en chiffres, alors que, selon l'usage général, le ms doit l'écrire en toutes lettres, observation que j'ai eu déjà l'occasion de faire (*Hist. des Almohades d'ʿAbd el-Wâhid Merrakechi*, trad. p. 273 ; ci-dessus, pp. 42 et 62). Il a dû se tromper et intervertir un chiffre, de façon à transformer 323 en 332, car la première date est la vraie (*supra*, pp. 301 et 302 ; Bekri, 289 ; quelques lignes plus bas, il est dit que les Benoû Moh'ammed entrent à Açîla en 326).

foule très nombreuse, se réfugièrent dans l'intérieur d'Açîla. Ils y furent attaqués par les Benoû Moh'ammed à la tête de leurs troupes, et, à la suite d'un combat très important, ils réclamèrent l'aide d'Ibn Aboû'l-ʿAfiya. Celui-ci se récusa, disant qu'ils devaient s'adresser à leur maître et chef commun, au Prince des croyants. Suivant ce conseil, ils écrivirent à ʿAbd er-Rah'mân en-Nâçir, à qui obéissait la ville de Ceuta, lequel leur envoya des archers des plus habiles. A cette nouvelle, les Benoû Moh'ammed recrutèrent des troupes plus nombreuses et attaquèrent [de nouveau] Açîla, à laquelle ils livrèrent une série de combats pendant quarante jours. Les principaux habitants prirent peur [P. 244] et passèrent en Espagne; les Benoû Moh'ammed firent en 326 (7 novembre 937) leur entrée dans cette ville, dont ils prirent possession; ils pardonnèrent aux habitants qui s'y trouvaient encore, et alors ceux qui avaient fui en Espagne revinrent.

Dans les environs de cette place, vers le sud, il y a des tribus Lawâta, dont les Benoû Ziyâd, branche des Hawwâra, sont séparés par une haute colline de sable. Ibrâhîm ben Moh'ammed Açîli a dit dans un poème :

[Wâfir] Des nuages auxquels l'eau ne fait pas défaut arrosent l'occident du territoire des Benoû Ziyâd. Puisse l'aisance toujours régner chez un peuple qui a une colline de sable pour vis-à-vis du côté de l'Orient !

A l'ouest de cette ville, se trouvent les Hawwâra du littoral (1).

(1) Ces renseignements figurent aussi dans Bekri (p. 256)

Gouverneurs successifs de Baçra.

Baçra, dont la fondation remonte à la même époque que celle d'Açîla, est située à huit milles de la montagne de Çarçar, où les eaux et les fruits abondent et qu'habitent les Maçmoûda. Celui qui le premier en devint le prince et qui le resta une quarantaine d'années fut Ibrâhîm ben el-K'âsim ben Idrîs. Il eut pour successeur son fils ᶜIsa ben Ibrâhîm ; puis son frère Ah'med ben Ibrâhîm, puis Barhoûn ben ᶜIsa ben Ibrâhîm ; vint ensuite Ah'med ben el-K'âsim ben Moh'ammed ben el-K'âsim ben Idrîs, puis Barhoûn ben ᶜIsa pour une seconde fois ; après lui Saᶜîd, page d'El-Moz'affer, institué par Meçâla ben H'aboûs ; H'asan ben Moh'ammed el-H'addjâm ; Moh'ammed ben Yah'ya ben el-K'âsim, fils d'El-Djoût'i ; ᶜIsa ben Ah'med, connu sous le nom d'Aboû'l-ᶜAych ; Ah'med ben el-K'âsim, pour la seconde fois ; ensuite deux gouverneurs représentant Ibn Aboû'l-ᶜAfiya ; puis Aboû'l-ᶜAych ben Ah'med pour la troisième fois, et enfin Ah'med ben Aboû'l-Aych jusqu'en 347 (24 mars 958) (1).

Il y avait une ville de Kort (2) située dans la montagne qui porte encore aujourd'hui le même nom ; elle servait de résidence à Ah'med ben el-K'âsim et fut ruinée par les Benoû Moh'ammed. C'est de cet Ah'med que Bekr ben H'ammâd parle en ces termes :

[P. 245 ; Kâmil] La bienfaisance, la virilité et la générosité se rencontrent à la fois chez Ahmed des Benoû'l-K'âsim. Si les tribus font sonner bien haut leurs origines, tu peux, toi,

(1) Cette liste ne se retrouve pas dans Bekri.

(2) Edrisi orthographie K'ort le nom de cette ville, dont il est parlé par Bekri (p. 252), par Ibn Haukal (texte, p. 55) et par l'*Istibçâr* (p. 139 de la trad. fr.).

te vanter des vertus de Moh'ammed, de Fatime, de Dja'far dont le nom a si vite volé [1] au sommet de la gloire, d''Ali pareil au sabre affilé et tranchant. Tous mes désirs m'attirent vers toi, mais l'aigle lui-même ne peut s'élever qu'à l'aide de ses ailes. Envoie-moi une monture qui me permette de m'élever, et peut-être alors arriverai-je le premier auprès de toi, car tu n'ignores pas que tu ne peux te faire aimer que par des dons de vêtements et d'argent !

Le prince lui fit parvenir une magnifique mule et un cadeau d'importance, et le poète lui adressa de nombreuses louanges.

Il y avait sur le Wâdi Wargha [2] une forteresse importante habitée par les Berbères. Un Arabe sédentaire qui alla demeurer auprès d'eux a parlé de lui-même en ces termes :

[Tawîl] N'est-il pas revenu aux habitants de cette ville que je suis à Wargha un étranger égaré chez des hommes qui font usage d'une langue inconnue ? Si je parle, on me demande ce que je veux dire ! Entre les joues, ils ont des pôles [ils sont camus].

Il y avait proche de Wargha une autre forteresse, Soûk 'Ok'k'âcha, appartenant à l'Idriside Moh'ammed

(1) Texte الطيار ; je crois que ce qualificatif fut aussi l'une des épithètes appliquées à Dja'far Çâdik, dont il est ici question ; cependant il ne figure pas au nombre de celles que rapporte le *Nodjoûm* (I, 298).

(2) Il est parlé de cette rivière dans Bekri (pp. 210, 253 et 260), dans l'*Istibçâr* (trad. pp. 45, 140 et 141), etc. Quant à la forteresse dont il est ensuite question sans que son nom soit cité, il ne peut s'agir du Kaçr Kotâma, qui est situé sur le Loccos. Il faut remarquer que ce dernier château-fort est assimilé au Kaçr Denhadja par l'*Istibçâr* et par la table géog. de l'*H. des Berb.*, tandis que Bekri en fait deux places différentes (p. 250).

ben H'asan. Djenyâra (1), qui appartient aux Benoû H'açîn, est un fort considérable situé dans la montagne dite Djebel Achhab, qui est dans le voisinage de Fez et où l'on trouve de nombreux centres d'habitation. On compte d'Açîla à Fez, par Baçra, cinq journées de marche, et Tanger, qui était gouvernée par El-K'âsim ben Idrîs, est la ville voisine d'Açila du côté de l'est. De Tanger à Fez, par Açila, il y a six journées. Fez est divisée en deux quartiers : celui des Espagnols fondé en 192 (5 novembre 807) et celui des K'ayrawâniens, dont la fondation est postérieure d'un an (2). Un poète a dit :

[Basît'] O glorieux quartier Karawite, puisse ton versant si bien disposé ne jamais manquer d'eau de pluie ! Puisse Dieu toujours envoyer ses bienfaits sur un sol qui ne connaît ni l'idolâtrie ni la fraude !

Après avoir ruiné la ville de Baçra, l'émir d'Ifrîk'iyya Aboû'l-Fotoûh' Yoûsof ben Zîri Çanhâdji [P. 246] s'avança à la tête de ses troupes vers la contrée des Berghawâta, où régnait Çâlih' ben ʿIsa ben Aboû'l-Ançâr, homme éloquent et doué du talent poétique, jouissant sur ses sujets d'une telle autorité qu'ils avaient fait de lui un prophète et qu'il leur avait donné une religion nouvelle, les entraînant ainsi dans l'erreur où il était lui-même. Au cours de cette expédition, il y eut plusieurs rencontres telles qu'on n'avait jamais rien vu de pareil, mais la victoire resta à Aboû'l-Fotoûh, qui avec l'aide de Dieu

(1) Aussi appelé Hannâwa (*suprà*, p. 130 ; Bekri, 252 et 260 ; *Istibçâr*, p. 138 de la trad.).

(2) Sur la division de Fez en deux quartiers, à quoi il est si souvent fait allusion, on peut voir notamment Fournel, I, 462, et l'*Istibçâr*, p. 121 de la trad. ; cf. ci-dessus, p. 304 et s.

tua son adversaire infidèle ; il fut fait un épouvantable massacre des Berghawâta en déroute, tandis que leurs femmes et leurs enfants en quantité innombrable étaient réduits en esclavage [1]. Les prisonniers furent envoyés en Ifrîk'iyya et reçus par le secrétaire ʿAbd Allâh, représentant d'Aboû'l-Fotoûh', accompagné des habitants de K'ayrawân et de Mançoûriyya. Aboû'l-Fotoûh lui-même gouvernait le Gharb, de sorte que les rescrits venus d'Egypte lui étaient adressés par la poste à Fez ou ailleurs, et alors il les renvoyait au gouverneur d'Ifrîk'iyya, si bien qu'il n'en était donné lecture que longtemps après leur date. Ce général séjourna dans le Gharb après en avoir fait la conquête de 368 à 373 (978 à 983) ; Ceuta le regardait avec crainte, mais les Zenâta étaient partout en fuite.

En 369 (28 juillet 979) mourut Ah'med [ben Ibrâhîm] ben Aboû Khâlid, le grand médecin connu sous le nom d'Ibn el-Djezzâr [2].

En la même année, dans la nuit du (mardi au) mercredi 25 rebîʿ I (20 octobre 979), une vive rougeur se montra au ciel, et le peuple se précipita en criant dans les mosquées pour s'y humilier devant Dieu [3]. Le lendemain matin, Kebbâb et Maghnîn, fils de Zîrî ben Mennâd, s'échappèrent du palais où les retenait prisonniers leur frère Aboû'l-Fotoûh' : ils revêtirent des vêtements fémi-

---

(1) Sur cette campagne, voir Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 379 ; *H. des Berb.*, II, 12, et III, 236, etc.

(2) Il est parlé de ce célèbre médecin par Wüstenfeld (*Gesch. d. ar. Aerzte*, p. 60) dont l'article est résumé dans une note de Bekri (p. 102) ; il y est dit qu'Ibn el-Djezzâr mourut vers 395, date qu'a aussi acceptée M. de Gœje, *Carmathes*, p. 105.

(3) Cf. Ibn el-Athîr sous l'année 367 (*Annales*, p. 389).

nins et sortirent au milieu d'une troupe de femmes qui étaient venues leur rendre visite. Montant alors sur des chevaux et saisissant des armes que leurs esclaves avaient amenés, ils se dirigèrent vers l'Orient et arrivèrent à Miçr, où El-ʿAzîz billâh leur donna l'hospitalité. Ce prince leur distribua en outre des vêtements d'honneur et des cadeaux, et ils restèrent dans ce pays jusqu'à la fin de l'année.

En 370 (16 juillet 980), El-ʿAzîz les renvoya l'un et l'autre à leur frère Aboû'l-Fotoûh' Yoûsof, en enjoignant à celui-ci de leur pardonner et de ne rien entreprendre [P. 247] contre eux, et son ordre fut obéi.

En la même année, la situation de Yaʿk'oûb ben Yoûsof ben Killis grandit beaucoup auprès d'El-ʿAzîz, qui abaissa et réduisit les Kotâma, en même temps qu'il confia des commandements aux Turcs et aux Ikhchîdites. Il révoqua Djawher et d'autres vizirs.

En 371, le samedi 8 rebîʿ I (10 septembre 981), les prisonniers Berghawâta firent leur entrée à Mançoûriyya ; jamais les habitants d'Ifrîk'iyya n'en avaient vu un nombre aussi considérable. On les promena dans les rues de Mançoûriyya et de K'ayrawân.

En la même année, Bâdîs ben Zîrî apporta d'Egypte un message commandant à Aboû'l-Fotoûh' de choisir [et d'envoyer à Miçr] mille des plus vaillants cavaliers choisis parmi ses frères (de race, tels que) chez les Çanhâdja, H'aboûs, Mâksen et Zâwî, chez les H'ammâma, les Benoû Zîrî, les Benoû H'ammâma ben Mennâd, Zâwî ben Mennâd, et autres héros de la même valeur. Du Gharb, où il se trouvait, Aboû'l-Fotoûh' répondit

(1) Cf. Ibn el-Athir (*Annales*, p. 389).

que les Omeyyades d'Espagne s'étaient rendus maîtres du pays du Gharb et que la prière s'y faisait dans les mosquées à leur nom ; qu'il y était en expédition avec les héros désignés par le Prince des Croyants et que, si celui-ci persistait à se les faire envoyer, lui-même quitterait le Gharb pour les lui conduire. A la suite de cette réponse le khalife n'insista pas.

Il y eut à Mehdiyya des tremblements de terre qui durèrent pendant tout le mois de djomâda I et pendant les dix jours qui suivirent (1er novembre-10 décembre 981). Les secousses se répétèrent plusieurs fois par jour et firent fuir la plupart des habitants, qui abandonnèrent leurs demeures et ce qu'elles renfermaient.

En 372 (25 juin 982), Aboû'l-K'âsim ʿAli ben H'asan H'asani, émir de Sicile depuis onze ans, fut tué dans une rencontre avec les Francs. Son fils Djâbir prit le gouvernement et le garda un an (1).

En 373 (14 juin 983), le secrétaire ʿAbd Allâh ben Moh'ammed, gouverneur d'Ifrîk'iyya, fit son achat d'esclaves nègres : il imposa à chaque chef de canton de fournir trente esclaves par exemple, ou un nombre moindre, et il en fut de même pour chacun des employés du *kharâdj* et des principaux de ses hommes. Il en réunit ainsi des milliers, qu'il établit à Mançoûriyya.

Il installa la maison de fer qu'il remplit de richesses, puis une maison de bois qu'il remplit également d'objets de prix. Il laissa Djaʿfar ben H'abîb à Mançoûriyya et se rendit à Mehdiyya, ainsi qu'il le faisait tous les ans.

---

(1) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca*, II, 30, où on lit *Hoseyni* au lieu de H'asani. Ibn el-Athîr (p. 389 et s.) parle plus longuement de ces faits.

[P. 248] **Mort d'Aboû'l-Fotoûh' Yoûsof ben Zîrî ben Mennâd.**

En cette année, alors qu'il venait de terminer son massacre des Berghawâta, mourut Aboû'l-Fotoûh', qui s'éloignait de Sidjilmâssa et se trouvait au lieu dit Wârkenfoû (1), le dimanche 21 dhoû'l-hiddja (24 mai 984). Ibn Khazroûn Zenâti avait tenté un coup de main contre Sidjilmâssa, que gouvernait un officier d'Aboû'l-Fotoûh', y était entré et l'avait pillée. Cette nouvelle fut cause qu'Aboû'l-Fotoûh' se remit en marche vers cette ville; mais en route il fut pris de colique et mourut au lieu susdit (2). Il adressa ses dernières recommandations à l'un de ses intimes, Aboû Zaᶜbel ben Hichâm, qui informa El-Mançoûr de la mort de son père.

Gouvernement d'Aboû'l-Fath' el-Mançoûr ben Aboû'l-Fotoûh'.

Il commença à exercer le pouvoir au commencement de l'année 374 (3 juin 984), dans la ville d'Achîr (3), et mourut le jeudi 5 rebîᶜ I 386 (27 mars 996), c'est-à-dire au bout de douze ans; il fut enterré à Mançoûriyya (4). C'était un homme généreux et bienfaisant, décidé et entreprenant. « J'ai, dit Er-Rak'îk, raconté sa vie, ses

---

(1) Ce nom est différemment orthographié; voir là-dessus et sur la mort de Bologgîn Ibn el-Athîr, p. 394; *Berbères*, II, 12, et III, 256.

(2) Ibn Khaldoûn place la mort de Bologgîn tantôt en 372 tantôt en 373 (*Berbères*, II, 12; III, 259); Ibn el-Athîr en fixe la date au 22 dhoû'l-hiddja 373 (p. 394).

(3) Cette ville est décrite ailleurs (*Berbères*, II, 6 et 489; cf. *Istibçâr*, trad. p. 105).

(4) Plus loin notre auteur place la mort d'El-Mançoûr au jeudi 3 rebîᶜ I 386, et le fait inhumer dans le nouveau palais du défunt en dehors de Mançoûriyya.

combats et ses actes de générosité dans un ouvrage spécialement consacré aux biographies de son aïeul, de son père et de lui ». Son surnom était ʿOddat el-ʿAzîz billâh fils de Yoûsof el-ʿAzîz billâh.

En 374 (3 juin 984), El-Mançoûr, dès qu'il connut la mort de son père, fit partir d'Achîr en toute diligence son frère Itewwoufet (1) avec ordre de marcher sur K'ayrawân et Mançoûriyya pour s'emparer d'ʿAbd Allâh ben Moh'ammed. Ce personnage était alors à Mehdiyya et avait comme lieutenants, à Mançoûriyya, Djaʿfar ben H'abib, et à K'ayrawân Barhoûn. Itewwoufet les surprit le mardi 15 moh'arrem (18 juin), au point du jour. Trouvant les dépôts fermés et le trésor muni d'une serrure, [P. 249] il prit les clefs, ouvrit celui-ci ainsi que l'arsenal, et il procéda à un partage entre ses compagnons; de plus, il donna des montures à ceux des Çanhâdja de Mançoûriyya qui n'en avaient pas. Après quoi il sortit, et comme il rencontra dans une rue ʿAbd Allâh il se précipita sur lui, le jeta à bas de son cheval, le dépouilla de ce qu'il avait et l'emprisonna pendant plusieurs jours. Mais ensuite un ordre d'El-Mançoûr enjoignit à Itewwoufet de le relâcher et de ne pas s'emparer de cette région. ʿAbd Allâh ayant ainsi ressaisi son autorité, rassembla les kâdis, les principaux cheykhs, etc., de K'ayrawân et se rendit auprès d'El-Mançoûr pour le féliciter et en même temps lui présenter leurs condoléances. Ce fut à Achîr qu'ils le saluèrent, et El-Mançoûr répondit que, malgré le plaisir qu'il avait à les voir, il regrettait la peine qu'ils avaient prise de se

(1) Le ms porte en plusieurs endroits le signe du redoublement sur le *wâw*.

déplacer; puis il témoigna sa reconnaissance à ʿAbd Allâh, blâma la conduite d'Itewwoufet à son égard et fit verser par ʿAbd Allâh dix mille dinars à ses visiteurs pour les défrayer; ceux-ci firent des vœux pour lui et se retirèrent. Il les rappela ensuite et leur dit ceci : « C'est par l'épée que mon père et mon grand-père ont pris et dompté les hommes; mais moi je ne les prendrai que par les bons procédés. Je ne suis pas de ceux qu'on nomme d'un trait de plume pour les révoquer de même, car j'ai hérité ce royaume de mes pères et de mes aïeux, comme ils l'avaient hérité de leurs pères; mais leurs aïeux étaient des ânes », et il continua longuement sur ce sujet (1). Il les fit enfin repartir avec ʿAbd Allâh après une absence qui, aller et retour compris, fut de trente-cinq jours.

En redjeb (novembre-décembre 984), El-Mançoûr s'étant rendu à Rak'k'âda, le secrétaire ʿAbd Allâh se porta au-devant de lui avec de nombreux habitants de K'ayrawân. Le prince les reçut avec de bonnes paroles et leur fit toute sorte de belles promesses; il reçut des divers administrateurs des cadeaux et de l'argent, et notamment d'ʿAbd Allâh des présents splendides. Il commença alors à préparer l'envoi des cadeaux qu'il destinait à être portés à Miçr par Zerwâl ben Naçr; on dit que la valeur en argent des marchandises, des montures et des chevaux de race qui les constituaient, était d'un million de dinars. Pendant son séjour à Rak'k'âda, il se fit faire une selle enrichie de pierres précieuses et de rubis dont il fit usage pour sortir, porteur du plus

(1) Sur l'avènement d'El-Mançoûr, voir Ibn el-Athîr, p. 394; Wüstenfeld, p. 147.

brillant costume, lors de la Fête ; une foule considérable de K'ayrawâniens se porta au devant de lui. [P. 250] Il fit la prière dans le Moçalla et le prône fut dit par le kâdi Ibn el-Koûfi, après quoi le prince rentra dans son palais. Dans la nuit du samedi au dimanche 13 rebiᶜ I, il lui était né un fils qu'il nomma Bâdîs ben el-Mançoûr.

En la même année, ce prince envoya des troupes commandées par son frère Itewwoufet à Fez et à Sidjilmâssa pour obtenir de ces deux villes, ainsi que des contrées du Gharb, leur retour à l'obéissance aux Çanhâdja, à laquelle elles s'étaient soustraites au moment de la mort d'Aboû'l-Fotoûh'. Sitôt que Zîri ben ᶜAt'iya Zenâti, surnommé El-K'art'âs, qui était alors prince de Fez (1), apprit la prochaine arrivée d'Itewwoufet, il se précipita à sa rencontre et lui livra une bataille sérieuse où Itewwoufet fut mis en déroute. Les Zenâta restés vainqueurs poursuivirent les Çanhâdja, en tuèrent un grand nombre et en firent d'autres prisonniers, tandis que le reste s'enfuit à Tâhert. Deux officiers du vainqueur qui avaient tourné le dos furent l'un, nommé Ibn Chaᶜbân, crucifié à la porte de Fez, l'autre, Ibn ᶜAmil, horriblement supplicié, et Zîri ben ᶜAtiya resta maître de Fez et de la région avoisinante. Quand El-Mançoûr apprit la défaite de son frère, il sortit de Mançoûriyya le mercredi 13 dhoû'l-hiddja (6 mai 985), pour se rendre dans le Gharb ; il était accompagné d'ᶜAbd Allâh le secrétaire, qui avait laissé à K'ayrawân, pour l'y remplacer, son fils Yoûsof. Mais ensuite ᶜAbd Allâh reprit l'entière administration de l'Ifrîk'iyya (2), et El-Mançoûr envoya

(1) Sur le caractère de Zîri, voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 222.

(2) Le texte porte رجع بعمالة افريقية كلها ; je crois bien que

à Itewwoufet une autre armée qui le rejoignit à Tâhert, sans que, après cela, El-Mançoûr entreprît rien contre les Zenâta.

En 375 (23 mai 985), il fit installer des portes de fer à la mosquée principale de K'ayrawân et bâtir son grand palais. En cette année eut lieu, au Kaire, la naissance d'Aboû ʿAli Mançoûr ou, comme disent d'autres, d'El-Mançoûr ben Nizâr el-ʿAzîz billâh, le jeudi 23 rebîʿ I (13 août 985).

En 376 (12 mai 986), le missionnaire Aboû'l-Fehm Khorâsâni fit son apparition et rallia autour de lui de nombreux Kotâma. Yoûsof, fils d'ʿAbd Allâh le secrétaire, [P. 351] lui avait d'ailleurs donné de l'argent et des cavaliers, et ce fut avec ces secours qu'il pénétra dans le pays des Kotâma, qui répondirent à son appel. Ses affaires prospérèrent, il eut une armée composée de cavaliers et de fantassins et munie d'étendards; il fit battre monnaie et acquit du pouvoir et de la renommée[1].

En la même année, Yoûsof ben ʿAbd Allâh travailla avec zèle à l'édification du palais de Mançoûriyya destiné à Aboû'l-Fath' el-Mançoûr ; il avait dépensé cent mille dinars que la construction n'en était pas achevée.

En 377 (2 mai 987), El-Mançoûr vint à Mançoûriyya et descendit dans le palais élevé à son intention ; il était accompagné d'ʿAbd Allâh le secrétaire, de troupes de son armée et des principaux de ses cousins et de ses conseillers.

---

tel est le sens qu'il faut donner à ces mots, bien que cette construction du verbe soit rare.

(1) Aboû'l-Fehm Hasan ben Naçraweyh était un *dâʿi* porteur des instructions du Fatimide El-ʿAziz ; ce prince redoutait, avec raison, les velléités d'indépendance du fils de Bologgîn (*Berbères*, II, 14 n. ; Ibn el-Athîr, p. 396 ; Wüstenfeld, p. 148).

En la même année eut lieu l'exécution d'ʿAbd Allâh le secrétaire et de son fils Yoûsof. ʿAbd Allâh ben Moh'ammed avait acquis auprès d'El-Mançoûr ben Aboû'l-Fotoûh' une situation plus grande qu'aucun des proches de celui-ci, qu'aucun membre de sa famille ou qu'aucun courtisan : il avait tout dans la main, prélevant l'argent, donnant les situations et les emplois, administrant et gouvernant. Aussi était-il jalousé par les principaux courtisans, et son cousin maternel H'asan mit sous les yeux d'El-Mançoûr des faits d'un caractère antidynastique, en rappelant (notamment) qu'il était cause de la rébellion du missionnaire Aboû'l-Fehm chez les Kotâma, qu'il avait permis à cette affaire en l'amoindrissant de prendre de la gravité, et autres accusations d'une importance exceptionnelle. D'autre part ʿAbd Allâh, plein de confiance en lui-même, n'usait d'aucun ménagement envers les descendants de Zîri ni les grands de la cour, qui, voyant poindre un changement dans les dispositions du prince à son égard, redoublèrent leurs blâmes et leurs dénonciations. El-Mançoûr en vint enfin à lui dire : « Renonce au gouvernement de l'Ifrîk'iyya et borne-toi à tes fonctions de secrétaire, car tu as dans la main et à ton entière disposition tous ceux qui exercent quelque emploi. — La mort plutôt que ma démission ! » répartit le tout-puissant ministre. Le dimanche matin 11 redjeb (5 novembre 987), celui-ci se rendit dans un pavillon *(dîwân)* qu'il avait fait construire, pour y attendre que le prince sortît à cheval ; il s'y occupait à lire une section du Koran qu'il tenait à la main et qu'il déposa quand on le prévint de la sortie du prince, puis il monta à cheval pour aller à sa rencontre, en disant :

[P. 252; t'awîl] Se fier à ce monde, c'est vouloir prendre l'eau avec la main : elle fuit entre les doigts.

A l'approche d'El-Mançoûr, il mit pied à terre et le salua, puis se tenant debout il eut avec lui une longue conversation dont personne ne sut la teneur exacte, et à la suite de laquelle El-Mançoûr le frappa de sa lance. Alors ʿAbd Allâh, ramenant ses manches sur son visage, se borna à prononcer ces seuls mots : « Pour la religion de Dieu, pour la religion de son Envoyé ! » ʿAbd Allâh, frère d'El-Mançoûr, lui donna alors entre les épaules un coup de lance dont il tomba mort. On amena ensuite son fils Yoûsof, qui périt également sous les coups d'El-Mançoûr et de Mâksen ben Zîrî.

ʿAbd Allâh, quand il était en butte à des mouvements d'antipathie d'El-Mançoûr, répétait toujours ces vers :

[Tawîl] Je vois que mille constructeurs cèdent devant un seul démolisseur ; que peut donc un constructeur que suivent mille démolisseurs ?

Il disait aussi ceux-ci :

[Kâmil] Il y a un espace de temps que je dois nécessairement remplir et au bout duquel la mort m'attend. Les lions eux-mêmes tenteraient de faire de moi leur proie que je pourrais leur résister tant que le moment ne sera pas venu pour moi.

A la suite du meurtre d'ʿAbd Allâh[1] et de son fils, les soldats cernèrent la population et la pillèrent, ils exercèrent le brigandage sur les routes et s'emparèrent des

(1) Le meurtre d'ʿAbd Allâh ben Moh'ammed est placé sous l'année 376 par Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 395 ; cf. *Berbères*, II, 13).

voyageurs et des autres personnes qu'ils rencontrèrent ; ils se dirigèrent vers le Wâdi el-K'aççârìn et le Bâb Toûnis, l'une des portes de K'ayrawân, puis enlevèrent ce qui se trouvait chez les blanchisseurs, en tuant plusieurs de ceux qui voulaient défendre leurs personnes et leurs biens ; aussi la fortune des fidèles subit-elle ce jour-là des pertes considérables. ʿAbd Allâh fut inhumé dans le lieu dit *Içt'abl,* sans avoir été ni lavé ni enseveli.

Le jeudi 25 chaʿbân de la dite année (20 décembre 987), El-Mançoûr nomma au commandement général de l'Ifrîk'iyya Yoûsof ben Aboû Moh'ammed, qui était alors gouverneur de Gafça ; il lui confia les étendards et les tambours et lui fit présent de robes d'honneur.

En 378 (20 avril 988), El-Mançoûr à la tête de ses troupes dirigea une expédition contre les Kotâma [1]. Il passa par Mìla, dont il ordonna la destruction et le démantèlement, en même temps qu'il commanda aux habitants de se rendre à Bâghâya. Ceux-ci obéirent et se mirent en route, mais Mâksen ben Zìri à la tête de ses troupes les rencontra et leur enleva leur argent [P. 253] ainsi que leurs autres bagages [2]. Au cours de sa route, El-Mançoûr fit détruire tous les centres habités, châteaux ou demeures qu'il rencontra. Les Kotâma lui résistèrent, mais il les vainquit, les massacra et les anéantit. Aboû'l-Fehm, qui s'était réfugié dans une montagne abrupte, fut pris par les gens envoyés à cet effet ; amené devant son vainqueur, celui-ci le fit violemment souffleter et lui fit arracher la barbe, si bien qu'il faillit mourir sur le champ.

---

(1) Ibn el-Athîr (p. 396) mentionne assez longuement cette expédition sous l'année 377.

(2) Bekri (p. 152) parle aussi de la destruction de Mìla qui fut alors consommée.

Après qu'il eut été ainsi maltraité, El-Mançoûr fit sortir le malheureux, à qui il restait encore un souffle de vie ; alors quelques soldats se jetant sur lui l'égorgèrent, lui ouvrirent le ventre et en tirèrent le foie qui fut rôti et mangé. Puis ce fut au tour des esclaves noirs d'El-Mançoûr de découper la chair pour la manger, de sorte qu'il ne resta du cadavre que les os dénudés. Cela se passa le mardi 3 çafar (22 mai 988), et la chute du rebelle entraîna l'exécution du gouverneur de Mîla et d'un certain nombre de Kotâma. Ce peuple lui-même tomba dans l'avilissement et le mépris. Quant à Mîla, elle resta ruinée pendant quelque temps, mais elle se releva plus tard. A la suite de sa victoire, El-Mançoûr retourna vers Mançoûriyya et K'ayrawân.

En cette année, la rivière pénétra dans Mançoûriyya même et causa la destruction des maisons.

En 379 (10 avril 989), Sa'îd ben Khazroûn Zenâti se rendit du Gharb auprès d'El-Mançoûr, qui lui fit des présents de nature à le satisfaire. Il dit un jour à son visiteur : « Connais-tu, ô Sa'îd, quelqu'un plus magnanime que moi ? — Oui, j'en connais ! — Et qui donc ? — Moi. — Et pourquoi cela ? — Parce que, répondit Sa'îd, si toi tu m'as donné de l'argent, moi je t'ai donné ma vie. » El-Mançoûr fit de Sa'îd le gouverneur de Tobna. Il reçut ensuite des visites de divers Zenâta, qu'il traita avec honneur et à qui il fit des générosités. Il maria sa fille à Warroû ben Sa'îd [1].

En cette année, Aboû'l-Behâr ben Zîri ayant fait défec-

---

(1) On retrouve les mêmes détails dans Ibn el-Athir (trad. p. 398), où il est dit qu'une fille de Sa'id épousa un fils d'El-Mançoûr ; de même, *Berbères*, III, 259. Sur Sa'id ben Khazroûn, voir *H. des Berb.*, III, 247, 259, 266, 270.

tion, El-Mançoûr marcha contre lui à Tâhert[1]. Aboû'l-Behâr s'enfuit vers le Gharb, et les envahisseurs se livrèrent dans cette ville au pillage et au meurtre; mais l'amnistie fut ensuite proclamée. El-Mançoûr, sans poursuivre son oncle Aboû'l-Behâr, mit son frère Itewwoufet à la tête de Tâhert, et lui-même retourna à Achîr.

[P. 254] Aboû'l-Behâr écrivit alors à Ibn Aboû ʿAmir (Almanzor d'Espagne) pour lui offrir de se soumettre à lui et le prier de demander à Zîri ben ʿAt'iya Zenâti, prince de Fez, dont il était l'allié et l'ami, la permission pour lui, Aboû'l-Behâr, de résider dans ses états : « Si, lui répondit Ibn Aboû ʿAmir, tu as réellement l'intention que tu dis, envoie-moi ton fils comme otage, et je ferai ce que tu me demandes. » Aboû'l-Behâr lui envoya alors son fils en compagnie de Meymoûn, connu sous le nom d'Ibn ed-Dâbba, son secrétaire; mais le navire fit naufrage, et tous deux périrent. Il lui envoya alors son autre fils, qui parvint à destination et, par contre, Ibn Aboû ʿAmir lui fit parvenir de l'argent et des vêtements, en même temps qu'il écrivit à Zîri ben ʿAtiya de lui prêter aide et secours et de lui permettre de résider auprès de lui. Sitôt qu'il eut connaissance de ces faits, Aboû'l-Behâr se rendit à Fez pour s'entendre avec Zîri.

Quant à Yoûsof ben Aboû Moh'ammed, que nous avons dit avoir été nommé gouverneur d'Ifrîk'iyya, il ne songeait qu'à boire et à manger. Quand arrivait la saison des roses, il en était toujours entouré, pour boire, ne se montrant plus qu'elles n'eussent disparu, vivant et dormant dans ces fleurs, si bien qu'on l'appela le *cheykh*

---

(1) Sur la révolte d'Aboû'l-Behâr, voyez Ibn el-Athir, trad. p. 399; *Berbères*, II, 15; III, 240.

aux roses. Quant aux affaires, il en abandonnait le soin à Ibn el-Boûni. Avec lui les habitants de la capitale vivaient en sécurité et en paix, et ceux de la campagne étaient punis et rançonnés ; il était violent et entêté, en même temps que généreux et libéral. Chaque année, il sortait [de la capitale] et allait successivement prélever les impôts dans les divers cantons et recevoir des cadeaux de chaque ville, puis s'en retournait. « Quand, dit Er-Rak'îk, nous partions en tournée avec Yoûsof ben Aboû Moh'ammed et qu'il trouvait un endroit dont la beauté lui plaisait, il y séjournait un ou deux mois [pour boire], et Aboû'l-H'asan [ben ?] el-Boûni prélevait les impôts, recevait les présents et pourvoyait aux besoins de l'entourage et des troupes de Yoûsof ; il donnait quotidiennement cinq mille dirhems aux familiers de Yoûsof, et l'on dépensait à peu près cette somme pour la cuisine et les fruits de Yoûsof. »

En cette année, mourut le gouverneur de Sicile ʿAbd Allâh ben Moh'ammed ben Aboû'l-H'asan, à qui succéda [P. 255] son fils Yoûsof. Le peuple jouit sous lui du sort le plus souhaitable ; les affaires furent dirigées d'une main ferme et les pays chrétiens furent domptés. Sa magnanimité, sa libéralité et sa justice fournirent des exemples qui font défaut dans bien d'autres pays [1].

En 380 (30 mars 990) mourut El-Marçadi [2], préposé au *kharâdj* à K'ayrawân. Par l'ordre d'El-Mançoûr, la situation qu'il laissait vacante fut remplie par deux hommes, Moh'ammed ben ʿAbd el-K'âhir ben Khalaf et

(1) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca*, II, 31.

(2) Le nom de Hoseyn ben Khalaf Marçadi se retrouve ailleurs (Ibn el-Athir, p. 371 ; *Berbères*, II, 550).

Selâma ben ʿIsa, qui siégèrent ainsi simultanément au bureau du *kharâdj* de Mançoûriyya.

En 381 (19 mars 991) mourut à Miçr le kâ'id Djawher, qui avait fait la conquête du pays Il n'y eut pas un poète de la région qui ne déplorât sa mort et qui ne transmît à l'Orient et à l'Occident le souvenir de ses victoires.

En la même année, El-Mançoûr se rendit à Mançoûriyya et pénétra dans son nouveau palais. Le peuple de K'ayrawân s'étant porté à sa rencontre, il lui permit de s'approcher, lui parla en termes louangeurs et remplis de bonnes promesses. On lui dénonça ensuite un de ses esclaves noirs comme coupable d'avoir prononcé des paroles injurieuses contre l'un des Compagnons du Prophète ; il le fit exécuter et crucifier, et il fut fait une proclamation à K'ayrawân pendant l'exhibition qui fut faite de la tête du coupable.

En 382 (8 mars 992), Aboû Mennâd Bâdis, fils d'El-Mançoûr, se montra [1] dans le palais de son père ; il distribua à plusieurs personnes des dons proportionnés à leur situation.

El-Mançoûr abandonna aux sujets les impôts arriérés. Il fit arrêter [Ibn] el-Boûni [2] et son fils, et leur demanda une somme considérable qu'ils refusèrent (voici dans quelles circonstances). Il comptait tirer d'eux la quantité d'or dont il s'était vanté devant des hôtes qu'il recevait le jour même où il éleva cette exigence et à qui il avait ainsi parlé : « Si l'on demandait à un de leurs esclaves de quoi remplir des maisons d'argent, il y serait

(1) Texte ظهر ; je crois qu'il est fait ici allusion à la présentation de Bâdis en qualité d'héritier présomptif.

(2) Il faut probablement ajouter *Ibn*, ainsi que je l'ai fait; voir à la page précédente.

donné satisfaction. » Mais El-Boûni ayant nié la chose, il fut [arrêté et] égorgé, et Yoûsof ben Aboû Moh'ammed, gouverneur d'Ifrîk'iyya, fut révoqué et remplacé par le secrétaire Moh'ammed ben Aboû'l-ᶜArab (1).

En cette même année, arriva un rescrit d'El-ᶜAzîz billâh attribuant la qualité d'héritier présomptif (de son père) à Aboû Mennâd Bâdîs. El-Mançoûr en conçut une vive satisfaction, et à cette occasion des présents lui furent adressés de partout.

Saᶜid ben Khazroûn étant arrivé de T'obna à Mançoûriyya, El-Mançoûr se porta au-devant de lui et l'embrassa, puis il l'emmena [P. 256] dans son palais où il lui donna l'hospitalité, et il lui accorda de fortes gratifications. Saᶜîd tomba alors malade et mourut au bout de quelques jours, le 1er redjeb (1er septembre 992). El-Mançoûr le fit ensevelir dans soixante-dix linceuls (2).

Du Soudan furent envoyés des cadeaux parmi lesquels figurait une girafe (3), dont El-Mançoûr lui-même prit possession ; il sortit à cet effet de son palais.

Felfoûl ben Saᶜid ben Khazroûn vint, à la suite de la mort de son père, trouver El-Mançoûr, qui lui donna trente charges d'argent, quatre-vingts coffres *(takht)* de vêtements de toute sorte, des chevaux avec des selles ornées de pierreries et dix étendards dorés et tout neufs ; il le renvoya ensuite à T'obna en qualité d'émir (4).

(1) La nomination d'Ibn Aboû'l-ᶜArab est de 381, d'après Ibn el-Athîr, p. 400.

(2) Il mourut en 381, au dire d'Ibn el-Athîr, p. 398.

(3) La girafe figure maintes fois dans les cadeaux ; voir une note (p. 281) de la traduction de Zerkechi, *Chronique des Almohades et des Hafcides*.

(4) Ibn Khaldoûn donne des détails analogues et ajoute que Felfoûl épousa une fille d'El-Mançoûr (*Berbères*, III, 260).

En 383 (25 février 993), Bâdîs ben el-Mançoûr se rendit à Achîr.

El-Mançoûr reçut de son frère Itewwoufet une lettre lui annonçant l'arrivée auprès de lui de son oncle Aboû'l-Behâr[1]. Sur la demande qu'en fit El-Mançoûr, Aboû'l-Behâr se mit en route et arriva à Mançoûriyya dans la nuit du (dimanche au) lundi 15 chaᶜbân (4 septembre 993): El-Mançoûr manifesta la joie la plus vive de le voir, le reçut parfaitement bien et lui fit don de vêtements, de tapis et de jeunes filles esclaves.

En 384 (14 février 994), Aboû Mennâd Bâdîs, de retour de sa première expédition, qui avait eu lieu dans le Gharb, rentra à Mançoûriyya; il fut reçu par son père, par les troupes, par le peuple de K'ayrawân, etc.

Des présents arrivèrent d'Egypte conduits par Djaᶜfar ben H'abîb, qui amenait notamment un énorme éléphant.

En 385 (4 février 995), mourut l'émir ᶜAbd Allâh ben Yoûsof ben Zîrî ben Mennâd. Le kâïd Yoûsof ben Aboû Moh'ammed se rendit dans la Mettîdja en qualité de gouverneur.

En djomâda II (juillet 995), K'âsim ben H'addjâdj arriva d'Egypte à Mançoûriyya, rapportant les têtes des chrétiens tués à Alep par Mârek' le Kotâmien.

En 386, le jeudi 3 rebîᶜ I (25 mars 996), mourut Aboû'l-Fath' el-Mançoûr ᶜOddat el-ᶜAzîz billâh ben Yoûsof el-ᶜAzîz billâh ben Zîrî ben Mennâd Çanhâdji, après un règne très heureux. Il fut inhumé dans son nouveau palais en dehors de Mançoûriyya.

(1) Voir ci-dessus, p. 359.

[P. 257] **Gouvernement d'Aboû Mennâd Bâdis ben Aboû'l-Fath' ben Aboû'l-Fotoûh' Yoûsof ben Zîri ben Mennâd.**

A son avènement, les populations d'Ifrîk'iyya vinrent de toutes parts lui présenter leurs condoléances en même temps que leurs félicitations. Les Benoû Zîrî et les Benoû H'ammâma avaient formé des projets en contradiction avec les engagements de ceux qui les accompagnaient, mais les esclaves noirs de Bâdis ainsi que ceux de son père ne leur permirent pas de les réaliser [1]. Aboû Beybâch Itewwoufet ben Aboû'l-Fotoûh vint aussi à Mançoûriyya apporter ses condoléances et ses souhaits, puis il retourna à T'obna et dans l'ouest vers la fin de chaᶜbân (mi-septembre 996).

En cette année [2], mourut Aboû'l-Mançoûr Nizâr el-ᶜAzîz billâh l'Obeydite, souverain d'Egypte : il souffrait de la pierre et mourut dans la piscine des bains, où il avait [commis l'imprudence d']avaler un remède. Il eut pour successeur l'héritier présomptif désigné, Aboû ᶜAli, surnommé El-H'âkim bi-amr Allâh.

Aboû Mennâd avait fait préparer les cadeaux destinés à l'Egypte, qui étaient, le 6 ramadân (21 septembre), partis de Mançoûriyya pour Rak'k'âda sous la conduite de Djaᶜfar ben H'abîb. Or El-ᶜAzîz billâh avait adressé à Aboû Mennâd un rescrit lui ordonnant d'envoyer en Egypte le kâdi Moh'ammed ben ᶜAbd Allâh ben Hâchim, qui était malade à l'arrivée de cet ordre. Aboû Mennâd

(1) Ibn el-Athîr (trad., p. 402) fait allusion également à cette tentative.

(2) A la fin de ramadân, ou mi-octobre 996 ; on trouve des détails sur la mort de ce prince dans Wüstenfeld, p. 158.

voulant le faire partir avec les cadeaux et le kâdi s'excusant à cause de son état de santé, l'émir lui envoya, le 3 dhoûl-k'a^cda (16 novembre), Moh'ammed ben Aboû'l-^cArab et d'autres personnages de la cour, tandis que les troupes se tenaient au Bâb Aboû'r-Rebi^c, car on croyait que la population de K'ayrawân interviendrait pour empêcher son départ. On fit irruption chez lui et on l'enleva sur les tapis où il était retenu par la maladie et avec les vêtements d'intérieur dont il était couvert lorsqu'on le surprit. Ce fut dans cet état qu'on l'emporta, tandis que la foule considérable qui stationnait devant sa demeure, sans d'ailleurs proférer une parole, lui fit la conduite jusqu'à Rak'k'âda ; il était suivi d'un esclave chrétien qui le soutenait, ainsi que de ses enfants [P. 258] et de ses parents. Toute la population était affligée de son départ et laissait paraître les signes de la tristesse qu'elle éprouvait, multipliant ses prières et le comblant de louanges. On apprit ensuite la nouvelle de la mort d'El-^cAzîz billâh, et Aboû Mennâd fit ramener le kâdi à sa demeure en lui faisant rendre de grands honneurs.

La mort d'Aboû Moh'ammed ben Aboû Zeyd remonte à cette année [1].

En 387 (13 janvier 997), la nouvelle de la mort d'El-^cAzîz billâh fut confirmée de plusieurs côtés. Ce fut alors que le kâdi, toujours malade, fut ramené chez lui ; la considération dont il jouissait aux yeux de la population s'accrut encore.

En çafar (février-mars 997), Aboû Mennâd confia le gouvernement d'Achîr à H'ammâd ben Aboû'l-Fotoûh'

(1) Il s'agit de l'auteur de la *Risâla* ou compendium de droit religieux et civil qui a été longtemps en grand honneur chez les Malékites (Catalogue des mss arabes d'Alger, nos 1037 et s.).

Yoûsof ben Zîrî ben Mennâd, qui partit pour rejoindre son poste après avoir reçu quantité de chevaux et de vêtements magnifiques. Plus tard, le gouvernement de H'ammâd prit de l'extension, il eut de nombreuses troupes et acquit une grande situation (1).

En rebîᶜ II (avril-mai), le kâdi El-Bâhiri étant venu d'Egypte à Mançoûriyya, Aboû Mennâd se porta au-devant de lui avec ses troupes et tous ses conseillers et lui rendit des honneurs que ne connaissait pas celui à qui ils étaient adressés. Ce messager était porteur de deux rescrits dont il fut donné lecture dans la grande mosquée à K'ayrawân et à Mançoûriyya : l'un était la nomination d'Aboû Mennâd, à qui était octroyé le surnom de Naçîr ed-Dawla ; l'autre annonçait la mort d'El-ᶜAzîz billâh et l'avènement au khalifat d'El-H'âkim bi-amr Allâh, et renfermait la réponse à la notification de la mort d'El-Mançoûr ᶜOddat el-ᶜAzîz billâh. Il en apportait encore un troisième relatif à la reconnaissance que devaient faire Bâdîs et tous les Benoû Mennâd de la souveraineté d'El-H'âkim. En conséquence Bâdîs tint une audience à laquelle furent convoqués tous les chefs çanhâdjiens et où il reçut leur serment. Le kâdi et chérif El-Bâhiri retourna alors en Egypte, après avoir reçu une forte somme d'Aboû Mennâd.

En cette année, Naçîr ed-Dawla (Bâdîs), couvert de magnifiques vêtements et en grand appareil, se rendit au *Moçalla*, précédé de l'éléphant (dont il a été parlé), de deux girafes et de chameaux d'un blanc éblouissant ; jamais le peuple n'avait vu pareille chose.

En 388 (2 janvier 998), Naçîr ed-Dawla reçut d'Egypte

---

(1) Voyez Ibn el-Athîr, trad., p. 402.

des cadeaux, consistant en un joyau précieux et en riches vêtements; il sortit pour les recevoir et rentra à Mançoûriyya en s'en faisant précéder.

A Miçr eut lieu entre les Turcs et les Kotâma un combat où ceux-ci eurent le dessous (1).

En 389 (22 décembre 998), Zîri ben ʿAt'iya, [P. 259] prince de Fez et des parties avoisinantes du Maghreb, alla camper devant Tâhert, dont il commença le siège. Itewwoufet ben Yoûsof ben Zîri, qui gouvernait cette dernière ville, envoya une demande de secours à son neveu l'émir d'Ifrîk'iyya, qui lui adressa Moh'ammed ben Aboû'l-ʿArab.

Déroute de l'armée d'Ifrîk'iyya; succès remporté par Zîrî ben ʿAt'iya et les Zenâta sur les Çanhâdja.

A l'arrivée de la lettre d'Itewwoufet, Bâdîs Naçîr ed-Dawla donna au secrétaire Moh'ammed ben Aboû'l-ʿArab (2) l'ordre de marcher contre les Zenâta. Les troupes qu'il lui confia partirent en pompe le 15 çafar (4 février 999) et arrivèrent à Achîr, où se trouvait comme gouverneur H'ammâd ben Yoûsof ben Zîrî, qui disposait d'une armée importante. Après y avoir fait un court séjour, Ibn el-ʿArab en repartit renforcé par H'ammâd et par ses troupes, et opéra à Tâhert, le 1er djomâda I (19 avril), sa jonction avec Itewwoufet, dont les forces également étaient considérables. Ils marchèrent contre Zîrî ben ʿAt'iya, qui était campé à deux journées de Tâhert,

(1) Sur les troubles occasionnés alors au Kaire par les Kotâma, voir Wüstenfeld, p. 168.

(2) Ibn el-Athîr l'appelle *nâ'ib*, ou vice-roi ; sur cette campagne, voir d'ailleurs le récit de ce chroniqueur, *Annales*, p, 402.



au lieu dit Emsâr, et une lutte sanglante s'engagea. Le gros de l'armée de H'ammâd était constitué par les Outelkâti[1], que ce général avait traités sans ménagement[2] et qui, au plus fort de la mêlée, se débandèrent et tournèrent le dos, en quoi ils furent suivis par toutes les troupes d'Ifrîk'iyya. Les efforts d'Ibn Aboû'l-ʿArab pour les rallier restèrent vains, et la fuite, devenue générale, ramena ces troupes jusqu'à Achîr ; elles avaient abandonné leur camp, leurs tentes et leur contenu, leurs armes, etc., et toutes ces richesses tombèrent entre les mains de Zîrî ben ʿAt'iya et de ses frères. Le massacre fut grand, mais il fut aussi fait de nombreux prisonniers à qui le vainqueur fit de belles promesses, et qui, relâchés par lui quand il fut entré à Tâhert, regagnèrent [P. 260] Achîr. C'est dans cette ville que restèrent Aboû'l-ʿArab, H'ammâd et Itewwoufet, tandis que Zîrî se tint près de Tâhert. Cette défaite, survenue le samedi 4 djomâda I (22 avril), fut connue à Mançoûriyya le 19 du même mois.

Naçîr ed-Dawla partit alors de cette ville le samedi 2 djomâda II (20 mai) pour marcher contre Zîrî ben ʿAt'iya et arriva d'abord à T'obna. Il fit demander Felfoul ben Saʿîd ben Khazroûn Zenâti, gouverneur de la ville, qui, pris de peur, se fit excuser et lui demanda un rescrit l'investissant du gouvernement de T'obna. Bâdîs lui ayant envoyé cette pièce et ayant continué sa marche

(1) Dans le passage correspondant de l'*H. des Berb.* (III, 260), on lit « Tologgana », avec cette note de M. de Slane : « Comme il s'agit ici de la tribu sanhadjienne descendue de Tiklat, il faut probablement lire *Tokollata* ou *Tiklata* ». Cf. Ibn el-Athîr, p. 416, n. 2 ; *Bayân*, texte, pp. 276 et 278.

(2) اساء عشرتهم dit le texte. D'après Ibn el-Athîr, l'avarice de H'ammâd avait indisposé ses troupes.

en avant, Felfoul, sitôt qu'il le vit éloigné, tomba sur une région voisine, en ravagea les environs, se livra à la dévastation et au pillage, puis alla mettre le siège devant Bâghaya, dont il ravagea et pilla aussi tous les environs. Cependant Bâdis, qui poursuivait son mouvement en avant, arriva à Achîr; quand il fut à Mesîla, Zîrî ben ʿAt'iya quitta Tâhert, tandis que Bâdis marchait résolument vers lui; mais la nouvelle que Zîrî se dirigeait vers Fez fit rétrograder Bâdis vers Tâhert et Achîr (1), tandis qu'Itewwoufet confiait la première de ces villes à son fils Ayyoûb, assisté de quatre mille cavaliers. Bâdis ayant alors été informé des actes de Felfoûl, envoya contre lui des troupes d'avant-garde qu'il suivit bientôt, emmenant avec lui Aboû'l-Behâr ben Zîrî. Il était à Mesîla, où il célébra la fête de la Rupture du jeûne, quand Aboû'l-Behâr y apprit que ses frères Mâksen, Zâwî et Maghnîn avaient soulevé des troubles à Achîr et s'étaient saisis de la personne d'Itewwoufet, ce qui le détermina à s'enfuir avec ses fils, ses femmes et ses conseillers (2).

Bâdis, parti le 3 chawwâl (16 septembre) pour l'Ifrîk'iyya, apprit à Belezma que Felfoul ben Saʿîd continuait sa marche vers K'ayrawân; lui-même se rendit à Bâghaya, dont les habitants lui dirent leurs efforts [P. 261] pour résister à Felfoul, qui les avait tenus assiégés quarante-cinq jours. Il en partit pour se remettre à la recherche de Felfoul, avec qui il se rencontra le 10 dhoû'l-k'ada (22 octobre), et engagea une bataille formidable (3).

(1) Cela ferait supposer, si le texte est exact, que Bâdis avait donc dépassé Tâhert.

(2) Comparez les versions d'Ibn Khaldoûn (II, 16; III, 261) et d'Ibn el-Athîr (trad. p. 404).

(3) Au lieu dit Wâdi Aghlân, d'après Ibn el-Athîr (trad. p. 404).

Son ennemi, qui avait avec lui une quantité innombrable de Berbères, s'enfuit, autant que je puis le savoir, dans la montagne dite Djebel el-H'annâch ; les Çanhâdja et les esclaves noirs, qui avaient d'abord commencé à le poursuivre, revinrent sur leurs pas quand ils virent qu'il ne s'arrêtait pas, et mirent son camp au pillage. Sept mille Zenâta environ mordirent la poussière ce jour-là. Naçir ed-Dawla envoya à K'ayrawân une lettre relatant sa victoire.

En 390 (12 décembre 999), Naçir ed-Dawla se mit en campagne pour rechercher Felfoul, qui, se voyant hors d'état de lui tenir tête, s'enfuit vers les sables tandis que ses partisans se dispersaient. Alors Bâdîs retourna en Ifrîk'iyya, accompagné d'Aboû'l-Behâr ben Zîrî, qui s'était excusé des méfaits commis par ses frères et avait obtenu son pardon. Felfoûl alors retourna à Tripoli. Bâdîs, toujours poursuivant sa marche, était à K'açr el-Ifrîk'î[1] quand il apprit que les Benoû Zîrî avaient, par peur de lui, repris le chemin du Gharb, et que ceux d'entre eux qui restaient avec Felfoul se réduisaient à Mâksen et à son fils Moh'sin. Il rentra alors à Mançoûriyya, sa capitale.

Le 1er redjeb (6 juin 1000), il s'avança jusqu'à Rak'k'âda pour aller combattre Zîrî ben ʿAt'iya, émir du Gharb, qui s'était, d'après les nouvelles reçues, rendu à Achîr ; mais il apprit alors le départ du chef zenâtien pour le Gharb, et il retourna à Mançoûriyya.

En 391 (31 novembre 1000), Naçir ed-Dawla se mit une seconde fois en campagne pour rechercher Felfoul ;

(1) A une journée de Teyfâch, sur la route qui mène à Mesila (Edrisi, 140 ; Bekri, 130).

mais une lettre de Yoûsof ben ʿAmir, gouverneur de Gabès, fit savoir que Felfoul s'était rendu d'auprès de Gabès à Tripoli le 24 redjeb (20 juin); qu'à son arrivée près de ce dernier endroit Fotoûh' ben ʿAli et un groupe de Tripolitains étaient sortis à sa rencontre et l'avaient fait entrer dans la ville. A partir de ce moment il se fixa en cet endroit.

Postérieurement au 3 ramad'ân, H'ammâd ben Yoûsof el-ʿAzîz billâh envoya un message annonçant qu'il avait marché contre son oncle Mâksen ben Zîri et ses partisans et que, à la suite de plusieurs sanglantes rencontres, il avait tué Mâksen, son fils Moh'sin et Bâdîs.

[P. 262] Neuf jours après la mort violente de Mâksen, c'est-à-dire le 12 ramadân, mourut Zîrî ben ʿAt'iya Zenâti, prince de Fez et du Gharb tout entier.

Renseignements sur les Zenâta et leur règne dans le Gharb jusqu'à l'apparition des Almoravides.

Les Zenâta tenaient pour les Omeyyades, car autrefois leur aïeul Khazer ben Çoûlât[1] avait accompli son exode et était allé se convertir entre les mains d'ʿOthmân ben ʿAffân. Entre eux et les Çanhâdja, qui tenaient au contraire pour les Obeydites, il y eut de nombreux combats. Celui qui commandait dans le Gharb était Zîrî ben ʿAt'iya Khazeri Maghrâwi, qui était maitre de Fez et d'autres villes, et qui devint à cette époque émir de tous les Zenâta. Il reconnaissait la dynastie omeyyade, alors représentée par Hichâm el-Mo'ayyed (de Cordoue), dont

(1) Au dire d'Ibn Khaldoûn (*Berbères*, III, 227 et 233), ce fut Çoûlât ben Wezmar qui se rendit à Médine auprès d'ʿOthmân ben ʿAffân.

toute l'autorité était exercée par son chambellan Ibn Aboû ᶜAmir, et faisait la guerre aux Çanhâdja, émirs d'Ifrîk'iyya, qui étaient les ennemis du prince Omeyyade. Au rapport d'Ibn H'ammâda, il s'était rendu à Cordoue et s'y était rencontré en 379 (10 avril 989) avec Ibn Aboû ᶜAmir ; à partir de cette année il fut au Maghreb son serviteur et son allié, malgré l'étendue de son royaume et la renommée dont il jouissait au loin, jusqu'à la mésintelligence qui éclata entre eux en 387 (13 janvier 997). Il y eut alors entre lui et El-Moz'affer des guerres trop longues à raconter. Voici ce que dit Ibn H'ayyân : « Zîrî ben ᶜAt'iya Maghrâwi rompit avec Ibn Aboû ᶜAmir après lui avoir témoigné une grande amitié et une sérieuse fidélité ; il lança contre Ibn Aboû ᶜAmir des coups protecteurs de la royauté de Hichâm, il s'affligea de la générosité (*hichâm*) d'El-Mo'ayyed (1) et de la prépotence d'Ibn Aboû ᶜAmir (2). Celui-ci alors fit marcher contre lui de nombreux guerriers confiés à son page Wâd'ih', le Maghreb vit d'importants combats se livrer; puis il envoya son propre fils ᶜAbd el-Melik, et lui-même se rendit à Algéziras pour de là expédier des renforts en officiers et en troupes. ᶜAbd el-Melik partit de Tanger pour livrer à Zîrî [P. 263] des batailles sans analogues dans les guerres passées et d'où résultèrent la fuite de Zîrî et l'anéantissement de ses guerriers et de sa situation ; ce ne fut que couvert de blessures qu'il put s'enfuir, et le pouvoir d'ᶜAbd el-Melik ben Aboû ᶜAmir s'étendit sur le

---

(1) L'auteur parait bien jouer sur le double sens que peut présenter le mot *hichâm*, comme nom commun et comme nom propre, du faible Hichâm el-Mo'ayyed.

(2) Voir *H. des Berb.*, III, 243 ; *Bayân*, II, 302 ; Dozy, *H. des Mus. d'Esp.*, III, 222 et s.

Gharb et les régions voisines jusqu'à Sidjilmâssa, sur Tlemcen et sur Tâhert. Après quoi il retourna en Espagne en 389 (22 décembre 998), laissant pour gouverner ce pays Wâd'ih Meghâri. Celui-ci, après un séjour de quelque temps à Fez, regagna l'Espagne, laissant dans cette ville ʿAbd Allâh ben Aboû ʿAmir, neveu d'El-Mançoûr[1]; après lui, il y eut Ismâʿîl ben el-Boûri, puis Aboû'l-Ah'waç Maʿn[1] ben ʿAbd el-ʿAzîz, qui y resta jusqu'à la mort de Moh'ammed ben Aboû ʿAmir. Le fils (et successeur) de celui-ci, ʿAbd el-Melik el-Moz'affer, la remit à El-Moʿizz ben Zîrî ben ʿAt'iya, en la fidélité et la prudence de qui il avait une pleine confiance, en 397 (26 septembre 1006), sous la condition qu'El-Moʿizz apporterait chaque année à Cordoue une certaine quantité de chevaux et d'armes et en prenant en outre, à titre d'ôtage, son fils Moʿannecer[1]. El-Moʿizz garda la fidélité promise et son fils resta à Cordoue jusqu'au moment où éclatèrent les troubles qui firent disparaître la famille ʿAmiride. Alors Moʿannecer retourna auprès de son père, qui continua de rester fidèle aux Omeyyades d'Espagne jusqu'à sa mort, survenue après le début des troubles. Il légua à son fils H'ammâma le royaume de Fez et dépendances [4]. »

---

(1) Notre texte indique explicitement qu'‘Abd Allâh était neveu du puissant ministre; dans l'*H. des Berb.* (III, 246), l'amphibologie causée par l'emploi d'un pronom a fait dire au savant traducteur qu'‘Obeyd Allâh (*sic*) était le neveu de Wâd'ih'.

(2) Megguen (*ibid*); l'édition de Boulak du texte d'Ibn Khaldoûn (t. VII, p. 33) lit aussi « Ma‘n ».

(3) La teneur du diplôme conféré à cette occasion à El-Mo‘izz est reproduit dans l'*H. des Berb.* (III, 248); il est daté de dhoû'l-ka‘da 396 (août 1006).

(4) El-Mo‘izz mourut en 417; Hammâma, son successeur, est fils d'El-Mo‘izz ben ‘At'iya et non d'El-Mo‘izz ben Zîri, à ce qu'affirme expressément Ibn Khaldoûn (*l. l.*, p. 251).

Ce sont là des faits que raconte aussi El-Warrâk' dans des termes suffisamment explicites : « Après la mort de Zîri ben ᶜAt'iya en 391 (30 novembre 1000), ses cousins le remplacèrent par son fils El-Moᶜizz » ; puis il raconte la demande d'investiture adressée par El-Moᶜizz à El-Moz'affer ben Aboû ᶜAmir, qui lui envoya ce qu'il réclamait et lui confia le gouvernement de Maghreb moyennant la fourniture (annuelle) de chevaux, d'armes, etc., et la livraison par El-Moᶜizz de ses deux fils H'ammâma et Moᶜannecer à titre d'ôtages. Il dit ensuite que, à la mort d'El-Moz'affer, son frère ᶜAbd er-Rah'mân devint chambellan de Hichâm el-Mo'ayyed ; qu'à cette nouvelle El-Moᶜizz ben Zîri s'occupa de réunir les magnifiques cadeaux qu'il lui destinait, sept cents chevaux, de nombreuses charges de boucliers en peau d'antilope, une grande quantité d'argent, d'armes et de tous les plus beaux produits du Maghreb. [P. 264] Ces cadeaux furent portés à Cordoue par deux de ses jeunes cousins, de nombreux cheykhs des tribus et les principaux de Fez. Cela fit grand plaisir à ᶜAbd er-Rah'mân, qui en témoigna sa reconnaissance à El-Moᶜizz en lui renvoyant ses deux fils après leur avoir fait des cadeaux de vêtements et procuré toute satisfaction. Il envoya à El-Moᶜizz le renouvellement de son investiture en qualité de gouververneur du Maghreb tout entier moins Sidjilmâssa, dont il avait antérieurement donné le gouvernement au page Wâd'ih'. Celui-ci avait concédé cette ville à Wânoûdin ben Khazroûn Ifreni et à son cousin Zîri ben Felfoul, moyennant une somme d'argent et un nombre déterminé de chevaux et de boucliers, en outre d'une somme d'argent à payer annuellement et la remise

du fils de chacun d'eux à titre d'ôtages[1]. El-Mo'izz ben Zîrî exécuta les conditions que lui avait imposées 'Abd er-Rah'mân ben Aboû 'Amir et resta émir du Maghreb jusqu'à la chute de la maison 'Amiride; puis la famille Omeyyade s'éteignit, les divisions firent tomber les affaires d'Espagne dans le désarroi, les musulmans se séparèrent les uns des autres pour former des factions qui se massacraient et se pillaient entre elles. La situation au Maghreb devint la même, et les partis entreprirent des expéditions incessamment renouvelées les uns contre les autres. El-Mo'izz ben Zîrî sut pourtant habilement se maintenir jusqu'à sa mort, survenue en 416 (3 mars 1025)[2].

Il eut pour successeur son fils Aboû'l-'At't'âf H'ammâma ben el-Mo'izz ben Zîri ben At'iya, qui était bien partagé sous le rapport des connaissances, des belles-lettres et de l'habileté administrative. Fez resta sous son règne le séjour de la paix et de l'aisance, et les poètes espagnols s'y rendaient. Il y eut cependant beaucoup de guerres sous ce prince, qui mourut en 433 (30 août 1041)[3].

Il fut remplacé par son fils Doûnâs ben H'ammâma, dont les cousins s'insurgèrent. L'autorité alla toujours diminuant et la dynastie s'affaiblissant, si bien que Fez vit deux émirs, un dans chacun des deux quartiers (*'adwa*), se faisant la guerre. Il se passa alors des choses si honteuses qu'on ne peut honnêtement les raconter, car le récit de tout ce qui se passe à la fin des dynasties

(1) Voir *Berbères*, III, 250 et 257.

(2) Nous avons vu plus haut qu'Ibn Khaldoûn donne la date de 417.

(3) Ibn Khaldoûn (p. 251 et 252) nous dit quelque chose de ces guerres et fait mourir ce prince en 431.

ne peut que faire rougir [1]. Alors surgirent du désert les Lamtoûna (Almoravides), qui s'emparèrent du pays des Maçmoûda et les dépouillèrent au profit de leurs princes et des règles de justice qu'ils apportèrent.

ʿAbd Allâh ben Yâsîn [2] [P. 265] pénétra dans la ville d'Aghmât et dans le territoire voisin, et les Zenâta, pris de peur, quittèrent la région orientale où ils étaient installés. Mais après la mort violente d'ʿAbd Allâh ben Yâsîn [3], ils retournèrent au Maghreb et y mirent à mort tous ceux dont ils soupçonnaient les sympathies pour les gens voilés [les Almoravides]. Puis les habitants du désert vinrent les attaquer, et Aboû Bekr ben ʿOmar fit marcher contre les cheykhs des tribus (son cousin) Yoûsof ben Tâchefîn, qui fit de grandes conquêtes.

Dans l'entretemps eut lieu à Ceuta la terrible disette bien connue, en 444 (2 mai 1052) [*lacune*] l'once se vendit un dirhem *h'andoûsi*. El-Fotoûh' ben Mo'annecer Zenâti revint d'Orient, et l'armée de Fez [qui était la sienne] fut battue en 454 (14 janvier 1062). En la même année, les Miknâsa et les Lawâta furent battus par un général d'ʿAboû Bekr ben ʿOmar Lemtoûnî.

En 454 (14 janvier 1062), Bologgîn ben Moh'ammed ben H'ammâd Çanhâdji mit tout le Gharb à ses pieds grâce aux nombreux soldats qu'il mena à cette conquête.

---

(1) Doûnâs régna jusqu'en 451 et eut pour successeur son fils El-Fotoûh', qui eut à combattre son propre frère et le tua en 453. Mo'annecer ben Hammâd régna ensuite, périt en combattant les Almoravides en 460 et fut remplacé par son fils Temim, qui fut le dernier prince Maghrawi et mourut en 462 (Ibn Khaldoûn, *l. l.*).

(2) 'Abd Allâh ben Yâsin est le père spirituel des Almoravides et fut tué en 450 (voir *Berb.*, II, 68 et 86 ; *Annales* d'Ibn el-Athir, p. 463).

(3) Ibn Yâsin mit à la tête de ses partisans Yah'ya ben 'Omar, qui mourut en 447 et fut remplacé par son frère Aboû Bekr ben 'Omar.

En 459 (21 novembre 1066), Ibrâhîm ben Melîh' Keznâ'i (1) pénétra à Fez, d'où il chassa vers l'est Mo'annecer ben H'ammâd ; puis celui-ci y rentrant y massacra tous ceux qu'il soupçonnait de sympathies pour les Almoravides, mais Yoûsof revint à son tour dans le Maghreb et Mo'annecer dut s'enfuir. Yoûsof massacra les Sedrâta et se rendit maître de Fez, de même que de la plus grande partie du Maghreb. Tel est le récit d'Aboû Merwân 'Abd el-Melik ben Moûsa el-Warrâk' dans son *El-Mik'bâs fî akhbâr Fâs* (2).

Yoûsof Keznâ'i, prince de Miknâsa, mourut en 412 (16 avril 1021) ; Toûlâlâ mourut à El-K'al'a, et son fils Mahdi lui succéda la même année ; Ibn Aboû'l-'Afiya Ibrâhîm mourut en 450 (27 février 1058) et eut pour successeur son fils 'Abd Allâh. Les Benoû Aboû'l-'Afiya étaient maîtres de Tesoûl, de (la région de) la Moloûya et de Nakoûr ou El-Mazemma ; 'Abd Allâh, qui mourut en 460 (10 novembre 1067), eut pour successeur son fils Mohammed ben 'Abd Allâh ben Ibrâhîm ben Moûsa ben Aboû'l-'Afiya.

Quant à Tlemcen et au Zâb, ils étaient dans les mains de Ya'la Zenâti (3), qui mourut [P. 266] à cette date ou à peu près, et à qui ses fils succédèrent. Quant aux régions du Maghreb par delà le Zâb, les Abbassides n'en furent

(1) Le nom de ce chef ne se retrouve pas dans Ibn Khaldoûn. Il s'agit probablement ici des faits que cet auteur place un peu plus tard, en 459 et 460 (*ib.* III, 253).

(2) Ce chroniqueur, dont le nom a été déjà cité, est un de ceux qui ont été souvent mis à contribution par le *Kartâs*, qui l'appelle Mohammed [ben] 'Abd el-Melik ben Mahmoûd (p. 10 du texte arabe ; pp. 14 et 364 de la trad. lat.). Il est probable que l'ouvrage ici cité est celui qui figure sous le titre de *Mikyas*, dans l'*H. des Berb.*, II, 137.

(3) Sur les Benoû Ya'la, voir l'*Hist. des Berb.*, III, 269.

jamais les maîtres. Tlemcen et les districts voisins obéissaient [autrefois] à Moh'ammed ben Soleymân ben ᶜAbd Allâh ben H'asan ben el-H'asan ben ᶜAli (1), parmi les descendants de qui figure Aboû'l-ᶜAych ᶜIsa ben Idrîs ben Moh'ammed, dont il a été question déjà. A Fez et dans les districts voisins, il y avait des Chiᶜites d'abord, mais ensuite le gouvernement en échut à Idrîs ben ᶜAbd Allâh ben H'asan ben el-H'asan ben ᶜAli. A Tâmesnâ se trouvaient les descendants de Çâlih' ben T'arif aux doctrines erronées. Quant à Sidjilmâssa, ce fut là que s'établit ᶜIsa ben Samᶜoûn, chef des Çofrites.

Telle était sans conteste la situation dans ces divers pays ; on n'est pas d'accord au contraire sur l'Ifrîk'iyya, où dominait, dit-on, le rebelle ᶜAbd er-Rah'mân ben H'abib, ni sur l'Espagne, dont Yoûsof Fihri était l'émir.

Revenons-en maintenant à l'ordre chronologique. En 392 (19 novembre 1001), mourut Aboû T'âlib, cheykh et porte-parole des Moᶜtazelites, à l'âge de 69 ans. En la même année, Yah'ya ben ᶜAli ben el-Andalosi quitta l'Egypte à la tête d'une armée et arriva le vendredi 9 rebiᶜ I (25 janvier 1002) à Tripoli, dont le gouverneur était alors Zeydân Çak'alli (2). Mais les affaires militaires se trouvèrent au-dessus de la portée de l'intelligence et de la capacité administrative de Yah'ya, de sorte qu'il

---

(1) Vers le commencement du IIIe siècle (*ib.*, III, 229).

(2) Autrement écrit Aboû'l-Fad'l Reydân Çaklabi (Wüstenfeld, p. 173, et *Chrestomathie* de Sacy, I, 139). La mosquée du Kaire qui portait son nom, et qui est également citée dans la *Rel. des Druzes* (intr., p. 434), ne figure pas dans la liste des monuments de cette catégorie que Makrizi décrit dans le *Khitat*. On trouve d'ailleurs les deux noms propres *Reydân* et *Zeydân* (voir Bekri, p. 32 et 125; *Nodjoûm*, II, 411 ; Ibn Farhoûn, f. 57 v° ; ms 884 d'Alger, f. 30, etc.).

rejoignit Felfoul, qui ne lui ménagea pas son mépris[1].

En ramad'ân (juillet-août), mourut El-Mançoûr ben Aboû ᶜAmir, ce dont il sera parlé en son lieu.

En 393 (9 novembre 1002), Yah'ya ben ᶜAli ben el-Andalosi, Felfoûl ben Saᶜid et Fotoûh' ben ᶜAli arrivèrent devant Gabès, où ils bloquèrent ᶜAt'iya ben Djaᶜfar. A cette époque, c'est-à-dire le lundi 14 chaᶜbân (17 juin 1003), vingt archers arrivèrent à Gabès; mais Felfoul, qui en eut connaissance, les fit prendre et décapiter. [P. 267] Ces chefs étant ensuite retournés à Tripoli, Yah'ya ben ᶜAli, en présence de l'incertitude de sa situation et de l'impossibilité de trouver de quoi subvenir aux besoins de ses soldats, retourna en Egypte avec ceux qui lui restaient, non sans que Felfoul et les siens eussent pris, par achat ou par violence, ce qui leur plut des montures de ceux qui battaient en retraite. Quand ce général rentra en Egypte, le khalife El-H'âkim voulut d'abord le punir; mais ensuite il accueillit ses excuses et lui pardonna[2].

En 394 (29 octobre 1003), El-H'âkim fit exécuter à Miçr son astrologue El-Bekri. Il[3] était faible d'intelligence et peu sensé, mais avait des connaissances dans la (rédaction des) jugements[4]. Il fit également mettre à

---

(1) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca* (II, 31). On a vu plus haut comment Felfoul s'était soustrait à l'obéissance de Bâdis; voir aussi Ibn el-Athir, trad., p. 404.

(2) Wüstenfeld a passé ces évènements sous silence.

(3) Cet *il* se rapporte *grammaticalement* à Bekri.

(4) Texte وكان له بصر بالقضايا. Je suis tenté de croire que le dernier mot a le sens, ignoré des dictionnaires, de بالاحكام et qu'il faut entendre ainsi: « avait des connaissances dans l'art de dresser des thèmes astrologiques. »



mort, puis brûler un grand nombre des principaux de ses conseillers. Il punit aussi du dernier supplice celui qui est connu sous le nom d'Ibn Kharît'a, ainsi que l'astrologue Ibn el-Ghâzi.

En 395 (17 octobre 1004), l'Ifrik'iyya fut désolée par une effroyable famine, qui mit à nu celui qui était couvert, tua le pauvre et ruina le riche ; les vivres, d'abord très chers, manquèrent ensuite ; les nomades quittèrent leurs séjours habituels, la plupart des demeures se vidèrent et restèrent sans héritiers. A cela se joignirent les épidémies et la peste, qui enlevèrent la majeure partie des habitants sans distinction entre le riche et l'indigent. Les fonctionnaires ne faisaient plus autre chose que soigner ou visiter les malades, préparer les derniers devoirs à rendre aux morts, suivre des funérailles ou revenir d'une inhumation. On entassait les malades au Bàb Salem, et l'on creusait des sillons dans chacun desquels on jetait une centaine de cadavres ou davantage. Dans toutes les classes de la population, savants, marchands, femmes et enfants, le nombre des morts fut tel que Dieu seul pourrait les compter. A K'ayrawân les mosquées étaient vides, les fours publics et les bains déserts ; les habitants brûlaient les portes de leurs demeures et les poutres des terrasses, et plus d'un, citadin ou nomade, gagna la Sicile. Le malade devait payer une grenade deux dirhems, et un poulet en coûtait trente ; les nomades, dit-on, s'entredévorèrent. Tel est le tableau que trace [P. 268] Aboû Ish'âk' er-Rak'ik.

En 396 (7 octobre 1005), l'abondance de la récolte en Ifrîk'iyya fit baisser le prix des vivres, et les épidémies cessèrent.

A Bark'a éclata l'insurrection d'El-Welîd ben Hi-

châm[1], qui prétendait descendre d'El-Moghîra et appartenir ainsi à la famille Omeyyade. Ce fut en 395 qu'il commença à lever la tête. Il était instituteur à Bark'a, et comme il crut trouver là un terrain favorablement préparé, il se donna aux habitants comme étant lui-même de cette ville et leur révéla qu'il était dépositaire de traditions et d'une science [religieuse spéciale], qu'il était appelé à gouverner l'Egypte et à envoyer les oppresseurs à la mort. Soutenu d'abord par un groupe de Lawâta et de Zenâta qui le prirent comme imâm et se rallièrent à lui, il vit ensuite tous les Berbères accourir à lui, et il mit le siège devant Bark'a, qu'il prit en redjeb 395 (avril-mai 1005). En 396 (7 octobre 1005), son autorité s'était affermie, et El-Hâkim envoya contre lui des troupes qui furent battues après un combat sanglant et dont le général fut tué.

En cette même année mourut Moh'ammed ben Aboû'l-ʿArab, gouverneur d'Ifrîk'iyya.

El-H'âkim fit exécuter et brûler son kâdi[2], pour le châtier de ce qu'il dissipait le bien des orphelins.

En 397 (26 septembre 1006), la situation de l'insurgé de Bark'a, El-Welîd ben Hichâm, était de plus en plus forte, et le nombre de ses troupes et de ses adhérents était considérable. El-H'âkim eut alors recours à la ruse pour venir à bout de lui. Il lui fit écrire par ses principaux conseillers et officiers, qui lui déclarèrent partager sa doctrine religieuse et se dirent prêts à embrasser sa cause quand il serait proche. Ces messages répétés ins-

---

(1) Plus connu peut-être sous son surnom d'Aboû Rekwa (voir Ibn el-Athîr, IX, 139; *Chrestomathie* de Sacy, I, 99 et 159; Wüstenfeld, 181, etc.).

(2) Hoseyn ben Noʿmân (*Chrest.* de Sacy, I, 99).

pirèrent confiance au rebelle, qui s'avança vers l'Egypte avec toutes les tribus berbères qui le soutenaient. Alors les troupes égyptiennes l'attaquèrent et le battirent, et il se réfugia dans le Soudan. Il fut ensuite fait prisonnier et amené à Miçr sur un chameau, puis promené sous un accoutrement ignominieux dans les rues de la ville. Il périt dans d'affreux supplices à la mi-chawwâl (3 juillet 1007).

El-K'âsim ben Moh'ammed ben Aboû'l-ᶜArab, qui succéda à son père comme gouverneur d'Ifrîk'iyya, confirma ses conseillers dans les grades qu'ils avaient et leur demanda leur concours.

En 398 (16 septembre 1007) mourut le préposé aux réclamations en Ifrîk'iyya, Moh'ammed ben ᶜAbd Allâh, dont la sévérité avait durement châtié les novateurs religieux et les méchants, que, sans exciter aucun blâme, il avait fait flageller ou exécuter, ou à qui il avait fait couper les mains et les pieds.

[P. 269] En 399 (4 septembre 1008), les enfants de Moh'ammed ben Aboû'l-ᶜArab s'enfuirent de Mançoûriyya pour aller rejoindre à Tripoli Felfoûl ben Saᶜîd ben Khazroûn Zenâti. Le gouverneur de Gabès, qui avait reçu de Naçîr ed-Dawla l'ordre de leur couper la route, s'empara de deux d'entre eux, ᶜAli et Yoûsof, qu'il fit exécuter et dont il envoya les têtes à Mançoûriyya le 30 moh'arrem (3 octobre 1008). El-K'âsim, qui revint ensuite, obtint son pardon.

En 400 (24 août 1009), Felfoûl mourut de maladie à Tripoli et eut pour successeur Warroû, à qui les Zenâta obéirent. Aboû Mennâd Naçîr ed-Dawla avec une nombreuse armée se mit en marche pour attaquer les Zenâta et arriva sous les murs de Tripoli le lundi 7 chaᶜbân

(25 mars 1010). Les habitants, joyeux et manifestant leur plaisir par les prières qu'ils adressaient au ciel, se portèrent au-devant de lui ; on dressa des tentes de brocart et de magnifiques pavillons où il s'installa. Mais un ouragan survint qui démolit, déchira et emporta toutes les tentes; le prince alors entra dans le palais de Felfoûl. Il reçut des messagers envoyés par Warroû ben Sa'îd, frère de Felfoûl, qui venaient lui demander grâce et pardon ; il accéda à leur demande et fit dresser un acte le constatant (1). A la suite de ce succès, il retourna à Mançoûriyya. En-No'aym ben Kennoûn se rendit en cette ville accompagné d'un certain nombre d'hommes ; le prince leur fit des cadeaux, les traita le mieux du monde et fit délivrer à En-No'aym des étendards, des tambours, des bêtes de charge et des selles; puis il le renvoya dans le pays qu'il lui donna avec K'ast'îliya pour capitale, et En-No'aym y résida en qualité de prince avec tambours, étendards et corps de troupes.

En 401 (14 août 1010), mourut à K'ayrawân 'Azm ben Zîrî ben Mennâd. Le kâïd Dja'far ben H'abîb mourut aussi à cette date.

El-H'âkim bi-amr Allâh fit exécuter simultanément El-H'oseyn ben Djawher, le généralissime, et son parent par alliance, kâdi de Miçr, 'Abd el-'Azîz ben Moh'ammed ben en-No'mân (2).

En chawwâl (mai-juin 1011), [Hassân ben Mofarredj] Ibn Djerrâh' se sépara d'El-H'âkim et fit inviter par ses envoyés l'émir de la Mekke à se révolter également.

(1) Selon Ibn Khaldoûn (III, 264), Warroû reçut le gouvernement de Nefzâwa, qu'il abandonna en 401 pour se révolter contre Bâdis.

(2) Le 12 du mois de djomâda II, à ce que dit Makrîzi (*Chrest.* de Sacy, I, 104 ; cf. Wüstenfeld, 192).

C'est ce que fit celui-ci, qui se fit appeler Prince des croyants, [P. 270] et qui fut suivi dans sa révolte par les habitants de la Mekke et par ses cousins. Cette situation dura tout le reste de l'année (1).

Les Egyptiens, Maghrebins et autres qui étaient partis pour la glorieuse ville de la Mekke durent revenir, car en arrivant à K'olzoûm ils apprirent la conduite d'Ibn Djerrâh' et d'Aboû'l-Fotoûh' el-H'asan ben Dja'far ben Moh'ammed, et alors aucun d'eux n'alla en pèlerinage, non plus que ne le firent ceux qui venaient de Syrie, d'Irâk, de Khorâsân ou d'ailleurs, sauf, cependant, ceux du Yémen. Beaucoup de ceux qui vivaient à la Mekke à l'ombre du saint Temple s'enfuirent.

En 402 (3 août 1011), arriva à Mançoûriyya Khazroûn ben Saʿid ben Khazroûn Zenâti, qui était le frère de Felfoul. A la suite de dissensions survenues entre lui et son frère Warroû, il vint trouver Naçir ed-Dawla, qui le reçut très bien et qui donna également une hospitalité très large à environ soixante-dix cavaliers zenâtiens dont son visiteur était accompagné. Quelques jours plus tard, le prince lui donna la ville de... (2), où Khazroûn se rendit avec étendards et tambours.

En 403 (22 juillet 1012) arriva à Mehdiyya un navire apportant de magnifiques cadeaux envoyés par El-H'â-kim à Bâdis et à son fils Mançoûr (*sic*) ʿAziz ed-dawla. El-Mançoûr se rendit avec étendards et tambours, et

(1) Sur ces évènements, on peut consulter Makrizi, ap. *Chrestom.*, I, 104 et 186; Ibn el-Athir, IX, 86; Wüstenfeld, 193. Le chérif de la Mekke s'appelait Aboû'l-Fotoûh' el-H'asan ben Dja'far, nom que notre auteur rappelle presque immédiatement.

(2) Le nom de la ville ne figure pas dans le ms, mais on voit par Ibn Khaldoûn (III, 264) qu'il s'agit de Nefzâwa.



accompagné des habitants de K'ayrawân, au Château maritime pour les recevoir. El-H'âkim envoya en même temps des rescrits ajoutant Barka et ses dépendances aux territoires dont Naçîr ed-Dawla était déjà investi.

Le savant juriste Aboû'l-H'asan K'âbesi (1) mourut cette année-là.

Naçîr ed-Dawla enleva à Yoûsof ben Aboû H'aboûs Çanhâdji le soin de veiller aux troupes, etc.

En Syrie eut lieu la mort de Mofarredj ben el-Djerrâh', dont les enfants prirent la place.

El-H'asan ben Djaʿfar, dont nous avons déjà dit qu'il s'était révolté à la Mekke et y avait fait dire la prière en son honneur sous le nom de « Er-Râchid billâh, Prince des croyants », reconnut l'autorité d'El-H'âkim. Se repentant de ses actes antérieurs, il monta en chaire et fit amende honorable pour les prétentions qu'il avait émises. Il envoya à ce propos une lettre à El-H'âkim bi-amr Allâh, qui reçut ses excuses, lui envoya [P. 271] de fortes sommes d'argent et prévint la population qu'elle pouvait se rendre à la Mekke en emportant les vivres et les provisions nécessaires.

ʿAbd Allâh ben el-Welîd ben el-Moghîra fomenta une insurrection en Ifrîk'iyya. Ce personnage, qui d'abord s'était caché et s'occupait d'enseignement, prétendit ensuite au pouvoir ; mais il fut pris, emmené à K'ayrawân et promené dans les rues de la ville, lui ainsi qu'un de ses compagnons, à dos de chameau; après quoi on les décapita et crucifia. On trouva sur lui un portefeuille renfermant plusieurs lettres de sa main, adressées à des

(1) Il s'appelle ʿAli ben Moh'ammed ben Khalaf (n° 851 du Cat. des mss d'Alger, f. 24 v° ; ms 1546 de Paris, f° 182).

cheykhs de tribus et ainsi conçues : « De la part d'ʿAbd Allâh Aboû[1] Moh'ammed en-Nâçir li-dîn Allâh, Prince des croyants, à un tel » ; après quoi il disait que ses affaires se termineraient et se réaliseraient grâce aux Kotâma, et que son correspondant eût à venir à sa rencontre le 1er çafar 404, date où devait finir le pouvoir des Çanhâdja. Mais ce furent, nous l'avons dit, ceux-ci qui s'emparèrent de lui[2].

En 404 (12 juillet 1013), El-H'âkim annonça par rescrit à Naçîr ed-Dawla que dès à présent il attribuait la qualité d'héritier présomptif à son cousin Aboû'l-K'âsim ʿAbd er-Rah'mân[3] ben Elyâs. Cette pièce fut lue dans la grande mosquée à K'ayrawân et à Mançoûriyya, et le nom d'ʿAbd er-Rah'mân fut joint à celui d'El-Hâkim sur les étendards et sur la monnaie. L'importance de la décision qui venait d'être prise fit dire à Naçîr ed-Dawla : « Si l'imâm savait montrer de l'adresse, je lui écrirais de ne pas ainsi substituer son cousin à son fils ».

En 405 (1er juillet 1014), Naçîr ed-Dawla fit partir à l'adresse d'El-H'âkim des cadeaux magnifiques, qu'il accompagna avec étendards et tambours à leur départ de Mançoûriyya, et qui, arrivés à Mehdiyya, furent embarqués et confiés à Yaʿla ben Faradj. Il y figurait cent chevaux, ainsi que leurs selles enrichies de pierreries et formant dix-huit colis en caisses ; dix-huit charges de soie grège, de martre zibeline (*semmoûr*), et de précieuses marchandises tissées d'or et provenant de Sousse ; vingt jeunes femmes esclaves, dix Slaves, etc. La prin-

(1) Il faut probablement lire *ben*.
(2) Ibn Khaldoûn passe cette révolte sous silence.
(3) On lit 'Abd er-Rahîm dans Makrizi (*l. l.*, 103), et c'est cette lecture aussi qu'a adoptée Wüstenfeld (p. 199).

cesse Oumm Mellâl, sœur de Naçîr ed-Dawla, envoyait également des cadeaux à la sœur d'El-H'âkim. Mais ce riche envoi tomba du côté de Bark'a dans les mains des Arabes, et Yaʿla ben Faradj s'enfuit en abandonnant tout.

On cria à K'ayrawân une proclamation enjoignant à tous les Çanhâdja qui y habitaient de se transporter [P. 272] à Mançoûriyya. Une proclamation postérieure prescrivit la fermeture des boutiques et des *fondouks* de K'ayrawân, et l'exécution de cette mesure ne laissa plus ouvertes dans la ville que quelques boutiques faisant partie des biens de main-morte, si bien qu'on paya à Mançoûriyya deux cents dirhems la location d'une boutique destinée à la vente du lin, prix dont il n'avait jamais été question à K'ayrawân. Ce fut là la cause de sa ruine.

El-H'âkim avait donné à El-Mançoûr ben Naçîr ed-Dawla le surnom d'ʿAzîz ed-Dawla, et il avait été fait lecture du rescrit relatif à cette question. Naçîr ed-Dawla voulait donc élever son fils en conséquence et lui donner à gouverner des cantons où il eût à se faire servir par des gens qui seraient ses adhérents et ses créatures. Or il avait reçu d'Ibrâhîm ben Seyf el-ʿAzîz billâh des félicitations dont il soupçonnait la sincérité et qu'il voulut mettre à l'épreuve. Il écrivit donc à H'ammâd de remettre le canton d'Aboû Zaʿbel, [c'est-à-dire] K'açr el-Ifriki et la ville de Constantine, au lieutenant de l'héritier présomptif ʿAzîz ed-Dawla. A Hichâm[1] ben

(1) Ce nom est orthographié *Hâchim* dans Ibn el-Athîr (p. 413), dont il faut comparer le récit. Plus bas on trouve à deux reprises la forme *Hâchim*, j'ignore si c'est par erreur ou d'après le ms.

Dja'far, à qui il avait donné des vêtements d'honneur et concédé les étendards et les tambours, il ordonna de se rendre dans cette région, ce qui fit que Hichâm partit en emmenant des trésors et des approvisionnements considérables. Naçîr ed-Dawla demanda en outre conseil à Ibrâhîm ben Seyf el-'Azîz billâh sur le choix à faire de la personne chargée de présenter sa lettre à H'ammâd. Ibrâhîm s'offrit avec le plus grand empressement à porter ce message, en ajoutant : « Notre Maître ne trouvera nul esclave plus empressé que moi à se mettre à son service. » Il se chargea donc de la chose en s'engageant par des actes authentiques à ne mettre au plus que vingt jours, aller et retour compris. Alors des gens du proche entourage de Naçîr ed-Dawla lui conseillèrent de s'assurer de la personne d'Ibrâhîm et de ne lui laisser faire le voyage qu'il projetait que quand lui, Naçîr, saurait ce qu'étaient l'obéissance et l'empressement de Hammâd, frère d'Ibrâhîm.

Mais Naçîr dit à Ibrâhîm : « Va trouver ton frère ; si tu as dit vrai et que tu remplisses tes promesses, tant mieux ; sinon, faites l'un et l'autre comme vous l'entendrez. » Alors Ibrâhîm partit en chawwâl (mars-avril 1015) en emmenant son argent, ses hommes (de confiance) et tous ses trésors, sans que personne y mît obstacle de la part de Naçîr ; et pourtant ce départ, où il se faisait accompagner de ses hommes (de confiance) et de tous ses bagages, prouvait le contraire de ce qu'il avait annoncé. Hichâm ben Dja'far, qui était d'abord parti avec lui, s'aperçut ensuite [P. 273] que la trahison l'attendait lorsqu'il serait à proximité de H'ammâd : il invoqua donc la nécessité de quelque affaire qu'il avait laissée en suspens à Bâdja et tourna de ce côté, en promettant de

revenir promptement. Ce fut ainsi que Dieu le fit échapper à la trahison (qui le guettait). Ibrâhîm, arrivé à Tâmedit[1], écrivit à son frère H'ammâd, qui vint avec des troupes nombreuses se joindre à lui, et alors l'un et l'autre se proclamèrent en insurrection.

A cette nouvelle, Naçîr ed-Dawla se transporta à la fin de dhoû'l-hiddja (mi-juin 1015) à Rak'k'âda, où il distribua la solde à ses troupes; il envoya sa famille, ses bagages, sa sœur la princesse Oumm Mellâl, ses enfants et ses esclaves à Mehdiyya. Le sept du mois[2], il se mit en route et fit arrêter Yoûsof ben Aboû H'aboûs et ses frères. Il ne s'était pas passé un jour que Naçîr ed-Dawla ne lui eût renouvelé les témoignages de considération et ne lui eût fait du bien; il ne recevait pas du khalife un cheval ou un vêtement qu'il ne le lui donnât plutôt que de le garder pour lui-même, sans parler des propriétés et des terres qu'il lui avait concédées dans tous les cantons d'Ifrîk'iyya; en un mot, toujours il l'avait élevé en considération et en renommée, si bien que Yoûsof avait reçu plus de dignités qu'aucun grand ou petit, était monté plus haut qu'aucun proche ou parent. Or il projetait — Dieu sait ce qu'il en est — une attaque contre Naçîr ed-Dawla, et méditait cette affaire depuis quelque temps; mais Dieu, loin de le favoriser, trompa ses méchantes pensées et retourna sa vilenie contre lui-même. Naçîr ed-Dawla, sachant positivement ce qui se tramait, fit arrêter son ancien favori, et grâce à cet acte de

(1) Localité située à deux journées de Laribus (Bekri, 130; Edrisi, 137).

(2) Il ne faut pas songer à lire le 27, bien qu'il vienne d'être parlé des derniers jours du mois, puisqu'un peu plus bas il est question du 10 du même mois.



vigueur Dieu énerva les ruses des ennemis du prince, déçut leurs espérances et dérouta leurs projets coupables.

Naçir ed-Dawla marcha alors avec ses troupes, le lendemain de la Fête des victimes, contre H'ammâd. Au commencement de moharrem 406 (fin juin 1015), ʿAzm et Felfoul, l'un et l'autre fils de H'assoûn ben Sennoûn, Mâksen ben Bologgîn et ʿAdnân ben Maʿçem vinrent le trouver avec une troupe de cavaliers appartenant à l'armée de H'ammâd. Naçir ed-Dawla leur donna des vêtements d'honneur et les traita bien; puis [P. 274] continuant toujours d'avancer, il arriva à Tâmedît, où il reçut la nouvelle de la mort de son fils El-Mançoûr ʿAzîz ed-Dawla, qui, lors de son départ pour Mehdiyya, avait été pris par la fièvre et atteint de la petite vérole, dont il était mort au bout de dix-sept jours. Cette maladie lui avait été cachée jusqu'alors, parce qu'on craignait, comme il était en route pour combattre son ennemi, que l'affliction qu'il ressentirait ne nuisît aux intérêts de l'Etat. Quand Ibrâhîm et H'ammâd connurent cette mort, ils firent connaître au père du jeune prince que celui à raison de qui il avait adressé la demande que l'on sait était mort. Mais ce message ne troubla pas autrement Naçir ed-Dawla, qui écrivit à la princesse (sa femme) pour l'informer de la nouvelle qui lui était transmise; elle lui confirma la chose en lui adressant ses condoléances et lui décrivant l'excellent état de santé d'El-Moʿizz. Il supporta le choc avec une patience et une résignation merveilleuses: il tint une audience publique pour recevoir les compliments de condoléances, et quand il voyait quelqu'un trop affligé et pleurant, c'était lui qui le réconfortait et le consolait. Sa contenance combla de

joie ses amis et consterna ses envieux et ses ennemis.
Il repartit de Tâmedît le 6 çafar (25 juillet) et parvint à Moh'ammediyya, autrement dite Mesîla, dont les habitants se portèrent au-devant de lui en adressant au ciel des vœux en sa faveur pour manifester leur reconnaissance de la justice et de la sécurité qu'ils lui devaient, de la protection dont il les couvrait contre l'injustice et les agressions. Après s'y être arrêté six jours, il repartit, franchit le Chélif et continua d'avancer jusqu'à ce qu'il se trouvât à proximité des troupes de H'ammâd et des bandes qu'il avait levées chez les Zenâta et les autres peuplades au-delà de cette rivière. Il eut soin d'ailleurs, pour la nuit, de prendre toutes les précautions nécessaires pour se bien garder. Le lendemain matin, il se mit à la tête de ses troupes, passa devant elles et les rangea en ordre de bataille, chacun de ses officiers occupant le centre du groupe qu'il commandait; les deux armées étaient alors si rapprochées qu'elles étaient en vue l'une de l'autre. Ce fut H'ammâd qui fut mis en déroute et son camp fut livré au pillage[1]. On prétend que (rien que) les boucliers pris étaient au nombre de dix mille. L'empressement mis par les troupes de Naçir à enlever les dépouilles de toute sorte permit à H'ammâd, qu'abandonnèrent les siens, de s'échapper. Le butin et les richesses qu'on enleva ainsi étaient en nombre et en valeur incalculables. [P. 275] On trouva deux billets constatant qu'un certain officier avait un coffre contenant 50,700 dinars et 1,005,000 dirhems, plus cinquante cais-

(1) Il y eut bien bataille le 1er djomâda I (16 octobre), ainsi qu'on le voit par Ibn el-Athir, et non une simple débandade comme il semble résulter de la traduction d'Ibn Khaldoûn (II, 45) et, dans une certaine mesure, de notre texte même.

ses renfermant diverses marchandises, et cela non compris ce que renfermaient la tente et les magasins de H'ammâd. Voici ce que raconte Aboû Ish'âk' : « Un homme qui poussait un mulet devant soi fut fouillé sous nos yeux par nos serviteurs, et on trouva dans le rembourrage et la laine du bât huit mille dinars ; or il y eut des faits innombrables de ce genre. Cette somme me fut présentée après notre départ alors que nous étions déjà sortis de la rivière, bien qu'à grand'peine ; mais la douceur de la prise et la certitude du salut nous firent oublier ces fatigues. »

[Basît'] Il n'est pas sorti de ma mémoire ce jour où, auprès du Chélif, se présenta un spectacle effrayant et auquel les prunelles se contractaient : les chevaux, traversant les têtes, plongeaient dans des flots de sang, y formant un sillon d'un rouge d'aurore ; dans les ténèbres et les nuées de poussière brillait l'éclat des sabres semblables aux étoiles qui surgissent successivement de l'obscurité de la nuit tombante. On y voyait Bâdîs marqué du signe des braves et aussi reconnaissable et visible que le soleil au firmament : si sa main gorgée et vaillante eût débordé, ses ennemis eussent été bien près d'être submergés. Le turban rouge qui orne son front fait de lui une lune qui se lève dans la rubescence du soleil couchant. La mort elle-même eût-elle pris corps que, si on lui avait annoncé l'apparition d'Ibn Mennâd, la peur l'eût fait retomber sans vie à la vue de cette aurore !

Le lundi matin, 2 djomâda I (17 octobre), Naçîr ed-Dawla fit rechercher H'ammâd ben Bâdîs ben Seyf el-ʿAzîz billâh, mais il s'était enfermé dans le château-fort (la Kal'at Hammâd) avec son frère. Après y avoir séjourné trois jours pour se reposer et laisser reposer leurs compagnons ainsi que leurs montures, Ibrâhîm annonça à

son frère qu'il n'avait ni assez de vivres ni assez de sel [pour continuer la résistance]. H'ammâd partit alors avec lui et avec tous ses compagnons, et arriva, ayant toujours Naçir ed-Dawla à ses trousses, à la ville de Dekma[1], dont il avait précédemment châtié les habitants. Ceux-ci se mirent à pousser des cris contre son arrière-garde ; il se défendit l'épée à la main et en tua environ trois cents. Alors intervint Ah'med ben Aboû Tawba, [P. 276] juriste de la ville, qui apaisa ses compatriotes et avertit H'ammâd d'avoir à redouter la colère divine: « Prince, lui dit-il, tu fuis devant les grandes masses et tu tournes le dos aux armées qui te résistent; ton pouvoir et ta force ne s'exercent que sur le prisonnier qui est devant toi sans personne pour le soutenir ! » A ces paroles H'ammâd répondit en faisant décapiter l'audacieux. Alors s'avança un pieux vieillard de la ville, qui parla ainsi : « O H'ammâd, crains Dieu; (moi qui te le dis) j'ai fait deux fois le pèlerinage. — Eh bien, répondit-il, je vais par surcroît te donner le martyre ! » et il le fit aussi décapiter. Après lui s'avancèrent quelques marchands ambulants : « Nous sommes, dirent-ils, étrangers et nous ignorons la faute qu'ont commise contre toi les habitants de cette ville. — Mettez-vous tous ensemble, et je vous le dirai ! » Ces marchands se réunirent et parmi eux se glissèrent quelques autres qui voulaient aussi sauver leur vie; mais il leur fit couper le cou à tous. Après quoi il enleva tous les vivres et tout le sel de la ville et rentra dans son château-fort.

Le jour de la fuite de H'ammâd, Naçir ed-Dawla se fit

---

(1) Je corrige le texte, qui écrit ce nom *Zekma*, d'après Ibn el-Athir, p. 414 ; on prononce aussi Dekkama (Bekri, 131 ; Edrisi, 141).

amener Bekkâr ben Djelâla Outelkâti (1), qu'il avait antérieurement fait prisonnier et qui avait souvent tenu des propos malsonnants sur celui qui l'avait alors en son pouvoir. Sous les yeux de Yoûsof ben Aboû H'aboûs, qui était aussi prisonnier, il fit raser la barbe de Bekkâr, puis en fit faire autant à Yoûsof, leur infligeant ainsi un châtiment exemplaire aux yeux du monde. « Quand, dit Er-Rak'îk', nous vîmes Yoûsof rasé, nous nous mîmes à dire à voix basse : « Nous espérions que Yoûsof aurait la vie sauve, car les princes ont l'habitude de pardonner après avoir puni ; mais après ce châtiment infâmant nous le jugeons bien perdu ! » Naçir nous jeta un coup d'œil et nous demanda ce que nous disions : « Vous avez deviné », dit-il, quand nous lui eûmes répondu à voix basse. Trois jours après il le fit revenir, et après lui avoir énuméré toutes ses méchancetés et toutes ses infâmies, il lui fit couper le nez et les oreilles, puis le renvoya ; il le fit ensuite revenir, lui fit amputer les deux mains et le renvoya dans sa prison, où le misérable passa la nuit baigné dans son sang. Un des geôliers raconta qu'il l'avait entendu prier son frère de l'égorger pour en finir, [P. 277] car il craignait d'être encore torturé le lendemain sous les yeux de ses ennemis ; mais comme son frère lui répondit d'attendre patiemment la réalisation des décrets divins, il demanda à un gardien de le prendre par le bras pour le mener satisfaire un besoin, et pendant que son guide l'attendait, il se précipita le front sur une colonne avec une telle violence que les yeux lui sortirent de la tête et que la cervelle jaillit ; il tomba mort sur le coup. »

---

(1) Sur l'orthographe de cet ethnique, voir Ibn el-Athir, p. 416 ; *suprà*, p. 368.

Naçîr ed-Dawla s'éloigna alors du Chélif. Er-Rak'ik' s'exprime ainsi : « Parmi les choses curieuses que nous avons entendu dire de cette station auprès du Chélif, citons qu'un grand cheykh berbère nous a dit qu'on l'appelle la *station des épreuves* ; puis il se mit à m'énumérer ceux des principaux chefs Zenâta qui avaient pris la fuite ou avaient été tués ; mais nous étions en cours de route et je ne pus écrire (ce qu'il me disait). Il finit en disant que le dernier de ceux qui y moururent fut Zîri ben ʿAt'iya, le dernier de ceux qui s'enfuirent fut H'ammâd ; que Yoûsof ben Aboû H'aboûs y fut mis à mort et qu'on porta à son frère son cadavre, qui était jeté en travers sur une bête de somme et dont les deux pieds restaient visibles. Il le fit inhumer en cet endroit. »

A la suite de la mort, survenue en chawwâl (mars-avril 1016), de Warroû ben Saʿîd, les Zenâta se divisèrent : une partie obéit à Khalîfa ben Warroû, une autre à son cousin Khazroûn, et Dieu les affligea de discordes (1).

Mort de Naçîr ed-Dawla Bâdîs.

Le mardi 29 dhoû'l-k'aʿda (9 mai 1016), il fit procéder au recensement (des troupes), et chaque officier sortit à la tête du détachement qu'il avait sous ses ordres. Le prince, qui se tenait assis dans le pavillon, donna à Ayyoûb ben Itewwoufet l'ordre de parcourir les rangs et de faire le compte des guerriers, et attendit la fin de cette opération. Ayyoûb lui fournit alors les renseignements nécessaires, qui le remplirent de satisfaction et à la

(1) Voir Ibn el-Athîr, p. 415. L'*Hist. des Berb.* (III, 265) place la mort de Warroû en l'année 405.

suite desquels il regagna son palais. Le soir il monta à cheval parfaitement heureux et ayant la plus belle apparence. Des joûtes furent organisées sous ses yeux, et lui-même ne brandissait pas une lance qu'il ne la rompît, après quoi il en reprenait une autre. Il retourna au palais plus plein d'espoir, plus gai et plus animé que jamais; il se mit à manger et à boire avec ses familiers et ses proches, qui remarquèrent en lui une gaîté [P. 278] inconnue, puis vers le milieu de la nuit du (mardi au) mercredi 30 dhoû'l-kaᶜda, il était mort. Des messagers furent aussitôt dépêchés à H'abîb ben Aboû Saᶜîd, à Bâdîs ben H'ammâma[1] et à Ayyoûb ben Itewwoufet pour les prévenir de l'évènement, sans en rien dire à tous les Çanhâdja ni aux autres, et ces chefs se retirèrent pour tenir la chose secrète jusqu'à ce qu'ils se missent d'accord. Le matin, les chefs militaires se présentèrent comme de coutume pour saluer le prince, car ils étaient sans nouvelles, tandis que le projet des autres était [pour expliquer son absence] d'annoncer au peuple qu'il avait pris médecine; les initiés firent, en outre, prévenir tous les officiers d'arriver chacun avec leurs hommes, car ils venaient d'apprendre que H'ammâd était près d'attaquer le camp. Or ils ignoraient que la nouvelle de la mort du sultan était partie de Moh'ammediyya, dont les habitants avaient fermé les portes et étaient montés sur les murailles [tout prêts à se défendre]. Ainsi fut connue la nouvelle qu'ils furent impuissants à tenir secrète et qui se répandit aussi vite que si elle eût fait l'objet d'une proclamation. Les soldats troublés s'agitaient dans la crainte de quelque désaccord, et on résolut par suite de

(1) Dans Ibn el-Athir, trad., p. 415, on lit « ben *Aboû* Hammâma ».

choisir Kerâma, qui leur fit prêter serment et fit envoyer des lettres dans quelques endroits. Mais alors les esclaves noirs de Naçìr ed-Dawla et tous ceux de son entourage qui faisaient cause commune avec eux manifestèrent leur mécontentement, disant que s'ils avaient choisi Kerâma, ce n'était que pour commander aux troupes et veiller aux biens en attendant que tout fût remis à celui qui y avait droit, El-Moʿizz ben Naçìr ed-Dawla. Toute la nuit, il y eut entre eux des allées et venues, et ils s'engagèrent par serment à (soutenir) l'accession au trône d'El-Moʿizz. Toutes leurs dispositions étant prises, ils en publièrent le résultat le samedi 3 dhoû'l-hiddja (13 mai)[1], et alors les divers corps de troupes vinrent successivement prêter serment. On tomba d'accord pour envoyer Kerâma faire à Achìr des levées de Çanhâdja et d'Outelkâta qu'il ramènerait à Moh'ammediyya. Après quoi les troupes partirent en emportant le catafalque de Naçìr ed-Dawla.

Avènement et règne d'El-Mo'izz ben Bâdìs Naçìr ed-Dawla.

Ce prince fut proclamé à Mehdiyya le dit samedi de 406 (13 mai 1016), à l'âge de huit ans et quatre mois[2]; la prestation de serment eut lieu en cette ville le 21 dhoû'l-hiddja, après l'arrivée de l'annonce (officielle) de la mort de son père. Mançoûr ben Rechìk, le kâdi de K'ayrawân

(1) Cette date parait erronée, puisque Naçìr ed-Dawla était mort trois jours auparavant. Quelques lignes plus bas, il est dit que la prestation de serment eut lieu le 21 dhoû'l-hiddja, et ensuite que les troupes partirent de Moh'ammediyya le 10 du même mois.

(2) Ibn el-Athìr le fait plus âgé de deux mois et quelques jours.

et de Mohammediyya, ainsi que les cheykhs et les Çanhâdjites présents à Mehdiyya allèrent présenter à la princesse Oumm Mellâl, qui se trouvait alors dans cette dernière ville, leurs condoléances à l'occasion de la mort de son frère. El-Mo'izz fit une sortie avec étendards et tambours, et le peuple tout entier lui porta ses félicitations, lui prêta serment, offrit ses compliments de condoléance et adressa au ciel des vœux en sa faveur ; après quoi il rentra au palais, et la population y pénétra ensuite pour féliciter la princesse de l'avènement de son neveu ; et alors les gens de K'ayrawân et de Mançoûriyya se retirèrent. El-Mo'izz resta à Mehdiyya, se rendant chaque jour à cheval au Pavillon de la paix (*K'obbat es-selâm*), où le peuple mangeait sous ses yeux, puis il rentrait au palais.

Le samedi correspondant au jour de la Fête des Victimes (10 dhoû'l-hiddja), les troupes partirent de Moh'ammediyya, après avoir mis le feu aux constructions, aux maisons et aux enclos, le catafalque précédant les étendards et les tambours. H'ammâd surveillait de loin ces troupes qui s'écoulaient comme un fleuve devant le catafalque, et il adressa ces réflexions à son frère et à ses familiers : « Voilà comment ces gens servent les princes ! Moi je suis venu en Ifrîk'iyya avec trente mille cavaliers dont il n'y avait pas un qui n'eût été l'objet de mes bons procédés ou de mes largesses ; et puis je suis retourné à El-K'al'a n'ayant plus avec moi que moins de six cents de ces hommes, et c'est en eux qu'il me faut espérer de l'aide. Et celui-là, qui est mort, on lui obéit comme s'il était vivant ! » L'armée arriva à Mehdiyya le 22 dhoû'l-hiddja. Les troupes paradèrent à la porte de la ville, et El-Mo'izz, à cheval et sans bouger, vit jus-

qu'au bout toutes ces troupes descendre, détachement par détachement, pour le saluer.

En 407 (9 juin 1016), El-Moᶜizz ben Bâdîs quitta Mehdiyya et fit le vendredi 15 moh'arrem (23 juin) une magnifique entrée à Mançoûriyya ; étendards et tambours le précédaient, et il descendit en grande pompe dans son palais, au milieu de l'allégresse universelle.

Il y avait à K'ayrawân, dans le quartier nommé Derb el-Moᶜalla (1), des gens qui y cachaient leurs croyances chiᶜites pour éviter d'être molestés. La populace se précipita inopinément sur eux [P. 280] et en tua un certain nombre, tant hommes que femmes, puis se donnant libre carrière elle livra au pillage les maisons et les biens des Chiᶜites. Les désordres furent très graves et se propagèrent en province, où l'on tua un grand nombre de ces dissidents, sans parler de ceux dont on ne savait pas au juste les croyances. A Mehdiyya, les survivants se réfugièrent dans la grande mosquée où on les massacra tous, femmes comprises.

La foule s'ameuta contre Aboû'l-Behâr ben Khalloûf, qui avait soulevé sa colère en réduisant les têtes folles et en agissant énergiquement; il dut se réfugier à Mançoûriyya, et sa demeure fut livrée au pillage. Son neveu, apprenant la chose, marcha avec ses soldats au secours de son oncle, mais la foule massacra celui-ci, infligea (à son cadavre) un traitement destiné à servir d'exemple et tua également tous ceux qui l'accompagnaient ; puis elle marcha sur Mançoûriyya, qu'elle mit en ruines. Environ quinze cents Chiᶜites se réfugièrent

---

(1) Ibn el-Athîr écrit ce nom Derb el-Mok'alli (p. 447) et fait aussi le récit de ces troubles.

dans l'habitation de Moh'ammed ben ʿAbd er-Rah'mân ; chaque fois qu'il en sortait un pour acheter des vivres, il était massacré, et ce fut le sort de la plupart ; puis on en fit sortir (le reste) avec femmes et enfants, et on les mena au palais du sultan.

Les musulmans voyaient ces faits avec plaisir, car on avait trouvé dans les demeures de ces prétendus fidèles des livres qu'on mit au jour et qui renfermaient de nombreux passages où s'affirmaient l'incrédulité, des opinions sacrilèges et le caractère licite d'actes prohibés. Les survivants se tinrent solidement enfermés dans le palais pendant la fin du mois de djomâda I et le mois suivant (octobre-novembre).

Vers la fin de cette année[1] arriva un rescrit dans lequel El-Hâkim s'adressait à El-Moʿizz ben Bâdis en le traitant de Cheref ed-Dawla. A cette occasion, le jeune prince fit une sortie avec étendards et tambours.

En 408 (29 mai 1017), d'importants engagements eurent lieu entre les troupes de Cheref ed-Dawla el-Moʿizz et celles de H'ammâd, ce qui serait long à raconter[2].

En 409 (19 mai 1018), environ deux cents Chiʿites à cheval accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants sortirent de la ville pour aller à Mehdiyya s'embarquer pour la Sicile ; des cavaliers leur servaient d'escorte. Le convoi était arrivé à la bourgade de Kâmil, où il passa la nuit ; les habitants des campements voisins les attaquèrent et les massacrèrent, non sans avoir violé quelques jeunes femmes et celles [plus âgées] qui avaient

(1) Au mois de dhoû'l-hiddja (Ibn Khallikân, III, 386 ; Ibn el-Athir, trad. p. 417).

(2) On trouve sur ces faits quelques détails dans Ibn el-Athir (*ib.*) et dans les *Berbères* (II, 18).

encore quelque beauté. Toutes ces femmes furent d'ailleurs également massacrées[1].

L'Ifrîk'iyya eut à souffrir cette année-là [P. 281] d'une grande disette et de nombreux combats.

En 410 (8 mai 1019), Zâwî ben Zîrî Çanhâdji, après une absence de vingt-deux ans, revint d'Espagne en Ifrîk'iyya avec sa femme, ses enfants et ses serviteurs, après avoir pris part aux guerres et aux troubles de ce pays et ramassé des richesses provenant des trésors des rois qui y régnaient. Le jour de son arrivée, Cheref ed-Dawla el-Moʿizz, magnifiquement vêtu, se porta à sa rencontre : Zâwî s'avança à pied, et El-Moʿizz, qui descendit de cheval, reçut ses salutations et l'accompagna jusqu'à ce qu'il l'eût installé à Mançoûriyya[2].

En 411 (26 avril 1020), El-Moʿizz reçut Aboû'l-K'âsim ben El-Yezîd, qui venait de la part d'El-H'âkim lui apporter un sabre orné des plus précieuses pierreries ainsi qu'un vêtement tiré de sa propre garde-robe et plus beau qu'on n'eût jamais vu ; le prince, magnifiquement vêtu et en grand apparat, alla à sa rencontre, et il lui fut donné lecture d'un rescrit qui le remplit de joie à cause des expressions honorifiques qui lui étaient adressées et que personne n'avait reçues jusque là.

En la même année, Moh'ammed ben ʿAbd el-ʿAzîz ben Aboû Kodya apporta un autre rescrit d'El-H'âkim en réponse à ce qu'avait écrit El-Moʿizz au sujet des affaires d'Espagne, de la chute de la dynastie Omeyyade et de l'élévation d'El-K'âsim ben H'ammoûd[3]. Le khalife lui

(1) Cet alinéa ainsi que le suivant figurent dans la *Biblioteca* (II, 32).

(2) Voir Ibn el-Athîr, p. 420 ; *Berbères*, II, 19 et 44 ; III, 59 et 247 ; Dozy, *Mus. d'Espagne*, III, 288 et 317.

(3) Ce prince régna à Cordoue jusqu'à 412 ; sur ces événements, voir Ibn el-Athîr, p. 425.

en témoignait sa reconnaissance par l'envoi de quinze drapeaux tissus d'or, qu'El-Mo'izz fit porter devant lui quand il fit son entrée à cheval le 27 rebî' II (20 août 1020).

Il tomba une pluie violente accompagnée de tonnerre et d'une chute de pierres plus grosses et plus abondantes qu'on n'avait jamais vu en Ifrîk'iyya ; en même temps, la foudre tomba à deux reprises(1).

On apprit la mort d'El-H'âkim, khalife d'Egypte(2), à qui succéda Ez-Z'âhir.

En 412 (16 avril 1021), mourut Bâdîs ben Seyf el-'Azîz billâh, sur qui Cheref ed-Dawla prononça les dernières prières. Il lui fut élevé un magnifique monument funéraire.

La princesse veuve de Naçîr ed-Dawla, étant venue à mourir, fut ensevelie plus magnifiquement qu'aucun roi. Au rapport de marchands qui assistèrent à la cérémonie, cent mille dinars furent dépensés à cet effet ; son corps fut déposé dans un cercueil d'aloès incrusté de pierres précieuses [P. 282] et dont les clous valaient deux mille dinars. Elle fut inhumée à Mehdiyya à la suite de funérailles telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles.

En 413 (5 avril 1022), El-Mo'izz se maria avec un tel déploiement de pompe qu'aucun khalife n'en fit jamais autant. La description, que j'omets pour être plus court, en est faite dans le livre d'Er-Rak'ik.

(1) Les imaginations furent vivement frappées, car ce fait est aussi rapporté par le dit chroniqueur (p. 448).

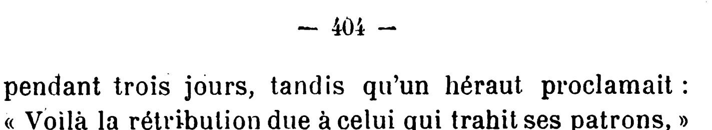
(2) Hâkim périt le 27 chawwâl 411, dans des circonstances dont le récit se retrouve dans Wüstenfeld (p. 217) ; cf. *Journ. As.*, 1860, I, 144 ; *Rel. des Druzes*, intr., I, 406).

En 414 (25 mars 1023), on apprit de plusieurs côtés en Ifrîkiyya que Khalîfa ben Warroû et ses partisans avaient lancé de nombreux navires et qu'ils étaient partis de Tripoli à la recherche de Fotoûh' ben el-K'â'id, alors que, ayant antérieurement écrit à Cheref ed-Dawla el-Mo'izz pour lui annoncer qu'il devenait des siens et le reconnaissait, il avait reçu de ce dernier la ville de Neft'a dans la province de Constantine[1]. Cheref ed-Dawla se mit donc en route et, passant par Sousse, arriva à Mehdiyya le jeudi 4 moh'arrem (28 mars). Une proclamation annonça une levée de matelots, et des lettres furent envoyées pour rappeler celles de ses troupes qui ne l'avaient pas encore rejoint, afin de rendre ainsi possible son départ de Mehdiyya par Sfax et Gabès pour arriver à Tripoli. Il donna l'ordre de mettre soigneusement les troupes en état et de compléter les approvisionnements de l'arsenal; il se mit à fabriquer dans un délai très court des engins de guerre en plus grande quantité qu'on ne pourrait faire en un long espace de temps. Mais ensuite, il estima devoir se rendre à Mançoûriyya pour permettre aux hommes de prendre leur équipement et les objets nécessaires, et il arriva dans cette ville le lundi 24 moh'arrem (17 avril).

La nouvelle parvint d'Orient que le Prince des croyants Ez-Z'âhir li-i'zâz dîn Allâh s'était fait amener Seyf ed-Dawla dhoû'l-madjdeyn H'oseyn ben 'Ali ben Dawwâs Kotâmi, qui avait toujours évité par précaution de se rendre au palais et qui cette fois n'en ressortit presque aussitôt qu'à l'état de cadavre[2]. Son corps resta sur place

(1) On trouvera sur la révolte de Khalifa ben Warroû quelques renseignements dans les *Berbères* (III, 265).

(2) Cette exécution se rattache aux troubles provoqués au Kaire



pendant trois jours, tandis qu'un héraut proclamait : « Voilà la rétribution due à celui qui trahit ses patrons, » puis il fut remis à ses esclaves, qui l'enterrèrent.

A la même époque on apprit la mort de la noble princesse fille d'El-ʿAzîz billâh (1), sur qui les dernières prières furent dites à Miçr par Ez-Z'âhir li-iʿzâz dîn Allâh. [P. 283] Elle avait pris le pouvoir en mains et établi pour l'expédition des affaires des règlements marqués au coin de la prévoyance et de l'habileté administrative. Après avoir fait exécuter le vîzir ʿAmmâr (2), à qui avaient été confiés l'inspection des divers bureaux, des propriétés, du secrétariat, ainsi que les autres services du khalifat, elle s'occupa elle-même des soins de l'administration, et nulle affaire, grande ou petite, ne passait que revêtue de son visa transcrit de la main de son esclave Aboû'l-Bayân le Slave.

En la même année, Mohammed ben ʿAbd el-ʿAzîz apporta à Cheref ed-Dawla, de la part du khalife d'Egypte Ez-Z'âhir, les preuves de la plus haute considération, et il fut donné lecture de rescrits tels qu'on n'en avait jamais vu de plus importants comme fond ni de plus relevés comme forme. Le khalife, faisant une addition à son

---

par la mésintelligence régnant entre les Turcs et les Kotâma (cf. Wüstenfeld, p. 213). Au lieu de *Hoseyn* ben ʿAli, on lit ailleurs *Yoûsof* (*Rel. des Druzes*, intr., p. 406 ; cf. Defrémery, *J. As.*, 1860, I, p. 144 et 146).

(1) Il s'agit de Sitt el-Molk, l'intelligente et énergique princesse que certains chroniqueurs accusent d'avoir fait disparaître l'insensé H'âkim, son frère (Ibn el-Athîr, IX, 222 et s. ; Aboulfaradj, éd. de Beyrouth, p. 313 ; Quatremère, *Mém. sur l'Egypte*, I, 324 ; *Journ. as.*, 1860, I, 144 ; De Sacy, *Druzes*, intr. p. CCCCII, CCCCVI, CCCCXXVI, etc. ; Wüstenfeld, 214 et 219, etc.).

(2) Aboû'l-Hasan ʿAmmâr ben Mohammed ; comparez Wüstenfeld, p. 220.

surnom honorifique, l'appelait Cheref ed-Dawla wa-ᶜAd'odhâ, et l'informait de la naissance de ses deux fils Aboû't-T'âhir et ᶜAbd Allâh Aboû Mohammed ; à quoi il joignait trois juments tirées de ses propres écuries et magnifiquement sellées, un vêtement précieux d'entre les plus beaux de sa propre garde-robe, deux pommeaux d'étendards tissés d'or et montés sur des hampes d'argent dont il n'était jamais entré de pareil en Ifrîk'iyya, enfin vingt étendards dorés et argentés. Cheref ed-Dawla fit à ces cadeaux l'accueil le plus brillant et leur rendit les soins cérémonieux qu'ils méritaient. Les rescrits furent d'abord lus en sa présence, puis dans la grande mosquée de K'ayrawân ; il les fit transcrire pour les expédier partout, et ces pièces excitèrent une joie indescriptible.

Dans la même année, un autre rescrit, apportant à Cheref ed-Dawla une nouvelle preuve de considération, lui ordonna d'employer dans ses lettres la formule : « De la part de l'émir Cheref ed-Dawla wa-ᶜAd'od-hâ », titre dont il devait aussi être qualifié dans la correspondance à lui adressée. Il reçut ce message en grande pompe, donna des robes d'honneur à ceux qui l'apportaient et le transporta en cérémonie. A partir de ce moment, on employa dans la correspondance ces qualificatifs pompeux.

La princesse Oumm Mellâl, fille d'ᶜOddat el-ᶜAzîz billâh, étant tombée malade, Cheref ed-Dawla alla quotidiennement, pendant les quelques jours que dura sa maladie, lui rendre visite et lui tenir compagnie, permettant même à ses conseillers et à ses serviteurs de pénétrer auprès d'elle et d'y rester quelque temps. Le jeudi dernier jour de redjeb (17 octobre 1023), Dieu la rappela à lui. Le prince prononça les dernières prières

et célébra les funérailles avec étendards, tambours et litières, [P. 284] déployant une pompe telle qu'on n'avait jamais rien vu de pareil ni pour un roi ni pour un sujet. Les deux nobles princesses, la mère et la sœur (du prince), y assistèrent.

Le mardi 25 djomâda I (15 août), Cheref ed-Dawla confia à Aboû'l-Behâr ben Khalloûf la perception des impôts, la direction des gouverneurs des provinces ainsi que l'inspection des troupes et de toutes les affaires. Alors tout marcha parfaitement, les provinces éloignées et les frontières furent contenues ; l'administration se fit normalement, et Cheref ed-Dawla trouva en lui une fermeté, un talent, une décision et une sagacité qu'il n'avait encore rencontrés chez aucun de ses ministres (*lacune de quelques lettres*).

En çafar 415 (avril-mai 1024), il lui naquit un fils qu'il nomma Kennâd.

En redjeb (comm. le 7 septembre) eut lieu le mariage de la princesse Oumm el-ʿOloû, fille de Naçîr ed-Dawla et sœur de Cheref ed-Dawla [1]. Le mercredi 1er chaʿbân (7 octobre), le grand portique fut orné en son honneur ; la foule, grands et petits, put y pénétrer et contempler toutes les pierreries, tissus, objets précieux, vases d'or et d'argent qui lui étaient destinés et plus beaux que tout ce qu'on avait jamais fait ou entendu dire pour aucun roi jusqu'alors. Aboû Ish'âk' er-Rak'îk' s'exprime ainsi : « Les visiteurs furent aveuglés par ce qu'ils virent, stupéfiés devant la magnificence de ce qu'ils contemplèrent. » Tout cela fut transporté à l'endroit où l'on avait dressé

(1) Cette princesse fut faite prisonnière par les Zenâta entre 430 et 440 (*Berbères*, III, 266), probablement dans l'expédition relatée plus bas sous l'année 433.

des constructions, des pavillons et des tentes ; dix mulets transportèrent les dix charges constituant la dot de la future et sur chacune desquelles il y avait une jeune et belle esclave ; ce qui représentait [par charge] cent mille dinars en monnaie. D'après un marchand habile qui avait évalué ce qui appartenait à la future, il y en avait pour plus d'un million de dinars, ce qu'on n'avait jamais vu pour aucune femme en Ifrîkiyya. Dans la conduite processionnelle de la fiancée, qui se fit le jeudi, cette dernière était précédée des esclaves noirs de son frère Cheref ed-Dawla, de son père Naçir ed-Dawla et de son grand'père ʿOddat el-ʿAzîz billâh, ainsi que des principaux personnages de la cour. ʻ De ce jour où les cavaliers accomplirent les plus mémorables prouesses, les descriptions enchanteresses remplirent les provinces ʻ.

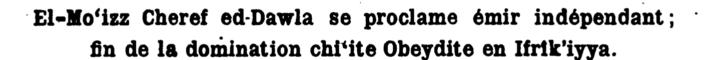
En cette année, Cheref ed-Dawla tint une séance pour recevoir les cadeaux envoyés par Çandal, gouverneur de Biskra, consistant en trois cents chevaux de race, cent juments, des mules dont vingt avaient des selles ornées, [P. 285] et cent charges d'argent. En retour, il lui envoya des vêtements d'honneur et lui renouvela le gouvernement de Biskra (1).

En 416 (3 mars 1025), mourut Ayyoûb ben Itewwoufet, aux funérailles duquel assista Cheref ed-Dawla el-Moʿizz ben Bâdîs avec tambours et étendards.

En 417 (21 février 1026), naquit à Cheref ed-Dawla un fils qu'il appela Nizâr. Cette heureuse nouvelle fut annoncée dans toutes les provinces.

---

(1) Ibn Khaldoun, en rappelant l'importance du cadeau envoyé par Çandal, attribue à cet officier les fonctions de gouverneur de Baghâya (*Berbères*, II, 16). — En cette année 415, mourut ʻAbd Allâh ben Mohammed Djorâwi, poète qui chanta les Benoû Bâdis (*Moschtarik*, p. 99; ms 2327 de Paris, f. 89 v°).



El-Mo'izz Cheref ed-Dawla se proclame émir indépendant; fin de la domination chi'ite Obeydite en Ifrik'iyya.

El-Moᶜizz ben Bâdis, qui était très jeune à son avènement, car il avait huit ans ou même, selon d'autres, sept ans, fut élevé par les soins de son vizir Aboû'l-H'asan ben Aboû'z-Zeddjâl, homme respectueux des prescriptions religieuses et pieux. Toute l'Ifrîk'iyya et K'ayrawân, depuis le règne du Mahdi ᶜObeyd Allâh, suivaient alors les doctrines chiᶜites, qui sont en opposition avec la foi traditionnelle et orthodoxe. Or ce vizir instruisit et poussa son pupille dans la voie des doctrines malékites, où il le fit élever, aussi bien que dans la religion traditionnelle et orthodoxe, mais cela n'était su ni des Chiᶜites ni des K'ayrawâniens. Un jour que, à l'occasion d'une fête, El-Moᶜizz encore jeune se rendait en pompe et avec son entourage au Moçalla, son cheval vint à broncher, ce qui lui fit prononcer les noms d'Aboû Bekr et d'ᶜOmar. Les Chiᶜites figurant parmi les troupes [dont il était accompagné] l'entendirent et se précipitèrent vers lui pour le massacrer, mais il eut pour venir à son aide ses esclaves noirs, ses conseillers et les Kayrawâniens restés secrètement orthodoxes, et il fut massacré plus de trois mille Chiᶜites (1). Le lieu où le fait se passa prit le nom de *Lac de sang* (Birket ed-dem), qu'il porte encore aujourd'hui. « Alors, dit Aboû'ç-Çalt, un cri de mort se répandit partout et on massacra les Chiᶜites dans toutes les provinces, en conformité avec les quasi-prédictions des poètes. » El-K'âsim ben Merwân s'exprime ainsi :

(1) Ce passage rappelle probablement ce qui a été rapporté plus haut sous l'année 407.

[Wâfir] Ils seront partout massacrés, comme ils l'ont été à K'ayrawân.

[P. 286] Un autre a dit :

[Ramal] O Mo'izz ed-Dîn, vis honoré, gai, satisfait et joyeux. Par ta conduite à l'égard des maudits et vils [Chi'ites], tu as satisfait le Prophète élu et Aboû Bekr, car tu leur as infligé la peine de mort qu'exige en tous lieux et toujours la loi traditionnelle.

Et un autre encore :

[T'awîl] Le foyer qu'ils s'étaient allumé en Orient est éteint, et leur impiété n'a plus de domaine en Orient ni en Occident [1].

Nous omettons ici, à propos du massacre des Râfidites [2], de nombreux récits concernant les songes d'El-Mo'izz, les interprétations qui en furent données, etc. Jusqu'à 440 (15 juin 1048), El-Mo'izz songea sans relâche à l'extirpation de cette croyance.

En 420 (19 janvier 1029), des bandes de Zenâta poussées par le désir de s'emparer de Kayrawân marchèrent contre cette capitale. Mais El-Mo'izz, dès qu'il en fut informé, alla à la tête de ses troupes (*djond*) leur livrer un combat acharné [3] où les agresseurs eurent le dessous, et à la suite duquel, après avoir subi de fortes pertes, ils furent forcés de fuir vers l'Ouest.

En 421 (8 janvier 1030), à la suite de rixes survenues à

(1) Sur les rapports d'El-Mo'izz ben Bâdis avec Aboû 'Ali ben Rechik, voir le *Mesâlik*, ap. Amari, *Bibl. ar.-sic.*, II, 551.

(2) Les Râfid'ites sont, à proprement parler, ceux des Chi'ites qui n'admettent pas la validité de l'imâmat des *deux ckeykhs* Aboû Bekr et 'Omar (*Berbères*, II, 500).

(3) A H'amdis eç-Çaboûn, d'après Ibn el-Athir, p. 452.

Kayrawân entre les troupes (*djond*) et la populace, celle-ci laissa sur le terrain environ deux cents des siens.

En 422 (28 décembre 1030), l'abondance des vivres en Ifrîkiyya en fit baisser le prix, et l'on y jouit d'une grande sécurité.

En 423 (18 décembre 1031), El-Moᶜizz reçut du roi du Soudan un cadeau très important où figuraient de nombreux esclaves, des girafes et toutes sortes d'animaux extraordinaires [1].

En 425 (25 novembre 1033), une grande disette sévit en Ifrîkiyya. Aboû ᶜImrân Fâsi [2] se rendit au Hedjâz. En Egypte, le khalife Ez-Z'âhir mourut [3] et fut remplacé par son fils El Mostançir (Aboû Temîm Maᶜadd).

En 426 (15 novembre 1034), El-Moᶜizz ben Bâdis reçut du roi des Chrétiens des cadeaux plus riches qu'on n'avait jamais vu et consistant en étoffes de riche brocart, etc.

En 427 (4 novembre 1035), de nombreuses troupes et bandes de Zenâta marchèrent contre Mançoûriyya, et les troupes d'El-Moᶜizz, qui s'avancèrent contre les envahisseurs, furent mises en déroute et revinrent jusqu'entre Mançoûriyya et Kayrawân. Le lendemain eut lieu un nouvel engagement [qui resta indécis, car] les Çanhâdja tinrent aussi ferme que les Zenâta [4].

---

(1) Sous l'année 423, Ibn el-Athîr (*l. l.*) mentionne une guerre civile à Tunis et un soulèvement des Chiᶜites dans le canton de Nefta.

(2) C'est le juriste dont un élève se rendit auprès des peuplades connues plus tard sous le nom d'Almoravides (*Berbères*, II, 67 ; Bekri, 362).

(3) Ez-Z'âhir mourut le 15 cha'bân 427, à l'âge de 33 ans (Ibn el-Athîr, IX, 304 ; Wüstenfeld, p. 226).

(4) Les Zenâta finirent pourtant par être complètement battus au lieu dit El-Djefna, près de K'ayrawân (Ibn el-Athîr, p. 453 ; ce chroniqueur ne parle que de l'année 427),

En 428 (24 octobre 1036), [P. 287] El-Mo'izz brisa la résistance des Zenâta, qui s'enfuirent après avoir perdu quantité des leurs.

En 429 (13 octobre 1037), l'armée d'El-Moᶜizz marcha de K'ayrawân contre le Zâb et fit un grand massacre de Berbères (1).

En 430 (2 octobre 1038), l'abondance des vivres fut grande en Ifrîk'iyya. Aboû ᶜImrân Fâsi, qui était de retour d'Orient, mourut (2).

En 431 (22 septembre 1039), les troupes de Malaga pénétrèrent dans l'île de Djerba, qu'elles conquirent et dont elles tuèrent un grand nombre d'habitants.

En 432 (10 septembre 1040), El-Moᶜizz mit le siège devant le fort de H'ammâd (*K'alᶜat H'ammâd*) et le poursuivit pendant deux ans, au bout desquels [El-Kâ'id ben] H'ammâd fut réduit à se soumettre (3).

En 433 (30 août 1041), El-Moᶜizz proclama [la suzeraineté de] la dynastie Abbasside et reçut l'investiture d'El-K'â'im bi-amr Allâh (4).

Moh'ammed ben Mah'moûd ben es-Sekkâk, qui s'occupait des affaires de la mère d'El-Moᶜizz et qui par elle gouvernait celui-ci, fut disgrâcié.

L'émir Nizâr ben el-Moᶜizz rentra dans la capitale à la suite de l'expédition qui avait eu pour résultat la

---

(1) Comparez les détails donnés par Ibn el-Athîr, *l. l.*

(2) Moûsa ben 'Isa Fâsi était encore en vie en 440, à en croire Ibn Khaldoûn, t. II, p. 67 ; mais on retrouve encore ailleurs sa mort fixée à l'an 430 (ms 851 d'Alger, f. 28 ; ms 5032 de Paris, f. 135 v. ; *Kartâs*, texte, p. 74).

(3) Voir Ibn el-Athîr, p. 454 ; *Berb.*, II, 46.

(4) On assigne des dates diverses à cet événement, dont les conséquences furent si graves pour l'Afrique (Ibn el-Athîr, *l. l.*).



déroute des Zenâta, et Ibn Cheref lui récita son poème qui débute ainsi :

[Kâmil] A l'Occident s'est levé le soleil de la religion (Chems ed-Dîn) apportant bonheur, succès et domination.

En 436 (28 juillet 1044), mourut en Egypte El-Djerdjerâ'i [1], à qui l'Obeydite El-H'âkim bi-amr Allâh avait, à raison de quelque faute, fait subir l'amputation des deux mains. L'opération ne l'indisposa pas autrement, et l'on raconte que, s'étant aussitôt fait bander les moignons, il retourna à son bureau pour continuer son service comme d'habitude ; et comme l'on s'étonnait, il répondit avoir été puni par le khalife pour une faute qu'il avait commise, mais non révoqué. Quand El H'âkim apprit la chose, il le confirma dans ses fonctions.

En 437 (18 juillet 1045), arrivèrent à K'ayrawân des messagers par lesquels El-Moᶜizz faisait savoir qu'il avait infligé une défaite aux Lawâta, leur avait tué beaucoup de monde et enlevé un riche butin. On battit du tambour à cette occasion. Ibn Cheref s'exprime ainsi au début d'une k'açîda :

[Monsarih'] Reviens heureux, fortuné et victorieux, à la tête de troupes que Dieu couvre de sa protection et les mains pleines de butin.

On édifia alors les murailles de Mançoûriyya. Un ouragan violent sévit en Ifrik'iyya ; la force en était telle qu'il brisa les arbres qui se trouvaient sur son passage.

En 438 (7 juillet 1046), [P. 288] Nizâr ben el Moᶜizz

(1) Le vizir Aboû'l-Kâsim ʿAli ben Ahmed Djerdjerâ'i (et non Djordjâni, comme le porte le texte) ; voir Ibn el-Athir, index ; *H. des Berb.*, I, 31 ; Wüstenfeld, 199, 224, etc.

mourut au mois de redjeb, à l'âge de vingt-et-un ans et quelques mois. El-Moᶜizz déclara alors héritier présomptif son autre fils Aboû'l-K'âsim, qui avait à ce moment huit mois et qu'il dénomma El-ᶜAzîz billâh ; mais cet enfant mourut à l'âge d'un an et trois mois.

En 439 (27 juin 1047), H'aboûs ben H'amîd Çanhâdji, gouverneur de Neft'a, fut disgrâcié et requis de verser une somme considérable ; on l'abreuva de désagréments et d'humiliations. Ahmed ben Haddjâdj, kâdi de Gafça, fut également disgrâcié et s'empressa de verser dix mille dinars ; il s'abstenait (d'ailleurs) de tout acte de nature à lui être reproché.

En 440 (15 juin 1048)[1], le prône cessa d'être dit au nom du souverain d'Egypte, dont on brûla les étendards. Ibn Cheref s'exprime ainsi : « El-Moᶜizz ben Bâdîs ordonna de faire les invocations dans les chaires d'Ifrîk'iyya au nom des descendants d'El-ᶜAbbâs ben ᶜAbd el-Mottaleb et de ne plus les faire au nom des Chiᶜites Obeydites. Le *khat'îb* invoqua donc depuis lors les bénédictions du ciel sur les quatre khalifes, sur El-ᶜAbbâs et sur les autres Dix[2]. » Voici comment cela arriva. A la suite du départ des Obeydites pour l'Egypte, les princes Çanhâdja continuèrent, en Ifrîk'iyya, de faire la *khotba* en leur honneur et de prononcer leur nom du haut des chaires. Cela dura jusqu'au moment où les habitants de

(1) On assigne aussi les dates de 435, 437 et 443 à cet évènement ; voir *Annales*, p. 454.

(2) Il s'agit des *dix* Compagnons à qui le Prophète avait annoncé qu'ils entreraient au paradis et dont l'imâm, après la *khotba* du vendredi, cite les noms à la suite de celui du Prince en appelant sur eux les bénédictions célestes. Dans cette liste figurent ordinairement Aboû Bekr, ʻOmar, ʻOthmân, ʻAli, Saʻd, Saʻid, T'alh'a, Ez-Zobeyr, ʻAbd er-Rahmân ben ʻAwf et Aboû ʻObeyda ben el-Djerrâh'.



K'ayrawân cessèrent d'assister à la prière du vendredi afin d'éviter de prier pour eux et parce qu'ils voyaient une hérésie dans le fait de dire leurs noms au réappel de la prière. Certains allaient même à la mosquée pour dire à voix basse : « Je rends témoignage, ô grand Dieu ! je rends témoignage, ô grand Dieu ! » puis s'en allaient dire à haute voix la prière de quatre (*rek'a*). A la fin, aucun K'ayrawânien ne se rendait plus à la mosquée et la prière se faisait sans fidèles. Quand cette situation eut duré quelque temps, El-Mo'izz fit cesser l'invocation en faveur des Obeydites et cette mesure excita une très grande joie dans la ville.

Comment on arriva à maudire les Obeydites dans le prône.

Voici ce que dit Ibn Cheref : « Alors El-Mo'izz donna l'ordre de les maudire dans la khotba et de prononcer leur déchéance. A la Fête des victimes, [P. 289] le khatîb, selon l'ordre qui lui avait été adressé d'injurier les Obeydites, parla ainsi : « O grand Dieu, maudis les grands scélérats, les hérétiques menteurs, ennemis de la religion, suppôts de Satan, adversaires de ta foi, violateurs de ton Traité, adhérents de ce qui n'est pas ta voie, transformateurs de ton Livre. Grand Dieu ! maudis-les énergiquement, livre-les à toutes les ignominies. Grand Dieu ! notre seigneur Aboû Temîm el-Mo'izz ben Bâdîs ben el-Mançoûr est celui qui établit ta religion, qui soutient la loi traditionnelle de ton Prophète, qui élève le drapeau de tes amis ; c'est lui qui, confirmant la vérité de ton Livre, suivant ton ordre, écartant ceux qui modifient la religion et suivent une voie autre que celle des orthodoxes croyants, prononce les mots : *O infidèles*,

je ne sers pas ce que vous servez (Koran, CIX, 1 et 2). »
Telles furent les paroles qu'il prononça en omettant le mot *Dis* et le reste (du texte koranique). Cet auteur ajoute que l'émir El-Moʿizz ordonna au *khatîb* de prononcer dans la chaire de K'ayrawân des injures plus violentes, et alors le vendredi suivant le cœur des musulmans fut soulagé par l'énergie plus grande des expressions employées.

En 441 (4 juin 1049), l'émir se rendit (avec des troupes) dans le Maghreb extrême après avoir confié K'ayrawân et Mançoûriyya à son fils Aboû't-T'âhir Temîm ben el-Moʿizz.

On construisit la *moçalla* de Mançoûriyya. On frappa les dinars dits *toddjâri*(1).

El-Moʿizz fit une sortie à cheval, en grand costume et en grande cérémonie, en dehors de K'ayrawân. On exhiba aussi les bêtes féroces dont il se fit précéder ; mais il s'en échappa une, ce qui provoqua la débandade de la foule, où environ deux cents personnes tombant les unes sur les autres périrent. Le fauve se jeta sur El-Kerâmi, écrivain au Bâb el-Ghanem, et le tua.

Changement de la frappe des monnaies au nom des Obeydites.

Au rapport d'Ibn Cheref, dans le mois de chaʿbân de cette année (comm. le 28 décembre 1049), El-Moʿizz fit changer la frappe des monnaies. Sur une face, on grava : *Et celui qui* [P. 290] *désire une autre religion que l'Islâm*

---

(1) Ce passage paraît être le seul connu où figure ce qualificatif du dinar (Sauvaire, *Journ. As.*, 1880, f. 438).

ce culte ne sera pas reçu de lui, et il sera dans l'autre monde parmi les malheureux (Koran, III, 79); et sur l'autre : « Il n'y a de Dieu qu'Allâh ; Moh'ammed est l'Envoyé d'Allâh. » Quantité de ces dinars furent frappés, et il fit mettre à la fonte ceux qu'il avait entre les mains avec des noms de princes Obeydites et qui représentaient des sommes importantes ; puis il fit annoncer que la monnaie obeydite n'avait plus cours et que les noms de ces princes cessaient de figurer sur tous les dinars et dirhems en circulation dans le territoire qu'il administrait. La suppression de ces noms sur les drapeaux et étendards était même antérieure. Les Obeydites avaient commencé à frapper des monnaies à leur nom et à mettre leur signe sur les drapeaux et dans les liserages en 296 (29 septembre 908), et El-Mo'izz les supprima en 441 (4 juin 1049), c'est-à-dire que cela dura 145 ans.

En chawwâl (février-mars 1050), une proclamation d'Aboû Temîm défendit sous des peines sévères l'emploi des monnaies obeydites, ce qui rendit la situation difficile pour les pauvres et les malheureux et provoqua une hausse sur le prix des vivres à K'ayrawân. L'ancien dinar en valait quatre (nouveaux) plus deux dirhems ; le change du dinar nouveau était de trente-cinq dirhems [1].

La disgrâce frappa le k'â'id 'Abbâd ben Merwân, surnommé Seyf el-Moulk, qui faisait partie des intimes du prince : succombant sous les attaques de ses ennemis, il dut livrer tous ses biens, on arrêta ceux qu'il avait nommés dans les cantons qu'il gouvernait, puis on le jeta dans un sombre souterrain où on le laissa mourir.

---

(1) Ces deux passages relatifs à la monnaie ont été repreduits par Sauvaire, *Journ. As.*, 1882, I, p. 296 et 120.

On apprit à K'ayrawân qu'El-Kâ'id H'ammâd(1) était mort dans sa forteresse. Ibn Cheref dit dans une *kaçîda* :

[Khafîf] Il n'y a que les troupes fortunées à qui ni munitions ni nombre ne sont nécessaires.

En 442 (25 mai 1050) les K'ayrawâniens et les Soussiens mirent fin à des brouilles qui avaient surgi entre eux ; les premiers donnèrent aux seconds des festins où on se lava les mains avec de l'eau de rose et où l'on s'essuya avec des serviettes de fine toile rayée(2).

Aboû Temîm désigna comme héritier présomptif son fils Aboû't-T'âhir. [P. 291] D'après Ibn Cheref, le prédicateur, dans le prône qu'il prononça le vendredi à la grande mosquée de K'ayrawân, invoqua la bénédiction céleste sur El-Moᶜizz ben Bâdîs et sur son fils et héritier présomptif Aboû't-T'âhir, puis ajouta : « O grand Dieu, mets ton serviteur et ami Aboû't-T'âhir Temîm ben El-Moᶜizz et-T'âhir hors de portée de l'infidélité de Maᶜadd ben ez-Z'âhir », c'est-à-dire du souverain d'Egypte.

En redjeb (novembre-décembre 1050), le juriste ascète et moraliste (*wâᶜiz'*) Aboû ᶜAbd Allâh ben ᶜAbd eç-Çamad sortit de K'ayrawân sous la garde de plusieurs hommes qui se rendirent avec lui à Gabès, tandis que, la caravane partant de K'ayrawân pour l'Egypte, il avait ordre de l'attendre à Gabès pour continuer avec elle. Mais le gouverneur de cette dernière ville reçut une lettre aux termes de laquelle il ne devait laisser pénétrer personne

(1) L'éditeur a fautivement supprimé le *ben* qui précède ce mot, ainsi que le prouve l'*H. des Berb.* (II, 46), qui place à l'année 446 la mort de ce chef, tandis qu'ailleurs on trouve 445 (Ibn el-Athîr, p. 461).

(2) En arabe *cherb*, mot dont le sens a été précisé par Karabacek, *ap.* Fleischer, *Kleinere Schriften*, II, 573.

auprès de lui pour lui rendre visite ou le saluer, ni lui permettre de quitter son logement avant le jour de son départ de Gabès. Le juriste partit donc peu rassuré, et fut en effet tué en route. Il faisait des exhortations morales qui attiraient le peuple autour de lui et qui étaient écoutées (avec empressement), car il parlait bien et était caustique ; aussi El-Mo'izz était-il sur ses gardes vis-à-vis de lui. Or quelques fakirs de K'ayrawân étant allés l'entendre recueillirent certaines paroles malsonnantes à leurs oreilles et les dénoncèrent au prince, qui ordonna en conséquence son exil et sa mort. Le père du défunt était alors dans la grande mosquée de Miçr à faire des exhortations morales, et ce fut là qu'il apprit la mort de son fils. Il se rendit en pèlerinage cette année-là, et l'on dit qu'il criait en faisant la promenade circulaire autour de la Ka'ba : « O Seigneur ! tu as El-Mo'izz à punir ; ô Seigneur ! punis Ibn Bâdis. « Cette invocation fut la cause de la ruine du royaume de ce prince et de la destruction de sa capitale K'ayrawân, car la déroute qui le frappa se produisit le lendemain du jour où cette prière fut adressée au ciel, et ce fut là l'origine de la ruine de K'ayrawân. Personne ne douta que la prière n'eût été exaucée.

En 443 (14 mai 1051), on revêtit à K'ayrawân les vêtements noirs et l'on dit les prières au nom des Abbasides.

En djomâda II (octobre-novembre 1051), dit Ibn Cheref, El-Mo'izz fit appeler des teinturiers et leur donna des étoffes blanches provenant du *fondouk* des toiles pour les teindre en noir, ce dont ils s'acquittèrent parfaitement ; [P. 292] des tailleurs les transformèrent ensuite en vêtements, et tous les juristes et les kâdis appelés au palais, ainsi que les prédicateurs de K'ayrawân et tous

les muezzins s'en revêtîrent. Tout ce monde alors descendit, suivi par le sultan à cheval, et arriva à la grande mosquée; le prédicateur monta en chaire et prononça un prône où il fut fait des émirs un éloge aussi pompeux de forme que sérieux de fond, puis la bénédiction divine fut appelée sur la tête d'Aboû Djaᶜfar ᶜAbd Allâh el-K'âim bi-amr Allâh l'Abbaside, du sultan El-Moᶜizz ben Bâdis et enfin du fils et héritier présomptif de celui-ci; après quoi il prononça des injures et des malédictions contre les Obeydites chiᶜites.

Détails sur les Obeydites.

Voici comment parle Aboû ᶜAbd Allâh Moh'ammed ben Saᶜdoûn ben ᶜAli[1] dans son ouvrage où il présente aux K'ayrawâniens ses condoléances à propos des épreuves subies par eux à la suite des troubles et des vicissitudes des temps : « Il y a, dit-il, un chapitre où je parle des premiers fondateurs de cette fausse doctrine qu'instituèrent ᶜObeyd et ses enfants et des mobiles auxquels ils obéirent; dans un autre, je parle de l'envoi qu'ils

(1) Cet auteur est traité de « dévot calomniateur » par de Goëje (*Mémoires sur les Carmathes*, Leide, 1886, p. 158). Il est fort rarement cité, mais j'ai retrouvé son nom dans un fragment manuscrit intitulé لباب الاداب d'un certain ʿAbd Allâh ben Mohammed; il y est appelé le fakih Ibn Saʿdoûn Kayrawâni et désigné comme étant l'auteur du تاسى اهل الايمان بما جرى على اهل مدينة القيروان titre qu'on retrouve un peu délayé dans les expressions de l'auteur du *Bayân* (f. 84 v° de mon ms, qui est daté de 828 H.). Aboû ʿAbd Allâh Mohammed ben Saʿdoûn ben ʿAli K'arawi était un juriste habile qui étudia à K'ayrawân, à la Mekke et en Egypte; il écrivit divers ouvrages de droit, s'occupa de commerce, parcourut l'Espagne et le Maghreb et s'y livra à l'enseignement; il mourut à Aghmât en 486 (ms 851 d'Alger, f. 31 v°; cf. Ibn Farhoûn, ms 5032 de Paris, f. 116 v°).

firent partout de leurs cavaliers et de leurs missionnaires à l'effet de prêcher leurs doctrines ; un autre est consacré à l'origine d'ʿObeyd, à sa prétention controuvée de descendre du Prophète et aux motifs pour lesquels il devint maître de tout le Maghreb. » Puis il continue ainsi : « Le premier fondateur de la doctrine est le grand-père d'ʿObeyd, c'est-à-dire le maudit ʿAbd Allâh ben Meymoûn K'addâh' Ahwâzi [1]. A son père Meymoûn se rattache la portion des partisans d'Aboû'l-Khat't'âb [2] connus sous le nom de Meymoûniyya. » Cet auteur parle aussi des théories d'ʿAbd Allâh, « qui se prétendait prophète et qui se cacha pour échapper à la mort qui le menaçait ; il s'enfuit ensuite et erra de côté et d'autre, toujours cachant son nom et sa croyance, de crainte d'être mis à mort. Il finit par mourir en Syrie de la plus vilaine maladie, et l'on fut débarrassé de lui. Un certain nombre de ses compagnons furent pris et massacrés tous ». A propos de leurs missionnaires et de ce qui leur arriva à eux et à ceux qu'ils séduisirent, il dit qu' « il y en eut notamment deux, dont l'un était En-Neddjâr Koûmi, qui, partis de Syrie, conquirent le Yémen ; mais Dieu frappa [P. 293] l'autre d'un ulcère qui fit tomber son corps en lambeaux et fut cause de sa mort. Il laissa un fils qui écrivait à ses adhérents « de la part du fils du Maître des mondes ». Ibn K'oçeyr, qui marcha contre lui, put, grâce à Dieu, le vaincre et le tuer ; puis il pénétra dans la ville de cet hérétique, la pilla et en réduisit les femmes et les enfants en esclavage. Quant à Koûmi, Dieu le frappa d'une maladie interne : les intestins lui sortaient par

---

(1) Cf. *Annales*, p. 272 ; ci-dessus, p. 219.

(2) C'est-à-dire Mohammed ben Aboû Zeyneb (*Annales*, p. 277 ; *Druzes*, intr., pp. 49 et 79).

l'anus, et il finit par en mourir ». Cet auteur rapporte qu'il y avait nombre (de ces missionnaires) aussi bien en Syrie que dans le Bahreyn. Il continue : « Le promoteur de cette infidélité fut ʿAbd Allâh ben Meymoûn el-K'addâh', qui avait été le compagnon de K'armat' (1) et avait écouté l'appel que lui avait adressé celui-ci, d'embrasser sa doctrine. Le mépris qu'ils témoignaient pour la religion vint à la connaissance de tout le monde, et l'on raconte une foule de choses à ce propos. L'un de ceux qui produisirent au grand jour et publièrent cette doctrine fut Aboû ʿObeyd Djennâbi (2) lors de la conquête qu'il fit du Bah'reyn : il dispensa ses adhérents de l'observation de toutes les règles divines, permit ouvertement la fornication, la sodomie, le mensonge et l'usage du vin, et cessa la récitation de la prière. Ainsi agit aussi Içbahâni : il défendit aux pages (*gholmân*) de résister à ceux qui pourraient avoir envie d'eux, et établit comme règle la peine de mort infligée à celui qui ne se laisserait pas faire. Il y avait une nuit, appelée *imâmienne*, où ses propres femmes et celles de ses adhérents étaient confondues, et le nom d'*enfant des frères* était donné à celui qui était conçu dans cette orgie.

L'Obeydite d'Egypte El-H'âkim prétendit être Dieu et chargea un homme qu'il appela *hâdi* (directeur) d'inviter le peuple à adopter cette croyance ; un autre Obeydite, Maʿadd, se prétendit prophète et fit crier du haut du minaret de la grande mosquée de K'ayrawân : « Je

---

(1) H'amdân ben Ach'ath, surnommé Karmat (Ibn el-Athir, VII, 311 ; *Religion des Druzes*, intr., p. XX et CLXIX).

(2) Il faut lire Aboû Saʿid el-Hasan ben Behrâm Djennâbi ; ce personnage établit son autorité dans le Bahreyn en 285 (Ibn el-Athir, VII, 240 ; de Sacy, *Religion des Druzes*, intr., p. XXI et CCXI, etc.).

témoigne que Maʿadd est l'Envoyé d'Allâh. » Cela jeta le trouble chez les habitants, qui furent terrifiés, et il dut les faire tranquilliser par ses agents. Mais les missionnaires qu'on envoyait au dehors avaient ordre de faire montre d'islamisme et de bonnes œuvres jusqu'au moment où ils étaient assez forts pour agir à leur guise.

ʿObeyd Allâh, qui se fit appeler Mahdi, avait Saʿîd comme nom véritable, mais il prit celui d'ʿObeyd Allâh pour cacher, vu les recherches dont il était l'objet, ses relations avec El-H'oseyn ben Ah'med ben Moh'ammed (1). Ce Moh'ammed [P. 291] avait un fils surnommé Aboû's-Selaʿlaʿ (2) ben ʿAbd Allâh ben Meymoûn K'addâh', qui envoya au Maghreb, en qualité de missionnaires, deux frères, lesquels s'installèrent dans la tribu des Kotâma pour y prêcher leur doctrine. L'un, H'oseyn, avait pour prénom Aboû ʿAbd Allâh Chiʿi et on l'appela l'*instituteur* (moʿallim), et l'autre, Aboû'l-ʿAbbâs, fut surnommé le *censeur* (moh'tesib) (3). Nous avons déjà parlé de l'un et de l'autre. Tous les deux, s'affublant d'un masque de piété et de réserve, arrivèrent, à l'aide du mensonge et de la tromperie, à conquérir les diverses

---

(1) C'est là le nom d'Aboû ʿAbd Allâh Chiʿi (voir Ibn el-Athir, p. 280, et la note 3; *Druzes*, intr., p. 453), et j'ai interprété en conséquence. Si cependant notre texte est correct, ce qu'il dit ensuite de Moh'ammed et de ses fils ne paraît pas concorder avec ce qu'on trouve ailleurs au sujet de généalogies d'ailleurs confuses (*Religion des Druzes*, intr., pp. 252, 257 et 453; Ibn el-Athir, *l. l.*; de Goeje, *Mém. sur les Carmathes du Bahraïn*, notamment p. 158).

(2) Ordinairement orthographié Aboû'ch-Chelaghlagh, ainsi que l'a fait encore de Goeje, l. l. p. 20.

(3) D'après un autre dire, c'est Aboû ʿAbd Allâh qui aurait été appelé *moh'tesib* à raison des fonctions de lieutenant de police qu'il aurait remplies à Baçra (*Berbères*, II, 509; Djouweyni, ap. Defrémery, *Ismaéliens de la Perse*, p. 35).

régions d'Ifrîk'iyya. Aboû ʿAbd Allâh se rendit à Sidjilmâssa, où il tira ʿObeyd de la prison où celui-ci était renfermé et lui remit alors l'exercice du pouvoir; il fut peu de temps après tué par les fils de son frère [1].

A son arrivée à Rak'k'âda, ce maudit ʿObeyd Allâh fit enlever par ses agents à K'ayrawân Aboû Ish'âk Ibrâhîm ben Moh'ammed, connu sous le nom d'Ibn el-Berdhoûn, ainsi qu'Ibn Hodheyl. Quand ces deux hommes, savants humblement soumis à Dieu, lui furent amenés, il était assis sur son trône ayant à sa droite Aboû ʿAbd Allâh Chiʿi, à qui il devait sa royauté, et à sa gauche Aboû'l-ʿAbbâs, frère du précédent. Les deux frères leur dirent simultanément : « Rendez témoignage que celui devant qui vous êtes est l'Envoyé d'Allâh ! » Les deux savants répondirent simultanément et dans les mêmes termes : « J'en atteste Allâh, qui est le Dieu unique, quand cet homme viendrait à nous avec le soleil à sa gauche et la lune à sa droite, et que ces deux astres pussent parler et dire de lui qu'il est l'Envoyé d'Allâh, nous autres nous ne le dirions pas ! » ʿObeyd Allâh les fit égorger et attacher aux queues des chevaux, puis couper en morceaux dans la grande rue de K'ayrawân [2].

Aboû ʿAbd Allâh Chiʿi dit un jour au savant Aboû ʿOthmân Saʿîd ben el-H'addâd : « Le Koran enseigne que Mahomet n'est pas le sceau des prophètes [3], car des mots « l'Envoyé d'Allâh et le sceau des prophètes » (Koran, xxxiii, 40), il résulte que « le sceau des prophè-

(1) Il faut probablement lire : « peu de temps après il fut tué, ainsi que son frère » (Ibn el-Athir, p. 305; *suprà*, p. 227).

(2) A la page 212 on trouve une autre version de la mort de ces savants.

(3) C'est-à-dire le dernier des prophètes, celui qui en clôt la série.

tes » est différent de « l'Envoyé d'Allâh. » Aboû ʿOthmân répondit : « Cet *et* n'indique pas une proposition nouvelle, mais est simplement conjonctif, comme dans cet autre passage (Koran, LIII, 3) : « [P. 295] Il est le premier et le dernier, le manifeste et le caché. » Il lui dit une autre fois : « Dieu enseigne que les Compagnons de Mahomet apostasieront, (car il est dit) « Est-ce que, s'il meurt ou qu'il soit tué, vous retournerez sur vos pas ? » (Koran, III, 138). — C'est là une phrase d'interrogation dubitative, lui répondit Aboû Othmân, comme ailleurs (Koran, XXI, 35) : « Et si tu meurs, sont-ils donc éternels ? ».

Devenu maître du pouvoir, ʿObeyd Allâh fit égorger le missionnaire Aboû ʿAbd Allâh et son frère, de sorte que Dieu tira d'eux vengeance par la main même de celui pour qui ils avaient travaillé et commis des massacres, de celui qu'ils avaient réussi à tirer de prison et à placer sur un trône. Ils ne restèrent avec lui qu'un an ou environ après la réussite de leurs efforts. Dieu permit ensuite à ʿObeyd Allâh de faire sentir sa force aux chefs Kotâma dont les services l'avaient mis en mesure d'arriver au souverain pouvoir, et il les mit tous à mort.

Ses descendants continuèrent de régner pendant environ trois siècles depuis la péninsule de Ceuta jusqu'à la noble ville de la Mekke, car ses gouverneurs arrivaient jusqu'à la pointe de Ceuta, de manière à apercevoir [seulement] cette ville, puis ils repartaient. C'est là une preuve de la faiblesse du monde et de son peu de valeur aux yeux de Dieu, puisqu'il a permis à ces impies pervers d'infliger de terribles châtiments aux amis de Dieu ; mais le grand rendez-vous sera la résurrection et Dieu sera le juge !

Sous le règne d'ʿObeyd Allâh, un cheykh avec ses chevaux se mit en voyage et il s'installa, pour passer la nuit, dans une mosquée avec ses bêtes : « Comment, dit-on aux voyageurs, pouvez-vous mettre vos chevaux dans la mosquée ? — Leurs excréments et leur urine sont purs, dirent-ils, puisque ce sont les chevaux du Mahdi. — Ce qui sort [du corps] du Mahdi, repartit le gardien du temple, n'est pas pur ; comment ce qui sort de ses chevaux le serait-il ? » Alors, l'accusant d'avoir médit du Mahdi, ils s'emparèrent de lui et le menèrent au prince qui l'envoya exécuter au dehors, un soir (veille de) vendredi ; mais cet homme, près de mourir, lança une malédiction que Dieu exauça, car il frappa son meurtrier d'une vilaine maladie, dite des vers cucurbitains (tœnia) : des vers semblables à des grains de courge, pénétrant dans son corps par l'anus, lui dévoraient les intestins et les parties avoisinantes. On lui apportait de grosses queues de mouton qu'il s'introduisait dans l'anus [P. 296] pour donner aux vers de quoi manger, et ainsi se procurer à lui-même un peu de soulagement ; quand on enlevait une queue, elle était entièrement dépouillée et on la remplaçait par une autre ; mais les vers, continuant leur travail destructeur, finirent par lui dévorer les parties génitales, et il mourut. On apporta son cadavre à Ibn Ahyad (?) Ghassâni, excellent lecteur du Koran, pour qu'il récitât le saint Livre, tandis que les fils d'ʿObeyd rangés autour du cadavre pleuraient. Il a raconté lui-même ceci : « El-Baghdâdi [1] m'ayant dit de commencer ma récitation, je cherchai ce que j'allais

(1) Deux fonctionnaires désignés par cet ethnique ont été mentionnés pp. 220 et 225.

dire, et il ne me revint à la mémoire que les mots « *Il viendra avec son peuple au jour de la résurrection et il le fera descendre dans le feu,* etc. » (Koran, xi, 100). Je cherchais vainement autre chose, de sorte que je répétai ces mots plusieurs fois ; mais alors la peur me prit que, cessant leurs pleurs, ils ne remarquassent ce que je disais et ne m'envoyassent à la mort, et je m'esquivai. » On raconte encore que la Pierre noire fut envoyée à ʿObeyd, à Mehdiyya, par le maudit Djennâbi et qu'au bout de peu de jours le prince mourut dans les conditions que nous avons dites. Quand son cadavre fut inhumé, la terre le rejeta ; on le replaça, mais il fut ainsi rejeté par trois fois. On dit à son fils Aboû'l-K'âsim que la cause en était la dite Pierre, et on lui conseilla de la renvoyer où elle était. Il le fit, et le cadavre d'ʿObeyd ne bougea plus de sa tombe (1).

Son fils Aboû'l-K'âsim, qui lui succéda, fut toujours plongé dans la tristesse et le souci. Dieu suscita contre lui Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd, dont la rébellion fut couronnée de succès et qui massacra ses troupes, car, ainsi que nous l'avons dit, l'insurgé était soutenu par les musulmans (orthodoxes). Un vendredi, l'imâm, qui était Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Mohammed ben Aboû'l-Welîd, monta en chaire et prononça un prône éloquent pour pousser le peuple à faire la guerre sainte aux Chiʿites: » O grand Dieu! dit-il, ce Karmate impie appelé ʿObeyd Allâh prétend à la divinité, niant tes bien-

(1) La mise à sac de la Mekke et l'enlèvement de la Pierre noire sont de 317 ou de « l'année de Djennâbi », du nom du Karmate Aboû Tâhir qui en fut l'auteur. Mais ce qui est dit ici de la participation d'ʿObeyd Allâh est ou douteux ou faux (de Goeje, *Carmathes*, 104 et s., et 158 ; cf. *Druzes*, intr., ccxviii).

faits et refusant d'admettre que c'est toi qui es Dieu; Seigneur, secours-nous contre lui, délivre-nous de lui et de sa dynastie, *précipite-le dans les flammes de la géhenne, ce qui est une funeste issue*[1], après avoir fait de lui [P. 297] un exemple terrestre pour ceux qui s'enquièrent et un sujet de conversation pour ceux qui viendront après nous. Anéantis sa secte, ô grand Dieu, et livre-la à la dissension! » Aboû'l-K'âsim mourut fatigué et le cœur brisé.

Ismâ'îl, son fils et successeur, feignit d'abord de bien traiter le peuple; mais quand son autorité fut consolidée et sa force bien établie, il voulut se venger des musulmans à raison de la guerre qu'ils avaient faite à lui et à son père Aboû'l-K'âsim. Mais Dieu s'interposa entre lui et son désir, et exauça les malédictions des fidèles en le faisant périr de soif.

Son fils et successeur Ma'add se donna pour prophète, ce qu'il fit proclamer par le *muezzin* du haut du minaret à K'ayrawân; mais cela ayant excité les clameurs des fidèles, il eut peur et envoya ses agents tranquilliser le peuple. Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'il partit pour l'Egypte, où il introduisit l'inique et l'illicite. Dieu l'affligea d'hydropisie: quand on était assis à sa tête, on ne lui voyait pas les pieds, ses yeux coulaient et ses dents tombèrent, Dieu voulant faire de lui un exemple. Il mourut ensuite.

Il eut pour successeur Aboû'l-Mançoûr Nizâr, sous le règne de qui furent prononcées les injures que l'on sait contre les Compagnons du Prophète. Cependant et si vil que fût le milieu auquel il appartenait, il eut la délicate

---

(1) Allusion au Koran (IV, 115): « Je le précipiterai dans la géhenne, ce qui est une funeste issue. »

attention d'appeler à lui les savants de K'ayrawân. Mais il eut alors à s'occuper des affaires de Syrie, pays pour lequel il dut partir; il mourut à Es-Sebr (1) dans les latrines des bains.

El-H'âkim, qui lui succéda, mit ouvertement en pratique la plupart de leurs croyances (2). Il fit entre autres choses élever une maison avec portes et cellules, munie de chaînes et de menottes, et qu'il appela *géhenne*, de sorte qu'il faisait, comme il disait « mettre en géhenne » ceux de son entourage qui avaient commis quelque faute. Il fit inscrire dans les rues et les mosquées des paroles injurieuses contre tous les Compagnons, puis il envoya un missionnaire à la Mekke; mais celui-ci étant monté en chaire et ayant parlé dans le sens qu'on peut croire, fut assailli par les Benoû H'odheyl en masse, qui le mirent en pièces, brisèrent et émiettèrent la chaire. Il envoya ensuite un Khorâsânien de ses cousins, qui donna des coups de bâton sur la Pierre noire et qui fut également massacré sur place; son cadavre fut déchiqueté, [P. 298] puis brûlé. Il envoya à Médine des émissaires pour fouiller le tombeau du Prophète; mais à la suite du cri qui fut poussé « on fouille le saint tombeau », la population rechercha et saisit le coupable, qui fut mis à mort avec ses complices (3). Il prétendit ensuite à la divinité, déclara qu'il n'y avait d'autre Dieu que lui; il chargea un missionnaire qu'il appela Mahdi et dont le

(1) On fait ordinairement mourir ce prince à Bilbeys. Es-Sebr n'est d'ailleurs pas connu.

(2) Sur ce prince voir la *Chrest.* de Sacy, I, 93; II, 191; *Exposé de la religion des Druzes*, et ci-dessus, etc.

(3) Ce sacrilège fut commis en 400 et est raconté de deux manières différentes (*Druzes*, intr., p. 344).

nom était H'amza [1], d'appeler la population à l'adorer, lui H'âkim. En 410 (8 mai 1019), H'amza rédigea la lettre [bien connue] qui fut lue au peuple, en présence d'El-H'âkim, et où il était dit — combien la gloire divine est au-dessus des efforts de ses détracteurs ! — : « Louanges à notre seigneur El-H'âkim seul ! En ton nom, ô Dieu El-H'âkim qui établis le droit ! » Continuant sur ce ton, il disait : « Je me repose en mon Dieu le Prince des croyants, dont le nom soit exalté ! et c'est à lui que nous demandons secours en toutes choses. » Il poursuivait cette confusion dans le reste de la lettre, voyant en lui tantôt le Prince des croyants et tantôt la Divinité elle-même. On y trouvait également ceci : « Il m'a commandé d'abolir ce qui, dans les anciennes religions et dans les codes religieux effacés, ne doit plus être cru par vous », et d'autres choses trop longues à dire [2]. Il avait fait dresser au-dessus du palais un étendard rouge auprès duquel se rassembla une foule qui a été évaluée à quinze mille hommes ; alors un Turc tua H'amza, et El-H'âkim feignit que ce meurtre de son secrétaire avait eu lieu par son ordre [3]. Il allait très souvent la nuit monté sur un âne au Djebel Mok'at't'am, et c'est dans une de ces promenades qu'il fut tué lui et son âne [4].

Après lui régna ʿAli, surnommé Ez-Z'âhir, qui était

(1) H'amza ben 'Ali ben Ahmed, véritable fondateur du système religieux des Druzes, est ailleurs appelé *Hâdi*, directeur (*Druzes*, intr., p. 387 et 432 ; ci-dessus, p. 421) ; le texte doit probablement être ici corrigé. On peut voir aussi le récit de Djemâl ed-Din *ap.* Wüstenfeld, 205.

(2) Cette lettre ne paraît pas être comprise dans les pièces druzes analysées par de Sacy (*Druzes*, intr., 466 et s.).

(3) Je n'ai pu retrouver nulle part de mention de cette affaire.

(4) Le récit des circonstances où il périt est donné tout au long dans les *Druzes*, 406 et s.

entièrement adonné à la boisson. Il portait des vêtements féminins, et les hommes, quand ils le voyaient marcher dans un groupe de femmes, le prenaient pour l'une d'elles. Frappé d'hydropisie, il devint comme un véritable ballot et mourut [1].

Son successeur Ma'add, surnommé El-Mostançir, tantôt ordonnait et tantôt défendait d'injurier [les Compagnons du Prophète], s'attachant dans ce dernier cas à tranquilliser le peuple. Quand il marchait avec ses troupes, il se faisait précéder de joueurs de flûte et d'hommes qui récitaient des vers. On raconte qu'il envoya un émissaire écrire sur les voiles de la Kaᶜba, par une nuit obscure, des injures à l'adresse des Compagnons ; l'émoi fut grand le lendemain matin quand les fidèles les découvrirent, et cela leur fit verser d'abondantes larmes. Ce fut, dit Ibn Saᶜdoûn, leur principe fondamental d'afficher des idées religieuses et de [faire] le bien jusqu'au jour où ils devenaient les plus forts. » C'est ici que j'arrête les faits que j'ai extraits [P. 299] de l'ouvrage d'Ibn Saᶜdoûn.

D'après Ibn el-Kat't'ân, les Obeydites sont un groupe râfid'ite et font remonter leur origine à ᶜAli ; mais la plupart de leurs croyances sont impies.

A El-Mostançir ben ez-Z'âhir succéda [en 487] son fils El-Mostaᶜli, dont l'administration, mais non la religion, fut moins ambiguë que celle de ses prédécesseurs.

Après sa mort et quand [postérieurement] son vizir El-Afd'al eut été mis à mort [2], toute l'autorité fut exercée

---

(1) Il mourut de la peste en 427, d'après Wüstenfeld, p. 226.

(2) C'est El-Amir qui fit massacrer, à la fin de ramadân 515, le vizir El-Afd'al ben Bedr el-Djemâli, émir el-djoyoûch (Ibn el-Athîr, x, 416 ;

par son fils El-Amir bi-h'okm Allâh[1], qui était entêté, tyrannique, injuste et violent. On vit souvent alors les prétentions injustifiées l'emporter, l'oppresseur soutenu contre l'opprimé et recevant de l'aide dans ses méfaits. Le prince avait pris pour satisfaire à ses honteuses passions deux jeunes gens du plus joli visage, et à chacun desquels il donnait quotidiennement mille dinars. Il organisait des fêtes au cours desquelles on pouvait faire toutes les choses interdites, et un bon croyant devait bon gré mal gré voir de ses yeux transformer l'illicite en licite.

Après lui régna ʿAbd el-Medjîd, surnommé El-H'âfiz' li-dîn Allâh ben el-Mostançir, à qui il fut prêté serment le jour du meurtre d'El-Amir [en 524], et dont le nom fut prononcé au prône. Son vizir fut Aboû ʿAli Ah'med ben El-Afd'al [ben Bedr el-Djemâli] *emir el-djoyoûch*; mais Aboû ʿAli exerça ensuite le pouvoir par lui-même. Dans la période qui s'écoula de 526 à 532 (fin 1131 à 1137), il fut commis d'infâmes trahisons et des faits honteux, par exemple, le meurtre d'El-Amir, les troubles occasionnés par son meurtrier H'irz el-Moloûk[2], le meurtre de celui-ci, l'exercice du pouvoir par Ibn el-Afd'al et sa

Wüstenfeld, p. 289; Defrémery, *Rech. sur les Ismaéliens*, dans le *J. As.*, 1854, I, 403).

(1) On dit ordinairement El-Amir bi-*ahkâm* Allâh.

(2) Au lieu de حرز الملوك lecture qu'on retrouve encore plus loin, on lit dans Makrizi (*Khitat*, éd. de Boulak, I, 357; II, 17 et 291) هزار الملوك ou هزبر الملوك qui est le nom d'un des deux mamlouks qui portèrent ʿAbd el-Medjid au trône après le meurtre d'El-Amir par des Nizâriyya, meurtre qui est du 4 (ou du 14) dhoû'l-kada 524 (ib. II, 182 et 291; Ibn el-Athir, x, 467; Defrémery, *Mém. d'hist. or.*, p. 240, et *Nouvelles recherches sur les Ism.*, p. 43; Wüstenfeld, *Fatim.*, 298).

mise à mort, la reprise de l'autorité par ᶜAbd el-Medjîd, les difficultés qu'il eut avec Yânis et comment il se débarrassa de lui en allant le voir pendant sa maladie(1), l'exercice du pouvoir par H'asan(2) ben ᶜAbd el-Medjîd, la révolte qui éclata contre ce dernier et son suicide par le poison, enfin, le retour d'ᶜAbd el-Medjîd au pouvoir.

Reprenons maintenant la suite de notre récit. En 443 (14 mai 1051), la nouvelle arriva que Moh'ammed ben Djaᶜfar Koûmi(3) était nommé [P. 300] kâdi en Egypte et avait reçu les surnoms honorifiques de grand kâdi et de grand missionnaire : « Dieu nous préserve, dit Ibn Cheref, du châtiment final, car ainsi le kâdi du peuple [orthodoxe] était l'un d'eux et suivait leur foi », c'est-à-dire celle des Chiᶜites.

On reçut à K'ayrawân une lettre par laquelle l'émir de Barka, Djebbâra ben Mokhtâr ᶜArabi, annonçait sa soumission à El-Moᶜizz ben Bâdîs ; il ajoutait que lui et les habitants de cette ville avaient livré aux flammes les

(1) Le texte me parait corrompu et je ne peux, en dehors de la correction بعيادة le reconstituer. Ma traduction des brèves allusions de notre texte repose sur le récit de Makrizi (*Khitat*, II, 16 et 17) : Yânis, devenu vizir du khalife, eut des difficultés avec le prince, qui lui fit administrer par son médecin un poison dont les effets se portaient sur les intestins, puis sur le conseil de ce médecin il rendit visite à son ministre, qui se leva pour le recevoir, et par ce mouvement ainsi que par son attitude debout provoqua la chute de ses intestins.

(2) Le texte porte « Hoseyn », que j'ai corrigé d'après Ibn el-Athîr et Makrizi. Ce prince ne se suicida pas, mais fut empoisonné, ainsi que le racontent ces auteurs. Voir d'ailleurs Wüstenfeld, p. 306.

(3) Dans la liste que donne Soyouti (ap. Wüstenfeld, 252) des vizirs et des grands kâdis de cette époque, en Egypte, on ne trouve un Moh'ammed ben Djaᶜfar Maghribi, le même sans doute que notre personnage, que parmi les vizirs.

chaires d'où l'on avait prié pour les Obeydites ainsi que leurs drapeaux, qu'ils s'étaient soustraits à leur autorité en les faisant maudire du haut de la chaire et faisant la prière au nom de l'Abbaside El-K'â'im bi-amr Allâh.

C'est alors que commencèrent les troubles d'Ifrîk'iyya.

Grands troubles qui aboutissent à la ruine de K'ayrawân.

Quand, dit Ibn Cheref (1), on en vint à maudire publiquement les Obeydites du haut de la chaire et qu'El-Moʿizz ben Bâdîs eut donné l'ordre de massacrer leurs adhérents, les Obeydites permirent aux Arabes de franchir le Nil [et de passer en Ifrîk'iyya], ce qui leur avait été interdit jusque-là d'une manière absolue. On donna un dinar à chacun de ceux qui le passaient, et quantité le firent sans y être nullement contraints, car le prince savait que toute recommandation était inutile. Les Arabes passaient par troupes entières et allèrent s'établir dans la région de Barka. Cette situation durait depuis quelque temps quand Mounis ben Yah'ya Riyâh'i alla trouver El-Moʿizz, qui était dégoûté de ses frères les Çanhâdja, et qui, poussé par une haine secrète, voulait leur substituer d'autres guerriers, bien qu'il n'en eût rien laissé transparaître (2). Il vit avec plaisir l'installation auprès de lui de Mounis, personnage d'importance chez les siens, brave et intelligent, et le consulta sur le

(1) Cet auteur, déjà cité, ne peut être que l'Aboû ʿAbd Allâh ben Cheref (Mohammed ben Aboû Saʿid ben Ahmed Djodhâmi) des mss 2327 de Paris, f° 43 v°, et 3331, f° 34.

(2) Sur l'invasion de l'Afrique par les Arabes, voir l'*H. des Berbères*, I, 30; II, 21; Ibn el-Athîr, p. 456; Tidjâni, *Journ. As.*, 1852, II, 88, etc. Les faits ne sont pas exposés partout de la même manière.

projet de composer son *djond* des Riyâhides ses cousins. Mais Mounis le lui déconseilla, lui représentant combien ils étaient peu unis entre eux et indisciplinés. Néanmoins El-Moʿizz insista et finit par lui dire : « Tu veux rester seul par jalousie contre ta tribu. » Mounis alors se décida à aller trouver ses contribules, non sans avoir renouvelé ses avertissements et pris à témoin plusieurs conseillers du prince. Quand il les eut rejoints, il leur fit savoir par proclamation [P. 301] qu'ils eussent à se réunir autour de lui ; ses promesses excitèrent leurs convoitises, et il leur dépeignit d'ailleurs la grandeur d'âme du prince et les bienfaits qui les attendaient, puis il partit à la tête d'une petite troupe qui ne connaissait aucune des jouissances de la vie et n'avait jamais vu de centre habité. A la première bourgade que ces gens rencontrèrent, ils se crièrent les uns aux autres que c'était là K'ayrawân, et ils la livrèrent aussitôt au pillage.

Cette affaire connue à K'ayrawân fit une vive impression sur El-Moʿizz, qui dit que c'était un coup monté par Mounis pour prouver la vérité de ses dires et montrer que ses avertissements étaient fondés, et qui en conséquence fit arrêter ses femmes et ses enfants et apposer les scellés sur sa demeure en attendant de savoir exactement son rôle en cette affaire. La connaissance du traitement infligé à ses femmes et à ses enfants fut une très pénible épreuve pour Mounis, qui s'écria : « C'est moi qui ai donné le premier avertissement et sur qui ensuite l'on retombe, que l'on rend responsable de la faute ! » Il se montra dès lors le plus acharné de tous à faire du mal, et c'était lui d'ailleurs qui connaissait le mieux les points faibles de K'ayrawân. Le sultan leur envoya alors des juristes porteurs de lettres où il leur adressait des

recommandations et leur proposait des conditions, en les informant en outre qu'il avait fait renvoyer les femmes de Mounis ; il fut conclu des conventions et dressé des actes authentiques relatant leur soumission. Les Arabes en conséquence envoyèrent (à K'ayrawân) certains de leurs cheykhs ; mais ensuite ils violèrent leurs conventions avec le sultan et semèrent la dévastation partout.

Fuite d'El-Mo'izz ben Bâdis devant les Arabes.

Ce fut lors de la Fête des victimes de cette année (1) qu'eut lieu le terrible évènement et l'affaire irréparable. Le sultan, célébrant la fête le lundi, partit le matin du dit jour pour une bourgade connue sous le nom de Benoû Hilâl. Comme au milieu du jour il apprit que la bande des Arabes s'approchait au complet, il donna l'ordre de camper dans une région difficile et coupée de ruisseaux ; ce mouvement n'était pas terminé que tous les Arabes fondirent sur eux comme un seul homme. Bien que son armée se débandât, El-Moᶜizz résista jusqu'à ce que les lances des Arabes fussent près de le frapper, et quantité d'esclaves de sa garde noire sacrifièrent leur vie pour lui ; quant aux Benoû Mennâd, aux Çanhâdja et aux autres Berbères, [P. 302] tous s'enfuirent. Les Arabes mirent leurs tentes au pillage et occupèrent le camp d'El-Moᶜizz, où ils trouvèrent en or, argent, marchandises,

(1) C'est-à-dire de l'année 444, ainsi que le dit Tidjâni en termes exprès, autrement dit le 1er avril 1053. La date du 24 avril 1051 (trad. d'Ibn el-Athîr, p. 459) est une erreur de concordance provenant de ce que ce chroniqueur parle de la bataille de Hayderân sous l'année 442.

meubles, chaussures et affaires de toute sorte des quantités dont Dieu seul sait l'importance : il y avait plus de dix mille tentes et objets analogues, environ quinze mille chameaux et plus de mulets qu'on ne saurait dire, si bien qu'il ne resta à chacun des hommes du *djond* rien, ou à peu près, qui eût quelque valeur. La plupart arrivèrent à la montagne de H'ayderân [1], et s'y dispersèrent tout d'abord pour ensuite se chercher les uns les autres. Les K'ayrawâniens, qui ne savaient rien, attendaient tout parés quand, le surlendemain de la fête, arrivèrent avec Ibn el-Bawwâb deux cavaliers accablés de tristesse, la tête perdue et dans un état qui rendait toute question inutile. On s'enquit du sultan, que l'on apprit être sain et sauf et qu'on vit presque aussitôt arriver à son palais avec son fils ; après lui arrivèrent ses soldats, isolés ou par groupes, mais beaucoup ne le rejoignirent pas ; on sut ce qu'étaient devenus les uns, on n'eut pas de nouvelles des autres, mais on apprit que les Arabes avaient fait de nombreux prisonniers, Çanhâdja et autres. Selon Ibn Cheref, il y eut quatre-vingt mille cavaliers mis en déroute et un nombre proportionné de fantassins. Les Arabes avaient trois mille cavaliers et la quantité correspondante de fantassins. ʿAli ben Rizk', dans une *kaçîda* commençant par :

[T'awîl] L'image d'Omeyma est venue me visiter au milieu de la nuit, alors que les pieds des montures avançaient d'un pas rapide, —

dit à ce propos :

---

(1) Ce nom, que je retrouve pas sur la carte, est aussi écrit *Djenderân* et *Djendar* ; voir Ibn el-Athir, p. 458, où les péripéties de la lutte sont autrement exposées.

Si quatre-vingt mille d'entre vous ont fui devant trois mille, pareil fait doit servir de châtiment exemplaire (1).

Les Arabes arrivèrent alors dans les environs de K'ayrawân, et le premier d'entre eux qui se présentait devant une bourgade se nommait et accordait une sauvegarde en livrant son bonnet ou quelque morceau d'étoffe sur lequel il traçait [P. 303] un signe attestant à ceux qui le suivraient qu'ils avaient été devancés. Pendant deux nuits, les K'ayrawâniens restèrent livrés à une crainte dont Dieu seul connaît l'intensité, dans l'ignorance où ils étaient du sort qui menaçait leur ville ; pendant deux jours, aucun d'eux n'osa entrer ni sortir, tandis que les chevaux arabes vaguaient en liberté dans les environs immédiats de K'ayrawân, sous les yeux mêmes des habitants.

Le septième jour de la Fête des victimes, le sultan sortit de la ville avec ses troupes du *djond* et la masse des habitants, sans toutefois les mener au-delà du *Moçalla* ; mais alors les Arabes, revenant sur les lettres de sauvegarde qu'ils avaient données aux habitants des campagnes, se mirent à les piller, et comme ceux-ci se réfugièrent à K'ayrawân, le sultan fit livrer au pillage tous les champs entourant K'ayrawân et Çabra, autrement nommée Mançoûriyya, chose dont les musulmans se réjouirent fort et où ils virent une aubaine. Cette dernière ville finit selon ce que Dieu avait arrêté à raison de sa corruption et [*lacune*].

(1) Ces vers se retrouvent ailleurs et présentent des variantes ; notamment on lit *trente mille* au lieu de quatre-vingt mille (*Berbères*, I, 35 ; Ibn el-Athir, p. 459 ; Tidjâni, *J. As.*, 1852, II, 94). On les attribue aussi à 'Abd el-'Azîz ben Cheddâd.



Le 17 dhoû'l-hiddja (9 avril 1053), les cavaliers arabes se montrèrent à trois milles de K'ayrawân. Le sultan alors parcourut la ville à pied, exhortant la population à faire bonne garde et à élever les constructions nécessaires, en quoi il fut obéi. Il fit amener à K'ayrawân la masse du peuple et les boutiquiers de Çabra, dont on dut évacuer les boutiques, tandis que tous les Çanhâdjites et autres militaires de K'ayrawân durent se rendre à Çabra et s'installer dans ces locaux. Cette mesure provoqua dans la ville un grand émoi et un très vif souci : en effet, les esclaves noirs et les Çanhâdja enlevèrent et arrachèrent les boiseries des boutiques et des galeries, et dans l'espace d'une heure ce centre important fut en ruines.

La population, qui était en proie à de vives alarmes, vit le lendemain paraître les cavaliers arabes. Un ordre du sultan défendit aux troupes de se montrer sur les fortifications de Çabra. Je tiens, raconte Ibn Cheref, d'un témoin digne de foi, qui s'enfuit de K'ayrawân en ne marchant que de nuit et en se cachant dans le jour, que tous les villages sans exception par où il passa étaient détruits et incendiés; leurs habitants, hommes, femmes et enfants, étalaient leur nudité devant les murailles, pleurant [P. 304] tous de faim et de froid. Les provisions cessant d'arriver à K'ayrawân, les marchés ne furent plus approvisionnés. Les Arabes, d'ailleurs, retenaient tous ceux qu'ils faisaient prisonniers et ne les relâchaient que contre rançon, tout comme pour les captifs chrétiens; quant aux pauvres et aux misérables, ils les employaient pour le service.

Affaire du Bâb Toûnis, l'une des portes de K'ayrawân.

Les Arabes ayant fait une attaque de ce côté, la foule sortit pour les combattre, qui avec des armes, qui avec un bâton insuffisant à chasser le plus petit chien. Aussi la charge que firent les cavaliers arabes resta-t-elle à leur avantage, car leurs sabres et leurs lances eurent le dessus : les Kayrawâniens tombèrent dans tous les sens et furent repoussés du bout des fours à briques jusqu'à cette porte, et ceux-là seuls échappèrent dont l'heure n'était pas venue. Ni morts ni vivants ne conservèrent d'ailleurs une loque suffisante pour couvrir leur nudité. Quand les Arabes se furent retirés, les morts furent enlevés par les soins de leurs parents, et alors les louangeuses et pleureuses firent entendre dans toutes les rues de la ville des cris, étalèrent un spectacle de nature à fendre le cœur d'une montagne. Les cadavres des étrangers restèrent sur place, et le nombre des blessés fut considérable : ces blessures étaient assez hideuses pour produire une profonde horreur, 'pour émietter le foie, faire fondre le cœur et le corps. On vit des fillettes au visage pâle et à la tête rasée se pencher sur les corps de leurs pères et de leurs frères, lors de ce jour de désastre, de cruautés et d'[horreurs] ; on n'avait à aucune époque ni dans aucun pays vu pareille chose !' On passa toute la nuit dans l'inquiétude et la désolation. C'est ici que s'arrête le récit résumé d'après Ibn Cheref.

Nouvelle défaite des Çanhâdja dans la montagne de H'ayderân ; fuite d'El-Mo'izz ben Bâdis.

El-Moᶜizz, dit Aboû'ç-Çalt, marcha contre les Arabes arrivant d'Orient et divisa ses troupes, dont il confia (une partie) à Ibn Selboûn [*lacune*].

. . . .

[P. 305 ; *redjez*] Pour ce pouvoir d'un exercice difficile, ce fut un enfant de sept ans qu'il suscita et investit de ce soin.

Il (El-Moᶜizz) était brun, beau de visage, avait la voix forte, était de bonnes mœurs et perspicace en affaires. Il livra les Chiᶜites à la mort et fit disparaître leur secte en Ifrîk'iyya, fit maudire leurs princes dans les chaires de cette province tout entière, rendit à chacun des Compagnons les hommages auxquels il a droit et rétablit la loi traditionnelle abandonnée depuis cent quarante ans.

Débuts de la dynastie Çanhâdjite.

Quand, à la suite de la conquête de l'Egypte par les Obeydites, Maᶜadd ben Ismâᶜil voulut partir d'Ifrîkiyya pour se rendre dans ce pays, il appela Zîrî ben Mennâd, qui avait dix fils, dont le plus jeune était Bologgîn : « Fais venir, lui dit-il, tes enfants, car tu sais à quoi je pense pour eux et pour toi. » Zîrî les appela donc, moins le cadet, alors que le destin ne voulait que celui-ci. Or Maᶜadd, qui avait de la science des prédictions une connaissance lui permettant de voir ce qui l'attendait et de distinguer les hommes de mérite d'entre ses principaux compagnons, savait quel indice marquait le lieutenant qu'il avait, lui-même devant régner en Egypte, à

laisser en Ifrîk'iyya et au Maghreb. Ne trouvant cet indice sur la face d'aucun des enfants de Zîrî : « N'as-tu, dit-il à celui-ci, astucieusement caché aucun de tes fils ? — Il me reste un tout jeune garçon. — Je n'ai pas de cesse que je ne l'aie vu, car je ne veux d'autre que lui ! » En le voyant, il reconnut qu'il était prédestiné ; "il confia aussitôt sa lieutenance au jeune homme qui, sur le champ, fut chargé de l'administration, qui inspira une crainte refoulant les passions dans les cœurs, qui fit de lointaines expéditions et acquit un grand renom. Il poussa ses campagnes jusqu'à Ceuta, ce dont le récit serait trop long. Quand il eut répondu à l'ange de la mort, l'Ifrîk'iyya passa à ses fils et arriva ainsi à El-Moᶜizz ben Bâdîs, la gloire de sa famille et le dernier de ces princes célèbres". Signalons la concordance curieuse entre les nom et prénom d'El-Moᶜizz Aboû Temîm Maᶜadd ben Ismâᶜîl l'Obeydite, l'homme aux prédictions, et El-Moᶜizz Aboû Temîm le Çanhâdjite.

"Ce dernier marqua ses débuts et confirma, du moins il le croyait, son pouvoir par le massacre des Râfid'ites et l'envoi au Prince des croyants, alors régnant à Baghdâd, d'un message lui portant sa foi, [P. 306] en retour de quoi il reçut un vêtement d'honneur et un titre honorifique, d'après un plan qui tout d'abord le séduisit et lui fit oublier ce qu'en seraient manifestement les suites. Ce qu'ayant appris, le prince Obeydite, dont le ministre était alors Djerdjerâ'i, lui en fit subir les conséquences et décocha contre lui les traits de sa désapprobation. Aux tribus issues d'ᶜAmir ben Çaᶜçaᶜ, les Zoghba, les ᶜAdi, les Athbedj, les Riyâh et autres, établies dans le Çaᶜîd, qui n'étaient pas autorisées à se déplacer ni à franchir le Nil, Djerdjerâ'i permit de réaliser sur El-

Moʿizz des convoitises qui depuis longtemps les tourmentaient et fixaient leurs regards. Il le couvrit ainsi d'un flot semblable à celui d'Irem et lança contre lui l'avilissement de l'infortune. El-Moʿizz en prit d'abord une partie à son service et les accabla de ses bienfaits. Cela leur permit de se frotter de près aux diverses provinces, de s'insinuer auprès de ses guerriers, de bien examiner les points faibles, et alors, sa situation leur étant claire et son impuissance certaine, ils ouvrirent les hostilités et livrèrent les combats dont il a été fait un récit abrégé, qui le menèrent à sa perte et au cours desquels il fut assiégé. Cependant il leur faisait des largesses et les adjurait en invoquant la crainte de Dieu ; il convint de mariages et donna plusieurs de ses filles à divers chefs, qui devinrent ainsi ses gendres et se constituèrent ses aides (1). Quand son âme rongée par les soucis eut définitivement perdu tout espoir, il rassembla ceux qui dépendaient de lui, chargea sur des montures sa famille et ses meubles, et laissant le pouvoir à ceux qui l'avaient défendu et soutenu, il partit protégé par ses gendres contre des embûches possibles, et arriva ainsi à Mehdiyya, où il habita plus humble que le Soleil dans le signe de la Balance, plus méprisé que le pauvre assis sur son derrière. Nul de son temps n'avait été plus brave dans les combats, n'avait eu la main plus ouverte dans les bienfaits, n'avait mieux possédé la langue arabe, n'avait plus étudié les belles-lettres".

On cite cet acte de libéralité par lequel il donna d'un

---

(1) A propos de ces mariages, cf. ce que dit Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 34 et 36 ; II, 21) ; voir aussi Tidjâni (*l. l.*, 90 ; *J. As.*, 1853, I, 371). — Je lis احاد au lieu de احد du texte.

coup à El-Montaçir ben Khazroûn[1] cent mille dinars, en outre d'une belle monture et d'un magnifique costume. Il avait l'intelligence vive, de la présence d'esprit, une pénétrante connaissance des divers modes musicaux et savait manier la prose et le vers. Il fut loué par nombre de poètes, [P. 307] à qui il ne ménagea pas les bienfaits: tels furent ʿAli ben Yoûsof Toûnesi[2], Yaʿla ben Ibrâhîm Arkochi[3], Aboû ʿAli ben Rechîk[4], K'orachi, Ibn Cheref et d'autres dont l'énumération serait trop longue, surtout si je citais de leur prose ou de leurs vers. Aboû'l-H'asan Khawlâni, connu sous le nom d'El-H'addâd[5], dit: « J'ai réuni une grande partie de son histoire et de ses combats, aussi bien que la description de sa sortie de K'ayrawân et de l'abandon qu'il fit aux Arabes de la plus grande partie de son royaume, dans une *kaçîda* qui débute ainsi :

[T'awîl] La troupe était partie quand (ma monture ?) elle-même entreprit en chancelant son voyage nocturne, alors que les astres brillants avaient commencé à diminuer d'éclat.

On y lit :

Si ma constance, trompant la confiance que j'avais en elle,

(1) Le bénéficiaire de cette libéralité est appelé El-Mostançir Zenâti par Ibn el-Athir (trad., p. 469), tandis qu'Ibn Khaldoûn parle d'El-Montaçir ben Khazroûn, qui fut assassiné entre 460 et 470 (*Berb.*, III, 268).

(2) Un article lui est consacré par Ibn Fad'l Allâh (ms 2327 de Paris, f. 46 v°).

(3) C'est-à-dire originaire d'Arcos de la Frontera, en Espagne (Edrisi, p. 208). Mais il est appelé ailleurs *el-Orbousi*, originaire de Laribus (ms 2327 de Paris, f. 78).

(4) Aboû 'Ali el-H'asan ben Rechîk K'ayrawâni (Ibn Khallikan, I, 384; III, 387; Ibn el-Athir, trad., p. 469).

(5) D'après Tidjâni, Aboû'l-Hasan *ben Mohammed* el-Haddâd; voir *infrà*.

m'a trahi, ce sont les tribus, ce sont ses partisans qui ont trahi notre Maître. S'il avait voulu rassembler les troupes des *djond*, barbares et Arabes auraient quitté leurs pays pour se joindre à lui ; mais il a fermé les yeux, car il savait ce que renferment à ce sujet les recueils de prédictions et les livres.

Il ne resta à Mehdiyya qu'environ deux ans avant que son règne et sa vie prissent fin ; il mourut le samedi 25 chaʿbân 454 (2 septembre 1062) d'après Aboû'ç-Çalt. Comme il a été dit plus haut, Ibn Cheref le fait mourir en 455 (1).

Il eut pour fils Temîm, Nizâr, ʿAbd Allâh, ʿAli, H'ammâd, Bologgîn, H'ammâma et El-Mançoûr.

Quelques détails sur le règne de l'émir Temîm ben el-Moʿizz (2).

Né à Mançoûriyya en redjeb 422, il avait deux ans quand son père l'exhiba au peuple, monté sur un cheval et suivi des troupes, pour le promener dans les deux villes de K'ayrawân et de Mançoûriyya. Il avait vingt-trois ans quand, en 445 (22 avril 1053), il arriva au gouvernement de Mehdiyya, qu'il conserva jusqu'à l'arrivée de son père chassé de Mançoûriyya. A l'approche de ce dernier, il marcha à sa rencontre avec les siens, mit pied à terre en l'apercevant, baisa le sol devant lui et le précéda à pied, en un mot, démentant par toutes ses démonstrations de soumission les mensongères et calomnieuses accusations de révolte qu'on avait lancées

(1) Sur la date de sa mort, qu'on place aussi en 452, voir Ibn el-Athîr, trad. p. 468.

(2) Voir sur ce prince Ibn el-Athîr, p. 470 ; Ibn Khallikan, I, 281 ; *Berbères*, II, 22.

contre lui. [P. 308] Alors son père bénissant le ciel le fit remonter à cheval, et tous deux rentrèrent de compagnie à Mehdiyya, où El-Mo'izz descendit au palais. Ce fut son fils Temîm qui continua de gérer les affaires de l'État.

En 455 (3 janvier 1063), Temîm conquit Sousse, dont les habitants, depuis qu'ils s'étaient révoltés contre son père [*lacune*] (1) ; il leur fit grâce et miséricorde.

En 456 (24 décembre 1063), Hammoû ben Melîl Berghawâti, qui s'était révolté à Sfax, s'avança contre Mehdiyya avec des Arabes dont il s'était assuré le concours. A cette nouvelle, Temîm marcha contre lui, soutenu par de nombreux Arabes de Zoghba et de Riyâh', tandis qu'une portion des 'Adi et des Athbedj étaient avec H'ammoû. A la suite du combat qui s'engagea, les soldats de ce dernier s'enfuirent et les épées, s'abattant sur eux, y semèrent la mort (2).

En 457 (12 décembre 1064), En-Nâçir ben [...] H'ammâd subit une défaite complète. Il s'était mis en campagne avec de nombreuses troupes composées de Çanhâdja, de Zenâta, d''Adi et d'Athbedj ; les Riyâh', les Zoghba et les Soleym le mirent en déroute, lui tuèrent beaucoup d'hommes et livrèrent au pillage ses tentes et ce qu'il possédait. Son frère El-K'âsim ben Ghilnâs (3) périt éga-

(1) Cette campagne contre Sousse en 455 est aussi rappelée ailleurs (Ibn el-Athîr, p. 471 ; *Berbères*, II, 22 ; Tidjâni, *J. As.*, 1852, II, 130), mais dans des termes qui ne permettent pas de suppléer ce que la main du copiste, probablement, a laissé tomber.

(2) La campagne contre Sousse et celle contre Hammoû sont placées en 455 par Ibn el-Athîr et par Ibn Khaldoûn ; Tidjâni place la seconde en 454 (voir Ibn el-Athîr, p. 471).

(3) Ce nom est écrit 'Alennâs par Ibn el-Athîr et Ibn Khaldoûn ; d'après une glose ajoutée au texte du *Moschtabih* de Dhehebi (p. 336) la forme correcte serait '*Annâs* ; un ms d'Ibn el-Athîr (t. x, p. 31 n. du texte arabe) épelle 'Alnâs. Le traducteur de Tidjâni (*J. as.*, 1853, I, 384) écrit Alnas.



lement. L'une des principales causes de cette affaire fut les manœuvres de Temîm à son égard [1].

En 458 (2 décembre 1065), Temîm envoya contre Tunis un fort corps d'armée qui assiégea cette ville pendant quatorze mois et qui la réduisit à l'extrémité. Puis il survint entre lui et Ibn Khorâsân [2], chef de cette ville, un arrangement, aux termes duquel les assiégeants se retirèrent.

En 459 (21 novembre 1066), eut lieu dans le Maghreb extrême la révolte de Moh'ammed ben Idrîs ben Yah'ya ben ʿAli ben H'ammoûd H'asani, qui reçut de Melîla un appel auquel il se rendit. Il fut soutenu par un groupe de Benoû Ourtedi de Melîla et des environs. Il avait antérieurement été proclamé khalife à Malaga sous le nom d'El-Mostaʿli, et resta dans cette ville jusqu'à l'année 447 (1er avril 1055), où Bâdîs ben H'aboûs Çanhâdji, prince de Grenade, eut le dessus sur lui et mit ainsi fin à la dynastie des Hammoûdites régnant alors en Espagne. Moh'ammed se tint alors caché à Alméria jusqu'au moment où il reçut l'appel qui lui fut adressé (de Melîla).

En 460 (10 novembre 1067), En-Nâçir ben Ghilnâs ben H'ammâd, qui avait avec lui les Athbedj comme contingent arabe, mit le siège devant Laribus et le poursuivit [P. 309] jusqu'à ce qu'il conquît cette ville ; il épargna

---

(1) L'expression employée dans le texte est assez vague ; comp. *Berbères*, II, 48 ; Ibn el-Athîr, 336 ; et l'*Istibçâr*, tr. fr., p. 33 (et cf. p. 214), où l'auteur a confondu Mançoûr avec son père Nâçir.

(2) Il s'appelait ʿAbd el-Hakk ben ʿAbd el-ʿAziz ben Khorâsân ; il reconnut l'autorité de Temîm à la suite d'un siège de quatre mois, d'après Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 22 et 30 ; comparez aussi le récit d'Ibn el-Athîr (p. 478), qui n'est pas très net, et où ce chef est appelé Ahmed ben Khorâsân).

les habitants, mais fit exécuter Ibn Mekrâz, qui y gouvernait (1).

La même année, le dit En-Nâçir arriva à K'ayrawân et y fit son entrée avec les Arabes.

En la même année, l'émir des Lemtoûna se rendit entièrement maitre de l'autorité dans le Gharb. Les tribus des Maçmoûda, le Der'a et Sidjilmâssa se soumirent à lui, et il battit les Zenâta qui étaient fixés dans ces régions.

En 461 (30 octobre 1068), En-Nâçir ben Ghilnâs ben H'ammâd retourna de K'ayrawân dans son château-fort, car il eut peur des bandes d'Arabes [qui s'étaient coalisées contre lui].

Aboû Bekr ben 'Omar Lemtoûni commença à bâtir Merrâkech, ainsi qu'il sera dit en son lieu (2).

En 465 (16 septembre 1072), des bâtiments orientaux étant arrivés à Sfax, le sultan Temîm ben el-Mo'izz envoya de Mehdiyya contre eux sa flotte, qui les anéantit.

En 466 (5 septembre 1073) ou, selon une autre version, en 467 (26 août 1074), les Zoghba furent chassés d'Ifrik'iyya par les Riyâh', qui vendirent K'ayrawân (3) à En-Nâçir ben Ghilnâs ben H'ammâd Çanhâdji, seigneur de la K'al'a (des Benoû Hammâd).

En 468 (15 août 1075), des Arabes venus de Bark'a s'installèrent autour de K'ayrawân.

En 469 (4 août 1076), une grande disette sévit en Ifri-

(1) La prise de Laribus en 460 est aussi rappelée par Ibn el-Athir, p. 479. Ibn Khaldoûn n'en parle pas.

(2) Sur la fondation de Merrâkech, voir 'Abd el-Wâhid Merrâkechi, trad. p. 85.

(3) Comparez Ibn Khaldoûn, *Berb.*, II, 23.

k'iyya, et une violente épidémie y enleva beaucoup de monde.

En 470 (24 juillet 1077), Temîm ben El-Mo'izz fit la paix avec son cousin En-Nâçir, à qui il maria sa fille Bellâra [1]; il la lui envoya de Mehdiyya en compagnie de nombreux soldats, d'argent, d'effets et de choses de valeur.

En 474 (10 juin 1081), Temîm mit le blocus devant Sfax [2], dont les jardins connus sous le nom de Ghâba (*forêt*) furent ravagés et anéantis par les soldats.

En 470 (24 juillet 1077), Temîm avait investi son fils [3] du gouvernement de Tripoli.

En 476 (20 mai 1083), Mehdiyya fut assiégée par Mâlik ben Ghaloûni [4], qui vint camper sous les murs avec de nombreuses bandes d'Arabes. Temîm dirigea contre lui une sortie qui mit son ennemi en déroute; celui-ci dut s'éloigner de la ville et pénétra alors à K'ayrawân [5].

En 479 (17 avril 1086), Temîm assiégea simultanément les deux villes de Gabès et de Sfax; jamais on n'avait entendu parler d'un double siège de ce genre [6].

En 480 (7 avril 1087), il y eut une éclipse complète de

(1) Sur le sens adopté dans cette traduction, voir Ibn el-Athîr, p. 479, n. 4.

(2) C'est du siège de Gabès et non de Sfax que parlent, sous l'année 474, Ibn el-Athîr, p. 480, et Ibn Khaldoûn, II, 24.

(3) Ce fils s'appelait Mok'alled, à ce que dit Ibn el-Athîr, p. 479, qui donne également la date de 470.

(4) Ce dernier nom se lit *Ghalboûn* deux pages plus loin, et l'éditeur a, dans ses *Corrections*, adopté cette dernière lecture. Ibn el-Athîr lit *Mâlik ben 'Alewi Çakhri*, p. 480 et 492; le traducteur de Tidjâni écrit Malek ben Aloua ben es-Sekhri (*J. As.*, 1853, I, 373).

(5) Ville d'où il fut bientôt expulsé (*Berbères*, II, 24; Ibn el-Athîr, p. 480).

(6) Ce double siège, sur lequel Ibn Khaldoûn garde le silence, est aussi mentionné par Ibn el-Athîr, p. 485.

soleil, et les chrétiens arrivèrent devant Mehdiyya avec trois cents navires de guerre, sur lesquels étaient embarqués trente mille guerriers(1).

[P. 310] **Entrée des Chrétiens à Mehdiyya.**

Les causes de cet évènement, en outre du décret divin, furent les suivantes : l'absence de l'armée du sultan, la soudaineté de l'arrivée des chrétiens, qui ne permit pas de rappeler les troupes et de prendre les dispositions nécessaires pour la résistance, le fait que les habitants étaient complètement dépourvus d'armes et d'approvisionnements, le peu de hauteur et l'état de délabrement des murailles, le refus de Temîm d'ajouter foi aux nouvelles qu'il recevait, l'impéritie d'ʿAbd Allâh ben Menkoût, qui était ministre et qui s'opposa à ce que l'amiral sortît du port pour livrer une bataille navale et empêcher le débarquement. Toutes ces causes réunies amenèrent la prise des deux villes de Mehdiyya et de Zawîla, leur mise à sac, le massacre des habitants et l'incendie, évènements terribles dont le souvenir est encore vivant à Mehdiyya et dont tous les détails figurent dans la longue *kaçîda* d'Aboû'l-H'asan el-H'addâd(2), qui débute ainsi :

[Monsarih'] Qu'importe que l'image de ma bien-aimée se présente ou non pendant mon sommeil, alors qu'entre nos paupières est le siège d'un grave mal ? Notre territoire a été

(1) Ce paragraphe ainsi que le suivant sont traduits dans la *Biblioteca*, II, 32. Sur la prise de Mehdiyya, voir aussi Ibn Khaldoûn, II, 24 ; Ibn el-Athir, p. 487; Tidjâni, *J. As.*, 1853, I, 374.

(2) Nous avons vu plus haut le nom de ce poète, que Tidjâni appelle Aboû'l-Hasan ben Moh'ammed H'addâd et dont il cite également, avec des variantes, les quatre vers qui suivent, en outre de plusieurs autres (Amari, *Biblioteca*, II, 64).

attaqué par un ennemi dont le nombre rivalise avec celui des sauterelles ou des vers. De partout, ils se sont coalisés, — et plût au ciel que cela ne se fût pas fait ! — pour être vingt mille et la moitié en plus, puis sont tombés à l'improviste sur des gens qui avaient oublié leur science de la guerre.

En 481 (26 mars 1088) mourut En-Nâçir ben Ghilnâs, à qui succéda son fils El-Mançoûr.

En 482 (15 mars 1089), Mâlik ben Ghalboûn fit une expédition contre Sousse, dans laquelle il pénétra avec un groupe de ses partisans ; mais il ne put y faire ce qu'il désirait, car il fut mis en fuite en laissant plusieurs des siens sur le carreau et d'autres dans les mains de ceux qu'il avait attaqués [1].

En 483 (5 mars 1090), le prix des vivres s'éleva beaucoup en Ifrîk'iyya et une cruelle disette s'y fit sentir.

En 484 (22 février 1091), la situation en Ifrîkiyya fut bonne, grâce à l'abondance de la récolte et au bon marché des vivres.

En 486 (31 janvier 1093), l'armée de Temîm bloqua Gabès et ne bougea pas avant d'en avoir conquis le faubourg.

En 488 (10 janvier 1095), eut lieu la trahison de Châh Mâlik le Ghozz [P. 311] envers Yah'ya, fils du sultan Temîm ben el-Moʿizz. Temîm, qui redoutait ce Turc, était peu favorablement disposé pour lui, et par ses paroles il s'aliéna également les compagnons de ce chef. Châh Mâlik, qui était d'ailleurs un homme des plus rusés, en fut blessé, et Yah'ya ben Temîm étant, sur ces entrefaites,

(1) Il a été déjà question de ce chef p. 448. Ibn el-Athîr parle aussi de son attaque de 482 contre Sousse (x, 119 du texte ar.).

allé à la chasse avec quelques-uns de ses familiers et de ses compagnons de table, fut surpris et arrêté avec plusieurs d'entre eux par Châh Mâlik assisté d'une forte troupe de ses partisans. Temîm prévenu envoya aussitôt de la cavalerie à sa poursuite, mais le Turc avait déjà décampé vers Sfax, où il pénétra. Le chef de cette ville, H'ammoû ben Melîl, se porta à la rencontre de Yah'ya ben Temîm et de son ravisseur. Quand ceux-ci furent là de quelques jours, (H'ammoû) écrivit à Temîm d'envoyer les femmes et les enfants du Ghozz, ce qui fut fait, et le sultan (en échange) rappela à Mehdiyya son fils Yah'ya et les siens [1].

En 489 (30 décembre 1095), Temîm conquit Gabès et en expulsa son frère ʿOmar [2] ben El-Moʿizz, dont les habitants avaient fait leur gouverneur.

En 491 (8 décembre 1097), il y eut en Ifrîkiyya une terrible disette. Temîm conquit l'île de Kerkenna et la ville de Tunis [3]. Les Benoû ʿAdi s'enfuirent d'Ifrîkiyya chassés par les Riyâh'.

En 493 (16 novembre 1099), Temîm conquit Sfax, d'où H'ammoû ben Melîl s'enfuit à Gabès. Il fut accueilli par le chef de cette ville Medjal ben Kâmil Dehmâni, auprès de qui il trouva un refuge jusqu'à sa mort [4].

---

(1) Ces faits sont exposés plus au long par Ibn-el-Athîr (x, 164 du texte ar.) ; le nom de ce Turc y est écrit Châh Melik.

(2) Dans le récit qui est fait ailleurs de ces évènements, on lit '*Amr* (Ibn el-Athîr, x, 175, du texte ar.), mais aussi '*Omar* (*Berbères*, II, 24 et 35).

(3) Sur la lecture de ces deux noms, voir Ibn-el-Athîr, trad., ad x, 191, note; *Berb.*, II, 24, n. 2.

(4) Voir le récit plus détaillé d'Ibn el-Athîr (x, 164 et 202, du texte ar.). Au lieu de *Medjal*, on lit *Mekken* dans Ibn Khaldoùn (*Berb.*, II, 24 et 35).

En 498 (22 septembre 1104) mourut El-Mançoûr ben En-Nâçir ben Ghilnâs, prince de Bougie, d'El-K'alᶜa et de la région. Son fils Bâdis, qui lui succéda, mourut au bout de peu de temps et fut remplacé par son frère El-ᶜAzîz billâh ben El-Mançoûr (1).

En la même année, les Români (*sic*) parurent devant Mehdiyya avec de nombreux bâtiments de guerre nommés chewâni [au singulier *chtni*, galère] et vingt-trois autres bateaux مركب ; ils voulaient profiter de quelque occasion favorable, comme avaient fait les Roûm dont il a été parlé, et ils se présentèrent à la porte de l'arsenal pour empêcher la flotte de Mehdiyya de sortir et de les attaquer. Mais leur espoir fut déçu, car elle put prendre la mer, puis les battit et leur tua beaucoup de monde (2).

[P. 312] En 499 (12 septembre 1105), le sultan Temîm envoya contre l'île de Djerba Aboû'l-H'asan Fihri avec de nombreuses troupes de terre et une flotte considérable ; mais les insulaires avaient fait leurs préparatifs de défense et s'étaient assuré des secours, de sorte que cette tentative n'eut aucun succès.

En 500 (1er septembre 1106), un acte de trahison commis par la ville de Bâdja y fut cause d'un grand massacre (3).

En la même année, le Mahdi Moh'ammed ben Toûmert, fondateur de la dynastie berbère des Almohades, quitta la montagne des Hergha, dans le Maghreb extrême, et se rendit en Orient pour y chercher la science ; il passa en Espagne, arriva à Cordoue et se rendit ensuite

---

(1) Voir *Berbères*, II, 55.

(2) Ce paragraphe se retrouve dans la *Biblioteca*, II, 33.

(3) Peut-être ces mots sont-ils une allusion à l'attaque des Arabes de Riyâh (*Berbères*, II, 24).

à Alméria, d'où il gagna l'Orient par mer. Ses pérégrinations lui firent faire une absence de quinze ans.

En 501 (21 août 1107), on vit à l'horizon du Maghreb paraître une immense comète qui resta visible pendant de nombreuses nuits.

Cette année fut celle de la mort du sultan Temîm ben El-Mo'izz, qui avait régné environ quarante-sept ans. C'était un prince habile, brave, ferme, décidé, ayant le mépris des difficultés, trouvant faciles les affaires les plus graves, se laissant aisément emporter par son ardeur et sa témérité. Il compte parmi les plus distingués des poètes qui ont occupé le trône, et il s'est placé dans ceux du premier rang par l'usage qu'il a fait des images et des figures de rhétorique ; on trouve chez lui qualité et abondance ; il a laissé un recueil considérable de poésies, où on lit par exemple :

[Wâfir] Ou la royauté avec gloire et puissance, et qu'alors je siège, la tête ceinte du diadème, sur le trône le plus élevé ! Ou la mort cherchée sur la pointe des lances, puisque je ne suis pas éternel et destiné à toujours vivre !

Il avait un page nommé Modâm, dont il dit dans un long et remarquable poème :

[Motak'ârib] Modâm (*vin*) fait circuler à la ronde la coupe de vin (*modâm*), et je ne sais duquel des deux il vaut mieux goûter : celui-là est l'ami, celui-ci un vin généreux ; celui-là est la nouvelle lune, celui-ci est l'astre brillant ; celui-là a pour moi la valeur de ses œillades, celui-ci nous réjouit le cœur. [P. 313] Au regard de l'un et de l'autre, la pleine lune et l'astre brillant sont-ils autre chose que des mots consacrés par l'usage ?

Temîm ben El-Mo'izz était beau de corps et de visage,

de haute taille ; il avait le teint brillant, le nez long et les sourcils écartés ; il se purgeait souvent, croyant ainsi consolider sa santé ; il absorbait des mets et des remèdes échauffants, recourait souvent à la médication par le feu, prenait des bains brûlants, se livrait souvent à l'acte sexuel ; l'abus qu'il faisait des remèdes violents, de la scammonée par exemple, lui dessécha les chairs et lui rendit difficiles les exercices physiques, de sorte qu'il resta perclus. Il mourut à la mi-redjeb 501 (28 février 1108) âgé de soixante-dix-neuf ans, après un règne qui, compté de la mort de son père, fut de quarante-six ans et dix mois et demi. Il laissa plus de cent enfants mâles, et l'on prétend que ses enfants et petits-enfants formaient un total d'environ trois cents[1].

Règne de Yah'ya ben Temîm ben el-Mo'izz.

Né à Mehdiyya en 457 et monté sur le trône en 501, à l'âge de quarante-trois ans, ce prince était versé dans la politique et soigna avec vigilance l'administration de ses sujets ; il lisait beaucoup les recueils biographiques et les chroniques, était lettré, poète et avait de sérieuses connaissances lexicographiques et philologiques ; son visage était beau, ses yeux bleu foncé, sa voix forte. Il fut tué et mourut sur le coup dans son palais de Mehdiyya le lendemain de la Fête des victimes de l'année 509 (25 avril 1116), de sorte que la durée de son règne fut de huit ans et six mois. Il laissa notamment trente enfants

(1) Voir encore ce que disent de ce prince Ibn Khallikân (I, 281) et Ibn el-Athîr (X, 314 du texte arabe).

mâles. Je vais brièvement énumérer les évènements de son règne dans leur ordre chronologique.

En 502 (10 août 1508), Yah'ya ben Temîm conquit le château-fort de K'alibiyya (Clypea). Au dire d'Ibn el-K'at't'ân, comme Temîm ben el-Mo'izz avait trois cents enfants, Yah'ya exila les plus âgés de ses frères en Orient, au Maghreb et en Espagne. Lui-même eut un règne calme et paisible ; il se livrait [P. 314] à des recherches d'alchimie et avait fait élever un laboratoire fréquenté par les étudiants, à qui il donnait de l'argent et fournissait des instruments[1].

En 503 (30 juillet 1109), Yah'ya ben Temîm fit partir une escadre de quinze corvettes غرابة tirées de sa flotte, en expédition contre le pays chrétien ; mais il y en eut six de détruites et le reste rentra à Mehdiyya[2].

En 504 (19 juillet 1110), il y eut dans le Maghreb de violents tremblements de terre qui se prolongèrent pendant tout le mois de chawwâl (11 avril-9 mai 1111).

En 505 (9 juillet 1111), Sawwâr[3], envoyé en ambassade par le souverain d'Egypte [El-Amir le Fatimide] pour apporter des présents à Yah'ya ben Temîm, fut accueilli par celui-ci avec toute la pompe et les prévenances qu'on pouvait souhaiter. Au bout d'un certain temps, il fut renvoyé avec des cadeaux précieux et des objets rares dépassant toute description.

---

(1) Ibn Khaldoûn parle très brièvement de ce prince (*Berbères*, II, 24), sur lequel on trouve plus de détails dans Ibn Khallikân (IV, 95) et Ibn el-Athîr (x, 315 et 331 du texte arabe).

(2) Cet alinéa ne figure pas dans la *Biblioteca*. Un renseignement identique est fourni par Ibn el-Athîr (x, 336 du texte ar.), et reproduit dans la *Bibl.*, I, 452.

(3) Ce nom pourrait aussi se prononcer *Siwâr* (voir Dhehebi, *Moschtabih*).



En 507 (17 juin 1113), au mois de rebiᶜ II (septembre-octobre), la flotte de Mehdiyya revint des pays chrétiens avec de nombreux captifs, ce qui combla de joie Yah'ya et les musulmans[1].

En 508 (6 juin 1114), Yah'ya nomma au gouvernement de Sfax son fils ᶜAli[2], et au gouvernement de Sousse son propre frère ᶜIsa. Les chrétiens attaquèrent Mayorque, qui était alors aux mains de Mobachchir le page, client d'Ibn Modjâhid[3], et à la suite d'un siège poussé avec vigueur, ils l'emportèrent de vive force, massacrèrent les hommes et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. ᶜAli ben Yoûsof (ben Tâchefîn) reconquit cette île sur les chrétiens.

En 509 (26 mai 1115), arrivèrent à Mehdiyya deux ou trois hommes qui se donnèrent pour des étudiants maçmoûdites connaissant l'alchimie ; l'entrée du laboratoire leur ayant été accordée, ils arrangèrent les choses à leur gré, puis ils demandèrent à être reçus par le prince, qui leur dit de le faire assister à la transmutation et au grand œuvre. Ces deux hommes y consentirent à la condition qu'il n'y aurait comme assistants que lui et son vizir. En leur présence et en celle de l'esclave du prince Aboû Khannoûs, ils préparèrent le creuset, y jetèrent du plomb et, commençant à le chauffer, ils feignirent de préparer la transmutation ; puis saisissant leurs poi-

(1) La *Biblioteca* (II, 33) reproduit ce paragraphe.

(2) Cet 'Ali, qui succéda à son père, portait le prénom d'Aboû'l-Fotoûh, d'après Ibn el-Athir (trad. de x, 336 et la note).

(3) Modjâhid l'Amiride (le *Mugeto* des chroniques italiennes), client du célèbre Ibn Aboû 'Amir ou Almanzor, gouverna Dénia et les îles Baléares ; son fils le remplaça et eut lui-même Mobachchir pour successeur (*Berbères*, II, 206 ; Merrâkechi, *H. des Almohades*, p. 63, 126 et 129 ; *Biblioteca*, I, 437, n.).

gnards, ils massacrèrent le vizir et Aboû Khannoûs, et couvrirent le sultan de blessures dont il mourut au bout de peu de temps : « Chien que tu es, lui crièrent-ils en le frappant, nous sommes tes frères tel et tel, que tu as bannis, tandis que toi tu gardais [P. 315] le trône ! » Aux cris qui furent poussés, les esclaves noirs accoururent et massacrèrent sur le champ les deux assassins. Yah'ya mourut le jour de la Fête des victimes[1] de l'an 509 (24 avril 1116). Pendant qu'il souffrait des blessures reçues dans ce guet-apens, il bannit son fils El-Fotoûh'[2] et l'envoya au Kaçr-Ziyâd, car il ne cacha pas qu'il le croyait impliqué dans cette affaire. Ce jeune homme y resta jusqu'à la mort de son père et à l'avènement de son frère ʿAli, lequel l'exila en Orient, où il mourut.

Dans cette même année, l'émir Yah'ya avait conclu le mariage de sa fille Bedr ed-Dedjâ avec le prince d'El-K'alʿa et de Bougie, El-ʿAzîz billâh ben el-Mançoûr, à qui il envoya la future et son trousseau.

Règne d'ʿAli ben Yah'ya ben Temîm à Mehdiyya et dans une partie de l'Ifrîk'iyya.

A la suite de la mort de l'émir Yah'ya, les courtisans décidèrent d'un commun accord d'écrire à ʿAli, alors gouverneur de Sfax, au nom de son père, et la lettre que rédigea le secrétaire fut revêtue du paraphe de Yah'ya, c'est-à-dire de : « Louange à Dieu seul. » ʿAli partit

---

(1) Ci-dessus, p. 454, la mort de Yah'ya est fixée au lendemain de cette fête.

(2) Cette agression est fixée à 502 ou 507 par d'autres auteurs, qui font mourir subitement Yah'ya ben Temîm (voir Ibn el-Athîr, x, 331, du texte arabe).

aussitôt qu'il eut reçu cette nouvelle, qui lui parvint dans la nuit, et arriva à Mehdiyya le surlendemain du jour de la Fête des sacrifices. Il fit enterrer son père dans le château, puis le peuple entra pour lui présenter ses condoléances et ses félicitations, et il se trouva ainsi porté sur le trône à l'âge de trente ans sans que le pouvoir lui fût contesté (1). Il était généreux et libéral, ami du repos et des plaisirs, et remit à d'autres les soins de l'administration de l'Etat. Après un court règne de cinq ans quatre mois et douze jours, il mourut en rebîᶜ II 515 (juin-juillet 1121), laissant quatre fils, El-H'asan, El-ᶜAzîz, Bâdîs et Alah (ﺍﻟﻠﻪ).

En 510 (15 mai 1116), il équipa une flotte pour attaquer Djerba, qu'il tint bloquée jusqu'à ce que les habitants fissent acte de soumission et reconnussent son autorité (2).

En 511 (4 mai 1117), le populaire fut vivement agité par des rumeurs d'après lesquelles il y aurait en ramad'ân un grand évènement et que la mort du sultan arriverait à cette époque. Dieu se chargea de donner un démenti à ces bruits qui s'étaient répandus partout. Les poètes ont beaucoup parlé de cela :

[P. 316; T'awîl] Ils ont répandu des mensonges et publié des rêveries qui ont pour origine leurs espérances et leurs convoitises, mais le peuple t'aime tant que, s'il le pouvait, il t'ouvrirait ses entrailles et ses flancs.

Il est dit dans un autre passage :

Le dire des imposteurs s'est trouvé démenti, et le Miséri-

(1) Sur le règne de ce prince, voir *Berbères*, II, 25 ; Ibn el-Athîr, x, 360 du texte ar. ; Ibn Khallikân, IV, 100.

(2) Sous l'année 510 Ibn Khaldoûn et Ibn el-Athîr placent aussi la conquête de Tunis et du Djebel Ouselât.

cordieux a prolongé ton existence. Qu'est donc devenu le fait calculé par l'astrologue, puisque voilà déjà écoulé le tiers du mois consacré au jeûne ?

La même année, un envoyé du souverain d'Egypte apporta des présents à Mehdiyya[1].

ʿAli ben Yah'ya alla la même année assiéger Gabès après avoir enrôlé à cet effet quelques tribus arabes. Quand Râfiʿ [ben Mekken], prince de cette ville, apprit l'opération qui se préparait, il se précipita en suppliant auprès des chefs de l'armée dans le désir d'obtenir la paix, mais ʿAli n'y consentit pas[2]. Là-dessus, Râfiʿ alla camper sous les murs de Mehdiyya avec ses tentes et ceux de sa tribu qui lui prêtaient leur aide. Alors les habitants de cette ville firent une sortie et se jetèrent sur les tentes. Excités par les cris de leurs femmes, les Arabes [qui avaient déjà cédé] attaquèrent de nouveau, et la lutte s'engagea, tandis que l'émir se tenait à la porte de Zawîla. Ce dernier enrôla ensuite contre Râfiʿ les trois cinquièmes des Arabes qui figuraient parmi ses troupes. Râfiʿ marcha d'abord contre eux et il y eut un engagement, puis il se retira vers K'ayrawân. Alors les cheykhs des Dehmân[3] s'étant réunis se répartirent entre eux les diverses provinces, et attribuèrent K'ayrawân à Râfiʿ. Les Arabes enrôlés se rendirent auprès de l'émir ʿAli ben Yah'ya, qui leur distribua des sommes considérables et leur donna l'ordre de se rendre à K'ayrawân. Il

(1) Cet envoi de cadeaux est aussi signalé dans les *Berbères*, II, 25.

(2) Il se produisit dans cette affaire une intervention de Roger de Sicile, qui est ici entièrement passée sous silence (Ibn Khaldoûn et Ibn el-Athîr). Le récit de ces derniers est plus intelligible.

(3) Les Benoû Dehmân étaient des Riyâh, fraction des Benoû ʿAli (*Berbères*, II, 35).



y eut là des combats très vifs où l'avantage resta aux partisans d'ᶜAli ben Yah'ya. Tout cela serait très long à raconter.

En 512 (23 avril 1118) un envoyé de Roger, prince de Sicile, vint trouver l'émir ᶜAli pour lui demander de renouveler et confirmer les traités antérieurs, et réclamer des sommes lui appartenant et restées sous séquestre à Mehdiyya. A ce message, conçu en termes durs et grossiers, ᶜAli ne donna pas de réponse, et il renvoya le messager après lui avoir parlé dans des termes analogues. La conséquence en fut un redoublement de froideur entre l'émir et Roger, dont les mauvaises intentions se donnèrent libre carrière [P. 317] et qui machina dans la suite un stratagème [1].

Il y eut cette année, dit Ibn el-K'at't'ân, une hausse considérable dans le prix des vivres et une épidémie. Le *robᶜ* [2] de farine se vendit à Tlemcen vingt dirhems.

En 513 (13 avril 1119), Ibrâhîm ben Yoûsof ben Tâchefîn, frère du prince du Maghreb, fit en Espagne une expédition contre Coria, qu'il conquit. ᶜAli ben Yah'ya ben Temîm était à cette époque émir d'Ifrîk'iyya.

En 514 (1er avril 1120), eut lieu en Espagne l'affaire de Cutanda [3], où les musulmans furent mis en fuite. Une vingtaine de mille hommes, dit Ibn el-Kat't'ân, furent tués dans cette affaire. Ce fut en cette année qu'Ibn Toû-

(1) Ce paragraphe est traduit dans la *Biblioteca* (II, p. 34). Comparez Ibn el-Athîr, x, 372 du texte arabe, et l'*H. des Berb.*, II, 26.

(2) Quart de mesure, d'où l'espagnol *arrobe*.

(3) Localité près de Daroca, dans la région de Saragosse (Makkari, éd. Leyde, II, 759 ; éd. Boulak, II, 580) ; Ibn el-Athîr, x, 414 du texte arabe. Cf. Codera, *Decadencia y desaparicion de los Almoravides en Espana*, p. 13 et 262.

mert, surnommé Mahdi, s'établit à Aghmât pour provoquer un soulèvement contre le sultan et remplacer par la discorde l'accord alors existant (1).

En 515 (21 mars 1121), ʿAli ben Yoûsof quitta Merrâkech pour se rendre en Espagne, où il arriva en rebîʿ I (mai-juin); il enleva à Ibn Rochd la charge de kâdi et la donna à Aboû'l-K'âsim ben H'amdîn. Il retourna ensuite à Merrâkech.

Cette année vit aussi la mort d'ʿAli ben Yah'ya ben Temîm, émir d'Ifrîk'iyya.

Règne de H'asan (2) ben ʿAli ben Yah'ya en Ifrîk'iyya.

Ce prince, à qui son père avait de son vivant confié l'exercice du pouvoir, avait douze ans et neuf mois, étant né à Sousse en redjeb 502. A la suite de la mort de son père, le peuple pénétra auprès de lui pour lui présenter ses condoléances et ses félicitations à l'occasion de la mort de son père et de son propre avènement; les poètes aussi lui récitèrent leurs vers. La direction des affaires fut remise à l'eunuque Çandal, (le jeune prince) n'ayant aucunes connaissances ni habileté administrative (3).

En 516 (11 mars 1122), Aboû ʿAbd Allâh ben Meymoûn, officier au service d'ʿAli ben Yoûsof, roi des deux continents, fit une expédition contre la Sicile, où il conquit la ville de Nicotera, située dans le territoire obéissant à

(1) Voir Ibn el-Athîr, x, 400, du texte arabe; Ibn Khallikân, III, 205; IV, 97, etc.

(2) On trouve ce nom dans le texte soit avec, soit sans l'article.

(3) Je lis le texte اذ لا له معرفة ; voir Ibn el-Athîr, t. x, p. 415 du texte arabe; *Berbères*, II, 26; Ibn Khallikân, IV, 101.



Roger, prince de cette île ; les femmes et les enfants furent réduits en esclavage, les vieillards massacrés, et tout fut mis au pillage. Roger ne douta nullement que l'instigateur de cette campagne ne fût l'émir d'Ifrik'iyya [P. 318] El-H'asan ben ʿAli, à cause des rapports très tendus qui avaient existé entre lui-même et le père de ce prince. En conséquence, il appela la chrétienté entière à faire la guerre, et il réunit ainsi à ses côtés une armée plus nombreuse qu'on n'avait jamais vu. A cette nouvelle El-H'asan ben ʿAli donna les ordres nécessaires pour faire consolider les murailles et se procurer des armes, enrôler les tribus (berbères) et convoquer les Arabes. Des contingents lui arrivèrent ainsi de tous les pays et de toutes les directions, et tout le monde était bien préparé pour faire face à l'attaque imminente.

Dans les derniers jours de djomâda I 517 (vers le 20 juillet 1123), la flotte franque arriva à l'île d'El-Ah'âsi(1) et y débarqua un grand nombre d'hommes, qui s'éloignèrent de la mer à une distance de plusieurs milles. Le lendemain, vingt-trois galères (*chînî*) se présentèrent devant Mehdiyya et y constatèrent la présence des nombreuses troupes et levées qui la garnissaient. Elles retournèrent ensuite vers l'île et y trouvèrent que les Arabes avaient découvert les lieux où se tenaient les chrétiens déjà débarqués et avaient mis leurs tentes en pièces, succès qui encouragea les musulmans. D'après les ordres de Roger, la flotte devait gagner cette île et s'y emparer du château d'Ed-Dîmâs, après quoi l'armée entière, cavaliers et fantassins, s'avancerait par

(1) Située à dix milles de Mehdiyya, à ce que nous apprend Tidjâni, (*J. As.*, 1853, I, 381 ; Amari, *Biblioteca*, II, 69).

terre et en ligne de bataille contre Mehdiyya. En conséquence, les chrétiens pénétrèrent dans ce château le 2 djomâda[1], mais dans la nuit du dernier jour de ce mois les musulmans pénétrèrent dans l'île en poussant le cri « Dieu est grand ». Les chrétiens furent alors forcés de se retirer en désordre dans leurs navires, après avoir tué de leurs propres mains un grand nombre de leurs chevaux. Les nôtres s'emparèrent, entre autres choses dont ils avaient besoin, d'environ quatre cents chevaux d'armes et de nombreux engins de guerre; puis ils entourèrent le château d'Ed-Dîmâs et en commencèrent l'attaque, tandis que la flotte restait simple spectatrice du combat. Les chrétiens finirent par demander quartier au sultan El-H'asan ben ʿAli [qui était disposé à y consentir]; mais les Arabes s'y étant refusés, le 15 djomâda II (29 août) les assiégés firent une sortie, et les Arabes tombant sur eux les massacrèrent jusqu'au dernier. La flotte comprenait environ trois cents bâtiments (اجفان) portant environ mille cavaliers. ʿAbd er-Rah'mân ben ʿAbd el-ʿAzîz[2], raconte Aboû'ç-Çalt, m'a rapporté ceci: « Je vis à la porte [du palais] de Roger, en Sicile, un Franc porteur d'une longue barbe qui, en saisissant l'extrémité de ses mains, [P. 319] jurait par l'Evangile qu'il n'en enlèverait pas un poil tant qu'il ne se serait pas vengé des habitants de Mehdiyya. Je pris des renseignements sur lui, et l'on me dit que lors de la déroute dont il est question, il s'était arraché la barbe

(1) Telle est la date du texte, qui est fautif, ainsi que le prouvent ce qui précède et ce qui suit. Il faut sans doute lire, comme l'a fait remarquer Amari, le 29 djomâda I (24 juillet).

(2) ʿAbd er-Rah'mân ben ʿAbd el-ʿAzîz Naçrâni commandait, de concert avec Georges d'Antioche, la flotte de Roger.

jusqu'à en saigner. » L'ouvrage historique d'Aboû'ç-Çalt sur Mehdiyya et El-H'asan ben 'Ali, émir de cette ville, s'arrête à l'année 517 (2 mars 1123). L'émir El-H'asan resta le souverain de cette ville et de la région jusqu'en 543 (21 mai 1148), date où il en fut chassé par la conquête qu'en fit le prince régnant en Sicile [1].

En 518 (18 février 1124), pendant qu'El-H'asan régnait en Ifrîkiyya, le Mahdi et les Almohades devinrent tout-puissants dans le Maghreb. Cette même année mourut le prince de Bougie El-ʿAzîz billâh, à qui succéda son fils Yah'ya. Les Benoû'n-Nâçir ben Ghilnâs ben H'ammâd, qui régnaient à Bougie, à El-K'alʿa et dans cette région, avaient pour vizirs les Benoû H'amdoûn, qui se succédaient de père en fils dans cette charge. Meymoûn ben H'amdoûn était vizir de ce Yah'ya, qui eut un fils dont il fit son héritier présomptif et à qui, de son vivant, il confia le soin des affaires. Ce jeune homme diminua l'autorité de Meymoûn, dont il dépréciait les actes et qu'il nommait le *cheykh menteur* ; alors Meymoûn, craignant pour sa vie, s'adressa à Aboû Moh'ammed ʿAbd el-Mou'min [2].

En 519 (6 février 1125), aucun changement ne survint dans la situation d'El-H'asan ben ʿAli. Le chrétien Ibn Rodmîr attaqua (en Espagne) les territoires musulmans, dont il conquit les villes les unes après les autres et qu'il réduisit à l'extrémité.

(1) Ce paragraphe, de même que le précédent, figure dans la *Biblioteca* (II, 34). Voir aussi sur ces évènements Ibn el-Athir, X, 431 du texte arabe ; *Berbères*, II, 26 ; Tidjâni, dans le *J. As.*, 1853, I, 380.

(2) Ibn Khaldoûn ne parle pas de Meymoûn ben Hamdoûn ; mais le seul passage où Ibn el-Athir (texte ar., XI, 103 ; *Biblioteca*, I, 477) cite ce vizir ne parait pas justifier l'assertion du *Bayân*.

En 520 (26 janvier 1126), les troupes coalisées des musulmans d'Espagne marchèrent contre l'ennemi de Dieu Ibn Rodmîr, qui depuis des années faisait subir aux fidèles toute espèce de maux [1]. Il y eut une grande bataille où les musulmans l'emportèrent d'abord, puis sur le bruit que Temîm [2] s'enfuyait pour échapper à la mort, les musulmans se débandèrent et furent massacrés par la cavalerie chrétienne, qui prit leur camp et ce qu'il renfermait. Temîm regagna Grenade, et les cavaliers ennemis, s'élançant dans toutes les directions, égorgèrent à leur gré les fuyards éperdus. Ceux-ci ne trouvèrent un refuge que dans les forteresses existant à proximité, [P. 320] où Dieu les mit à l'abri de la fureur des vainqueurs.

En 521 (16 janvier 1127), d'autres disent en 520 (26 janvier 1126), Aboû'l-Welîd ben Rochd se rendit à Merrâkech pour traiter des affaires (d'Espagne) avec ʿAli ben Yoûsof [3]. Temîm fut révoqué [et éloigné] de Grenade.

En 522 (5 janvier 1128), sur le conseil donné par Ibn Rochd, ʿAli ben Yoûsof fit élever les murailles de Merrâkech, pour lesquelles il dépensa soixante-dix mille dinars.

---

(1) Voir Ibn el-Athîr (texte ar., x, 444). Il s'agit de l'expédition d'Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, dont on trouve la relation dans les *Recherches* de Dozy, 3e éd., i, 348. Merrâkechi y a aussi fait allusion, p. 153 de ma traduction. La bataille d'Arnisol est du 13 çafar 520 (9 mars 1126).

(2) C'est-à-dire Aboû't-Tâhir Temîm ben Yoûsof, gouverneur d'Espagne (Dozy, *l. l.*, 355).

(3) Son voyage était causé par le désir de renseigner l'Almoravide ʿAli ben Yoûsof sur la situation de la Péninsule ; le départ du savant eut lieu le 3 rebîʿ I ou 30 mars 520 (*dito*, p. 362).

En la même année, le prince de Bougie El-ʿAzìz[1] billâh ben El-Mançoûr envoya contre Mehdiyya une armée à la tête de laquelle il plaça Ibn el-Mohalleb, qui vint camper sous les murs de la ville, mais qui ensuite se retira.

Mot'arrif ben ʿAli ben H'amdoûn[2] Zenâti arriva à Tunis, d'où il chassa Ah'med ben ʿAbd el-ʿAzìz ben ʿAbd el-H'ak'k' ben Khorâsân, qui se retira au Hedjâz et qui y mourut la même année, ainsi qu'il sera dit. Ce fut Kerâma ben El-Mançoûr Çanhâdji qui, cette année-là, prit le gouvernement de Tunis au nom du prince de Bougie.

En 523 (24 décembre 1128), H'asan ben ʿAli continua de rester émir d'Ifrik'iyya, comme l'année précédente, tandis que Yah'ya ben El-ʿAzìz billâh continua de rester prince de Bougie, avec Meymoûn ben H'amdoûn comme vizir.

En 524 (14 décembre 1129), El-Amir, qui régnait en Egypte et qui était un homme violent et entêté, fut tué par H'irz el-Moloûk, l'un de ses gardes, qui avait accaparé toutes les prérogatives du vizirat. Le défunt avait désigné ʿAbd el-Medjìd comme héritier présomptif[3].

---

(1) Il faut lire *Yah'ya ben* el-ʿAzìz, puisqu'El-ʿAzìz était mort en 515. C'est d'ailleurs ainsi qu'Ibn Khaldoûn (*Berb.*, II, 27) nomme le prince de Bougie qui expédia à une date indéterminée, mais postérieurement à la première campagne de Roger contre Mehdiyya, des troupes de terre et de mer contre cette dernière ville. Ibn el-Athìr (XI, 19, du texte arabe) ne parle que d'une seule expédition de Yah'ya, en 529; il semble que les détails qu'il donne s'appliquent à celle de 522.

(2) Le texte lit Khazroûn, que j'ai corrigé en *Hamdoûn* (*Berbères*, II, 27, 30 et 57; Ibn el-Athìr, XI, 19 du texte arabe; *infrà* p. 475.

(3) Nous avons déjà vu p. 431 que notre auteur attribue l'assassinat d'El-Amir à H'irz el-Moloûk, ce qui est en opposition avec le récit du *Khitat*; la version de ce dernier ouvrage concorde avec celle d'El-

« En 527 (11 novembre 1132) (1), dit El-Warrâk' dans son *Mik'bâs*, Dieu suscita un groupe d'hommes qui se conjurèrent pour tuer l'impie tyran El-Amir, qui régnait en Egypte. On dit que, décidés à sacrifier leur vie, ils arrivèrent à cet effet de Syrie au nombre de dix et que, installés à Miçr, ils surent la date à laquelle le prince devait sortir à cheval. Or, chaque fois qu'une de ces sorties avait lieu, toutes les boutiques et maisons du parcours étaient fermées, et nul ne passait que le prince : la moitié de ses troupes le précédait, l'autre moitié le suivait, et à égale distance entre le prince et chacune de ces deux moitiés chevauchaient deux cavaliers, tandis que lui-même s'avançait entouré de quatre esclaves noirs. Comme il se trouvait un four situé sur la route qu'il devait parcourir, les conjurés portèrent de la farine au patron de ce four en lui disant que, étrangers et prêts à partir, ils lui demandaient de faire cuire cette farine. Le boulanger s'excusa d'abord, [P. 321] en alléguant le passage du sultan, puis se laissa séduire par leurs offres à condition qu'ils fissent vite. On détourna son attention en causant avec lui, mais quand la tête de la première moitié vint à passer, il insista violemment pour qu'ils sortissent. Alors ses clients le rejetèrent à l'intérieur en le bâillonnant avec ses propres vêtements, puis poussèrent la porte jusqu'à ce qu'on entendit le bruit des sabots

---

Warrâk, mais donne la date du 4 (ou du 14) dhoûl-kada 524. Makrizi n'émet pas contre El-Amir des appréciations aussi rigoureuses que celles de notre texte. C'est l'équivalent de ces dernières que l'on retrouve dans les *Nouvelles recherches sur les Ismaéliens* de M. Defrémery, qui ne connaissait pas alors le récit du *Bayân* (*J. As.*, 1854, I, 415).

(1) Le *Mik'bâs* est, à ma connaissance, le seul ouvrage qui donne cette date de 527. Sur cette chronique, voir p. 377, n. 2.

du cheval [que montait le prince] : alors un vieillard de la bande, sortant le premier, se jeta le front contre terre en criant : « Nous recourons à Dieu et à la justice de Notre Seigneur ! » Quand ses prosternations toujours renouvelées l'eurent suffisamment rapproché, il saisit les rênes du cheval et, sortant son poignard, il le frappa au poitrail. L'animal tomba, et les autres conjurés se précipitant poignardèrent le prince jusqu'à ce qu'il mourût, mais eux-mêmes furent sur le champ massacrés. C'est ainsi que Dieu délivra le monde de ce tyran impie, le plus chaud soutien des injustes, le meilleur suppôt de l'enfer, car il fit goûter les plaisirs qui y mènent et permit tout ce qui est défendu en se livrant publiquement aux plaisirs et à d'autres infâmies pour lesquelles je demande à Dieu de maudire les Chiᶜites Obeydites (1). »

En 528 (31 octobre 1133), les gouverneurs d'Ifrîk'iyya restèrent les mêmes que l'année précédente.

En 529 (21 octobre 1134), les Almohades annoncèrent la mort du Mahdi et donnèrent à ᶜAbd el-Mou'min le titre de Prince des croyants (2).

En la même année, ᶜAbd el-H'ak'k' ben ᶜAbd Allâh ben Maᶜîcha devint kâdi de Fez ; il fit jeter le vin dans les rues, briser les tonneaux qui le contenaient et sévit très durement contre ceux qui s'y adonnaient. Il fit agrandir la grande mosquée, et les travaux entrepris à cet effet furent terminés à la fin de l'année (3).

---

(1) Autant qu'on en peut juger par ce que dit Makrîzi, ces imprécations sont presque exclusivement l'expression d'une ardente orthodoxie.

(2) C'est à l'année 524 qu'on fait ordinairement remonter l'avènement d'ᶜAbd el-Mou'min (Merrâkechi, trad. fr., 168 n.).

(3) D'après le *Kartâs* (texte, pp. 33 et 34), ces travaux furent com-

En 530 (10 octobre 1135), ᶜAli ben H'ammoûd, qui était au service du prince de Bougie [Yahya ben] El-ᶜAzîz ben El-Mançoûr, arriva sous les murs de Mehdiyya avec des troupes et de l'argent destiné aux Arabes ; il établit son camp en dehors de Zawîla et attaqua par mer aussi bien que par terre. Le prince de Mehdiyya fit sortir du port sa flotte, qui prit aux ennemis deux corvettes (غراب) dont les chefs furent jetés en prison. Puis, les Arabes étant arrivés au secours de Mehdiyya, l'armée de Bougie se retira au bout de soixante-dix jours. El-H'asan ben ᶜAli donna l'ordre d'exécuter les capitaines des deux bâtiments qu'on avait pris, mais cela ne se fit sous ses propres yeux que pour un seul, l'autre étant mort des suites de ses blessures (1).

[P. 322] En cette année, une flotte envoyée par Roger de Sicile attaqua l'île de Djerba, qu'elle conquit et dont elle fit les habitants prisonniers (2).

En 532 (18 septembre 1137), mourut ᶜAbd el-Medjid, prince d'Egypte ; à propos du choix de son successeur, il arriva aux Chiᶜites une affaire étrange qui sera racontée en son lieu (3).

En 536 (5 août 1141), moururent Aboû ᶜAbd Allâh Mâzeri et Aboû' ç-Çalt (4).

---

mencés en 528 par le kâdi Aboû 'Abd Allâh Mohammed ben Dâwoûd et terminés par 'Abd el-Hakk.

(1) Cf. Ibn el-Athîr (xi, 19 du texte ar.). J'ai, comme plus haut, dû compléter le texte en ce qui concerne le nom du prince de Bougie.

(2) Cet alinéa figure dans la *Biblioteca* (ii, 37). C'est en 529 qu'eut lieu cette conquête d'après Ibn el-Athir (xi, 20 du texte ar.).

(3) Cette allusion se rapporte, je crois, à l'accession d''Abbâs ben Aboû'l-Fotoûh au vizirat (Wüstenfeld, *G. d. Fatim. Ch.*, 313).

(4) Moh'ammed ben 'Ali ben 'Omar Temîmi Mâzeri est le célèbre juriste malékite auquel Sidi Khalil se réfère souvent dans son *Mokh-*

En la même année, le prince de Mehdiyya s'empara, dans les circonstances qui suivent, du bâtiment construit par le prince de Bougie et envoyé avec des présents au khalife d'Egypte. Il y avait à Alexandrie un bâtiment appartenant à El-H'asan ben 'Ali et auquel le chef du port refusa la sortie, à cause du bruit courant d'une rupture entre El-H'asan et le khalife d'Egypte et d'un accord probable entre celui-ci et le prince de Bougie. Ce navire fut donc retenu lors du départ de tous les autres, parmi lesquels celui de Bougie, qui emportait des marchandises de grande valeur appartenant à des marchands, ainsi que des cadeaux destinés au prince de cette ville. El-H'asan prit alors les mesures nécessaires, s'empara du bateau en question et le fit décharger. Ce bâtiment resta ainsi allégé jusqu'au moment où il fut mis en pièces par une tempête survenue en octobre.

La même année Djordji (Georges), parti de Sicile à la tête de vingt-cinq corvettes (غراب), dirigea une attaque contre le port de Mehdiyya, où il prit tous les bateaux qui y étaient amarrés, et, entre autres, un bâtiment neuf construit avec les matériaux provenant de celui qui, arrivé d'Egypte, avait été brisé par la tempête.

En 537 (26 juillet 1142), la flotte de Sicile dirigea contre Tripoli une attaque où Dieu déçut ses espérances.

---

taçar, voir sur lui les mss 851 d'Alger, f. 33 ; 2103 de Paris, f. 35 v°, et 5032 *id.*, f. 118 v°. La liste de ses ouvrages est donnée dans le ms 2106 de Paris, f. 232.

Aboû'ç-Çalt Omeiyya ben 'Abd el-'Azîz ben Aboû'ç-Çalt Andalosi est un poète et polygraphe souvent cité (Ibn Khallikân, I, 228 ; IV, 99 ; Hadji-Khalfa, n° 7802 de l'index). Ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs, qui le font mourir en 529, ne rappellent cependant sa chronique, où ont puisé notre auteur et Ibn Khaldoûn (cf. *Berbères*, II, 36, et *Biblioteca*, II, 469 et 483).

En 538 (15 juillet 1143), elle attaqua Sfax, qui [fut conquise et] passa ainsi sous la domination de Roger de Sicile(1).

En 543 (21 mai 1148), les chrétiens s'emparèrent de Mehdiyya, que quitta le prince qui y régnait, El-H'asan ben ʿAli ben Yah'ya ben Temîm ben el-Moʿizz ben Bâdîs ben el-Mançoûr ben Bologgîn ben Zîrî ben Mennâd ben Mank'oûch Çanhâdji, avec ses serviteurs et tout ce qu'il possédait, et que suivirent dans sa fuite les habitants et leurs familles. Le général de Roger de Sicile était Djordji ben Mikhâ'il Antâki, dont le père était un renégat appartenant [P. 323] à Temîm [arrière-grand']-père d'El-H'asan; ce maudit connaissait bien les points faibles de Mehdiyya et d'ailleurs, et d'accord avec son maître Roger, ils combinèrent si bien leurs ruses qu'ils finirent par se rendre maîtres de la ville en la dite année 543(2). Cette déplorable affaire est connue sous le nom de *Catastrophe du lundi*. Mehdiyya ne sortit des mains des chrétiens que par la conquête qu'en firent les Almohades, ce que je raconterai dans le règne de ceux-ci.

Lors de la conquête chrétienne, la disette sévissait en Ifrik'iyya et les habitants de Tunis avaient des craintes à cause des chrétiens habitant le littoral. Le prince de Sicile avait en effet conquis Sfax et était entré à Bône, dont il réduisit les habitants en esclavage. Les Tunisiens, en conséquence, se mirent à faire des approvisionne-

(1) Cet alinéa et les deux précédents figurent dans la *Biblioteca* (II, 37). Ibn el-Athîr parle en outre d'expéditions des chrétiens contre Brechk, Kerkenna, Tripoli et Gabès, en 539, 540, 541 et 542, XI, 68, 70 et 79 du texte ar.; cf. *Berbères*, III, 268; Tidjâni, *J. As.*, 1853, I, 385.

(2) Sur cette conquête de Mehdiyya, voir Ibn el-Athîr, XI, 82 du texte ar.; *Berbères*, II, 27; Tidjâni, *J. As.*, 1853, I, 385.



ments et des préparatifs de guerre; ils montaient régulièrement la garde auprès de la Porte de la mer, sous les yeux du gouverneur de la ville, Maʿadd ben el-Mançoûr, qui se tenait dans le bureau (ديوان) près de la Porte. Un jour qu'ils étaient dehors pour faire leur tournée, ils trouvèrent une barque en train d'opérer un chargement de blé. La foule trouva mauvais que l'on expédiât du blé par ce temps difficile dans des lieux soumis à la domination chrétienne, et fut d'accord pour l'empêcher. Un tumulte se produisit, des clameurs s'élevèrent, et comme des hommes de Maʿadd ben el-Mançoûr voulaient mettre le holà, on les attaqua à main armée, eux aussi bien que les esclaves noirs de Maʿadd, et on en fit un carnage terrible, puis on mit le feu à la tour du bureau. Maʿadd alors en sortit et se remit lui-même entre les mains de la foule; mais celle-ci, sans le toucher, enlevait ses soldats et ses esclaves de dessous les pieds de son cheval pour les massacrer. Alors Maʿadd, resté à Tunis au pouvoir de la populace, écrivit à Bougie, d'où une corvette vint le prendre, lui et ses fils, et l'emmena dans cette ville. La direction de Tunis fut exercée pendant peu de temps par un officier des Çanhâdja, qui ensuite se retira, et la ville tomba aux mains de la foule. Alors eurent lieu les désordres bien connus chez eux et les combats que se livrèrent les habitants de la Porte es-Soweyk'a et ceux de la Porte el-Djezîra. Celui qui alors les administrait était leur kâdi Aboû Moh'ammed ʿAbd el-Monʿim, fils de l'imâm Aboû'l-H'asan. Mais comme ils avaient de plus en plus peur tant du prince de Sicile que de [P. 324] celui de Bougie, dont ils avaient appris que la colère se traduisait par des préparatifs de guerre contre eux, ils songèrent, avec

l'aveu de leur kâdi, à prendre comme roi Moh'ammed[1] ben Ziyâd ʿArabi[2]. Leur résolution était arrêtée, le kâdi et les cheykhs étaient déjà partis à la rencontre d'Ibn Ziyâd, qui approchait, quand un homme du peuple poussa le cri : « Ni Arabe ni Ghozz comme chef ! » Il s'ensuivit un tumulte, et Ibn Ziyâd retourna à El-K'alʿa[3] ; il y fut accompagné par le kâdi, qui avait tout d'abord voulu rentrer dans la ville, mais qui en fut empêché par la foule. Ce kâdi s'installa à El-K'alʿa, où il mourut longtemps après. Les uns disent qu'il tomba d'une fenêtre d'un logement de garçon (علو) auprès de laquelle il dormait pendant l'été, d'autres prétendent qu'il en fut précipité. A Tunis, la foule députa alors à Aboû Bekr ben Ismâʿil ben ʿAbd el-H'ak'k' ben Khorâsân, qui entra à Tunis de nuit, hissé sur les murailles dans un panier. Au bout de sept mois environ de gouvernement, il y fut l'objet d'un guet-apens de la part d'ʿAbd Allâh, fils de son frère ʿAbd el-ʿAzîz, ainsi que nous le dirons.

Le nom des Benoû Khorâsân venant d'être prononcé, je vais dire d'affilée ce qui les concerne, eux et les autres chefs de cette ville, jusqu'à la conquête Almohade.

---

(1) Je crois qu'il faut lire *Moh'riz*, nom du chef des Benoû ʿAli cité plus d'une fois à cette époque (*Berbères*, II, 31 ; Tidjâni, *J. As.*, 1853, I, 386).

(2) Tout ce commencement du chapitre qui a trait à l'année 543 figure dans la *Biblioteca* (II, 37).

(3) Si l'on corrige Moh'ammed ben Ziyâd en *Mohriz* ben Ziyâd, il faudra également lire ici El-Moʿallak'a (ou Malga), lieu près de Tunis (Tidjâni, *l. l.* 386; *Berbères*, II, 31). On ne comprend guère qu'il soit ici question d'El-K'alʿa, qui appartenait alors à Yahya ben el-ʿAzîz.

Emirs qui régnèrent à Tunis postérieurement à la chute d'El-Mo'izz ben Bâdis.

Quand El-Moʿizz, abandonnant K'ayrawân et Mançoûriyya aux Arabes, se transporta à Mehdiyya, et que son royaume succomba par suite des désordres soulevés par les Arabes venus d'Orient, ainsi qu'il a été dit, ceux-ci s'emparèrent d'un grand nombre des principaux centres d'Ifrîk'iyya ; il y en eut qui assiégèrent Tunis ainsi que d'autres villes voisines, telles que Bâdja, Laribus et autres. Les Benoû H'ammâd, dont les convoitises s'étaient déjà portées du côté de l'Ifrîk'iyya, restèrent maîtres pendant quelque temps du canton de K'ayrawân, grâce à leur connivence avec les Arabes et aux libéralités qu'ils leur faisaient. L'autorité d'El-Moʿizz cessa donc de se faire sentir à Tunis et ailleurs, et cette dynastie fut impuissante à protéger Mehdiyya. Les chefs de cette ville allèrent en conséquence trouver En-Nâçir ben Ghilnâs, qui était alors à El-K'alʿa, [P. 325] siège et capitale de la dynastie (h'ammâdite), pour lui demander de s'occuper de leur ville et d'y nommer un gouverneur qui le représentât. Il leur répondit de choisir parmi eux un cheykh qui dirigeât leurs affaires, lui-même se bornant à y garder la haute main. On dit qu'ils cherchèrent donc à nommer un des principaux d'entre eux, lequel déclina cette responsabilité. Ce fut alors ʿAbd el-H'ak'k' ben ʿAbd el-ʿAzîz ben Khorâsân qui l'administra au nom d'En-Nâçir jusqu'à sa mort, survenue en 488 (10 janvier 1095). Son fils ʿAbd el-ʿAzîz ben ʿAbd el-H'ak'k' lui succéda dans ses fonctions et mourut en 500 (1er septembre 1106). Il fut remplacé par son fils Ahmed ben ʿAbd el-ʿAzîz, qui la gouverna pendant vingt-deux ans,

période au bout de laquelle il fut chassé et envoyé à Bougie par Mot'arrif ben ʿAli ben H'amdoûn [1]. Il avait construit à Tunis le palais dit des Benoû Khorâsân. Sa dure administration ne fut pas celle d'un cheykh, mais d'un vrai tyran : il fit exécuter son oncle Ismâʿîl ben ʿAbd el-H'ak'k', qui avait plus de titres que lui à exercer le pouvoir, et Aboû Bekr, fils d'Ismâʿîl, craignant de subir le même sort, s'enfuit pour aller vivre à Benzert ; il exila de nombreux habitants et cheykhs tunisiens à Mehdiyya et ailleurs, et exerça l'autorité la plus absolue. Quand El-Mançoûr, prince de Bougie, eut connaissance de ces faits, il envoya un corps de troupes commandé par Mot'arrif ben ʿAli ben H'amdoûn, qui arriva en 522 (5 janvier 1128) devant Tunis. Ah'med en sortit et se livra lui-même à Mot'arrif, qui l'envoya à Bougie.

Kerâma ben el-Mançoûr, des Benoû H'ammâd, gouverna alors Tunis jusqu'à sa mort, survenue en 500 et tant [2]. Son frère Aboû'l-Fotoûh' ben el-Mançoûr la gouverna ensuite jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur Moh'ammed ben Aboû'l-Fotoûh', que ses procédés peu satisfaisants firent chasser, et qui fut remplacé par Maʿadd ben El-Mançoûr, le dernier d'entre eux, jusqu'en 543 (21 mai 1148), où les chrétiens conquirent Mehdiyya. La population tunisienne, qui avait peur de ceux-ci, s'insurgea contre Maʿadd, comme on l'a vu, et cette émeute

(1) Sur ce nom, voir ce qui a été dit *suprà*, p. 466 n. 2. Les événements dont il est ici parlé sont également racontés par Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 29).

(2) Ibn Khaldoûn ne fixe pas non plus cette date.

donna lieu à l'échauffourée bien connue[1]. Une députation fut alors envoyée à Benzert, et le peuple élut [P. 326] Aboû Bekr ben Ismâʿil ben ʿAbd el-H'ak'k', qui fut au bout de sept mois victime de la trahison du fils de son frère ʿAbd el-ʿAziz. On le mit dans une barque, et la mer rejeta bientôt son cadavre près du fort (*k'alʿa*) d'Ibn Ghaboûs[2]; selon les uns, il se noya, selon d'autres on le noya. ʿAbd Allâh précité exerça ensuite le pouvoir pendant une dizaine d'années. C'est lui qui fit exécuter le kâdi Aboû'l-Fad'l Djaʿfar ben H'olwân, en même temps que son fils et le fils de sa sœur, Ibn el-Bennâd, parce qu'il craignait qu'ils ne réunissent les Arabes contre lui. C'est de son temps qu'ʿAbd el-Mou'min envoya ʿAbd Allâh ben Soleymân avec quelques vaisseaux de la flotte de Ceuta pour reconnaître Tunis et la force de résistance qu'elle pouvait avoir, ainsi que les Arabes du voisinage; un an plus tard, arriva Aboû Moh'ammed ʿAbd Allâh ben ʿAbd el-Mou'min, qui assiégea pendant quelque temps Tunis, où se trouvait ʿAbd Allâh ben Khorâsân, mais ensuite il battit en retraite vers Bougie. Cet évènement est de 553 (1er février 1158).

En chawwâl 551 (novembre-décembre 1156) eut lieu la révolte contre les chrétiens à Mehdiyya, où on les assiégea[3].

En 552 (12 février 1157), les chrétiens conquirent Zawila.

En 554 (22 janvier 1159), ʿAbd el-Mou'min pénétra pour

---

(1) Echauffourée dont il a été question p. 472; le récit des *Berbères* (II, 31) n'est pas entièrement identique au nôtre.

(2) Lisez probablement K'alʿat Ibn Ghannoûch (*Berbères*, II, 42).

(3) Un récit plus détaillé nous est fourni par Ibn el-Athir (XI, 134, du texte arabe).

la seconde fois en Ifrik'iyya ; il commença le siège de Tunis, qu'il abandonna ensuite, et assiégea les chrétiens à Mehdiyya.

En 555 (11 janvier 1160), Aboû Moh'ammed ʿAbd el-Mou'min pénétra à Mehdiyya par composition ; ce fut le 10 moharrem (20 janvier) que les Almohades devinrent maîtres de cette ville (1).

En 558 (9 décembre 1162), eut lieu la *grande affaire du samedi*, c'est-à-dire que les chrétiens arrivèrent à Mehdiyya ; ils prirent aussi Sousse, qu'ils évacuèrent ensuite.

En 573 (29 juin 1177), eut lieu la *grande affaire du vendredi* ou descente des chrétiens à Mehdiyya ; mais en rebiʿ II Ibn ʿAbd el-Kerîm la reprit par trahison.

Le Mayorcain Yah'ya ben Ghâniya entra dans cette ville en chaʿbân 578 (29 novembre-27 décembre 1182) (2) et y resta avec ses partisans les Lemtoûna et les Mesoûfa ; c'est de là que partaient les expéditions qui le rendirent maître d'une partie de l'Ifrîkiyya. Mais Aboû ʿAbd Allâh

(1) Sur le siège de Mehdiyya, voir Ibn el-Athîr (xi, 160 du texte arabe ; Merrâkechi, trad. p. 196 ; Tidjâni, *l. l.* 397 ; Zerkechi, p. 12 de la trad. ; *H. des Berbères*, ii, 29 et 193 ; *Kartâs*, p. 129 du texte arabe. Le second de ces auteurs semble en placer la prise sous l'année 554 ; comparez aussi le *Kartâs*.

(2) Ces dernières lignes, ainsi que les cinq alinéas qui précèdent, se retrouvent dans la *Biblioteca*, ii, 40. Après avoir conquis Mehdiyya, ʿAbd el-Mou'min en confia le gouvernement à Moh'ammed ben Faradj Koûmi, qu'il donna comme mentor à H'asan ben ʿAli, ancien chef de cette ville. Sous le règne d'El-Mançoûr Aboû Yoûsof, second successeur dn fondateur de l'empire almohade, Moh'ammed ben ʿAbd el-Kerîm Redjrâdji se déclara indépendant dans cette ville, en 595 ; mais il y fut assiégé et pris en 597 par Yahya ben Ghâniya. Moh'ammed en-Nâçir l'Almohade enleva Mehdiyya à ce dernier le 27 djomâda I 602. Tel est le récit de Tidjâni (*l. l.* 401, suivi par Ibn Khaldoûn, *Berbères*, ii, 97) ; Cf. Zerkechi, trad. p. 21.

en-Nâçir pénétra dans cette ville à la tête des Almohades en djomâda I 602 (comm. 13 décembre 1205).

[P. 317] **Emirs et gouverneurs d'Ifrik'iyya sous les Omeyyades. [et postérieurement]** (1).

ʿOk'ba ben Nâfiʿ [49 Hég.];
Aboû'l-Mohâdjir [55 H.];
ʿOkba, pour la seconde fois, [62];
Zoheyr ben K'ays [67];
H'assân ben en-Noʿmân Ghassâni [69];
Moûsa ben Noçayr [79 ?];
Moh'ammed ben Yezîd [97];
Ismâʿîl ben ʿAbd Allâh [ben Aboû'l-Mohâdjir, 100];
Yezîd ben Aboû Moslim Thâkefi [101];
Moh'ammed ben Aws Ançâri [102];
Bichr ben Çafwân [103];
ʿObeyda ben ʿAbd er-Rah'mân Solami [110];
ʿObeyd Allâh ben el-H'abh'âb [116];
Kolthoûm ben ʿIyâd' [123];
H'anz'ala ben Çafwân [124];
ʿAbd er-Rah'mân ben H'abîb Korachi [127];
Elyâs ben H'abîb [137];
H'abîb ben ʿAbd er-Rah'mân [138];

Tels sont les dix-huit gouverneurs nommés par les Omeyyades.

Les gouverneurs Çofrites, qui furent :
ʿAçim Warfeddjoumi [139];

(1) Dans ces listes j'ai ajouté la date de l'arrivée au pouvoir de chaque prince ou gouverneur, d'après le *Bayân* et Ibn el-Athîr. Voir aussi les listes dressées par M. de Slane, intr. de l'*H. des Berb.*

ʿAbd el-Melik ben Aboû'l-Djaʿdi [140], eurent une durée d'un an et deux mois.

Le gouverneur Ibâdite Aboû'l-Khat't'âb ʿAbd el-Aʿla ben es-Samh', affranchi d'El-Maʿâfir [141], resta pendant deux ans.

Les gouverneurs Abbassides furent :

Moh'ammed ben el-Achʿath Khozâʿi [143];
ʿIsa ben Yoûsof Kaysi (1) [148];
El-Aghlab ben Sâlim Temîmi [148];
El-H'asan ben H'arb Kindi [149];
El-Aghlab ben Sâlim, pour la seconde fois [150];
ʿOmar (2) ben H'afç Mohallebi [151];
Yezîd ben H'âtim Mohallebi [154];
Dâwoûd ben Yezîd [170];
Rawh' ben H'âtim [171];
Naçr ben Habîb [174];
El-Fad'l ben Rawh' ben H'âtim [177];
Harthema ben Aʿyan [179];
Moh'ammed ben Mok'âtil ʿAkki [181];
Temmâm ben Temîm Temîmi [183];
Moh'ammed ben Mok'âtil, pour la seconde fois, [184].

[P. 328] Les Aghlabides sont les suivants :

Ibrâhîm ben el-Aghlab [184];
ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab [196];
[Ziyâdet Allâh I, fils d'Ibrâhîm, 201];
El-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab [223];
Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm [226];

---

(1) Nous avons vu plus haut (p. 83) le nom de ce personnage sous la forme ʿIsa ben Moûsa Khorâsâni.

(2) L'orthographe *ʿOmar* paraît être la plus usuelle ; on a vu ce nom sous la forme *ʿAmr*, ci-dessus, p. 85 et s.

Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm [242] ;

Ziyâdet Allâh (II) ben Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm [249] ;

Moh'ammed ben Ahmed ben Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm [250] ;

Ibrâhim ben Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm [261] ;

[Aboû' l-ʿAbbâs] ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab [289] ;

[Ziyâdet Allâh III ben ʿAbd Allâh, 290] ;
avec qui finit la dynastie Aghlabide en Ifrîk'iyya en 296.

Les Chiʿites Obeydites sont :

Aboû ʿAbd Allâh, le missionnaire ;

ʿObeyd Allâh le Mahdi, de qui descendent les Obeydites d'Egypte [296] ;

Son fils Aboû'l-K'âsim ben ʿObeyd Allâh [322] ;

Ismâʿil ben Aboû'l-K'âsim [334], fils du précédent ;

[Et El-Moʿizz Maʿadd, 344] qui régna en Egypte, où il se rendit vers la fin de sa vie.

Les Çanhâdja relevant des Obeydites et nommés par eux furent :

Bologgin ben Zîrî [361] ;

El-Mançoûr ben Bologgîn [374] ;

Bâdîs ben el-Mançoûr [386] ;

El-Moʿizz ben Bâdîs [406] ;

Temîm ben el-Moʿizz [454] ;

Yah'ya ben Temîm [501] ;

ʿAli ben Yah'ya [509] ;

Et enfin El-H'asan ben ʿAli [515], sous le gouvernement de qui les chrétiens entrèrent en Ifrik'iyya.

TABLE DES CHAPITRES



INDEX GÉNÉRAL

32



ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 46, l. 3, *lisez* « ... présence, [P. 35] son acceptation... ».

P. 54, l. 21, *lisez* « ... 'Okba Ghifâri ».

P. 66, l. d., *supprimez* ni.

P. 67, l. 1, *lisez* ni luttes.

P. 85, l. 17, au lieu de « [P. 28] », *lisez* « [P. 65] ».

P. 108, l. 20, Aboû'l-Arab ben Temîm, + 333 H., est l'objet d'une notice d'Ibn Farhoûn (ms 5032 de Paris, f. 109).

P. 117, l. 9, *lisez* « Ma'moûn ».

P. 132, l. 8 et n. 1, *lisez* « Nakoûr ».

P. 137, n. 2, *lisez* « mss de Paris, 2103, f. 30, et 5032, f. 81, v° ».

P. 168, l. 16, *lisez* « Dieu manifestera... ».

P. 169, l. 4, *lisez* « aux lieu et place ».

P. 192 l. 5-7, la trad. Sauvaire porte (*J. As.*, 1882, I, 114) : « J'ai perçu des pièces d'or pour les derhams au change auquel les recevait 'Omar. »

P. 193, l. 9. Ibn Farhoûn, dont les biographies sont classées alphabétiquement, écrit le nom de ce savant *Reydân* ben Ismâ'îl ben Reydân Wâsit'i Azdi (ms 5032 de Paris, f. 57 v°) ; mais on lit ailleurs *Zeydân* b. I. b. *Zeydân* (ms 884 d'Alger, f. 30). Le premier de ces auteurs le fait mourir en 292 ou 293, le second en 292.

P. 209, l. d., et 210, l. 1, *lisez* « Yak'z'ân ».

P. 224, l. 2, *lisez probablement* « et-T'arzi », voir p. 281, l. 2.

P. 272, l. 11, *lisez* « Ibn el-Andalosi (1) ».

P. 280, n. 3, *ajoutez* « ainsi que du *Matmah*, éd. Cstp. p. 58 ».

P. 285, l. 7 et 8, *lisez* « Yeçel » et » Yezid ».

P. 305, l. 7, *lisez* « d'El-Habat' ».

P. 311, l. 9, *lisez* « Er-Româniyya ».

P. 330, n. 2, *ajoutez* « cf. ZDMG, 1887, p. 53 ».

P. 399, l. 5 en bas, *lisez* « celui-là » au lieu de « celui-ci ».

P. 409, n. 2. Les notions indispensables concernant les Râfid'ites et extraites de Makrîzi sont exposées dans la *Rel. des Druzes*, intr., p. 47.

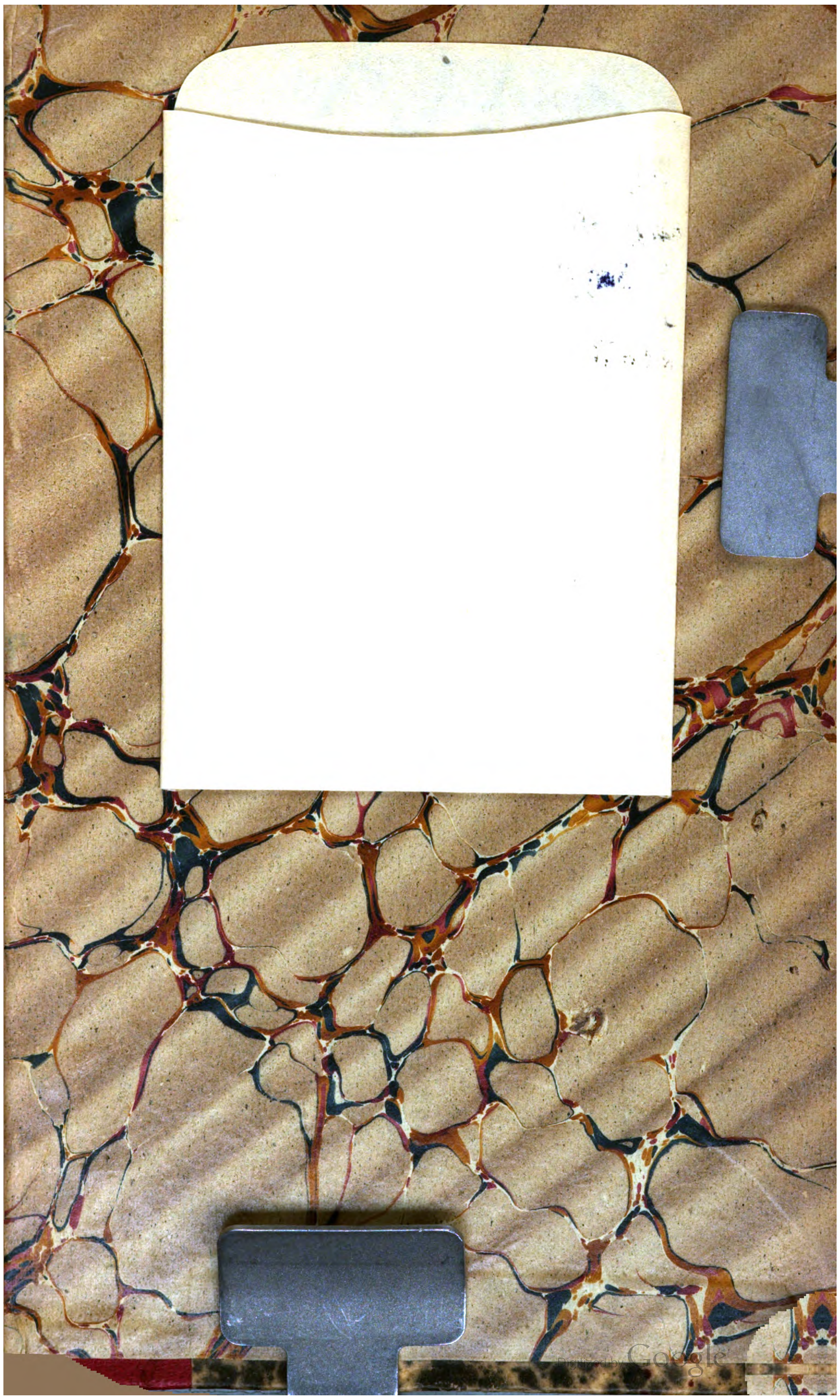
P. 415, n., *lisez* « 1880, I, 438 ».

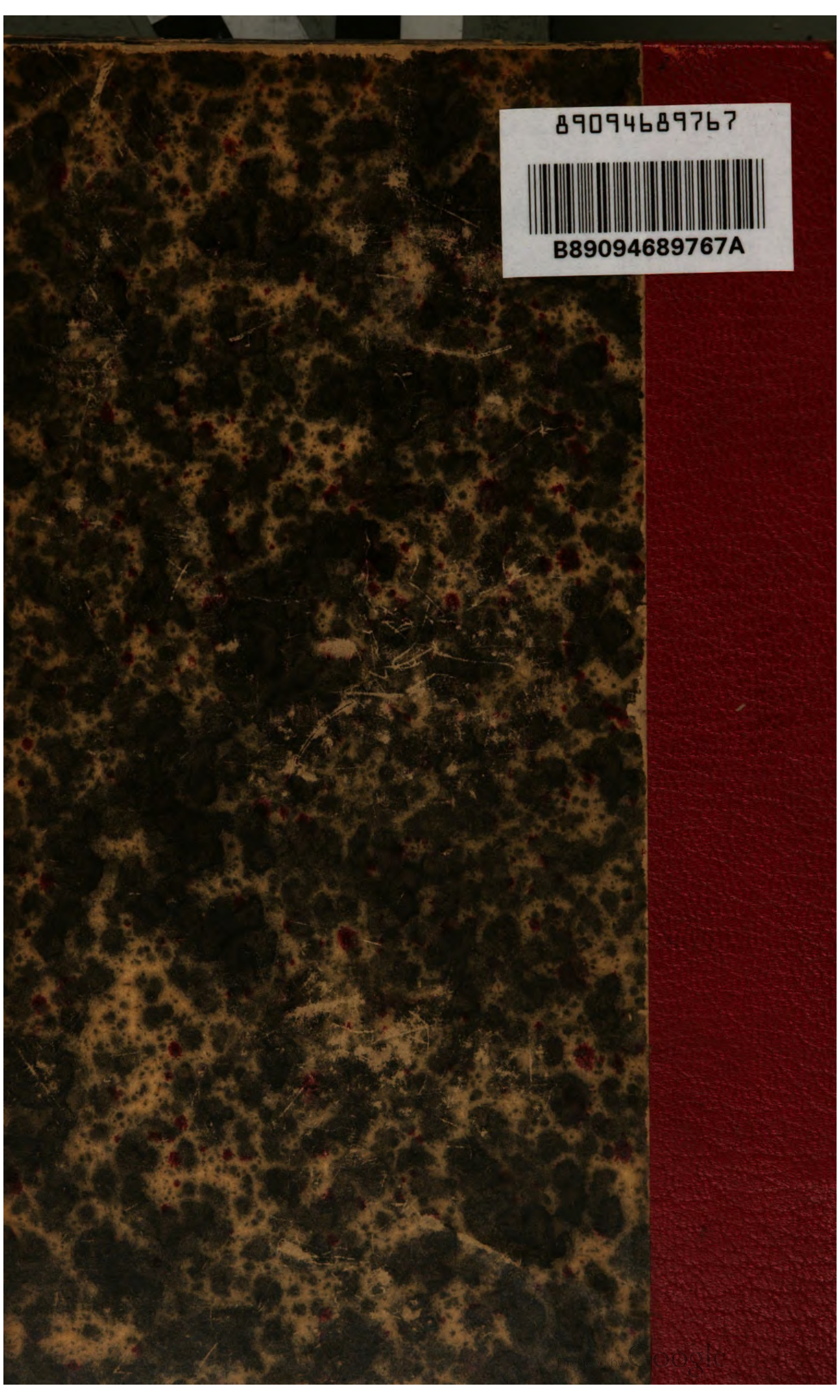
P. 419, l. 3 de la n., *lisez* « fragment d'un ouvrage manuscrit ».

P. 457, l. 11, Kaçr Ziyâd est situé entre Mehdiyya et Sfax (Ibn el-Athîr, x, 332).

Alger. — Imprimerie Orientale, P. Fontana et C°, rue d'Orléans, 29. — 1-1901






89094689767
B89094689767A